



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

8 L 4

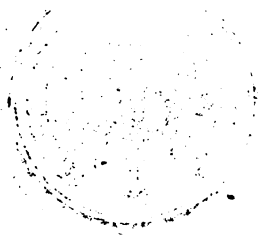


UNIV



ENT





138 L 1
MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE DE FRANCE.

AN XII.

**BIBL. MIV.
GERT**



N^o. CXVII.) 1^{er}. VENDÉMAIRE an 12.
(Samedi 24 septembre 1803.)



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

IMITATION D'HORACE.

Livre I, ode 17. *Velox amœnum*, etc.

SOUVENT avec Sylvain, Faune, d'un pied agile,
Quitte le vert Lycée, et vient de Lucrétile

Visiter les rians côteaux.

L'été modère alors sa chaleur dévorante ;

Et des vents pluvieux l'haleine malfaisante

Respecte mes heureux troupeaux.

Aux sons harmonieux de leurs flûtes divines,
Que l'écho reproduit le long de nos collines,

Mes bergers unissent leurs voix.

La chaîne des rochers dont se couronne Ustique,

Prolonge les accords de leur concert rustique ;

Le loup fuit au bruit des hautbois.

A

2 MERCURE DE FRANCE,

Le chevreau ne craint plus sa morsure cruelle ,
Ni le reptile affreux qui de l'herbe nouvelle

A ses yeux offre la couleur.

Il erre sans danger sur les pas de sa mère ,
Et détachant le thym de sa tige légère ,

L'oblige à lui livrer sa fleur.

A mes vers , à mes chants , les dieux daignent sourire.

Aimable Tindaris , depuis long-temps j'aspire

A mettre à vos pieds leurs bienfaits.

Pomone vient remplir les promesses de Flore ;

L'ardente canicule à Rome vous dévore ;

Tout vous appelle en nos bosquets.

Le vieillard de Téos vous prêtera sa lyre ;

C'est à vous de chanter l'amour et son délire ,

A vous , faite pour l'inspirer ;

Vous peindrez Pénélope et sa flamme constante

Pour le sage héros qu'une volage amante

Dans ses fers voulut attirer.

Nous boirons de Lesbos la liqueur innocente ,

Sans craindre qu'au milieu d'une troupe insolente ,

Bacchus , dans ses fougueux écarts ,

N'allume tout-à-coup la discorde et la guerre ,

Et des esprits troublés échauffant la colère ,

N'imité les fureurs de Mars.

Vous n'y souffrirez plus l'odieuse tendresse

De ce brutal Cyrus qui , dans sa folle ivresse ,

Écoutant un transport jaloux ,

Contre vous de la force ose employer les armes ,

Et sur cette couronne , ornement de vos charmes ,

Exercez un lâche courroux.

DE WAILLY.

E N I G M E .

J'HABITE en un lieu très-obscur ,
 Qui pourtant à chacun fournit de la lumière ;
 J'ai des dents , c'est un fait très-sûr ,
 Et n'ai jamais rien mangé sur la terre .
 Je suis grande ou petite , au gré de mon patron ;
 Quand je grandis , c'est un bon signe ;
 Mais voyez ma misère insigne :
 Des personnes de la maison ,
 Si je porte un fardeau , je reçois la visite ;
 Si je ne porte rien , tout le monde me quitte ;
 Et j'en conviens , tout le monde a raison
 De me reléguer dans mon gîte .
 Je ne suis pas du règne végétal ,
 Et chez le laboureur heureux et jovial
 On me plante en cérémonie .
 Je suis utile aux besoins de la vie .
 Dans les palais je vis au milieu du fracas ;
 Mais j'habite pourtant bien rarement la ville ,
 Et c'est sur-tout aux champs que tu me trouveras ;
 Je sers bien plus souvent dans ce champêtre asile .

L O G O G R Y P H E .

Sur les amans qu'à mes lois je soumets ,
 J'exerce mon pouvoir d'une manière étrange ;
 Le matin je refuse , et le soir je permets ;
 L'inconstance toujours dirige mes projets ,
 Que bientôt après je dérange .
 De mes sept pieds , lecteur , veux-tu chercher
 Ce que l'on peut former ? tu trouveras sans peine

4 MERCURE DE FRANCE,

Un poisson qu'on prend dans la Seine,
Et qu'à la ligne on peut pêcher ;
Pour le manger, le fruit duquel on l'assaisonne ;
Celui que la moisson nous donne ;
Un des quatre élémens ; l'effet de la douleur ,
Quelquefois de la joie autant que de la peur ;
Un oiseau bavard et voleur ;
D'un artiste fameux le fils trop téméraire ,
Qui pour avoir volé trop haut ,
Malgré les ordres de son père ,
Dans la mer trouva son tombeau ;
Ce que l'on fait souvent en Angleterre ;
Le synonyme de colère ;
La qualité d'un bon cheval ,
Et l'utile produit d'un petit animal.

CHARADE.

DANS les entrailles de la terre ,
Mon premier naît et se nourrit ;
Mais portant une tête altière ,
L'autre dans l'air monte et grandit.
Des principaux de l'Angleterre ,
Mon entier, je crois, se saisit ;
Car, d'après ce qu'on leur voit faire ,
Ils ont vraiment perdu l'esprit.

Par P^{re}. ROQUE (de Brive).

*Mots de l'Enigme, du Logogryphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Ver* (printemps), *Ver*, insecte.
Celui du Logogryphe est *Cor*, où l'on trouve *roc* et *or*.
Le mot de la Charade est *Bette-rave*.

Poésies de Chaulieu et de Lafare. Un vol. in-8°.

Prix, 1 fr. 10 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Ant. Renouard*, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

LA critique, dans *le Temple du goût*, qui n'est pas le temple de la politesse, conseille à Chaulieu *de ne se croire que le premier des poètes négligés, et non pas le premier des bons poètes.* Ce conseil équivalait à une injure. Il n'est permis d'en donner de tels qu'à ceux à qui une présomption démesurée les rend nécessaires. C'est un singulier compliment à faire à quelqu'un que de lui dire : vous êtes le premier dans un genre médiocre. Chaulieu ne manquait pas de vanité ; il était poète, mais il était homme du monde, et homme de plaisir encore plus qu'auteur. Ses poésies, écrites d'un style négligé, comme le sont celles de tout homme qui n'écrit que pour son amusement, pouvaient bien lui donner la prétention d'être un fort bel esprit et un homme très-aimable ; mais l'idée d'être le premier des poètes ne lui est sûrement jamais venue : on ne l'en a pas soupçonné, et il n'y avait aucun fondement pour le croire. Ainsi on ne voit pas à quoi revient le conseil qu'on lui donne de ne pas prendre de lui-même une opinion qu'il n'avait pas et qu'il ne pouvait avoir. Il semble que ce soit une offense en pure perte. C'est que Chaulieu avait laissé une réputation, peut-être supérieure à ses talents, mais sans doute importune à ceux qui voulaient briller après lui dans la carrière du bel esprit, et faire l'amusement des cercles dont il avait fait les délices. Un jeune homme

qui entre dans le monde et dans les lettres y trouve toujours quelque nom qui est en possession de plaire, dont les femmes sont engouées; c'est l'homme du jour, c'est l'écrivain unique, et dont il faut copier la manière, sous peine de déplaire aux petites sociétés qui font les réputations. Souvenons-nous que Corneille allait lire *Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet, et que Voiture, qui en était l'oracle, lui déclara que sa pièce ne valait rien. Cependant c'est une question, si *Polyeucte* n'est pas son chef-d'œuvre; et c'est assurément un des plus beaux monumens de la scène française. Corneille, à son tour, jugeait que Racine n'avait pas de talent pour le théâtre, parce qu'il avait échoué dans *Alexandre*; et Racine répondit à sa décision par *Andromaque*.

Voltaire fut le premier qui secoua le joug de ces déférences pour des réputations incommodes; le petit avis donné à Chaulieu, dans *le Temple du goût*, était pour le public; on voulait lui apprendre à limiter son admiration; on voulait qu'il sût que la première place dans tous les genres était vacante: voilà pourquoi, dans cette revue des grands poètes, il est bien plus question de leurs défauts que de leurs beautés. C'était une idée bien hardie que de s'ériger en arbitre du goût, et de distribuer les rangs dans son *Temple*; le beau secret pour rabaisser des noms trop éclatans! Jamais la passion et la vanité n'avaient imaginé un moyen plus commode de se satisfaire. Il faut d'ailleurs avouer que Chaulieu est jugé assez équitablement dans ces vers plus sensés que poétiques:

Sa vive imagination
 Prodiguait, dans sa douce ivresse,
 Des beautés sans correction;
 Qui choquaient un peu la justesse,
 Mais respiraient la passion.

Il faut se défier de tout ce que les conteurs de société ont répandu sur la vie et sur la mort de ce poète. Nous avons de lui une préface écrite avec sa négligence ordinaire, et qui en donne une autre idée que celle qu'on a prise dans ses vers. C'est dans ce qu'un homme écrit rapidement qu'on peut espérer de découvrir le fond de son âme. Les vers sont composés avec trop d'art et d'amour propre pour qu'on s'y peigne au naturel. On se représente Chaulieu comme Anacréon, toujours chantant, toujours buvant, toujours entouré de ses maîtresses : mais ces hommes si gais avaient leurs idées sérieuses ; et quelque dissipés qu'on les suppose, les plaisirs n'ont rempli que la moindre partie de leur vie. « D'ordinaire, dit Pascal, on » ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de » grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux ; c'étaient d'honnêtes gens qui riaient, comme les autres, avec leurs amis. » Il faut savoir distinguer le caractère de l'homme de celui de l'auteur.

Chaulieu observe, dans cette préface, qu'on ne doit pas juger de ses sentimens par quelques pièces légères et hardies qui lui sont échappées dans la gaieté du vin et le feu du plaisir. Quelle leçon de voir un homme qui avait tant d'esprit, se plaindre de n'avoir pas été le maître de ses mœurs ni de ses idées ! Il avoue qu'il voulait plaire à toutes sortes de gens ; c'était s'engager à prendre toutes sortes d'opinions, ou du moins à les feindre. Dès qu'on veut montrer de l'esprit et de l'imagination, il est bien difficile de ne pas aller plus loin qu'on ne voudrait. On se sent emporté ; l'envie d'amuser, la nécessité d'être plaisant, font dire des choses qu'on ne pense pas ; elles mènent quelquefois à tourner en ridicule ce qu'on respecte le plus dans le fond du cœur : l'esprit humain n'a guère de

faiblesse plus honteuse; mais ceux qui n'ont jamais écrit n'en ont pas le secret. Aux yeux des connaisseurs, c'est n'avoir pas assez d'esprit que d'en avoir aux dépens de sa conscience et de ses principes. C'est ainsi que Chaulieu crut devoir orner ses vers de quelques hardiesses qui sentent l'esprit-fort; et qu'ensuite, se reprochant sa complaisance pour des amis, il avoua qu'il avait parlé contre sa pensée, et que la vanité avait été plus forte que sa conviction. Mais malgré ses protestations, des gens qui n'étaient pas fâchés de voir parmi eux un homme de bonne compagnie, se sont hâtés d'en faire un des patrons de la philosophie. Les vers qu'on a cités de lui avec le plus de complaisance sont ceux du *Déiste* (1). Ce sont sans contredit les plus mauvais; il faudrait être bien fin ou bien assuré pour prétendre y découvrir son opinion. Cet homme si voluptueux a fait trois *Épîtres sur la mort* : l'une en chrétien, l'autre en incrédule, et la troisième en épicurien. Ces épîtres semblent justifier ce qu'il en dit dans sa préface, qu'il n'a voulu tenter que des jeux d'esprit et des essais de poésie, où l'on ne doit pas chercher ses véritables sentimens, et qui ne méritent pas même d'être appelés ses ouvrages, tant ils lui ont peu coûté. On ne trouve en effet dans ces pièces aucune idée fixe; elles choquent un lecteur sensé par

(1) Voyez le *Siècle de Louis XIV*. Il est à remarquer que Voltaire a corrigé les vers de Chaulieu, à sa manière. Chaulieu dit, dans cette pièce :

Je ne suis libertin, ni dévot à demi.

Et Voltaire y a substitué ce vers :

Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

La correction est un peu forte.

les plus singulières contradictions dont l'homme puisse être capable. Dans la première, qui est celle du chrétien, il n'y a presque pas un trait de christianisme ; l'auteur y est moitié païen, moitié incrédule ; ou, pour mieux dire, on ne sait ce qu'il est. C'est là qu'on trouve ces vers bizarres :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides !
 Déjà venaient frapper mes oreilles timides
 Les affreux cris du chien de l'empire des morts.
 Et les noires vapeurs, et les brûlans transports
 Allaient de ma raison offusquer la lumière ;
 C'est lors que j'ai senti mon âme toute entière,
 Se rameuant en soi, faire un dernier effort
 Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort.
 Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
 Que rien n'est, en effet, de ce qui ne peut être ;
 Que ces fantômes vains sont enfans de la peur,
 Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
 Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
 De démons et d'enfer elle endort notre enfance.

On n'*endort* pas les enfans, on les épouvante plutôt avec des *démons* et des *loups-garoux*.

Ces vers, qu'on a tant cité comme une preuve de force d'esprit, prouveraient bien mieux la faiblesse ; si l'on faisait attention que Chaulieu commence par-là une pièce chrétienne, où il parle ensuite des jugemens du Dieu d'Israël, dont il rapporte les miracles. Il se contredit encore plus plaisamment dans la seconde épître, qui est celle de l'*Incrédule*. Le commencement de cette pièce est assez leste ; il y affiche une morale qui mènerait loin, et qui est en effet celle du personnage qu'il fait parler. On est bien étonné après cela de l'entendre citer la *Bible*, de lui en voir prendre les plus grandes idées, et imiter un passage d'un psaume. Mais pour le coup, Chaulieu s'élève et devient presque sublime, il acquiert même de la

correction et de l'élégance. Il semble que la force du sujet ait changé son style :

D'un Dieu, maître de tout, j'adore la puissance.

La foudre est en sa main; la terre est à ses pieds;

Les élémens humiliés

M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.

Mer vaste, vous fuyez !

Et toi, Jourdain, pourquoi, dans tes grottes profondes,

Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?

Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux

D'un Dieu qui, sous ses pas, fait abaisser les cieux.

Qui se serait attendu à trouver là le *Jourdain* ? Ces vers ne sont pas plus d'un incrédule que les premiers n'étaient d'un chrétien ; mais quelle prodigieuse différence entre ces deux morceaux ! Après de telles contradictions, avouons qu'il est un peu ridicule de vouloir faire de Chaulieu un philosophe. J'admire ces gens qui se flattent d'entendre un homme qui ne s'entend pas lui-même. Chaulieu prenait tous les tons et toutes les idées pour plaire ; il possédait trop bien l'esprit de la société pour avoir une opinion ; il s'inquiétait peu du sens et de la justesse de ses vers, qui étaient toujours assez bien raisonnés pour des buveurs comme lui. Ce serait manquer de connaissance du monde autant que de justice, que de prendre à la lettre, c'est-à-dire, pour la règle de ses mœurs, une foule de traits qui sentent la liberté de la table et l'emportement de l'imagination. Au reste, ce que Chaulieu a pu dire de meilleur et de plus clair pour son apologie, se trouve dans une *épître* au marquis de Lafare, le compagnon de tous ses plaisirs, dont il invoque le témoignage avec un grand air de candeur et de probité :

J'atteste ta sincérité,

Que, toujours partisan de la simplicité,

Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité.

.....
Tu sais bien , malgré l'injustice ,
De la commune opinion ,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs , ni du caprice
De mon imagination.

Chaulieu ne se défend pas aussi sérieusement sur les faiblesses de l'amour. Sa manière de se justifier sur ce point, aurait bien diverti messieurs les solitaires de Port-Royal.

L'amour a ses casuistes ,
D'avis fort différens dans sa religion ;
Il a ses Escobars ; il a ses jansénistes.
Pour moi , qui fus toujours ami des jésuites ,
Raisnable en mes sentimens ,
Je passe à l'humaine folie
Quelques petits égaremens
D'une amoureuse frénésie.

S'il était possible de saisir le caractère d'un esprit si léger, on pourrait croire que Chaulieu était libertin par faiblesse, sans l'être par système. Cette opinion se rapporte assez à la manière dont il parle en mille endroits de son maître Epicure, ainsi que de Lucrèce.

... Sur l'essence divine
Je hais leur témérité ;
Et je n'aime leur doctrine ,
Que touchant la volupté.

Quoi qu'il en soit, Chaulieu est, pour l'agrément de l'esprit, et même pour le style, un des meilleurs modèles que nous ayons dans les poésies fugitives. Il y est galant sans fadeur ; spirituel et plaisant, sans jamais courir après l'esprit, et sans jamais chercher la plaisanterie. Lors même qu'il loue les personnes du plus haut rang, ses louanges n'ont

rien de lourd ni de guindé. Il y mêle toujours quelque trait d'une gaieté piquante et familière qui les assaisonne. C'est là le grand art dans ce genre d'écrire. Chaulieu avait beaucoup de l'esprit de Voiture, qui en fut le créateur, et de l'enjouement de Chapelles, qui fut son maître en poésie. Ses vers sont naturels et coulans; sa négligence est même une grâce de plus. Ceux qui font leur étude de rimer des riens agréables, devraient apprendre à son école le secret d'avoir de l'esprit, sans recourir aux jeux de mots et aux calembourgs. C'est une marque de stérilité et de mauvais goût, dont on ne trouve pas la moindre trace dans Chaulieu.

Il faut pourtant avouer que le plus grand nombre de ses pièces, toutes jolies qu'elles sont, ne s'élève pas de beaucoup au-dessus des vers de société. Ces ingénieuses bagatelles n'ont guères de prix ni d'intérêt, hors du cercle où elles sont nées. Voilà ce qu'ignorait Chaulieu, qui s'est figuré toute sa vie que l'art de dire de petites choses avec agrément était une des inventions les plus heureuses de la poésie; et quand Chapelles, qui trouvait si aisé de faire des vers comme les siens, insultait à la correction difficile de Boileau, il ne savait pas que c'est à ce prix qu'on acquiert le droit d'intéresser la postérité, et que les hommes ne liront éternellement que ce qui est écrit et pensé avec cette perfection. Chaulieu s'est élevé, dans quelques morceaux, autant du moins que son genre le permettait. Les connaisseurs distingueront toujours les vers qu'il fit sur sa première attaque de goutte, et ses *Stances sur la vie champêtre*, qui sont ce qu'il a produit de plus correct et de plus fini. Il y a mêlé, à la manière des anciens, quelques réflexions touchantes sur la brièveté de la vie et sur la promptitude de la mort, qui contrastent avec la peinture des plaisirs. On croit y entendre quelques tons de

la lyre d'Horace, quoiqu'on n'y trouve pas ce grand goût de poésie, cette précision énergique, et cette originalité d'expression qui distinguent le poète romain. Le charme des vers de Chaulieu est dans cette mollesse attendrissante d'un style qui semble ne rien devoir aux efforts de l'art. Il n'étonne pas l'esprit, il l'entraîne dans une rêverie douce, par ce singulier mélange de volupté et de mélancolie. C'est là ce qui fait le mérite de ces stances, que tout le monde sait par cœur :

Muses, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre,
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter,
Pour ce manoir terrible et sombre,

Où de ces arbres, dont exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès, etc.

On voit que c'est l'idée d'Horace, un peu délayée.

*Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor, neque harum, quas colis, arborum,
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.*

Lafare a aussi entrepris de jouter contre Horace, dans ce morceau. Mais il est aisé de voir combien il en a affaibli l'expression et le sentiment.....

Il faut te séparer de ton épouse aimable,
Et de cette maison, de ce bois agréable,
Que les siècles firent exprès ;
Tu n'en emporteras, possesseur peu durable,
Qu'un funeste cyprès.

C'est là qu'on reconnaît combien ces beaux esprits de société, qui excellent à tourner un couplet, sont faibles auprès d'un véritable poète. La-fare est à côté de Chaulieu dans le *Temple du Goût*.

La Fare, avec plus de tendresse,
En baissant sa lyre d'un ton.
Chantait, auprès de sa maîtresse,
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.

On a coutume de réunir les poésies de ces deux auteurs qui, quoique rivaux dans l'art d'écrire et dans l'art de plaire, ont été les plus unis comme les plus aimables hommes de leur temps. Leur amitié fut célèbre et d'un exemple rare parmi les gens de lettres; elle leur fait plus d'honneur encore que leurs vers: tous deux ont eu la gloire d'avoir pour élève et pour ami un homme qui, après avoir fait comme eux l'amusement de cette société choisie qui se rassemblait au Temple, prit enfin un vol si sublime, et les laissa loin derrière lui pour aller se placer entre Horace et Pindare.

CH. D.

V A R I É T É S.

Un trait de la vie de Henri IV (1).

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.
M. Gudin.

Heureux le souverain qui sait mériter les éloges éloquens des poètes et des écrivains illustres ! Plus heureux

(1) On trouve ce trait dans plusieurs mémoires, entre autres dans ceux de d'Aubigné. La Baunelle le rapporte dans sa notice sur d'Aubigné (*Mémoires de Maintenon*). Ce récit n'offre aucun incident d'invention; il est entièrement historique, à l'exception seulement de la rivalité de Dampière.

encore celui qui est loué sans apprêt et sans art dans le langage le plus vulgaire ! Les louanges accordées dans les Lycées et dans les Académies donnent une renommée plus brillante qu'étendue ; elles ne retentissent que dans les villes. Ces discours ingénieux , ces poésies sublimes , n'exciteront jamais l'admiration des nombreux habitans des champs et des forêts. On ne saurait même les traduire pour eux ; ils n'ont point d'oreilles pour apprécier les ouvrages du génie ; ils n'ont qu'une âme pour sentir la bonté. L'éclat des qualités héroïques ne les frappe point ; ils ne l'aperçoivent pas. Ce ne sont pas eux qui ont décerné à leurs rois le titre de *Grand* ; mais eux seuls peuvent leur donner de plus glorieux surnoms , ceux de *Bons* et de *Pères du Peuple*. C'est par leur situation qu'ils jugent leur souverain ; c'est par leur reconnaissance qu'ils l'immortalisent. Ils ne font point de panégyriques ; ils ne gravent point sur l'airain et sur l'or , ils n'écrivent même pas ; cependant leurs gémissemens ou leurs bénédictions passent à la postérité beaucoup plus sûrement que des livres et des monumens que le temps mutilé et que les guerres détruisent. La statue de Henri IV est brisée ; mais la voix populaire , qui bénit sa mémoire , s'élève encore et parlera toujours. Qu'elle est puissante cette voix ! Rien ne peut l'étouffer. Qu'elle est terrible ou touchante ! Elle est toujours l'organe de la vérité. C'est elle sur-tout que l'historien écoute et consulte ; c'est elle qui forme une histoire particulière des bons rois , qui les peint mieux que les plumes les plus savantes. Dans ces traditions familières , tous les exploits sont oubliés , mais tous les traits d'humanité , de bonté , sont recueillis. Que nous faut-il de plus pour aimer ? et qu'est-ce que l'admiration sans l'amour ? une surprise stérile , ou , pour mieux dire , souvent funeste , puisqu'elle produit presque toujours et l'envie et la haine. Les grands hommes , sur-tout , ont besoin de bonté ; lorsqu'ils ne gagnent pas les cœurs , ils éprouvent toutes les amertumes de l'injustice et de la calomnie. Henri IV fut admiré et fut aimé. Il a joui d'un

bonheur bien rare, il obtint toute sa gloire; l'amour ne conteste rien. Il mérita le surnom de *Grand*, et le peuple l'appelait *notre bon Henri*. Malherbe et Voltaire l'ont célébré, et les villageois répètent encore, dans leurs jours de fêtes, le refrain joyeux de la chanson composée pour lui par leurs aïeux. Ne puis-je pas mêler ma faible voix à ces voix rustiques? Dans un concert formé par l'amour et par la reconnaissance, le talent n'est pas nécessaire; il suffit de savoir aimer.

Henri IV n'étant encore que roi de Navarre, eut une entrevue, à Saint-Maixent, avec la reine-mère, Catherine de Médicis, qui, s'unissant avec la reine sa fille, Marguerite de Valois, conjura Henri de bannir d'Aubigné de sa cour, d'Aubigné, caustique, médisant, dominé par l'humeur et souvent par la vanité, mais sensible, vaillant, rempli d'esprit, de droiture et d'originalité, adorant son maître et se plaignant sans cesse de lui, toujours mécontent et toujours fidèle, d'Aubigné, l'ami de Henri IV. De puissans intérêts engageaient en ce moment le roi à ménager Catherine; cependant il résista. Que vous a donc fait ce pauvre d'Aubigné? dit-il. — Ce qu'il a fait !.... Des vers satiriques contre ma fille et contre moi.... — Oui, satiriques, cela doit être. — Comment? — Mais c'est qu'il n'en sait pas faire d'autres, c'est son genre. — Plaisante excuse! — N'en a-t-il pas fait contre moi, et sur une faveur que je lui accordai, sur le don de mon portrait (1)? Quand les autres se confondraient en complimens, lui il fait des épigrammes. Une autre fois, couché dans ma chambre, avec La Force, et me croyant endormi, il dit, à demi-bas, que j'étais *le plus ingrat mortel qu'il y eût sur la face de la terre*. La Force, qui ne l'entendit pas, lui demanda ce qu'il disait. Alors je pris la parole, et je répétais tout haut, mot-à-mot, ce qu'il venait de dire. Je l'effrayai beaucoup, mais il en fut quitte

(1) *Ce prince est d'étrange nature, etc.* Voyez la vie de d'Aubigné.

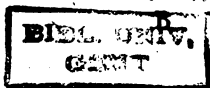
VENDEMIARE AN XII.



pour la peur. Le lendemain matin, je le traitai tout comme à l'ordinaire (1). — Comment pouvez-vous tolérer une telle insolence ? — Ce même homme a tant de fois exposé sa vie pour moi !..... L'attachement et le respect ne changent point les caractères. Il est médisant, il est malin, mais il m'aime. — A la bonne heure ; mais il ne nous aime point, et vous ne devriez pas souffrir qu'un sujet ait l'audace d'outrager votre femme et votre belle-mère : en un mot, je vous demande de l'exiler. — J'obéirai, si votre majesté le veut absolument ; mais... — Je vous en conjure, je l'exige. — L'exiler est bien fort ; je n'aime pas les exils, je vous l'avoue. Ne vaudrait-il pas mieux le gronder, et puis lui pardonner ? — Pardonner ! quelle faiblesse ! — J'en conviens ; quand je pardonne, je cède à mon penchant. — Il faut savoir y résister..... — Pourquoi donc ? pour se priver d'un vrai *plaisir de roi* ?... — On ne règne point sans inspirer la crainte. — A quoi sert de régner sans inspirer l'amour ? — Enfin, me refusez-vous ? Catherine fit cette question d'un ton plein d'aigreur, et avec l'air le plus impérieux. Henri réfléchit un moment en silence ; ensuite reprenant la parole : Vous serez satisfaite, madame, dit-il ; demain j'exilerai d'Aubigné, et sa disgrâce sera publique. Cette assurance enchantait les deux reines ; après avoir montré, par la vivacité de leurs remerciemens, toute leur haine pour d'Aubigné, elles se séparèrent du roi, et quittèrent Saint-Maixant le jour même.

Le lendemain, dans l'après-midi, Henri, suivant sa promesse, en présence de tous ses courtisans, fit à d'Aubigné l'accueil le plus sévère ; il lui dit que les deux reines se plaignaient de lui ; qu'il lui ordonnait de quitter la cour sous deux jours, et de n'y reparaitre que lorsqu'il y serait rappelé. D'Aubigné resta confondu, et au bout de deux minutes, il sortit impétueusement, la rage dans le cœur. Lorsqu'il fut dans son appartement, il ordonna à ses gens

(1) Vie de d'Aubigné.



18. MERCURE DE FRANCE.

de faire les apprêts de son départ, et se jetant dans un fauteuil : Après cela, s'écria-t-il, qu'on s'attache aux princes ; les voilà !.... Et l'on vante la bonté de l'âme, la fermeté du caractère de celui-ci !.... Il est comme tous les autres !.... Et je l'aimais !.... Hier encore il me traitait si bien ; aujourd'hui il m'exile, il me chasse, et en présence de toute la cour !.... Et pourquoi ? parce que deux femmes qu'il n'aime point et qu'il méprise ont exigé cette injustice ! Pour conserver ses bonnes grâces, fallait-il donc approuver la Saint-Barthélemy et la conduite scandaleuse de l'épouse qui le déshonore ?... Et lui-même que ne m'a-t-il pas dit sur l'ambition, les artifices, les superstitions et la cruauté de la reine mère ! Ne m'a-t-il pas confié qu'il voulait faire casser son mariage...., et il sacrifie le sujet le plus fidèle, celui qu'il appelait son ami, à l'animosité de ces deux princesses, qui, d'ailleurs, sont ses ennemies !.... Non, il ne m'a jamais aimé ! Qui le croirait, qu'avec un air si loyal, un ton si franc, on puisse avoir tant de dissimulation et de fausseté !....

Ces plaintes amères furent interrompues par un message du roi. La surprise de d'Aubigné fut extrême en recevant l'ordre de se rendre chez le roi à l'entrée de la nuit : il était si en colère et si aigri, qu'il ne vit dans cet ordre singulier que l'annonce d'un nouveau malheur ; il imagina même que l'on voulait attenter à sa liberté, sa présomption naturelle lui persuadant que le roi, dans la crainte de produire une trop vive sensation, n'osait le faire arrêter en plein jour : il fut très-tenté de se sauver ; néanmoins, après beaucoup de réflexions, il prit le parti d'obéir, et il crut faire la chose du monde la plus hardie. A huit heures il s'arma de pied en cap ; outre son épée, il prit un sabre, et se munir de deux pistolets chargés à belles. Il s'enveloppa dans un grand manteau, et se confiant à sa destinée, il sortit précipitamment. Arrivé chez le roi, on le fit passer par de petits corridors obscurs qu'il ne connaissait pas ; il n'avait qu'un seul conducteur, qui gardait un morne silence ; tout ce mystère lui causait la plus dé-

agréable émotion ; mille idées sinistres , qu'il prenait pour de funestes pressentimens , troublaient tellement son imagination , qu'il crut entendre des gens armés s'approcher ; il s'arrêta , s'appuya contre le mur , et prit un de ses pistolets ; son conducteur ne s'aperçut point de ce mouvement , et croyant qu'il le suivait , il continua son chemin , et d'Aubigné , dans son attitude guerrière , se trouva tout seul. Au bout de quelques minutes , n'entendant plus rien , il eut quelque honte de sa terreur panique ; et remettant son pistolet à sa ceinture , il s'avança doucement ; dans ce moment , son guide revint avec un flambeau. A l'extrémité du corridor , on ouvrit une porte , et d'Aubigné se trouva dans l'appartement du roi. Après avoir traversé quelques pièces , il entra dans le cabinet de ce prince , qui vint à lui en riant et les bras ouverts. Tous les soupçons de d'Aubigné s'évanouirent , en jetant les yeux sur le visage de ce bon roi , dont l'aimable physionomie ne pouvait inspirer que la confiance et la vénération. Mon ami , dit Henri , ne vous semblait-il pas que vous alliez en bonne fortune ? — Sire , répondit d'Aubigné , c'en est une en effet (et la meilleure de toutes) de retrouver votre majesté avec sa bonté ordinaire , lorsqu'on se croyait dans la disgrâce.... — Mon cher d'Aubigné , reprit Henri , vous auriez dû deviner que ce n'était qu'une feinte. La reine-mère est outrée contre vous ; il fallait céder , du moins en apparence , ou me brouiller avec elle , ce que je ne puis faire dans ce moment sans de grands risques , et par conséquent sans compromettre les intérêts de tous les braves gens attachés à ma fortune. J'ai donc promis de vous bannir ; elle me connaît si peu , qu'elle a pu croire que je consentais à lui sacrifier un ami ! Mais vous , d'Aubigné , vous n'avez pas été la dupe de cet artifice ?.... — Sire , toute votre cour me eroit disgracié.... — Non , Rosny , Mornay , Biron , La Force , La Noue et Crillon ont deviné la vérité ; je leur en sais gré , c'était nous rendre justice à tous deux. Vos services vous mettent à l'abri d'un pareil traitement , et je sais recon-

naître la fidélité. Mon ami, nous nous verrons tous les soirs, vous coucherez ici, vous en sortirez de grand matin, et durant le jour vous vous cacherez : cela durera cinq ou six mois ; au bout de ce temps, vous reparaitrez, comme si vous arriviez des pays lointains..... — Sire, vous êtes donc sûr de ne pas vous battre avant six mois ?

Car si la guerre recommence, il n'y a point d'exil, même véritable, qui puisse m'empêcher d'être auprès de vous et en plein jour. Mais, sire, que me reproche donc la reine-mère ? — Une très-grande imprudence : d'avoir parlé d'elle avec franchise. — Elle devrait m'excuser. Ceux qui vous servent, sire, ont pris l'habitude, en vous approchant, de dire librement la vérité. — Je n'ai point de mérite à l'entendre sans colère ; elle ne peut jamais me déshonorer. Mais elle est un outrage pour les mauvais princes. D'Aubigné, soyez plus sage à l'avenir ; laissez Catherine en repos ; des satires poétiques ne prouvent rien, et soyez sûr qu'une seule page de l'histoire, bien froide et bien modérée, la peindra mieux et la flétrira davantage que tous vos vers les plus mordans.

D'Aubigné, intérieurement confus autant que touché des bontés de son roi, se trouvait en ce moment dans une disposition favorable pour recevoir une leçon ; aussi promit-il de renoncer à la poésie, et pour lui c'était promettre de renoncer à la médisance la plus âcre, la plus piquante et souvent la moins fondée. Mais cette résolution ne fut pas aussi ferme que sincère.

D'Aubigné coucha chez le roi, qui l'embarrassa un peu en le questionnant sur la manière formidable dont il était armé ; d'Aubigné fut obligé de composer une fable dont le roi se contenta. Ce mystère et cet air d'intrigue amusèrent beaucoup le roi et d'Aubigné ; c'était embellir l'amitié d'un des plus puissans attraits de l'amour ; mais les journées ne s'écoulèrent pas agréablement pour d'Aubigné, il fallait se cacher et vivre dans une retraite absolue ; le roi lui écrivait souvent de petits billets, et lui envoyait du gibier de sa chasse. Ces attentions ne désen-

fuyaient pas d'Aubigné , qui , au bout d'un mois , apprenant que mademoiselle de Lezey , dont il était amoureux , venait d'arriver dans les environs , obtint du roi la permission de s'absenter pour quelque temps. Il se rendit dans la petite ville qu'habitait mademoiselle de Lezey , et il y parut comme un homme banni de la cour , car Henri avait exigé qu'il ne confiât son secret à personne. Mademoiselle de Lezey était orpheline , riche , jeune , aimable et dans la dépendance de M. de la Rochefoucault , son parent et son tuteur. D'Aubigné ne savait point encore s'il était aimé , et il s'aperçut avec chagrin qu'il avait un rival redoutable par sa jeunesse , son excellente réputation , sa naissance , sa fortune et les agrémens de sa figure , c'était le jeune et beau Dampierre , parent assez proche de mademoiselle de Lezey. Dampierre était galant et magnifique , et il donnait à sa cousine des fêtes charmantes ; d'Aubigné n'avait point d'argent , on ne voulait point en prêter à un exilé ; dans cette extrémité , il écrivit au roi qui lui répondit , en lui envoyant une somme considérable , qu'il ne voulait pas qu'il fût surpassé en galanterie par son rival. D'Aubigné donna une belle fête que mademoiselle de Lezey parut recevoir avec plaisir ; alors il se déclara tout-à-fait et demanda à M. de la Rochefoucault la main de mademoiselle de Lezey ; mais il fut refusé nettement. Le tuteur répondit qu'il ne donnerait jamais sa pupille à un homme disgracié d'une manière aussi publique et aussi éclatante. D'ailleurs , on reprochait encore à d'Aubigné les dépenses excessives qu'il venait de faire ; il se ruine , disait le tuteur ; une telle prodigalité est extravagante et même ridicule dans un homme qui n'a qu'une fortune très-bornée et qui ne peut plus prétendre aux grâces de la cour. D'Aubigné mécontent , désolé , jaloux , et plus morose que jamais , voulait se battre avec le tuteur et avec son rival. Cependant désirant connaître positivement les sentimens de mademoiselle de Lezey , il eut enfin une explication avec elle ; mais qu'il entama très-brusquement , car il n'avait plus d'espérance , et même ,

depuis quelques jours , il se persuadait que Dampierre était aimé. Mademoiselle de Lezey , un peu surprise du ton dont il lui demandait le secret de son cœur , le regardait fixement sans lui répondre. Je comprends , poursuivit d'Aubigné , ce que signifie ce silence ; je m'en doutais , je n'ai pas le bonheur de vous plaire. . . . Il fallait , pour vous toucher , des avantages brillans que je ne possède pas. . . . Un teint de lis et de roses , des manières douces reuses , un grand talent pour la musique et pour la danse. . . ne voulez-vous pas désigner Dampierre ? interrompit en souriant mademoiselle de Lezey. Votre pénétration ne m'étonne pas , reprit aigrement d'Aubigné ; on reconnaît facilement le portrait de ce qu'on aime. — Il est vrai que Dampierre est plus joli que vous. — Mon Dieu ! Mademoiselle , je ne le conteste point , je ne sais même pas si , malgré tous vos charmes , vous pourriez vous-même lui disputer le prix de la gentillesse et de la fraîcheur , et je sais que très-certainement il ne serait pas d'humeur à vous le céder. — Si j'aime Dampierre , du moins personne ne me blâmera d'épouser un jeune homme d'une figure charmante et d'un excellent caractère. — Pour moi , je n'aurai jamais bonne opinion d'une femme d'esprit qui préfère un sot. — Dampierre , il est vrai , n'a jamais fait d'épigrammes ni de couplets malins , aussi n'a-t-il point d'ennemis et n'est-il pas exilé ? . . . — Ce trait est mille fois plus méchant que tous les vers que j'ai faits de ma vie. . . Quoi ! vous avez la cruauté de me reprocher mon exil , mon malheur ? . . . — J'ai mes raisons. . . . oui , je ne vous pardonne pas votre exil. — Cela est généreux. — Je ne vous pardonne pas cette causticité , cette brusquerie qui vous fait haïr de tant de gens. . . . — Ah ! c'en est trop. . . . — Vous m'entendrez jusqu'au bout , s'il vous plaît. Je veux vous dire encore qu'il faut n'avoir pas le sens commun pour aimer un être aussi fantastique , aussi présomptueux , aussi bourru que vous. . . . — Il me semble , mademoiselle , que vous pourriez vous débarrasser de moi sans me dire tout de torrent d'injure. . . . — Et

malheureusement je ne veux pas m'en débarrasser.
 —Comment ? —J'ai le mauvais goût, j'ai la folie de vous
 préférer à ce bon, à cet aimable Dampierre. —Vous
 vous moquez de moi ! . . . —Oh ! que je le voudrais ! . . .
 A ces mots, d'Aubigné tombe aux pieds de mademoiselle
 de Lezey. Je parie, lui dit-elle, que vous trouvez cela
 tout simple, et que cet aven ne vous paraît qu'une justice
 qui vous était due. Non, non, s'écria d'Aubigné ; ce que
 l'amour accorde, est toujours reçu comme un bienfait
 inestimable.

La passion de d'Aubigné s'accrut encore par la certitude
 d'être aimé ; cependant M. de la Rochefoucault était in-
 flexible et l'on ne pouvait se passer du consentement d'un
 tuteur. D'Aubigné eut encore recours au roi, et ce prince,
 au lieu de lui répondre directement, écrivit à Mlle de
 Lezey une lettre charmante dans laquelle il lui disait
 qu'il n'avait point d'ami qu'il estimât davantage et qui
 lui fût plus cher que d'Aubigné. Mlle de Lezey, au comble
 de ses vœux, communiqua cette lettre à son amant, qui
 fut pénétré de joie et de reconnaissance, car le roi permet-
 tait de montrer sa lettre au tuteur. D'Aubigné, dans l'en-
 thousiasme de son bonheur, conta mille traits touchans
 de la bonté du roi ; entr'autres, il avoua qu'un jour, étant
 très-injustement mécontent de ce prince, il avait quitté
 sa cour, après lui avoir écrit la lettre la plus hardie, et
 remplie des reproches les moins fondés ; je boudai six
 mois, poursuivit d'Aubigné, et très-malheureux loin d'un
 prince pour lequel j'ai tant d'attachement, je fis beaucoup
 de dettes pour me désenayer ; il me fut impossible de
 payer, et l'on me mit en prison. J'avais encore trop d'hu-
 meur pour recourir au roi, mais il apprit cet événement ;
 il n'avait point d'argent dans ce moment, néanmoins ven-
 lant me tirer d'affaire sur-le-champ, il mit en gage ses
 perreries et quelques bagues de la reine sa femme ; et il
 acquitta mes dettes (1).

(1) Mémoires de d'Aubigné.

Cependant mademoiselle de Lezey porta en triomphe la lettre du roi à son tuteur ; quelle fut sa surprise lorsqu'après l'avoir lue , M. de la Rochefoucault soutint qu'il était impossible que Henri eût écrit une telle lettre en faveur d'un homme qu'il venait d'exiler ; la force même des expressions en était le naturel , et plus le tuteur et M. de Retz , un autre parent de mademoiselle de Lezey , y réfléchirent , plus ils se confirmèrent dans l'idée que la lettre était supposée. D'Aubigné furieux avec raison qu'on le soupçonnât d'être un faussaire , voulait envoyer un cartel à MM. de la Rochefoucault , de Retz et de Dampierre , pour leur proposer de se battre contre lui et deux de ses amis qui , quoiqu'étrangers à cette querelle ne demandaient pas mieux , suivant l'usage du temps , que d'exposer leur vie sans nécessité comme sans colère , et de verser le sang de trois hommes qui ne les avaient jamais offensés. Mademoiselle de Lezey parvint à calmer d'Aubigné en l'assurant qu'elle était certaine d'obtenir , sous quarante-huit heures , le consentement de M. de la Rochefoucault. Au lieu de parler à son tuteur , elle envoya en toute diligence , et secrètement , un courrier au roi , pour l'instruire de tout ce qui se passait. Saint-Maixant n'était qu'à six lieues de la ville qu'elle habitait.

Ce jour même , M. de la Rochefoucault , pour séparer sa pupille de d'Aubigné , la conduisit dans un château des environs qui appartenait à M. de Retz , et qui se trouvait sur la route d'une belle maison de campagne que M. de la Rochefoucault venait d'acheter , et dans laquelle il se proposait de passer le reste de la belle saison. Dampierre fut de ce voyage. En connaissant les sentimens de mademoiselle Lezey , il avait renoncé à toutes ses prétentions ; mais ne voulant pas avoir l'air de craindre le ressentiment de d'Aubigné , il était plus assidu que jamais auprès de sa cousine. Cette dernière ne resta qu'un jour chez M. de Retz. Le lendemain au soir , elle se rendit dans la maison de son tuteur , qui l'accompagnait ainsi que Dampierre. Elle était plongée dans une pro-

sonde tristesse ; le courrier qu'elle avait envoyé au roi n'était point revenu ; elle n'avait point de réponse ; elle craignait d'avoir fait une fausse démarche ; elle pensait en frémissant que d'Aubigné ne lui avait promis de la patience que pour deux jours. Déjà vingt-quatre heures étaient écoulées , et elle ne doutait pas que le lendemain d'Aubigné , privé de toute espérance , n'envoyât le funeste cartel. Le plus pressant remords mettait le comble à sa douleur ; elle se reprochait , avec autant d'amertume que de raison , de s'être engagée sans l'autorisation de ses parens ; elle connaissait enfin que la jeunesse ne saurait prévoir les conséquences affreuses qui peuvent résulter d'une seule faute contre le devoir.

La nuit était tout-à-fait tombée lorsqu'on arriva à la maison de M. de la Rochefoucault ; et quand on n'en fut qu'à peu de distance , on s'étonna beaucoup de la voir magnifiquement illuminée ; mademoiselle de Lezey crut d'abord que c'était une galanterie de Dampierre ou de son tuteur , mais M. de la Rochefoucault protesta avec une aigreur très-sincère qu'il était incapable de faire de semblables folies , et Dampierre déclara , avec la même vérité , qu'il ne les ferait que pour la femme dont il pourrait se flatter d'obtenir le cœur. On fut bien plus surpris , en rentrant dans la maison , de la trouver superbement décorée et remplie de musiciens et de toutes les personnes les plus distinguées de la ville et des environs , qui dirent unanimement qu'elles avaient toutes été invitées , la veille au soir , au nom de mademoiselle de Lezey. Des ouvriers inconnus étaient accourus de toutes parts pour préparer la maison , et les musiciens venaient d'arriver. M. de la Rochefoucault , persuadé que d'Aubigné était l'auteur de cette fête somptueuse , grondait tout bas sa pupille , recevait la compagnie de très-mauvaise grâce , et ne pouvait dissimuler son embarras et sa colère. Mademoiselle de Lezey , inquiète , interdite , ne savait que penser ; cependant elle était moins triste , car elle ne pouvait croire qu'un bal et un concert fussent des choses de

mauvais augure. Dampierre riait, se moquait et se disposait avec plaisir à danser toute la nuit ; il entraîna tout le monde dans la salle de bal, et après avoir fait placer toutes les dames, il donna gaieusement à l'orchestre le signal du premier coup d'archet. Dans ce moment, les deux battans de la porte de la salle s'ouvrirent avec fracas ; un homme en bottes et un fouet à la main s'avance, il était seul et venait de faire six lieues à cheval et à bride abattue ; c'était Henri IV !

A l'aspect d'un prince si renommé, si chéri, tout le monde se lève et par respect et pour le regarder. Mademoiselle de Lezey rougit ; une exclamation de joie lui échappe, et ses yeux se remplissent de larmes. M. de la Rochefoucault intimidé, s'approche du roi, qui, faisant aussi quelques pas à sa rencontre, s'arrête au milieu de la salle, et s'adressant au maître de la maison : « M. de la Rochefoucault, dit-il, j'ai appris que des bruits injurieux se répandaient sur d'Aubigné ; et lorsqu'il s'agit de l'honneur d'un ami, on ne fait que son devoir en accourant soi-même, sans délai, pour le justifier. Je viens vous dire que la lettre que mademoiselle de Lezey a reçue était de moi, et qu'elle est écrite de ma propre main. C'est un témoignage que j'ai voulu rendre à d'Aubigné, en présence de cette respectable et brillante assemblée, qui ne se trouve réunie ici que d'après mes seuls ordres. » A ce discours, auquel tout le monde applaudit avec enthousiasme, mademoiselle de Lezey fut bien tentée de se jeter aux pieds de ce prince incomparable ; mais, dans ce moment, il prit M. de la Rochefoucault par la main ; en lui demandant un moment d'entretien particulier, et tous les deux passèrent dans une pièce voisine : et là, M. de la Rochefoucault déviant et prévenant la proposition du roi, lui offrit de très-bonne grâce la main de sa pupille pour d'Aubigné. Henri alors répondit à M. de la Rochefoucault avec tant de bonhomie, qu'il dissipa entièrement tout l'embarras qu'il éprouvait. Mademoiselle de Lezey fut appelée, et le roi, après avoir reçu ses remer-

Elle, lui conta qu'instruit par son courrier, qu'il avait questionné, qu'elle devait se rendre le lendemain dans cette maison de campagne, il avait retenu le courrier pour s'assurer de sa discrétion et pour lui servir de guide, et qu'en même temps il avait, à la hâte, donné les ordres nécessaires pour les apprêts de la fête et pour faire inviter, au nom de mademoiselle de Lezey, toutes les personnes qui s'y trouvaient.

On envoya chercher d'Aubigné, et le messager eut ordre de lui cacher l'arrivée du roi; en l'attendant on resta dans la salle du bal, le roi fut aimable pour tout le monde, il charma les femmes par sa gaieté, par sa galanterie, et les hommes par son affabilité; et sur-tout Dampierre, qui déjà consolé et même amoureux d'une autre personne, partagea sincèrement l'allégresse universelle, et joua, sans effort comme sans mérite, un rôle très-génèreux. D'Aubigné arriva; ce fut un grand événement pour toute l'assemblée. D'Aubigné pensa mourir de surprise et de joie en apercevant le roi, qui, malgré ses boîtes, dansait très-lestement avec mademoiselle de Lezey. D'Aubigné éperdu, se jette à travers la couronne et va tomber aux pieds du roi; ce prince, qui tenait encore la main tremblante de mademoiselle de Lezey, demanda à M. de la Rochefoucault la permission de la donner à d'Aubigné qu'il relève, qu'il embrasse avec attendrissement en l'embrassant à celle qu'il aime. Tout le monde prit part à cette scène touchante; elle inspira surtout un sentiment d'adoration pour Henri. Ce prince invita toute l'assemblée aux noces de l'heureux d'Aubigné, en fit les honneurs et les frais avec autant de grâce, que d'éclat et de magnificence; il y gagna tous les cœurs; on le suivait, on se pressait autour de lui, non pour se montrer, mais pour l'écouter et pour le voir; l'amour faisait enfreindre l'étiquette, et oublier les prétentions et la vanité; on ne pouvait admirer que sa personne et son caractère, qui effaçaient l'éclat même de la royauté. On parlait de lui avec ivresse en sa présence, sans songer à le

louer.... Deux cents ans de réflexion n'ont point refroidi cet enthousiasme, et nos petits neveux diront, comme nous, qu'en effet un tel prince était digne d'avoir des amis et de régner sur des Français.

D. GENLIS.

● S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

Le Vieux Comédien, comédie en un acte, en prose, de
Picard.

Quoique la saison qui vient de s'écouler soit assez stérile pour les comédiens, les spectacles, dans une ville qui renferme tant d'oisifs, ne sont jamais entièrement déserts; et quelques nouveautés, sans être effrayées par la solitude, ou peut-être encouragées par elle, se sont hasardées à paraître sur nos divers théâtres; mais nous avons cru devoir attendre, pour en entretenir nos lecteurs, que le retour des habitués, réunis en nombre compétent, pût constater la chute ou le succès de ces pièces, et nous les passerons successivement en revue, à mesure qu'elles se reproduiront sur la scène.

Le Théâtre Louvois ne pouvait guère clore l'an XI et ouvrir l'an XII sous des auspices plus favorables. Une pièce de Picard est toujours une bonne fortune pour ses camarades; mais celle qui va nous occuper quelques instans, les intéressait sous un rapport beaucoup plus noble que celui de la recette, puisqu'il n'y s'agit rien moins que d'achever de détruire les préjugés que conservent encore quelques personnes contre l'honorable profession de comédien, et de venger l'honneur de tout le corps.

M. et Mde. Floridor se sont retirés du théâtre, après avoir conjointement gagné au métier vingt mille livres de rentes, et Senlis est la ville qu'ils ont choisie pour jouir

du fruit de leurs talens. Floridor est fort bien apparenté : il a dans le fond de l'Auvergne deux cousins , dont l'un est avocat , et l'autre exerce la médecine ; mais il est brouillé avec sa famille , dont tous les efforts n'ont pu l'arracher au penchant irrésistible qui l'entraînait sur les tréteaux ; et au bout de trente ans, il a encore sur le cœur les persécutions qu'on lui a fait essuyer pour le détourner de sa vocation. Depuis environ une quinzaine, le fils de son cousin l'avocat, et la fille de son cousin le médecin , se sont échappés de chez leurs parens qui s'opposaient à leur union , et sont venus se réfugier chez leur cousin le comédien , où ils espèrent s'aimer plus à leur aise. En effet, Floridor est d'autant plus disposé à servir leurs amours , qu'ils lui fournissent un moyen de satisfaire sa rancune. Il a imaginé d'écrire aux deux cousins, sous le nom supposé de Dorval, homme de loi, et de leur annoncer que Floridor vient de mourir, après avoir testé en leur faveur. Il les prévient aussi qu'ils retrouveront à Senlis leurs enfans fugitifs.

Il n'en fallait pas tant pour les décider à faire le voyage. Ils se mettent en route chacun de leur côté , à l'insçu l'un de l'autre. Cependant , comme ils ont un égal intérêt à prendre le chemin le plus court, ils arrivent à quelques minutes d'intervalle. Floridor, qu'ils n'ont pas vu depuis trente ans, se présente à eux sous le nom de Dorval, et leur fait part de l'article du testament qui les concerne. Mais la délivrance du legs , qui est de trente mille livres pour chacun, est attachée à l'exécution d'une petite clause. Il faut qu'ils aillent en donner quittance chez le notaire, l'avocat en habit de crispin , et le médecin en costume de chef des eunuques. Ce dernier mot a fait rire , et ces sortes de plaisanteries ne manquent jamais leur effet auprès d'une certaine classe du public. Au reste , Picard a prévenu le reproche de plagiat qu'auraient pu lui faire ceux qui se rappellent l'habit vert galonné des *Jumeaux de Bergame* , et

Dorval a soin d'avertir les cousins que leur parent, qui avait souvent joué dans cette pièce, y a pris l'idée d'une aussi singulière clause.

On sent bien que les deux cousins, après s'être beaucoup récriés, finissent par endosser chacun leur habit, qu'on leur avait tenu tout prêt dans deux cabinets voisins. Madame Floridor ne les voit pas plutôt en costume, qu'elle amène leurs enfans. Cette scène immorale et indécente, qui n'est point nécessaire au dénouement de la pièce, n'a pas même reçu un coup de sifflet. Furieux d'être joués, les cousins veulent reprendre la route de l'Auvergne; mais ils se radoucissent à la lecture d'un codicille, qui double le legs au moment où ils auront revêtu leur costume. Sa délivrance ne tient plus qu'au mariage de leurs enfans, auquel ils donnent bien vite les mains; et à la mort du testateur, qui se fait alors reconnaître, donne aux futurs 60,000 fr. et leur en promet autant après son décès.

Tel est le fond de cette petite pièce, qui offre du comique de situation, et souvent un dialogue plaisant. Elle a beaucoup fait rire, et sous ce rapport l'auteur doit être content du public. Mais nous doutons qu'il atteigne le but qu'il paraît s'être proposé, de relever l'importance et la dignité des nobles fonctions de comédien.

Les circonstances sont aujourd'hui moins favorables qu'il y a jamais; la cause que Picard essaie de défendre est perdue depuis long-temps au tribunal de l'opinion publique, et quelque bon avocat qu'il puisse être, son plaidoyer ne persuadera que les parties intéressées. Au reste, nous sommes bien loin de croire qu'il y ait dans ce jugement de la prévention et de l'injustice. De quoi peuvent se plaindre nos bons acteurs? Manque-t-on de les fêter, toutes les fois qu'ils paraissent sur la scène? Ne sont-ils pas grassement payés? Molière, jusqu'à la fin de sa vie, n'a-t-il pas été couvert d'applaudissemens? n'avait-il pas acquis par son

talent , le droit de n'avoir pas assez de 40 à 50 mille livres de rente , et de mourir insolvable , quoiqu'on eût plusieurs fois payé ses dettes ? Le public veut bien partager son or avec ceux qui l'amassent ; mais il est plus avare de son estime : il sait que c'est une monnaie qui n'a qu'une valeur de convention , et qui perdrait bientôt tout son prix si on la prodiguait indiscretement : obtenir à la fois de la considération et de l'argent c'est trop de moitié , et s'il était permis de citer l'écriture dans un sujet aussi profane , nous dirions que les comédiens , en bons calculateurs , ont choisi la meilleure part , et qu'elle ne leur sera pas ôtée.

Quoiqu'il en soit , Picard n'a qu'un très-médiocre intérêt à la destruction de ce prétendu préjugé. Il a d'autres titres à la considération publique que ceux de comédien , et l'on peut regarder sa pièce comme un acte de complaisance et presque de dévouement pour ses camarades. Ce ne fut pas sans doute à sa profession que Molière fut redevable de sa gloire ; ce ne fut pas à titre d'acteur qu'il vécut dans la familiarité de plusieurs grands hommes de son siècle. Aucune condition assurément n'exclut la probité ni les mœurs ; mais loin qu'un comédien puisse espérer devoir quelque considération à son état , tout ce qui peut lui arriver de plus avantageux , c'est qu'on veuille bien oublier quelquefois ce qu'il est , quand on le rencontre hors de la scène.

A N N O N C E S.

Almanach des Grâces , ou les Hommages à la beauté. Première année. Un vol. in-18 de 250 pages , orné d'une jolie gravure. Prix 1 fr. 50 cent. et 2 francs par la poste.

A Paris , chez Pillot , jeune , libraire , place des Trois-Maries , n. 2 , vis-à-vis le Pont-Neuf ;

L'Ami d'Anacréon , ou Choix de chansons ; par E. T. Simon (de Troyes). Un vol. in-18 , fig. , 1 fr. 50 cent. et 2 fr. par la poste.

A Paris , chez E. Johannau , libraire , palais du Tribunal , galeries de bois ;

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT , Imp.-M., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n.º 40.

P O L I T I Q U E.

« A la suite de l'arrivée de plusieurs courriers de Londres, de Paris, de Vienne et de Berlin, on remarque » qu'il y a de fréquentes conférences entre le grand chancelier de l'empire et le comte de Stadion, ambassadeur » de sa majesté impériale et royale. On croit qu'elles ont » pour objet de former une *liaison plus étroite* entre » l'Autriche et la Russie. »

C'est ainsi que se sont exprimées, cette semaine, toutes nos gazettes, article Pétersbourg.

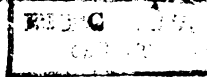
Le lecteur doit toujours lire avec circonspection de pareils articles. Dans un moment où les différends de la France et de l'Angleterre se débattent dans les cours du Nord, l'Autriche ne peut s'y regarder comme étrangère. Il est assez naturel de croire qu'elle y est appelée ; nous sommes fermement persuadés que c'est à quoi se réduisent les *liaisons plus étroites* qu'on affecte de remarquer. Tout annonce que la pensée du cabinet de Vienne est exclusivement concentrée dans ses vœux pour la paix générale, ainsi que dans les vues d'ordre, d'économie et de prospérité intérieure dont il est occupé. Les états sont certainement les maîtres de contracter telles liaisons qu'il leur convient. Les circonstances ne sont pourtant pas, à cet égard, indifférentes. Au moment où la France est engagée dans de grands efforts, de nouvelles liaisons entre deux grands états attireraient nécessairement l'attention. Cette nouvelle n'a peut-être pas d'autre objet ; sous ce rapport, on pourrait la soupçonner de facture anglaise ; non pas que l'Angleterre ait aujourd'hui en Europe assez d'autorité pour armer qui que ce soit en sa faveur, mais nous croyons qu'il lui conviendrait, au défaut de réalité, de produire au moins des apparences. Son ministre des affaires étrangères ne nous a point laissé ignorer sa politique. Si on se rappelle le dernier discours de lord Hawkesbury, on verra que la sécurité de la Grande-Bretagne se compose de la diversion qu'elle peut obtenir, en appelant loin d'elle



d'elle l'attention de la France et ses armées. Ainsi, il en aurait convenu beaucoup que le Danemarck eût continué à faire parader ses troupes dans le Holstein. Il lui convient que le Portugal prenne envers nous une attitude hostile. Il lui conviendrait aussi beaucoup de faire répandre des bruits sur les liaisons de l'Autriche, ne fût-ce que pour attirer une partie de nos troupes vers la Suisse et vers l'Italie septentrionale. Nous n'avons rien à dire d'une semblable politique : la faire connaître, c'est l'avoir déjouée.

Les mouvemens intérieurs de l'Angleterre ne sont pas moins curieux à observer que ses menées extérieures. Nous devons, avant tout, lui rendre un hommage. Malgré les droits les plus *incontestables*, appuyés par les canons de ses vaisseaux, et l'éloquence non moins foudroyante de sir William Scott, elle consent à payer à sa majesté Suédoise les vaisseaux qui lui ont été confisqués. Elle consent encore, dans le cas où un démêlé semblable se renouvellerait, à ce que ce soit le conseil même de sa majesté Suédoise qui le juge en dernier ressort. Enfin, elle veut bien expliquer l'article des matières de contrebande, dans son traité de commerce, d'une manière tellement claire, qu'il n'y ait plus lieu à subterfuge et à vexation. Nous sommes on ne peut pas plus édifiés de ce retour à la justice. *L'Argus* ne partage pas tout-à-fait notre bonhomie. Il prétend que cette réparation tardive ne peut être due qu'à la détresse de ceux qui la font. « Quand un homme orgueilleux nous caresse (fait-il dire à un Suédois), quand un misérable nous offre de l'argent, quand un Anglais pratique la justice, nous pouvons être certains qu'ils ont besoin de notre aide, ou qu'ils veulent nous cajoler. »

Voici les principaux traits de la situation intérieure de l'Angleterre : Une division très-sérieuse, relativement à l'éloignement dans lequel on tient le prince de Galles ; la dissolution totale de la fameuse levée en masse ; la dissolution presque totale du système de volontaires qu'on



34 MERCURE DE FRANCE,

lui a fait succéder; et enfin, la continuation des troubles de l'Irlande.

A commencer par le prince de Galles, ce n'est point du tout une chose sans conséquence, que la conduite qu'on a envers lui. Depuis la maladie du roi, et les efforts infructueux de M. Fox pour une régence, le système constant du ministère, appuyé par la reine et par un parti puissant de la cour, a été d'éloigner son altesse royale des affaires ainsi que de toute influence. Pour donner plus de force à ce système, on a imaginé de composer au duc d'Yorck une telle prépondérance, qu'elle pût, dans *certaines* circonstances, si elles se renouvelaient, balancer les droits ou les prétentions de son frère. *In vitium ducit culpa fugæ*. Il s'agit de savoir s'il n'y a pas aussi quelque danger à décolorer, comme on le fait, l'héritier de la couronne; ce danger nous paraît s'accroître, lorsqu'on affecte en même temps d'ouvrir pour son frère seul toutes les avenues de la considération, et qu'on met dans ses mains toutes les forces de l'état. Une semblable situation présenterait des alarmes dans tous les pays, à plus forte raison dans un état sans constitution positive relativement à la succession au trône, et où il est de principe que le parlement possède légalement tous les pouvoirs.

Nous avons prévenu souvent nos lecteurs du peu de succès qu'on devait attendre, en Angleterre, d'une levée en masse. Pour obtenir de grands résultats en ce genre, il faut un enthousiasme particulier, qui ne peut se produire que de certaines passions et dans de certains temps. L'Angleterre actuelle n'est point composée pour une levée en masse. Il ne s'y trouve aucun intérêt politique assez présent et assez pressant pour absorber la masse des intérêts domestiques et civils. *Invisa primum desidia*, dit Tacite, *postremò amatur*. C'est la destinée de tous les peuples.

Le système des volontaires commence à partager le discrédit de la levée en masse; par-tout on a été forcé de réduire leur formation. A ne parler que des associations

qui ont eu lieu dans la partie occidentale de Londres , celle de Saint-James a été réduite tout-à-coup de 1200 à 480 , celle de Maryle-Bones de 2400 à 600 , celle de Bloomsbury de 1400 à 600 , celle de Hanovre - Square , commandée par lord Chetwind , de 700 à 300. A une des dernières parades , lord Amhierst exprima l'espérance que cette réduction ne serait pas générale ; mais il ajouta en même temps qu'il n'avait aucune instruction à ce sujet.

On paraît s'être refroidi pour les descentes comme pour les armemens. Le *Courrier* de Londres explique très-raisonnablement l'arrivée du général Dumourier , et l'usage qu'on veut faire de ses talens. Le commandant de Cherbourg , dit-il , ayant eu part à des plans de descente en Angleterre , le gouvernement n'a pas cru devoir négliger de s'informer de tous les moyens qui ont pu être imaginés pour rendre cette entreprise praticable.

Pour ce qui est de l'expédition secrète , le commandement qu'on a bien voulu en donner au capitaine d'Auvergne , prince de Bouillon , pourrait avoir quelque chose de rassurant , si on n'avait d'ailleurs d'autres raisons d'être sans inquiétude. Le *Morning - Chronicle* nous paraît fort plaisant au sujet de cette expédition : « Il y a si long-
» temps , dit - il , que nous entendons parler d'une ex-
» pédition secrète contre l'ennemi , qu'elle est actuelle-
» ment devenue un sujet de notoriété publique. Si les
» ministres ont un pareil projet en vue , ils ont pris
» comme à leur ordinaire assez de temps pour en délibérer.
» Nous désirerions toutefois (ce qui n'est guère leur
» usage , et qu'une malheureuse expérience ne nous per-
» met point d'espérer) que leurs délibérations , quand
» elles seront à leur fin , aient au moins quelque maturité ;
» c'est-à-dire que le plan soit bien combiné , ses opérations
» bien conduites , l'armée qui doit être employée , adap-
» tée à son objet , bien pourvue , bien disciplinée. Dans
» une mesure de cette espèce , on doit s'apercevoir qu'une
» pensée tardive (*after thought*) serait de peu d'utilité.
» C'est assez pour les ministres d'avoir leur bill d'*amen-*

36. MERCURE DE FRANCE,

» *dement* pour la défense générale, leur bill d'*amendement*
» pour l'armée de réserve, leur bill d'*amendement* pour
» l'armée d'Ecosse, et l'armée d'Irlande, et enfin leur bill
» de *méprise* pour le clergé : ils doivent songer qu'une
» méprise de mouvemens militaires ne pourrait être ré-
» parée avec autant de facilité, et que le sacrifice de sang
» et de trésors qui serait la suite d'une expédition mili-
» taire mal jugée, s'amenderait mal par un bill d'*amen-*
» *dement*. »

Pour ce qui est de l'Irlande, l'excès de la peur paraît avoir succédé à celui de l'imprévoyance. Le gouvernement, en portant toute son attention sur Dublin, est parvenu à y faire renaître la tranquillité. Il n'en est pas de même à quelque distance de la capitale.

Dans cette situation et en présence des forces redoutables qui se réunissent et s'accroissent chaque jour, ce sera un grand bonheur pour l'Angleterre si les puissances du Nord ont le temps de la couvrir de leur médiation. On dit qu'elle a encore un autre point d'espérance ; c'est dans l'enthousiasme même dont elle est l'objet : elle compte sur le peu de caractère de cet enthousiasme, elle n'y voit que du zèle associé à l'imprudence. Elle pense que la haine françaises s'aveugle facilement, et qu'elle seule (Angleterre), *toute sage*, comme elle est toute puissante, sait prévoir, préparer, combiner. Certes, s'il ne fallait raisonner ici que d'après beaucoup d'événemens connus, nous pourrions dire que ce n'est pas toujours nous-mêmes qui nous servons le mieux ; ce sont souvent ceux qui nous haïssent. Nous ne voulons point le contester ; c'est presque toujours chez nos ennemis un bon allié, qu'un courage téméraire et une confiance inconsidérée. Nous ne pensons cependant pas que ce soit de notre côté que cette doctrine ait à nous faire craindre son application. Ceux qui dirigent nos efforts, n'ignorent point que la fortune se rit d'une faible colère, et qu'elle ne veut être soumise qu'au génie ; ils n'ignorent point qu'après avoir donné l'assaut aux flots de la mer, nos soldats ont encore à escalader les roches

qui défendent ses rivages , et qu'une entreprise aussi grande et aussi hardie dans ses détails et dans son ensemble , a besoin d'être conçue avec sagesse , avant d'être exécutée avec vigueur .

Pamphlet ministériel , publié en Angleterre , concernant les divisions de M. Pitt et de M. Addington.

Le lecteur doit savoir que le père de M. Addington était médecin de lord Chatam père de M. Pitt. Le ministre étant fort attaché à son médecin , leurs enfans partagèrent cette affection ; ils furent élevés dans le même collège , et passèrent ensuite ensemble , de la carrière des écoles à la carrière parlementaire. M. Pitt , à 18 ans , avait déjà une grande éloquence : son ami , le sage M. Addington , lui apprit à en contenir la fougue. On peut dire cependant que c'est à M. Dundas , Anglais enragé , mais esprit élevé et tête vigoureuse , que le talent de M. Pitt doit ce qu'il a de perfection. Tandis que M. Pitt et M. Dundas se partageaient le ministère , la place d'orateur de la chambre des communes fut le lot de M. Addington. Sa sagesse , dans cette place difficile , reçut un nouveau lustre. Son impartialité a été reconnue de tous les partis. Dans deux occasions différentes , il n'a pas craint de rappeler le premier ministre lui-même , son intime ami , à l'ordre. Quelques personnes cependant ont trouvé qu'il n'avait pas mis assez de fermeté dans le fameux démêlé qui occasionna le duel de M. Tierney.

On a dit généralement qu'à la retraite de M. Pitt , c'était ce ministre qui avait désigné M. Addington au roi pour le remplacer : nous croyons cette anecdote fausse. Ce que nous savons au moins , c'est que M. Addington l'a déniée. On va voir combien sa situation a été embarrassante.

Il faut , en Angleterre , que le premier ministre ait une grande considération ; M. Addington avait beau être premier ministre , les regards continuaient à se tourner

vers M. Pitt. La croyance générale était que ce dernier continuait à tout diriger : chacun s'étonnait du contresens qui lui portait toute la faveur. D'un côté, ce ministre avait des statues qu'on lui élevait à la Cité ; d'un autre côté, son confrère, M. Dundas, continuait à gouverner l'Ecosse, ainsi que la compagnie des Indes. M. Addington se trouvait alors dans un singulier dilemme : s'il s'opposait à la faveur de M. Pitt, il manquait aux anciens sentimens d'amitié et de reconnaissance ; s'il y concourait, il s'effaçait lui-même, il perdait son crédit. M. Addington a tâché de louvoyer quelque temps dans cette situation ; mais les amis de M. Pitt, et bientôt M. Pitt lui-même, ne lui en ont pas laissé la possibilité.

Le chevalier Mildmay et M. Canning sont, comme on sait, les premiers moteurs de cette trame ; elle semblait avoir pour but, moins d'élever M. Pitt, que de renverser M. Addington. A la fin, les choses étant poussées à l'extrême, elles furent l'objet d'une explication. M. Pitt désavoua ses amis ; et nous savons que peu de temps avant la guerre, M. Canning fut mené par M. Pitt lui-même, chez M. Addington.

Nos lecteurs ont pu voir, par les détails du Parlement, et la conduite qu'y a tenu M. Pitt, combien cet ancien ministre s'est montré peu fidèle à ces sentimens. Il suffit de rappeler les débats relatifs à la censure des ministres, ceux du nouvel *income-tax*, et des exceptions qu'on y a fait ajouter, ainsi que tout ce qui concerne l'organisation des nouvelles levées, pour se convaincre combien M. Pitt a été désobligeant, amer, absolu envers son successeur. C'est dans ces circonstances, qu'une brouillerie déjà commencée, vient tout-à-fait d'éclater. Nous pouvons assurer que depuis long-temps elle était désirée également, et par les amis de M. Addington, et par ceux de M. Pitt. Cependant nous croyons que, ni les uns, ni les autres, ne s'attendaient que les détails en fussent consignés dans un pamphlet.

De la manière dont ce pamphlet a été publié, et d'a-

près les succès qu'il a obtenus dans les cercles ministériels, on peut le regarder comme une sorte de manifeste. Les uns l'attribuent à M. Bragge, beau-frère de M. Addington; d'autres le croient écrit par son frère, M. Hiley Addington, et retouché ensuite par le premier ministre lui-même. Il est intitulé : *Cursory remarks upon the state of parties*; Notice sur l'Etat des Partis. On y trouve, sur le changement de ministère, en 1801, des détails très-intéressans, et qui ont toute l'apparence d'une autorité officielle. « Je prends sur moi, dit l'écrivain, d'assurer » que la très-gracieuse offre de S. M. ne fut positivement » et définitivement acceptée, qu'après que les ministres » en place lui eurent promis, sur leur parole d'honneur, » tout leur appui. J'affirme, ajoute-t-il, que M. Pitt et lord » Grenville en prirent l'engagement formel et précis ; » mais ils ne le tinrent qu'autant de temps que le ministère leur parut faible, incapable, insignifiant. »

Sous tous les points de vue, cette conduite nous paraît peu louable. On peut avoir telle opinion qu'on voudra relativement au mérite de l'opposition que M. Wyndham, et en dernier lieu, M. Pitt, ont montrée contre les ministres; mais que peut-on penser d'une convention qui a pour objet de soutenir une administration qu'on regarde comme faible et incapable ?

Environ vers le milieu d'avril, il paraît qu'il y eut une négociation sérieuse pour faire entrer M. Pitt et quelques-uns de ses amis dans l'administration. On assure même que ce fut lord Merville (M. Dundas) qui l'entama. On ajoute qu'il se conduisit, à cet égard, avec cette candeur et cette générosité qui le caractérisent. Mais M. Pitt demeura inébranlable sur un point : c'est relativement à lord Grenville et lord Spencer, qu'il voulait ramener avec lui, ainsi que quelques autres personnages connus pour avoir désapprouvé toutes les mesures de l'administration, et pour être en habitude de mépris et d'insulte envers elle.

Le lecteur se rappelle sûrement la motion de censure qui

fut faite par le colonel Patten. L'auteur du pamphlet remarque très-plaisamment à cet égard que, quand on voit le comte de Chatham, membre actuel de l'administration, compris lui-même dans cette motion de censure, on ne peut qu'admirer cette vertu romaine qui n'a pas permis à M. Pitt de voter pour absoudre son propre frère. La patrie doit se féliciter, ajoute-t-il, de ce que, avec des mœurs si accommodantes, et dans des temps si peu austères, nous ayons trouvé dans un individu une telle rigidité de patriotisme.

Pour ce qui concerne la rentrée de M. Pitt au ministère, l'auteur affirme que M. Addington est encore disposé à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour lui faire rendre la confiance du souverain; mais il s'applaudit en même temps des obstacles que M. Pitt y a mis lui-même par son obstination à ramener avec lui les Grenville, ainsi que par la manière insultante avec laquelle il a traité en dernier lieu les mesures de l'administration.

Ici l'auteur regarde comme un grand avantage pour M. Addington, que M. Pitt ait bien voulu se déclarer tout-à-fait. Il croit que plus ses hostilités seront directes, moins elles auront d'autorité, moins elles parviendront à effectuer les obstacles que son parti en attend. M. Pitt lui paraît moins dangereux comme chef de parti; il pense qu'il aura beaucoup moins de succès et d'éclat en cette qualité, que couvert du manteau ministériel. Ses habitudes, dit-il, ses talens, ses passions, même son ton et ses gestes, sont composés pour la place de ministre, et non pour celle de chef d'opposition.

Supplément à la Notice sur la Prusse.

Il y a en Prusse deux ministres du cabinet politique; l'ancien est le comte Alvensleben; il n'a que ce qu'avait en France, jadis, le ministre de la maison du roi. Politique de cour, cérémonial intérieur, les petites affaires de l'Allemagne, c'est-à-dire celles qui ont rapport aux affaires intérieures germaniques: tel est son département.

VENDEMAIRE AN XII. 41

Le comte Haugwitz, son collègue, a tout ce qui concerne le système général politique, dans lequel se trouve compris Vienne, Saxe et Hanovre. Il a la grande confiance pour toutes les grandes affaires d'état. C'est un homme de beaucoup d'esprit, excessivement prudent, ennemi des entreprises hasardeuses, ayant avec cela du talent pour suivre avec constance et fermeté un plan de longue haleine. Le bruit de sa retraite n'a fait que ranimer en sa faveur l'intérêt général. On assure que ce bruit était sans fondement.

Le comte Schulemburg est à la tête des finances, sous le titre de contrôleur-général. Ce titre de nouvelle création le met en supériorité sur les départemens des cinq ministres dirigeans des provinces, MM. Schrotter, Hoynei, Voss, Hardenberg et Heynitz : quoique ceux-ci travaillent directement avec le roi. Le comte Schulemburg est en même temps ministre supérieur de la police générale, sur-intendant des postes et garde du trésor royal. Frédéric l'avait fait ministre étant encore très-jeune. A sa mort il quitta le ministère. Frédéric Guillaume II le rappela, et lui donna le ministère des relations étrangères ; mais on le trouva d'une morale politique trop sévère. Il était en place au moment de la campagne de 1792. Il sut alors être malade, et se retira. Invité par le roi actuel à se charger de la place de contrôleur-général, il y a gagné l'estime des hommes honnêtes, et la haine des méchans.

Le baron Schrotter est ministre dirigeant de la Prusse, et d'une partie de la Pologne lithuanienne.

Le comte Voss est ministre des Marches, de la Poméranie, et de la Prusse méridionale, ci-devant Grande Pologne, Varsovie compris.

Le comte Hoynei est ministre des deux Silésies et de partie de l'ancienne Pologne.

Le Baron Hardemberg a le Magdebourg avec portion de la vieille Marche, et la Franconie.

Le baron Heynitz est mort il y a plus d'un an, emportant les regrets et l'estime générale ; il dirigeait la Wetsphalie. Nous ne savons s'il est remplacé.

M. Thuensée a la partie des finances relative aux contributions indirectes, accises, et le commerce. On pense diversement de lui comme homme d'état ; mais on convient unanimement qu'il est bon banquier, et qu'il entend très-bien toute la partie du commerce.

M. Goldebeck, grand chancelier, homme sage et instruit, passe pour porter beaucoup d'indulgence dans la législation criminelle.

42. MERCURE DE FRANCE.

Le ministre président de justice civile supérieure est M. le baron Rek. Il n'est pas de Prussien qui ne vous dise que c'est le plus probe des hommes que Dieu ait créés : instruit , appliqué , modeste , religieux , sachant se faire aimer par sa douceur , et respecter par la sévérité de sa morale.

Le ministre de justice criminelle supérieure est M. le baron Arnim. On dit qu'il porte dans cette partie une trop grande douceur.

M. le ministre Masson est chargé de toutes les parties du culte. Quoique protestant , il s'occupe des catholiques avec la plus grande exactitude. On admire son discernement dans la proposition des sujets pour les cures catholiques.

Le ministre de la colonie française est M. le baron Thulmeyer , homme de lettres , qui a été quelque temps dans la diplomatie.

Le ministre de la guerre est M. le comte Goltz , homme de bien et d'esprit. Mais dans cette partie , le ministre a peu d'influence : le roi faisant tout lui-même avec ses aides de camp , même les nominations d'emploi , permission de semestre , détails de police et d'économie militaire.

Ce serait ici le lieu de parler du roi régnant. Son application , sa bonté , toutes les vertus de sa vie publique et de sa vie privée couronneraient dignement ce tableau. Il nous suffit de dire qu'il a l'amour et le respect de tous ses sujets.

L'armée a été long-temps , en Europe , un objet d'admiration , quelquefois d'engouement. On ne peut disconvenir que l'officier prussien ne soit extrêmement instruit. Quelques militaires préfèrent l'infanterie autrichienne ; mais ceux-là même n'osent comparer les deux cavaleries. Pour ce qui est du Prussien , son caractère est calme. Les grands écarts des passions y sont plus rares qu'ailleurs. Ce n'est pas qu'on n'y ait aussi la manie de la métaphysique et des systèmes philosophiques ; mais cette manie , tempérée par les mœurs , et peut-être par le climat , a beaucoup moins de fâcheux effets. Deux choses nous paraissent très-remarquables en Prusse , c'est qu'il y a en même temps peu de religion et beaucoup de justice. La justice y est regardée comme un besoin public ; ce qui , joint à l'esprit d'ordre et d'économie qui règne généralement , rend au moins les hommes plus sages , si à tous égards ils ne sont pas meilleurs.

Les bois , qui étaient jadis très-abondans en Prusse , y sont devenus rares. On remarque qu'il s'y vend moins de

grain que dans les temps anciens. Ce n'est pas que la culture n'ait considérablement augmenté, mais la population des villes a plus augmenté encore.

Il est une autre chose remarquable, c'est que la division de la Pologne paraît avoir nui aux fabriques prussiennes. On en donne pour raison qu'elles approvisionnaient jadis toute la Pologne, et qu'aujourd'hui, par l'effet des réglemens de l'Autriche et de la Russie, dans les divisions qui leur appartiennent, elles n'en approvisionnent plus qu'une partie.

Tout porte cependant sur ces fabriques. Il faut nécessairement qu'elles fassent rentrer beaucoup d'argent. Car il en faut beaucoup pour payer à l'étranger, le vin, le sucre, le café, le thé dont la consommation est considérable, ainsi que les épices dont les cuisines prussiennes font un grand usage, et le sel dont il ne se fabrique dans le pays que le tiers environ de ce qui lui est nécessaire. Viennent ensuite les livres français, les articles de modes de Paris dont on raffole, et enfin les marchandises anglaises, qui, quoique prohibées, trouvent le moyen de s'introduire en abondance.

Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ce que nous avons dit dans le numéro précédent du régime intérieur de la Prusse. Ce sera la matière de quelques observations dans un de nos prochains numéros.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 31 août.

Le capitaine d'Auvergne, prince de Bouillon, doit avoir un commandement particulier dans une des expéditions secrètes. Il commandera *la Saverne* de 44 canons.

On a trouvé à la Cité, dans un chariot chargé de charbons, un grand nombre de piques.

La réduction opérée tout-à-coup dans les corps de volontaires occasionne beaucoup de mécontentemens. On dit que le gouvernement va revenir à la mesure des enrôlemens forcés. Nos ministres s'assemblent fréquemment; ils paraissent occupés sur-tout de la médiation de Pétersbourg et de quelques propositions avantageuses qu'on dit que cette cour a obtenu de la France. On ne néglige pourtant point l'Espagne où les corsaires français conduisent et vendent les prises anglaises. On assure que les ports de la Seine, particulièrement celui du Havre, ont été déclarés en état de blocus.

— Dublin est tranquille , mais tous les comtés , particulièrement ceux de Kildare et de Méath sont en agitation. Toutes les nuits , on fait dans les campagnes l'exercice avec des piques.

— Des lettres de la Jamaïque parlent d'un complot afreux de la part des nègres pour y assassiner tous les blancs.

— Tous les étrangers originaires de France , et qui ne sont en Angleterre que depuis le premier octobre 1801 , doivent quitter les îles britanniques.

P A R I S.

— Tandis que les Anglais rodent le long de nos côtes , en faisant , sans gloire , quelques dégâts , la marine française compte plusieurs actions éclatantes. Le *Moniteur* de jeudi rapportait les détails d'une action extrêmement vaillante du capitaine Baudouin , commandant la frégate *la Guerrière* , contre plusieurs vaisseaux anglais , auxquels il a échappé. D'un autre côté , la frégate *la Poursuivante* , de 40 canons , capitaine Willaumès , a osé combattre , aux atterrages de Saint-Domingue , un vaisseau anglais de 74 canons , dont elle a tué le capitaine et qu'elle a obligé de l'abandonner.

— Une heureuse émulation anime nos corsaires. Deux d'entr'eux , les braves Bavastre et Peyron , ont osé attaquer , à l'abordage deux vaisseaux anglais d'une force supérieure , qu'ils ont pris. Il ne suffit pas de donner des récompenses à de tels hommes ; il ne suffit pas même de leur décerner des honneurs , il faut les combler.

— Le premier consul part incessamment pour les Pays-Bas. On marque même l'itinéraire de son voyage.

— Quelques corps de l'armée Italienne ont reçu la faveur de participer à l'expédition d'Angleterre.

— Le général Augereau est arrivé à Pau le 22 fructidor ; il est reparti le lendemain pour Bayonne.

— Le général Victor , commandant en chef des troupes françaises en Hollande , est dangereusement malade à la Haye.

— Des lettres de Berlin annoncent que le Portugal s'est mis sous la protection de la Russie et qu'il a été conclu , entre les deux pays , un traité d'alliance. Les mêmes lettres annoncent qu'il a été fait , à cette occasion par la France , des propositions d'une nature tellement pacifique , qu'elles ne peuvent manquer d'être acceptées.

— On annonce un nouveau journal , intitulé *Mémorial anti-britannique*.

M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~

### P O É S I E.

#### T R A D U C T I O N

DU COMMENCEMENT DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

**J**E chante les combats, et ce guerrier pieux  
Qui du tombeau du Christ brisa le joug honteux.  
En vain à sa valeur, en vain à son génie  
L'enfer jaloux oppose et l'Afrique et l'Asie;  
Favorisé du ciel, sous leurs saints étendards  
Il réunit enfin ses compagnons épars,  
Par de rudes travaux les conduit à la gloire,  
Et dans les rangs chrétiens enchaîne la victoire.

O toi qui du Parnasse ignorant les sentiers,  
Ne te couronnes point de fabuleux lauriers,  
Mais dont le front paré d'immortelles étoiles  
Brille au plus haut des cieux sans éclipse et sans voiles,  
Auguste Vérité ! des traits de ta splendeur  
Embellis mes écrits, et pénètre mon cœur;  
Mais permets qu'y mêlant quelques ombres légères,  
J'ajoute à tes beautés des beautés étrangères.  
L'homme, hélas ! tu le sais, dans sa course égaré,  
Vers toi, sans un peu d'art, ne peut être attiré;  
Et le charme des vers, dans son âme indocile,

D 2

## 52 MERCURE DE FRANCE,

Prépare à tes leçons un accès plus facile.  
C'est ainsi qu'à l'enfant menacé par la mort ,  
Du vase qu'il repousse on emmielle le bord :  
Il goûte cependant cette innocente amorce ,  
Boit la liqueur amère , et recouvre sa force.

Et toi qui me sauvas des fureurs du destin ,  
Et parmi les écueils où j'errais incertain ,  
Malgré l'onde agitée , et les vents , et l'orage ,  
Me fis surgir au port et toucher le rivage ,  
Alphonse ! d'un sourire accueille ces écrits ;  
Ils te sont consacrés , accorde m'en le prix.  
Peut-être , tes vertus m'en donnent le présage ,  
J'oserai quelque jour t'offrir ton propre ouvrage.  
Oui , si de la Concorde , entre tous les Chrétiens ,  
Bientôt un saint traité resserre les liens ;  
Si contre Mahomèt leur drapeau se déploie ;  
S'ils arment leurs vaisseaux pour ressaisir sa proie ,  
Sans doute ils remettront dans tes mains , à ton choix ,  
L'empire de la mer ou le sceptre des rois.  
Je reviens cependant à ma muse guerrière :  
Emule des Bouillons , suis-moi dans la carrière.

Déjà depuis six ans , aux rives du Jourdain ,  
Les Croisés poursuivaient leur généreux dessein ;  
Dans un assaut Nicée avait été surprise ;  
Par art , en leur pouvoir Antioche soumise ,  
Avait vu sous ses murs les Persans repoussés ,  
Et leurs mille escadrons détruits et dispersés :  
Ils avaient pris Tortose , et suspendant leurs armes ,  
Des loisirs de l'hiver ils savouraient les charmes.

Le printemps approchait , précurseur des combats ,  
Et chassait devant lui le père des frimats ,  
Lorsque l'Être Éternel , du milieu de son trône  
Que son éclat divin seul éclaire et couronne ,



Et qui s'élève autant par-dessus tous les cieux ,  
 Que le gouffre infernal s'abaisse devant eux ,  
 Regarde , et d'un coup d'œil plus vaste que l'espace ,  
 Contemple l'univers et tout ce qu'il embrasse.

---

## E N I G M E.

Né de la plus folle des mères ,  
 Je ne me connais pas de sœurs ;  
 Mais en revanche j'ai des frères  
 De tous pays , de toutes les couleurs ,  
 Tous issus de différens pères. . . .  
 Les uns , comme il arrive assez communément  
 Dans une famille nombreuse ,  
 Sont tous cousus d'or et d'argent ,  
 Quand les autres , hélas ! traînent le plus souvent  
 Une existence malheureuse.  
 Des *contrastes* je suis un modèle parfait :  
 Je suis très-bien formé , je suis tout contrefait ;  
 Poilu comme un lapin , j'ai la peau douce et fine ,  
 Les cornes du belier , les plumes de l'oiseau ;  
 Je suis frais , j'ai mauvaise mine ;  
 J'avale la poussière , et ne bois que de l'eau.  
 On va croire que je badine ;  
 Eh bien ! avec ce régime , je suis  
 Fort souvent gras , quelquefois gris.  
 Bien que je sois léger , on me fixe , on m'attache ;  
 D'un grenadier je porte le panache  
 Et n'en suis pas moins lâche. On m'enferme , on me pend...  
 Le même jour , on me mène à la danse ,  
 A la noce , à l'enterrement.  
 Garni de diamans , j'affiche l'opulence ;  
 Je couche sur la paille , on me voit mendiant ;  
 Le corps ceint d'un cordon , j'ai l'air d'un pénitent.

## L O G O G R I P H E.

JE suis un composé de diverses matières ,  
       Deux élémens m'ont enfanté ;  
       Je suis plus méchant que mes pères ,  
       Contr'eux toujours je me suis révolté.  
       Au moindre choc la fureur me transporte ;  
 Je me fais précéder d'une fougueuse escorte ,  
 Et lorsqu'on m'aperçoit on fuit épouvanté.  
       Avec huit pieds je fais trembler la terre :  
       Tel est, lecteur , mon caractère.  
       Renverse-les : en les décomposant ,  
       Tu trouveras de Rome ce tyran  
 Qui massacra sa femme , assassina sa mère ;  
       Un vase qui contient ce jus  
       Si cher aux enfans de Bacchus ,  
       Dont s'enivrait le vieux Silène ;  
       Ce même vase où Diogène  
 Se logeait pour sentir les rayons du soleil ;  
 Un siège environné du plus grand appareil ;  
       Un terme de chronologie ;  
 Ce qu'on doit avoir bon en bonne compagnie ,  
       Et qui plaît infiniment ;  
       Une note ; un élément ;  
 Un pronom possessif , puis un département.

## C H A R A D E.

Mon dernier est mon premier ,  
 Quand il sort de mon entier.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la  
 Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Crémaillère*.  
 Celui du Logogriphe est *Caprice*, où l'on trouve *carpe*,  
*câpre*, *épi*, *air*, *cri*, *pie*, *Icare*, *pari*, *ire*, *race*, *cire*.  
 Le mot de la Charade est *Ver-tige*.

*Poésies complètes d'Horace*, traduites par *Battleux* et *Peyrard*, avec le texte en regard. Deux volumes in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Louis*, libraire, rue de Savoie; et chez *le Normant*, imprimeur-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail, n°. 42.

**I**L me semble qu'il serait peut-être intéressant de rechercher quelles purent être les causes qui éloignèrent les Romains de la poésie lyrique, cultivée chez les Grecs par tant de beaux génies. Alcée, Pindare, Simonides, Sappho, Anacréon, Bacchylides, Pratinas, et beaucoup d'autres, dont les noms plus heureux que les vers ne périront jamais, portèrent à la perfection tous les genres de la poésie lyrique. Horace est le seul des Latins qui paraisse y avoir déployé un grand talent, et obtenu un succès véritable. — La littérature de son pays ne lui avait point offert de modèle; car on ne peut placer Catulle parmi les lyriques, quoiqu'il ait fait un hymne, un épithalame, et traduit en vers un peu rudes (1) une ode de Sappho. Rival heureux des Grecs qu'il imitait, Horace parvint presque à les égaler; mais lui-même ne trouva point d'égal parmi ses compatriotes. Si, après lui, quelques poètes essayèrent de toucher la lyre, leurs efforts n'ont servi qu'à le faire admirer davantage, et leurs noms cités quelquefois avec éloge, par l'indulgence de leurs contemporains, sont aujourd'hui presque inconnus.

(1) Voyez dans les *Nouveaux Mélanges* de M. Suard, le jugement de l'abbé Arnaud sur cette ode de Catulle, tom. II, pag. 160.

Horace a vanté, dans de très-beaux vers (1), le génie pindarique de Titius ; mais il était son ami, ce qui rend l'éloge un peu suspect ; et d'ailleurs il n'est question que des espérances données alors par Titius, qui peut-être ne les réalisa pas. — Perse et Quintilien (2) ont loué les poésies de Bassus, mais Bassus fut leur contemporain et leur ami. — Pline, qui toujours exalte sans mesure les talens de tous ceux qu'il aime, place (3) les odes de Passienus à côté de celles d'Horace : ailleurs (4) il admire la douceur, la grâce, l'enjouement des poésies lyriques de Spurinna ; admiration bien peu raisonnable, s'il faut croire à l'authenticité des quatre odes dures et sauvages que M. Wernsdorf a publiées sous le nom de ce poète (5) — Stace,

(1) I. *Epist.* 3. 9.

(2) Sat. VI. — *De Orator.* X, c. I.

(3) *Epist.* IX. 22.

(4) *Epist.* III. 1.

(5) Tom. III. *Poet. Minor.* — Il me paraît probable que ces odes ont été supposées. Leur style a une sorte d'obscurité barbare, qui semble trahir une main moderne. Personne n'ignore combien ces suppositions littéraires étaient fréquentes avant la découverte de l'imprimerie, combien même elles l'ont été depuis. N'avons-nous pas encore les Lettres prétendues de Phalaris, de Thémistocle, d'Anacharsis et de bien d'autres ? N'a-t-on pas récemment découvert un mauvais discours latin, attribué à Catilina (*Voy. M. Wolf ad Ciceron. pro Marc. præf. pag. 30*) ? Et, dans ces derniers temps, M. Macpherson n'a-t-il pas réussi à tromper les trois quarts de l'Europe avec son *Ossian* et ses manuscrits perses ? — Au reste, cette dernière imposture est aujourd'hui découverte ; et depuis que M. Malcolm Laing a publié sa belle et savante dissertation *on the supposed authenticity of Ossian's poems*, il

Ausone, Claudien , ne sont point des poètes lyriques , pour avoir fait quelques vers lyriques. J'omets trois ou quatre noms ou douteux , ou trop obscurs , et ne crois pas même devoir penser à Symposius , Focas, Lindinus, et je ne sais quels petits poètes scholastiques , dont il reste à peine quelques lignes écrites sans la moindre pureté de langage ; sans goût , sans verve et sans mesure.

Comment se fait-il donc que les Romains , ayant à-peu-près la même religion que les Grecs , les mêmes solennités à célébrer , des usages pareils , des habitudes semblables , et par conséquent d'é-gales raisons de cultiver la poésie lyrique , l'aient pourtant toujours négligée , et qu'à tous ces grands noms des Grecs ils n'aient à opposer que le seul nom d'Horace ?

Ces vainqueurs dans les fêtes de la Grèce , dans les combats des arts ou dans ceux de la force et de l'adresse , pour lesquels Pindare et les autres ont monté leurs lyres sur des tons si élevés , étaient quelquefois des rois et des princes puissans , toujours des Grecs libres , dont les noms faisaient la gloire de leur patrie comme leurs statues en étaient le plus noble ornement. Mais un Romain pouvait-il s'enflammer pour célébrer les triomphes sans gloire d'un mime sans honneur , ou d'un vil gladiateur pris entre les barbares , ou les malfaiteurs , ou les derniers des esclaves ? — Ajoutez l'extrême différence des deux langues ; celle des Grecs , harmonieuse , sonore , flexible , maniable , se prêtait avec une étonnante souplesse aux mouvemens les plus impétueux , les plus désordonnés de l'enthou-

---

n'est en Angleterre aucun homme impartial qui ne soit convaincu que M. Macpherson s'est moqué du public. J'aurai peut-être occasion de donner dans ce journal un extrait de cette dissertation absolument inconnue en France.

siasme lyrique, à la contrainte des mètres les plus difficiles, et variés avec le plus de caprice. La langue des Latins était rude, pauvre, sourde, ennemie de presque toutes ces alliances de mots qui donnent au Grec tant d'énergie et d'abondance, peu propre par conséquent à la poésie lyrique, à laquelle il faut un grand mouvement d'expressions, non seulement de pensées et d'images. Les poètes latins avaient encore augmenté la difficulté, en adaptant leur idiome inflexible et rebelle aux mesures laborieusement combinées, que les poètes grecs avaient inventées pour une langue bien autrement soumise et harmonieuse. Il est vrai qu'Horace parvint, à force d'art, à imiter heureusement les Grecs; mais Horace fut l'un des plus beaux génies qui aient jamais cultivé les lettres; et il n'est pas étonnant qu'après lui peu de poètes aient été assez hardis pour le suivre, qu'aucun n'ait été assez heureux pour l'atteindre.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'approfondir une question sur laquelle on pourrait facilement composer un traité (1); et il ne faut pas que cette digression, déjà beaucoup trop étendue, m'éloigne plus long-temps de la traduction qui m'en avait fourni l'occasion.

La traduction de Batteux, réimprimée plusieurs fois, jouissait d'une réputation assez méritée; elle est en général exacte et bien entendue, et même, dans les odes, ne manque pas toujours de force ni d'élégance. Par respect pour les convenances de son état, l'abbé Batteux n'avait point traduit les odes galantes ni les passages obs-

---

(1) M. le professeur Rambach, qui était un homme de beaucoup de savoir, a écrit sur ce sujet une dissertation intéressante. (Voyez *Rambach sylloge dissertationum*, etc.)

cènes qui se rencontrent trop fréquemment dans Horace. L'on sait que le cynisme des détails et des mots y est poussé quelquefois jusqu'à l'excès le plus dégoûtant ; ce qui faisait dire à Quintilien (1) qu'il y avait dans Horace des endroits qu'il ne voudrait pas expliquer. M. Peyrard, moins scrupuleux que Batteux, moins timide que Quintilien, a tout expliqué, et les odes galantes, et les vers plus que galans ; enfin il a courageusement rempli toutes les lacunes laissées par son prédécesseur.

Mais ne pourrait-on pas demander à M. Peyrard s'il avait bien le droit de disposer ainsi de l'ouvrage de Batteux, d'y interpoler des passages qu'il avait eu l'intention formelle d'en écarter, soit, comme je l'ai déjà dit, par convenance d'état, soit par respect pour l'honnêteté publique, et surtout pour la morale des jeunes gens, lecteurs ordinaires de ces sortes de livres ? Pouvait-il se permettre de substituer, quand il l'a jugé à propos, son style à celui de Batteux, sans que la plus petite préface, la moindre note en avertisse le lecteur ? Je ne prétends pas dire que ces changemens soient toujours mal faits, mais je soutiens qu'on n'avait pas le droit de les placer dans le texte, sans au moins en instruire le lecteur, et rétablir en note la phrase primitive. Si le premier éditeur à qui il passera par la tête de faire une spéculation mercantile, se croit, comme M. Peyrard, la libre faculté de disposer à son gré des productions des écrivains morts, d'y mettre ce qu'ils en avaient soigneusement rejeté, de les altérer ainsi de toutes les manières, sans respect pour la mémoire de l'auteur et sans égard pour le public, on sent qu'un pareil abus pourrait avoir les conséquences

---

(1) Quintilien, I. c. 9.

les plus graves, et ne pas tomber toujours, comme aujourd'hui, sur une traduction médiocre et sans importance. Je ne crois pas que ces réflexions paraissent trop sévères. Pour moi, qui ne connais point M. Peyrard, et qui suis en tout ceci absolument *sine ira et studio*, je les ai écrites, parce qu'elles m'ont semblé justes et raisonnables. — Le même esprit d'impartialité me guidera dans les observations critiques que je vais faire sur quelques passages de la traduction des odes.

C'est dans l'ode quatrième du premier livre que se trouvent ces vers célèbres, dont Malherbe a fait une si belle imitation :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas  
Regumque turres.

Batteux traduit : « La pâle mort heurte également du pied aux cabanes des pauvres et aux » palais des rois. » Tel est le sens que l'on donne ordinairement à ce passage. Mais, si je ne me trompe, on le traduit mal. *Pulsat pede* n'a pas ici la même signification que dans l'ode 37 :

Nunc est bibendum, nunc pede libero  
Pulsanda tellus.

Il me semble que c'est peut-être une image peu digne du goût exquis d'Horace, que celle de la mort qui *frappe aux portes avec son pied* (1). *Pulsare* a ici le même sens que dans ce vers de Stace (2) :

... Neque enim Aonium nemus advena pulso.

*Pulso* ne veut très-sûrement pas dire, *Je frappe*

(1) Je suis ici l'opinion de M. Mitscherlich dans son édition d'Horace, la meilleure sans contredit pour l'explication.

(2) Achill. I. v. 10.



## VENDEMIARE AN XII. 61

*le bois Aonien*; mais, *j'entre dans le bois*. Cette signification, évidente par la nature seule du passage, est encore mieux prouvée par l'imitation qu'en a faite Némésien, si pourtant c'est à lui qu'il faut attribuer le poème de *Laudibus Her- culis* (vers 6) :

Namque tuam non nunc novus advena turbam.

INGREDIOR.

*Ingredior* est visiblement ici le commentaire du *pulso* de Stace et d'Horace. Si le sens de *pulsare* ne paraît pas assez prouvé, voici encore une autre autorité (1) :

. . . . Latii penetrale Senatus  
Advena PULSASTI.

Il résulte de ces observations, que l'idée d'Horace est que la mort *entre* également chez les riches et chez les pauvres, et non pas qu'elle *frappe à leurs portes avec le pied*. Si l'on m'opposait que *pulsare pede*, dans Horace, et *pulsare* dans Stace ne sont pas absolument parallèles, et que ce mot *pede* change la signification, je répondrais que c'est un pléonásme très - commun en grec et en latin, que de joindre aux verbes *alter*, *marcher*, *etc.*, les mots *pede*, *pedibus*, *ποδι*, *ποσί*, avec une épithète. C'est ainsi que Properce a dit (2) :

Quove pede ingressi. . . . .

M. Broekhuys, dans sa note sur cet endroit, a recueilli beaucoup de passages analogues. La même locution se trouve dans ce vers de l'*Enéide* (3) :

Et nos et tua dexter adi pede sacra securdo.

(1) Stace, Silv. V. 2. 20.

(2) Eleg. III. 1. 6.

(3) Æn. VIII. 302. — Voyez aussi Longus. II. pag. 48, de l'édition du savant M. de Villoison : *ποδὶς ποσὶ ἀνέστημι...*

## 62 MERCURE DE FRANCE,

Ces exemples expliquent, je pense, parfaitement le latinisme élégant et poétique de la phrase *aquo pulsat pede* —

Cette strophe d'Horace me donnera occasion de relever une légère erreur échappée à Voltaire dans son petit opuscule *sur la Connaissance des beautés de la poésie et de la prose* (1). Après avoir montré avec beaucoup de goût pourquoi l'imitation de Malherbe est supérieure à celle que Racan a faite du même passage (2), il ajoute : « Les vers de Malherbe sont plus harmonieux, et » j'oserais même les préférer à ceux d'Horace, » s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion, en » faisant remarquer que Malherbe finit sa strophe » par une image pompeuse, et qu'Horace laisse » peut-être tomber la sienne avec *o beate Sexti*, » etc. ». Cette critique est entièrement inexacte ; Voltaire aura été trompé par une faute de ponctuation dans l'édition dont il se servait. La phrase d'Horace finit à *turres* ; les mots *o beate Sexti* sont les premiers de la suivante :

*Eloge à Pyrrha*, qui est une des plus jolies de tout le recueil, est traduite avec élégance ; mais cette idée charmante *simplex munditiis* a tout-à-fait disparu.

---

(1) *Mélanges litt.* tom. 5, pag. 248, 12°.

(2) Voici les vers de Racan. Je ne cite point ceux de Malherbe ; ils sont connus de tout le monde :

- « Les lois de la mort sont fatales
- » Aussi bien aux maisons royales
- » Qu'aux taudis couverts de roseaux,
- » Tous nos jours sont sujets aux Parques,
- » Ceux des bergers et des monarques
- » Sont coupés des mêmes ciseaux. . . . »

Dans l'ode 5 du second livre, Horace peint Chloris :

. . . . . *Albo sic humero nitens*  
*Ut pura nocturno renidet*  
*Luna mari.*

« dont les épaules ont le même éclat que la lune » qui brille dans une belle nuit. » Cette traduction ne donne que la moitié du tableau ; *mari* est oublié.

L'ode quinzième du livre des *Epodes* offre un passage dont le sens très-fin a échappé au nouveau traducteur. « Je saurai, dit Horace à Néæra, » trouver une maîtresse qui soit digne de mon » amour, et *ta beauté qui m'a offensé* ne sera » plus capable de vaincre mon ressentiment, quelle » que soit ta douleur. » Il y a dans le latin :

*Nec SEMEL OFFENSÆ cedet constantia formæ*  
*Si certus intrarit dolor.*

Comment *formæ semel offensæ* peut-il signifier, *ta beauté qui m'a offensé* ? Et qu'est devenu le mot *semel* ? *Offensæ* est ici passif, et doit être expliqué passivement, quoi qu'en disent quelques commentateurs. Le sens était, si je ne me trompe : *et ta beauté, une fois qu'elle aura été offensée, ne sera plus capable . . . . c'est-à-dire, si une fois je te suis infidèle, ta beauté ne sera plus capable,* etc. Horace, qui avait beaucoup d'usage du monde, savait parfaitement bien que rien ne guérit plus sûrement de l'amour pour les coquettes, que les infidélités qu'on leur fait.

Horace (3. od. 15.) conseille à la vieille épouse du pauvre Ibycus de renoncer à l'amour et à la lyre, et de filer plutôt les laines de Lucérie, ville de l'Apulie, province célèbre pour la beauté de ses toisons (1).

---

(1) Plin. Hist. Nat. VIII. 75. 48.

Te Janæ prope nobilem  
Tonsæ Luceriam, non citharæ decent.

« Quant à toi, qui es déjà vieille, occupe-toi à » filer la laine de la célèbre Lucrèce. » C'est la traduction de M. Peyrard : mais il n'étoit pas question de Lucrèce. Je trouve une autre faute géographique dans la traduction de l'ode septième du troisième livre : « Astérie, pourquoi pleures-tu » le jeune Gygès que les Zéphyrs doivent te rame- » ner vers les premiers jours du printemps, tou- » jours fidèle, et enrichi du commerce de Thyne ? » *Thyna merce beatum.* — Personne n'ignore que *Thyna* est la même chose que *Bithyna*. *Thyna merce* est le commerce de Bithynie, et non pas le commerce de Thyne ; *Thynia* et *Bithynia* étaient deux noms de la même province (1). *Le commerce de Thyne* est presque inintelligible ; il fallait au moins *le commerce de Thynie* ; et puis on ne dit pas, *enrichi du commerce*, mais *par le commerce*. Cette faute était déjà dans la traduction de Sanadon ; il eût mieux valu ne pas la lui emprunter.

Avant de quitter les odes où j'aurais bien d'autres remarques à faire, je citerai, pour ne pas toujours critiquer, la traduction de celle à Chloé ; elle me paraît bonne, à quelques négligences près.

« Tu me fuis, Chloé, semblable à un faon » timide qui cherche sa mère à travers les mon- » tagnes : le vent, les arbres le remplissent d'une » crainte vaine ; si le vent fait mouvoir les feuilles, » si un lézard fait du bruit dans un buisson, son » cœur est agité et ses genoux sont tremblans. O » Chloé ! je ne suis point un tigre cruel, ni un » lion de Gétulie ; je ne te poursuis pas pour

(1) Voyez la note de Sanadon, etc.



» té dévorer. Cesse, cesse enfin de s'occuper  
» de ta mère, etc. » Ce style est élégant  
et si toute la traduction avait ce mérite,  
excellente, mais elle ne l'a pas.

Je ne dirai rien des Satires ni des Epîtres, non-  
pas qu'elles ne puissent fournir matière à beau-  
coup d'observations; mais la traduction de Batteux  
est très-connue; et ce que M. Peyrard a ajouté,  
n'est pas trop de nature à pouvoir être examiné  
dans un Journal. Il me suffira de dire qu'il s'est  
tiré le plus déceimment qu'il a pu des infamies de  
la seconde satire, de celles du voyage de Brindes,  
de l'entretien d'Horace avec l'esclave Davus, et  
de quelques autres endroits aussi anacréontiques.  
Le seigneur Pococurante, qui avait le goût très-  
sévère, assez juste cependant, n'aimait pas beau-  
coup toutes ces gentillesses latines; et je suis bien  
de son avis. — Voici le passage, il est plaisant :

« Oserai-je vous demander, monsieur, si vous  
» n'avez pas un grand plaisir à lire Horace? —  
» Il y a des maximes, dit Pococurante, dont un  
» homme du monde peut faire son profit, et qui  
» étant resserrées dans des vers énergiques, se gra-  
» vent plus aisément dans la mémoire : mais je  
» me soucie fort peu de son voyage de Brindes,  
» et de sa description d'un mauvais dîner, et de  
» la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel  
» *Pupilus*, dont les paroles, dit-il, *étaient pleines*  
» *de pus*, et un autre dont les paroles *étaient du*  
» *vinaigre* (18). Je n'ai lu qu'avec un extrême dé-  
» goût ses vers grossiers contre des vieilles et contre  
» des sorcières; et je ne vois pas quel mérite il  
» peut y avoir à dire à son ami *Mecenas*, que  
» s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques,

---

(18) Le seigneur Pococurante altère un peu les circons-  
tances. Voyez Horace, I. sat. 7.

» il frappera les astres de son front sublime. Les  
 » sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne  
 » lis que pour moi, je n'aime que ce qui est à  
 » mon usage. — Candide, qui avait été élevé à  
 » ne juger de rien par lui-même, était fort étonné  
 » de ce qu'il entendait; et Martin trouvait la façon  
 » de penser de Pococurante assez raisonnable. »

Ω

---

*Histoire de la guerre de trente ans*, traduite de l'allemand,  
 de Scheiler, par M. de C.... Deux volumes in-8°.  
 Prix : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez  
*Levrault*; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue  
 des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il n'est peut-être point d'époque chez les anciens et chez les modernes, plus féconde en événements, que la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième. Il n'est point d'empire en Europe qui n'ait été livré à la guerre civile dans ces temps malheureux; il n'est point de trône qui n'ait été ébranlé, point d'état qui n'ait été bouleversé : le fanatisme politique et le fanatisme religieux s'étaient réunis pour renverser tous les fondemens des sociétés; et, par un miracle de la Providence, c'est du sein de cet épouvantable chaos que sont sorties les premières lueurs de la civilisation qui ont éclairé l'Europe dans les âges suivans. L'expérience des nations s'accrut à l'école de l'adversité; les malheurs de la guerre firent chercher les moyens d'assurer la paix; les excès de la licence forcèrent à la fin les peuples de chercher leur salut dans l'autorité des lois.

L'Allemagne fut ravagée par une guerre de trente ans; tous les peuples européens furent appelés à partager ses dépouilles. L'Europe entière retentit de cette secousse terrible, et ce fut à la fin de cette guerre, aussi funeste;

## V E N D E M I A I R E   A N   X I I .   67

pour les vainqueurs que pour les vaincus, que fut signé le traité de Westphalie, qui fixa le droit public, qui assura les progrès de la civilisation, et jeta les fondemens d'une paix durable.

S'il est vrai que l'esprit humain s'intéresse toujours aux images de la destruction, au récit des sanglantes catastrophes, aucune histoire ne peut intéresser davantage que l'*Histoire de la guerre de trente ans*. Tout ce que l'ambition a d'odieux, tout ce que l'anarchie et le fanatisme ont de cruel, tout ce que la guerre civile et la guerre étrangère ont de désastreux, se trouvent réunis dans ce tableau. Si quelques actions d'éclat, si quelques traits d'héroïsme brillent encore à travers ce déluge de crimes et de calamités, ils ne doivent leur origine qu'à l'amour de la guerre, et l'Europe n'eut pas moins à gémir alors des vertus que des défauts de ceux qui la gouvernaient. On vit tout-à-coup sortir des noms illustres du sein de l'obscurité; les armées furent tour-à-tour commandées par les Spinola, les Tilly, les Brunswick, les Mansfeld, les Friedland : Gustave-Adolphe, en mourant sur le champ de bataille, s'acquit une gloire immortelle; mais cette gloire coûta trop cher à ses peuples, pour que l'humanité puisse lui élever des autels. Turenne et Condé se montrèrent aussi dans cette guerre; mais ils n'y parurent que pour la terminer; leurs victoires furent les seules sur lesquelles l'humanité n'eut point à pleurer, puisqu'elles rendirent la paix à l'Europe.

Avant de parler de l'histoire de Scheiler, nous croyons qu'il est indispensable de mettre sous les yeux du lecteur une esquisse des événemens qu'il a rappelés. La religion de Luther et de Calvin faisait de grands progrès en Allemagne; elle s'était associée, dans plusieurs états, à l'autorité du trône. D'un autre côté, on voyait avec jalousie la

puissance de la maison d'Autriche, et il s'était formé de nombreux partis qui avaient pour objet de maintenir la liberté germanique. L'empereur Rodolphe, paisiblement occupé de chimie et d'astronomie, avait laissé s'accroître le germe des factions conjurées contre l'autorité impériale, et il laissa à ses successeurs le dangereux fardeau d'une couronne menacée par les principaux vassaux de l'Empire. Quand Ferdinand, archiduc de Gratz, fut désigné roi de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, par l'empereur Mathias, successeur de Rodolphe, les états de ces trois royaumes se plaignirent de la violation de leurs droits; la religion entra, dit un historien, dans les griefs des Bohémiens, et dès-lors la fureur fut extrême. Les Protestans voulurent relever leurs temples abattus : le conseil de Mathias se déclara contre les Protestans; ceux-ci engagèrent la querelle, en précipitant du palais du gouvernement dans les fossés, trois des principaux magistrats. Les mécontents de l'Autriche se réunirent à ceux de Bohême; de toutes parts on courut aux armes, et ce fut au milieu de ces troubles que Ferdinand fut nommé empereur. Les Bohémiens offrirent la couronne à l'électeur palatin, qui perdit bientôt à la bataille de Prague et son nouveau royaume, et son palatinat. Telle est l'origine, ou plutôt la première époque de la guerre de trente ans. La ligue protestante, près d'être écrasée, fit de nouveaux efforts pour prévenir sa ruine; elle mit à sa tête le roi de Danemarck, Christien IV. Ce prince fut battu par les généraux de l'empereur, le comte de Wallenstein et le comte de Tilly; mais bientôt les affaires prirent une nouvelle face, par l'arrivée en Allemagne de Gustave-Adolphe, qui battit les impériaux à Leipsich, et qui était sur le point de dicter des lois à l'Empereur, lorsqu'il trouva la mort à la sanglante bataille de Lutzen. Ferdinand II ne



tarda pas à le suivre , et il laissa l'Empire en proie à tous les fléaux de la guerre civile. Les campagnes de l'Autriche , de la Bohême et du Palatinat furent vingt fois ravagées ; les villes les mieux fortifiées ne garantissaient pas leurs habitans de la fureur de l'ennemi : on ne rendait plus la justice ; l'autorité militaire était la seule autorité reconnue ; l'Allemagne n'avait plus ni commerce ni industrie. La misère extrême à laquelle le peuple était réduit , donnait aux généraux les moyens de recruter sans cesse leurs armées ; tous ceux qui craignaient le pillage pour eux-mêmes , s'associèrent aux brigandages des combattans , et la guerre était devenue la seule profession qui assurât l'existence et la fortune des citoyens. Le pillage était l'unique solde promise aux soldats ; de toutes parts des aventuriers levaient des troupes , disposées à suivre par-tout leurs drapeaux. On vit un duc de Weimar léguer en mourant son armée à ses frères , comme on lègue un héritage. Enfin , au milieu de ce désordre général , le cardinal de Richelieu se souvint du projet favori de Henri IV ; la France prit part à la querelle ; l'orgueil de la maison d'Autriche fut humilié ; la liberté germanique fut appuyée sur des bases durables , et le sort de l'Europe fut réglé par le traité de Westphalie.

Tels sont les événemens dont Scheiler a retracé le tableau ; son histoire est très-estimée en Allemagne ; et quoique l'opinion des Allemands , en littérature , ne soit pas toujours une autorité pour les Français , nous ne doutons pas que les lecteurs éclairés ne soient ici de leur avis. Scheiler s'est écarté de la manière froide et monotone de la plupart des historiens modernes ; il n'a pas dédaigné d'orner la vérité des grâces de l'éloquence. Je sais qu'il est quelques bons esprits qui soutiennent qu'on ne doit chercher dans l'histoire que le récit simple et fidèle des événemens ; cette

opinion a peut-être trop prévalu , et nous n'avons eu jusqu'à présent que des mémoires. Mais si nous ne devons chercher que des faits dans l'histoire , je ne sais pas pourquoi nous ne nous contenterions pas des simples gazettes ; le dernier des journaux du temps peut renfermer plus de faits que les annales de Tacite ; et la *Gazette de France* pourroit fort bien nous tenir lieu de l'histoire du siècle passé. Dans tous les genres de littérature, on a toujours pris pour modèles les premiers chefs-d'œuvre qui ont paru. Homère a servi de règle pour l'épopée ; Euripide et Sophocle , pour la tragédie ; Pindare , pour le genre lyrique , etc. Par quelle bizarrerie admirerions-nous Hérodote , sans chercher aussi à l'imiter ? Ce père de l'histoire pensoit que son genre étoit susceptible d'ornemens comme tous les autres ; l'historien allemand a suivi son exemple , et nous devons lui savoir gré des efforts qu'il a faits pour y réussir.

L'histoire de Scheiler a quelque chose de dramatique , qui soutient jusqu'au bout la curiosité et l'attention. Son exposition est claire et rapide. Après avoir montré le lieu de la scène , il entre dans son sujet ; on voit tous les héros dont il parle , on est présent à tous les événemens qu'il raconte. Il représente d'abord la situation de l'Allemagne après la paix d'Ausbourg , cette paix qui précéda la guerre de trente ans , et qui renfermoit en elle-même le germe de toutes les divisions qui agitèrent si long-temps la malheureuse Europe. Nous citerons quelque chose des considérations préliminaires par lesquelles l'historien prépare l'attention de ses lecteurs et l'intérêt de sa narration.

« Ainsi cette paix de religion , qui devait éteindre pour  
 » toujours le feu de la guerre civile, ne fut au fond qu'un  
 » moyen temporaire, un ouvrage de la nécessité et de la  
 » force ; ce ne fut pas une paix dictée par les lois de la

» justice ; ce ne fut pas le fruit d'un concours d'idées  
 » saines sur la religion et la liberté de religion. Une paix  
 » comme celle-là ne pouvait venir de la part des Catho-  
 » liques ; et , si l'on veut être de bonne foi , les Evangé-  
 » liques ne s'en faisaient pas encore une idée assez juste à  
 » cette époque. Bien loin de témoigner aux Catholiques  
 » l'équité la plus sévère , ils opprimaient les Calvinistes  
 » toutes les fois que cette oppression dépendait d'eux.  
 » Ceux-ci , il est vrai , méritaient aussi peu la véritable  
 » tolérance , qu'ils étaient éloignés de l'exercer eux-  
 » mêmes. Les temps manquoient donc encore de matu-  
 » rité ; il y avait trop de confusion dans les têtes pour une  
 » paix de cette nature. Comment un parti pouvait-il exi-  
 » ger de l'autre ce qu'il était hors d'état d'accorder lui-  
 » même ? Tout ce que chacun d'eux sauva ou gagna à la  
 » paix d'Ausbourg , il le dut à la force , au rapport acci-  
 » dentel de puissance où il s'était trouvé à l'égard de son  
 » antagoniste , lorsqu'on jeta les bases de cette paix. Ce  
 » qui fut gagné par la force , dut être défendu par la  
 » force ; il fallait donc que ce rapport de puissance se  
 » maintînt à l'avenir , ou la paix perdait tout son effet.  
 » Les limites entre les deux Eglises furent marquées l'épée  
 » à la main ; il fallut les surveiller de même ; ou malheur  
 » au parti qui le premier mettrait bas les armes ! Pers-  
 » pective incertaine , effrayante pour la tranquillité de  
 » l'Allemagne , et qui , du sein même de la paix , com-  
 » mençait à la menacer. »

Il est facile de voir que l'auteur est protestant ; mais l'intérêt qu'il porte à son parti ne le rend pas toujours injuste ; sa plume est le plus souvent indépendante de ses affections et de ses opinions personnelles. La plupart des historiens protestans qui ont écrit sur cette guerre , et à leur exemple , quelques philosophes du dix-huitième siè-

de, n'ont pas manqué de rejeter sur la religion catholique tous les malheurs et tous les crimes de cette guerre. Scheiler est de meilleure foi, et il convient que la religion n'était qu'un prétexte dont se servoit l'ambition des princes. « Les souverains, dit-il, combattirent pour leur défense ou leur agrandissement ; l'enthousiasme de la religion leur leva des armées et leur ouvrit les trésors des peuples. La multitude, lorsque l'espoir du butin ne l'attirait pas sous leurs drapeaux, croyait répandre son sang pour la vérité, tandis que ce dévouement ne servait que les intérêts du prince. »

A l'époque dont il est ici question, aucun souverain en Europe n'était assez absolu pour se mettre au-dessus du vœu de ses sujets, dans l'exécution de ses desseins politiques. Les motifs les plus puissans, pris dans la raison d'Etat, devaient trouver les peuples indifférens ; en pareil cas, il ne reste au souverain habile, que de lier l'intérêt du cabinet à un intérêt plus pressant pour le peuple ; et cet intérêt fut alors celui de la religion protestante et de la religion catholique : des souverains changèrent souvent de religion, à mesure qu'ils changeaient d'intérêts ; ils implorèrent tour-à-tour le pape, Luther et Calvin, pour conserver ou pour augmenter leur puissance ; et, pour comble de scandale, l'Allemagne vit un archevêque, un électeur de Cologne, *Gérard de Trunches*, renoncer à la religion catholique pour ne pas renoncer à sa maîtresse.

Il ne faut pas s'étonner que cette guerre ait duré si long-temps, et qu'elle ait été si sanglante. Les guerres les plus cruelles sont celles où ceux qui dirigent les événemens, restent pour ainsi dire dans le calme, et où le peuple est enflammé d'une passion qui n'est point partagée par ses chefs : tout se fait alors au profit de l'am-

bition , et d'ambition est toujours sourde à la voix de l'humanité. Nous avons déjà parlé des désastres de cette guerre , et nous allons en parler encore d'après l'historien allemand. Scheiler parle de la manière dont on faisait la guerre , et dont les généraux levaient les armées. « L'épuise-  
 » ment de l'ennemi pouvait , avec vraisemblance , faire  
 » espérer la paix ; et cependant Wallenstein continuait  
 » de renforcer l'armée impériale , qu'il porta enfin jus-  
 » qu'à cent mille hommes. Des brevets sans nombre ,  
 » de colonels et d'officiers , un faste royal , une prodiga-  
 » lité excessive envers ses créatures ( jamais il ne donnait  
 » moins de mille florins ) , des sommes incroyables em-  
 » ployées à corrompre la cour de l'empereur , pour y  
 » maintenir son influence ; rien de tout cela ne fut à  
 » charge à son maître. Les contributions levées sur les  
 » provinces de la Basse-Allemagne , fournirent à ces pro-  
 » digalités. Aucune distinction entre les amis et les enne-  
 » mis ; des marches , des cantonnemens arbitraires ,  
 » ordonnés également chez tous les souverains ; par-tout  
 » mêmes exactions et mêmes violences : tel était le secret  
 » de sa conduite. Si on osait ajouter foi à un calcul  
 » extravagant des contemporains , Wallenstein , pendant  
 » sept années de commandement , aurait levé soixante  
 » millions d'écus en contributions sur une moitié de  
 » l'Allemagne. Plus les exactions étaient énormes , mieux  
 » son armée se trouvait pourvue , et plus on s'empressait  
 » d'accourir sous ses drapeaux. Le monde entier vole à  
 » la fortune. Ses armées se grossissaient , tandis que tous  
 » les pays exposés à leur marche tombaient dans le déper-  
 » rissement. Que lui faisaient les malédictions des pro-  
 » vinces , et les lamentations des souverains ? Ses soldats  
 » l'adoraient , et le crime même lui fournissait les moyens  
 » d'en dédaigner les conséquences. »

Wallenstein dont il est ici question , fut un des principaux personnages de cette sanglante tragédie , qui couvrit pendant trente années l'Europe de trophées et de tombeaux. Voici le portrait qu'en a tracé l'historien allemand.

« Son projet n'était rien moins que de rester inactif ,  
 » lorsqu'il rentra dans le silence de la vie privée. La  
 » pompe d'un monarque l'entourait au milieu de cette  
 » solitude , et semblait insulter à l'arrêt de son humi-  
 » liation. Six portes conduisaient au palais qu'il habitait  
 » à Prague , et cent maisons furent abattues pour dégager  
 » la place du château. Il construisit de semblables palais  
 » sur ses nombreuses possessions. Des gentilshommes des  
 » meilleures maisons se disputaient l'honneur de le servir ;  
 » et l'on vit des chambellans de l'empereur remettre la  
 » clef-d'or , pour exercer cette même charge auprès de  
 » Wallenstein. Il entretenait soixante pages instruits par  
 » les meilleurs maîtres ; cinquante gardes occupaient  
 » continuellement son antichambre. Sa table ordinaire  
 » n'était jamais au-dessous de cent couverts , et il avait  
 » pour maître-d'hôtel un homme de la première qua-  
 » lité. Dans les voyages , ses bagages et sa suite étaient  
 » portés sur cent voitures à quatre et six chevaux ; sa  
 » cour l'accompagnait dans soixante carrosses , avec cin-  
 » quante chevaux de main. Le luxe des livrées , l'éclat  
 » des équipages , la richesse des appartemens , répondaient  
 » à cette magnificence. Six barons , autant de chevaliers ,  
 » devaient se tenir constamment auprès de sa personne ,  
 » pour obéir au moindre signe du maître. Douze pa-  
 » trouilles faisaient la ronde autour du château , et empê-  
 » chaient jusqu'au bruit le plus léger. Le silence était  
 » nécessaire à sa tête toujours en travail. Aucun roule-  
 » ment de voiture ne devait se faire entendre auprès de  
 » sa demeure , et il arrivait fréquemment que l'on fer-

» mait les rues avec des chaînes. Sa société était morne  
 » comme les avenues qui conduisaient à lui. Sombre ,  
 » taciturne , impénétrable , il était plus économe de ses  
 » paroles que de son or , et proférait d'un ton repoussant  
 » le peu de mots qui sortaient de sa bouche. Il ne riait  
 » jamais ; la froideur de son sang résistait aux attraits du  
 » plaisir. Toujours occupé , toujours agité par de vastes  
 » projets , il se refusait à toutes ces vaines dissipations  
 » au milieu desquelles d'autres prodiguent une vie pré-  
 » cieuse. Il soignait lui-même une correspondance ré-  
 » pandue par toute l'Europe , et écrivait de sa propre  
 » main la plupart de ses mémoires , afin de se confier  
 » aussi peu que possible à la discrétion des autres. Il était  
 » maigre , d'une haute stature ; il avait le teint jaunâtre ,  
 » les cheveux rouges et courts , les yeux petits , mais étin-  
 » celans. Une austérité effrayante siégeait sur son front ,  
 » et l'excès de ses récompenses pouvait seul retenir la  
 » troupe tremblante de ses serviteurs. »

Ce comte de Wallenstein fut comblé de toutes les fa-  
 veurs de son monarque ; il fut créé duc de Friedland , il  
 fut l'égal des princes les plus puissans de l'Empire ; mais  
 poussé par une ambition aveugle , il osa prendre les armes  
 contre son souverain , et il fut assassiné par les complices  
 de sa trahison. Le complot que ce général forma contre  
 l'empereur , est tracé par Scheiler de la manière la plus  
 éloquente et la plus énergique. Ce passage est trop long  
 pour être cité en entier ; nous citerons seulement ce que  
 dit l'historien , de l'audace et des difficultés de cette entre-  
 prise , dont l'issue délivra l'Empire d'un traître , et le  
 priva en même temps du plus ferme , du plus habile de  
 ses défenseurs.

» L'entreprise qu'il allait exécuter , dit Scheiler , n'était  
 » alors rien moins que facile. Il voyait autour de lui une

» noblesse fière, brave, tenant à son honneur; et il fallait  
 » la déclarer capable de l'infidélité la plus honteuse : jus-  
 » qu'alors ses officiers n'avaient respecté dans sa personne  
 » que l'image de la majesté impériale, le juge de leurs  
 » actions, le conservateur des lois; et tout-à-coup il fallait  
 » paraître à leurs yeux comme un homme vil, un séduc-  
 » teur, un rebelle. Il n'était rien moins que facile d'é-  
 » branler dans ses fondemens une puissance affermie par  
 » le temps, consacrée par la religion et les lois; de dé-  
 » truire tous ces enchantemens de l'imagination et des  
 » sens; gardiens redoutables d'un pouvoir légitime; d'ex-  
 » tirper tous les sentimens de devoir qui parlent si haut  
 » et si puissamment dans l'âme du sujet pour celui qui  
 » est né son maître. Mais ébloui par l'éclat d'une cou-  
 » ronue, Wallenstein ne vit pas l'abyme qui s'ouvrait  
 » devant lui, et la conscience de ses forces fit qu'il dédai-  
 » gna de calculer les obstacles : sort ordinaire de toutes les  
 » âmes fortes et hardies. Il ne vit qu'une armée indiffé-  
 » rente envers la cour ou aigrie contre elle, une armée  
 » habituée à rendre hommage à sa puissance avec une  
 » soumission aveugle, à trembler devant lui comme  
 » devant son législateur et son juge, à suivre ses ordres  
 » avec respect et avec crainte comme les arrêts du destin.  
 » Dans les flatteries outrées que l'on prodiguait à sa toute-  
 » puissance, dans les insultes grossières qu'une soldatesque  
 » effrénée se permettait contre la cour, et qu'excusait la  
 » licence des camps, il crut reconnaître les vrais senti-  
 » mens de l'armée; et la hardiesse avec laquelle on osait  
 » censurer les actions du monarque, répondit à ses yeux  
 » de l'empressement des troupes à oublier leur devoir  
 » envers un souverain aussi méprisé. Mais tous ces cal-  
 » culs échouèrent contre la fidélité du soldat. Enivré du  
 » pouvoir qu'il savait conserver sur des bandes aussi indo-



» ciles, le duc attribua tout à sa grandeur personnelle,  
 » sans distinguer ce qu'il devait à lui-même de ce qu'on  
 » rendait à la dignité dont il était revêtu. Tout tremblait  
 » devant Wallenstein, parce qu'il exerçait une autorité  
 » légitime, parce que l'obéissance envers lui était un  
 » devoir, parce que sa considération tenait à la majesté  
 » du trône. La grandeur par elle-même peut forcer l'ad-  
 » miration et l'effroi; mais la grandeur légitime seule-  
 » ment peut entraîner au respect et à la soumission : et il se  
 » privait de cet avantage décisif à l'instant où il se moc-  
 » quait, trait criminel. Tous les liens de la fidélité entre lui et  
 » ses troupes devaient nécessairement se rompre, aussitôt  
 » que les liens également sacrés entre le trône et lui vien-  
 » draient à disparaître; et le devoir qu'il se permit d'en-  
 » freindre, avait conservé sur ses bandes barbares une in-  
 » fluence qui le perdit lui-même. »

Gustave Adolphe fut le héros que la fortune opposa,  
 dans cette guerre, au génie de Wallenstein et à la puis-  
 sance de la maison d'Autriche. Le caractère de ce prince  
 est un des caractères les plus généreux qu'aient jamais  
 offerts les annales de la guerre. Rien n'est plus touchant  
 que le discours qu'il adressa aux États de Suède, en par-  
 tant pour son expédition. Nous le donnerons ici tel qu'il  
 est rapporté par Scheiler.

« Ce n'est pas avec légèreté que je me précipite, ainsi  
 » que vous, dans une nouvelle guerre, et une guerre  
 » aussi périlleuse. Le Tout-Puissant m'est témoin que je  
 » ne combats pas pour mon plaisir. L'Empereur m'a  
 » offensé de la manière la plus cruelle dans la personne  
 » de mes ambassadeurs; il a soutenu mes ennemis, il  
 » poursuit mes amis et mes frères, il foule aux pieds ma  
 » religion et tend les mains vers ma couronne. Les états  
 » d'Allemagne, opprimés demandent instamment du se-

» cours , et , s'il plaît à Dieu , nous leur en donnerons.

» Je connais les périls auxquels ma vie sera exposée.  
 » Je ne les évitai jamais , et j'échapperai difficilement à  
 » tous. Jusqu'ici , il est vrai , le Tout-Puissant m'a ga-  
 » ranti d'une manière miraculeuse ; mais je finirai cepen-  
 » dant par périr en défendant ma patrie. Je vous remets  
 » à la protection du ciel. Soyez justes , intègres ; que  
 » votre conduite soit irréprochable , et nous nous rever-  
 » rons dans l'éternité. »

« Sénateurs , je m'adresse d'abord à vous. Que Dieu  
 » vous éclaire et vous remplisse de sa sagesse , afin que  
 » par vos conseils vous dispensiez constamment le bon-  
 » heur sur mon royaume ! Vous , brave noblesse , je vous  
 » recommande à la protection divine. Que l'on recon-  
 » naisse toujours en vous les descendants de ces Goths  
 » valeureux qui écrasèrent l'ancienne Rome. Vous , mi-  
 » nistres de l'Eglise , je vous exhorte à la douceur et à la  
 » concorde ; soyez vous-mêmes les modèles des vertus  
 » que vous prêchez , et n'abusez pas auprès de mon peu-  
 » ple de votre empire sur les cœurs. Vous , députés de la  
 » bourgeoisie et des campagnes , je vous souhaite la bénédiction du ciel ; qu'une riche moisson récompense vos  
 » travaux ! que vos greniers se remplissent ! puissiez-vous  
 » jouir de l'abondance dans tous les biens de la vie ! Pour  
 » vous tous , présents et absens , j'adresse au ciel mes vœux  
 » les plus sincères. Je vous fais mes tendres adieux. Je  
 » vous les fais peut-être pour toujours. »

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur cette histoire. Les morceaux que nous en avons cités , suffisent pour faire connaître la manière de Scheiler. Le récit est souvent semé d'observations profondes , la narration est presque toujours claire et rapide , et par l'ordre que l'auteur a mis dans son histoire , il a su donner

de l'intérêt à cette foule d'événemens , qui , par leur multiplicité et leur confusion , devaient nécessairement produire la monotonie. Tout l'intérêt de l'original paraît avoir été conservé dans la traduction , écrite d'un style toujours pur , et souvent élégant. On peut en juger par les citations que nous avons faites dans cet extrait.

MICHAUD.

*Suite des Souvenirs de Félicie.*

Quand nous nous embarquons pour une navigation de cinq heures , communément l'impatience ne nous prend qu'au bout de quatre ; si le voyage doit durer six ou sept jours , on n'est agité que les deux derniers , et si l'on vogue pour la Chine , on prend patience pendant deux ou trois mois , etc. ; nos facultés courageuses sont toutes dans notre imagination. L'espérance éloignée ou rapprochée décide du degré de nos forces. Combien la vie est agitée , troublée par des espérances vives et successives !..... On vante à tort la facilité de se flatter. Savoir se fixer et s'arranger pour tirer parti de sa situation actuelle , vaut beaucoup mieux. On ne songe pas que ce désir passionné porté vers l'avenir , rend le présent insupportable , et que les chimères qui séduisent , rendent odieuse la réalité qu'il faut toujours retrouver et sentir , quelque effort que l'on fasse pour s'en distraire. Qui attend toujours une chose prochaine ne fait rien , ne jouit de rien. Ces gens ardens et passionnés sont au fond les êtres du monde les plus superficiels et les plus désœuvrés. Rien de pis que de désirer sans cesse le lendemain. Ces personnes-là ressemblent à celles qui , toujours mécontentes de leur logement , passent leur vie à déménager. Cependant l'espérance est une consolation nécessaire à cette vie remplie d'amertume ; il en faut une sans doute , mais pour nous préserver des agitations qui consomment , et des mécomptes qui découragent ou qui désolent , il

faut qu'elle soit éloignée, grande, bien fondée, et que l'époque de la jouissance qu'elle promet soit incertaine : voilà ce que la religion peut nous donner.

Je viens de lire un ouvrage très-froid et très-ennuyeux, mais très-dévoit. Le sujet était beau ; il est dommage que l'auteur n'ait eu ni assez de profondeur, ni assez d'éloquence pour le bien traiter ; il faut toujours lui savoir gré d'avoir montré de fort bons sentimens ; il y rabaisse et il y déchire peut-être trop la philosophie, qui, de son temps, n'était ni aussi audacieuse, ni aussi corruptrice que de nos jours ; mais il y exalte avec raison l'excellence et l'utilité du christianisme. Il y parle du *Messie* avec l'expression de la foi la plus vive, et il finit par une longue et pieuse apostrophe au *Verbe incarné*. Cet ouvrage est de Fontenelle ! ! ! ..... C'est un *Discours sur la Patience*, qui a remporté le prix d'éloquence en 1689. Louis XIV alors était dévot..... ; mais sous M. le Régent, le même auteur fit l'*Histoire des Oracles* ! ..... Ceux qui aiment la bonne foi, la droiture, ceux qui n'estiment que les hommes sincères et conséquens, ne deviendront jamais les disciples des philosophies modernes, ou du moins ils finiront par se détacher d'eux.

J'ai trouvé aussi dans les œuvres de Fontenelle deux jolis vers. Les voici :

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Erèbe, Averse,  
Noires filles du Styx que la fureur gouverne.

Le premier vers, prononcé vivement, fait un effet charmant à l'oreille.

Nuit Mort Cerbère Hécate Erèbe Averse !.....

Quelle harmonie ! ..... On devrait faire répéter ce vers aux jeunes gens qui ont quelques défauts de prononciation, il leur délierait parfaitement la langue ; car il est plus difficile de le prononcer vite et nettement, que de parler avec des cailloux dans la bouche.

M. de \*\*\* est d'une avarice extrême. N'ayant point tenu de maison dans le cours de l'été, et sa glacière

se trouvant encore toute remplie au mois de janvier, son maître d'hôtel lui demanda ce qu'il voulait faire de toute cette glace ; eh bien ! répondit M. de \*\*\* qu'on la donne aux pauvres. C'est le premier acte de charité qu'il ait jamais fait.

Rousseau est mort d'une colique néphrétique. Je l'ai beaucoup connu. J'étais bien jeune alors, et je ne faisais pas encore de journal. Pendant plus de six mois je l'ai vu tous les jours ; il dînait avec nous, et ne s'en allait communément qu'à dix heures du soir. Ma première entrevue avec lui ne fait pas honneur à mon esprit et à mon discernement ; mais elle a quelque chose de si comique et de si singulier, que je m'amuserai moi-même en me la rappelant. Voici donc l'histoire de mes relations avec J.-J. Rousseau :

*La suite dans un des prochains numéros.*

D. GENLIS.

M. le professeur Matthæi a découvert, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, un fragment de trois cents vers de la *Clytemnestre* de Sophocle. Il doit le publier incessamment. Ce fragment commence au prologue prononcé par Tisiphone, et finit par un chœur ; ce qui peut faire croire qu'il contient tout le premier acte. S'il nous parvient, nous nous empresserons de le faire connaître aux lecteurs du *Mercur*, soit par extrait, soit par une traduction complète, dans le cas où le texte ne seroit pas trop corrompu.

Ω

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

*Œdipe à Colonne, et le Devin du Village.*

Anacréon et Horace devoient seuls, mardi dernier, défrayer l'Opéra. Avec le Devin du Village qui, comme

F

## 82 MERCURE DE FRANCE, etc.

on sait , n'est presque d'un bout à l'autre qu'une parodie agréable du charmant dialogue d'Horace et de Lydie , on avait annoncé , sous le nom de l'Amour fugitif , une pièce nouvelle dont le sujet est sans doute pris dans *l'Amour mouillé* d'Anacréon. Tout le monde sait par cœur la jolie imitation qu'en a faite Lafontaine.

J'étais couché mollement ,

Et , contre mon ordinaire, etc.

Une indisposition subite survenue à l'Anacréon de la scène , à Laïs , a forcé de retarder de quelques jours les plaisirs du public , ou plutôt de lui en offrir d'une autre nature. Œdipe s'est présenté au lieu du chantre de Bathylle , et un vieillard aimable a été remplacé par un vieillard sublime.

Sophocle avait 89 ans lorsqu'il composa Œdipe à Colonne. Son indignation contre ses fils qui voulaient le faire interdire , sous prétexte de son grand âge , a sans doute contribué à ranimer son pinceau ; et il sentait une partie de ce qu'il exprimait , quand il nous a retracé d'une manière si vigoureuse la haine et les imprécations d'un père contre des enfans dénaturés. Tout ce qui a fait le succès de la pièce française est emprunté du poète grec. A la pitié qu'inspire le malheur , Sophocle a réuni l'intérêt que fait naître l'amour filial. Cette admirable opposition d'un vieillard qui succombe sous le poids de l'âge et de l'infortune , et d'une jeune fille qui se dévoue à partager son sort et qui lui sert d'appui , est une des plus heureuses et des plus poétiques conceptions du génie tragique.

Objet de la haine céleste , chargé de crimes affreux quoiqu'involontaires , Œdipe seul eût fait frémir les spectateurs plutôt qu'il ne les eût attendris , et sa vue eût inspiré plus d'horreur que de pitié. Mais qui pourrait être insensible aux soins qu'Antigone prodigue , d'une manière si touchante , au malheureux auteur de ses jours ? La pièce de Sophocle finit par la mort d'Œdipe ; la pièce française se termine , comme de raison , par un mariage.

Le poète grec n'a pas cru devoir affaiblir l'intérêt qu'inspire la piété filiale par un intérêt d'une autre nature ; il a pensé que des déclarations amoureuses paraîtraient déplacées au milieu des plaintes et des imprécations d'Œdipe. Tout est subordonné au développement de ce caractère principal, qui n'est pas sacrifié comme dans la pièce française, et dénaturé en quelque sorte pour préparer le succès d'un amour froid et épisodique. Le rôle de Thésée est loin, dans la copie, de la force et de la noblesse qu'il a dans l'original. Le Thésée de Sophocle n'a d'autre motif, en venant au secours d'Œdipe, que cette générosité naturelle aux grandes âmes, qui fait prendre à l'homme puissant la défense de la faiblesse opprimée. Le Thésée du poète français est mû par des considérations personnelles ; il veut réconcilier celui auquel il destine sa fille avec un père justement irrité, dont la malédiction, d'après les idées des anciens, ne peut manquer d'attirer sur un fils coupable la colère et la vengeance des Dieux. Sa médiation réussit, parce que son succès est nécessaire au dénouement postiche qu'on a substitué à celui de la tragédie grecque ; mais l'Œdipe de Sophocle est inflexible, et le repentir tardif et intéressé de Polynice ne peut obtenir grâce auprès de lui, parce qu'il eût été inconvenant et immoral de laisser impunie une si noire ingratitude, lorsque le malheur s'attachait opiniâtrément à des crimes involontaires. Ainsi l'intérêt qu'on a voulu reporter sur Polynice est un contre-sens continu.

Malgré ces reproches qu'on peut faire au poète français, et malgré la conviction où nous sommes qu'il n'aurait pu que gagner à se rapprocher davantage de l'original, les développemens qu'il a donnés au caractère d'Antigone, et l'admirable musique de Sacchini, mettent toujours Œdipe à Colonne au rang des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique ; et l'on a remarqué que c'était l'opéra que le public revoyait avec le plus de plaisir.

Le succès du Devin du Village tient à une naïveté charmante, et à la simplicité admirable qui règne dans le su-

jet, le dialogue, et la musique qui y est adaptée. On ne saurait trop recommander cette simplicité et cette vérité d'expression. Elles supposent un goût pur et un sentiment exquis des convenances, auquel les vrais connaisseurs attachent bien plus de prix, qu'au bel esprit qui infecte la plupart de nos pièces modernes, et aux tours de force de nos musiciens, dont tout le mérite se borne souvent à celui de la difficulté vaincue, et qui croient pouvoir remplacer les beautés réelles et immuables de l'art; par des agrémens de caprice et de convention.

## A N N O N C E S.

Le Journal de Poche, nécessaire, surnommé l'Indispensable; à l'usage des deux sexes. Annuaire pour l'an 12; papier ordinaire, cartonné, 2 f. 40 c.; papier vél., relié en maroquin avec peau d'âne, format de portefeuille, 6 fr.

A Paris, chez Debray, libraire, place du Museum, n°. 9.

Gravure représentant Bonaparte donnant la paix à l'Europe, par David, associé de l'académie royale de peinture et de sculpture de Berlin, etc., d'après le dessin de Monnet, peintre de la ci-dev. académie de peinture et de sculpture de Paris. Gravure de 22 pouces de largeur, sur 15 de hauteur, faisant pendant et suite au Triomphe de la République française et aux Honneurs du triomphe décernés à Bonaparte.

Prix des premières épreuves avant la lettre. . . . . 24 fr.

Et les épreuves avec la lettre. . . . . 16 fr.

Cette estampe est le grand et heureux résultat de tous les prodiges qui se sont succédés sans lacune depuis le 18 brumaire an 8, et qui sont représentés dans les deux gravures ayant pour titres :

Le Triomphe de la République Française,

Les Honneurs du triomphe décernés à Bonaparte,

qu'on peut se procurer chez l'artiste, au prix de 24 francs chacune pour les premières épreuves avant la lettre, et de 16 francs pour les épreuves avec la lettre.

A Paris, chez David, rue de Vaugirard, n°. 1202.

De l'Homme et de la Brute, Traité des facultés qui leur sont communes; et de celles qui les distinguent; suivi d'un Traité de Grammaire générale, dans lequel on trouve, 1°. la réduction de tous les sons-voyelles à trois; 2°. celle de toutes les espèces de mots à quatre; 3°. un système de nomenclature qui caractérise, avec la plus grande simplicité, la nature des parties du Discours; 4°. Un précis de l'Art d'écrire de Condillac. Dédié au Cit. Lucien Bonaparte. Par Benoni Debrun, professeur de grammaire générale à l'Ecole centrale de l'Aisne. Prix, 2 fr. et a fr. 80 cent. franc de port.

A Paris, chez Laurens, jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n°. 82.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42



POLITIQUE.

Tout ce qui concerne la médiation du Nord et les négociations, est encore dans l'obscurité. Au défaut de documens positifs, si on veut se contenter des bruits qui se sont répandus successivement cette semaine, on saura, d'après le *True-Briton*, du 3 septembre, que l'Angleterre n'attend de la Russie qu'une froide neutralité. Suivant des lettres de Hambourg, du 13, de nouvelles propositions de paix ont été faites aux puissances belligérantes; et l'on s'attendait qu'à la prochaine arrivée d'un courrier de Pétersbourg et d'un courrier de Paris, la situation de l'Europe serait décidée. La même nouvelle se répandait à Vienne, le 12, d'après des lettres de Pétersbourg. Bientôt on a su, en Allemagne, que le gouvernement anglais avait refusé toutes les propositions de paix qui lui avaient été faites, qu'il allait continuer la guerre avec la plus grande énergie: on a ajouté que cette décision venait d'être transmise par des courriers aux différentes cours.

Les derniers papiers de Londres, dont nous avons eu connaissance, semblent confirmer ce nouvel état de choses. Il y est dit: « Qu'il n'y a aucune apparence de conciliation entre la France et l'Angleterre, et que les armemens sur terre et sur mer se continuent avec la plus grande activité. » On y ajoute, il est vrai: « Qu'il est absolument faux que la cour de Saint-James ne veuille plus entendre aucune proposition de paix; qu'elle est au contraire disposée à recevoir toutes celles qui s'accorderaient avec l'honneur et la sûreté du royaume. » Mais le lecteur saura facilement à quoi s'en tenir sur cette addition de protocole.

Les faits justifient de toute manière cette annonce. D'un côté, les Anglais continuent, avec une activité redoublée, leur parade autour de nos côtes, glorieux de commettre çà et là quelques misérables dégâts. D'un autre

côté, ils pressent leur redoutable expédition secrète de six mille hommes, commandée par leur général Moore, ou le capitaine d'Auvergne. Enfin, ils ajoutent au blocus des fleuves d'Allemagne, celui du Havre-de-Grâce et des autres ports de la Seine.

On a peine à deviner ce que de si vastes plans pourront laisser de résultat réel. La conduite de l'Angleterre semble dérisoire. On pourrait croire que le blocus de la Seine n'a pour objet que de servir d'avance de pendant à un blocus prochain et beaucoup plus sérieux, celui de Londres et de la Tamise. Tout considéré, ce faible effort de la vieille Angleterre, *telum imbellè sine ictu*, pourrait bien être, comme chez le vieux Priam, une tentative pour déguiser son impuissance. Tout nous porte à croire que cette innocente énergie dont elle fait parade, n'est qu'un désespoir de situation.

En effet, la politique de ce malheureux pays s'est tellement composée, qu'une paix raisonnable y est devenue en quelque sorte impossible. Qui peut faire la paix aujourd'hui en Angleterre? Sera-ce M. Addington? Il vient de déclarer dans un pamphlet, sinon officiel, du moins avoué par son parti, qu'il n'a jamais songé sérieusement à exécuter le traité d'Amiens. Sera-ce M. Pitt, lord Grenville, M. Dundas? On connaît leur disposition par rapport à Malte. Sera-ce M. Wyndham? Ce qui n'est dans les autres que de la volonté, est chez lui de la fureur. Nous ne connaissons, parmi les personnages les plus influens de l'Angleterre, que M. Fox et M. Grey dont les dispositions pourraient s'accommoder de conventions raisonnables; mais ils sont éloignés plus que jamais du timon des affaires; il n'y a manifestement que de grands désastres qui pourraient tourner vers eux la confiance du monarque. Telle est aujourd'hui la situation de l'Angleterre. Une multitude de partis occupés à se renverser et à se déchirer mutuellement, se réunissent sur un seul point, celui de regarder comme scandaleuse toute paix qui ne sera pas ignominieuse pour la France.

Dans cette situation , la modération du cabinet des Tuileries n'a pas même l'avantage qu'on devrait naturellement s'en promettre. Ce cabinet, qu'on se plaît à présenter dans toute l'Europe comme d'une ambition démesurée , est-ce lui qui veut Malte ? Non , il se contente de demander que l'Angleterre ne l'ait pas. C'est l'Angleterre , cette puissance si désintéressée , qui en réclame la possession. Or , il serait beaucoup moins embarrassant pour les puissances médiatrices , que la France eût formé la même prétention ; car alors il leur suffirait de prendre un tiers parti : en déclarant d'autorité que Malte ne sera ni à la France ni à l'Angleterre , ni l'une ni l'autre ne pourraient se regarder comme humiliées. Aujourd'hui au contraire , de quelque manière qu'on ôte Malte à l'Angleterre , c'est la France qui triomphe ; il ne reste à son ennemie que l'humiliation d'une infraction sans fruit , et la honte d'une perfidie avouée. Singulière fatalité qui fait que l'Angleterre s'est placée de manière à ne pouvoir restituer Malte , et que la France ne peut le lui céder. Tant qu'il est impossible à l'Angleterre de faire la paix , on doit s'attendre qu'il est impossible à la France de ne pas faire la guerre. Il est encore une autre fatalité : c'est que tandis que l'Angleterre rivalise avec les vents d'automne pour faire tomber quelques cheminées de Dieppe ou de Boulogne , la France n'a à lui offrir en retour , qu'une guerre d'extinction et d'extermination.

D'après l'Argus de lundi dernier , il paraît que quelques grands politiques de salon ne jugent pas la guerre actuelle d'une assez grande importance. Selon ces politiques , ce n'est pas la peine de se battre pour une roche de la Méditerranée. L'Argus leur répond très-bien que Malte n'est qu'un point sur la carte , mais que de ce point dépend ce qui reste encore de commerce à l'Europe. C'est le dernier point qu'il restait à l'Angleterre à saisir pour compléter son despotisme maritime. L'auteur de cet article démontre ensuite l'intérêt que peuvent prendre à ce

rocher l'Autriche, la Russie, l'Espagne, la France, tous les Etats de l'Italie.

Nous ne reviendrons point sur des considérations que l'auteur de ce papier nous paraît avoir déduites avec autant de vérité que de sagacité ; la question de la guerre peut se réduire, selon nous, à des termes encore plus simples. Si Malte n'a pas en soi une grande importance, il a au moins pour nous celle d'un traité rompu ; il a pour nous encore une autre importance, celle de nous être demandé d'autorité et à coups de canon. Fût-il alors un objet aussi frivole que la feuille qui bientôt va tomber morte sur la terre, il n'est plus en notre pouvoir de le céder ou de l'accorder. Nous sommes fâchés que cette politique ne convienne point aux beaux esprits du temps, il faut pourtant leur dire qu'il est d'autres intérêts pour les nations que ceux qui se pèsent à la balance des drachmes, des livres ou des onces ; et c'est sans doute aussi une balance respectable, que celle de la sûreté des traités et de l'honneur national.

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople, 8 août.*

Le divan craint, de la part des puissances belligérantes, une invasion dans la Grèce ou l'Egypte. L'Egypte est actuellement pacifiée, mais on a des inquiétudes sur la Grèce, dont les habitants paroissent se livrer à des suggestions étrangères.

Une flotte russe doit bientôt passer de la mer Noire dans la Méditerranée. On parle d'un projet de neutralité armée entre la Porte ottomane et quelques autres puissances.

*Petersbourg, 27 août.*

L'ambassadeur français, le général Hédouville, a reçu de Paris un courrier qui lui a remis une note du gouvernement français, dans laquelle le gouvernement justifie toutes les mesures prises depuis la guerre.

Un gentilhomme livonien a présenté à M. de Nowoselzow un projet d'expérience, dont l'objet est de dé-

## VENDÉMAIRE AN XII. 85

truire une flotte avant qu'elle soit à la portée du canon, au moyen d'une caisse remplie de matières combustibles. On a fait avant-hier l'expérience en petit sur la Netwa, et elle a parfaitement réussi.

*Vienne, 13 septembre.*

L'ambassadeur de France, M. Champagny, a toujours des conférences fréquentes avec le ministre d'état M. de Cobentzel. On croit qu'il s'y agit de changemens que le gouvernement français propose de faire à l'article X de la déclaration de S. M. impériale, relative au système de neutralité qu'elle a adopté.

*Londres, 7 septembre.*

Les directeurs de la compagnie des Indes ont mis à la disposition du gouvernement, un nombre de bâtimens jusqu'à la concurrence de six mille tonneaux.

Une lettre de Lisbonne, en date du 9 août, annonce l'entrée prochaine des troupes françaises en Portugal. Tout étoit déjà dans la plus grande consternation.

L'on assure que bientôt on expédiera des lettres de marque contre le pavillon espagnol.

Les lords catholiques anglais et irlandais se sont réunis dernièrement à plusieurs grands propriétaires de la même commune, pour présenter au roi leur offre de service, au nom des catholiques des trois royaumes. Ils demandoient en même-temps d'être admis à tous les droits politiques : leur demande a été rejetée.

Le lord maire a été nommé chef d'un corps de volontaires. Il a répondu que, l'héritier du trône se décidant à servir à pied à la tête des grenadiers, il ne le quitteroit pas, et n'accepteroit aucun grade.

Un nouvel incident vient d'exaspérer les catholiques d'Irlande. M. Osée, évêque de Waterford, est mort à la campagne. Il devoit être enterré dans sa ville épiscopale; et le convoi ayant paru trop nombreux, un régiment de dragons a pris les armes pour le disperser. Les soldats, de leur propre mouvement, ou ayant reçu des ordres, ont coupé les traits des chevaux du char qui portoit le cercueil; il y a eu résistance : ils ont sabré l'escorte et mis le cercueil en pièces. Le peuple est devenu furieux.

L'Ecosse n'est pas tranquille; on y remarque de l'agitation.

La société royale d'humanité vient de décerner une

médaille d'argent à l'inventeur d'un spencer marin, composé d'un chapelet de huit cents bouchons, au moyen duquel on est sûr d'échapper à tout naufrage.

---

**P A R I S.**

Nous ne savons ce que c'est qu'un Annuaire de la ville de Tours, qui vient d'être publié et qui a reçu, non comme on le dit, une autorisation positive de l'autorité constituée du département, mais peut-être une de ces permissions générales qui ne se refusent jamais dans un pays qui a le bonheur d'avoir établi pour principe la liberté de la presse. C'est sans doute de cet Annuaire que s'autorisaient ces parens qui avaient inventé d'apporter leurs embryons de Brutus aux eaux du baptême, pour les rendre chrétiens sous la protection du paganisme : pratique absurde contre laquelle s'est élevé S. E. monseigneur le cardinal de Boisgelin, appuyé de l'autorisation et d'un arrêté du gouvernement.

A Dieu ne plaise que nous veuillons nous élever ici en prédicateurs de morale ! des paroles pures se prononcent mal avec un cœur plein des souillures du siècle. Notre intention est encore moins de vouloir rappeler qui que ce soit à la pureté des dogmes évangéliques ; ce n'est pas avec peu de foi qu'on peut inspirer beaucoup de confiance : mais sous le rapport même de la philosophie, et en prenant aujourd'hui modestement ses enseignes, ne pourrions-nous demander à ses sectateurs, si l'abandon des idées religieuses emporte aussi l'abandon de toutes les idées raisonnables. S'il n'existe pas de Dieu, ils nous accorderont peut-être qu'il existe au moins quelque notion de justice, quelque sentiment de vérité. En mesurant, sur cette seule échelle, leurs vues annoncées et leurs plans de conduite, nous avouerons franchement qu'il nous est impossible de les comprendre.

Nous avons entendu parler souvent d'un vaste et beau système : la fusion des partis. Ce système, si nous l'en-

tendons bien , consiste dans le rapprochement de toutes les opinions extrêmes , dans la modestie sur ses propres avantages , dans l'indulgence sur les torts ou sur les erreurs des autres ; en un mot , dans une sorte de rémission et d'oubli du passé. En accordant à ce système toute l'étendue dont il est susceptible , il ne viendra pourtant à l'idée de qui que ce soit d'imaginer qu'il entraîne la fusion des principes , que toutes les opinions et tous les sentimens , toutes les règles et tous les cultes doivent demeurer confondus et ressusciter , s'il est possible , le chaos.

On demande nos respects pour le culte des nations antiques. Et où est-il ce culte ? où sont ces nations ? que nous font aujourd'hui tous ces dieux ou tous ces saints du paganisme ? quel intérêt pouvons-nous prendre , comme français , aux divinités tutélaires de la Grèce et de Rome ? Nos Alpes ont-ils été entassés par les géans , comme Pélion et Ossa ? Jupiter , chassé de l'Olympe , est-il venu se réfugier sur le Mont-Blanc ou sur le Cantal ? Apollon s'est-il fait pasteur dans quelque-une de nos provinces ? N'y a-t-il jamais eu sur notre sol de personnage recommandable par sa charité envers les hommes et par sa piété envers les dieux , pour que nous soyons obligés d'avoir recours aux fastes de la Grèce ou aux légendes des religions étrangères ?

Il faut , par la constitution française , avoir résidé un certain temps en France , réunir même certaines qualités pour être citoyen français. Depuis quand les dieux étrangers ont-ils acquis parmi nous le droit de cité ? Quel titre ont ces dieux morts aux honneurs qui sont rendus au Dieu vivant ? Eh quoi ! nous voulons que nos lois soient au-dessus des autres lois , notre gloire au-dessus des autres gloires , nos institutions au-dessus de toutes les autres institutions , et nous disputerons le premier rang à notre culte ! nous refuserons la première place à celui qui s'est dit plus grand que les autres dieux ! *Excelsus super omnes deos.*

Nous ne prétendons point nous faire arbitre entre tous

les cultes de la terre ; mais nous n'avons pas besoin d'examiner leur vérité ou leur fausseté, leur origine ou leurs titres. Au milieu de tous ces dieux divers, il suffit de demander quel est le Dieu de la France ; il suffit de connaître le Dieu de ceux qui nous ont produits à la vie, et qui ont allaité notre enfance. Au moment de descendre dans la tombe, et de nous laisser leurs dépouilles, les raillerons-nous sur leur croyance ? insultons-nous aux objets de leur vénération ? C'est trop s'arrêter à une semblable supposition. Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse ; c'est le Dieu de nos familles, c'est le Dieu de la patrie. Le plus fameux des athées de l'antiquité ne craignit pas de porter ses respects au temple de Jupiter : de quelle étoffe sont nos Epicure modernes, s'ils croient devoir refuser les leurs aux dieux du pays ?

Le principe d'une semblable conduite pourrait être intéressant à rechercher. On s'arme d'ordinaire contre un ennemi qu'on redoute ; on ne s'arme point contre un objet indifférent. On parle sans chagrin du culte de Cérès, on s'extasie devant un temple antique de Cybèle ; on admire dans *Alceste* ou dans *Sémiramis*, la pompe religieuse du paganisme, et on s'offense de celle du christianisme.

Plusieurs écrivains ont recherché avec soin les bienfaits de la religion chrétienne, et ils les ont décrits avec autant de sagacité que d'éloquence. Notre intention n'est point de reprendre après eux ce grand et redoutable sujet. Nous consentons à considérer le christianisme avec toute la rigueur philosophique. Nous voulons croire, avec des censeurs sévères, que cette religion est essentiellement ambitieuse ; nous voulons croire que son sacerdoce marchant sans cesse d'empiétement en empiétement, tend à envahir d'un côté, la liberté des peuples, de l'autre, la puissance du gouvernement. Mais, dans ce cas même, tout ce qu'on peut conclure, c'est qu'il a besoin d'être contenu par l'état, de peur qu'il ne devienne lui-même l'état. C'est un frein qu'il faut apporter à son caractère, et non une tâche ;



c'est une direction qu'il faut donner à sa marche, et non des entraves ou une compression; c'est une méthode de sagesse et de sévérité qu'il faut adopter pour règle, et non des mesures de dérision et de subsannation. Le plus mince écolier, en politique, sait qu'une religion ne peut-être utile, qu'autant qu'elle est honorée et respectée.

—M. Malouet, ci-devant intendant de marine à Toulon, depuis l'un des membres les plus distingués de l'assemblée constituante, vient d'être nommé commissaire-général pour les établissemens maritimes qui doivent se former à Anvers.

—On écrit de Gap, qu'il existe dans la commune de Saint-Julien-en-Beauchêne, et auprès de la forêt de Durbon, département des Hautes-Alpes, un vieillard, nommé Jean-Mathieu, né en 1698 dans cette commune; jouissant d'une bonne santé, conservant toute sa mémoire, et lisant couramment et sans lunettes. Le préfet des Hautes-Alpes s'est plu à honorer la vieillesse, en allant le visiter, le 23 fructidor dernier. Il a vu, avec autant de plaisir que d'étonnement, un homme de cent cinq ans, encore frais, bien portant, parlant bien et n'éprouvant aucune des infirmités qui accompagnent ordinairement un grand âge.

—Nous apprenons, par des lettres directes d'Hanovre, que le général Mortier a été autorisé, pour le soulagement de l'électorat, de diminuer le nombre des troupes qui en composent l'armée. En conséquence plusieurs corps, notamment la 50<sup>e</sup>. et la 8<sup>e</sup>. demi-brigades, se sont déjà mis en marche de la Basse-Saxe pour retourner en France; ces troupes feront partie de l'armée d'Angleterre. On assure que d'autres corps ne tarderont pas à les suivre, et qu'il ne restera dans tous les Etats hanovriens, tant en Basse-Saxe qu'en Wesphalie, que vingt mille hommes au plus. On s'attend aussi journellement à recevoir la nouvelle que l'armée de réserve, concentrée dans la principauté d'Osnabruck, retourne en Hollande.

—Le premier consul n'a point approuvé la levée d'une légion composée d'Hanovriens. Les soldats déjà enrôlés pour ce corps, sont, à leur choix, ou congédiés ou incorporés dans les troupes françaises.

—On a lancé, le 1<sup>er</sup>. vendémiaire, au port de Brest, les vaisseaux *la Vengeur*, de 118 canons; *le Cassart*, de

74 canons. *Le Suffren*, de 74 canons, a été lancé à l'Orient, le 30 fructidor dernier.

— Le vice-amiral Truguet, conseiller-d'état, est nommé au commandement de l'armée navale de Brest.

— Le préfet du Finistère a reçu et communiqué aux diverses autorités du département, la nouvelle officielle que le premier consul devait incessamment se rendre à Granville et à Saint-Malo. On ne dit pas, à la vérité, qu'il doive prolonger ce voyage jusqu'à Brest; mais il est néanmoins plus que probable qu'il y viendra. On va, dans cette attente, organiser une garde d'honneur.

— L'arrêté du 5 ventôse an 10, a établi qu'à le fin de chaque année, le tribunal de cassation enverrait une députation de douze de ses membres pour présenter au gouvernement le tableau des parties de la législation dont l'expérience aurait fait connaître les vices ou l'insuffisance, et que dans la même séance, le grand-juge rendrait compte, en présence des députés du tribunal de cassation, des observations qu'il aurait recueillies sur les mêmes objets. En conséquence, une séance extraordinaire a été tenue au palais du gouvernement, le mardi 3<sup>e</sup>. jour complémentaire an 11, les ministres et les membres du conseil-d'état présents.

Le président du tribunal, M. Muraire, a fait des observations pleines de sagacité, sur la surabondance des nullités dans les procédures, sur quelques vices dans la composition et l'institution des jurés, sur le danger de la question intentionnelle telle qu'elle est posée, sur le Code pénal et la distribution des peines, sur la réformation des abus dans l'exercice de la justice, sur la discipline à observer dans les tribunaux; et enfin, sur les fonctions et les pouvoirs du tribunal de cassation.

— Plusieurs marins, Luc Gille Valton, second capitaine sur le corsaire *le Courier de Terre-Neuve*, de Saint-Malo; Jacques Peroud, capitaine du corsaire *la Bellone*, de Bordeaux; Joseph Bavastro, capitaine du corsaire *l'Intrepide*, de Nice, ont reçu, à titre de récompense nationale, une hache d'abordage d'honneur.

— Il sera formé un bataillon de marins, sous le nom de *Bataillon des Matelots de la Garde*, lequel sera composé de cinq équipages, et chaque équipage de cinq escouades. Les marins, dont ce bataillon sera composé, jouiront, dans leurs grades respectifs, outre leur solde de mer, d'un supplément égal à la solde de la garde à cheval.

— On dit que les directeurs, inspecteurs, maîtres de

poste aux chevaux et postillons porteront aussi un uniforme.

— On assure que la garde du gouvernement aura incessamment un nouvel uniforme.

— On annonce que de grandes réformes viennent d'avoir lieu à l'Opéra, et qu'elles s'étendent à environ 50 personnes. Les artistes ou employés réformés recevront six mois d'indemnité.

— Le calendrier actuel va bientôt céder la place à l'ancien calendrier. Le système d'uniformité dans les poids et mesures est maintenu; mais il est permis d'oublier les grands mots d'hectare, de myriamètre, etc., pour se servir tout simplement des mots lieue, arpens, etc.

— A compter du 1<sup>er</sup> vendémiaire an 12, la contribution mobilière de la ville de Paris est supprimée. La commune de Paris est autorisée à percevoir, en remplacement, les droits additionnels à l'octroi, portés au tarif annexé au présent arrêté. Elle versera, par douzième, au trésor public, le montant de la contribution mobilière, telle qu'elle a été perçue en l'an 11.

— Toutes les forces destinées à l'expédition contre l'Angleterre, seront, dit-on, divisées en six corps d'armée, et formeront ensemble un total de plus de deux cent mille combattans, dont le premier consul dirigera les opérations en chef. On prépare de gros convois d'artillerie dans l'arsenal de Mayence, lesquels seront transportés par le Rhin en Hollande. On évalue à huit ou dix mille hommes les renforts de troupes qui sont attendus dans la république Batave, et dont la majeure partie vient de l'armée d'Hanovre.

— Une lettre de Bayonne fait le plus grand éloge de la tenue de l'armée des Pyrénées, qui se rassemble sous les ordres du général Augereau, et de l'excellent esprit qui l'anime. Cette armée, déjà forte de 15 à 18 mille hommes, doit être très-incessamment portée à 30 mille. On remarque qu'elle a un parc d'artillerie superbe; du reste, on garde un profond secret sur sa destination future. Les généraux Avril et Ducos commandent sous le général Augereau.

— Les biens nationaux situés dans les départemens de la Sarre, de la Roër, du Mont-Tonnerre, de Rhin et Moselle, et dont le revenu annuel s'élève à la somme de 541,000 fr.; ceux situés dans les départemens du Tanaro, de la Stura, de la Sesia, de la Doire et de Marengo, et dont le revenu

annuel s'élève à la somme de 558,400 fr., sont désignés pour former le million de dotation annuelle affecté au sénat par l'article XVIII du sénatus-consulte du 14 nivôse dernier. Les biens nationaux désignés aux états, et dont le revenu annuel s'élève à la somme de 766,939 fr. 23 c., sont affectés à la dotation des trente et une sénatoreries établies par l'article I<sup>er</sup>, dudit sénatus-consulte. Il sera pourvu, par des arrêtés subséquens, à l'affectation des maisons d'habitation qui doivent compléter la dotation des sénatoreries.

L'administration des biens désignés aux articles précédens cessera, à compter du premier vendémiaire prochain, de faire partie de l'administration des domaines nationaux confiée à la régie de l'enregistrement et du domaine, et sera transmise au sénat avec tous les titres, pièces et documens qui en dépendent, conformément aux dispositions du même sénatus-consulte.

Il sera dressé contradictoirement inventaire des titres et pièces, et un procès-verbal de la remise des biens et de leur état. Les baux et fermages des biens ruraux et autres composant la dotation du million et celle des trente et une sénatoreries, passés par la régie des domaines, seront maintenus jusqu'à leur expiration.

— Des lettres de Venise, du 10 septembre, annoncent que le grand-maître de l'ordre de Malte a quitté subitement la résidence de Messine pour se rendre à Catane. Ce départ précipité fait craindre quelque entreprise contre Messine de la part des Anglais.

Les Grecs avoient répandu le bruit que les Français préparaient à Otrante une expédition pour s'emparer de la Morée. Cette conjecture paraît absolument fausse et l'on est persuadé ici que les vues et les préparatifs des Français en Italie n'ont d'autre objet que d'en défendre les côtes et d'observer la Sicile.

— On écrit de Madrid, qu'il se forme un camp sous les murs de Valladolid; il sera au moins de 30,000 hommes. Il paraît que ce camp est destiné à exercer les troupes aux manœuvres militaires, qui seront exécutées avec beaucoup d'appareil.

— Le pape fait faire à Ostie, des fouilles qui ont déjà produit de riches découvertes, et en promettent encore de plus riches. Il fait en même temps déblayer les antiques monumens de Rome, tels que le Colysée, les arcs de Titus et de Septime-Sévère : les galériens sont employés à ces travaux, dont le sculpteur Canova a la direction.

# M E R C U R E D E F R A N C E.

## L I T T É R A T U R E.

### P O É S I E.

### S T A N C E S

#### S U R L E J U G E M E N T D E R N I E R.

**R**ois, sortez du néant... héros, grands de la terre,  
Levez-vous ; ... du tombeau secouez la poussière,  
Malheureux, dont la mort termina les douleurs !  
Scélérats, frémissez ! ... justes, séchez vos pleurs.

La voix du Dieu puissant, de la nuit éternelle  
A rappelé les morts à la vie immortelle ;  
Le tonnerre a roulé dans l'espace des airs ;  
Le jour éteint s'allume au flambeau des éclairs ;  
Les volcans souterrains font bouillonner les ondes ;  
La terre a déchiré ses entrailles profondes !  
Soudain un cri d'horreur a troublé les cercueils,  
Et les morts sont debout sous leurs derniers linceuls.

Les voilà rassemblés les fils de tous les âges ! ...  
La crainte d'un Dieu juste abat tous les courages :  
Là, point de vils flatteurs qui les puissent tromper ;  
Rien qui change le bras levé pour les frapper.  
Il n'est point de refuge ouvert aux pas du crime...  
Le meurtrier sanglant est près de sa victime ;  
Il la voit, il s'écrie... !. et veut mourir en vain ;

G

## 98 MERCURE DE FRANCE;

La terre a refusé de lui rouvrir son sein.

L'homme de bien plus calme au ciel porte la vue :

Il cherche , sans effroi , dans la vaste étendue ,

Le Dieu qu'il invoquait en ses jours de douleur ;

Non qu'aucun souvenir ne pèse sur son cœur ;

Car quel homme toujours vécut avec sagesse ! . . .

Fils d'un père coupable , il en eut la faiblesse :

Mais ce Dieu qui menace , est tardif à punir ;

Le pécheur repentant est sûr de le fléchir.

Les rois persécuteurs , les conquérans barbares

Qui du sang des mortels ne furent point avares ,

Dont vainement le faible imploroit la pitié ,

Traînent sur la poussière un front humilié.

Au loin ils ont jeté le sceptre et la couronne ;

Ils cherchent à tromper l'œil qui les environne :

Heureux , trois fois heureux ! si les divins décrets

Les confondaient au rang de leurs derniers sujets !

O champs de Josaphat ! ô terre vengeresse !

Ici , de l'Éternel s'accomplit la promesse.

Les justes ont souffert , tandis que les méchans

Insultaient à leur peine et marchaient triomphans ;

Qu'ils mettaient leur bonheur à compter leurs misères !

Mais quels plaisirs suivront vos peines passagères !

Et quels tourmens affreux sont déjà préparés

A l'impie , aux méchans contre vous conjurés !

Hâtez-vous , orphelins ; vierges infortunées ,

Vieillards persécutés , mères abandonnées

Qui de pleurs ignorés trempâtes votre pain ;

Vous tous , qui vers le riche avez tendu la main ;

Vous sur-tout , qui doués d'une âme généreuse ,

Daignâtes consoler la vertu malheureuse ,

Accourez. . . c'est le jour par les sages prédit :

Dieu paraît sur son trône ; il va juger , il dit ,

Il dit. . . Sa voix , pareille à l'orage qui gronde ,

Retentit tout-à-coup jusqu'au confins du monde ;  
 Les carreaux de la foudre entr'ouvrent les enfers. . . .  
 Les justes appelés s'élançant dans les airs ;  
 Les élémens fougueux se déclarent la guerre ;  
 Tout périt . . . le soleil, et les eaux, et la terre ;  
 Mais les méchans, en proie à l'enfer irrité,  
 Revivent pour mourir avec l'éternité ;  
 Et recevant le prix d'une longue souffrance ,  
 Les bons au sein de Dieu trouvent leur récompense.

RICARD-SAINT-HILAIRE, *filis*.

A UNE COQUETTE SURANNÉE.

*Imitation de l'Ode d'Horace : Audivere lyce, etc.*

LES Dieux que j'implorai long-temps,  
 Les Dieux exaucent ma prière,  
 Tu vieillis, superbe Glycère ;  
 Mais ton cœur, en dépit des ans,  
 S'ouvre encore au désir de plaire.

Parmi les festins et les jeux,  
 Tu viens sans honte à notre vue  
 Offrir ton aspect odieux ,  
 Et d'une beauté trop connue  
 Etaler les restes hideux.

Là, ta voix qu'on frémit d'entendre ,  
 Appelle en chevrotant l'amour ;  
 Mais il te quitte sans retour  
 Pour suivre Eglé qui, jeune et tendre ,  
 Sait plaire et chanter tour-à-tour.

Un front où s'entassent les rides,  
 Fait peur à l'enfant de Cypris ;  
 Ce Dieu repousse avec mépris  
 Des lèvres pâles et livides ,  
 Un œil cave et des cheveux gris.

En vain d'une robe éclatante,  
 Tu revêts tant d'appas flétris ;  
 Vainement ta tête tremblante  
 Rayonne d'or et de rubis ;  
 Ce luxe , enfant de la folie ,  
 Ne peut ramener tes beaux jours.  
 Jours heureux ! L'essaim des amours  
 Sans cesse embellissait ta vie ;  
 Et c'étaient là tes seuls atours.  
 Maintenant qu'es-tu devenue ?  
 Où sont les fleurs de ton printemps ?  
 Qu'as-tu fait de ces traits charmans ,  
 De cette gorge demi-nue ,  
 Dont l'albâtre enivrait mes sens ?  
 Où sont ces bras pleins de mollesse ,  
 Et ces contours voluptueux ,  
 Et cette grâce enchanteresse ,  
 Qui suivait tes pas en tous lieux ?  
 Tu fus l'émule d'Aspasie ;  
 Mais du moins de cette beauté  
 Les Dieux ont abrégé la vie :  
 Pour toi , dans ta caducité ,  
 Semblable à la corneille antique ,  
 Tu dois vivre éternellement ,  
 Afin de voir à chaque instant ,  
 La jeunesse vive et caustique ,  
 Montrer au doigt en ricanant ,  
 Et narguer ton visage étique.

FÉLIX BADERON, *de Saint Genès.*

### ENIGME.

AIR : *Il est un Dieu pour les Auteurs.*

Je suis Français, Grec et Romain,  
 On me reçoit avec la vie ;



De m'avoir trouvé, le Germain  
Depuis long-temps se glorifie ;  
Des Aristarques, des Auteurs,  
Je sers la piquante querelle,  
Et par mon secours une belle  
Enlève et captive les cœurs.

Je suis inégal, inconstant,  
Car dans chaque être je diffère ;  
Je suis souple, badin, méchant,  
Chagrin, léger, atrabilaire :  
De *Newton*, *Voltaire* et *Rousseau*,  
J'ai fait connaître le génie ;  
De l'implacable tyrannie,  
J'ai souvent creusé le tombeau.

Sans moi de *Clio* le burin  
Serait aux humains peu propice ;  
Je puis du rigoureux destin,  
Faire supporter l'injustice ;  
Au déclin même de ses ans,  
Par moi mainte femme peut plaire,  
Et des mortels le premier père,  
A sans moi perdu ses enfans.

Je suis faible, sévère, altier ;  
Je suis l'âme de la vengeance ;  
Je puis de l'Univers entier,  
Dissiper l'aveugle ignorance ;  
Sans moi *Chloé*, chaque matin,  
Ne pourrait pas à sa toilette  
S'instruire, en lisant la gazette,  
De la mode du lendemain.

Je suis sans fard, je suis trompeur,  
Je suis l'enfant de la nature ;

Amour souvent est mon vainqueur ;  
 Je fais mainte et mainte brochure ;  
 D'une belle un regard touchant ,  
 Fait sur moi sentir sa puissance ,  
 Et par fois de la résistance  
 Il détruit en moi le penchant ,

A l'esprit comme à la beauté ,  
 Je fus de tout temps préférable ;  
 Si j'offre moins de volupté ,  
 Je suis et solide et durable ;  
 Je sers le mensonge et l'erreur ,  
 La raison , la philosophie ,  
 Et sans moi l'*Enignomanie* ,  
 Serait par-tout moins en faveur.

F. S.

### LOGOGRIPE.

On sent, à mon aspect, une frayeur soudaine ;  
 Mais en perdant mon cœur, sans en être en courroux ,  
 Comme un forçat portant la chaîne ,  
 J'annonce ce qu'on aime à passer près de vous.

### CHARADE.

En courant après la fortune ,  
 Bien des gens perdent mon premier ;  
 La vie à mon second n'est jamais importante ,  
 A ses yeux elle est mon entier.

*Mots de l'Enigme ; du Logogriphe et de la  
 Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Chapeau* d'homme et de femme.  
 Celui du Logogriphe est *Tourterelle*, où l'on trouve *Neron*,  
*tonne*, *trône*, *ère*, *Tenard*, *lettre*, *soix*, *Orat*.  
 Le mot de la Charade est *Moulin*.

*Mélanges de littérature*, publiés par J.-B.-A. Suard, membre de l'Institut National. Trois volumes in-8°. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port; papier carré fin d'Annonay, 24 et 28 fr. A Paris, chez *Dent*, libraire, palais du Tribunal, galeries de bois n°. 240; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

O N n'avait pas encore l'idée d'une variété aussi surprenante que celle qui règne dans ces *Mélanges de littérature*. Le titre même, quoiqu'il semble vous prévenir, ne vous garantit pas de l'étonnement. A ce mot de *Mélanges*, on s'attend bien à lire un ouvrage composé de pièces et de morceaux; mais on se figure que ces pièces seront liées au moins par une idée générale, et que la *littérature* est le fond du sujet auquel doivent se rapporter tous ces morceaux différens. Voilà l'idée qui se présenterait naturellement à l'esprit de tout homme qui achèterait un pareil livre sans l'avoir lu; mais cet homme serait bien trompé: ce livre est traité dans un goût si nouveau, que ce dont il y est le moins question, c'est précisément le sujet; il y a fort peu de littérature dans ces *Mélanges littéraires*; et toutes ces pièces de rapport n'ont absolument aucun rapport entre elles. De la conversation d'un moine avec Voltaire, vous passez à la prise de Jéricho, qui fait le sujet d'un poëme; et de là, aux lettres d'une femme sur les vertus de Sénèque: vous trouvez un voyage dans les forêts et les rivières de la Guyane; un autre à Surinam; des relations sur la Russie, sur l'Irlande, sur l'île de Saint-Kilda, sur le Tibet, sur Maroc, sur le Congo; des réflexions sur les voyages, qui, au milieu de tout cela, ne sont sûrement pas dépla-

cées; des descriptions de tous les accidens qu'on peut éprouver sur mer; enfin des lettres sur la musique. Chacun de ces morceaux peut avoir son prix. Je le dis de bonne foi; mais qu'a-t-il de commun avec cette littérature que le titre de l'ouvrage nous annonce? M. Suard joue là un malin tour aux gens de lettres; c'est un vrai repas de cigogne, qu'il leur sert dans ses trois volumes. On passe à un homme qui vide son porte-feuille pour remplir un livre, d'y mêler quelques morceaux disparates; mais quelle nécessité de faire trois volumes, lorsqu'on est réduit à compiler des articles de *Journaux*, que le public a déjà vus; des articles composés sur toutes sortes de matières, et par toutes sortes de mains; variété agréable, nécessaire même dans un journal, dont la lecture est partagée, mais qui ne produit qu'une bigarrure insupportable dans un livre, où votre attention se lasse et votre intérêt se détruit, si vous trouvez à chaque page un sujet, un auteur et un style différent?

. . . . . *Ut nec pes nec caput uni*  
*Reddatur formæ.* . . . . .

Le respect pour le public et le devoir d'une critique juste, qui ne considère que les ouvrages, sans égard pour les personnes, nous obligent à faire cette réflexion; mais on ne jugera ni de l'esprit, ni du savoir de la plupart des auteurs de ces *Mélanges*, par les fragmens qui leur appartiennent dans cette compilation: on aura la justice de reconnaître que ce n'est pas dans les feuilles éphémères d'un journal qu'un écrivain peut donner la mesure de son talent. Et quel homme voudrait confier le soin de sa réputation, ou le secret d'une grande pensée, d'un grand sentiment, à ces feuilles si légères, si fugitives, que des lecteurs non moins légers daignent à peine regarder en passant? Ni

l'âme, ni le génie ne peuvent s'y répandre. Vouées presque uniquement à la critique, elles ne doivent offrir que les qualités d'un esprit juste, attentif et laborieux. Ce sont des productions difficiles, mais condamnées à la médiocrité par le malheur de leur naissance; aucune espérance de gloire n'y a présidé: enfantées sans enthousiasme, reçues avec dédain, destinées, après la courte apparition d'un jour, à être oubliées éternellement, comment pourrait-on reconnaître le talent dans un travail ingrat et obscur, où rien n'a élevé l'esprit? Il semble que M. Suard, en recueillant de telles productions, leur ait voulu donner dans ses *Mélanges* une sépulture honorable, plutôt qu'une existence nouvelle. Il y a à cela quelques distinctions à faire, et on les fera.

Mais je crois servir la gloire du plus grand nombre des écrivains de cette collection en parlant de la sorte: je crois que si l'on n'était prévenu de cette idée, on serait exposé à prendre une opinion médiocre, et sans doute injuste de leurs talens. M. l'abbé Arnaud était assurément un homme plein d'esprit et de goût; mais on ne s'étonnera pas de le trouver fort au-dessous de sa réputation, dans quelques morceaux de critique travaillés à la hâte, ou qui ne se prêtaient pas à la nature de son talent. Son *Eloge d'Homère* est une composition faiblement pensée, et même assez faiblement écrite, quoiqu'elle ne manque pas de chaleur. Homère y est loué avec des mots pleins d'emphase; il l'eût été mieux par les traits de son poème et les beautés de son génie. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en présence de l'Académie, et sous les yeux de M. Suard, M. l'abbé Arnaud avance bien des choses dans cet *Eloge*, qui blessent le jugement et le goût. J'en donnerai plusieurs preuves, malheureusement trop fortes, et qui mé-

ritent quelque attention. *Les règles des arts*, dit cet écrivain, *ne peuvent être envisagées que comme des moyens faciles et sûrs pour arriver aux effets qu'on se propose.* Voilà un principe général et certain : observez la conséquence qu'il en tire : *Toutes les fois donc qu'un ouvrage opérera ces effets, au lieu de le condamner, parce qu'on y aura violé les règles, la raison, la vraie philosophie veulent que nous regardions comme autant de règles inutiles, toutes celles qui y auront été violées.* Mais quoi ! si les règles sont des moyens sûrs pour arriver aux effets qu'on se propose, comment un ouvrage opérera-t-il ces effets, en violant les règles qui y conduisent ? et comment, après avoir donné dans le principe une idée si juste des règles, peut-on arriver à dire dans la conséquence, que la raison et la vraie philosophie en autorisent la violation ? C'est ne pas s'entendre soi-même ; et M. l'abbé Arnaud attaque ici, sans le vouloir, les fondemens de toute critique et de toute raison. Une courte application fera sentir toute l'étendue de cette erreur. La règle de l'unité d'intérêt, dans toute composition dramatique, est *un moyen sûr d'arriver à l'effet qu'on se propose*, qui est d'intéresser, parce qu'on a reconnu que le cœur n'est jamais plus puissamment attaché, que lorsqu'il ne souffre aucun partage, et qu'un seul et unique intérêt le presse et l'occupe tout entier. Or cette règle étant fondée sur la nature, qui ne change point, il n'y a aucun sens à supposer qu'on puisse opérer l'effet que cette règle produit en ne l'observant pas, c'est-à-dire, qu'on puisse intéresser le cœur pour un objet, en l'occupant d'un objet différent. On voit donc par-là que les règles des arts ne sont que les moyens naturels du génie ; d'où il suit qu'il ne peut y avoir de génie hors des règles, ni au-dessus. Il n'y a donc rien de plus frivole et

de plus mal raisonné que tous ces discours où l'on représente les règles comme des entraves arbitraires et inutiles, dont le génie a le droit de s'affranchir.

Dans un autre endroit de ces *Mélanges*, où M. l'abbé Arnaud parle des *progrès de l'esprit et du goût*, il me semble qu'il soutient une opinion absolument contraire aux idées d'une saine littérature. Il convient d'abord, mais avec peine, que le siècle de la philosophie n'a pas été favorable à la poésie. Je ne sais pourquoi il affaiblit tant qu'il peut cette vérité ; mais il affirme sur-le-champ que nous avons trouvé des dédommagemens à nos pertes. Et quels sont ces dédommagemens ? voilà ce qui va nous étonner. « La prose, dit-il, a pris un » essor plus hardi ; et franchissant l'intervalle qui » la séparait du langage poétique, elle s'est em- » parée avec succès des images, des figures, des » mouvemens qui ne semblaient réservés qu'à la » poésie ; c'est là un des caractères les plus frappans des productions de nos grands écrivains, » dans ce siècle de lumières ; siècle qui formera, » dans l'histoire de l'esprit humain, une époque » aussi brillante que celle de Louis XIV ». J'en demande bien pardon au siècle des lumières, mais j'oserai douter de la vérité de cet oracle. Qui ne voit combien le fondement en est peu solide dans les idées même de M. l'abbé Arnaud ? Il n' imagine qu'un seul avantage qu'il puisse attribuer au dix-huitième siècle, et cet avantage, ne lui appartient pas : il veut que ce soit lui qui ait enrichi la prose des figures et des mouvemens de la poésie ; mais Fénelon, mais Bossuet, mais Massillon, et Pascal même dans plusieurs endroits de ses pensées, avaient donné mille exemples de ces richesses d'une élocution figurée, dont ils n'abusèrent jamais ; j'en appelle sur-tout aux oraisons funèbres

de Bossuet : quel style , au jugement des connoisseurs , est plus éclatant dans ses images , plus hardi dans ses tours , plus animé dans ses mouvemens , plus poétique enfin que celui-là ? J'aurais ici une belle occasion de citer des pages entières de cette éloquence surnaturelle , et de porter la conviction jusqu'au comble de l'évidence. Mais les personnes à qui ces citations pourraient plaire , les savent par cœur ; et je suis de ceux qui n'aiment point à accabler un homme sans ressource , parce qu'il a eu le malheur de tomber dans une petite erreur ;

. . . . . *Parcentis viribus , atque*  
*Extenuantis eas consultò.* . . . . .

Nous avons encore de M. l'abbé Arnaud une espèce de dissertation critique sur les poésies de Catulle ; elle est écrite avec assez d'agrément , mais on y trouve aussi quelques jugemens hasardés , qui décèlent une composition peu réfléchie : son enthousiasme pour Catulle l'a emporté bien loin dans le passage suivant : « Toutes les différentes passions qui peuvent entrer dans le cœur d'une » amante sensible et trahie , leurs successions , » leur mélange , leurs gradations , voilà ce qu'aucun poète ne traita jamais avec plus d'art et en » même temps avec plus de vérité que ne l'a fait » Catulle. . . . . » Et qui peut oublier que c'est précisément dans cette peinture d'un amour malheureux que Virgile a mis une vérité si touchante et un art si supérieur ? Qui peut ignorer que c'est par-là que le quatrième livre de l'*Énéide* l'emporte sur tout ce que l'antiquité peut offrir de plus parfait , soit pour la force des passions , soit pour la perfection du style ?

M. l'abbé Arnaud ne l'ignorait pas ; mais je répète que la plupart de ses morceaux qui laissent



tant de prise à la critique, ne sont pas travaillés avec tout le soin dont il était capable, et qu'ils ne donnent pas de son mérite l'idée qu'on en doit avoir. On en peut dire autant du plus grand nombre des écrivains qui ont contribué à enrichir cette collection. Il y a quelques pièces de feu M. Devaines, le conseiller d'état, qui ne sont que des articles de journaux peu soignés. Ils visent, en général, à la finesse et à l'originalité; mais ils ne sont pas d'un goût irréprochable. J'y ai remarqué un jugement sur le style de J.-J. Rousseau, qui m'a paru nouveau, et qui mérite d'être rapporté. « La magie de sa composition, dit M. Devaines, » a été telle qu'elle n'a pas laissé apercevoir le » temps, la patience, les corrections, qui prépa- » raient cette élégance continue, cette flexibilité » dans les mouvemens, cette mollesse de ton, qui » n'approche de la négligence que pour approcher » de la grâce, etc. . . . . » J'y ai regardé à deux fois pour me convaincre que c'étoit bien de Rousseau que M. Devaines parlait ainsi. J'avouerai que je m'étais fait du style de ce rare écrivain, une idée toute différente. Je ne lui conteste ni sa magie ni son éclat. Mais je crois qu'il n'a rien de facile, rien de négligé, aucune mollesse, et très-peu de flexibilité. Il me paraît, au contraire, remarquable par une correction soutenue et difficile; on sent cette difficulté, quoiqu'elle soit vaincue à force d'art; et quand il ne l'eût pas avoué lui-même, il me semble qu'il était aisé d'apercevoir qu'il polissait chaque phrase avec effort, et qu'il s'y miroit avec complaisance. On ne peut guères être plus éloigné du sentiment de M. Devaines.

Mais un jugement bien plus singulier, et bien plus digne de remarque, c'est celui qui m'a frappé dans les réflexions de M. Suard *sur le progrès des lettres*. J'avoue que je ne saurais comprendre de

quelles mœurs, de quelle révolution, et de quelle philosophie il veut parler, lorsqu'après avoir observé que cette philosophie a changé nos mœurs, il ajoute : « Qui peut méconnaître dans cette révolution un des bienfaits de cet esprit philosophique qui, en répandant dans la société des idées plus saines des devoirs de l'homme, en poursuivant sans relâche le vice et la corruption, tantôt avec les traits de l'éloquence, tantôt avec ceux de la satire, tend sans cesse à relever les âmes que le luxe flétrit, et à fortifier la digue des mœurs contre le torrent de la séduction ? » ( Page 406, tome III. )

Si l'on observe que cela était écrit en 1774, on sera bien embarrassé de trouver quels étaient ces philosophes qui répandaient alors dans la société des idées plus saines, qui travaillaient *sans cesse à relever les âmes, et à fortifier la digue des mœurs...* Et où sont donc les fruits de ces travaux continuels ? Où sont donc ces idées si pures, ces âmes si relevées, ces mœurs si fortes ? Et de quel monde nous parle ici M. Suard ? Ceux qui ont pu lire dernièrement dans les réflexions du premier tribunal de la justice, que *le relâchement de tous les sentimens et de tous les devoirs* a multiplié dans la société des crimes presque inconnus autrefois ( l'infanticide ), ceux-là ont quelque droit de paraître étonnés lorsqu'on vient leur apprendre que la philosophie a donné de meilleures idées et de meilleures mœurs à la société. Que ne pourrait-on pas dire là-dessus ? Mais M. Suard a trop de lumières et de bonne foi pour ne pas l'apercevoir ; et j'aimerais mieux qu'il eût la bonté de m'éclaircir un autre passage qui ne me paraît pas moins singulier que le premier. Le voici : « Turenne exécuta à regret l'ordre » cruel de dévaster un pays fertile, et de condamner à la mort horrible et lente qui suit la

» misère, un peuple innocent, tranquille et désarmé. Nous osons croire que, dans ce siècle (c'est encore le siècle des lumières), Turenne eût fait plus que gémir sur ces malheureux. Le courage qui s'expose à la mort pour mériter la gloire, appartient à tous les siècles; mais le courage de défendre l'humanité, même au risque d'une disgrâce, n'appartient qu'à des siècles éclairés. » ... Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est insinuer que le siècle de Turenne n'était pas éclairé, en même-temps que c'est dire ouvertement que ce grand homme aurait eu, dans le nôtre, des vertus et un courage qu'il n'avait pas. Si cela est, je crois avoir été poli, en me bornant à dire que ce passage était singulier.

Les personnes de goût auront pu remarquer que cette phrase, *le courage qui s'expose à la mort, pour mériter la gloire*, etc., n'est pas française, parce que c'est une figure qui manque de justesse. Quand vous dites que *le courage s'expose*, vous le personnifiez, et vous le faites agir par métaphore; cela est permis. Mais si vous ajoutez qu'il *s'expose à la mort*, vous tombez dans un sens naturel qui détruit le sens figuré; car le courage qui est une vertu morale, n'est pas exposé à la mort qui est un accident physique. Ce sont des idées incompatibles.

Ce qu'il y a peut-être de mieux écrit et de plus intéressant dans *ces Mélanges*, a été écrit par des femmes. Le petit poème de *la prise de Jéricho* annonce une plume accoutumée à traiter des sujets touchans. On sera étonné de la force d'imagination qui règne dans quelques peintures : on ne le sera point des beautés de sentiment qu'un cœur tendre y a répandues avec une douce abondance. Ce sont des dons naturels qui coulent de source.

Le style a de l'élégance et de la couleur; mais cette couleur, je dois le dire, n'est pas toujours celle du sujet, ni celle du tems. L'auteur, qui paroît avoir étudié le génie et le style de la Bible, effacera sans peine quelques endroits qui n'ont point un caractère assez sévère, et conservera plus fidèlement ces mélanges d'une simplicité touchante et d'une pompe orientale qui appartient à la langue hébraïque, aussi bien qu'aux mœurs d'une si haute et si vénérable antiquité.

Je ne dois pas oublier de rendre une justice particulière aux talens d'un personnage du même sexe qui a écrit sur *le Voyage sentimental* de Sterne, avec une grande chaleur d'admiration. On aime que les femmes soient plus portées à la louange qu'à la critique, et plus promptes à apercevoir les beautés que les défauts; mais les hommes sont condamnés à être plus raisonnables que sensibles en écrivant. J'ai eu occasion de parler de Sterne, et, à l'enthousiasme près, j'ai parlé de ses qualités, comme madame A. J'ai loué cette sensibilité dont il a su animer de petits détails qui auroient péri entre les mains de tout autre. J'ai insisté, il est vrai, sur la futilité de ses productions; et si j'en ai été blâmé par des philosophes d'un caractère *un peu dur*, pour parler comme Leibnitz, c'est qu'ils ignoraient que M. de Voltaire en avoit porté le même jugement, d'une manière sans comparaison plus forte et moins ménagée. En effet, dans ses *Mélanges littéraires*, tome III, cet auteur parle ainsi du *Tristram Shandy* :

« Tout l'ouvrage est en préliminaires et en » digressions. C'est une bouffonnerie continuelle » dans le goût de Scarron. Le bas comique, qui » fait le fond de l'ouvrage, n'empêche pas qu'il » n'y ait des choses très-sérieuses. » Voilà exacte-  
ment

ment ce que j'ai dit. Mais dans la suite de l'article, M. de Voltaire se permet d'ajouter que Sterne n'a voulu que *se moquer du public et gagner de l'argent* : et en parlant de la traduction de son ouvrage, il dit qu'on doit savoir gré au traducteur d'avoir supprimé des bouffonneries grossières. Il relève le mérite de son travail par cette réflexion : *Il est peut-être plus difficile de traduire un Gilles qu'un orateur*. Après cela, que les philosophes qui ont repris si aigrement la critique que j'ai faite du même ouvrage, examinent si leur maître a tort ou raison d'en avoir parlé comme il l'a fait. C'est un point dont je ne me soucie guères, et que je leur laisse débattre entr'eux.

Je passe à quelque chose de plus curieux. Je dois dire un mot de certaines lettres écrites de Ferney, par une jeune dame pleine d'esprit, qui alla visiter M. de Voltaire, dans les dernières années de sa vie, et qui prit pour lui la passion la plus extraordinaire qui soit jamais entrée dans le cœur d'une femme. Nous avons vu, dans l'histoire de Candide, que les femmes se laissent quelquefois toucher par des objets bien étranges. Voici un nouvel exemple des bizarreries de l'imagination. Madame S. se peint elle-même dans ses lettres, sous les expressions de la plus sublime dévotion. « J'ai vu M. de Voltaire, s'écrie-t-elle. Jamais les transports de Sainte-Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme. Il me semblait que j'étais en présence d'un Dieu ; mais d'un dieu des long-temps chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon respect. » On voit que la philosophie a aussi son fanatisme, et que les sentimens les plus excessifs prennent toujours quelque chose de tendre dans le cœur d'une femme. Mais voici une fantaisie plus singulière. « Si son génie, ajoute-

» t-elle, ne m'avait pas portée à cette illusion, sa figure seule me l'eût donnée. Il est impossible de décrire les grâces de sa figure. » M. de Voltaire avoit alors quatre-vingt-un ans. Ceux qui l'ont vu, savent qu'il n'y avait rien de plus gracieux. Mais l'amour a le droit de tout embellir. Je ne puis m'empêcher de remarquer que M. de Voltaire ne justifia guères l'enthousiasme de cette dame, dans les entretiens qu'il eut avec elle. Veut-on savoir ce que lui apprit cet homme divin ? C'est que de tous ses ouvrages, celui qu'il aimait le mieux, c'était *la Pucelle* (lettre VI) ; et il se délecta, devant elle, à en réciter des passages. Beau sujet d'adoration assurément ! Dans une autre conversation, il lui dit avec douleur, que *le triomphe des lumières était bien loin d'être assuré* (lettre IV), et il en prit occasion de s'égayer sur la religion et sur son auteur avec son esprit ordinaire ; manie indigne, je ne dis pas d'un philosophe, mais d'un honnête homme. Car quel rôle à jouer pour un homme d'honneur, et un vieillard, que de prendre plaisir à pervertir une jeune femme ? et quelle manière outrageante de violer l'hospitalité, que de forcer, en quelque sorte, ceux qui venaient chez lui, à rire de ses farces impies ? Il fallait sans doute que la passion de madame S. fût bien forte, pour ne pas sentir l'indécence de ce procédé. Mais je respecte les faiblesses d'une femme, et je ne pousserai pas plus loin mes remarques.

Je me flatte que M. Suard, qui paraît philosophe, est trop au-dessus de la petite vanité littéraire, pour trouver mauvais qu'on dise son sentiment sur *ses Mélanges*. Il n'y a qu'un très-petit nombre de morceaux qui lui appartiennent dans les trois volumes ; et je n'y ai guère remarqué qu'un caractère habituel de modération dans les idées et dans le style. Je n'ai pas l'avantage de connoître

les autres productions de M. Suard ; mais je suis charmé de trouver cette occasion de lui rendre justice.

CH. D.

V A R I É T É S.

*Suite des Souvenirs de Félicie.*

J. J. Rousseau était à Paris depuis six mois. J'avais alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvais un grand désir de voir un homme si célèbre , qui m'intéressait particulièrement , comme auteur du *Devin du Village*. Mais Rousseau était très-sauvage ; il refusait toutes les visites , et n'en faisait point ; d'ailleurs , je ne me sentais pas le courage de faire la moindre démarche à cet égard : ainsi je témoignais l'envie de le connaître , sans imaginer qu'il me fût possible d'en trouver les moyens. Un jour M. de Sauvigny , qui voyait quelquefois Rousseau , me dit en confidence que M. de \*\*. voulait me jouer un tour ; qu'un soir il m'amènerait Prévile , déguisé en J. J. Rousseau , et qu'il me le présenterait pour tel. Cette idée me fit beaucoup rire , et je promis bien de faire semblant d'être entièrement la dupe de cette plaisanterie. J'allais très-peu aux spectacles ; je n'avais jamais vu jouer Prévile que deux ou trois fois , et dans des loges très-éloignées du théâtre. Prévile , en effet , possédait l'art de décomposer sa figure et de contrefaire. Il était à-peu-près de la taille de Rousseau ( car tout le monde savait que J. J. était petit ) , et réellement M. de \*\*. avait eu le projet qu'on m'avait confié ; mais cette folie lui passa presque aussitôt de la tête ; M. de Sauvigny l'oublia de même , et seule j'en gardai le souvenir. Je fus trois semaines sans voir M. de Sauvigny ; et au bout de ce temps , il vint me dire avec empressement , en présence de M. de \*\*. que Rousseau désirait extrême-

H 2

nient m'entendre jouer de la harpe, et que si je voulais avoir cette complaisance, il me l'amènerait le lendemain. Me croyant bien certaine que je ne verrais que Prévile, j'eus beaucoup de peine à répondre sérieusement; cependant je me contins assez bien, et j'assurai que je jouerais de la harpe de *mon mieux* pour J. J. Rousseau. Le lendemain, j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, imaginant qu'un Crispin, travesti en philosophe, serait une chose très-comique. J'étais d'une gaieté folle en l'attendant, et M. de \*\*. connaissant ma timidité naturelle, s'en étonnait beaucoup. D'ailleurs, il ne concevait pas trop comment l'idée de voir un si grave personnage pouvait faire cette sorte d'impression, et je lui parus tout-à-fait extravagante lorsqu'il me vit rire au moment où l'on annonça Rousseau. J'avoue que rien au monde ne m'a paru si plaisant que sa figure, que je ne regardais que comme une mascarade. Son habit, ses bas couleur de marron, sa petite perruque ronde, tout ce costume et son maintien, n'offraient à mes yeux que la scène de comédie la mieux jouée et la plus comique. Cependant, faisant sur moi-même un effort prodigieux, je pris une contenance assez convenable, et, après avoir balbutié deux ou trois mots de politesse, je m'assis. L'on causa, et, heureusement pour moi, d'une manière assez gaie. Je gardai le silence; mais de temps en temps j'éclatais de rire, et c'était avec tant de naturel et de si bon cœur, que cette surprenante gaieté ne déplut pas à Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse en général. Je pensai que Prévile avait de l'esprit, et qu'à sa place Rousseau n'aurait pas été si aimable, parce que mes rires l'auraient scandalisé. Rousseau m'adressa la parole. Comme il ne m'embarrassait pas du tout, je lui répondis très-cavalièrement tout ce qui me passait par la tête. Il me trouva fort originale, et moi je trouvai qu'il *jouait* avec une perfection que je ne me las-



sais pas d'admirer. Jamais les caricatures ne m'ont fait rire ; ce qui me charmait , c'était la simplicité , le naturel de celui que je croyais un comédien ; et , d'après cette idée , il me paraissait bien supérieur en chambre à ce que je l'avais vu sur le théâtre. Cependant il me semblait qu'il donnait à Rousseau beaucoup trop d'indulgence, de bonhomie et de gaieté. Je jouai de la harpe, je chantai quelques airs du *Devin du Village* , et je riais aux larmes des éloges de Rousseau et de tout ce qu'il disait sur son *Devin du Village*. Rousseau me regardait toujours en souriant, avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel ; et en nous quittant, il promit de revenir le lendemain dîner avec nous. Il m'avait tant divertie , que cette promesse m'enchantait , et j'en sautai de joie. Je le reconduisis jusqu'à la porte, en lui disant toutes les douceurs et toutes les folies imaginables. Quand il fut sorti , je cessai tout-à-fait de me contraindre , et je me mis à rire à gorge déployée. M. de \*\*. stupéfait , me considérait d'un air mécontent et sévère , qui redoublait ma gaieté. Je vois bien , lui dis-je , que vous connaissez enfin que vous ne m'avez pas attrapée ; vous en êtes piqué ; mais , au vrai , comment pouviez-vous croire que je serais assez simple pour prendre Prévile pour J. J. Rousseau ? — Prévile ! — Ah ! oui , niez-le , vous me persuaderez. — La tête vous a-t-elle tourné?... — J'avoue que Prévile a été charmant , d'un naturel parfait ; il n'a rien chargé , on ne peut pas jouer mieux que cela ; mais je parie qu'à l'exception du costume , il n'a pas du tout imité Rousseau. Il a représenté un bon vieillard très-aimable , et non Rousseau , qui certainement m'aurait trouvée fort extravagante , et se serait formalisé d'un semblable accueil. A ces mots , M. de \*\*. et M. de Sauvigny se mirent à rire si démesurément , que je commençai à m'étonner ; on s'expliqua , et ma confusion fut extrême en apprenant que très-véri-

tablement je venais de recevoir J. J. Rousseau de cette jolie manière. Je déclarai que je ne consentirais jamais à le revoir, si on l'instruisait de ma bêtise ; on me promit qu'il l'ignorerait toujours, et l'on me tint parole. Ce qu'il y eut de plus singulier en tout ceci, c'est que cette conduite, si niaise et si inconsiderée, me valut les bonnes grâces de Rousseau. Il dit à M. de Sauvigny que j'étais la jeune personne la plus naturelle, la plus gaie et la plus dénuée de prétentions qu'il eût jamais rencontrée ; et certainement, sans la méprise qui m'avait donné tant d'aisance et de bonne humeur, il n'aurait vu en moi qu'une excessive timidité. Ainsi, je ne dus ce succès qu'à une erreur ; il ne m'était pas possible de m'en enorgueillir. Connaissant toute l'indulgence de Rousseau, je le revis sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement à mon aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable. Il parlait de lui avec simplicité, et de ses ennemis sans aucune aigreur. Il rendait une entière justice aux talens de M. de Voltaire ; il disait même qu'il était impossible que l'auteur de *Zaïre* et de *Méropé* ne fût pas né avec une âme très-sensible : il ajoutait que l'orgueil et la flatterie l'avaient corrompu. Il nous parla de ses *Confessions*, qu'il avait lues à madame d'Egmont. Il me dit que j'étais trop jeune pour obtenir de lui la même preuve de confiance. A ce sujet, il s'avisa de me demander si j'avais lu ses ouvrages. Je lui répondis, avec un peu d'embarras, que non. Il voulut savoir pourquoi ce qui m'embarrassa davantage encore, d'autant plus qu'il me regardait fixément ; il avait de petits yeux enfoncés dans la tête, mais très-perçans, et qui semblaient pénétrer et lire au fond de l'âme de la personne qu'il interrogeait. Il me paraissait qu'il aurait découvert sur-le-champ un mensonge ou un détour ; ainsi, je n'eus point de mérite à lui dire franchement que je n'avais pas lu ses ouvrages.

parce qu'on prétendait qu'il y avait beaucoup de choses contre la religion. — Vous savez, répondit-il, que je ne suis pas catholique; mais personne, ajouta-t-il, n'a parlé de l'*Evangile* avec plus de conviction et de sensibilité. Ce furent ses propres paroles. Je me croyais quitte de ses questions; mais il me demanda encore, en souriant, pourquoi j'avais rougi en lui disant cela. Je répondis bonnement que j'avais craint de lui déplaire. Il loua à l'excès cette réponse, parce qu'elle était naïve. En tout, il est certain que le naturel et la simplicité avaient pour lui un charme particulier. Il me dit que ses ouvrages n'étaient pas faits pour mon âge, mais que je ferais bien de lire *Emile* dans quelques années. Il nous parla beaucoup de la manière dont il avait composé la *Nouvelle Héloïse*; il nous dit qu'il écrivait toutes les lettres de Julie sur du joli petit papier à lettres et à vignettes; qu'ensuite il les ployait en billets, et qu'il les relisait en se promenant, avec autant délices que s'il les eût reçus d'une maîtresse adorée. Il nous récita par cœur et debout, en faisant quelques gestes, son *Pygmalion*, et d'une manière vraie, énergique et parfaite à mon gré. Il avait un sourire très-agréable, plein de douceur et de finesse. Il était communicatif, et je lui trouvais beaucoup de gaieté. Il raisonnait supérieurement sur la musique, et il était véritablement connaisseur. Néanmoins, dans un grand nombre de romances de sa composition, et copiées de sa main, qu'il m'a données, il ne s'en trouvait pas une seule jolie ou même chantante. Il avait fait un très-mauvais air à son *Imitation de la Romance de Nice*, de Métastase, qu'un de mes amis (M. de Moncigny) a remis en musique pour moi; l'air en est maintenant digne des paroles, qui sont charmantes.

Rousseau venait presque tous les jours dîner avec nous, et je n'avais remarqué en lui, durant près de cinq mois,

ni susceptibilité ni caprices, lorsque nous pensâmes nous brouiller pour un sujet très-bizarre. Il aimait beaucoup une sorte de vin de Sillery, couleur de pelures d'oignon; M. de \*\* lui demanda la permission de lui en envoyer, en ajoutant qu'il le recevait lui-même en présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il lui ferait grand plaisir de lui en envoyer *deux bouteilles*. Le lendemain matin, M. de \*\* fit porter chez lui un panier de vingt-cinq bouteilles de ce vin; ce qui choqua Rousseau à un tel point, qu'il renvoya sur-le-champ le panier tout entier, avec un étrange petit billet de trois lignes, qui me parut fou, car il exprimait avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable. M. de Sauvigny vint mettre le comble à notre étonnement et à notre consternation, en nous disant que Rousseau était véritablement furieux, et qu'il protestait qu'il ne nous reverrait jamais. M. de \*\* confondu qu'une attention si simple pût être aussi criminelle, me dit que puisque je n'étais point *complice* de son impertinence, Rousseau, peut-être, en faveur de mon innocence, pourrait consentir à revenir. Nous l'aimions, et nos regrets étaient sincères. J'écrivis donc une assez longue lettre, que j'envoyai avec *deux bouteilles* présentées de ma part. Rousseau se laissa toucher, il revint; il eut beaucoup de grâce avec moi, mais il fut sec et glacial avec M. de \*\*, dont jusqu'alors il avait goûté l'esprit et la conversation; et M. de \*\* n'a jamais pu regagner entièrement ses bonnes grâces.

Deux mois après, M. de Sauvigny donna à la Comédie Française une pièce intitulée, *le Persifleur*. Rousseau nous avait dit qu'il n'allait point aux spectacles, et qu'il évitait avec soin de se montrer en public; mais comme il paraissait aimer beaucoup M. de Sauvigny, je le pressai de venir avec nous à la première représentation de cette pièce; et il y consentit, parce qu'on m'avait prêté une

loge grillée-près du théâtre, et dont l'escalier et le corridor d'entrée n'étaient pas ceux du public. Il fut convenu que je le mènerais à la comédie, et que si la pièce avait du succès, nous sortirions avant la petite pièce, nous reviendrions souper chez moi tous ensemble. Ce projet dérangeait un peu la vie ordinaire de Rousseau, mais il se prêta à cet arrangement avec toute la grâce imaginable.

Le jour de la représentation, Rousseau se rendit chez moi un peu avant cinq heures, et nous partîmes avec lui. Quand nous fûmes dans la voiture, Rousseau me dit, en souriant, que j'étais bien parée pour rester dans une loge grillée; je lui répondis, sur le même ton, que je m'étais parée pour lui. D'ailleurs, cette parure consistait à être coiffée comme une jeune personne; j'avais des fleurs dans mes cheveux; du reste j'étais mise très-simplement. J'insiste sur ce petit détail, auquel la suite de ce récit donnera de l'importance. Nous arrivâmes à la comédie plus d'une demi-heure avant le commencement du spectacle. En entrant dans la loge, mon premier mouvement fut de baisser la grille; Rousseau sur-le-champ s'y opposa fortement, en me disant qu'il était sûr que cette grille abattue me déplairait; je lui protestai le contraire, en ajoutant que d'ailleurs c'était une chose convenue. Il répondit qu'il se placerait derrière moi, que je le cacherais parfaitement, et que c'était tout ce qu'il désirait. J'insistai de la meilleure foi du monde, mais Rousseau tenait fortement la grille et m'empêchait de la baisser. Pendant tout ce débat, nous étions debout; notre loge au premier rang, près de l'orchestre, donnait sur le parterre. Je craignis d'attirer les yeux sur nous; je cédaï, pour finir cette discussion, et je m'assis. Rousseau se plaça derrière moi. Au bout d'un moment, je m'aperçus que Rousseau avançait la tête entre M. de \* \*. et moi, de manière à être vu. Je l'en avertis avec simplicité. Un instant après, il fit deux fois le même

mouvement , et il fut aperçu et reconnu. J'entendis plusieurs personnes dire , en regardant dans notre loge , *c'est Rousseau*. Mon Dieu, lui dis-je , on vous a vu ! . . . Il me répondit sèchement, *cela est impossible*. Cependant on répétoit de proche en proche dans le parterre , mais tout bas , *c'est Rousseau , c'est Rousseau* ; et tous les yeux se fixaient sur notre loge , mais on s'en tint là. Ce petit murmure s'évanouit sans exciter d'applaudissement. L'orchestre fit entendre le premier coup d'archet ; on ne songea plus qu'au spectacle , et Rousseau fut oublié. Je venais de lui proposer de baisser la grille ; il m'avait répondu, d'un ton très-aigre, qu'il n'était plus temps. Ce n'est pas ma faute , repris-je ; non sans doute , dit-il , avec un sourire ironique et forcé. Cette réponse me blessa beaucoup ; elle était d'une extrême injustice. J'étais fort troublée , et , malgré mon peu d'expérience , j'entrevoiais assez clairement la vérité. Je me flattai pourtant que ce singulier mouvement d'humeur , se dissiperait promptement , et je sentis que tout ce que j'avais de mieux à faire était de n'avoir pas l'air de le remarquer. On leva la toile , le spectacle commença. Je ne fus plus occupée que de la pièce , qui réussit complètement. On demanda l'auteur à plusieurs reprises ; enfin , son succès n'eut rien de douteux. Nous sortîmes de la loge ; Rousseau me donna la main ; sa figure était sombre à faire peur. Je lui dis que l'auteur devait être bien content, et que nous allions passer une jolie soirée. Il ne répondit pas un mot. Arrivée à ma voiture , j'y montai ; ensuite M. de \*\* se mit derrière Rousseau pour le laisser passer après moi ; mais Rousseau , se retournant , lui dit qu'il ne viendrait pas avec nous. M. de \*\* et moi nous récriâmes là-dessus ; Rousseau , sans répliquer fit la révérence , nous tourna le dos et disparut.

Le lendemain , M. de Sauvigny , chargé par nous d'aller

l'interroger sur cette incartade , fut étrangement surpris lorsque Rousseau lui dit , avec des yeux étincelans de colère , qu'il ne me reverrait de sa vie , parce que je ne l'avais mené à la comédie que pour *le donner en spectacle* , pour le faire voir au public , comme *on montre les bêtes sauvages à la foire*. M. de Sauvigny répondit , d'après ce que je lui avais conté la veille , que j'avais voulu baisser la grille. Rousseau soutint que je l'avais très-faiblement offert , et que d'ailleurs *ma brillante parure* et le choix de la loge , prouvaient assez que je n'avais jamais eu l'intention de me cacher. On eut beau lui répéter que *ma parure* n'avait rien de recherché , et qu'une loge prêtée n'est pas une loge *de choix* , rien ne put l'adoucir. Ce récit me choqua tellement , que de mon côté je ne voulus pas faire la moindre démarche pour ramener un homme si injuste à mon égard. D'ailleurs , il m'était prouvé qu'il n'y avait nulle espèce de sincérité dans ses plaintes : le fait est que , dans l'espoir d'exciter une vive sensation , il avait voulu se montrer , et que son humeur n'était causée que par le dépit de n'avoir pas produit plus d'effet. Je ne l'ai jamais revu depuis. Il y a deux ou trois ans que , sachant par mademoiselle Thouin , du Jardin du Roi , dont il voyait souvent le frère , qu'il était fâché qu'il fallût des billets pour entrer dans le jardin de Mousseaux , qu'il aimait particulièrement , j'obtins pour lui une clef de ce jardin , avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure , et je lui envoyai cette clef par mademoiselle Thouin. Il me fit remercier , et j'en restai là ; charmée d'avoir fait une chose qui lui était agréable , mais ne desirant nullement renouer avec lui.

D. GENLIS.

*La suite dans un des prochains numéros.*

ANACRÉON OU L'AMOUR FUGITIF,

*Opéra-ballet en deux actes ; paroles de M. Mendouze,  
musique de Chérubini, ballet de Gardel.*

Je viens de voir, aurait dit madame de Sévigné, si elle avait eu à rendre compte de cet opéra, la chose du monde la plus étrange, la plus burlesque, la plus insipide, la plus absurde, la plus immorale, la plus cynique, la plus révoltante; une pièce qu'auraient dédaignée les théâtres des boulevards, qu'auraient repoussée les tréteaux de la foire; une pièce où l'oubli de toutes les convenances et le mépris de toutes les bienséances l'emportent encore sur le ridicule achevé des paroles et la nullité complète de l'intrigue; une pièce enfin qui a été sifflée, huée, bafouée sur un théâtre où il est presque inouï que le sifflet se soit jamais fait entendre, où le bâillement est d'ordinaire la seule marque d'improbation que se permette le public, et où les auteurs avaient le singulier et précieux privilège de débiter tout à leur aise les fadeurs les plus insignifiantes.

Ainsi M. Mendouze, que nous n'aurions pas nommé, s'il n'avait pas mis son nom en tête de son opéra, s'est rendu coupable envers tous ses confrères, du crime de lèze-auteur; et en introduisant le redoutable instrument dans un lieu d'où il avait été banni jusqu'alors, il a détruit l'inviolabilité du plus sûr asile des mauvais vers. Ce reproche, tout grave qu'il est, est encore un des moindres qu'on puisse faire à M. Mendouze: il a outragé le dieu du goût; mais l'éclat de sa chute doit paraître une expiation suffisante de sa faute, et aurait sans doute désarmé la critique, si des torts d'une autre nature n'appelaient toute sa sévérité. Ce ne sont pas seulement les règles du bon sens, mais encore plus les lois de la morale, qui ont été violées de la manière la plus indécente; c'est-là sur-tout le délit qu'il importe de citer au tribunal de l'opinion; et c'est sous ce



rapport que la critique ne saurait être trop rigoureuse , l'indignation trop forte , la peine trop sévère.

Corine se dispose à célébrer la fête d'Anacréon , et ses esclaves la secondent de tout leur zèle , d'autant mieux qu'Anacréon aime beaucoup la danse , et que

Toujours d'un souris gracieux,  
Il encourage une ronde agréable.

Une d'elles , pour remplir la scène , imagine de faire chanter sa maîtresse , qui souscrit à sa demande avec toute la complaisance possible. Sa chanson qui contient trois ou quatre couplets , et où l'on retrouve au moins , tant bien que mal , quelques-unes des idées du poète grec , est à-peu-près la seule chose que le public , grâce à la voix de madame Branchu , ait écoutée avec patience. Dès qu'elle a eu fini , on a vu entrer une danseuse ( madame Gardel ) : L'auteur , qui ne fait rien comme les autres , a cru devoir mettre dans sa bouche quelques morceaux de récitatif , et cette nouveauté a paru si plaisante , qu'elle a mis le public de bonne humeur pour le reste de la pièce.

Corine entend la voix de son amant , elle s'échappe pour aller trouver Glycère , et Anacréon entre la lyre à la main. Il est charmé , ébloui des préparatifs de sa fête ; et comme on a brûlé quelques grains d'encens , il s'écrie dans le transport de sa joie :

Cette suave odeur  
Pénètre mes sens et mon cœur ,  
Et rafraîchit mon existence.

Mais il se rappelle que depuis l'aurore il est privé de la présence de Corine , ce dont il résulte qu'il se lève de bon matin ; on lui dit qu'elle va rentrer , et ce doux espoir calme sa peine. Corine , dit-il , est une rose encore dans son printemps ; quant à moi ,

Dans ma verte et bella jeunesse,  
J'égalais le temps en vilesse :  
Aujourd'hui mes pas sont pesans ;  
Mes cheveux dégarnis et blancs ,  
Tout m'avertit de la vieillesse.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs cette comparaison si neuve et si gracieuse de la légèreté du bel âge avec le vol rapide du vieux Saturne. Les observations d'ailleurs nous entraîneraient trop loin, et nous ne sommes pas au bout de notre tâche.

Anacréon, en se rappelant son âge, songe qu'un peu de toilette réparerait les torts de la vieillesse; venez, dit-il, à ses esclaves,

Sur mon front avec abondance,  
Répandez des parfums exquis;  
Donnez à mon cothurne encor plus d'élégance;  
Qu'un air voluptueux règne dans mes habits.

Anacréon vêtu comme un satrape, et entouré de tout le luxe et de toute la mollesse asiatique, au milieu d'une troupe de femmes, dont les unes parfumaient ses cheveux d'*huile antique*, et les autres à ses pieds rattachaient les cordons de sa chaussure, eût paru la chose la plus absurde et la plus choquante, si les spectateurs n'avaient pas été en train de rire de tout.

Le charme de la voix de Laïs n'a pu contenir ce rire inextinguible, et chaque vers qu'il disait était accueilli de nouveaux éclats. Quand on accorderait que cette scène d'une exagération si ridicule est dans les mœurs grecques, il n'en serait pas moins vraie de dire que la manière de voir et de sentir des spectateurs, doit être comptée pour quelque chose dans le spectacle qu'on leur offre, et que, s'il n'est pas permis de donner aux personnages qu'on reproduit sur la scène des usages qui leur soient étrangers, il faut éviter avec autant de soin de les offrir dans des circonstances qui choqueraient et révolteraient infailliblement ceux à qui on veut plaire. Cet art d'adapter les mœurs anciennes aux nôtres, ou plutôt de ne prendre dans les premières que ce qui peut être de quelque instruction ou de quelque intérêt pour les modernes, est un des premiers et peut-être des plus rares talents du poète dramatique.

Un orage est venu interrompre la toilette d'Anacréon,

mais non pas la gaieté du public. L'Amour , sous la figure d'un jeune enfant , frappe à la porte ; on lui ouvre , il entre tout en pleurs. Le sensible vieillard oublie Corine , et n'a plus d'yeux que pour lui. Petit ami , dit-il , cesse tes larmes. Le *petit ami* a beaucoup fait rire.

Mais pourquoi par les champs courir ainsi pieds nus ?

L' A M O U R .

Ah ! j'ai bien du chagrin.

A N A C R É O N .

Si jeune avoir des peines !

Tu me conteras tout cela ;

Réchauffe tes mains dans les miennes :

Es-tu bien comme te voilà ?

Pour se former une idée de cette scène , il faut joindre à ce ridicule dialogue , les soins , l'empressement , les caresses d'Anacréon , qui indiquaient , d'une manière assez peu équivoque , l'espèce d'intérêt qu'inspirait le *petit ami*.

L'amour va se coucher , et dans l'acte suivant il repa-  
rait avec Anacréon qui obtient de lui les détails de son aventure. Cette aventure n'est autre chose que celle de Vénus surprise avec Mars par Vulcain. Nous n'oserions transcrire ici ces couplets qui sont de nature à ne pouvoir pas même être chantés devant une femme un peu scrupuleuse. Il ne manquait à l'indécence de cette scène , que Bathylle ; l'amour sort et Bathylle arrive. Il est vrai qu'il vient accompagné de Corine et de Glycère ; mais son nom seul ne devait-il pas le bannir du théâtre ? Et si Voltaire , qu'on n'accusera pas de rigorisme , dit à Horace :

Je n'ose te parler de ton Lygurius ;

comment a-t-on osé , devant une assemblée nombreuse et composée en grande partie de femmes , faire paraître sur la scène le Bathylle d'Anacréon ?

Bientôt une esclave vient se plaindre du petit fugitif qu'on lui avait confié.

Anacréon , cet enfant intraitable ,

Se croit ici maître de tout .

*Avec son petit air aimable ,  
Il déchire nos fleurs , nos voiles , et par-tout  
Fait un vacarme épouvantable.*

Ces espiègleries attirent de nouvelles caresses à l'Amour ; chacun se le dispute pour l'embrasser ; et Anacréon , dans son transport , lui dit tendrement : M'aimes-tu bien ? Cependant le charme opère , la présence du dieu embrase les quatre amans ; ils se tournent vers la statue de l'Amour , ils s'écrient :

De nos âmes de *feux* à ton trône élançées ,  
Tous les transports sont d'ivresse et d'amour.

Après l'hymne à l'amour , on dresse la table , et l'on chante un autre hymne à Bacchus.

Honneurs au dieu de la vendange !  
Au héros de l'Indus , honneurs !

Anacréon n'oublie pas de soutenir sa réputation de beau buveur.

Remplis , *esclave intéressante* ,  
Ma coupe une seconde fois.

L'esclave intéressante a aussi beaucoup diverti l'assemblée. Tout-à-coup un son de trompe s'est fait entendre ; on apporte un rouleau tombé des nues ; c'est , dit-on , un message de Cythère dont l'Amour s'est évadé , et Venus promet *sa plus chère faveur* à celui qui lui ramènera le petit fugitif. Au signallement qu'elle en donne , tout le monde le reconnaît ; on le charge de chaînes de fleurs ; Vénus arrive dans un nuage , et l'enlève. L'idée de ce dénouement est prise dans le prologue de l'Aminte , où Vénus promet à celui qui lui rendra son fils ,

*O dolci baci , ó cosa altra più cara ,*

ou de doux baisers , ou quelque chose de plus doux encore,

Le public , toujours juste au milieu de ses plus grands actes de sévérité , a beaucoup applaudi Laïs , quand les éclats de rire n'étouffaient pas sa voix ; madame Branchu , dans une grande partie de son rôle , qu'elle a chanté avec goût ,

gout, et qui était le moins ridicule de tous; Vestris, dès qu'il a paru sur le théâtre, et madame Gardel pendant tout le temps qu'elle n'a pas chanté.

Les balets ont aussi paru faire plaisir, et la musique a été goûtée dans plusieurs endroits; mais, en général, elle a beaucoup souffert de l'influence du poème, et elle a paru plus-bruyante qu'agréable.



THÉÂTRE DE LA RUE DE LOUVOIS!

*La Petite Guerre, comédie en trois actes, en vers, par MM. Chazet et Dubois.*

Nous comptions dire quelques mots de la Petite Guerre, mais Anacréon nous a entraînés plus loin que nous ne l'aurions cru. Au reste, de quel intérêt aurions-nous entretenu le public? De l'intrigue? Elle est au-dessous de rien. Du style? Il est lâche et sans couleurs. Des traits d'esprit et de la pièce? On ne peut pas dire qu'elle en soit totalement dépourvue; mais ils sont de telle nature, qu'ils fatiguent quand on les entend, et qu'on se croit trop heureux quand on les oublie.

A N N O N C E.

Almanach des Dames, pour l'an XII (1804), composé d'un recueil de poésies; la plupart inédites des meilleurs auteurs français, orné de six gravures par Lambert et Fortier, représentant Phèdre et Hippolyte, par Guérin; l'Enlèvement d'Hélène par le Guide; la Mort d'Eurydice, par le Poussin; la Communion de Saint-Jérôme, par le Dominicain; la Décentie de croix, par Rubens; l'Apparition du Christ aux saintes Femmes, par de la Hire, et de trois morceaux de musique, gravés par Richomme. Un vol. in-16 de 224 pages. Papier vélin, prix broché, 5 fr., relié en veau, tranche dorée, 6 fr., et en maroquin, tranche dorée, 7 fr. 50 cent.

A Paris, chez Heinrichs, à l'ancienne librairie de Dupont, rue de la Loi, n. 1231; Fuchs, rue des Mathurins; Levrault, Scholl et compagnie, quai Malaquais;

Et chez le Normant, libraire, imprimeur du Journal des Débats, rue des des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

## P O L I T I Q U E.

*Aux Guerriers de l'armée d'Angleterre.*

SOLDATS FRANÇAIS ! je n'ai point à vous exposer des intérêts politiques. C'est dans les cabinets, et non dans les camps qu'ils doivent se peser. Peu importe que ce soient de vastes contrées ou un rocher qui soit l'objet de la guerre. Pour ce rocher un grand pays vient d'armer sa population entière, de couvrir la mer de ses vaisseaux, et l'Europe de ses émissaires ; pour ce rocher, une nation policée a rompu un traité solennel ; elle a bravé tous les maux de la guerre, toutes les hontes de la perfidie. Voyez ces nuées de bombes ; entendez cette artillerie foudroyante : voilà les voix qui vous demandent Malte. Elles vous demandent tout l'honneur de la France, tout celui de vos victoires.

C'est en vain que vous avez rempli la terre du bruit de vos armes ; c'est en vain que vous avez triomphé des frimas de la Hollande, des rochers et des précipices du Saint-Gothard, des sables et des vents du désert ; un nouvel élément est amené sur le champ de bataille, et opposé à votre inexpérience. Vous n'avez rien à ignorer. Toute l'Angleterre célèbre d'avance votre défaite. Les brumes de la Tamise se disent qu'elles flétriront les lauriers d'Arcole et de Lodi ; la basilique de S. Paul, qu'elle s'ornera de vos drapeaux ; les roches blanches de Douvres, qu'elles se rongiront de votre sang.

A dieu ne plaise que je prétende exciter ainsi votre enthousiasme ! Des Français n'ont à se garder que de l'impatience ou de la témérité. Jamais il ne vous a été plus nécessaire de maîtriser vos courages. Tout est nouveau dans cette guerre nouvelle. Je ne sais quelle discipline maritime s'est ajoutée à la discipline des camps. Vous avez fait long-temps l'exercice sur le sol ; vous allez le

faire sur les eaux. Savoir s'aligner sur les vagues, s'apercevoir dans la nuit, se faire entendre dans la tempête, combattre à-la-fois la mer, l'ennemi et les vents : telle est votre tâche.

Au milieu de tant de précautions nouvelles et minutieuses, au milieu de tant de détails étrangers et fastidieux, j'ose implorer cette haine même que vous portez à l'ennemi. Les petites irritations se lassent ; la faible animosité est sans haleine ; un autre caractère est le partage d'une colère superbe. Docile, parce qu'elle est confianté ; patiente, parce qu'elle est sûre, elle porte envers les choses une sagesse qu'elle dédaignerait d'opposer aux hommes. Elle sait qu'elle doit être alors, non emportée et véhémence, mais discrète et industrieuse. Elle sait qu'elle doit diriger avec prudence sa conduite, dresser avec calme tous ses plans, et garder pour le temps opportun son impétuosité et ses fureurs.

Comme vos combats vont être différens, votre gloire aussi sera différente. Tout est changé pour vous sur ce nouveau théâtre, mais tout y est agrandi. Le courage ne cesse jamais d'être beau. Dans tous les temps, la gloire appartient au cœur qui sait se roidir contre l'amour vulgaire de la vie. Mais si vos anciens trophées ont porté cette empreinte, leur objet n'a peut-être pas eu toujours un assentiment unanime. Vous ne les avez point oubliés ces temps de déchirement et de détresse. Dans cette nuit horrible, où l'ancienne patrie n'était déjà plus, et où la nouvelle n'était pas encore, vos nobles fronts ne furent pas toujours couronnés par des mains pures. Aujourd'hui que nos divisions sont éteintes, que la guerre n'est plus ternie par des principes de désolation et de ruine ; aujourd'hui qu'à des impressions funèbres ont succédé le sentiment de notre paix intérieure, celui de nos espérances futures, la réapparition de nos grands et antiques souvenirs ; c'est aujourd'hui que vous avez sur-tout un grand caractère, car vous avez tous les vœux.

Voyez l'austère républicain, l'admirateur outré des

monarchies , le partisan indompté d'une égalité sauvage ; ils envoient également des bénédictions à vos armes. Vous pouvez compter ainsi les oppresseurs et les victimes , ceux qui sont tombés dans le torrent de la révolution , et ceux qui l'ont traversé sans tache. Vous les compterez aussi ces cent mille familles réfugiées dans les masures de leurs fortunes , orgueilleuses d'avoir succombé avec la patrie et de se relever avec elle.

La France entière, cette fois, vous tresse des couronnes. Elle a pris possession de vos courages , et elle veut s'approprier votre gloire. Mais l'honneur de vos noms n'appartiendra pas seulement à la patrie ; il est avant tout l'appanage de vos familles. Oh ! que l'homme est misérable quand il s'obstine à demeurer dans la petite dimension de lui-même ! D'un autre côté, qu'il est ridicule, lorsque dans sa bouffissure il cherche à embrasser l'humanité entière ! La Providence ne nous fit ni pour une sphère aussi vaste, ni pour un cercle aussi étroit. Lorsque sa bonté nous permit d'échapper à la condition d'une existence frêle et passagère , ce fut en nous donnant les deux liens de famille et de patrie.

PERQUÉ, VALTÔN, BAVASTRE, si je ne me trompe, vos noms ne sont point connus dans nos fastes ; mais vos âmes plébéiennes ont su trouver le piédestal qui éleva les maisons drusiennes et émiliennes. C'est peu de chose en soi que des haches ; elles deviennent d'un grand prix , lorsque c'est une nation entière qui les donne et une race entière qui les reçoit. Vous ne me contredirez point si j'affirme que vous ne les avez point reçues pour vous seuls. Ils veulent y avoir quelque droit , vos vieux parens qui vous ont produits à la vie , et qui ont nourri votre enfance. Trop faibles, vos enfans n'ont peut-être encore de souris que pour leur mère ; mais dans peu , lorsque rassemblés autour de vous comme les rejetons de l'olivier , vous leur montrerez ce prix de vos combats , les premiers frémissemens de leur cœur seront pour votre courage. Ces haches appartiennent encore à vos maisons. Sur le déclin de la vie,



vous ne les emporterez point avec vous ; vous les laisserez comme l'honneur du toit héréditaire ; elles parviendront ainsi , de génération en génération , à vos derniers neveux ; plus heureux de ce morceau de fer acquis par votre sang , que de toutes les richesses amassées par vos sueurs.

Hélas ! peut-être aussi dans un nouveau délire public , ces reliques de votre courage leur seront arrachées. Mais les révolutions qui changent beaucoup de choses , ne changent pas au moins les bases éternelles du beau et du juste. Après beaucoup de fracas , nous savons que tout se relève. Assis sur des ruines , l'homme de bien se retrouve alors avec ses anciennes vertus : matière moins facile à dissoudre , que le fer des girouettes ou le ciment des tours.

SOLDATS FRANÇAIS ! agréez mes vœux et mes respects.

*Le Rédacteur de la partie  
politique du Mercure.*



Les nouvelles de cette semaine nous mettent à même de satisfaire toutes les classes de lecteurs. Aime-t-on les négociations ? nous apprendrons que la correspondance intime de l'empereur de Russie avec le roi de Prusse n'a pas plutôt cessé , qu'elle s'est établie avec l'empereur d'Allemagne. On parle de conférences importantes qui ont eu lieu en même temps à Paris , à Pétersbourg et à Vienne , et où la maison d'Autriche aurait été revêtue d'une sorte de prépondérance. L'arrivée inattendue à Vienne de M. le comte de Trasskoy qu'on sait jouir de la confiance particulière de l'empereur de Russie ; ses rapports journaliers avec le ministre d'état comte de Cobenzel , l'activité qu'on remarque depuis ce temps , dans la légation française : en voilà assez pour faire croire que la médiation entamée d'abord par les cours du Nord , à touché des intérêts de nature à y appeler comme partie principale , le cabinet de Vienne.

Nous dirons à ceux dont le goût est pour la guerre ,

que l'expédition secrète de Londres , qui a été préparée si long-temps aux dunes , a dû mettre à la voile vers le milieu de septembre ; elle consiste en 6 mille hommes commandés par le général Moore. Nous dirons que le ministère britannique a donné des ordres d'approvisionnement pour cent mille hommes au printemps prochain , que les flottes anglaises ne cessent de faire des ravages sur nos côtes , et que la France poursuit ses plans de descente avec une suite et une activité qui s'accroît chaque jour.

Nous dirons aussi qu'une attitude belliqueuse semble avoir saisi tout le continent , que 32 mille saxons vont relever les 30 mille danois , que quelques additions ont été faites dans les armées de la Prusse et de la Russie , que l'Autriche n'exerce pas seulement ses troupes dans les camps destinés à cet effet , qu'elle met en vente tous ses biens domaniaux , et quelle se prépare ainsi un fonds de guerre de plus de 700 millions tournois.

Enfin , nous dirons à ceux qui veulent absolument la paix , qu'au Nord la France a consenti non-seulement à ne pas donner d'extension à son armée en Hanovre , mais même à alléger , autant qu'il lui a été possible , les contributions du pays , à ne point s'avancer vers la Baltique , et à réduire à 24 mille hommes le nombre de ses troupes. Nous dirons qu'au Midi sa conduite a porté , envers le roi de Naples , les mêmes caractères de ménagement et de modération , et que d'après une espèce de capitulation , elle a consenti à ne pas s'approcher davantage de la Sicile , et l'Angleterre de n'y faire aucune tentative. Ces circonstances pourraient bien ne pas paraître encore assez décisives ; mais nous ajouterons , pour leur donner plus de force , que , d'après certaines gazettes anglaises , le cabinet britannique licencie déjà ses volontaires , qu'il vient de donner ordre à une partie de ses fournisseurs de cesser leurs approvisionnements , que certaines propositions qui lui ont été faites lui ont paru conciliantes , qu'on va jusqu'à nommer l'ambassadeur chargé de venir les dis-

cuter : lord Holland , neveu de M. Fox , lequel n'attend plus que ses passeports pour se rendre à Paris.

Au milieu de ces tableaux différens, tout ce que nous pouvons voir encore de certain, c'est la guerre et les négociations. Pour la paix, elle n'est pas aussi avancée qu'on le dit, et elle ne peut pas l'être. Nous voulons croire à l'évacuation de Malte, mais nous ne savons comment se concilierait avec la prépondérance maritime actuelle de l'Angleterre, un établissement dans la Méditerranée, destiné à augmenter cette prépondérance. Ce n'est pas seulement le souverain de Marseille et de Toulon qu'une prétention semblable doit incommoder ; il nous semble que c'est encore celui de Venise et de Trieste, celui de Carthage et de Minorque, de Naples et de Palerme, les possesseurs du Bosphore, de l'Égypte et de l'Archipel, les possesseurs de la Crimée, les protecteurs de Corfou et des îles Ioniques.

Mais ce n'est peut-être pas même la difficulté de ces grands intérêts, qui apportera les plus grands obstacles aux négociations. Toute l'Europe est remplie de prétendus hommes d'état qui ne cessent de souffler la guerre, en faisant semblant de négocier la paix. Ces ministres, profonds dans les intérêts de leur vanité, semblent n'avoir point d'yeux pour de grands aperçus politiques. Ils ne pardonnent point à la France d'avoir fait respecter ses armes, Ils pardonnent à l'Angleterre d'étendre par-tout sa domination, et ils semblent prêts à se concerter avec elle pour lui assurer le despotisme des mers.

#### *Réponse au pamphlet contre M. Pitt.*

D'après l'attaque vigoureuse du parti de M. Addington contre celui de M. Pitt, il était naturel de prévoir qu'une défense ne tarderait pas à paraître. Le lecteur a vu, dans notre dernier numéro, un extrait du pamphlet, tel qu'il a circulé à Londres dans les cercles ministériels. Voici la réponse qui vient d'être publiée dans le *Truc-Briton*. On

assure que cette pièce est de la composition de M. Canning : il n'est pas difficile de le reconnaître , c'est absolument son ton et son style.

*Au très-honorable , William Pitt, etc. etc.*

MONSIEUR ,

« Qu'un manifeste ministériel soit sorti en ce moment des presses de la trésorerie ; que de misérables sentimens de parti aient pu engager à rompre l'unanimité, des hommes qui n'ont cessé de l'implorer, et dont elle a fait, au défaut de talens tout l'appui ; voilà ce qui ne peut s'expliquer par aucun principe de prudence, d'honneur, de décence, ou même de commune politique. Tel est le caractère de cette attaque, qu'on ne pourrait s'empêcher, par tous ses caractères, de regarder comme officielle, quand même l'auteur n'en serait pas connu.

Dans tous les temps, cette attaque devrait être considérée comme l'insulte la plus grave ; mais en ce moment, quelle palliation, quel motif pourrait-on trouver pour excuser une telle violation de la confiance privée ? Regardera-t-on comme une exposition franche des affaires d'Etat, cette Macédoine de quelques faits mêlés à un amas de faussetés qui défilent à chaque page, et qui terminent, pour ainsi dire, chaque période ? Quel nom donner à un catalogue de charges notoirement fabriquées pour le plus infâme dessein, celui de mettre dans la boue, aux yeux de la multitude, les plus beaux et les plus grands caractères de ce pays ? Sont-ce donc ces ministres, qui n'ont cessé de prêcher la nécessité d'un sentiment commun, d'une cause commune, de l'union des cœurs et des mains, qui ont uniformément stigmatisé, comme inconvenable, la plus légère improbation de leur conduite ?.... Sont-ce ces hommes qui osent aujourd'hui faire inscrire sur leurs bannières un tissu de calomnies et de faussetés ? Ces hommes si faibles, qu'ils n'ont pas même l'estime de leurs patrons et de leurs amis, sont tellement dénués de prévoyance, qu'ils n'ont pas aperçu que leur détestable politique allait retomber sur leur tête avec une célérité redoublée, et que la blessure qu'ils recevraient d'un instrument qu'ils ont eux-mêmes pris soin de harder et d'envenimer, finirait par les faire tomber en corruption et en gangrène. Il leur semble, au contraire, avoir fait une grande prouesse ; ils croient avoir répandu une terreur mortelle sur tout le corps politique ; au moins c'est ce

qu'on peut conjecturer, à leur air de triomphe et à la manière avec laquelle ils entonnent, en battant des ailes, le chant de la victoire. Voilà les hommes qui osent se proclamer *fidèles, capables, énergiques et heureux. Fidèles!* la manière dont ils viennent de traiter leur ancien patron et leur meilleur ami, en est une preuve. La lisière sous laquelle ils ont été obligés, pendant long-temps, de marcher en dépit d'eux-mêmes, est une preuve de leur capacité. *Energiques!* qu'on consulte leur correspondance avec Bonaparte, antérieurement à l'ordre de rappel de lord Withworth. Quant à la quatrième qualité, je laisse aux événemens ultérieurs à en décider. Je ne leur connais encore de titre sur ce point, que la perte de l'électorat d'Hanovre et le fâcheux état de l'Irlande. Je leur accorderai toutefois cette épithète dans toute son étendue, si, après tous les maux dont ils auront bientôt à rendre compte, ils échappent à la vengeance publique, ou si on leur permet de se réfugier en sûreté dans une obscurité qui est toute faite pour leurs habitudes et pour leurs vues.

Mon intention n'est point d'examiner page par page, paragraphe par paragraphe, tout ce *farrago* qu'on nous donne pour un précis sur l'état des parties. Aucune réponse ne doit être faite à cet égard, que par celui même dont la parole doit être regardée, dans ce pays, comme décisive, tant qu'il y restera une ombre d'honneur, de sentiment et de reconnaissance. Ici, monsieur, c'est vous même que j'appelle à repousser cette attaque sur votre caractère. Vous y êtes tenu d'autant plus, que ceux qui la font ont eu part à votre confiance, et qu'il n'est pas donné à l'univers de savoir à quel point ils en ont abusé. Oui je vous somme, monsieur, et vous supplie de laisser un moment de côté le juste mépris qu'a dû exciter en vous cette misérable et perfide conduite. Une mouche bourdonnante a sans doute peu d'importance; à la fin, cependant, elle est importune. Il n'est pas nécessaire ici de votre vigoureuse lance; il suffit d'un mouvement de votre bras. Un geste rendra à la raison ces hommes infatués. Sérieusement, il me paraît nécessaire que vous les détrompiez, et que vous preniez la peine de les convaincre que ce sentiment exalté, qu'ils paraissent avoir de leur propre importance, n'a d'autre fondement que la bonté de ceux qui, en désapprouvant leur conduite, ont voulu s'occuper à la corriger, plutôt que d'agiter encore l'esprit public dans un moment de danger public. Qu'un *Addington*, un *Bragge*, un *Hobhouse*, osent se placer en parallèle avec

le fils de Chatam ; qu'ils osent se rendre les détracteurs d'un génie qu'ils ne peuvent apprécier, c'est une caricature ridicule, que leurs partisans ne pourront contempler sans sourire : c'est une absurdité palpable, que leurs amis affligés regarderont comme le précurseur de leur chute. Que dire, en effet, de ces ministres qui, courtisant pendant un temps la popularité avec tout l'artifice qui était en leur pouvoir, faisaient des coquetteries à un parti, affectaient de la candeur envers un autre, se soumettaient avec modestie aux suggestions de tous, et qui actuellement jugent à propos de s'établir en hostilité contre tous, excepté contre leurs nouveaux prosélytes ; que dire lorsqu'on les voit se répandre en injures, avec une volubilité semblable à celle des démagogues parisiens, et dans un style tellement voisin du jargon révolutionnaire de la France moderne, qu'on pourrait presque être persuadé que l'éditeur de cette *conglomération* du *spleen* ministériel n'aurait pas été toujours aussi opposé à ses principes, qu'il est de sa politique à présent de le paraître ?

Quelque opinion que ces hommes veuillent avoir d'eux-mêmes, nous ne pensons pas qu'ils osent se compter pour quelque chose dans le courage et le patriotisme qu'ont fait éclater tous les rangs. Il est connu que chaque mesure, chaque discours qui s'est produit du banc de la trésorerie, a eu pour effet de décourager ou de tromper le peuple. On a banni la vérité, et les préparatifs vigoureux ont été décrédités. Les galeries du parlement ont été vidées, du moment qu'on a pu entendre la vertu ou le patriotisme ; et on a régala la canaille de demi-mesures et de demi-vérités. Des sophistes, au lieu d'hommes d'état, se sont chargés de tâter le pouls à la nation, et de traiter ses affections nerveuses. Un jour on était pour les négociations, un autre jour pour la guerre. Une semaine c'était la plus grande confiance, une autre le découragement. Croit-on qu'une semblable conduite ait dû avoir de bons effets ? Ces ministres écoliers ont-ils réellement prévu tout ce qui s'est manifesté de courage ? ou, s'ils l'ont prévu, ont-ils la présomption de l'attribuer à leurs efforts ? Puisque quelques-uns d'entr'eux, monsieur, ont eu part à votre administration, ce qu'ils ont acquis auprès de vous de lumières, doit suffire pour leur apprendre à s'apprécier. Je n'hésite point à affirmer que les chanteurs à un demi-sou, les poètes des carrefours, et les faiseurs de caricatures, nous ont plus servi que les efforts unis des orateurs ministériels et leur bande coalisée de patriotes

pensionnés. C'est à vous, monsieur, c'est à la revue que vous avez faite de nos forces, à l'état que vous nous avez donné de nos moyens, et de la manière de les employer, c'est à cet appel que vous avez fait à la raison et au courage du pays, que sont dus ces prodiges d'efforts et de dévouement qui se sont manifestés pour la cause commune. ....

Mon intention n'est pas, ainsi que je l'ai déjà dit, d'entrer dans aucune observation critique sur ce curieux papier: je ne puis taire cependant l'admiration que m'a causée la phrase suivante que je vais en extraire, et qui parlera d'elle-même. *Réellement s'il existe en ce pays un homme qui ait jamais eu confiance dans la durée de la dernière paix, je lui conseille de garder son secret. C'est une sottise qu'il ne réussirait pas à faire attribuer à d'autres hommes; c'est un sot du fait de la nature, et non celui de M. Addington.* Voilà ce qui se trouve dans le porte-feuille de l'homme même qui a fait cette paix, qui a sacrifié nos succès et compromis le caractère du pays, qui nous a dégradés aux yeux de l'Europe, qui nous a fait descendre dans l'échelle des nations, qui a licencié notre armée et démantelé notre marine, et qui n'a montré d'activité dans son administration, que pour presser et expédier la réduction de nos forces navales et militaires: le tout pour nous procurer une paix sur la permanence de laquelle sa propre déclaration a l'insolence de nous apprendre qu'il n'a jamais reposé la plus petite confiance. J'aurai à cet égard beaucoup de condescendance; je supposerai qu'un homme de très-médiocres facultés, en examinant le traité d'Amiens, ait pu avoir peu d'espoir de sa durée; que peut-être il ait pensé que le ministre, ainsi que ses collègues, ne se sont jamais proposé de l'exécuter; et que, tout en engageant la foi de leur pays à en remplir les conditions, ils avaient résolu d'avance de les violer et de retenir Malte, quoi qu'il pût arriver: dans ce cas même, qu'il me soit permis de demander si une telle confession est convenable de la part des ministres, et si ce n'est pas insulter notre naïve simplicité et notre bonhomie, que de nous avoir bercés avec de semblables rêveries.

J'ai été amené à en dire plus que je ne me proposais. Je ne tenterai pas de nouvelles expériences sur un sujet aussi complet. C'est à vous, monsieur, comme habile anatomiste, que je laisse à disséquer cette *carcasse de malfaiteur* condamné par son propre aveu. Je vous le

répète, vous avez à jouer dans ce drame un rôle dont ne doivent vous détourner ni les sentimens de dignité, ni ceux d'une compassion qu'on a déjà reçue avec ingratitude. La patrie appelle l'homme qui l'a plus d'une fois sauvée, et dans lequel elle s'honore de chérir une dignité qu'elle regarde comme unie à la sienne. Elle n'a point d'hésitations, elle n'entretient point de crainte, mais elle demande le sacrifice, elle veut voir exposer la difformité de ceux qui ont osé jeter une tache sur l'honneur intègre et le pur patriotisme. Ce que vos ennemis avoués et déclarés n'ont jamais osé, est entrepris par des amis que vous avez tirés de la poussière. Les voilà qui tournent contre votre propre sein les instrumens que vous leur avez donnés. Il n'y a que deux points d'où soient jamais partis contre vous, monsieur, des traits d'une telle virulence; il n'y a que deux points d'où se soit produite la politique d'attaquer votre caractère : la cour de Saint-Cloud et le banc ministériel à *Saint-Stephens* (Parlement.) Dans ces deux points, on a le même objet; celui de vous exclure des conseils de votre pays; dans ces deux points, on compte sur la destruction de votre influence, comme un moyen de conserver la sienne.

On ose vous dire, sous le sceau de votre successeur, que vous l'avez une fois appuyé ouvertement, et on ajoute *peut-être aussi officieusement*. Fi donc! il ne sera plus regardé, du moins à présent, comme une chose officieuse de votre part, si vous prenez la peine de vous laver des ordures dont ces charretiers, hommes d'état (State scavengers (1), personnages dignes des sales fonctions qu'ils exercent, ont jugé à-propos de vous salir. Une accusation officielle demande une défense authentique. Le grand nom de Pitt ne doit pas, ne sera pas flétri par une administration métiye dont le *caravensera* est ouvert à tous les principes, à toutes les sectes, à tous les talens, aux renégats Torys, aux pensionnés démagogues et aux réformés Whigts.

J'ai l'honneur d'être, avec admiration et respect pour le premier et le plus exalté talent qui ait jusqu'à présent honoré la nature humaine, et avec la plus haute reconnaissance pour son application régulière et infatigable aux intérêts de mon pays,

Monsieur, etc.

FITZ-ALBION.

---

(1) Scavenger veut dire, littéralement, *boueur*. *State scavengers*, des boueurs d'état.



NOUVELLES DIVERSES.

Londres , 21 septembre.

L'expédition secrète qui a été préparée aux Dunes , doit mettre à la voile vers le 15 de ce mois. Le corps de troupes qui y sera employé , consiste en 6 mille hommes , qui ont ordre de ne prendre avec eux d'autres bagages , que quelque linge de rechange. Le général Moore est désigné pour commander cette expédition.

Les deux vaisseaux de ligne *la Défense* et *le Persée* , qui ont beaucoup souffert au dernier bombardement de Boulogne , sont arrivés à Sherness pour être réparés.

—Les papiers anglais élèvent , en général , beaucoup de plaintes sur la mesure par laquelle le gouvernement vient de licencier la plus grande partie des volontaires. Le *Morning Chronicle* se plaint encore plus du peu d'âme qu'a montré la noblesse anglaise. A peine y a-t-il une demi-douzaine de pairs qui se soient fait inscrire au café loyd. « Nous ne prétendons pas , dit cet écrivain , qu'ils doivent se conduire précisément comme des marchands anglais ; mais au moins devraient-ils donner quelque exemple éclatant de patriotisme. Il est honteux que ceux qui devraient être à la tête de l'armée , se cachent sur les derrières du danger , ou s'ensevelissent dans l'obscurité de la populace.

Le schooner le *Ant* entra hier à Portsmouth. Il avait pris , dimanche au soir , le navire américain *la Providence* , aux attéragés de l'île de Wight. La cargaison de ce vaisseau , sa peinture , sa voilure , ainsi que l'endroit de sa destination , Amsterdam , firent croire que c'était celui dont l'amirauté avait envoyé le signalement à ses croiseurs , comme devant amener la personne de Jérôme Bonaparte. Mais les recherches , cette fois , furent encore infructueuses ; Jérôme Bonaparte est demeuré à Baltimore : mais il est vrai qu'il devait effectuer son retour sur un bâtiment semblable à celui qui a été pris.

P A R I S.

Les journaux ont rapporté ces jours derniers une lettre de l'ex-directeur Rewbell. Cette lettre est un monument , qui nous paraît curieux , en ce qu'il peut manifester à

toute la France le mérite réel de ces hommes qui sont parvenus à la courber sous le joug. « Tant que des écrivains vains, dit l'ex-directeur, n'ont censuré que mes opérations politiques, j'ai cru ne leur devoir que le silence du mépris pour réponse ; mais je ne puis me taire sur des imputations qui flétrissent mon honneur. » A la manière dont cette phrase est conçue, on pourrait croire qu'il faut attaquer la probité de Rewbell pour avoir son estime ! Il ajoute : « Il est temps enfin que la vérité se fasse entendre ; qu'on sache si Rewbell a jamais manqué de délicatesse, et si ce sont ses ennemis ou lui qui nagent dans l'opulence. » Si la vérité avait jamais à se faire entendre, elle aurait probablement d'autres sujets à traiter que la probité de M. Rewbell ; mais ce qui étonne le plus de la part d'un homme qui devrait au moins avoir le talent d'un avocat, c'est la manière dont il établit la cause entre lui et ses ennemis : on dirait qu'il s'engage à prouver que tous ses ennemis sont riches. Si c'est là ce que la vérité doit nous apprendre, la France se trouvera posséder de grandes richesses.

— Il sera élevé à Paris, au centre de la place Vendôme, une colonne à l'instar de celle de Rome, en l'honneur de Trajan.

La colonne sera surmontée d'un piédestal terminé en demi-cercle, orné de feuilles d'olivier, et supportant la statue pédestre de Charlemagne.

— De nouveaux braves viennent de briller dans la carrière. Gloire à ce capitaine Saint-Haouen, à ce contre-amiral Magon, qui, avec de frêles bâtimens, n'ont pas craint d'affronter des vaisseaux de haut bord, et les ont contraints à respecter leur marche ! Les détails de ce beau fait d'armes sont rapportés dans deux dépêches extrêmement intéressantes du général Soult et de l'amiral Buis. Voici ce qu'on a appris depuis sur l'escadre anglaise. Trois bâtimens ont été obligés de rentrer, ayant été criblés de boulets ; ils ont débarqué un grand nombre de blessés : on les porte à plus de 100 ; leur perte paraît avoir été très-considérable.

Les mortiers de nouveau modèle qui ont été placés sur les côtes de France et la nouvelle méthode qui a été adoptée de mettre des pièces de trente-six sur des affûts qui permettent de jeter des boulets et des boulets creux à double portée, rendent l'ennemi beaucoup plus circonspect.

Le corsaire l'*Intrépide*, de Nice, et l'*Espérance*, de Marseille, ont pris et conduit à Ténériffe deux vaisseaux

anglais de quatorze canons chacun. Ces deux prises sont évaluées deux millions.

Il paraît que le vaisseau le *Lord-Nelson* a été repris par les anglais.

Rien n'égale le zèle avec lequel le gouvernement pourvoit à tout ce qui concerne la grande expédition contre l'Angleterre. Une ligne de correspondance est établie sur toute l'étendue des deux côtes. Des vedettes sont placées de lieue en lieue, et transmettent les paquets avec une célérité étonnante. Le 9<sup>e</sup>. régiment de hussards a commencé, sur les côtes du Calvados, ce service rapide et important, témoignage du travail infatigable auquel se livre le chef de l'état, pour la gloire et la succès de nos armes.

On parle d'une batterie flottante, qui tournera à volonté, et qui portera 90 pièces de fort calibre.

Une gazette allemande donne la description d'une fameuse machine propre à détruire une escadre entière, avant qu'elle n'arrive à la portée du canon. Cette machine, dont M. de Toll est l'inventeur, et dont il a fait l'expérience en petit sur la Neva, est une caisse semblable à celle des mines que l'on remplit de bombes. Elle peut être allumée quoiqu'elle soit cachée sous l'eau, et son explosion doit produire les effets les plus terribles.

On construit, dans la rue de Buffault, une maison dont toutes les parties se démontent à volonté, et peuvent être transportées sur 2 chariots. Elle est composée d'une petite antichambre, d'une chambre à coucher, d'un cabinet et d'une petite cuisine. On la dit destinée pour les voyages du premier consul.

Le général Laclos, inspecteur-général d'artillerie, commandant en chef cette arme à l'armée de Naples, est mort à Tarente, le 18 fructidor.

— M. Bernardin de Saint-Pierre, membre de l'Institut national, a annoncé, dans les journaux, que des pertes récentes et imprévues l'avaient déterminé à ouvrir une souscription pour une nouvelle édition de celui de ses ouvrages qui lui a, dit-il, donné le plus d'amis, *Paul et Virginie*. Nous sommes persuadés que tous les gens de lettres, tous les hommes de goût, en général tous ceux qui mettent beaucoup de prix à un beau talent joint à une belle âme, s'estimeront heureux de pouvoir donner à M. Bernardin de Saint-Pierre une aussi faible marque de leur intérêt. Nous ne partageons point les vues de cet écrivain dans ses *Etudes de la Nature*; nous ne partageons pas non plus le dédain avec lequel on les a repoussées. Nous reviendrons un jour sur cet intéressant et vaste sujet.

— La diète helvétique a signé, le 27 septembre, le traité d'alliance et la capitulation militaire apportés de Paris par M. Rouheire, secrétaire de la légation française. Il y aura à perpétuité paix et amitié entre la République Française et la Suisse, et alliance définitive entre les deux nations, laquelle durera cinquante ans. La paix perpétuelle de 1516, conclue entre les deux états, étant la base des alliances faites depuis cette époque, est rappelée dans le nouveau traité de la manière la plus expresse, ainsi que l'acte de médiation du 30 pluviose an 11 (19 février 1803.).

— Mercredi, à deux heures, le premier consul est monté, avec deux cents chasseurs qui partaient pour le Havre, sur l'une des chaloupes canonnières lancées à l'eau, du chantier des Invalides. Le premier consul a dû rester sur la chaloupe jusqu'à Saint-Cloud.

— Le duc de Wurtemberg a passé le 6 par Nancy, se rendant à Paris.

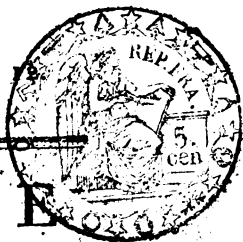
— On annonce que le roi de Suède viendra à Strasbourg, sous le nom de comte de Haga.

Voilà une belle leçon pour les nobles de tous les pays. En voilà aussi une pour ces prétendus philosophes dont la jalousie myope n'a su voir dans la noblesse qu'une institution de vanité. Dans tous les pays et dans tous les temps on a mis sur la montagne des modèles, et on a dit ensuite aux peuples, *inspice et fac secundum exemplar*. Dans tous les pays et dans tous les temps, les peuples ont aimé à voir devant eux, sur les routes de l'honneur, du courage, et des beaux sentimens, des hommes réputés grands ou nobles par leur place, par leur naissance, par leur génie, par leur éducation, par leurs habitudes. La France a été sur-tout remarquable par ces dispositions. Dans tous nos romans, dans toutes nos pièces de théâtre, c'est une règle presque sans exception, que le beau caractère soit pour le seigneur de château..... Quand une révolution est survenue, c'est au profit du praticien du village.

Le tribunal de Old Bayley vient de condamner à mort Humphrey Crawlcy, convaincu d'appartenir à diverses associations dont l'objet est de se joindre à Bonaparte, aussitôt qu'il sera débarqué, et d'avoir tâché d'embaucher, pour lesdites associations, le nommé Jean Hall, caporal au 2<sup>e</sup> régiment.

*Errata.* — Dans le dernier numéro, page 56, ligne trente-trois, *Manuscripts Perses*, lisez *Ersees*.

N<sup>o</sup>. CXX.) 22 VENDÉMAIRE an 18  
( Samedi 15 Octobre 1803. )



# M E R C U R E D E F R A N C E.

## L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

*Fragmens d'une Epûre à l'Empereur de Russie,*  
ALEXANDRE I<sup>er</sup>.

**M**use, franchissez les dernières limites  
Qu'à ses nouveaux états Catherine a prescrites;  
A l'héritier de Paul allez offrir mes vers.  
Je te salue, au nom de cent peuples divers,  
O toi ! du genre humain l'amour et l'espérance ;  
Tu connus antrefois les malheurs de la France ;  
Tu vis, pour l'asservir, ses voisins réunis ;  
Mais la France triomphe, ils sont assez punis ;  
Et l'Europe, par eux si long-temps désolée,  
Quand ton règne commence, est déjà consolée ....

Naguères nous formions les plus sincères vœux,  
Pour qu'élevé bientôt au rang de tes aïeux,  
Et déployant l'essor de tes belles années,  
Tu pusses accomplir tes hautes destinées. ....  
Soudain un cri sinistré a déchiré ton cœur. ....  
Tu dormais près du trône. .... on t'éveille empereur. ....  
Alexandre, empereur, a rempli notre attente ;  
Tout le bien qu'on peut faire, il le veut et le tente :  
Son œil a pénétré dans ces déserts affreux,

K

Que l'abus du pouvoir peupla de malheureux ;  
 Il a rompu les fers de ces tristes victimes ,  
 Dont la vertu peut-être avait fait tous les crimes.

A ces infortunés il offre son appui ,  
 Et toujours le malheur est sacré devant lui.

. . . . . En régnant par lui-même ,  
 Il fait d'un pur éclat briller le diadème ;  
 Non qu'il veuille imiter ces rois présomptueux ,  
 Qui craignent des pouvoirs le concours fructueux ;  
 Il veut que le sénat le seconde et l'éclaire ;  
 Il rend à ce grand corps sa force tutélaire.

. . . . .  
 Voyez les arts renaître , à sa voix excités.

Voyez les magistrats protéger les cités.  
 Des provinces, long-temps l'une à l'autre étrangères ,  
 N'offrent plus aujourd'hui qu'un seul peuple de frères.  
 Peuples ! ces biens divers sont des gages sacrés  
 Des biens plus grands encore qui vous sont préparés.  
 Au bruit consolateur des talens qu'il déploie ,  
 L'ombre de Catherine a tressailli de joie ;  
 Et Pierre , fier encor de son règne passé ,  
 Dans sa tombe a frémi de se voir surpassé. . . . .

*Par le colonel POULTIER , commandant d'armes  
 de Montreuil-sur-Mer.*

*Conseils d'une amie , à une jolie femme mariée à un  
 jaloux.*

O toi ! dont le cœur est lié ,  
 Sans qu'amour ait serré sa chaîne ,  
 Au sein d'une chaste amitié ,  
 Viens déposer ta triste peine.  
 Crains un confident séducteur ,  
 Dans un sexe souvent perfide.

Le serpent caché sous la fleur ,  
Prépare son dard homicide.

L'hymen , délicat ou jaloux ,  
Nous fait payer cher son estime ,  
Et souvent aux yeux d'un époux ,  
La moindre apparence est un crime.  
De ton mari comble l'espoir :  
Ce n'est pas tout d'être fidelle ;  
Il faut , pour remplir ton devoir ,  
Que son amour te juge telle.

S'il faut qu'une jalouse erreur  
Irrite son humeur farouche ,  
Que les flots d'un miel séducteur  
A l'instant coulent de ta bouche.  
Quand avec art on a cédé  
Aux transports d'une aveugle rage ,  
Bientôt le torrent débordé ,  
Revient caresser son rivage.

Ne fais plus craindre tes appas  
Aux beautés que la tienne efface ,  
Et sur les cœurs que tu domptas ,  
Laisse-les régner à ta place :  
Que chacune puisse à son tour ,  
Hélas ! plus que toi fortunée ,  
Allumer au feu de l'amour ,  
Le saint flambeau de l'hyménée !

Pour jouir de ta liberté ,  
Ne te permets point de licence.  
Pour exercer l'autorité ,  
Cache la sous la dépendance.  
A notre sexe il est bien doux  
D'ordonner à qui nous maîtrise ;  
Mais l'art de régner n'est pour nous ,  
Que l'art de se montrer soumise.

Si tu veux du progrès des ans  
 Retarder le cruel outrage,  
 Loin des plaisirs faux et bruyans,  
 Vis dans une retraite sage.  
 La rose exposée au grand jour,  
 En un matin courbe sa tête,  
 Tandis qu'en son obscur séjour  
 Brille long-temps la violette.

Docile à ces sages leçons,  
 Tu pourras être heureuse encore,  
 Et dans d'aimables rejets  
 Chérir un époux qui t'adore.  
 Le tendre amour qui, dans ton sein,  
 Dort, en poussant un vain murmure,  
 Un jour s'éveillera soudain,  
 Au cri touchant de la nature.

*Par l'auteur de la Nouvelle Ruth.*

## LA PÊCHE.

### *Dixième Cantate de Métastase.*

DÉJÀ la nuit s'avance,  
 Viens, ô ma Nice ! idole de mon cœur,  
 Viens respirer cette fraîcheur  
 Que répand sur ses bords cette mer en silence.

Connaît-on le plaisir,  
 Sans s'être reposé sur la riant arène,  
 A l'instant même où le zéphir  
 Caresse mollement l'onde de son haleine ?

Viens, ma Nice, quitte une fois  
 Ton asile champêtre :  
 Est-ce toujours sous de rustiques toits,  
 O doux plaisir, qu'on te voit naître ?  
 Tu respirez ici sur le bord de ces eaux.  
 Lorsque la nuit étend ses sombres voiles,  
 Un nouveau ciel respendit sur les flots.



## VENDEMIARE AN XII. 149

Le nombre et l'éclat des étoiles,  
Par cent torrens de feux,  
S'accroît, se multiplie,  
Et les rayons que la lune y marie,  
En s'y brisant en sont plus radieux.  
Si même tu préfères,  
Au récit de mes vœux,  
À mes larmes amères,  
Un tableau plus joyeux,  
Le jour, au son d'une corne marine,  
Rivale du luth de Phœbus,  
Je chanterai les amours de Corine,  
De Galatée, ou de Glaucus.  
Ma Nice, tu pourras toi-même de ces rives,  
Voir tes chères brebis paître en un pré voisin;  
Sous des rameaux touffus se nourrissant de thym,  
Y bravant du soleil les ardeurs les plus vives.  
Séduit par mes appâts, tandis que les poissons  
Se prendront à mes hameçons,  
Tu seras à la fois et pêcheur et bergère;  
Ils sortiront de leurs réduits secrets,  
Et folâtrant sur l'onde amère,  
On les verra courir dans tes filets.  
Pour toi les nymphes fugitives  
De ces tremblantes eaux,  
Tous les Dieux cachés sous les flots,  
A l'envi, de leurs dons, viendront combler les rives.

*Par J. A. Nicod.*

---

### ENIGME.

Lecteur, au nombre cent cinquante,  
Ajoute encor celui de dix;  
J'offre une fille intéressante,  
Pour le héros ayant son prix.

*Par M. PEUVRET, abonné.*

LOGOGRIPE.

LA jeunesse aime ma présence ;  
 La vieillesse a regret de n'en pouvoir jouir :  
 Je suis le père du plaisir ,  
 Des ris , des jeux et de la danse ;  
 Je marche cependant près de la continence.  
 En me décomposant , lecteur ,  
 Mes huit pieds te feront connaître  
 Un instrument utile au laboureur ;  
 Une note ; un auteur  
 Qui fit chanter les bergers sous le hêtre ;  
 Du liquide élément un ample réservoir ;  
 Le nom qu'on donne à tout combat sur l'onde ;  
 Ce que , chaque saison , Chloé craint de revoir ,  
 Et qui pour elle fuit comme pour tout le monde.

---

CHARADE.

QUE je plains le marchand , s'il ne fait mon premier !  
 Pourra-t-il tôt ou tard éviter la misère ?  
 Lecteur , c'est dans les Cieux qu'habite mon dernier ;  
 Cependant on l'a vu quelquefois sur la terre :  
 Le vigneron joyeux contemple mon entier ,  
 Qui de ses durs travaux doit être le salaire.

*Par PIERRE ROQUE , de Brive.*

---

*Mots de l'Enigme , du Logogriphe et de la  
 Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Caractère*.  
 Celui du Logogriphe est *Monstre*, où l'on trouve *Montre*.  
 Le mot de la Charade est *Passage*.

*Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce, et de leurs éditions ; par Ant.-Aug. Renouard. Deux volumes in-8°.*

Prix, 14 fr., et 17 fr. par la poste. Les mêmes, grand papier vélin satiné, et brochés, 30 fr., et 33 fr. A Paris, chez l'auteur, rue St.-André-des-Arcs, n°. 42; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

**D**E THOU, parlant dans son histoire du célèbre Robert Etienne, dit que François I<sup>er</sup>. doit plus de gloire à ce grand imprimeur qu'à toutes ses nobles et belles actions dans la guerre et dans la paix. Il dit encore que Robert Etienne a plus fait pour la France, et même pour le monde chrétien, que les plus fameux généraux avec toutes leurs conquêtes et leurs hauts faits militaires. Un tel éloge donné aujourd'hui au plus habile de nos imprimeurs, serait ridiculement exagéré; mais alors il pouvait bien ne paraître que juste et mérité. En effet, c'est à Robert Etienne et à son fils Henri que l'on doit en grande partie les rapides progrès des belles-lettres en France, et la fin de tous les maux sous lesquels la barbarie, l'ignorance et les plus cruelles superstitions faisaient à cette époque gémir l'humanité.

Un imprimeur, dont le nom doit, s'il est possible, être encore plus respectable pour la postérité que celui des Etienne, c'est Alde l'ancien, qui, né avant eux, et plus voisin encore de la renaissance des lettres, leur ouvrit la carrière par des travaux si grands, qu'aujourd'hui ils semblent presque incroyables.

Les Etienne ont eu deux historiens, Jansson d'Almeloven, et Maittaire dont l'ouvrage laisse peu

de chose à désirer. Plusieurs bibliographes ont également écrit la vie d'Alde, de Paul Manuce son fils, de son petit-fils Alde le jeune, et rédigé des catalogues de leurs éditions. Mais leurs recherches étaient en général très-imparfaites; et M. Renouard est véritablement le premier qui ait donné une histoire complète de ces trois imprimeurs, et formé une liste exacte et raisonnée de tous les livres qu'ils ont publiés.

J'espère qu'il ne se trouvera personne qui puisse regarder comme peu utilement employé le temps mis à recueillir les anecdotes de la vie littéraire de ces hommes laborieux et savans, et à composer le catalogue critique des beaux et rares ouvrages sortis de leurs presses; qu'au moins ce reproche, si par hasard il est fait, ne vienne pas de ces futiles littérateurs qui savent à peine mal écrire d'absurdes et puériles romans; ils ne peuvent être juges d'un ouvrage de ce genre: mais les hommes raisonnables et judicieux qui aiment les lettres et respectent ceux qui les ont glorieusement cultivées, et plus glorieusement propagées; qui ne songent qu'avec reconnaissance aux bienfaits répandus sur le genre humain par ces premiers savans, qu'avec admiration à leurs immenses travaux; ceux-là sans doute sauront très-bon gré à M. Renouard de ses laborieuses recherches. Leurs suffrages, sur lesquels il peut compter, le dédommageront assez de tous ceux que la frivolité ou l'ignorance pourraient ne lui pas accorder.

Alde l'ancien naquit vers le milieu du quinzième siècle, lorsque l'imprimerie récemment découverte, et l'arrivée des Grecs échappés à la ruine de Constantinople, ranimaient en Europe, et principalement en Italie, l'étude des lettres et le goût de toutes les belles connoissances. Les plus célèbres professeurs qu'il écouta furent Calderino pour le latin, et Guarini pour le grec. Ses nombreuses

éditions , et les belles préfaces qu'il a écrites dans les deux langues , prouvent combien il profita de leurs savantes leçons.

C'est en 1494 que parut à Venise le premier ouvrage sorti des presses d'Alde. Le fameux Pic de la Mirandole et le prince de Carpi , dont Alde avait été le maître , et qui fut depuis célèbre par ses malheurs , et si ridicule par ses querelles théologiques (1), paraissent avoir fait les premières dépenses de l'établissement ; car Alde n'était pas riche. Vingt et un ans après , en 1515, Alde mourut , âgé de près de soixante-dix ans : le nombre et la grandeur de ses entreprises pendant cet espace de temps assez court sont à peine concevables. Il publia les *premières* éditions d'Aristote , de Platon , d'Aristophane , d'Æschyle , de Sophocle , d'Euripide complet , de Pindare , d'Aratus , d'Hérodote , de Thucydide , d'Athénée , d'Hésychius , d'Harpocraton , de Philostrate , de Pollux , de Lycophron , de Stéphane de Byzance , de Denys *Périegète* , de Musée , de Quintus de Smyrne , de Coluthus , de Tryphiodore , de plusieurs orateurs et rhéteurs grecs , des épistolographes (2), des Œuvres morales de Plutarque , etc. Je ne parle pas de beaucoup d'importantes réimpressions , et d'une foule d'autres ou-

(1) C'est de lui que Marot a dit :

« Témoin le comte de Carpi ,

» Qui se fit moine après sa mort. »

M. de Burigny , dans sa *Vie d'Erasmus* , a donné beaucoup de détails sur ce prince.

(2) En rendant compte de ce recueil de lettres , M. Renouard témoigne le désir de le voir réimprimer. Son vœu va être rempli. M. Hoffman , de Leipzig , a annoncé qu'il publierait successivement les différens auteurs de cette intéressante collection. Il doit commencer , par les lettres attribuées à Chion. Voyez , *Comment, societatis Philolog. Lipsiensis. Tom. III , p. 268.*

vrages plus ou moins considérables en latin et en italien.

Quel est aujourd'hui l'imprimeur qui pût exécuter de telles entreprises , qui osât même y songer ? et combien l'admiration et la surprise augmentent , quand l'on pense à la difficulté dont il était de donner ces éditions *principes* ? La route était toute entière à ouvrir ; il fallait se servir des manuscrits anciens , souvent à peine lisibles , pleins d'abréviations embarrassantes , corrompus et altérés de toutes les manières ; il fallait les collationner , ce qui est fort pénible et fort long , et choisir , parmi les variantes , les meilleures leçons ; ce qui exige beaucoup de science , de jugement et de goût. On voit qu'il était nécessaire qu'Alde fût non-seulement imprimeur , mais savant , mais critique ; et heureusement il l'était.

Modeste autant qu'habile , jaloux par-dessus tout de la gloire de bien faire , Alde avait formé chez lui , sous le nom de *Nea-Academia* , une réunion de savans qu'il consultait sur le choix des manuscrits inédits à imprimer , et sur la critique des diverses leçons. Parmi les membres de cette académie , on comptait cet André Navagero qui , chaque année , brûlait , en l'honneur de Catulle , un exemplaire de Martial ; le fameux cardinal Bembo ; le moine Bolzani , le premier qui écrivit en latin les principes de la grammaire grecque ; le célèbre Erasme ; Alcyonio , que l'on accuse d'avoir détruit le seul manuscrit du traité *De gloria* de Cicéron , après en avoir fait entrer les plus beaux endroits dans un de ses propres ouvrages ; le grec Musuro , l'un des plus savans hommes de son temps ; Démétrius Chalcondyle , à qui nous devons la première édition d'Homère ; et Aléandro , qui fut depuis cardinal , et joua un rôle important dans les affaires ecclésiastiques du seizième siècle.

Tout le temps qu'Alde pouvait dérober aux tra-

vaux de son imprimerie, il l'employait à composer des ouvrages utiles ; il donna une grammaire latine, la meilleure qu'il y eût à cette époque ; un traité des différens mètres employés par Horace, lequel a mérité d'être souvent reimprimé ; un dictionnaire grec et latin, bien surpassé depuis, mais qui était alors le seul livre manuel de ce genre. On connaît encore de lui des notes sur différens auteurs, des traductions et d'autres opuscules.

Alde ne manqua pas d'ennemis : il avait trop de mérite, et il rendait trop de services pour qu'il en fût autrement. Le cynique Urceus Codrus (1) lui reprocha de vendre ses livres trop cher, et de ne les pas corriger avec assez de soin. M. Renouard justifie très-bien Alde du reproche d'incorrection ; le peu de fortune qu'il laissa prouve assez que l'autre reproche n'est pas plus mérité. M. de Burigny (2) a eu tort, je crois, d'avancer sur la foi du seul Urceus Codrus, qu'Alde avait amassé beaucoup d'argent par la vente de ses livres. Scaliger, qui est beaucoup plus croyable, dit, dans le *Scaligeriana* : « Alde a infiniment imprimé d'auteurs grecs, et cependant était pauvre ».

André d'Asola, beau-père d'Alde, lui succéda ; ses éditions, qui portent son nom et celui de son gendre, ne sont pas moins estimées que les véritables Aldines. Les ouvrages les plus importants sortis de ses presses, sont les éditions *principes* de Galien ; d'Hippocrate, de Strabon, de Pausanias, d'Artemidore et de Paul Aeginète.

En 1533, Paul Manuce, fils d'Alde, eut la propriété de l'imprimerie de son père. Il imprima peu de grec ; ce champ était presque moissonné. La littérature latine fut plus particulièrement l'ob-

---

(1) Mathanasiana, page 296.

(2) Vie d'Erasmus, tome I, page 135.

jet de ses travaux ; et parmi les auteurs latins , il s'attacha sur-tout à Cicéron , dont il a donné un très-grand nombre d'éditions , et sur lequel il a écrit des commentaires très-savans pour le temps , et que l'on estime encore. Paul Manuce avait formé son style sur celui de ce grand orateur , et il fut un des meilleurs *Cicéroniens* de son temps. C'était la mode de cet âge. Les littérateurs se piquaient d'écrire comme Cicéron ; quelques-uns même poussaient la manie jusqu'à ne pas se permettre d'employer un mot qui n'eût pas été dans ses œuvres. Le cardinal Bembo ne parlait de Dieu qu'au pluriel ; il dit , dans une de ses lettres , qu'un pape a été élevé sur le trône pontifical *par la protection des Dieux immortels : Beneficio Deorum immortalium* ; et écrivant , au nom de Léon X , à François premier , pour l'engager à faire la guerre aux Turcs , il emploie la formule païenne , *Per Deos atque homines ; au nom des Dieux et des hommes* (1). La foi chrétienne n'était plus alors appelée *fides* , mais *persuasio* ; l'eucharistie n'était plus *sacramentum corporis dominici* , mais ce qui était d'une latinité plus pure , *sanctificum cruentulum* ; pour excommunier , au lieu d'*excommunicare* , mot barbare , on disait , *diris deovere* , formule païenne , mais bien latine. Enfin , si les Cicéroniens eussent osé , ils eussent appelé Jésus-Christ , *Jovem optimum maximum* , ce qui eût été d'un style infiniment meilleur que *Jesum-Christum* , qui ne se trouve pas dans Cicéron ; mais ils avaient peur , et n'allèrent pas jusques-là (2). — Paul Manuce échappa à cet excès de ridicule et d'absurdité ; il fut Cicéronien , parce qu'il le fallait , mais Cicéronien raisonnable.

---

(1) Vie d'Erasme , tome I , page 560.

(2) Mureti , *Variæ Lectt.* XV , c. I.



Paul Manuce eut long-temps, comme imprimeur, la supériorité qu'avait eue son père; mais pendant les dernières années de sa vie, ses presses commencèrent à déchoir : les ouvrages qui en sortaient étaient négligés et peu corrects; la littérature était presque abandonnée pour la scolastique, la théologie et la jurisprudence. Cette décadence continua sous Alde le jeune, qui, en 1574, succéda à Paul Manuce son père, mort à Rome cette même année.

Alde le jeune avait de très-bonne heure, de trop bonne heure peut-être, annoncé les talens les plus distingués. A onze ans il avait publié un recueil des plus beaux morceaux de la littérature latine et italienne : cette compilation faite avec goût fut réimprimée souvent. A quatorze ans il avait donné un excellent traité sur le système de l'orthographe latine; cet ouvrage, appuyé sur l'autorité des monumens et des manuscrits, a eu plusieurs éditions, et mérite encore d'être lu. Alde le jeune semblait appelé aux plus grands succès littéraires, et pourtant il ne fut pas même un très-bon imprimeur; il y avait dans son caractère je ne sais quoi d'inconstant et d'indéterminé, qui nuisit à ses heureuses dispositions, et l'empêcha d'en profiter. En littérature, il ne s'éleva point au-dessus de la médiocrité; et les ouvrages sortis de ses presses, dont il laissa, pendant plus de dix ans, la direction à un étranger, n'ont guère de mérite qu'aux yeux des bibliomanes, qui font des collections complètes de toutes les éditions Aldines, depuis Alde l'ancien jusqu'à son petit-fils. Alde le jeune mourut en 1597; et en lui finit un nom que son aïeul et son père avaient rendu si illustre.

J'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur ces trois imprimeurs, parce qu'ils ne sont guère connus que de nom, et méritent de l'être davantage. On trouvera recueillies dans l'ouvrage de

M. Renouard, toutes les particularités qui les concernent, et peuvent contribuer à répandre du jour sur l'histoire de leur vie et sur celle de leurs travaux. Un mérite que je trouve à la partie biographique de ce livre, et qui manque à presque tous ceux que l'on nous a donnés sur l'histoire littéraire, c'est d'être écrit d'une manière intéressante, sans sécheresse, et avec cette sorte d'élégance qui convenait au sujet.

Le catalogue raisonné de tous les livres imprimés par les trois Alde, par André d'Asola, ainsi que par Turrisan et Colombel, qui prirent la marque Aldine, est un chef-d'œuvre dans son genre, et annonce les connaissances bibliographiques les plus étendues. Voilà désormais un ouvrage indispensable à tous les bibliothécaires, bibliographes, bibliomanes et libraires, à tous ceux enfin qui achètent et vendent des livres, ou veulent apprendre à les bien connaître. M. Renouard a vu presque toutes les éditions dont il parle, il les a examinées avec soin, en a collationné entre eux différents exemplaires; enfin son livre est le résultat d'un travail de beaucoup d'années. De si longues recherches l'ont mis à portée de pouvoir corriger les erreurs des bibliographes qui l'ont précédé, et de donner avec certitude et par des renseignements précis, le moyen de reconnaître les exemplaires incomplets, les éditions altérées, et les contrefaçons; que beaucoup de personnes, d'ailleurs très-instruites, confondent souvent avec les éditions originales. Pour ajouter à l'intérêt et à l'utilité de son travail, M. Renouard a fait réimprimer entières ou par extraits, quelques unes des préfaces d'Alde, les privilèges qu'il avait obtenus des papes, et trois de ses catalogues, dont un exemplaire, le seul peut-être qui existe aujourd'hui, fut découvert, il y a quelques années, par l'abbé Mercier de Saint-Léger, dans un volume manuscrit de la

bibliothèque nationale. Les portraits supérieurement gravés d'Alde et de Paul Manuce, achèvent d'orner cet ouvrage, sorti des presses de Crapelet, et digne, par le mérite de l'exécution typographique, des fameux imprimeurs à la mémoire desquels il est consacré.

Je connais bien assez les livres pour apprécier le prix et l'utilité de celui de M. Renouard; mais il faudrait, pour le critiquer, avoir plus que je ne l'ai l'habitude des recherches bibliographiques, et sur-tout mieux connaître les éditions Aldines, que j'ai eu plus d'une fois occasion de consulter, mais sur lesquelles je n'avais jamais pensé à faire aucune espèce d'observation. Je ne suis point assez bien préparé; mais telle est la grande opinion que j'ai de l'exactitude et de l'érudition bibliographique de M. Renouard, que j'assurerais presque, que le connaisseur le plus exercé serait fort embarrassé pour trouver dans son livre la matière d'une critique de quelque étendue.

Je n'ai que trois remarques à faire : la première est la seule qui soit à moi; les deux autres m'ont été communiquées par un très-savant bibliographe, qui ne m'a pas permis de le nommer.

À l'année 1504, M. Renouard dit que la seconde édition du *Thesaurus Cornucopiæ*, etc., indiquée par Unger, n'a jamais existé. Je trouve qu'elle est citée par Fabricius (1), et avec des détails qui peuvent faire croire qu'elle a été vue; car il observe qu'elle a cent-quarante feuillets, tandis que la première, de 1496, en a deux cent soixante-dix. Je ne prétends point pour cela contredire formellement l'assertion de M. Renouard, ni affirmer que cette édition existe. Il est fort possible que les autorités sur lesquelles s'appuie Fabricius, et que je n'ai pas été à

---

(1) Biblioth. gr., tome XIII, page 614.

portée de vérifier, l'aient induit en erreur; j'ai seulement rapporté son opinion, parce qu'il me semble qu'elle méritait d'être réfutée avec quelque détail, le nom de Fabricius étant dans ces matières d'une si grande autorité.

Parmi les éditions sans date, M. Renouard nomme, d'après Maittaire, la *Galeomyomachia*, et il ajoute qu'il croit cette rareté *typographique* aussi *apocryphe* que les fables d'Esopé sans date. Je peux certifier à M. Renouard que la *Galeomyomachia* existe. Un exemplaire de ce livre était dans la bibliothèque d'Askew (1), à la vente duquel il fut cédé pour deux livres sterling, ce qui n'est peut-être pas le douzième de sa valeur. De la bibliothèque d'Askew, il passa dans celle de M. Cracherode, et il est aujourd'hui au Muséum Britannique. Le lord Spencer qui a une si belle bibliothèque, en possède aussi un exemplaire.

Il me reste à remarquer, ce qui est moins important, que les détails donnés par M. Renouard sur l'Horace de 1501, acheté cinquante louis par lord Spencer, ne sont point vrais de l'Horace, mais du Virgile de la même année. Le mérite de la science bibliographique ne consistant guère que dans la très-grande exactitude des détails, il me semble qu'on a droit de l'exiger même dans les plus minutieux. Voilà pourquoi je n'ai pas cru devoir omettre cette dernière observation, quoiqu'elle pût paraître assez légère.

Ω.

---

(1) Catalog. Askew, page 67.

VARIÉTÉS.



*Le Lycée des Arts utiles et agréables, ou Cours complémentaire de l'Éducation publique et particulière*, contenant : 1°. Un tableau systématique de l'ouvrage ; 2°. la nomenclature étymologique des termes principaux que les arts et les sciences empruntent des langues savantes ; 3°. l'histoire raisonnée et les développemens des principes philosophiques des sciences exactes ; 4°. la description et les procédés des arts mécaniques les plus indispensables à connoître ; 5°. un nouvel essai sur la théorie générale des beaux arts ; 6°. enfin, des tableaux raisonnés de l'état actuel des sciences, des arts et de l'industrie en Europe, et principalement en France ; par M. A. Amar du Rivier. Un volume in-8°. de 500 pages. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez A. G. Debray, libraire, près le Louvre, place du Musée Napoléon, n°. 9. ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Ce volume annonce tant de choses diverses dans son titre pompeux, que nous l'avions jugé avant même d'avoir commencé la lecture de l'introduction. Puisqu'il contient l'analyse de tous les arts agréables et utiles, nous renonçons à l'analyser, car d'extraits en extraits la science deviendrait bientôt inintelligible. « Parmi tant d'admirables méthodes pour abrégér l'étude des sciences, dit » J.-J. Rousseau, nous aurions grand besoin que quel- » qu'un nous en donnât une pour les apprendre avec » effort. » A cet égard, nous formons les mêmes souhaits que le citoyen de Genève. Nous sommes dans un siècle où l'on se pique de tout savoir et où l'on ne croit plus à rien ; double preuve qu'on effleure tous les sujets et qu'on n'en approfondit aucun : l'homme cependant ne sait bien que ce qu'il croit ; c'est-à-dire, que s'il n'a pas la conviction

L

de ce qu'il sait, ce qu'il a appris ne lui appartient pas plus qu'une fable de la Fontaine n'appartient à l'enfant qui la récite sans la comprendre. Messieurs de Port-Royal, dans leur excellente logique, ne font pas la moindre différence entre savoir et croire, entre la science et la conviction; depuis l'époque à laquelle écrivaient ces illustres solitaires, il s'est fait une bien grande révolution dans nos idées.

On devait s'attendre que l'homme qui se charge de donner un Cours complémentaire de l'Education publique et particulière, s'expliquerait vigoureusement sur ce qui manque au système d'instruction adopté chez tous les peuples policés; c'est en effet par où commence M. Amar du Rivier.

« Considérons, dit-il, le jeune homme qui a le mieux » profité de ce qu'on appelle si improprement ses études, » qui arrive dans le monde avec la réputation d'avoir fait » ses études, *comme s'il ne lui restait plus rien à apprendre* : qu'apporte-t-il dans la société? Une connaissance » toujours imparfaite des langues anciennes; quelques » notions superficielles de littérature, d'histoire et de » géographie; beaucoup de pédantisme, et la plus haute » idée sur-tout de son prétendu savoir. »

Quand cela serait vrai, le tort serait aux parens qui produisent leurs enfans dans le monde, dans la société, aussitôt qu'ils sortent du collège; mais puisque M. Amar du Rivier répète une accusation mille fois repoussée avec succès, qu'il ne s'offense pas si son livre devient pour nous l'objet de réflexions sévères. Lorsqu'on veut juger le système d'éducation sanctionné par les siècles, il ne faut pas oublier ce qui est en sa faveur; il faut encore moins se permettre de charger ridiculement ses défauts. Nous ne savons pas si, parmi les jeunes gens qui arrivent dans le monde avec la réputation d'avoir fait leurs études, il en est beaucoup persuadés *qu'il ne leur reste plus rien à apprendre*; mais nous pouvons affirmer qu'aucun père n'a une idée aussi folle; et la preuve irrécusable, c'est que nous

n'avons pas plutôt achevé nos études , que nos parens nous destinent à un état qui exige de nous de nouvelles connaissances, et conséquemment des efforts et un travail nouveaux. M. Amar du Rivier n'a vu que le matériel de l'éducation : ne sait-il donc pas que son but principal est de nous préparer aux bonnes mœurs par l'habitude de l'ordre, et à remplir nos devoirs par l'habitude de l'application ? L'étude des langues anciennes non-seulement nous donne les moyens de bien approfondir notre langue , mais elle règle et fortifie notre pensée ; tantôt à un mot dont le sens lui est étranger, il faut que l'écolier applique une idée ; tantôt à une idée qu'il conçoit, il faut qu'il applique le mot qui rend cette idée dans une langue qui lui est étrangère : ce double travail agrandit l'esprit ; et ce mode d'instruction , jugé si légèrement par ceux qui ne l'approfondissent pas , a des avantages si certains, des effets si sûrs , que le génie même ne peut sauver ceux qui n'y ont point été asservis dans leur enfance ; c'est que seul il donne de la méthode, et que sans méthode on n'arrive jamais à la perfection. Le but de l'éducation est donc de rendre l'enfant capable d'étudier avec fruit, lorsqu'étant devenu homme il sentira le besoin de se placer dans la société. Si des sots ou des charlatans ont dit que l'éducation avait un autre but , ils ont trompé ou se sont trompés. Ce n'est pas pour eux , sans doute , que M. Amar du Rivier a fait son livre ; alors il devait donner de l'éducation la définition reçue depuis des siècles par tous les hommes de bon sens , qui sont persuadés qu'un jeune homme sait beaucoup si , à la fin de ses études , il joint à des idées justes sur la religion et la morale , le goût du travail et l'habitude d'une bonne méthode.

Voyons, selon M. Amar du Rivier , ce qui manque à l'écolier qui entre dans le monde. Nous citons : « S'agit-il » des arts destinés à le nourrir , à le loger , à le vêtir ? » s'agit-il des choses les plus ordinaires dans le commerce » de la vie ? tout lui paraît prodige ou mystère ; tout » parle autour de lui un langage qu'il ne comprend pas ,

» et il commence à reconnaître qu'il n'a cependant pas encore tout appris. »

Il faut convenir que notre siècle a des manies bien ridicules : ce qui était matériel pour nos pères, est devenu spirituel pour nous ; ce qui était matériel pour eux , nous l'avons fait spirituel ; nous expliquons l'âme , la pensée , les vertus , en analysant la matière ; et ce qui tombe sous les sens , nous nous adressons à l'esprit pour le faire voir , toucher et sentir. Si un jeune homme ignore les procédés des arts qui le nourrissent et le vêtissent , est-il nécessaire de faire des livres pour lui donner une connaissance positive de ces procédés ? S'il ne les voit que dans les livres , j'affirme qu'il n'en aura jamais la conviction , même lorsqu'il retiendrait tout ce qu'il aurait lu ; telles détaillées que soient des descriptions , elles ne peuvent donner que des idées très-imparfaites. J'en citerai un exemple. Le chapitre sur l'*Imprimerie* a six pages ; si celui qui le lit n'a jamais vu imprimer , il est impossible qu'il comprenne le mécanisme de cet art très-simple ; il n'osera en parler sans passer pour un ignorant ; car , à la moindre objection qui n'aura pas été prévue par son livre , que répondra-t-il ? Mais si , avec des yeux et l'intelligence la plus bornée , il va passer un quart-d'heure dans une imprimerie , il aura pour sa vie entière la conviction des procédés de cet art ; et , à toutes les objections , il pourra répondre : *J'ai vu* , ce qui est plus positif que *j'ai lu*. Ce que je dis sur l'imprimerie , s'applique également à l'agriculture , aux métiers , à tous les arts dans lesquels on procède avec des machines. Si nos pères ne faisaient pas des livres pour apprendre à leurs enfans la partie mécanique des arts et métiers , c'est qu'ils savaient que ce qui est matériel doit frapper les sens pour arriver jusqu'à l'entendement ; et ils disaient sans doute : « Ceux qui ne comprennent pas ce » qu'ils voient , comprendront encore bien moins ce » qu'ils liront ; et alors , à quoi bon des livres , des descriptions bien ennuyeuses quand elles sont longues , et qui » ne signifient plus rien quand on les abrège ! » Ainsi ,



**M.** Amar du Rivier trouve mauvais qu'on ne s'occupe qu'à fortifier l'esprit de la jeunesse , au lieu de fatiguer sa mémoire pour lui apprendre avec des livres ce qu'il suffit de lui faire voir.

Outre que les livres de ce genre ne donnent la conviction de rien , ils ont presque tous l'inconvénient assez grand de brouiller toutes les idées reçues , tant l'écrivain a de dispositions à ennoblir les sujets qui l'occupent. Par exemple , qu'est-ce que l'*art* de faire du pain , l'*art* de faire de la bière , l'*art* de faire de l'eau-de-vie , l'*art* de tanner ? J'aime mieux qu'un jeune homme ignore comment on distille ou l'on brasse , que de l'exposer à confondre les métiers et les arts ; car on n'est jamais si ignorant de ce qu'on ne sait pas , que de ce qu'on sait mal :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Comment inspirer à un élève du goût pour les arts , de l'estime pour les véritables artistes , si le même mot a mêlé dans ses idées le boulanger et le sculpteur , le brasseur et le peintre ? C'est depuis qu'on s'est avisé de faire tant de volumes sur chaque profession , que le médecin a été soumis à la patente comme le marchand : les écrivains qui veulent élever les métiers jusqu'aux arts , ne font que dégrader les arts jusqu'aux métiers ; et quand cette dégradation est complète , le peintre vend la vue de son tableau sans que personne ait le droit de s'en scandaliser. Nous revenons à l'ordre , à l'ordre seul garant de la tranquillité de tous ; chaque profession reprend dans la société le rang et l'estime qui lui est due ; cette estime ne se fonde pas sur l'utilité seule , mais sur l'utilité et sur les études plus ou moins pénibles , plus ou moins nobles et dispendieuses , auxquelles les hommes sont obligés de se livrer pour exercer tel ou tel état : de sorte que , quoiqu'il soit vrai que toutes les professions utiles sont honorables , toutes ne le sont pas au même degré ; voilà ce qu'oublient trop souvent les écrivains , et ce qu'ils parviennent à faire oublier lorsqu'ils érigent les métiers en arts. Si faire du

pain était un art, il n'y a pas de fille de basse-cour, en France, qui ne pût aussi se mettre au rang des artistes.

De nos jours on a la fureur de raisonner sur tout; et c'est ce qui donne le courage de réunir dans un même volume l'astronomie et la tannerie, la médecine et l'horlogerie. Croit-on possible de donner en quarante pages des détails suffisans sur l'astronomie? en cinq pages des notions précises sur la physique? en trois pages l'histoire et l'objet de la médecine? Ou ce petit nombre de pages suffit, ou il ne suffit pas; s'il suffit, à quoi tiennent les prétentions des savans? s'il ne suffit pas, n'est-ce point tromper les jeunes gens auxquels on destine de pareils livres, que de les leur offrir en leur disant : Prenez et parlez? Qu'ils se taisent; qu'après avoir consulté leur génie, ils se livrent à une étude particulière avec assez de soin pour y faire de véritables progrès, et lorsqu'ils sauront bien une chose, ils oseront avouer qu'il en est beaucoup qu'ils ignorent. Il n'y a que ceux qui ne sont forts de rien qui s'amuse à faire ressource de tout; et comme ils ne savent que des mots, tel sujet qu'on traite devant eux, ils n'entendent que des mots : aussi ont-ils réplique à tout. Racine n'aurait pas rougi de convenir qu'il ne savait pas la chimie, Boileau la médecine, Bossuet la botanique; mais, dans le siècle où ils ont vécu, aucun homme honorable n'aurait voulu passer pour ignorer les langues anciennes, l'histoire, la géographie, en un mot, ce qui fait l'objet de l'instruction chez tous les peuples policés. Si l'on avait demandé à M. de Turenne comment on apprêtait le cuir, et qu'il ne l'eût pas su, nous sommes persuadés qu'il n'aurait point répondu, *je n'ai jamais rien lu sur cet objet*; il aurait dit simplement, *je n'ai jamais eu occasion d'entrer dans une tannerie*; aveu qui ne l'aurait pas empêché d'être un grand homme, du moins nous le croyons.

M. Amar du Rivier dit lui-même, en parlant des diverses poétiques sur les beaux arts : « Le plus grand inconvénient de ces sortes d'ouvrages, est d'avoir produit et de multiplier tous les jours la race détestable de ces pédans

» sans tête comme sans mission qui, pour avoir retenu au  
 » hasard quelques grands mots qu'ils prodiguent sans les  
 » entendre, s'arrogent le droit d'endoctriner tout ce qui  
 » se présente, bien convaincus de la supériorité de leur  
 » jugement, et plaignent le plus sincèrement du monde  
 » les incrédules qui résistent, ou les ignorans qui bâillent  
 » ou qui s'endorment. »

Ces réflexions sont d'un excellent esprit; mais si l'inconvénient des théories sur les arts a frappé notre auteur, il a dû sentir que ces théories sont inévitables, puisqu'on ne peut expliquer sa pensée sur cet objet qu'en écrivant, ce qui fournit naturellement la matière de beaucoup de volumes, bons ou mauvais; au lieu que la théorie des métiers ne peut raisonnablement pas faire le sujet d'un livre d'instruction, puisque les métiers et le matériel des arts ne sont pas du domaine de l'imagination; ils appartiennent à l'expérience. On a pu les décrire dans l'*Encyclopédie*, dont le premier but était de réunir tout ce qui atteste les progrès de l'industrie humaine; mais il n'est pas sage d'abréger les descriptions pour en faire un cours complémentaire d'éducation, puisque quiconque veut réellement s'instruire de ces objets, n'a pas de moyen plus simple, plus sûr, que de se transporter dans les ateliers et de voir.

Nous n'aimons pas qu'on fasse des arts avec des métiers, et de la science avec tout; mais nous regrettons que l'ouvrage de M. Amar du Rivier nous ait offert l'occasion de nous expliquer sur ce sujet. Nous avons lu son volume avec soin, et nous convenons avec plaisir que, dans ce genre, il n'en a pas encore paru de meilleur. Le style est correct, les principes de morale excellens; tout ce qui amène l'auteur à parler de la nature, porte sa pensée vers Dieu; loin de confondre cet écrivain avec les compilateurs, nous avouons qu'il doit réunir de vastes connaissances pour traiter tant de sujets divers, et pour être toujours clair en abrégeant; sa nomenclature des termes principaux que les arts et les sciences empruntent du grec et du latin, ne

laisse rien à désirer ; en un mot, que ce volume soit offert à ceux qui, ayant trop lu et trop oublié, veulent trouver tout fait un excellent mémorial des études auxquelles ils se sont livrés, et nous l'approuvons ; mais comme Cours complémentaire d'éducation, comme pouvant donner une connaissance suffisante des objets qui y sont traités aux jeunes gens pour qui ces objets sont nouveaux, c'est de quoi nous ne pouvons convenir.

*Examen oratoire des Eglogues de Virgile, à l'usage des Lycées et autres Ecoles de la république, par F. J. Genisset, ex-professeur de seconde au collège de Dôle, département du Jura. Un volume in-8°. Prix : 4 francs 50 cent. et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Le Fort, libraire, petite rue du Rempart Saint-Honoré et de la Loi, n°. 961 ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42.*

Cet ouvrage, nouveau dans son genre, ne pouvait paraître à une époque plus favorable que celle où un gouvernement restaurateur apporte les plus grands soins à organiser l'instruction publique. Il suffit de le parcourir, pour se convaincre qu'il est supérieur à tous ceux qui ont eu le même objet, et qu'il sera infiniment utile aux jeunes gens et aux amateurs de la poésie latine. Les uns et les autres y apprendront non-seulement à se familiariser avec les richesses de cette langue, mais encore ils acquerront le sentiment de toutes les beautés qui caractérisent Virgile.

Ce qui doit mériter particulièrement à M. Genisset l'estime et la reconnaissance de ceux qui desiront que l'étude des belles-lettres ne fasse point négliger celle de la morale, c'est qu'il saisit des circonstances favorables pour exposer les suites funestes des passions déréglées, et pour rappeler ces principes qui font fuir le vice et chérir la vertu.

On ne peut donner une juste idée de l'importance du

travail de M. Genisset, qu'en en citant quelques passages. On les prendra au hasard, car tout est intéressant dans cet ouvrage.

Il est à propos de remarquer que chaque Eglogue est la matière d'un discours où le texte et les réflexions, judicieusement combinés, font ressortir toutes les beautés de détail sans nuire à l'intérêt de l'ensemble. Dans la première Eglogue, Mélibée, chassé de son héritage par d'avidés soldats qui s'en sont emparés à la suite des guerres civiles, exhale sa douleur auprès du berger Tityre qui, plus heureux, a été maintenu par Auguste dans la possession de ses champs :

*At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;  
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,  
Et penitus toto divisos orbe Britannos.*

« Le désespoir aime à se nourrir de réflexions qui l'irritent. Mélibée, en se retraçant les lieux de son exil, s'arrête précisément aux sites les plus sauvages, les plus propres à contraster d'une manière effrayante avec la délicieuse retraite où Tityre va couler le reste de ses jours, etc. »

*Impiùs hæc tam culta novalia miles habebit !  
Barbarus has-segetes ! en quò discordia cives  
Perduxit miseros ! en queis consevimus agros !*

« Le désespoir de Mélibée est à son comble ; il éclate en imprécations contre les ravisseurs : *Impius miles, barbarus....* Mais où sa douleur va-t-elle s'égarer ? Ce soldat impie, ce barbare n'est que l'instrument mercenaire de tant d'injustices et de malheurs ; ce sont les dissensions intestines qu'a fait naître l'ambition des chefs pour se partager l'empire ; ce sont elles qui ont traîné à leur suite la guerre, la ruine, la spoliation, la misère, inévitables fruits des discordes civiles, etc. »

Le tableau de la mort de Daphnis, dans la cinquième Eglogue, offre des beautés d'un autre genre, qui ont été

parfaitement saisies et heureusement rendues par le commentateur.

*Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnin  
Flebant : vos coryli, testes, et flumina nymphis;  
Cum, complexa sui corpus miserabile nati,  
Atque Deos atque astra vocat crudelia matet.*

« Nous voyons étendu le corps pâle de Daphnis; les  
» nymphes éplorées l'entourent dans une attitude dou-  
» loureuse; la scène décorée d'une manière analogue au  
» sujet, n'offre que des arbres épars, immobiles, figu-  
» rant le saisissement de la douleur, des ruisseaux dont  
» les murmures entrecoupés ressemblent aux gémiss-  
» mens; on diroit qu'ils roulent des pleurs : *Vos coryli,*  
» *testes, et flumina.* . . . Cependant, une mère désolée  
» couvre de son corps le corps inanimé de son fils; elle  
» le tient étroitement serré dans ses bras et contre son  
» cœur; elle ne peut s'en séparer, *complexa.* . . . Une  
» mère au désespoir, tenant entre ses bras le corps ina-  
» nimé de son fils, est un spectacle qui va jusqu'à la  
» terreur, etc. . . . »

Tout ce qui tient aux mœurs de Pasiphaë dans la sixième églogue, est traité d'une manière aussi supérieure. L'habile commentateur ne perdant point de vue qu'il écrit pour la jeunesse, a su tirer de ce morceau une morale admirable et touchante dont, au premier coup d'œil, il ne semble guère susceptible.

*Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,  
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci.  
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit.*

« Silène a choisi cet exemple mémorable, en vue de  
» préserver les bergers qui l'écoutent de ces passions  
» effrénées qui consomment vainement tout le feu de la  
» jeunesse, épuisent sa vigueur, tourmentent la raison,  
» l'égarer et la subjuguent. Pour graver plus avant dans  
» leur cœur cette importante leçon, il représente avec

## V E N D E M I A I R E   A N   X I I   171

» toute l'énergie de la vérité, les redoutables effets des  
 » passions dans la flamme honteuse dont brûle Pasi-  
 » phæ, etc. . . . »

*Claudite nymphæ,  
 Dictææ nymphæ nemorum jam claudite saltus,  
 Si quæ fortè forant oculis sese obvia nostris  
 Errabunda bovis vestigia : etc. . . . »*

« Ce n'est plus Silène qui raconte, c'est Pasiphaë elle-  
 » même qui, semblable à une bacchante, court à tra-  
 » vers les forêts qu'elle remplit de ses alarmes. Loin  
 » d'elle et la honte et le remords : sa flamme est changée  
 » en fureur ; et dans son délire elle ose rendre les  
 » nymphes confidentes et complices de sa détestable pas-  
 » sion. Fut-il jamais aveuglement si déplorable ? etc. . . »

Vent-on des effets d'harmonie judicieusement observés,  
 on n'est embarrassé que sur le choix des citations.

*Alter erit tum Thyphis, et altera quæ vehat Argo  
 Delectos heroas.*

« Ce vers remarquable par la légèreté et la bondisse-  
 » ment de sa chute, imite le port du navire dont les flots  
 » soulèvent et balancent la nef au milieu des mers. »

*Talia sæcla, suis dixerunt currite fuis.*

« Ce vers coule avec la légèreté des fuseaux ; on croit  
 » voir la trame s'allonger en tournant sur elle-même  
 avec rapidité.

*Adspice convexo nutantem pondere mundum,  
 Terrasque tractusque maris cælumque profundum.*

« O prodige ! les sphères célestes se balancent dans  
 » leur orbite, pour saluer le siècle fortuné qui va régé-  
 » nérer l'univers. La force progressive de ces mots *nu-*  
 » *tantem pondere*, l'épithète pittoresque *convexo*, la  
 » chute profonde et sonore *pondere mundum*, donnent  
 » à cette libration sublime, du poids et de la majesté. A  
 » ce grand signal tous les élémens répondent, la terre  
 » tremble et s'agite, les vastes plaines de l'Océan trac-

» *tus....* frémissent et bouillonnent; la voûte du ciel  
 » mugit et s'ébranle ; *Terrasque tractusque maris cæ-*  
 » *lumque profundum....* Entendez-vous ce vers éclater  
 » comme le tonnerre et retentir dans l'étendue! »

C'est ainsi qu'il faut voir et sentir ces objets. Il y a, dans ces jugemens et ces analyses, autant de vraie philosophie que de goût et de sensibilité. Ceux qui cherchent à se former sur les grands modèles, ne doivent pas s'en tenir à une stérile imagination; ils doivent se demander compte des sentimens qu'ils éprouvent; ils doivent, pour ainsi dire, interroger leurs modèles, et chercher à découvrir la raison de leurs perfections. Ceux-là n'auront pas à craindre de s'égarer sur les traces du professeur Genisset. Son examen oratoire est une production fort importante, qui manquait à notre littérature et aux écoles publiques. Elle est le résultat d'une connaissance approfondie de la langue de Virgile, et de toutes les finesses de l'art. On y remarque un goût sûr, une imagination brillante, une morale pure et beaucoup de sensibilité: en un un mot, le mérite réel de cet ouvrage et le besoin que nous en avons, garantissent son succès, et le rendent propre à diriger les maîtres et à former leurs élèves dans l'étude de la langue latine et des belles-lettres.

SICARD, l'un des quarante de la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut national de France.

## S P E C T A C L E S.

THEATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (rue Feydeau).

*Aline, reine de Golconde, comédie lyrique en trois actes et en prose, mêlée de chant; paroles de MM. Vial et Faviers, musique de H. Berton.*

Au défaut de la vérité, pour laquelle les hommes ont un vieux goût dont ils n'ont pu encore se dépouiller entièrement, ils exigent la vraisemblance, qui en est une



copie plus ou moins fidelle. Mais comme ils veulent, avant tout, qu'on les amuse, ils donnent une assez grande latitude à ceux qui se chargent de ce soin; ils se prêtent à tout ce qui peut mettre un auteur à son aise, et souvent il suffit qu'une chose ne soit pas démontrée absolument impossible, pour qu'ils admettent qu'elle a pu exister. Au reste, depuis les mémoires où l'on ne s'annonce que comme historien, jusqu'au conte de fées, au roman de chevalerie et au poëme épique qu'on donne pour un jeu de son imagination, tous les genres ont chacun leur degré de vraisemblance, qu'il ne faut pas confondre, et dont il n'est pas permis de s'écarter. Le grand art d'un auteur consiste à bien voir jusqu'à quel point il lui est permis d'être extravagant, et à ne pas franchir les limites qu'on lui pose. Ainsi des héros de roman et d'opéra doivent finir leurs aventures par un mariage, quelle que soit la distance qui les sépare. Il est de toute nécessité que l'amant soit un modèle de courage et de constance, et que la maîtresse ait une vertu à l'épreuve des plus rudes assauts; qu'elle sorte intacte des mains des corsaires, et qu'elle conserve toute sa pureté au milieu d'un sérail. Dès qu'un auteur a observé ces règles, qui sont de rigueur, on n'est nullement en droit de le chicaner sur ses moyens d'exécution, qu'il choisit et qu'il dispose comme bon lui semble.

C'est d'après ces principes qu'il faut juger l'opéra dont nous allons rendre compte. La plupart de nos lecteurs connaissent sans doute le joli conte de Boufflers qui en a fourni le sujet. Ce qu'il y a de plus piquant dans cette historiette a dû être sacrifié aux convenances théâtrales; mais ce qu'on en a conservé suffit encore, à l'aide de la musique et du jeu des acteurs, pour fournir une pièce assez agréable.

Aline, comme dans l'original, est une petite paysanne de Provence qui échange son pot au lait contre un royaume.

La route qu'elle suit dans l'opéra, pour franchir cet intervalle, est un peu différente de celle que lui a fait tenir M. de Boufflers. Dans le conte, elle s'élève par degrés. Une tante de bonne volonté se charge de la conduire à Paris, qui, comme on sait, est pour les jolies femmes le chemin de la fortune. Après diverses aventures qu'on devine sans peine, elle devient marquise, puis veuve; puis elle fait un voyage en Sicile; est prise par des pirates, vendue à des marchands indiens; et c'est ainsi que, de main en main elle arrive au sérail et monte bientôt sur le trône de Golconde. Les auteurs de la nouvelle pièce ont cru devoir prendre sur eux de la faire voyager d'une manière plus expéditive. Aline s'embarque à Marseille pour aller chercher son amant, et de prime abord elle fait naufrage sur les rives de Golconde, après un petit trajet d'environ quatre mille lieues. Le roi, qui n'a pu la décider à partager son trône, plein de respect pour sa vertu, meurt en la nommant son héritière. La nouvelle reine se met en tête d'introduire les mœurs françaises dans son empire; elle réforme les receveurs des impôts, les cadis, les eunuques; et Usbeck, son intendant des menus, a plus de crédit auprès d'elle que Sigiscar, son premier ministre. Voici, dit-il, à Sigiscar la réponse que la reine, en déployant avec grâce son éventail sur ses yeux, vient de faire à vos plaintes:

A travers ce rempart fragile

Dont les soutiens sont si légers,

J'observe tout, je vois tous les dangers,

Et me tromper est difficile.

Oui, cette gaze à mes projets utile

Sert à la fois ma curiosité,

Ma crainte ou ma sécurité,

Et me tromper est difficile.

Tour-à-tour je vois, je surprends

L'air faux ou vrai des courtisans;

De mes sujets, de mes ministres,

Les desseins heureux ou sinistres;

Sans qu'ils parlent, je les entends.

Mais si l'un d'eux , trop téméraire ,  
Conspirait ou formait quelques projets trop vains ,  
Cet éventail deviendrait dans mes mains  
Le sceptre qui ferait avorter leurs desseins ,  
Et les ferait rentrer dans la poussière.

Après cette grave réponse , l'intendant se retire pour aller présenter à la reine le plan d'un opéra nouveau. Cet air que Solié chante avec beaucoup de goût , est fort applaudi. Nous en avons rapporté les paroles , pour citer au moins quelque chose qui fût des auteurs ; car ces vers leur appartiennent en entier , et M. de Boufflers ne peut réclamer que la prose.

Cependant les mécontents arrivent , et s'écrient qu'il faut quitter Golconde depuis qu'on a supprimé les impôts , les procès , les sérails. Sigiscar applaudit à leurs plaintes , et forme avec eux le projet de détrôner la reine. Heureusement Usbeck a pénétré quelque chose du complot , et a pris des mesures pour le faire échouer. La reine paraît ; après quelques minutes d'audience , elle congédie bien vite son ministre pour rester seule avec Zélie , petite paysanne provençale , dont elle a fait sa confidente et sa dame d'honneur , et qu'elle entretient de ses anciennes amours. Pleine du souvenir de son pays , elle a imaginé de reproduire dans une partie solitaire de son jardin , son hameau natal , et les bords de la Durance , où elle vit pour la première fois Saint-Phar , dont elle est séparée depuis six ans. On vient interrompre cette conversation sentimentale pour annoncer un ambassadeur français qui n'est autre que Saint-Phar lui-même. La reine le reçoit couverte de son voile ; elle le reconnaît , et le fait conduire au palais d'Usbeck qui , d'après ses ordres , lui donne un soporifique , et le fait transporter au hameau.

Saint-Phar , en s'éveillant , est bien étonné de se retrouver

en Provence ; il n'ose en croire ses yeux ; il s'imagine qu'il rêve. Bientôt il entend la voix d'Aline qui s'avance en chantant et sous le costume provençal. Elle s'approche de lui et lui parle comme si elle l'avoit vu la veille. Un instant après, pour compléter l'illusion, arrive une troupe de paysans golcondois déguisés en provençaux. Saint-Phar se livre au plaisir de revoir sa maîtresse : Je suis fou, dit-il, mais je suis heureux. On trouve moyen de lui faire prendre un nouveau breuvage soporifique ; il succombe au sommeil, et on le transporte dans l'intérieur du palais.

Cependant la conjuration éclate, la reine se retire dans la citadelle ; et les rebelles, maîtres de ville, engagent Saint-Phar à se joindre à eux. L'ambassadeur, sans savoir que la reine de Golconde est son Aline, déclare généreusement que ses Français la défendront jusqu'au dernier soupir. Le chef des eunuques qui étoit chargé de veiller sur lui, surprend et lit tout haut un billet par lequel on avertit Saint-Phar de suivre avec confiance l'officier qui lui présentera une épée et un bouquet de grenades. Le fond du trône s'ouvre, et Saint-Phar, au signal convenu, s'esquive sans être aperçu, au moment où les conjurés venoient pour le mettre à mort. Bientôt, à la tête des Français, il ramène la reine triomphante. Aline se découvre et lui donne sa main.

Cet opéra est, en général, joué d'une manière agréable ; et la musique offre plusieurs airs fort jolis. On a sur-tout applaudi un chœur des conjurés et une ronde provençale. Madame Saint-Aubin remplit le rôle d'Aline avec son naturel et ses graces ordinaires ; on voit aussi avec plaisir madame Gavaudan dans le rôle de Zélie, et Gavaudan et Solié dans ceux de Saint-Phar et d'Usbeck.

ANNONCES.

Le Chansonnier des dames; ou les Etrennes de l'Amour, 1 vol. in-18, fig. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Pillot, libraire, sur le pont Neuf, n°. 5.

Ce recueil, qui est le 4°. volume de la collection, mérite d'être distingué par le choix des chansons dont il est composé. Pour en donner une idée, il suffit de citer quelques noms des auteurs dont les productions aimables, gaies et légères, embellissent ce Chansonnier, tels que ceux de MM. Plis, Armand Gouffé, Badet, Lucet, Emmanuel Dupaty, Ernest, Ségur, Autignac, Mad. Perrier, etc.

On trouve à la même adresse la collection complète, et au même prix chaque volume.

X°, XI°, XII° et dernier cahier de la première année de la Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes; publiée par cahiers avec des planches; le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11; par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

Ces trois cahiers de 216 pages, complètent la première année; ils contiennent, entr'autres articles intéressans et utiles: Moyen éprouvé pour néoyer les arbres fruitiers et les préserver de la mousse et des insectes; — Manière de conserver les artichauts pour être mangés l'hiver; — Moyen de préserver de la rouille les ustensiles de fer et d'acier; — Machine pour faciliter les opérations de l'arpentage; — Manière de rendre le lustre aux vitres anciennes et ternies; — Nouvelle méthode pour récolter le trèfle; — Moyen de se procurer à très-peu de frais un vinaigre très-fort; — Manière utile et expéditive de faner; — Machine à hacher les gros légumes pour les bestiaux; — Manière d'engraisser les pigeonneaux, et de conserver les pommes de terre pendant plusieurs années; etc., etc.

Plusieurs éditions qu'a eues cette première année, font son éloge. Beaucoup d'articles ont fait généralement plaisir aux amateurs. Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 francs pour les 12 cahiers, que l'on recevra, mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n°. 20, à Paris. On peut aussi, pour éviter les frais, envoyer l'argent par un mandat sur Paris.

Lettres Philosophiques sur la Magie, par l'abbé Fiard; in-8°. broché, 1 fr. 25 c.; et franc de port, 1 fr. 75 c. A Paris, chez Grégoire, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n°. 135 bis; et Thourmin, libraire, quai des Augustins, n°. 44.

La France trompée par les Magiciens et Démonolâtres du 18°. siècle, par le même; in-8°. broché, 1 fr. 80 c. et franc de port, 2 fr. 50 c.; à Paris, chez les mêmes libraires.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42

M

## P O L I T I Q U E.

Quelques personnes ont paru étonnées de la simplicité avec laquelle elles ont vu se développer dans notre dernier numéro la fondation et l'illustration des races. On a trop cru que ce sentiment n'appartenait qu'à un ordre de personnes. Il est l'apanage de toutes les classes et de tous les rangs. Avant la révolution, le bourgeois se trouvait honoré, comme le gentilhomme, par une suite d'aïeux probes, ayant exercé des fonctions nobles. Le laboureur lui-même, avant de marier sa fille, s'informait soigneusement de la famille de l'époux. Le hameau avait en quelque sorte sa noblesse, c'est-à-dire, l'espèce de considération qui se produit de l'ancienneté et de l'honnêteté reconnue des races.

La révolution française s'est attachée sur-tout à détruire ce sentiment. La philosophie avait réussi déjà à le diffamer. On a entendu une multitude de voix s'écrier avec Juvenal : que signifient des aïeux, *stemmata quid faciunt*. La sagesse des siècles a depuis long-temps répondu à cette question. Dans l'antiquité, tout homme interrogé sur son nom et sur ses qualités, commence à nommer ses pères. Ce sont en quelque sorte ses garans et ses témoins. Les héros, dans Homère, n'y manquent jamais. Dans l'Iphigénie d'Euripide, lorsque Clytemnestre veut connaître l'épouse destinée à sa fille, Agamemnon ne songe pas même à lui parler du courage et des exploits d'Achille. Il lui nomme ses ancêtres. Vous prenez peu d'intérêt aux aïeux d'un homme illustre. Les Grecs nous ont pourtant appris que Thalès descendait de Cadmus et d'Agénor, Cléobule d'Hercule, Hypocrate d'Esculape, Epicure d'Ajaj, Pythagore de Neptune. Platon lui-même n'a pas dédaigné de nous instruire qu'Alcibiade remontait, par Eurysace, jusqu'à Jupiter, et que Socrate avait pour ancêtres Dédale et Vulcain. Quel est ce peuple qui s'amusait aux jeux olympiques, à écouter la généalogie de Léa-

midas ? Quel est cet autre peuple qui avait la patience d'entendre César produisant à la tribune aux harangues , la longue suite de ses aïeux ? C'est le peuple grec et le peuple romain. Que le lecteur prenne ici la balance : d'un côté , voilà ce que la nature a produit uniformément dans tous les et pays dans tous les temps , sous tous les régimes et sous tous les gouvernemens. D'un autre côté , voilà ce qu'une sagesse de quelques jours a découvert : c'est que la vie d'un père est essentiellement séparée de celle de son fils. Vivant , peu de liens ; enseveli , plus de rapports. Il est possible qu'on nous trouve ici encroûté , comme on le dit , de paradoxes ou de préjugés. Mais ces préjugés ont pour eux et les peuples anciens et les peuples modernes. On les trouve chez les habitans de notre continent ; on les trouve également parmi ceux du Nouveau-Monde. Sur le bord de ces grands lacs qui couvrent le nord de l'Amérique , des sauvages n'osent changer d'habitation , sans emporter avec eux les ossemens de leurs pères. A l'extrémité opposée , le peuple le plus ancien de la terre , celui qui , retranché au fond de l'Asie , attire le plus notre admiration , est encore celui où on rend publiquement un culte aux ancêtres.

En effet , sondons le premier des penchans de l'homme. Nous trouverons , depuis le palais jusqu'à la chaumière , depuis le villageois jusqu'au législateur , que tous les vœux du cœur sont d'échapper aux jours qui s'écoulent , et de tâcher de se rendre durable dans le temps et avec le temps. Tel est le sentiment qui anime l'octogénaire , lorsque se transportant dans des âges qu'il ne doit pas connaître , il plante des arbres dont ses yeux ne verront pas la troisième feuille. Tandis que ses ancêtres , c'est-à-dire ses souvenirs , lui font toucher le siècle passé , ses espérances , c'est-à-dire ses enfans , l'entraînent dans le siècle à venir. Quel est cet homme qui donne une de ses mains à son aïeul descendant dans la tombe , et qui , de l'autre , soutient les premiers pas de son petit-fils chancelant ? C'est le père de famille. Dans l'ordre physique , les individus périssent ; les espèces sont immortelles. Dans l'ordre mo-

ral, la nature veut que les familles participent à la même immortalité. Une inclination perverse peut s'efforcer d'isoler toutes les jouissances de l'homme sur l'instant qui s'écoule; mais un penchant d'une autre espèce cherche à s'étendre et à embrasser, s'il le peut, un espace sans bornes.

O vous ! qui, en ce moment même, repoussez ces idées de toute votre censure, entrez dans votre cœur, et voyez l'opinion que vous vous faites de l'égoïsme. Ce sentiment est sans doute odieux, parce qu'il est exclusif; mais il est vil aussi, parce qu'il rétrécit l'amour de soi. Avec quel empressement ne dit-on pas communément : *Je combats pour la patrie, ou je travaille pour mes enfans !* C'est encore, sans doute, de l'égoïsme; mais cet égoïsme semble s'ennoblir par cela seul qu'il se compose une vaste enceinte. La corruption dans l'ordre physique, représente une solution de continuité dans les parties. Il en est de même dans l'ordre moral. La vertu est une force qui se tire de quelque chose du passé et de l'avenir, pour vaincre le présent. Toutes les fois qu'il existe dans une nation une grande chaîne de rapports qui lient ensemble les institutions, les lois et les mœurs, cette nation offre, au plus haut degré, ce qu'on appelle esprit public et énergie. Qu'on suppose, au contraire, un ordre de choses où tout s'isole, où tous les desirs, comme toutes les espérances, se concentrent dans l'heure fugitive; où tout soit construit pour la génération actuelle, sans rapport avec la génération passée, sans souci pour la génération à venir, l'imagination ne peut se faire idée de l'état de corruption d'un tel peuple.

Le soin des générations à venir est, pour un état, un de ses premiers soutiens. Il est aussi, pour les maisons, un des premiers fondemens de la morale. La raison put imaginer le dogme de l'immortalité de l'âme; la politique put s'emparer de ce principe conservateur des sociétés; la religion l'imposer comme un dogme : enfin, l'orgueil put s'ajouter lui-même à la raison et à la religion, et



composer son immortalité de l'amour de la gloire. Nous ne craignons pas de le dire, tous ces grands fondemens ne suffisaient pas à la morale. La raison est sujette à errer, l'orgueil à nous tromper. La révélation elle-même n'est pas un bienfait étendu à tous les hommes. Une impulsion plus universelle, plus absolue, plus charnelle (si j'ose m'exprimer ainsi), manquait à ce vaste ensemble. L'amour de sa race l'a produite. La douce croyance qu'on a existé dans ses aïeux, et qu'on revivra dans ses enfans, est la doctrine la plus accommodée à notre faiblesse. C'est la seule immortalité peut-être que connaisse l'homme de la nature. Elle lui suffit. En commandant au cœur d'un père de se sentir renaître dans son fils, la Providence a réparé en quelque sorte le fléau de la mort. Il ne faut ni grand raisonnement, ni grandes lumières pour sentir cette espèce d'immortalité. Dans les cités et dans les déserts, l'ignorant et le savant, le riche et le pauvre, sont également initiés à ce mystère.

On est surpris que chez les anciens Hébreux, il soit si peu question d'une vie à venir; chez un peuple qui a des mœurs, la religion peut se dispenser de déployer avec fracas les considérations d'une autre vie; il lui suffit de presser dans le cœur d'un père le sentiment qui s'attache à la transmission de sa race. Ici, l'Éternel promettra une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel; ailleurs, il fera de cette espérance toute la récompense de l'homme juste. *Fili tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ : ecce sic benedicetur homo qui timet dominum.*

L'amour de sa race n'est donc pas, comme on affecte de le dire, une vaine illusion, ou un préjugé barbare : c'est un sentiment noble, grand, générateur de toute les vertus : tel qu'il convient pour former de grands hommes et de grands peuples.

C'est vers le cabinet de Vienne que les télescopes politiques continuent à se diriger. Il était inévitable que les

négociations du Nord, en traitant la grande question de Malte, ou d'un établissement maritime pour l'Angleterre dans la Méditerranée, ne rencontrassent les intérêts de celui à qui Venise s'est donnée en secondes noces, et à qui elle semble avoir apporté en dot l'Adriatique. Nous ne doutons pas que l'Angleterre n'ait de puissantes raisons pour rester maîtresse de Malte, c'est-à-dire de la citadelle de la Méditerranée. La première de ces raisons, c'est qu'elle est déjà maîtresse de Gibraltar qui en est la porte; la seconde de ces raisons, c'est que, pendant tout le temps de la révolution, elle s'est emparée de tous les établissemens commerciaux de la France, dans les Echelles, et qu'il lui importe d'être sans cesse en présence pour empêcher celle-ci de les relever. Une troisième raison, c'est peut-être l'aptitude qu'elle a à profiter de la faiblesse des empires voisins, lorsqu'ils se trouvent soit en décadence, soit déchirés par des divisions intestines.

Les Hollandais, peuple simple, avaient eu l'innocence de vivre à Ceylan de bonne intelligence avec le roi de Candy; mais l'Angleterre n'est pas deux mois maîtresse de cette île, que ce royaume entier devient sa proie. Dans l'Inde, voyez comme en peu de temps tombent sous sa faux et l'empire de Tippoo-Saïb et celui du nabab d'Arcote; et en dernier lieu celui des Marattes! D'après de si grands exemples, quelle est la puissance de l'Europe qui voudrait lui contester l'intérêt qu'elle peut avoir à un établissement dans la Méditerranée? Après avoir fait de Corfou, comme du Portugal, une province anglaise, n'y a-t-il pas ensuite les troubles de l'Egypte à exploiter, ceux de la Syrie et de la Grèce, et tout ce vaste Archipel, objet des spéculations mercantiles du reste de l'Europe? Nous ne doutons pas que le ministre anglais à Vienne n'ait su faire valoir de si puissantes raisons. Nous sommes seulement curieux de savoir comment il aura pu amener, dans son plaidoyer, la considération du désintéressement de la Grande-Bretagne, opposé à l'ambition démesurée de la France.

Quoi qu'il en soit, il est sûr, d'après des lettres du 27 septembre, qu'on ne désespérait pas à Vienne d'amener le cabinet de Londres à un arrangement avec la France. Les cours de Russie et de Prusse avaient encore tout récemment, disait-on, renouvelé leurs instances auprès de sa majesté Britannique, en offrant leur garantie la plus explicite et la plus absolue pour l'île de Malte. Enfin, l'ambassadeur de France, M. de Champagny, venait de faire une nouvelle déclaration, de laquelle il résultait que le gouvernement français était prêt à faire, pour la paix, toutes les concessions qui s'accorderaient avec l'honneur et la sûreté de la France.

Nous ne savons quelle espèce de résultat auront ces nouvelles démarches; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'en attendant la cour de Vienne n'oublie rien pour rendre son intervention, ou, si l'on veut, son attitude respectable. Ici, ce sont les revues brillantes du camp de Minkendorff; tout le monde vante la beauté et l'excellente tenue des troupes, la précision avec laquelle elles exécutent les manœuvres, et l'ordre qui règne dans le camp. D'un autre côté, on parle de certaines mesures prises depuis un an, « et au moyen desquelles l'armée autrichienne va se trouver sur un pied plus formidable » qu'elle n'a jamais été, tant sous le rapport de la force » effective ou numérique, que relativement à l'organisation, à l'équipement et à l'ensemble. » On ajoute ensuite que le département de la guerre a déjà donné des ordres pour la réunion de huit à dix mille hommes de troupes dans un camp près de Trévise, sous le commandement du général Mitrowski. La cour de Vienne, dans ces circonstances, n'oublie pas plus ses intérêts que sa dignité; mais elle éprouve à cet égard des obstacles. D'un côté, nous ne voyons pas que tout soit parfaitement d'accord relativement aux votes virils: d'un autre côté, la nomination prochaine de l'archiduc Jean à la coadjutorie de l'ordre Teutonique dont la grande maîtrise est actuellement exercée par l'archiduc Charles; la prétention

presque avouée de la cour de Vienne, à ce que le grand maître de cet ordre soit choisi parmi les princes de la maison d'Autriche; l'opposition élevée par la cour de Munich, et soutenue par celle de Berlin, pour qu'à l'avenir les fonctions de grand-maître Teutonique appartiennent alternativement aux deux maisons : ces différends, que le cabinet de Vienne, avec sa lenteur ordinaire, ne se pressera probablement pas de finir, deviennent aussi un point de mire au milieu des négociations.

Pendant que l'Angleterre occupe le reste du monde de sa guerre, ou de sa politique, son intérieur offre un singulier tableau. Les discussions intérieures entre ses hommes d'état sont parvenues à leur comble. Après avoir renoncé à sa levée en masse, elle s'est vue contrainte, sinon d'abandonner, du moins de réduire ses associations de volontaires. Tous ses mouvemens se réduisent aujourd'hui à faire parader ses flottes, à invoquer le secours de ses propres chaloupes canonnières : ressource qu'elle avait d'abord affecté de mépriser. Après cela on la dit occupée à machiner; on ne sait quelle expédition secrète dont l'entreprise, si elle était sérieuse, n'aurait pour résultat effectif que de secourir les desseins d'invasion des Français, en éloignant du sol britannique les troupes les plus aguerries et les plus capables de les défendre. Du reste, elle injurie nos guerriers, qu'elle appelle poliment des brigands, des bandits, des *fellows*. Elle fait injurier de même le malheureux comte de Walmoden; défigure par-tout les intentions comme les principes, et les principes comme les faits; achève d'opprimer l'Irlande, et abandonne, comme à son ordinaire, le Portugal son allié, au résultat prévu de ses insultes envers la France : effet de ses suggestions et de ses insinuations perfides. Il est reconnu aujourd'hui que le ministre des affaires étrangères, D. Rodrigo, a donné sa démission; que celui de la guerre, D. Ignasio d'Alméida, voué au parti anglais, a été congédié et remplacé par M. Pinto. On parle encore de plusieurs autres membres de l'administration portugaise qui vont être éloignés; et l'on

assuré, en outre, que la cour de Lisbonne paiera à la France une somme de 1500 mille livres sterling, c'est-à-dire plus de trente-six millions tournois. Voilà ce que lui ont valu les bons conseils de l'Angleterre, soutenus comme à l'ordinaire par sa protection, c'est-à-dire par de vaines promesses.

Les tracasseries qu'éprouve en Allemagne la noblesse immédiate, l'alarme que ces tracasseries ont excitée parmi plusieurs puissances d'un ordre inférieur; la ligue annoncée de douze princes allemands, sous la protection d'une puissance étrangère; les suppressions religieuses de la Bavière; la guerre déclarée par l'empereur de Maroc à la république de Gènes; les troubles de l'Egypte, de l'Arabie et de la Syrie; les succès effrayans d'une grande et nouvelle secte qui menace tout à-la-fois, l'Europe, l'Afrique et l'Asie.... nous ne pouvons qu'indiquer, en ce moment, ces divers traits de l'agitation politique de notre vieux continent, avec laquelle contraste merveilleusement la douce paix qui régné en ce moment dans toutes les parties du Nouveau-Monde.

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople, le 1<sup>er</sup>. septembre.*

Nous apprenons la fâcheuse nouvelle qu'Osman bey, et Bardisy, commandant les Mamelucks et les Arnauts, s'est emparé de la ville de Damiette, et Mehemet pacha a été obligé de se rendre. Damiette a été pillée; le massacre a duré long-temps. Ibrahim effendi, qui commandait à Rosette, a été également forcé. Soliman aga, qui commandait un détachement de Mamelucks, est entré à midi dans la ville.

Les Mamelucks marchaient sur Alexandrie; mais au même moment, Ali pacha, y arrivait avec une escadre portant 1800 hommes. On ne sait quel sera le sort de cette place, la seule qui reste à la Porte en Egypte.

On sait que le docteur Walli a entrepris de s'inoculer la peste. La maladie dont il a été atteint est sur son déclin; en deux ou trois jours il sera tout-à-fait hors d'affaire,

et en état de continuer ses expériences. C'est lui-même qui a institué et dirigé son traitement thérapeutique. Je vous communiquerai par le prochain courrier les symptômes de sa maladie et du moyen curatif qu'il a adopté. Rien jusqu'à présent d'assez sûr pour ce qui regarde son préservatif contre la peste. Le nombre des faits est encore trop limité, et ces faits même manquent de l'appui de cette critique rigoureuse qui seule peut les sanctionner. Il ne se bornera pas aux deux expériences qu'il a faites de la petite vérole et de la vaccine.

*Berlin, le 27 septembre.*

C'est une chose actuellement arrêtée, que le district de Gottenbourg sera aussi occupé par des troupes françaises, le gouvernement français ayant obtenu à cet effet de notre cour l'autorisation de faire passer une demi-brigade à travers le pays d'Hildenheim.

*Hanovre, le 27 septembre.*

Trois régimens de dragons français qui sont dans ce pays, ont ordre de se rendre à Maëstricht. Cependant avant de partir, ils recevront l'arriéré de leur solde.

— On exerce une surveillance sévère sur les officiers hanovriens, que l'on soupçonne de recruter clandestinement pour le service anglais.

*Rotterdam, 7 octobre.*

Nous sommes informés par une lettre particulière que nous venons de recevoir de Londres, que dans le cas où des troupes françaises parviendraient à effectuer un débarquement en Angleterre, le drapeau rouge sera déployé en vertu d'une proclamation portant qu'il ne sera fait aucun quartier, attendu que le nombre des prisonniers français venant à s'augmenter, ils pourraient compromettre la sûreté de l'état.

D'après des nouvelles de Londres, en date du 25 septembre, il paraît que l'escadre française de l'amiral Linois, composée d'un vaisseau de soixante-quatorze canons, de deux frégates et plusieurs bâtimens de transport ayant à bord trois mille hommes, avait fait voile du Cap pour Pondichery. On supposait qu'elle toucherait à l'Isle-de-France. Cette escadre arriva au Cap, le 14 mai, et elle devait être suivie d'une autre d'une force supérieure. C'est probablement celle qui a fait voile du Ferrol, sous les ordres de l'amiral hollandais Harstink.

Londres, 23 septembre.

On observe que M. Addington a passé le Rubicon relativement à M. Pitt. La guerre entr'eux est positivement déclarée, et ils ne semblent plus garder aucun ménagement, de sorte qu'à la rentrée du parlement, on s'attend à voir le ci-devant chancelier de l'échiquier à la tête de l'opposition. Il ne sera pourtant soutenu, dans ses hostilités, que de M. Windham et du docteur Laurence. Il est très-probable que M. Shéridan entrera bientôt dans le ministère. Comme les ministres n'ont pas assez de confiance dans l'éloquence de lord Hobart, on dit que lord Hawkesbury montera à la chambre haute, ou bien qu'on donnera le titre de lord Brower à M. Yorke, étant nécessaire qu'il y ait quelqu'un dans la chambre haute qui puisse remplacer lord Pelham.

Un vaisseau arrivé à Cork, venant de Botany-Bay, a annoncé qu'on craignait qu'une rébellion n'éclatât à Botany-Bay. On y a trouvé quelques piques.

Les troupes anglaises ont réussi dans l'île de Ceylan, dans la guerre contre le roi de Candy, et sont déjà entrées dans sa capitale. Une gazette extraordinaire du gouvernement de Ceylan, du 25 février, contient une dépêche du major-général Macdonall, commandant en chef des troupes à Ceylan, au gouverneur de Ceylan (M. North), où il dit que l'avant-garde de ses troupes s'était emparée, le 19 février, des postes importants de Galle-Gederad et de Ginagamme.

— On dit que la colonie hollandaise de Ternate, la plus considérable des îles Moluques, a été prise par une escadre anglaise.

On écrit de Portsmouth, en date du 21 septembre : « Jérôme Bonaparte, que l'on croyait trouver dans un vaisseau américain qui a été amené dans ce port, n'a pas encore été découvert. La personne que l'on croit être Jérôme Bonaparte, est à bord du *Gladiateur*. Le gouvernement aura reçu une fausse nouvelle, si ce n'est pas le jeune Bonaparte ; car sa personne, ses manières, la destination du vaisseau, sa cargaison, les passagers, tout enfin est conforme aux instructions que le gouvernement avait reçues concernant ce vaisseau et Jérôme Bonaparte. Plusieurs officiers de la marine qui croyaient le connaître, ont été à bord du *Gladiateur* ; mais ils n'ont pas pu encore donner une décision assurée. »

L'empereur de Maroc a déclaré la guerre aux Génois.

Un vaisseau génois a déjà été pris à Tanger. (*Extrait de la gazette de Hambourg.*)

Pour mettre la capitale à l'abri de toute attaque du côté de l'est, on va construire une digue sur le fleuve Léa, au moyen de laquelle un espace de vingt milles anglais, depuis Ware jusqu'à la Tamise, pourra être inondé.

Il paraît que nous n'avons plus rien à prendre à la France sur mer, car les papiers des 7, 9 et 10 ne marquent presque plus de prises.

La compagnie des Indes anglaise, dont les magasins étaient encombrés de marchandises, vient d'en vendre pour 150,000,000 à la compagnie des Indes danoise, dans l'espoir que celle-ci trouvera le moyen de les débiter en France.

## P A R I S.

— Le gouvernement de la république vient de publier, sous la date du 29 fructidor, un arrêté concernant les conscrits, divisé en deux parties, et comprenant onze titres, et quarante-huit articles. La première partie est relative au recrutement de l'armée; la seconde a pour objet l'organisation des conscrits de réserve. A la suite de l'arrêté sont placés des tableaux qui exposent l'état des officiers et sous-officiers que les corps doivent envoyer dans les départemens, en exécution de la loi du 6 floréal an 11 et de l'an 12, et les indications des départemens qui les fournissent.

— On annonce, dans toutes les églises catholiques de France, la célébration du fameux jubilé séculaire que de puissantes raisons avaient retardée jusqu'à présent.

— Les armées de la république s'organisent simultanément sur tous les points assignés pour leur rassemblement. Les généraux et les chefs d'état-major de celles de Bayonne, Saint-Omer, Bruges, sont tous arrivés à leur destination, et les troupes dont elles doivent être composées y sont déjà réunies, ou prêtes à l'être.

— L'armée de réserve se rassemble à Compiègne. Le général Ney, qui en prend le commandement, y est attendu de Suisse. Le général de brigade Ramond Dutailly est parti pour se rendre à cette armée, en qualité de chef de l'état-major. Le général Baraguay-d'Hilliers s'y rend aussi, pour commander une division composée de régimens de dragons.



## VENDEMIARE AN XII. 189

— On annonce que le ministre de la guerre partira pour visiter par lui-même les camps de Saint-Omer, de Bruges, et les places et positions militaires de toute cette partie des côtes.

— On mande de Dijon, que le premier consul n'a pas consenti à ce qu'on lui érigeât une statue sur le pont de cette ville, auquel on a donné son nom. Il a de nouveau, dans cette occasion, manifesté son opinion au sujet des statues qu'on élève à des hommes encore vivans, et a paru être d'avis que, si l'on desire d'élever à Dijon un monument de ce genre, on choisisse parmi le grand nombre d'hommes qui ont illustré cette ville, celui auquel on jugera le plus convenable d'accorder cet honneur.

— Parmi les traits de valeur qui se sont fait remarquer dans le combat de la flottille nationale, du 6 au 7 de ce mois, à la vue de Boulogne, on cite celui de M. Moras, officier de marine, qui chargé de porter des ordres de l'amiral, et ne trouvant point de canot, s'est jeté à la mer avec son habit et ses armes, à travers la mitraille de l'ennemi, la nôtre et les boulets des forts, et est parvenu ainsi à la nage, au bâtiment auquel s'adressaient les ordres dont il étoit porteur. On dit que ce brave marin est de Boulogne : honneur à la ville qui lui a donné le jour !

— Le premier consul a envoyé une écharpe d'honneur à M. Letourneur, maire de Granville, pour la conduite qu'il a tenue lors du bombardement ; mais en même-temps les citoyens Boissel-Dubuisson et Maillard, tous deux adjoints de maire, dont le premier s'est retiré à la campagne, et le second a offert sa démission pendant que l'ennemi étoit encore en présence, viennent d'être destitués avec flétrissure.

— Le premier consul a décerné une hache d'abordage d'honneur au cit. Barostro, capitaine d'un petit corsaire de Nice, armé de trois pièces de canon et monté par 57 hommes bien déterminés. Ce brave corsaire ayant rencontré entre Cadix et Gibraltar deux bricks anglais chargés pour le Levant, attaqua le premier, fort de 60 hommes et de 14 canons, et le prit à l'abordage après une heure de combat ; poursuivit l'autre, fort de 75 hommes et 16 canons, et s'en empara après un combat de trois heures, et après avoir été repoussé deux fois à l'abordage. Il conduisit ses deux prises à Tarriffe, port d'Espagne peu éloigné de Cadix, où il fut forcé d'entrer par une frégate anglaise

qui venait pour les lui enlever. Le capitaine Barastro a déjà refusé deux millions de ses deux prises.

— Le ministre de la guerre vient d'adresser aux généraux de division, le règlement sur l'uniforme des militaires de tous grades.

— On dit que chaque compagnie de la garde consulaire fournira cinquante hommes pour la descente en Angleterre, et que le général Lecourbe doit être employé dans cette expédition.

— Le général Rochambeau a déclaré Saint-Domingue en état de siège.

— D'après la nouvelle capitulation suisse, la place de colonel-général des Suisses est rétablie ; il sera nommé par le premier consul. Il y aura, en outre, deux généraux de brigade suisses pour surveiller l'instruction, le service, l'administration et la discipline des quatre régimens capitulés.

Les généraux de brigade, les colonels, colonels en second, chefs de bataillon et majors, seront nommés par le premier consul.

Les troupes suisses qui seront au service de la France, ne seront jamais employées dans les colonies orientales ni occidentales.

Elles conserveront le libre exercice de leur religion et de leur justice.

Les officiers suisses pourront parvenir à toutes les charges et dignités militaires qui subsistent en France.

— Des lettres de la Martinique portent, que la frégate française *la Badine*, portant du canon de 12, a eu un combat très-brillant avec la frégate anglaise *la Vénus*, portant du 16.

*La Vénus* a été fort maltraitée et a pris classe ; *la Badine* est rentrée à la Martinique.

Le citoyen Jérôme Bonaparte, commandant un brick, avait pris un brick anglais d'égale force et l'avait coulé bas.

— Une lettre du Cap de Bonne-Espérance, du 10 juin, annonce que l'amiral Linois l'a quitté avec son escadre, pour se rendre à Pondichéry. On croit qu'il relâchera aux Isles-de-France et de la Réunion. Pendant sa relâche au Cap, il a été joint par une autre escadre plus forte, qu'on croit être celle du contre-amiral Hatsink.

— Le départ du premier consul paraît très-prochain.

## VENDEMIARE AN XII. 191

— On parle d'un projet tendant à punir le crime de désertion , et de l'établissement d'un conseil de guerre spécial , pour connaître de ce genre de délit. Les différentes peines seraient : la mort , le boulet , les travaux publics et l'amende. La peine de mort serait appliquée à ceux seulement qui auraient déserté à l'ennemi , se seraient faits chefs de complot de désertion , auraient déserté en faction , auraient emporté leurs armes ou celles de leurs camarades , auraient déserté à l'ennemi et y auraient pris du service , se seraient évadés du boulet , ou s'y seraient rendus coupables de révolte.

— Dimanche dernier l'ambassadeur de la Sublime Porte eut une audience extraordinaire du premier consul.

— Voici le texte de l'arrêté du gouvernement , du 13 vendémiaire , relatif à la contribution mobilière et somptuaire de la ville de Paris , pour l'an 12 :

Art. 1<sup>er</sup>. La contribution personnelle et la contribution somptuaire de la ville de Paris , montant à 831,007 francs 40 c. , tant en principal qu'en centimes additionnels , pour fonds de non-valeurs , pour traitemens fixes et dépenses variables , seront , à compter du 1<sup>er</sup>. vendémiaire an 12 , établies conformément au tarif ci-après :

Loyers de 3,000 fr. et au-dessus, 80 fr. ; *idem* de 3,000 fr. à 2,000 fr. inclusivement, 60 fr. ; *idem* de 2,000 fr. à 1,500 francs inclusivement , 40 f. ; *idem* de 1,500 fr. à 1,000 fr. inclusivement, 20 fr. ; *idem* de 1,000 fr. jusqu'à 500 fr. inclusivement, 10 fr. ; *idem* de 500 fr. à 100 fr. inclusive-ment , 5 fr. ; et au-dessous de 100 fr. , rien.

Les frais de perception seront imposés en-dehors sur le pied réglé par l'arrêté du 7 ventose an 10.

— Les anglais préparent à Malte une expédition contre l'isle d'Elbe.

Le tribunal de l'Amirauté anglaise a commencé ses séances par condamner deux batimens danois , sous pré-texte qu'ils avaient cherché à entrer dans l'Elbe.

Un vaisseau de guerre anglais , de 80 canons , a voulu entrer dans la mer Noire par les Dardanelles ; le commandant des châteaux s'y est opposé. Nonobstant l'opposition , l'anglais s'avancait audacieusement , lorsque l'un des forts a tiré sa bordée sur lui , l'a fort endommagé , et l'a forcé d'aller re radoubier à Lemnos. On ne sait comment la cour

de Londres prendra cette affaire ; mais on croit que le diwan la soutiendra.

— Le rapport de sir James Saumarez, sur le bombardement de Granville, a été publié à Londres. S'il fallait l'en croire, Granville serait détruite en grande partie, ainsi que les batteries qui l'ont si bien défendue, et vingt-trois chaloupes canonnières auraient été coulées bas. Nous citons ce fait pour donner une idée de la véracité des rapports que le gouvernement anglais se fait adresser par ses généraux.

Les corsaires barbaresques ont reparu dans la mer Adriatique.

Suivant les avis de Naples, une escadre russe doit arriver incessamment de la mer Noire dans la Méditerranée, pour y croiser comme escadre d'observation.

— Voici encore quelques renseignemens sur les pierres de l'atmosphère ; ils sont transmis d'Auch, le 4<sup>e</sup> jour complémentaire : « Le 10 ou le 11 juillet 1791, vers neuf heures du soir, par un temps très-calme et très-serein, un globe de feu s'éleva sur l'horizon dans la direction du sud-ouest au nord-est, et disparut dans les airs. Ce superbe météore fut visible dans tout le département, et dut l'être à de fort grandes distances. Il fut accompagné d'un retentissement très-éclatant qui dura bien une minute. Il tomba dans la commune de Casauben, une assez grande quantité de pierres qui paraissent être semblables à celles de l'Aigle. Le C. Cappin en avoit recueilli des fragmens qu'il montra à plusieurs personnes ; elle étoient d'un brun foncé, et paraissent avoir été soumises à l'action du feu. Il existe encore quelques-uns de ces fragmens qu'il seroit curieux de comparer avec les pierres de l'Aigle. Dès que l'Athépée aura reçu du C. Cappin, son correspondant, des renseignemens à cet égard, il se fera un devoir de les transmettre à l'Institut. »

*Faute à corriger dans le dernier Numéro.*

Pag. 141, article *Nouvelles diverses*, troisième paragraphe commençant par ces mots : *Les papiers anglais élèvent*, etc. Ce paragraphe devait être suivi d'un autre qui se trouve à la page 144, et commençant par ces mots : *Voilà une belle leçon pour les nobles*, etc.

La transposition de ces deux paragraphes, sous des titres différens, au numéro précédent, en a dénaturé le sens.



# M E R C U R E D E F R A N C E.

## L I T T É R A T U R E.

### P O É S I E.

IMITATION D'HORACE. Livre 1<sup>er</sup>. Ode 23.

*Vitas hinnuleo me similis Chloë, etc.*

A CHLOË.

P OURQUOI, jeune Chloë, me fuis-tu, plus légère  
Qu'un faon dans les bois égaré,  
Qui suit par vingt détours la trace de sa mère,  
Dont sa frayeur l'a séparé ?

S'il voit le vert lézard se frayer un passage  
Dans les buissons hospitaliers;  
S'il entend frissonner le mobile feuillage  
Au souffle des vents printaniers;

Si son œil est frappé par l'ombre fugitive  
Qui franchit l'espace avec lui,  
Le cœur lui bat, il dresse une oreille attentive,  
Son corps tremblant cherche un appui.

Mais suis-je donc un tigre altéré de carnage ?  
Crois-tu que j'en veuille à tes jours ?  
Ah ! quitte enfin ta mère, et songe qu'à ton âge  
On se doit entière aux amours.

DE WAILLY.

N

*Le Suicide.*

LES ombres de la nuit enveloppaient les cieûx ;  
 Je dormais d'un sommeil pénible :  
 Quelques larmes encor s'échappaient de mës yeux ,  
 Et coulaient sur mon sein paisible.

Bientôt, à la lueur d'un lugubre flambeau ,  
 Je crus errer dans les ténèbres ;  
 Un spectre m'apparut, penché sur un tombeau ,  
 Et revêtu d'habits funèbres.

A ses côtés, un glaive , un bandeau , des poisons ,  
 Couvraient la pierre sépulcrale ;  
 A peine jusqu'à moi de sa voix infernale  
 Arrivèrent les faibles sons :

« Le vaisseau, disait-il, battu par la tempête,  
 » Cherche l'abri du port ;  
 » Et sous le poids des maux l'homme courbe la tête ,  
 » Il souffre et fuit la mort.  
 » Il souffre , et la nature , au lieu de nous contraindre  
 » A porter les revers ,  
 » Pour désertier la vie, offre à qui peut s'en plaindre ,  
 » Mille chemins ouverts.  
 » Viens donc, toi que du sort fatiguent les orages ;  
 » Affranchis-toi des flots ;  
 » Viens goûter en ces lieux , à couvert des naufrages ,  
 » Ton éternel repos. »

A ces mots, de la Mort le ténébreux ministre  
 Se lève, et, saisissant mon bras,  
 M'entraîne brusquement vers l'appareil sinistre  
 Des noirs instrumens du trépas.

A ce prompt mouvement , sa robe qu'il agite  
 Laisse voir un sein tout sanglant ;  
 Le cruel, dans l'accès d'une rage maudite ,  
 D'un fer s'était percé le flanc.

Je reconnus le suicide :

Ah ! loin de moi , monstre perfide !

M'écriai-je , saisi d'horreur.

Consolateur impitoyable ,

L'infortune , il est vrai , m'accable ,

Mais l'espérance est dans mon cœur.

Porte ailleurs ton affreux remède ;

A ceux que le remords obsède

Offre en vain la paix des tombeaux ;

Il n'est point de paix pour l'impie :

Pour lui le terme de la vie

N'est qu'un passage à d'autres maux.

Moi , je demeure avec constance

Où m'a placé la Providence ;

A mon poste j'attends la mort.

J'y resterai ferme , intrépide ,

Opposant ma foi pour égide

Aux plus terribles coups du sort.

Dans les revers , tu vois l'empire

De la dure nécessité ;

Moi , je sens un Dieu qui m'attire ,

Et m'instruit dans l'adversité.

Son ordre fait ma destinée ;

Je suis ma route infortunée ,

Je m'en vas semant dans les pleurs ;

Mais j'ai du moins la douce attente ,

Qu'un jour ma récolte abondante

Terminera mes longs malheurs.

Dans la tombe où je dois descendre ,

Et dont j'invoque le repos ,

Ce Dieu réveillera ma cendre ,

Ce Dieu rassemblera mes os ;

Mes yeux long-temps mouillés de larmes ,

Pour qui le jour n'a plus de charmes ,

Qui cherchent la nuit du trépas ,  
Ces mêmes yeux , ouverts encore ,  
Verront le Sauveur que j'adore,  
Et que ton cœur ne connoît pas.

Oui , je verrai ce Dieu que j'aime ,  
Ce Dieu dont je chéris la loi ;  
Je le contemplerai moi-même ,  
Moi , dis-je , et nul autre pour moi.  
Qu'à tant de larmes répandues  
D'autres douleurs inattendues  
Ajoutent des larmes encor ;  
J'embrasse ma chère espérance ,  
Et mon âme , dans la souffrance ,  
La conserve comme un trésor.

Eh ! quel juste parmi les hommes ,  
Du sort n'a pas senti les coups ?  
Hélas ! vains mortels que nous sommes ,  
L'inconstance est née avec nous.  
Dans une paix longue et prospère ,  
La vertu languit , dégénère ;  
Le vrai courage a combattu :  
C'est au creuset que l'or s'épure ;  
Il faut l'hiver à la nature ,  
Il faut des pleurs à la vertu.

Mais à ces pleurs Dieu met un terme ,  
Et non aux biens qu'il a promis ;  
Trop heureux ! si , constant et ferme ,  
Je souffre , et lui reste soumis :  
Il s'intéresse à ma victoire ;  
De loin il me montre la gloire  
Qui doit un jour me couronner ;  
Je sens , au plus fort de l'orage ,  
Son bras soutenir mon courage ,  
Et sa grace m'environner.



Moins attentive est une mère ,  
 Quand pour son fils prêt à périr  
 Elle implore cet art sévère  
 Qui nous blesse pour nous guérir ;  
 A l'aspect du fer qui s'apprête ,  
 Tremblante, elle soutient la tête  
 Du cher objet de ses frayeurs ,  
 Le distrait par mille carcasses ,  
 Et par les plus tendres promesses  
 Tâche d'endormir ses douleurs.

*Par M. BEUZELIN.*

### ENIGME.

MON histoire présente un contraste comique ;  
 Je puis compter trois sœurs, et je fus fille unique :  
 Sortie avec éclat des mains du Créateur ;  
 Un mortel cependant de mes jours fut l'auteur.  
 J'ai des milliers d'enfans, leur compte est innombrable ;  
 Et ma stérilité fut un point remarquable.  
 Déchirée, inquiète, en proie à tous les maux ,  
 Je ne jouis jamais des douceurs du repos ;  
 Tranquille dans un coin, loin du bruit, des alarmes ,  
 Je connus de l'amour le plaisir et les charmes.  
 Plus vieille encor qu'Eson, je me vois rajeunir ;  
 Et je n'existe, hélas ! que dans le souvenir.  
 Ma forme fut toujours épaisse et très-grossière ;  
 Mon extrême beauté fit grand bruit sur la terre.

### LOGOGRIPE.

JE voyage beaucoup sans jamais faire un pas ,  
 Sans même un seul instant changer de domicile.  
 Quand j'habite le haut, où je suis mieux qu'en bas ,  
 Pendant le jour on ne me trouve pas.  
 Au milieu de mes sœurs, la nuit, souvent je file....  
 Les marins font de moi grand cas.

N 3

L'homme simple qui m'interroge,  
 Se trouve bien de mes avis ;  
 Sans chaîne, sans ressorts, sans aiguille, je suis  
 Beaucoup plus sûre qu'une horloge.  
 Si je descends en bas, c'est fait de la valeur  
 Du faible corps où je m'attache.  
 Modeste ou sot, plus d'un auteur  
 Sous mon manteau souvent se cache ;  
 Ou, quand vient la belle saison,  
 Au beau milieu d'une avenue,  
 A mes voisins, assis sur le gazon,  
 J'offre de charmans points de vue....  
 Si je remonte en haut, de quelques froids amans,  
 La nuit, je reçois la visite :  
 Mais aussi haute que le temps,  
 Et peu sensible à leur mérite,  
 Je ne crois pas devoir me déranger pour eux.  
 Pour toi, lecteur, qui parais curieux,  
 Si de me deviner tu tardes davantage,  
 En mettant entre nous le plus léger nuage,  
 Je t'en prévienne, je vais échapper à tes yeux....

*Par mademoiselle P\*\*ois, l'aînée.*

### CHARADE.

Dans mon premier serpente une onde fugitive ;  
 Unique objet des vœux d'une amante captive,  
 Mon second fit pâlir l'homme disgracié ;  
 Et mon tout par l'amour est souvent délié.

*Par L HOMANDIE, professeur de  
langues anciennes et modernes.*

### *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Clio*.

Celui du Logogriphe est *Carnaval*, où l'on trouve *van*,  
*la*, *Racan*, *lac*, *naval*, *an*.

Le mot de la Charade est *Vendange*.

*The poetical Works of Oliver Goldsmith. (Poésies de Goldsmith).* Un volume in-12. Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Th. Barrois* fils, libraire, quai Voltaire, près l'hôtel la Briffe; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup>. 42.

LA nouvelle collection des auteurs classiques de l'Angleterre, qui commence à paraître, nous fournira naturellement l'occasion d'étudier la littérature anglaise dans ses meilleures sources, et d'examiner un peu les prétentions auxquelles elle s'est élevée, peut-être parce que nous les lui avons nous-mêmes fournies imprudemment. C'est un sujet de critique d'autant plus important, que la gloire de notre nation semble y être mêlée pour quelque chose, tant à cause de l'influence que cette littérature étrangère avait acquise parmi nous, que par les jugemens divers qu'on en a portés. Elle a été, dans le siècle dernier, l'objet d'une admiration excessive; et il faut faire voir que cet enthousiasme fut le fruit d'un esprit de parti et d'un égarement momentané. Aujourd'hui, bien des personnes se font un point d'honneur de n'en parler qu'avec mépris; et il faut montrer que notre nation n'est pas capable de partager un sentiment si injuste. On ne se flatte pas de faire recevoir des opinions plus modérées par ceux qui ont embrassé l'une ou l'autre extrémité; on ne prétend pas s'ériger en juge, ni fixer les idées dans des questions si délicates, si agitées, et où les passions ont pris tant d'empire. Il ne convient peut-être à aucune des deux nations de juger du mérite de sa rivale; mais on fera sentir de quelle conséquence il est que des Français trahissent leur propre gloire,

et exposent les monumens de notre génie au mépris des étrangers. On relevera les causes aussi bien que les suites de cette haute trahison. Ceux qui ne sentent pas toute l'importance de ces discussions littéraires, ignorent que c'est dans la littérature d'un peuple qu'il faut chercher la mesure de ses idées et de son génie. *La littérature est l'expression de la société*, a dit le plus profond de nos écrivains. Il y a, dans les livres anglais, bien des choses qui sont l'expression d'une société perfectionnée, et auxquelles tout homme sensé ne peut refuser son admiration. Ces choses appartiennent aux connoissances et aux idées générales de l'Europe; et en cela, aucune nation ne doit séparer sa gloire de celle des autres, parce qu'elles ne forment toutes qu'une seule société, fondée sur les mêmes principes. On aura soin de marquer ces choses d'où naissent les beautés universelles qui plaisent à toutes les nations. Mais il en est d'autres qui ne conviennent qu'aux Anglais, et qui sont l'expression de leurs idées et de leurs mœurs particulières; c'est ce qui constitue le goût de ce peuple, et c'est ce qui nous révolte souvent dans ses productions. La question est de savoir si nous avons tort d'être révoltés. On comprend que ce n'est pas notre goût qu'il faut donner pour raison, mais qu'il faut trouver la raison de notre goût. D'abord on sent assez que ce qui n'est beau qu'à Londres ne peut pas être le vrai beau : ce que les Anglais admirent seuls, et ce qu'ils admirent le plus, parce que cela tient à leur goût particulier, ce qu'ils appellent leurs conceptions originales, ne peut servir de modèle à personne; et cela est si généralement vrai, que les enthousiastes même en traduisant les meilleurs ouvrages de l'Angleterre, en retranchent bien des endroits qu'ils regardent comme trop anglais, et qu'ils dé-

espèrent de pouvoir accommoder au goût des autres peuples. Mais ces idées qu'un traducteur ne peut faire passer dans sa langue, ne sont si anglaises et si étrangères que parce qu'elles s'écartent des idées générales; elles sont donc défectueuses, car les idées générales sont des lois. En effet, il faut entendre par ces idées les principes reçus en Europe sur les notions fondamentales de la raison, sur les devoirs et sur les rapports de la société, d'où résultent les convenances d'état, de mœurs et de langage; convenances dont le sentiment produit le beau moral, et dont l'expression produit le beau littéraire; car ces deux choses vont ensemble, l'ordre dans la société et le goût dans la littérature. La pensée de l'homme va avec son expression, et la perfection de l'une entraîne celle de l'autre. Ce principe une fois reconnu, on fera voir, avec quelque méthode, comment les Anglais, en s'écartant de certaines idées générales de la société, par cette indépendance de caractère dont ils se glorifient, se sont accoutumés à violer les convenances, et, par une suite inévitable, se sont condamnés à manquer de goût (1).

Il semble qu'en raisonnant de cette manière, on parviendra à sortir du champ de l'arbitraire, et à donner à la critique un fondement plus sûr que le goût d'un écrivain ou d'une nation. En un mot, la règle est de ne jamais dire, cela est bien,

---

(1) Pour ne rien avancer sans preuve, on prie les personnes éclairées de faire attention à ce passage du docteur Blaire, dans sa Rhétorique. « Le théâtre anglais fournit » une plus grande variété de caractères originaux, et des » traits plus libres qu'aucun des autres théâtres modernes. » La nature de notre gouvernement et la liberté sans bornes » qu'ont tous les citoyens de vivre absolument à leur » fantaisie, les excitent à développer toutes les singularités » de leurs caractères. » 40°. *lec.*

parce que cela me plaît ; mais cela est bien , parce que cela plaît à toutes les nations éclairées.

Ces réflexions générales trouveront dans la suite leur application et leur éclaircissement. Je passe aux *Poésies* de Goldsmith , qui sont la partie la moins considérable et la moins connue de cette collection. Je ne sais si elles ont été traduites dans notre langue , mais plusieurs mériteroient qu'on leur fit cet honneur. Ce sont de petites pièces morales , où l'on trouve quelques idées fortes , des vers sentencieux , où la pensée est renfermée dans un tour précis ; des images touchantes , du naturel , et même du goût autant qu'un Anglais peut en avoir. Goldsmith a imité Pope ; il travailloit beaucoup ses vers , il s'attachoit à leur donner du nombre et de l'harmonie ; patience étonnante dans un homme qui était souvent réduit à travailler pour vivre : il s'est fait lui-même le héros de son petit poëme du *Traveller* ( le Voyageur ) , et c'est à juste titre , car il avait fait à pied le tour de l'Europe. L'idée de cette composition est assez singulière. Après s'être plaint dans le préambule , et en très-beaux vers , de sa fortune , et de sa destinée qui le faisait voyager de contrée en contrée , sans pouvoir trouver un coin de terre où il pût se reposer , il arrive au haut des Alpes , où il trouve bon de s'asseoir pour y passer , se dit-il , une heure de réflexion , *a pensive hour to spend* ; et comme d'un siège si élevé on ne peut avoir que de hautes pensées , il oublie tellement ses plaintes et sa misère , qu'il entre tout-à-coup en admiration de sa fortune : il voit sous ses pieds vingt royaumes qu'il appelle ses tributaires , et à qui il commande de lui apporter leurs richesses ; il s'écrie dans son opulence :

Creation's heir , the world , the world is mine.

*Héritier de la création , le monde , le monde entier est à moi.*

Cet héritier de la création n'avait pas de quoi dîner ; c'était , comme il le dit lui - même dans ses mémoires , un pauvre vagabond sorti de l'Irlande , et réduit à mendier son pain et son gîte. Il raconte qu'il allait souvent jouer de la flûte à la porte de quelque métairie , dans les villages de France et d'Allemagne , pour obtenir la faveur d'y passer la nuit , et qu'il dut sa subsistance dans ses longs voyages à la charité des monastères , qui heureusement n'étaient pas encore réformés. Pauvre Goldsmith ! qui croirait que la philosophie ait travaillé à lui ôter son pain ? Ce trait n'est-il pas singulier ?

Voilà donc notre Irlandais au haut des Alpes , passant en revue tous les royaumes , et cherchant dans quel coin du monde habite le bonheur. Cela lui donne lieu de décrire les mœurs des nations et des contrées qu'il a parcourues ; et ce qui est étonnant , c'est qu'on trouve dans cette description plus de vérité , de modération et de justesse d'idées qu'on n'en rencontre dans bien des livres d'histoire qui traitent du même sujet. Ce caractère est digne d'éloge dans un poète que le malheur pouvait avoir aigri. En partant de l'Italie , il avait une belle occasion de déclamer contre les papes et contre la superstition : un Anglais ne manque guère cette bonne fortune : un philosophe ne l'eût pas laissé échapper ; mais il paraît que Goldsmith ne partageait pas sur plusieurs points les préjugés philosophiques de sa nation. On peut dire qu'il n'a manqué aux bienséances qu'en louant ses compatriotes outre mesure ; il les appelle modestement *les seigneurs de l'espèce humaine* :

I see the lords of human kind pass by.

Il faut avouer que , depuis les Romains , on n'avait pas eu l'idée d'un orgueil de cette espèce ;

encore les Romains avaient-ils au moins, par les armes, une supériorité qui paraissait justifier la jactance de leurs écrivains; et quand un poète leur disait :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento.*

il ne faisoit qu'exprimer une fatale vérité. Mais entre des nations également fortes, également civilisées, l'expression d'un tel orgueil est moins haute que burlesque. Il faut le dire : ce qu'il y a en cela de plus étrange, n'est-ce pas que des Français aient pu induire les Anglais à penser ainsi d'eux-mêmes ? Depuis cinquante ans les philosophes ne cessent de nous répéter qu'il n'y a qu'en Angleterre qu'on sache penser et être libre. Ils représentent notre France et ses plus grands hommes, comme livrés à de petites superstitions. Qui peut ignorer tout ce que Voltaire et les autres ont écrit sur cela d'humiliant pour notre nation ? Que ne dit-il pas à mylord Bolingbroke ? combien répète-t-il que les Anglais sont nos maîtres en raison et en philosophie, quoiqu'il soit constant que c'est notre Descartes qui a créé la vraie philosophie par sa *Méthode*, et qui, dans les mathématiques, a ouvert le chemin aux grandes découvertes, par l'application admirable qu'il fit de l'algèbre à la géométrie ? Il faut être bien possédé de la rage de nuire à son pays, pour aller jusqu'à lui contester un mérite reconnu par les étrangers. Lorsque d'Alembert, dans ses *Elémens de philosophie*, soutient que les Français de son temps ont fait faire plus de progrès à l'astronomie physique que les autres peuples, Voltaire lui répond : « *De quoi vous avisez-vous de dire que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation ? Est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connoissance de la lumière, l'inoculation,*



le semoir ? et parbleu , vous vous moquez ; nous n'avons pas seulement inventé la brouette. »  
(Correspondance , lettre 53<sup>e</sup>.)

Et ce n'est pas uniquement en philosophie et en politique , comme tant d'habiles gens l'ont fait voir , mais même en littérature que notre nation a été livrée au mépris des Anglais. Ceux qui répètent que Voltaire a fait la réputation de Corneille , de Racine , de Boileau , sont bien mal instruits. Ils rapporteront vingt pages d'éloges qui ne prouvent rien. Eh ! sans doute , il les a loués dans vingt endroits ; mais dans vingt autres il les a déprimés , et les étrangers ne retiennent que le mal. On ressent de l'indignation lorsqu'on voit le docteur Blair , si estimé comme critique , s'autoriser de tout ce que dit un homme tel que Voltaire contre nos grands écrivains ; mais qui ne s'étonnerait de le voir quelquefois prendre leur parti contre lui ? Je ne veux pas parler de ses déclamations sur *Athalie* , qui ont deshonoré sa vieillesse , ni des chicanes ridicules qu'il fait au grand Corneille ; mais de ce qu'il a écrit de plus mesuré , dans le temps qu'il cherchait à s'élever tout doucement au-dessus de Racine et de l'auteur de *Cinna* , en les louant et en les décrivant tour-à-tour avec beaucoup d'art. Je parle d'un de ses jugemens de 1739 , où il commence par nous dire que *les Anglais nous reprochent une poésie trop prosaïque*. On s'imagine qu'il va prendre ce reproche pour lui , et s'en justifier comme il pourra : mais il le renvoie à Racine ; et pour prouver qu'il n'est pas sans fondement , il ramasse de différens endroits des vers sans suite , et les moins vigoureux d'expression , parce que la vigueur y eût été déplacée. Enfin , lorsqu'il croit avoir donné , par un pareil choix , une idée suffisante du style de Racine , il en tire cette étrange conséquence contre notre poésie : *Peut-être qu'en général*

*cette maigreur ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de nos rimes. Quoi ! Racine et Boileau sont-ils gênés dans leurs phrases ? Corneille est-il vide de grandes idées ? Nous avons besoin de hardiesse, il y a vingt ans que j'ose le dire. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage : les Anglais pensent ainsi.* Oui, et les Anglais sont assurément très-satisfaits d'entendre juger de cette manière le plus grand poète de notre nation : car des insinuationssiiinjurieuses à sa gloire ont beau être mêlées de protestations de respect et d'admiration, on sent assez où elles conduisent ; et il est si vrai qu'elles ont servi de fondement aux critiques anglais, que le docteur Blair dit en propres termes : « Les défauts que nous reprochons » aux tragiques français ont été avoués par Voltaire ; c'est le manque de force et de naturel dans » le langage de la passion : il y a trop de conversation dans leurs pièces ; ils sont déclamateurs » quand ils devraient être passionnés, et raffinés » quand il faudrait être simple. Voltaire convient » que les meilleures tragédies de cette nation ne » font pas assez d'impression sur le cœur ; que la » galanterie qui y règne, et les longs dialogues » dont elles sont surchargées, les rendent souvent » languissantes, et que les auteurs semblent redouter » d'être trop tragiques. » Ce n'est pas ici le lieu de montrer combien ce docteur entend mal le sujet qu'il traite. Il suffit de voir sur quel jugement il s'appuie dans son ignorance. C'est avec les mêmes lumières et sur les mêmes témoignages qu'il décide du mérite de Boileau ; il ne peut se défendre de lui reconnaître un goût éminent : *Cependant, dit-il, les critiques français accusent ce poète d'être sans verve et sans génie.* Vous voyez que ces malheureux ne laissent rien d'entier dans notre

gloire. L'auteur du *Lutrin* ! l'auteur de *l'Art poétique* sans verve et sans génie ! Ah ! misérables, vous êtes indignes d'être Français.

Qui pourra s'étonner, après cela, des expressions d'orgueil qui échappent aux Anglais, dans la haute idée qu'ils nourrissent de leur supériorité en littérature, en philosophie et en politique ? Cependant les plus sages de leurs écrivains sont fort éloignés d'avoir cette présomption : c'est ce qu'on peut voir par la manière dont M. Hume s'exprime sur la partialité et l'excès des louanges de sa nation, dans son *Histoire de la maison de Stuart* (tom. I<sup>er</sup>.); et Goldsmith lui-même, en bien des endroits, ne ménage pas mieux l'orgueil de ses compatriotes. Nous remarquerons avec quelle justesse il relève les défauts de leur caractère et de leur gouvernement ; il me semble qu'il les dépeint d'une manière très-peu flatteuse dans ces vers pleins de sens :

That independence Britons prize too high,  
Keeps man from man, and breaks the social tie.  
The self-dependant lordlings stand alone,  
All claims that bind and sweeter life unknown.  
Here, by the bonds of nature feebly held,  
Minds combat minds, repelling and repelled,  
Ferments arise ; imprison'd faction roar ;  
Represt ambition struggles round her shore,  
Till over-wrought, the gen'ral system feels  
Its motion stop. . . .

« Cette indépendance, que les Anglais prisent trop haut, tient l'homme en garde contre l'homme, et détruit tout le charme de la société. Ces seigneurs si fiers, renfermés en eux-mêmes, ignorent les douceurs et les liens de la vie. Foisiblement retenus par la nature, les cœurs se repoussent mutuellement : les levains de la haine fermentent, les factions mugissent ; l'ambition réprimée au-dedans, se déchaîne autour de ses

» rivages, jusqu'à ce que tout l'édifice social tombe  
 » en ruines. . . . »

Il est assez étonnant que Goldsmith ait osé parler ainsi de la liberté de son pays. Je ne sais s'il ne l'est pas davantage que personne n'ait songé à lui en faire un crime. Ce qu'il ajoute, pour justifier ses réflexions, est infiniment plus curieux et plus fort, et même si fort, que je ne me soucie ni de le rapporter, ni de le traduire. Enfin, après avoir pesé les avantages et les défauts de chaque contrée, de chaque gouvernement, le poète conclut que le bonheur n'est attaché exclusivement à aucun pays; qu'il habite le cœur de l'homme juste, et que chacun peut le trouver en lui-même : conclusion très-agréable à tout le monde; mais ce n'étoit pas la peine de faire le tour de l'Europe et de monter aux Alpes, pour arriver à une vérité si connue.

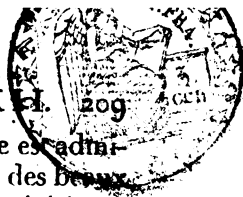
*The deserted Village* (le Village abandonné) est un autre petit poème dans le genre du *Traveller*, où Goldsmith a répandu tout ce qu'il avoit dans l'âme de tristesse et de douceur. Les vers en paroissent très-finis, et les Anglais les trouvent très-harmonieux. On y admire une foule de descriptions champêtres et touchantes, où le poète rappelle tout ce qui faisoit la félicité et l'ornement de son village dans son enfance, le ruisseau qui l'arrosait, la haie d'aubépine au bord de laquelle se reposoient les vieillards, le moulin, la ferme, le presbytère, l'église décente que la montagne voisine défendoit contre les vents, image qui semble imitée de Boileau, et qui rappelle son inimitable élégance.

*The decent church, that topt the neighb'ring hill:*

La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,  
 Se présente au-dehors de murs environnée;  
 Le soleil en naissant la regarde d'abord,  
 Et le mont la défend des outrages du nord.

Le

## VENDEMAIRE AN XII.



Le caractère du pasteur de cette église est admirablement peint dans Goldsmith; c'est un des beaux morceaux de la poésie anglaise. Cette charité évangélique, qui s'emploie tour-à-tour à élever les enfans sur la terre, et à introduire les mourans dans le ciel, est un tableau où le sublime et le sentiment sont mêlés et répandus à pleines mains : ce sont là de ces beautés qui plairont à tous les peuples et à tous les siècles. La comparaison d'un oiseau qui exerce ses petits à se soutenir dans les airs et à braver l'orage, semble exprimer d'une manière aussi tendre que poétique les soins de ce bon pasteur qui instruit les enfans des hommes à souffrir les orages de cette vie. Mais les traits dont il achève ce noble caractère lui ont fourni une comparaison encore plus belle ; il le représente, au sortir de l'office divin, entouré des anciens du hameau, qui ne l'approchent qu'avec respect, tandis que les petits enfans se jouent autour de lui, et le tirent par son vêtement, pour lui dérober un sourire. Et il fait cette réflexion :

To them his heart, his love, his griefs were given ;  
But all his serious thoughts had rest in heaven.  
As soar tall cliff, that lifts his awful form  
Swells from the vale, and midway leaves the storm,  
Thoug round its breast the rolling clouds are spread,  
Eternal sun-shine settles on his head.

« Son cœur partageoit leurs plaisirs et leurs peines ; mais ses hautes pensées étoient dans le ciel, et en avoient la sérénité, comme ces grandes montagnes qui sont au-dessus des tempêtes ; pendant que leurs flancs sont obscurcis par les nuages qui roulent autour d'eux, un jour éternel brille sur leur sommet. »

On voit dans quelle source ces idées sont prises,

et ce qui fait qu'elles sont généralement belles. Il y a des morceaux que les Anglais paroissent citer avec plus de complaisance, tels qu'une apostrophe à la solitude, qui n'est pas d'un goût achevé, quoiqu'ils la trouvent admirable. Voici ce morceau :

O blest retirement, friend to life's decline,  
Retreats from care, that never must be mine,  
How blest is he who crowns, in shades like these,  
A youth of labour with an age of ease!  
Who quits a world where strong temptations try,  
And, since 'tis hard to combat, learns to fly!  
For him, no wretches, born to work and weep,  
Explore the mine, or tempt the dangerous deep;  
No surly porter stands in guilty state,  
To spurn imploring famine from the gate, etc.

« O douce retraite, favorable au déclin de la  
» vie, asile du repos que je ne trouverai jamais,  
» qu'heureux est le mortel qui, sous ces ombrages,  
» couronne une jeunesse laborieuse par une vieillesse  
» tranquille ! qui abandonne ce monde où la  
» vertu souffre des épreuves trop rudes, et apprend  
» à fuir le danger qu'il est si difficile de combattre ! Les malheureux, condamnés aux travaux  
» et aux larmes, ne fouillent pas pour lui la mine,  
» et ne sondent pas le périlleux abyme : on ne voit  
» pas à sa porte un suisse sévère repousser la faim  
» qui l'implore ; etc. »

Non-seulement ces idées ne sont pas suivies, mais ces images tristes gâtent un tableau d'innocence et de bonheur. On peut sans doute offrir des contrastes dans de telles peintures, pour en relever les couleurs ; et quel contraste plus frappant que celui qu'emploie Racine, lorsqu'il met dans la bouche d'Agamemnon l'éloge d'une vie obscure et retirée ?

Heureux qui satisfait de son humble fortune ,  
Libre du joug superbe où je suis attaché ,  
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

Pourquoi cette poésie est-elle si parfaite , et pourquoi les Anglais n'en sentent-ils pas tout le mérite ? C'est que Racine , plein de ce goût qui n'est que le sentiment des convenances , voulait être poète , sans que ses personnages le parussent , et qu'il y a mis autant de soin à dissimuler les hardiesses du style , que les Anglais en mettent à les faire paraître . Quel artifice dans l'emploi de ce mot *caché* ! quel sentiment dans cette attention des dieux qui cachent le pauvre dans l'obscurité ! Et pouvait-on étaler toutes les misères de la grandeur avec plus de simplicité ? Quel tableau en trois vers !

Le chef-d'œuvre de Goldsmith , à mon avis , est sa petite pièce de *l'Hermite* , qui est dans le goût de nos romances , mais qui , pour l'intérêt et pour le style , est un véritable poème , et un poème parfait dans son genre . On est étonné d'y trouver toutes les sortes de poésie épique , lyrique , descriptive , dramatique . On admire que dans une pièce de cent vers , on puisse offrir tout à-la-fois des descriptions , une intrigue , des caractères , des situations , une reconnaissance et un dénouement . Je crois que ce petit chef-d'œuvre a été traduit . Je ne sais s'il l'a été de manière à donner l'idée de son mérite ; mais je n'en citerai rien , quoiqu'à regret , parce qu'il faudrait tout citer .

Il y a encore une autre production de Goldsmith , dont les Anglais font grand cas . C'est une de ces pièces qu'ils appellent *humorous* , c'est-à-dire , originales ; et ce qui est original pour les Anglais , ne l'est pas médiocrement . Cette pièce a pour titre *Retaliation* ( la Revanche . ) C'est une espèce de satire , où l'auteur se moque de ses confrères en littérature , très-plaisamment , à ce

que disent les Anglais; mais j'avouerai que je n'en ai pas senti le piquant. Il est question d'un dîner, où Goldsmith veut prouver que chacun de ces messieurs ne peut manquer d'apporter un très-bon plat, en s'apportant lui-même. En effet, dit-il, un tel sera la *venaison*, un autre sera la *langue*; le célèbre *Garrick* sera la *salade*, parce qu'il réunit le vinaigre, l'huile et le poivre; un autre est l'*oie*, celui-ci le *mouton*, celui-là le *chapon*, selon qu'il plaît à l'auteur de distribuer les noms des animaux; et il compose de cette manière un festin très-varié. On ne peut pas savoir si, en Angleterre, il y a quelque chose de plaisant à dire à quelqu'un qu'il est *chapon*. Mais il est sûr qu'en France ce ne serait pas là de la fine plaisanterie. Enfin on se met à table, et on boit largement. Goldsmith défie tous ses confrères les lettrés, le verre à la main; il les terrasse l'un après l'autre, et lorsqu'ils sont tombés sous la table, il s'amuse à faire l'épithaphe de chacun d'eux, ce qui le conduit jusqu'à la fin de son poème, d'une manière assez triste et assez monotone, parce qu'il répète sans cesse la formule : *ci-git un tel*, etc. Voilà quel est le dessin de ce poème, qui m'a aussi peu diverti que les Anglais prétendent s'y amuser; mais la plaisanterie est une de ces choses dont il ne faut pas disputer.

CH. D.

## V A R I É T É S.

*Ode Nationale*, par *Le Brun*, de l'Institut; une brochure in-4°. Prix : 75 c. Paris, 1803. Chez *Dubroca*, libraire, rue de Thionville, n°. 1760; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*Pindarum quisquis studet æmulari,*  
*Jule, cerasis ope Dedalæ*



*Nititur pennis, vitreo daturus*

*Nomina ponto* (1).

Chercher à suivre Pindare dans son vol, c'est emprunter les ailes du génie pour se préparer une chute éclatante.

Telle est l'idée que nous donne de Pindare le poète de tous les âges dont le mérite a été le mieux senti et le moins disputé, qui s'essaya lui-même, avec tant de succès, dans le genre lyrique dont il connut tous les tons, et où, de l'aveu de bien du monde, il s'est placé au premier rang, par l'étonnante variété de ses odes, par la beauté de la pensée, par l'heureux choix et la richesse de l'expression. Cet éloge d'Horace, il faut l'avouer, a peut-être plus fait pour la gloire du chantre thébain que tout ce qui nous reste de ses ouvrages. Ses odes si fameuses, que la Grèce écoutait avec enthousiasme, sont aujourd'hui très-peu lues, et n'obtiennent l'admiration que d'un petit nombre de connaisseurs.

C'était au sein d'une assemblée nombreuse, dans l'ivresse d'une fête nationale, que les chants de Pindare venaient se mêler aux applaudissemens qu'un peuple avide de spectacles prodiguait aux vainqueurs des jeux olympiques. Ces chants, pleins d'harmonie, riches d'images, soutenus par les accords de la lyre, entretenaient les Grecs de leurs plaisirs et de leur gloire, et flattaient à la fois l'esprit et l'oreille. Dépouillés du prestige, ils ont perdu la plus grande partie de leurs charmes : plus de lyre qui les accompagne, de mains qui les applaudissent; le rythme si harmonieux de la langue grecque, est à peine sensible à nos oreilles barbares. Que nous importent d'ailleurs le nom et les louanges de celui qui, il y a deux mille ans,

---

(1) Ah ! que jamais mortel, émule de Pindare,  
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux !  
Sur des ailes de cire élevé dans les cieux ,

Il retracerait à nos yeux

L'audace et la chute d'Icare.

*Traduction de LAMARKE, Cours de Littérature.*

avait le bras le plus nerveux ou les meilleurs chevaux. Pour goûter encore les odes de Pindare , il faudrait se reporter aux temps qui les lui ont inspirées , s'identifier avec les mœurs , les usages de la Grèce , et sur-tout le lire dans l'original. Combien a-t-il aujourd'hui de lecteurs ?

Ces réflexions nous amènent tout naturellement à parler du Pindare français ; c'est le nom que donnent au poète Lebrun ses admirateurs qui paraissent assez nombreux. D'ailleurs les opinions sont très-partagées sur son compte. A en croire ses amis , c'est le plus grand lyrique qui ait jamais existé ; il laisse notre Rousseau bien loin derrière lui , il plane au-dessus du timide Horace , et va s'asseoir à côté de Pindare , qu'il veut bien , par un reste de respect pour les Grecs , ne pas déposséder du premier rang. Ceux qui ne sont pas assez heureusement organisés pour sentir tout son mérite , prétendent ne voir en lui qu'un poète guindé et forcé , qui se bat les flancs pour revêtir des idées bizarres d'expressions plus bizarres encore , et pour rapprocher des mots disparates qui se repoussent mutuellement.

Sans prétendre concilier deux sentimens si opposés , et pour ne parler que d'après nous , nous dirons qu'on a retenu de M. Lebrun quelques épigrammes très-mordantes , et qui ont sur-tout le mérite assez rare de bien amener le trait ; que nous avons entendu avec plaisir quelques-unes de ses poésies légères , et que dans le peu d'odes que nous connaissons de lui , nous avons remarqué telle strophe qui pouvait sinon justifier entièrement , du moins expliquer jusqu'à un certain point l'enthousiasme de ses prôneurs. Nous attendrons , pour asseoir notre jugement qu'il ait publié le recueil de ses vers , que ses amis et ses ennemis attendent avec tant d'impatience , et nous nous contenterons de parler de l'Ode qu'on offre aujourd'hui à l'admiration ou à la censure du public.

Cependant , avant de commencer cet examen , nous ne pouvons nous défendre de nous arrêter quelques instans sur une gravure qui est en regard du titre , et sur l'aver-

tissement de l'éditeur; cette gravure représente un bras plantant un drapeau, sur lequel on lit :

Le cri des nations redemande les mers.

Ce vers exprime d'une manière concise et énergique, un vœu qui doit être celui de l'Europe : mais a-t-il bien de quoi justifier la manière ambitieuse avec laquelle on appelle sur lui l'attention ? En vain l'éditeur nous dit-il, dans une note, que né de l'enthousiasme, il le produira à son tour ; n'est-ce pas donner à M. Le Brun le ridicule qu'on a tant reproché à Le Mièrre, au sujet d'un vers incontestablement plus beau, qu'il vantait comme le vers du siècle ?

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

L'avis de l'éditeur est tout aussi curieux : « Cette Ode, » dit-il, dans laquelle, à l'exemple des anciens, notre » Pindare fait sortir son sujet d'un trait historique éloigné, » et termine là où les autres commencent ( ce qui est très- » conforme à la marche du génie, et particulièrement du » génie lyrique ), offre une grande idée morale mise en » action. . . . Ce rapprochement ( de l'assassinat de » Jumonville avec la descente en Angleterre. ) aussi inat- » tendu que moral et patriotique, s'opère à l'aide d'une » fiction neuve et animée, qui introduit dans une ode bril- » lante de toutes les beautés du genre, les beautés parti- » culières du poëme épique, et même du poëme drama- » tique ». ( *Note de P. Ch.* )

Nous félicitons de tout notre cœur M. P. Ch. d'avoir vu toutes ces choses ; quant à nous, qui n'avons pas les yeux si perçans, nous avouons tout bonnement que, loin que M. Le Brun nous ait paru faire sortir son sujet d'un trait historique éloigné, ce trait historique nous semble faire lui-même tout le sujet de l'ode. Nous sommes encore à apercevoir cette grande idée morale mise en action. Nous ne voyons rien d'inattendu dans le rapprochement de l'assassinat de Jumonville avec la descente ; et la fiction neuve dont parle l'éditeur est évidemment imitée de Vir-

gile et de Boileau. Ces observations ne sauraient regarder M. Le Brun, dont la modestie repousserait sans doute des éloges si emphatiquement ridicules ; et elles n'ont pas pour but de rabaisser son Ode, qui a ses beautés particulières et indépendantes de tout ce qu'y peut voir M. P. Ch. ; en voici le début :

Tandis que la Tamise, en ses mornes rivages,  
 Dans son perfide sein méditant les ravages,  
 Roule une onde infidelle et jalouse des Lis;  
 La Seine aux bords rians, nymphe tranquille et pure,  
 Porte son doux cristal ennemi du parjure  
 A l'immense Thétis.

Ce début a de la pompe et de l'harmonie, et les trois derniers vers en sont coulans et gracieux ; mais cette accumulation, *en ses mornes rivages, dans son perfide sein, produit un effet désagréable, et une onde jalouse des Lis* offre une image incohérente. Si on voulait pousser la critique jusqu'à la minutie ; on demanderait ce que deviennent les flots de la Tamise, lorsque la Seine porte les siens à la mer ; mais il faut passer quelque chose au désordre des idées pindariques. La seconde strophe, où l'auteur fait accourir divers fleuves au trône de Thétis, rappelle les vers où Virgile représente Aristée introduit sous les eaux dans le palais de Climène. Nous regrettons de n'avoir pas l'imitation qu'a faite M. Le Brun de l'épisode d'Aristée, pour l'opposer à lui-même. Poursuivons.

Là, sous des bois vermeils inconnus aux Dryades,  
 Erraient de toute part de bruyantes Naïades.  
 Tous les fleuves du monde y roulent leurs destins ;  
 Tous, ceints d'algue et de joncs, s'inclinant sur leur urne,  
 Près du fils orageux de l'antique Saturne,  
 Partagent ses festins.

On peut supposer que M. Le Brun, par ces *bois vermeils*, a voulu désigner le corail ; mais il n'est pas aussi facile

## V E N D E M I A I R E   A N   X I I .   217

*d'expliquer comment ces fleuves s'inclinent sur leur urne.*

Boileau a dit que le Rhin ,

Appuyé d'une main sur son urne penchante ,  
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Cette image , aussi juste que naturelle , convient également à la poésie et à la peinture. Mais pourquoi faire incliner le fleuve au lieu de l'urne ? Et quel est le résultat de ce changement de position , sinon d'arrêter les eaux , ou de les faire jaillir en l'air ; ce qu'il n'est pas sûrement ce qu'a voulu exprimer M. Le Brun ? D'ailleurs , tous les poètes qui ont employé cette figure , ont voulu parler des fleuves à leur source. Permis à M. Le Brun de faire voyager les fleuves , et même de les réunir à dîner chez le souverain des eaux ; mais qu'ils n'emportent pas leurs urnes , s'il ne veulent pas laisser leurs lits à sec.

La Tamise elle seule , ivre de sa fortune ,  
Et dédaignant l'honneur des banquets de Neptune ,  
Entraînait au combat ses perfides vaisseaux.  
Aux bords américains déjà soufflant la guerre ,  
Son orgueil affectait l'empire de la terre  
Et le sceptre des eaux.

Sous les mers cependant les jeunes Néréides  
Ont prodigué les fruits nés dans leurs champs humides ;  
Les coupes de nectar animent leurs banquets ;  
Et l'ambrosie exhale une nue odorante ,  
Qui parfume à longs flots la voûte transparente  
Des liquides palais.

De l'Oyo (1) tout-à-coup la Naiade lointaine  
Les frappe de ses cris , pâle et fuyant à peine ,  
A travers l'Océan , de barbares vainqueurs.  
Ses regards éperdus , sa tête échevelée ,  
De roseaux teints de sang horriblement voilée ,  
Attestent ses malheurs.

Nous citons de suite ces trois strophes , parce qu'elles nous paraissent les plus harmonieuses et les plus poétiques

---

(1) Les bords de l'Oyo furent le théâtre des hostilités des anglais en pleine paix. ( *Note de l'éditeur.* )

de toute l'ode. La dernière offre un mouvement imité de l'épître de Boileau sur le passage du Rhin :

Quand tout-à-coup un cri suivi de mille cris, etc.

Et ceux de nos lecteurs qui voudront se donner la peine de comparer les deux pièces, verront que leur marche est à-peu-près semblable. Au reste, nous sommes loin de faire à M. Le Brun un sujet de reproche de cette imitation ; il ne pouvait guère choisir de guide plus sûr et de meilleur modèle.

Les cinq strophes qui suivent contiennent le récit de la mort de Jumonville. On peut les comparer avec le poème de Thomas sur le même sujet. Nous ne les transcrivons pas, parce qu'elles nous paraissent loin de la force de celles que nous venons de citer. La nymphe de l'Oroy dit qu'elle a vu la paix trahie *abjurer ses climats*, tandis que *crédule* à cette paix, elle *reposait dans un calme* funeste. On abjure une opinion, mais non pas un pays, et nous ne croyons pas qu'aucun auteur qui puisse faire autorité, ait donné un régime à *crédule*, ou ait dit dit qu'on *reposait dans le calme*. Plus bas M. Le Brun, pour exprimer qu'on était instruit de la construction d'un nouveau fort par les Anglais, dit que le Français *sait du noir rempart l'insolente menace* ; et ce vers est peut-être un de ceux qui plaît le plus à ses admirateurs ; pour nous, nous avouons franchement qu'il nous semble barbare et inintelligible. Voilà, dit la Seine à ce récit,

Voilà cette Albion, ce peuple magnanime,  
Que le savoir éclaire, et que l'honneur anime !  
C'est lui qui lâchement ensanglante la paix :  
De la terre et des mers déprédateur avare,  
Au Huron qu'il dédaigne et qu'il nomme barbare,  
Il apprend les forfaits.

Tu voulus que tes flots unissent les deux mondes,  
Et du libre Océan il enchaîna les ondes !  
Le cri des nations redemande les mers.  
Purge tes flots sacrés de ses voiles parjures,  
Venge le sang français, mes larmes, mes injures,  
Moi-même et l'univers.

Nous passons encore une strophe où M. Le Brun dit qu'*attendris*, indignés, tous les fleuves frémissent. Le sourd murmure des flots peut bien peindre leur fureur ou leur indignation ; Virgile a dit :

*Pontem indignatus Araxes.*

L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage.

RACINE, fils.

Mais on ne s'était pas encore avisé de peindre l'attendrissement des fleuves. Si la poésie accorde le privilège de les personnifier, le goût et le bon sens exigent que, sous cette métamorphose, ils conservent toujours leurs attributs, leurs caractères distinctifs. On se forme d'eux une idée mixte, qui se compose en même-temps et du fleuve et du dieu, et qu'on ne doit pas perdre de vue, quand on les fait parler ou agir. Un fleuve qui s'attendrit, est une image bizarre et choquante.

Les deux strophes suivantes, qui contiennent la réponse de Neptune et qui terminent l'Ode, sont les seules où il soit question de la guerre actuelle :

Fleuves, rassurez-vous, dit l'époux d'Amphitrite ;

Au livre des destins la vengeance est écrite :

Albion expiera les maux de l'univers.

Avant que la Tamise ait compté quelques lustres,

Elle aura vu changer ses triomphes illustres

En sinistres revers.

Vainement l'insolente, à sa noble rivale

Croit opposer des flots l'orageux intervalle ;

La perfide s'épuise en efforts superflus.

Tremble, nouvelle Tyr ! un nouvel Alexandre,

Sur l'onde où tu régnaï, va disperser ta cendre ;

Ton nom même n'est plus.

Cette menace prophétique que M. Le Brun, par une figure très-ordinaire aux poètes, met dans la bouche d'un Dieu, et où il fait allusion à la descente qui se prépare, nous paraît amenée ici très-naturellement, et n'offrir rien d'inattendu, rien de ce qu'on veut bien appeler le délire pindarique. Nous croyons avoir également fait voir que le plan de son Ode était tout simple, et que Virgile ou

Boileau pouvaient revendiquer l'idée primitive de cette fiction qu'on nous donne pour aussi neuve que brillante. Il s'en suit que l'ami de M. Le Brun, par un zèle maladroit et faute d'avoir conçu le plan de son Ode, lui prête des beautés imaginaires, au lieu de faire remarquer ce qu'elle offre de beautés réelles. Des louanges ridiculement exagérées et qui la plupart portent à faux, ne peuvent que nuire à celui qui en est l'objet, en fournissant des armes à l'animosité de ses ennemis ; et l'on sait que le talent épigrammatique de M. Le Brun lui en a fait un assez grand nombre. Pour nous, qui ne sommes ni ses prôneurs, ni ses adversaires, qui ne partageons pas l'enthousiasme aveugle des uns ou la haine injuste des autres, nous ne balançons pas à mettre cette Ode au rang de celles qui font le plus d'honneur au talent lyrique de l'auteur : ce n'est pas que nous y ayons découvert des fictions nouvelles, ou le ton de Pindare, ou la réunion de toutes les beautés de l'épopée et de la tragédie ; mais nous y avons trouvé une marche noble quoique simple, un ton soutenu, des formes poétiques, presque toujours l'harmonie du style, et souvent la pureté de l'expression. La franchise de nos critiques est un sûr garant de la sincérité de nos éloges. Il est cependant assez probable que nous n'aurons contenté aucun des deux partis, ni M. Le Brun lui-même. La partialité qui préside depuis long-temps aux jugemens qu'on porte sur ce poète, le condamne à ne pas occuper de sitôt une place fixe dans l'opinion ; et il est devenu presque aussi difficile de le louer que de le critiquer. Nous pourrions du moins nous rendre le témoignage de n'avoir parlé que d'après nous-mêmes, et si nous nous trompons, d'être de bonne foi dans notre erreur.

M.

---

*Suite des Souvenirs de Félicie.*

DANS le cours de cette semaine, j'ai donné à dîner à deux hommes célèbres, que je ne connaissais pas. L'un est



le comte de Bëniouski (1), très-fameux par sa captivité en Sibérie, et par l'adresse avec laquelle il s'est échappé de ces déserts; c'est un petit homme boiteux et fort laid, qui conte ennuyeusement une belle aventure. Ce récit fait par un tiers, m'auroit fort intéressée, mais la complaisance même du héros m'a été suspecte. A peine était-il assis, qu'à ma première question il a pris la parole, et il a fait avec méthode sa narration, en homme exercé qui la répète pour la *millième* fois. J'ai eu le mauvais caractère de ne pas croire un mot des détails de cette longue histoire. Tout ce qui m'en a frappée, c'est qu'il avait mis dix-huit personnes dans sa confiance entière; aucun des conjurés ne le trahit, parce que chacun crut en particulier être l'unique dépositaire du secret. Leur surprise à tous fut extrême, lorsqu'au moment de l'exécution ils se trouvèrent une petite troupe.

L'autre personnage que j'ai reçu, est un Anglais, M. Gibbon, très-bon écrivain, disent les Anglais, mais à mon avis très-mauvais historien, diffus, ennuyeux, sans originalité, sans morale, et répétant tous les lieux communs *philosophiques*. Et voila pourquoi sans doute, n'ayant fait qu'un gros livre in-4°, qui n'est pas encore traduit, et que personne dans la société ne lirait quand il le serait, l'auteur a tant de célébrité parmi nous et est si bien accueilli. Tous les philosophes l'élèvent aux nues, et ils possèdent parfaitement l'art d'établir en peu de temps de brillantes réputations: on dit que ce qui se fait vite et à peu de frais ne dure pas; c'est ce que nous pourrons voir, si nous vieillissons.

Pour revenir à M. Gibbon, c'est un petit homme, d'une grosseur énorme; il a un visage étonnant; il est impossible d'y distinguer nettement un seul trait. Il n'a point du tout de nez, presque pas d'yeux, et très-peu de bouche; ses deux grosses joues absorbent tout; elles sont si larges, si rebondies, et d'une proportion si

---

(1) Le héros d'une des pièces de Kotzbüe.

prodigieuse, qu'on est tout stupéfait de les trouver là. Le visage de M. Gibbon seroit très-facile à dépeindre, si l'on vouloit parler tout franchement et *sans figure*; mais il est impossible de donner une idée de sa voix et de sa manière de s'énoncer. Ce sont des inflexions cadencées et traînantes, des sons flûtés, lents et prolongés, dont le ridicule et la singularité sont inexprimables. M. Gibbon ne cause point du tout, il ne parle que par *tirades*. Il fait toujours, ou un récit, ou une définition, ou une dissertation. On n'a jamais rien à répondre; il a tout dit: il sait un nombre infini d'anecdotes sur tous les gens célèbres de son pays; il les conte longuement, pesamment, et d'une manière romanesque, qui lui est particulière. Il est ami du fameux Garrick, le premier acteur tragique et comique de sa nation, et auteur estimé de plusieurs comédies. M. Gibbon a conté plusieurs histoires relatives à Garrick. Je n'en rapporterai qu'une, mais infiniment abrégée. Une jeune et jolie veuve de province, immensément riche, vint à Londres, et vit Garrick pour la première fois, dans *la Belle Pénitente*; il jouait le rôle brillant et léger de *Lothario*. La jeune veuve, séduite comme *Caliste*, pour éviter, sinon le repentir, du moins *la pénitence*, forma le projet d'épouser celui qui savoit prendre des formes si élégantes; elle reçut chez elle Garrick, et dans son enthousiasme elle lui déclara ses sentimens et lui promit sa main. Le lendemain elle fut encore à la comédie; on jouait *les Commères de Windsor*; Garrick y représentait le personnage ridicule de *Falstaff*; la jeune veuve trouva qu'il jouait si naturellement la poltronnerie, la sottise et la bassesse, que, rendue à la raison par une illusion nouvelle, elle ne voulut plus revoir l'acteur fameux, qui perdit ainsi, par la variété même de son talent, une grande et une *bonne fortune*.

Puisque j'ai parlé de M. Gibbon, je ne puis m'empêcher d'égayer mes souvenirs par une anecdote que

m'a contée très-plaisamment M. de Lauzun, en me protestant qu'elle est parfaitement vraie. Je ne la garanti pas, mais j'ai trop d'envie de la croire pour la révoquer en doute. Pour la bien comprendre, il faut se rappeler la description que j'ai faite du visage de M. Gibbon. ....

M. de Lauzun, très-lié avec M. Gibbon, l'a mené chez madame du Deffant. Cette dernière qui est aveugle, a l'habitude de tâter les visages des personnages célèbres qu'on lui présente, afin, dit-elle, de se former une idée de leurs traits. Elle n'a pas manqué de montrer à M. Gibbon cette espèce de curiosité flatteuse, et M. Gibbon s'est empressé de la satisfaire en lui tendant aussitôt son visage avec toute la bonhomie possible : voilà madame du Deffant promenant doucement ses mains sur ce large visage ; la voilà cherchant vainement quelque trait, et ne rencontrant que ces deux joues si surprenantes.... Durant cet examen, on voyait se peindre successivement sur la physionomie de madame du Deffant, l'étonnement, l'incertitude, et enfin, tout-à-coup la plus violente indignation ; alors, retirant brusquement ses mains : Voilà, s'écria-t-elle, une infâme plaisanterie ! .....

*( La suite dans un des prochains numéros. )*

D. GENLIS.

## ANNONCES.

Manuel des Enfans et des Adolescents, ouvrage contenant des principes de lecture (française et latine), de morale, de grammaire, d'histoire, de géographie et d'arithmétique, à l'usage des écoles du premier et du second degré. Par J. E. J. F. Boinvilliers, de l'institut national de France, etc. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Prix 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Hoquart, rue de l'Eperon, n°. 1 ; Barbou, rue des Mathurins ; Genets, jeune, rue de Thionville, n°. 1846 ; à Versailles, chez Locard, rue du Commerce, n°. 18 ; à Rouen, chez l'auteur, au lycée de cette ville. Nous engageons les chefs de maisons d'éducation qui ne connaissent pas encore cet ouvrage, à l'adopter dans les établissemens qu'ils dirigent ; ils y trouveront tout ce qui tend à former l'esprit et le cœur de la jeunesse.

Tableau général des Comptes que l'on forme dans les livres tenus en parties doubles, avec la manière de porter au journal et au

## 224 MERCURE DE FRANCE;

grand livre toutes les négociations de commerce et de finance, d'après des principes clairs et précis. Par R. Anquetin, directeur du pensionnat des jeunes négocians, cloître Saint-Merry, près le tribunal de Commerce; 2<sup>e</sup>. édition. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire; et chez Chabot, libraire, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, près l'égoût.

Ce tableau est de la plus grande utilité aux gens d'affaires, négocians et banquiers, et à tous ceux qui ont besoin de comptes; il sort des presses du C. Gillé, et est imprimé avec soin, sur beau papier grand-aigle. Sa forme élégante lui mérite une place dans les comptoirs, ou bureaux de banque et de finance.

Le Lycée des Arts utiles et agréables, ou Cours complémentaire de l'Éducation publique et particulière, contenant : 1<sup>o</sup>. Un tableau systématique de l'ouvrage; 2<sup>o</sup>. La nomenclature étymologique des termes principaux que les sciences et les arts empruntent des langues savantes; 3<sup>o</sup>. L'histoire raisonnée et le développement des principes philosophiques des sciences exactes; 4<sup>o</sup>. La description et les procédés des arts mécaniques les plus indispensables à connaître dans le commerce ordinaire de la vie; 5<sup>o</sup>. Un nouvel essai sur la théorie générale des beaux arts; 6<sup>o</sup>. Enfin, des tableaux raisonnés de l'état actuel des sciences, des arts et de l'industrie en Europe, et principalement en France. Par M. A. Amar du Rivier. Un vol. in-8<sup>o</sup>. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez A. G. Debray, libraire, près le Louvre, place du Musée Napoléon, n<sup>o</sup>. 9.

Cours complet de Rhétorique, d'après les rhéteurs anciens et modernes; Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, Rollin, Blair, Laharpe; dans lequel on considère l'éloquence sous les rapports de son influence religieuse, politique et militaire; où l'on traite pour la première fois, 1<sup>o</sup>. de la partie oratoire des historiens anciens; 2<sup>o</sup>. de l'éloquence des livres saints; 3<sup>o</sup>. de l'éloquence militaire; etc., destiné à l'usage des prytanées, lycées et écoles secondaires; par un ancien professeur au collège de la Flèche. Un vol. in-8<sup>o</sup>. bien imprimé, de 526 pages. Prix : broché, 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. Il faut affranchir les lettres et l'argent. A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire pour la géographie, l'histoire, les belles-lettres, sciences et arts, quai des Augustins, n<sup>o</sup>. 67, près le Pont-Neuf.

« Une excellente rhétorique seroit bien au-dessus d'une grammaire, et de tous les travaux bornés à perfectionner une langue. »  
 « Celui qui entreprendroit cet ouvrage, y rassembleroit les plus beaux préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Longin »  
 « et des autres célèbres auteurs. Leurs textes, qu'il citeroit, seroient les plus beaux ornemens du sien. » Fénelon (Lettres à l'Académie, sur l'Eloquence).

Ce que Fénelon conseille ici, l'auteur de cette rhétorique a essayé de le faire, et nous ne doutons pas que le succès ne justifie l'entreprise; car il a exactement suivi le plan indiqué par un grand maître pour faire un bon ouvrage. Le difficile n'étoit pas de réunir en un seul et même corps ce que ces grands rhéteurs avoient pensé de plus sage, et dit de mieux, sur un art qu'ils connoissoient si bien; mais l'essentiel consistoit à donner l'âme et la vie à ce corps de préceptes naturellement secs et arides; et c'étoit le seul moyen de faire un ouvrage neuf, sur une matière en apparence épuisée depuis si longtemps.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Frères Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup>. 42.*

POLITIQUE.



Quelques personnes ont remarqué, avec raison, que la paix récemment accordée au Portugal était tout à l'avantage de l'Angleterre. En abandonnant cette conquête facile, la France a abandonné aux Anglais la principale factorerie qu'ils aient en Europe. Ce trait seul en constate l'importance. Un sacrifice d'argent ne serait pas une assez grande indemnité des injures qui ont été faites à la France, et des avantages qui demeurent à l'Angleterre, s'il n'en résultait, aux yeux des nations, une preuve de notre indulgence pour un ennemi faible, et de notre empressement à conserver la paix du continent.

Le Portugal n'était pas le seul pays que l'esprit anglais fût parvenu à placer dans une attitude hostile; l'Espagne était en même-temps excitée : mais des lettres de Madrid nous annoncent que le très-peu pacifique prince de la Paix a quitté le ministère. Son remplacement par M. Herivas, est un garant de l'heureuse harmonie qui subsiste entre les deux gouvernemens, et que rien désormais ne pourra troubler.

Les intérêts agités par la contestation présente sont tels, que les trois puissances médiatrices ont pu convenablement les diviser et se les distribuer. C'est à l'Autriche, comme principale propriétaire de l'Adriatique, qu'appartient naturellement la question de Malte; elle a dû peser dans sa sagesse les moyens d'assurer l'indépendance de cette île, ou peut-être les périls que peuvent lui offrir un établissement britannique dans la Méditerranée; Berlin a dû s'occuper du blocus de l'Elbe et du Weser, du sort actuel ou futur de l'électorat d'Hanovre, ainsi que des mesures de prudence qui peuvent être commandées par la présence d'une armée française dans l'Allemagne du Nord. La Russie, de son côté, après avoir pris sous sa garde le Danemarck, effrayé du voisinage de grandes forces de

P

terre et de mer, s'est rendue l'organe des puissances médiatrices; elle vient de porter à la France et à l'Angleterre des propositions de paix.

S'il faut s'en rapporter aux bruits publics, ces propositions ont eu pour condition préliminaire et immédiate l'état d'armistice; on ajoute que d'après cette stipulation, et à cause de cette stipulation même, l'Angleterre n'a pas dû devoir les accepter. En présence des préparatifs formidables de la France, on peut présumer que le cabinet britannique a voulu n'accepter aucune condition qui pût lui donner l'air de les redouter. Mais cette condition préliminaire a en soi peu d'importance. Rien ne montre que le fond des propositions ait été rejeté.

En attendant, les deux pays continuent avec solennité leurs préparatifs et leurs menaces. Ici l'Angleterre fait mettre dans ses papiers, que son sol est devenu un vaste camp, que toutes les idées de la nation se sont tournées vers la guerre, qu'elle a déjà détruit plusieurs de nos villes maritimes, et qu'incessamment elle va bombarder Calais. Quelques marchands observent que cette lettre de change tirée sur nos ruines pourrait bien se trouver nulle; car elle est sans date; d'autres remarquent que l'Angleterre, avec tout ce fracas, n'a d'action que sur quelques parties de notre épiderme; au lieu que la France dirige ses préparatifs de manière à aller s'établir bientôt dans ses entrailles mêmes. En effet, si toutes les idées de la nation anglaise sont tournées vers la guerre, toutes les idées de la nation française sont tournées vers la descente. Jamais les chantiers n'ont eu tant d'activité, jamais les préparatifs n'ont été conçus sur une aussi vaste échelle, jamais les troupes de terre et de mer n'ont montré tant d'ardeur.

A travers toute cette ostentation de colère, soit de la Grande-Bretagne, qui veut absolument qu'on croie qu'elle n'a pas peur, soit de la France qui veut absolument se montrer supérieure à l'Angleterre, quelques lueurs pacifiques semblent se découvrir. On a vu précédemment que la Grande-Bretagne avait diminué le nombre de ses

troupes, contremandé une partie de ses approvisionnemens, et qu'il était question même d'envoyer en France un négociateur. En ce moment où elle paraît se hâter de concéder aux autres puissances du Nord les avantages commerciaux qu'elle a faits à la Suède, on dirait qu'elle veut dérober à la France l'honneur de les obtenir dans un prochain traité, et de les présenter comme un résultat de la guerre.

Du côté de la France, certaines dispositions font croire que les troupes, dont une partie a déjà quitté le Hanovre, l'évacueront tout-à-fait ; il se répand que certains ordres d'approvisionnement ont été révoqués, que tous les camps n'ont pas été formés, que la marche de quelques corps a été suspendue : on ajoute, à l'appui de ces circonstances, que les fonds publics anglais ont haussé, et on donne la nouvelle prorogation du parlement comme une preuve que le ministre desire donner aux deux chambres des notions plus précises sur la nature et l'état des négociations.

Notre devoir se borne ici à rendre compte des faits : nous laissons au lecteur à en méditer la force, et à en peser les conséquences. Quelque flatteurs que puissent paraître des lauriers, nous ne dissimulerons pas qu'une paix honorable pour les deux pays n'ait encore plus d'avantage. Sous ce rapport, nous devons déplorer que des esprits mal intentionnés aient fait répandre sur le continent, avec une sorte de bravade, *qu'il ne serait fait aucun quartier à tout ce qui débarquerait en Angleterre.* Nous ne sommes point surpris que le gouvernement français se soit empressé de consigner ce bruit dans son papier officiel ; rien n'est plus de nature à exciter dans les troupes françaises le zèle et l'alacrité. Dans un mouvement de colère au parlement, cette menace arriva, pour ainsi dire, sur les lèvres de M. Pitt, et faillit à se prononcer. Elle eût été recueillie avec empressement. Ce n'est pas tout de dire, avec arrogance : « Nous massacrerons » les prisonniers ; » il y a dans cette espèce de guerre

des réciprocités auxquelles il faut s'attendre. Nos soldats s'accommoderont très-bien de la balance : elle convient à des hommes valeureux , rarement mécontents de trouver un pays qui veuille bien s'offrir à l'assaut et à toutes ses suites. Au surplus , cette guerre que Corbulon porta dans l'Arménie , Titus dans la Judée , Attila dans les Gaules , n'aurait , dans aucun cas , l'honneur d'une conception nouvelle. Roberspierre a , comme on sait , devancé les Anglais sur ce point ; mais même sous le règne de la terreur , ce projet fut repoussé avec horreur de tous les Français.

~~~~~

*Réflexions sur quelques points de la constitution civile
et politique de la Prusse.*

Le lecteur n'oubliera pas que nous avons promis d'ajouter des réflexions sur quelques points de la constitution prussienne. Nous le prions de vouloir bien se reporter au numéro du 1^{er}. vendémiaire , où nous les avons exposés. Dans tout état bien constitué , il y a nécessairement une partie variable , celle qui est soumise aux circonstances , aux événemens et aux temps. Il y a une autre partie plus stable , celle qui tient aux mœurs , au génie et au caractère national. C'est ordinairement l'administration qui est le plus susceptible de varier. La France a été gouvernée successivement par des baillis et sénéchaux , par des gouverneurs et des intendants ; son ordre judiciaire a varié comme son administration , son hiérarchie militaire a subi les mêmes vicissitudes. La Prusse a été forcée de changer de même les différentes parties de son régime , à mesure des changemens plus ou moins importants qu'elle a subis.

Ce qu'il y a de remarquable , relativement à toutes ces vicissitudes , c'est que les institutions , même en variant , conservent toujours quelque chose de leur forme antique. Le sénat romain ne fut certainement pas sous les empereurs le même que sous la république ; le parlement de Paris , en 1789 , n'était pas le même que les anciens parlemens

de barons; la procédure civile en Angleterre n'est pas précisément la même chose que sous les rois qui ont succédé à Guillaume le conquérant; et malgré cela ces diverses institutions, en se dénaturant, se sont trouvées avoir retenu beaucoup de traits de leur ancienne physionomie; c'est qu'en général des institutions nouvelles aiment assez à se mettre dans le moule tout fait de celles qui les ont précédées, et alors la forme au moins demeure, quand le fond a disparu.

Tandis qu'un peuple, en variant ses institutions, est entraîné à retenir ses formes, il sera souvent obligé de les briser, pour demeurer fidèle à son caractère et à son génie. Dans les temps anciens, lorsqu'il n'y avait d'éducation que pour la guerre, les maisons nobles envoyaient très-convenablement leurs enfans servir les unes chez les autres. On était page alors d'un simple gentilhomme. La Pologne, en s'obstinant à conserver cet usage, offre partout des exemples d'une noblesse servile et dégradée. La noblesse française, au contraire, marchant selon les âges, s'était conservée illustre et honorée.

Il y a quatre points principaux où peuvent se reconnaître l'esprit antique et le caractère du peuple prussien : les impôts, les prérogatives de la noblesse, la division du territoire, et le respect pour les droits de la maison.

On a vu que l'impôt foncier en Prusse ne varie pas. C'est un cens plutôt qu'une taille : ce cens semble se rapporter d'une manière réelle ou fictive à une concession originaire. Au contraire, les impôts indirects sont sujets à varier; ils sont entièrement à la discrétion du prince. Deux belles conséquences sortent de cet ordre de choses : la première, c'est que les impôts personnels n'y sont susceptibles d'aucun arbitraire, et que toutes les craintes réciproques de plus ou de moins imposé, toutes les partialités des haines ou des affections individuelles sont écartées. La Prusse a obtenu ainsi un des principaux points de la liberté publique.

La nature des impôts indirects fortifie cet avantage; car

leur caractère spécial est précisément de n'offrir aucune chance à la partialité. L'homme de toutes les classes et dans toutes les situations, paye avec égalité les contributions publiques. Il les paye de plus à son jour et à son heure ; il paye selon qu'il est riche ; il n'a rien à payer s'il est pauvre : c'est en se procurant une jouissance, qu'il acquitte les charges de l'état.

Une autre conséquence non moins importante, c'est que tout est ordonné selon sa nature. D'un côté le maître de la maison, *dominus*, ne voit point sa propriété à la merci de la rapacité ou des malveillances ; de l'autre, le maître de l'état, qui est aussi *dominus*, vend comme il lui convient, à ceux qui en ont besoin, son action et sa protection. Les chemins, les ponts, les canaux, les importations, le monopole en grand du sel, ou des denrées étrangères, sont autant de parties qui appartiennent au souverain, et qui appartiennent à lui seul. La France ancienne offre un exemple de cet état de choses. Nos rois de la première, de la seconde et de la troisième race n'avaient pas seulement leur domaine ; ils n'avaient pas seulement les présens d'usage : *salutaticum*, *eulogie* ; ils n'avaient pas seulement le droit de *gîte* pour eux, leurs envoyés et leurs commissaires, ils avaient encore beaucoup de droits publics qui leur appartenaient comme souverains ou comme seigneurs.

Ce qui concerne les prérogatives de la noblesse prussienne, nous paraît aussi d'une excellente institution. On s'est fort récrié sur les avantages de la noblesse en France : elle en avait peut-être qu'elle ne devait point avoir ; mais à coup sûr elle n'avait pas ceux qu'il convenait qu'elle eût. Le fils d'un gentilhomme et celui d'un cordonnier doivent, sans doute, être également soldats ; ils ne doivent pourtant pas l'être de la même manière. Il est absurde d'exiger d'un jeune homme de famille, accoutumé à toutes les habitudes d'une vie noble, les mêmes détails de service que du fils d'un artisan ou d'un porte-faix. On ne fait pas trop pour lui en Prusse, en le faisant

débuter par apprenti caporal ; on fait pourtant assez. Il en est de même dans la partie administrative. C'était une chose absurde en France , où on prétend qu'il a été fait tant d'institutions pour la noblesse , qu'il ne lui eût pas été même laissé d'issue pour les places de l'administration. Chaque cercle , en Prusse , est sous la direction d'un conseiller qui doit être propriétaire de village dans le cercle , et par conséquent noble. De cette manière , la noblesse prussienne ne se voit pas seulement ouverte comme en France , la carrière militaire ; elle est aussi en possession , quand elle en a le talent , de toutes les avenues du gouvernement.

Il y a quelque chose dans la division du territoire en Prusse , qui est encore pour nous un sujet d'admiration ; c'est la manière dont cette division se raccorde à celle de tous les temps et de tous les peuples. On la trouve dans le Deutéronome ; on la trouve chez le peuple romain ; on la trouve ensuite dans les Gaules. Elle a été admise en Angleterre , où les *hundred* sont aujourd'hui même des *cantons* ; mot français formé chez nous de celui de *centum* ; mais ce qui nous paraît encore plus admirable , c'est l'indivisibilité des domaines. Nos jurisconsultes qui , même dans nos derniers jours , n'ont pas craint de répéter , contre les substitutions , l'absurde et stupide allégation qu'elles sont une invention de la vanité , peuvent la voir en Prusse érigée en coutume générale et en loi d'état. Cet abandon des fils puînés à la milice à tous les hasards de la fortune et de l'industrie ; le respect pour les premiers nés , ce droit antique de primogéniture établi en loi générale , l'honneur qui en résulte pour la maison , même dans les conditions inférieures , nous paraissent de grandes leçons pour les dissertateurs , et , s'il faut le dire , dans le renouvellement de nos lois civiles et politiques , un grand exemple à imiter. C'est sur-tout en ce qui concerne la conscription militaire , que nous désirerions le voir suivi. Que la patrie s'empare des fils puînés , il faut bien qu'ils lui appartiennent , car ils ne sont point destinés

à appartenir à la maison ; mais le premier né , le jeune MAÎTRE , *Domicellus* , la première joie des époux , leur première espérance , il nous semble que l'autorité publique doit s'arrêter en sa présence , et que la souveraineté de la maison , quelque peu considérable qu'elle puisse paraître , ne doit jamais être envahie toute entière par la souveraineté de l'état.

Nous entendons tous les jours faire de grandes dissertations sur l'avantage ou le désavantage du partage des propriétés : cette question ne s'agite jamais que sous le seul point de vue de l'agriculture. Ce fumier qu'on appelle terre , est tout pour nos hommes d'état ; à peine daignent-ils compter pour quelque chose l'homme même avec toute sa dignité de chef de maison et de père de famille.



Des difficultés de la descente en Angleterre.

On les trouve détaillées de la manière suivante dans le discours d'un membre de la chambre des communes :

« De quelle manière, demande M. Francis , les Français arriveront-ils en Angleterre ? Une fois sortis avec la première division de leurs transports , mettront-ils à l'ancre auprès de nos côtes pour attendre là jusques à la marée suivante leur seconde division ? En feront-ils autant ensuite pour la troisième ? Quand je verrai qu'ils ont le courage de braver , et la bonne fortune d'éviter ces dangers , en face d'un ennemi maître de la mer , je commencerai à regarder comme sérieux le prétendu projet d'envahir l'Angleterre. La Hollande et la Flandre sont manifestement les seuls pays où on puisse se procurer un assez grand nombre de ports et de bâtimens pour une semblable expédition. La distance est alors considérable. La direction d'une flotte de trois à quatre cents vaisseaux est extrêmement difficile , en supposant même qu'elle ne soit pas inquiétée par l'ennemi. Ce seroit assez pour une telle flotte encombrée d'artillerie et de troupes de débarquer

ment, des seuls dangers de la mer. Un long calme seroit un grand malheur; un coup de vent pourroit être fatal; car le vent ne doit pas être seulement favorable, il faut qu'il soit modéré. Un court passage est essentiel; mais alors il faut que le vent ait de la force: les brisans pourront dans ce cas, devenir très-fâcheux pour une flotte aussi embarrassée.

» Je veux pourtant que, par une bonne fortune, les Français passent la mer, et mettent une armée sur la côte: quelle espèce d'armée sera-ce, sans cavalerie, sans artillerie, excepté peut-être quelques pièces de campagne, et seulement ce qu'un soldat pourra porter sur lui de munitions et de provisions? Enfin j'accorderai que par quelques moyens inconcevables pour mon intelligence, les Français débarqués puissent arriver jusqu'à Londres; dans cette supposition, j'ai seulement à dire que cette terre ne mériteroit pas le nom d'Ang'leterre, elle ne seroit pas un pays où un homme ordinaire voulût demeurer, si un soldat de cette armée retournoit en France autrement que par notre permission.

» Mon intention n'est point de rechercher dans le passé des fautes ou des sujets de discorde; ce que je puis dire, c'est que si on adopte le plan de fortifier Londres, on ne doit point attendre, pour commencer, que les Français aient débarqué. Des ouvrages d'une si grande étendue ne peuvent être entrepris, encore moins exécutés en présence de l'ennemi. S'ils sont conçus à la hâte, ils seront exécutés avec confusion, et nous seront alors plus nuisibles que profitables; car des défenses imparfaites sont bientôt emportées, et peuvent devenir ensuite fatales, en se tournant contre ceux mêmes qui les ont élevées. »

A ces beaux raisonnemens, il n'est pas inutile d'ajouter l'article suivant du *True Briton*: « Une petite flottille de » chaloupes canonnières françaises, au nombre de vingt- » cinq, s'aventura à sortir de Dunkerque mercredi après » midi, sous l'escorte d'un gros sloop. Nous apprenons » par les lettres de Douvres, reçues hier, qu'on les aperçut

» distinctement de cette ville, rasant la côte de près,
 » dans la direction de Calais, où ils s'arrêtèrent d'abord
 » en rade, attendant la marée pour entrer dans le port.
 » Il se trouva malheureusement que nos croiseurs étaient
 » à l'ouest; les vents contraires furent cause qu'ils ne
 » purent infliger aux français le châtiment que méritait
 » leur témérité, et qu'ils ne manqueront pas de rece-
 » voir, si dans la plénitude de leur folie, ils tentent
 » leur entreprise arrogante sur les côtes de la Grande-
 » Bretagne. »

Après avoir lu *le True-Briton*, veut-on savoir comment les autres papiers expliquent l'échec essuyé par les vaisseaux anglais devant Boulogne? « Un calme, disent-ils, » a empêché nos vaisseaux d'attaquer la flottille française, à Boulogne. » Nous ne savons si c'est aussi à raison de ce calme que plusieurs vaisseaux anglais ont été mis hors de service, et que sir James Saumarès a reçu une blessure grave à la jambe. Dans tous les cas, il est au moins prouvé que le calme peut rendre inutile toute la flotte anglaise : d'un autre côté, on ne contestera pas qu'une tempête la rendrait plus inutile encore; car nous ne concevons guère qu'une flotte d'observation pût tenir dans le détroit, par un gros temps. Enfin, si les vaisseaux ennemis sont à l'ouest, il est reconnu dans les papiers anglais, que le vent contraire les empêche de venir inquiéter la flotte française. Il en sera probablement de même s'ils sont à l'est du détroit, et que les vents soufflent de l'ouest. Le lecteur le moins au fait des opérations maritimes voit combien de chances sont laissées à des forces qu'on parviendrait à accumuler en face des rivages britanniques.

Nous conviendrons si on veut, que l'entassement des hommes et la multitude des navires peuvent offrir des difficultés : ces difficultés ne nous paraissent pourtant pas insurmontables. Ce n'est que dans les temps modernes que de nombreuses flottes, composées de petits bâtimens, sont censées incapables de naviguer. L'usage des vaisseaux

de hautbord a sans doute fait disparaître celui de ces myriades de vaisseaux qui furent employés successivement par les Carthaginois et les Romains, par les Normands et par les croisades, par les Génois et par les Vénitiens, ainsi que par les Anglais eux-mêmes et les Français, dans leurs expéditions réciproques; mais rien n'empêche que ce qui a été vu une fois ne se voie encore. Cette discipline, cette tactique particulière à la marche d'un nombre immense de petits navires; leur manière de se concerter, de s'entendre et de se coordonner, ne supposent que du zèle, de l'intelligence et de la docilité dans ceux qui obéissent, du talent et du génie dans ceux qui commandent. Rien de tout cela, à ce qu'il nous semble, ne manque aux Français.

~~~~~

*Note sur un article qui a paru il y a quelques mois  
dans ce journal.*

Dans les premiers temps où nous avons été chargés de la partie politique de cette feuille, nous avons cru devoir nous expliquer franchement sur les obligations que peuvent avoir contractées les Français qui, dans les temps révolutionnaires, ont obtenu un asile en Angleterre. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de répondre à chacune des lettres ou des observations qui nous ont été adressées à ce sujet, nous nous contenterons, pour compléter ce qui concerne cette question, d'ajouter que, dans les grandes calamités des nations, toute différence de pays semble disparaître. Quels que puissent être, dans ces circonstances, les torts des gouvernemens, les vices de l'administration, les préjugés d'un peuple ou ses taches, un asile est accordé à l'infortune qui l'implore. Les anciens, en accordant l'hospitalité, ne demandaient ni le nom, ni la patrie de celui qui l'implorait. L'Allemagne, en nous admettant chez elle, ne s'est point souvenue des brûleurs du Palatinat, l'Angleterre des dragonades, ou des fanatiques de la Saint-Barthélemi. Les révolutionnaires eux-

mêmes ont trouvé en Europe des refuges, lorsque la faux du crime descendant des sommités de l'état qu'elle avait rendues désertes, est venue ensanglanter les plaines où ils dominaient : tant il est vrai que, dans ces momens terribles, toute enveloppe politique disparaît. Il ne reste alors à un homme que ses relations privées ou sociales. Dans tous les pays de la terre, un guerrier aime à se trouver avec un guerrier. Un magistrat heurte avec succès à la porte d'un magistrat, un savant à la porte d'un savant, un négociant à la porte d'un négociant. Ces titres ne sont pas les seuls. Un père de famille consumé de douleur, un vieillard sans force et prêt à abandonner la vie, une épouse éplorée, suivie de ses enfans en bas âge ; ce spectacle de douleurs et de misères développe heureusement dans le cœur de tous les hommes une émotion douce de pitié et de sympathie. Tout ennemi qu'ils sont aujourd'hui, si quelque cause faisait jamais que les Anglais fussent contraints à abandonner leur terre, qu'ils viennent sur la nôtre ; ils n'y trouveront le souvenir ni des ravisseurs de Malte, ni des oppresseurs de l'Inde, ni des dominateurs de l'Océan. Qu'ils viennent sur-tout, et avec autorité, s'établir sur les demeures de ceux auxquels ils ont accordé un asile. S'ils n'y trouvent plus comme autrefois les avantages du rang et de l'opulence, ils y trouveront du moins des plaisirs simples, les soins de nos serviteurs, le respect de nos femmes et de nos enfans, la gaieté franche de notre caractère, et l'urbanité connue de nos mœurs : voilà ce qu'en retour de leur hospitalité nous pouvons offrir au peuple anglais, si jamais l'Océan soulevé vient à bouleverser leur sol ; ou, ce qui n'est pas un moindre fléau, si un délire public vient à bouleverser leurs lois. Ces sentimens de notre part sont sincères, mais la lutte terrible et nécessaire dans laquelle nous sommes engagés n'est guères un moment convenable pour les énoncer. Nous ne savons s'il nous sera donné un jour de vaincre les Anglais en générosité ; une seule chose doit nous occuper en ce moment : c'est de les vaincre par les armes.



NOUVELLES DIVERSES.

Les Anglais veulent faire croire que tout leur pays est transformé en un vaste camp, et que l'esprit de comptoir a fait place à l'esprit militaire : M. Pitt n'est pas seulement transformé en héros, M. Sheridan en colonel, M. Kemble le comédien en capitaine ; les prêtres briguent aussi l'honneur du mousquet. Tous ces volontaires ne sont pourtant destinés que pour l'intérieur. C'est aux troupes réglées qu'on confie la défense des côtes. On va les y tenir baraquées tout l'hiver. Les déprédations maritimes ne laissent pas de continuer. Tantôt les Anglais prétendent forcer le détroit des Dardanelles ; tantôt ils s'emparent des bâtimens ennemis, même neutres, sous le canon des forteresses turques ; ils s'emparent, dans la Méditerranée, de tous les bâtimens qu'ils rencontrent, sous prétexte qu'ils sont chargés pour la France ; ils prennent et insultent les bâtimens suédois dans les ports même du Danemarck, enfin, ils font espérer à Calais un bombardement prochain, et menacent l'armée d'Angleterre de ne lui faire aucun quartier, si elle s'avise de toucher leur sol.

Notre amiral Linois, avec trois vaisseaux de 74, deux frégates et plusieurs transports, ayant à bord trois mille hommes, est parti du Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre à Pondichéry, où il sera bientôt suivi d'une escadre plus considérable encore, commandée par l'amiral hollandais Harstink.

A Constantinople, l'esprit d'indiscipline et de révolte continue de miner les bases de la puissance ottomane.

Tandis que beaucoup de peuples sont en mouvement, le comte Morenigo, ministre plénipotentiaire de Russie, reproche aux Corcyriens de végéter dans *les langueurs d'une apathie qui ne se montre sensible à rien, et se conforme à tout..... Réveillez-vous*, leur dit-il, *il en est temps.*

Les habitans de l'Amérique septentrionale ne semblent pas avoir besoin de cette leçon. Les bords de l'Ohyo, du Mississipi, et en général la haute Louisiane, offrent le spectacle d'une grande prospérité, et sur-tout d'une grande activité commerciale.

## P A R I S.

— Le ministre de l'intérieur a visité, le 5 de ce mois, l'atelier que le cit. Fleuret, ancien professeur d'architecture civile et militaire de l'Ecole militaire de Paris, a formé, rue de Lille, n°. 576, pour fabriquer *en pierre factice*, des conduites d'eau que le cit. Frochot, préfet du département de la Seine, lui a commandées pour en faire l'essai.

Le même ministre a remis au conseil-général du commerce, la partie du projet de code commercial relatif aux faillites. Le conseil-général s'occupe avec activité d'en faire l'examen, et son travail pourra incessamment être mis sous les yeux du gouvernement. Le ministre a aussi proposé aux tribunaux et aux chambres du commerce, l'examen de quelques dispositions relatives aux faillites. Il est à présumer que nous jouirons bientôt d'une jurisprudence éclairée et sévère, qui sera cesser le désordre de tant de banqueroutes scandaleuses.

— Le gouvernement a reçu du pape Pie VII, la bulle du jubilé qui doit être publié à l'occasion de l'année séculaire, de l'avènement de sa sainteté au souverain pontificat, et du rétablissement de la religion en France. Les circonstances avaient retardé cette publication, qui ne pouvait avoir lieu qu'après l'organisation de tous les diocèses de la république.

— Il sera formé une compagnie de guides interprètes qui sera employée à l'armée d'Angleterre.

Le recrutement de cette compagnie se fera par la voie des enrôlemens volontaires, à Paris, et dans les ports de mer depuis Ostende jusqu'à Saint-Malo.

Pour y être admis, il faudra n'avoir pas plus de trente-cinq ans, être bien constitué, savoir parler et traduire l'anglais, avoir habité l'Angleterre et en connaître la topographie, et produire des certificats d'anciens services et de bonne conduite.

Les Irlandais qui sont en France, et les jeunes gens de la conscription qui ne font pas partie de l'armée, pourront être admis dans cette compagnie, s'ils réunissent d'ailleurs les conditions ci-dessus exigées.

— Le magistrat de sûreté de Strasbourg ayant été informé que des gens sans aveu parcouraient le pays, et fabriquaient de faux billets et de fausses quittances, au moyen d'un procédé avec lequel ils effaçaient l'écriture de ces billets,

dont ils ne laissaient subsister que la signature, a fait les recherches convenables, et est parvenu à découvrir deux de ces faussaires.

— En vertu d'une ordonnance du préfet de police, nul ne peut exercer la profession de boucher dans les communes rurales du ressort de la préfecture de police de Paris, sans une permission spéciale du préfet de police.

— L'institut national s'occupe en ce moment à décerner le prix proposé par le premier consul, pour le savant qui aura fait la plus utile découverte dans les galvanisme. On ignore si les tentatives qu'on a faites jusqu'à ce jour paraîtront d'une importance assez grande pour déterminer le jugement des membres de l'institut. Parmi les concurrens on compte sur-tout M. Aldini de Bologne. Il se présente avec un volume considérable où il a réuni toutes ses expériences.

P. S. Les détails rapportés hier dans le *Moniteur*, confirment ce qui avait déjà été publié relativement au desir de s'emparer de la personne de Jérôme Bonaparte, signalé par le consul anglais à Baltimore. Dumourier a, comme nous l'avions annoncé, fourni au gouvernement anglais tous les renseignemens qui étaient à sa disposition, soit sur les projets de descente dont a pu s'occuper, en divers temps, le gouvernement français, soit sur l'état de nos côtes et de nos ports. Il paraît que le 29 septembre, la rumeur d'une descente se répandit à Londres; la terreur que causa cette nouvelle, fit sur le champ baisser les fonds publics. Ces allarmes se renouvelèrent le 5 octobre, par des avis que reçurent de toutes parts les ministres. Dans le temps que les volontaires et les soldats s'agitent, il paraît que divers rassemblemens clandestins ont lieu à Londres même, et qu'on s'y exerce pendant la nuit. Ces nouvelles sont tirées des divers papiers anglais. La lettre suivante est extraite du *Morning Chronicle*.

*Copie d'une lettre adressée à Sa Majesté Britannique par le ci-devant comte d'Artois.*

Monsieur mon frère et cousin,

« C'est avec la plus juste sensibilité, et les plus vifs sentimens de reconnaissance, que je profite des circonstances actuelles pour prier votre majesté, tant en mon nom qu'en celui de mes fils, des princes mes cousins, et de tous les Français résidans dans les états de votre majesté, de vouloir bien nous permettre de nous réunir à vos fidèles sujets, et de vous offrir nos services contre l'ennemi commun.

» Nous sommes Français, sire, et ni nos malheurs, ni les actes nombreux d'injustice que nous avons éprouvés, n'ont affaibli les liens sacrés qui nous attachent à notre pays ; mais l'homme qui a subjugué la France, et qui en a fait l'instrument de sa perfide ambition, est véritablement l'ennemi de tout Français autant qu'il l'est de votre majesté et de votre gouvernement paternel.

» En faisant cette démarche, nous remplissons donc un double devoir ; et si votre majesté daigne accepter nos services, nous rivaliserons avec vos loyaux sujets, pour vous prouver toute l'étendue de notre gratitude.

» Je prie votre majesté d'agréer, avec votre bonté ordinaire, l'hommage aussi sincère que respectueux de tous les sentimens avec lesquels je serai toujours,

» Monsieur mon frère et cousin. »

— Le médecin Alphonse Leroi vient de rendre compte dans une lettre qu'il a publiée, des expériences auxquelles l'Espagnol, surnommé *l'incombustible*, a été soumis à l'amphithéâtre de chimie de l'école de Médecine. Il s'en faut de beaucoup que nous soyons satisfaits de ce rapport. S'il ne faut point admettre légèrement des faits merveilleux, ou les expliquer comme ont fait nos pères, par des génies, des anges ou des diables, la prétention d'expliquer par nos sciences toutes les merveilles qui peuvent s'offrir, ou d'en contester l'existence si elles ont le malheur de ne pas s'accorder avec nos petites idées de physique, nous paraît également déplorable. Nous prions ceux de nos lecteurs qui auront du loisir, de consulter la collection de tout ce qui s'est passé au sujet du bienheureux Pâris ; ils trouveront que dans certains cas des convulsionnaires sont tombés dans le feu, sans que le feu les ait atteints ; ils trouveront que de jeunes filles recevaient des coups de bâche sur la poitrine, sans éprouver de douleurs, et sans recevoir de meurtrissures. Nous ne pouvons rien dire sur la réalité de ces scènes ; ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'elles se passaient en présence de témoins ennemis les uns des autres, et qui, au lieu d'expliquer ces œuvres, l'un par l'opération de Dieu, les autres par celles du diable, d'autres par le *mélange* des deux opérations, auraient trouvé très-commode de les contester, et convaincre ainsi leurs adversaires de fourberie. Nous ne prétendons point ici établir de doctrine relativement aux grandes merveilles de la nature ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que notre science est bien faible, et sa puissance est bien grande.

N<sup>o</sup>. CXXII.) 6 BRUMAIRE an 12.

( Samedi 29 Octobre 1803. )

# M E R C U R I E D E F R A N C E.



L I T T É R A T U R E.

P O E S I E.

MA PROFESSION DE FOI A ZYRPHÉ-AMÉLIE

*qui me demandait si j'étais athée et matérialiste.*

**D**es esprits forts abjurant le langage,  
Je crois, je te l'avoue, à ces êtres parfaits,  
Dont tes rares vertus me présentent l'image ;  
Et l'amant d'Antélie, en voyant tant d'atraits,  
A reconnu les Dieux dans leur plus bel ouvrage. ....  
Qu'ils règnent pour jamais avec toi dans mon cœur !  
Je dois à leur bonté, que l'incrédule outrage,

En ton amour, et le bonheur.

Eux-mêmes ont formé le doux nœud qui nous lie ;  
Et pour doubler encor notre félicité,  
Ils laissent échapper vers notre âme ravie  
Un rayon bienfaisant de l'immortalité,  
Qui, si dans le tombeau l'athée inconsolable  
N'aperçoit qu'un gouffre effroyable ,

Q

Asile éternel du néant ,  
 Pour nous , ô ma chère Amélie !  
 C'est le passage consolant  
 Du séjour de la mort au temple de la vie . . .  
 Tu l'espères en vain , me dit un froid penseur ,  
 Ce brillant avenir n'est qu'un songe trompeur ;  
 Et notre ame soumise aux lois de la matière ,  
 Dans la nuit du trépas . . . Arrête , téméraire !  
 D'un fol espoir si je me suis flatté ,  
 Cruel , laisse-moi ma chimère ;  
 Je la bénis , je la préfère  
 A ton affreuse vérité . . .  
 Non , non , l'amant , fidèle à la beauté  
 Dont il mérita la tendresse ,  
 Pour contempler et chérir sa maîtresse ,  
 N'a pas trop de l'éternité.

## E N V O I

*à M. Delille, de l'Académie Française, après avoir lu son  
 Dithyrambe sur l'Immortalité.*

M E M E sujet par nous deux fut traité ;  
 Mais on ne lira point mes rimes imparfaites.  
 Lorsque l'univers enchanté  
 Applaudit aux accens du plus grand des poètes,  
 Un jeune troubadour peut-il être écouté ? . . .  
 Toi seul ravis tous les suffrages ,  
 Et notre sort diffère ainsi que nos talens . . .  
 Cette immortalité que célèbrent nos chants ,  
 Et que desirent les vrais sages ,  
 Moi , je l'attends des Dieux ; et toi , de tes ouvrages.

*Par D. DULEYRIS-BONNAUD ,  
 ancien Capitaine de Cavalerie légère.*

## T R A D U C T I O N

*d'un passage des Réflexions sur les mœurs du siècle ,  
par Antoine Paostrelli, de Florence.*

## E P I T R E X I.

Tout, ici bas, est douteux, incertain :  
L'amant voit fuir une ingrate maîtresse ;  
Le sentiment n'est plus qu'un mot bien vain  
Dont on se joue alors qu'on le caresse . . . .  
Point de serment ou d'engagement saint  
Qu'on ne détruise avec perfide adresse.

La fausseté s'arme d'un froid dédain  
Par le vernis d'une humble politesse ,  
Et l'hypocrite, avec un air serein ,  
En nous flattant, nous trompe et nous délaisse.

Et toi, douce amitié, dont le charme divin  
Sait adoucir les maux de la tristesse,  
En ce siècle de fer on te fuit, on te craint !

Au malheureux plus on ne s'intéresse ,  
Il dévore ses pleurs... pour lui n'est plus de sein  
Qui reçoive en secret la douleur qui le presse.

L'or règle tout ! . . . L'avidé publicain  
Étale insolemment son faste et sa richesse ;  
Une infâme Laïs, un honteux libertin ,  
S'abreuvant des douceurs d'une coupable ivresse ,  
Vont insultant au pénible destin  
Du mérite inconnu, qu'on évite et qu'on laisse.

Avec ardeur un homme , le malin ,  
 De vous servir vous jure qu'il s'empresse ;  
 Le soir, il vous remarque. . . . il fuit ; le lendemain ,  
 Il ne vous connaît plus. . . . L'égoïste paresse  
 Retient son zèle en un si beau chemin.

Tel est le monde ; et voilà sa rudesse !  
 De le noircir je n'ai pas le dessein :  
 Si tel était mon but, ton aimable sagesse ,  
 Cher Marcello , briserait mon burin.  
 Si mes crayons , dans les eaux du Permesse ,  
 Ont cherché pour le peindre un trait dur et malin ,  
 J'ai voulu garantir la fougueuse jeunesse ,  
 Et la sauver d'un naufrage certain  
 Sur cette mer orageuse et traîtresse.

*Par CH. de ST.-B\*\*\* , de Bordeaux.*

### E N I G M E.

J<sup>e</sup> dois à l'art mon existence ;  
 Sans lui, j'existe également ;  
 Je suis utile , et mon essence  
 N'est autre chose qu'un tourment.  
 Mon humeur est parfois hautaine :  
 Je me fais craindre , et l'on me fuit ;  
 Parfois aussi , comme à la chaîne ,  
 La main d'un enfant me conduit.

Au mystère je sers de voile ,  
 Et le mystère me fait peur ;  
 On me loge à la belle étoile ,  
 Et je n'habite que le cœur.  
 A l'ombre que je vous ménage ,  
 En plein été , vous êtes bien ;  
 Un rien souvent me porte ombragé ,  
 Et jamais je ne pense à rien.



Je ne suis nullement frileuse ;  
 Mais tout l'hiver , comme il fait froid ,  
 En véritable paresseuse ,  
 Je me retire sous mon toit ;  
 Et lorsqu'ainsi me tenant close ,  
 Je jouis d'un parfait repos ,  
 J'empêche ailleurs qu'on ne repose ,  
 Et je fais souffrir mille maux.

J'éprouve le destin des belles ,  
 Avec les ans je me flétris ;  
 J'ai les mêmes ressources qu'elles ,  
 Sous le pinceau je rajeunis.  
 Je m'enveloppe de ténèbres ,  
 Et l'on ne me voit qu'au grand jour ;  
 Mes couleurs ne sont point funèbres ,  
 Et dans le deuil je mets l'amour.

Je suis très-connue à Cythère ,  
 Je le suis au sacré vallon.  
 Voulez-vous me voir sur la terre ?  
 Entrez dans le premier salon.  
 Au bal , au théâtre , au lycée ,  
 Chez les artistes , les auteurs ,  
 Par-tout , plus ou moins déguisée ,  
 J'existe. . . Devinez , lecteurs.

*Par F. A. PERROT , Employé aux Postes, div. de Paris.*

## LOGOGRIPE.

TANTOT haut , tantôt bas , je suis , aux yeux du sage ,  
 Du sort de bien des gens la trop fidelle image ;  
 Je marche sur sept pieds ; retourne-les , lecteur ,  
 J'offre d'abord un nom , symbole de douceur ;  
 Ce qu'on trouve toujours sur le pont d'un navire ;  
 Ce qu'un législateur doit chercher à détruire ;

## 246 MERCURE DE FRANCE,

Ce qui fait , au Palais , briller les avocats ;  
Une réunion trop féconde en débats ;  
Un mal très-dangereux ; ce qui plaît à la vue ;  
Ce que , par ses chansons , le rossignol salue ;  
Ce qui , depuis long-temps , nourrit rois et sujets ;  
Ce qu'un gourmand recherche ; un arbre ; des filets ;  
Ce qu'avant de bâtir , un architecte pose ;  
Ce que la mer produit et ce qui la compose ;  
Ce que tu n'es jamais quand on est avec toi ;  
Ce que chacun aussi porte derrière soi ;  
Un des fils d'Isaac ; un apôtre ; trois villes ;  
Un roi des plus anciens ; deux objets très-utiles ;  
Ce qu'il faut être enfin , lecteur , pour être admis  
Au bienheureux séjour qu'on nomme Paradis.

Par M. LEROI.

---

### CHARADE.

JEUNE fille , dans mon premier ,  
A souvent mis son doigt de rose ;  
Jeune auteur craint peu qu'on le glose ,  
Et n'inspire point mon entier ,  
Lorsque le dieu de mon dernier  
Lui dicte ses vers ou sa prose.

---

*Mots de l'Énigme ; du Logogriphe et de la  
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Europe*.

Celui du Logogriphe est *Étoile* , du ciel , d'une bouteille , d'un livre , d'un parc.

Le mot de la Charade est *Ruban*.

*Poésies de Duault.* Un volume in-12. Prix : 2 fr. 25 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Debray*, libraire, place du Muséum, n°. 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42.

LA poésie érotique est un des genres où la supériorité des anciens est le moins contestée; et sans parler des Grecs, dont il ne nous reste guère que des fragmens, qu'avons-nous à opposer aux Latins, qui passent pour n'être que leurs imitateurs? Qui peut-on comparer à Catulle, à Tibulle, à Properce, à Ovide? Le chantre d'*Eléonore* semble avoir seul retrouvé quelques sons de la lyre qui célébra Délie; mais, en général, nos pièces légères, d'ailleurs pleines d'esprit et de grâces, tiennent plus de la galanterie que de l'amour. On doit peut-être attribuer cette disette à notre climat; pour parler le langage, pour peindre le délire des passions, il faut les avoir vivement éprouvées; et tel qu'on admire dans la poésie descriptive, et qui surmonte les difficultés du genre didactique, devient froid et guindé dès qu'il s'agit de reproduire les émotions du cœur.

Trois livres, sous le titre d'*Athénaïde ou les Amours*, forment les deux tiers du volume dont nous allons rendre compte. Vient ensuite un poème sur *les Saisons*, et quelques pièces fugitives.

L'Auteur d'*Athénaïde*, à l'exemple de Properce, nous offre une suite de tableaux liés à une idée principale. On y voit les premiers aveux et le court bonheur qui les suit, les tourmens de la jalousie, les douceurs du raccommodement; en un mot, ce qui compose l'histoire de tous les amans. Sans s'as-

## 248 MERCURE DE FRANCE,

sujettir à la régularité du mètre élégiaque employé par les anciens, il n'admet que l'alexandrin et le vers de huit syllabes, qu'il entremêle à volonté. Son but, sans doute, a été, en s'imposant une gêne de moins, d'éviter l'espèce de fatigue, si voisine de l'ennui, que fait éprouver l'uniformité de notre versification. Quelques citations vont faire juger de la manière de M. Duault; il demande un rendez-vous à sa maîtresse, et convient avec elle d'un signal.

Que cette clef si redoutable  
Par le cri de son double tour,  
Passe dans les mains de l'amour,  
Et lui devienne favorable !  
Quand le soleil, qui maintenant  
Commence à peine sa carrière,  
Des derniers jets de sa lumière  
Rougira les bords du couchant,  
A l'instant où la septième heure,  
Retentira sous le marteau,  
J'arrive au pied de cet ormeau  
Qui regarde votre demeure ;  
Alors, si de l'heureux larcin  
La réussite est assurée,  
Si tout conspire à mon dessein,  
Si la porte nous est livrée,  
Profitez de l'ombre du soir ;  
Et qu'au balustre suspendue,  
Votre écharpe offerte à ma vue,  
De l'amour confirme l'espoir.

Ces vers sont purs et faciles ; la marche en est harmonieuse et les détails heureusement exprimés. Ceux qui suivent ont un mouvement plus rapide ; l'auteur y coupe la phrase au lieu de la suspendre, et cette variété de tons annonce une plume exercée.

Je vais, dit-il, attendre le moment de mon bonheur :

Mais, que dis-je ? moi, que j'attende  
 Ici, dans l'immobilité,  
 Qu'à son midi l'astre monté  
 Jusqu'à l'horizon redescende !  
 Sans cesse tenir mes regards  
 Fixés sur les progrès de l'ombre !  
 De l'heure accuser les retards !  
 Compter des minutes sans nombre !  
*De l'ennui broyant les pavots,*  
*Et m'en abreuvant goutte à goutte,*  
 Ajouter au tourment du doute  
 L'impatience du repos !  
 Non, je sens trop ce qu'il en coûte ;  
 Non, je pars : je meurs, si j'attends.  
 Mais le but est proche ; la route  
 Se peut franchir en deux instans. . . .  
 Eh bien ! que ma course égarée  
 Du jour remplisse la durée ;  
 Devant nous faisons fuir le temps.  
 Du moins, de sa lenteur perfide  
 Le poids ne m'accablera plus.  
 Qu'importent des pas superflus ?  
 Je marche vers Athénaïde.

Nous avons souligné deux vers dont l'expression nous paraît affectée, et cette tache est la seule qui dépare ce morceau, d'ailleurs plein de chaleur et de mouvement. La petite pièce suivante, quoique jolie, nous paraît inférieure aux deux vers de Tibulle, dont elle est en partie l'imitation (1).

Heureux ! qui, près de son amie,  
 Plongé dans le duvet d'un lit voluptueux,

---

(1) *Quàm juvat immites ventos audire cubantem,*  
*Et dominam tenero continuisse sinu.*

Sur le frêle vitrage entend bondir la pluie  
 Que chasse un vent impétueux !  
 Mais combien plus heureux encore  
 L'amant qui se réveille ou s'endort dans tes bras ,  
 Aux nocturnes accens de la harpe sonore  
 D'un rival dédaigné , qui ne s'en doute pas !

Les vers de Tibulle sont d'une simplicité charmante ; il ne s'amuse pas à dépeindre la mollesse de son lit ; il n'est occupé que du bonheur de presser sa maîtresse contre son sein. M. Duault nous semble avoir encore moins heureusement imité Catulle , dans sa pièce intitulée *Ariane*. Les noces de Thétis et de Pelée , où se trouve ce morceau , sont pleines de chaleur et de poésie , et Virgile n'a pas cru déparer sa *Didon* , en lui prêtant plusieurs traits dérobés à l'*Ariane* de Catulle. Nous invitons cependant nos lecteurs à comparer M. Duault avec son modèle ; et s'ils ne sont pas aussi contents de cette pièce que de nos citations précédentes , ils n'ont qu'à lire , pour se réconcilier avec l'auteur , *la Jalousie et le Raccommodement*, deux des plus jolis morceaux de son recueil.

La richesse inépuisable du sujet , et plus encore peut-être l'attrait qu'offre à la paresse un plan tout tracé , ont engagé plusieurs poètes à chanter les *Saisons* , même après Thompson et Saint-Lambert. Quelques détails heureux , et une versification qui n'est dépourvue ni d'élégance ni d'harmonie , n'ont pu obtenir grâce pour *les Saisons* de Bernis , dont la lecture , comme celle de tous ses ouvrages , est si fatigante par l'abus continuel qu'on y fait de la mythologie. M. Duault a évité cet excès , mais il n'a pas su se garantir d'un autre défaut. Son poème est une suite de descriptions qui ne sont interrompues par aucun épisode , et dont la lecture devient bientôt une tâche pénible , quelque plaisir qu'elles

puissent causer isolément. Nous croyons qu'on nous saura gré de citer la tirade suivante :

Qu'entends-je ? déjà le feuillage  
Frémit sous l'aile du Zéphir ,  
Et l'Amour , dans tout le bocage ,  
Donne le signal du plaisir.  
A sa voix quittant la bruyère ,  
L'oiseau s'élève , s'enhardit ,  
Et sur la branche hospitalière ,  
Des brins d'une mousse légère  
Forme le tissu de son nid :  
Heureux , si l'épervier avide ,  
Si l'enfant , plus cruel encor ,  
Animé d'un dessein perfide ,  
N'a pas épié son essor !  
Jeunes époux , amans fidèles  
Accourez , protégez les jours ,  
De ces chantres de vos tonnelles ;  
Protégez leurs tendres amours ,  
Et prenez-les pour vos modèles !  
Fatigués des plaisirs bruyans  
Que l'hiver fixe dans vos villes ,  
Revenez avec le printemps  
Chercher dans la paix de vos champs  
Des jouissances plus tranquilles.

Ces vers sont pris au hasard dans *le Printemps*. Les autres saisons pourraient également nous payer leur tribut , et l'on trouverait aussi des morceaux très-agréables dans les poésies diverses qui terminent ce recueil. Mais nous pensons que le peu que nous en avons cité suffira pour engager à lire en entier un ouvrage qui , au mérite d'une versification légère et brillante , joint celui plus rare encore , de la délicatesse de la pensée et de la décence de l'expression , dans un sujet où l'on pouvait être tenté d'oublier l'un et l'autre.

## V A R I É T É S.

*Répertoire du Théâtre Français*, ou recueil des Tragédies et Comédies restées au théâtre depuis *Rotrou*, pour faire suite aux éditions in-8°. de Corneille, Racine, Regnard, Crébillon, et au théâtre de Voltaire; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce par M. *Petitot*; impression de *Didot* l'aîné, dessins de M. *Périn*. *Deuxième livraison*, terminant le recueil des Tragédies. Trois volumes, formant les tomes IV, V et VI. Prix : 18 fr. pour les souscripteurs (1).

Nous n'ajouterons pas aux éloges que nous avons donnés à cette entreprise; l'exécution en est parfaite, et les gravures de cette livraison nous paraissent d'une beauté plus égale que celles de la première livraison. Nous ne considérons cet ouvrage que sous les rapports littéraires; nous n'avons pas oublié que nous avons promis à nos lecteurs la notice sur La Harpe; elle se trouve dans le sixième volume, avec *Warwick* et *Philoctète*, les deux meilleures tragédies de cet excellent et laborieux littérateur.

*Notice sur La Harpe.*

Jean-François La Harpe naquit en 1740. Quoiqu'il ait été prouvé plusieurs fois que cet écrivain appartenait à

---

(1) Ainsi que le *prospectus* l'a annoncé, chaque volume est de 7 fr. pour ceux qui n'ont pas souscrit avant le 1<sup>er</sup> brumaire, ce qui porte à 42 fr. les 6 volumes formant le recueil complet des tragédies. Les exemplaires papier vélin, gravures avant la lettre, prix double. Il faut ajouter 1 fr. 50 cent. par volume, pour recevoir franc de port par la poste.

La troisième livraison, également de trois volumes, paraîtra le 1<sup>er</sup> nivose.

A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133, et chez le *Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.



une famille honorable , nous respecterons le voile qu'il a jeté lui-même sur ses premières années ; il suffit de savoir qu'il fut placé de très-bonne heure dans un collège de l'Université de Paris , et qu'il annonça dès l'âge le plus tendre des dispositions qui étonnèrent ses professeurs. M. Asselin, principal de ce collège, eut pour lui des soins particuliers. Soit que les talens précoces du jeune La Harpe inspirassent à ses supérieurs l'affection qu'ils lui témoignèrent, soit qu'ils considérassent dans ses succès nombreux aux concours de l'Université le seul intérêt de leur maison, ils ne négligèrent rien pour lui donner une instruction vaste et brillante.

Un professeur très-ridicule était l'objet continuel des plaisanteries des élèves : le jeune La Harpe, excité sans doute par ses camarades, eut l'étourderie de composer une pièce de vers contre lui : il en fut cruellement puni. Quelque temps après il parut un libelle versifié contre M. Asselin : ce qui venait de se passer le fit attribuer à La Harpe, qui protesta en vain de son innocence, et qui par un ordre supérieur fut mis dans une maison de correction. Il fut prouvé depuis qu'il n'avait eu aucune part au libelle ; mais l'impression que sa punition avait faite fut longue à s'effacer, et donna l'idée la plus défavorable de son caractère. Ses rivaux en talens ne manquèrent pas d'appuyer sur sa prétendue ingratitude envers un bienfaiteur auquel il devait son éducation ; l'anecdote fut répétée, même par ceux qui ne pouvaient ignorer qu'elle était fautive : exemple fait pour apprendre aux jeunes gens qui courent la carrière des lettres combien ils doivent mettre de mesure dans leurs premiers écrits ; de réflexions dans leurs premières démarches.

Pour un jeune homme dont la vocation littéraire était décidée, deux carrières brillantes étaient ouvertes, celle des concours académiques, et celle du théâtre. Un prix donné par l'Académie française, un succès dramatique suffisaient pour faire connaître un écrivain, pour lui procurer des protections puissantes, et pour le faire admettre

dañs la haute société. Les premiers travaux de M. de La Harpe réussirent dans l'un et dans l'autre genre. Quoique le mérite de ces ouvrages eût dans tout autre temps suffi pour concilier à l'auteur le suffrage de l'Académie et celui du public, il était à cette époque presque indispensable à un jeune écrivain de tenir à la secte dominante; s'il ne s'y soumettait pas, s'il ne prenait pas pour ainsi dire l'engagement de propager la doctrine nouvelle, il était étouffé en naissant; et le talent le plus marqué n'aurait alors pu prévaloir contre des adversaires si redoutables. Ce motif et sur-tout les encouragemens et les bienfaits de M. de Voltaire entraînèrent M. de La Harpe dans ce parti, dont il réfuta souvent les faux principes même lorsqu'il y paraissait le plus attaché, et qu'il abandonna, lorsqu'éclairé par une philosophie plus élevée, il eut le courage de braver et de souffrir dans sa vieillesse les persécutions que son abjuration excita contre lui.

Depuis que nous sommes arrivés aux poètes tragiques de la fin du dix-huitième siècle, cette inexplicable philosophie nous embarrasse; nous voulons la fuir et nous la rencontrons par-tout: aussi, malgré notre désir d'éviter tout débat avec elle, nous sommes souvent forcés de l'aborder, ne fût-ce que pour la séparer de tout ce qui ne concerne que la littérature.

On peut considérer comme une bizarrerie particulière à ce siècle que des hommes, qui la plupart se détestaient, qui avaient presque sur tout des opinions opposées, se soient désignés mutuellement sous le titre commun de philosophes, et qu'on ait appelé *philosophie*, non un système particulier sur tel ou tel point de morale ou de politique, mais la réunion des systèmes les plus contradictoires. Comme les philosophes modernes ne se rapprochaient réellement que par un mépris superbe pour tout ce que l'on avait jusqu'alors respecté, il est facile de comprendre pourquoi leur parti s'est augmenté de tous les amours-propres, de toutes les extravagances, de toutes les passions et de tous les vices: l'époux qui bravait les bien-

séances, le fils qui voulait s'affranchir de l'autorité paternelle, le père qui sacrifiait à ses plaisirs l'avenir de ses enfans, s'appuyaient sur la philosophie aussi fermement que l'écrivain qui, dans son délire, prêchait l'accomplissement de tous les devoirs en détruisant la base sacrée sur laquelle en est fondée l'obligation. Les anciens nous offrent plusieurs systèmes variés de philosophie ; mais chaque inventeur, de système formait une école ; les disciples de Socrate ne se confondaient pas avec les sceptiques ; les partisans de Diogène ne firent jamais cause commune avec les Épicuriens ; les Scolastiques avec les disciples d'Épictète : aussi lorsqu'on parle d'un philosophe ancien, la mémoire le représente toujours avec les opinions qui lui étaient particulières. Il est impossible de distinguer aussi clairement les philosophes de nos jours dont les opinions forment cependant aux yeux de leurs partisans un corps complet de doctrine. La philosophie athée du baron d'Holback ne ressemble en rien à la philosophie déiste de J. J. Rousseau ; le cynisme de Diderot n'a aucun rapport avec le cauteleux septicisme de d'Alembert ; on sait que M. de Voltaire n'était pas content du matérialisme d'Helvétius, et que l'amour-propre seul suffisait pour l'empêcher de convenir qu'il dût son esprit à la conformation de *ses pattes de devant* ; Rousseau appelait le vieillard de Ferney un corrupteur, et celui-ci ne voyait dans Rousseau qu'un charlatan ; Diderot, toujours exalté, prétendait que le citoyen de Genève était un scélérat : en un mot, ils n'étaient d'accord ni entre eux, ni long-temps avec eux-mêmes. Cette incroyable confusion de pensées et de doctrines a néanmoins reçu généralement le titre de *philosophie*. La postérité aura peine à comprendre la valeur de ce mot qui dans le moment où nous écrivons est repoussé par les uns comme une injure, et réclamé par d'autres comme une qualité des plus honorables.

M. de La Harpe fut philosophe. Si on nous demande s'il a formé une école particulière, nous répondrons négativement et sans hésiter ; si on nous interroge pour sa-

voir de quelle école il était ; nous serons fort embarrassés pour trouver une réponse positive ; et peut-être nous deviendra-t-il plus facile de dire les torts qu'il n'eut jamais , que de détailler les opinions qu'il adopta.

M. de La Harpe mit toujours beaucoup de décence dans les écrits qu'il destinait au public ; ses plus grands ennemis n'ont jamais pu produire une lettre particulière de lui dont les expressions blessassent les convenances et la pudeur. D'Alembert , ordinairement si mesuré dans ses ouvrages , se dédommageait dans sa correspondance avec M. de Voltaire de la contrainte que sa timidité lui imposait ; là il se montre sans aucune retenue ; il plaisante indécentement sur tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré ; il tourne en ridicule les sentimens les plus tendres et les plus respectables ; et il se permet fréquemment les mots grossiers que la populace même n'emploie que dans l'ivresse ou dans le désordre : ce qui étonne le plus , c'est que l'intention du philosophe était que ces lettres parussent après sa mort ; ne craignant que les tracasseries qu'elles auraient pu lui susciter , il ne s'inquiétait pas de la tache ineffaçable qu'elles répandraient sur sa mémoire. M. de La Harpe , au contraire , sut toujours se respecter ; dans ses relations épistolaires les plus intimes , il n'avilit point son caractère ; et l'on ne put lui reprocher ce cynisme trop en vogue dans le dernier siècle , qui fit presque toute la fortune de Diderot , et que M. de Voltaire ne poussa à l'extrême que dans sa vieillesse ; erreur que les amis de l'urbanité française lui pardonnent d'autant moins , que son esprit gracieux et brillant n'avait pas besoin de cette honteuse ressource. Les opinions philosophiques de M. de La Harpe se font principalement remarquer dans ses discours académiques : elles ont pour objet plutôt la politique que la religion ; elles consistent en général dans des théories vagues , qui peuvent fournir à un rhéteur des développemens oratoires , mais dont on s'aperçoit facilement que l'auteur lui-même ne desirait ni ne prévoyait l'application ; tel est le commencement de la seconde partie

de

de l'Éloge de Charles V, où l'orateur reproduit d'un ton dogmatique quelques idées de Fénelon sur les devoirs des rois ; telle est cette phrase , que l'on est étonné de trouver dans l'éloge d'un de nos plus grands généraux : « *Pourtant* » dans le métier des armes la raison d'un philosophe et les » sentimens d'un citoyen, il ne voyait dans la guerre » qu'un *crime public* ; » telle est enfin cette opinion que l'auteur attribue à son héros : « Mais Catinat, que rien » ne pouvait enivrer ni éblouir, portait dans son cœur » ces principes d'ordre, d'équité, de bienveillance uni- » verselle, *trop oubliés dans son siècle, et plus dévelop-* » *pés, plus sentis dans le nôtre.* »

M. de La Harpe avoit trop d'esprit et de jugement pour penser que la guerre soit toujours un crime public, et que le siècle de Louis XIV fût inférieur au dix-huitième siècle sous les rapports des mœurs et de la gloire nationale. C'étaient des lieux communs de philosophie qu'il fallait absolument placer dans les discours académiques pour en assurer le succès : ils donnaient lieu à des phrases rédundantes dont tout esprit sensé ne s'avisait pas de discuter le fond.

M. de La Harpe n'attaqua jamais la religion par des plaisanteries ou avec enthousiasme ; et l'expérience a prouvé que les raisonnemens les plus hardis, pourvu qu'ils soient d'un style sérieux, entraînent peu de dangers, puisqu'ils ne peuvent séduire que des hommes accoutumés à réfléchir, et que des argumens plus forts ramènent aisément à la vérité ; au lieu que les plaisanteries et l'enthousiasme frappent les têtes légères, les fous et les sots, en un mot cette classe nombreuse qui ne demande qu'à se couer le joug, et sur laquelle ensuite les raisonnemens les plus irrésistibles n'ont pas de prise. Leibnitz prévoyoit ce danger lorsqu'il écrivait : « Celui qui voudrait retirer » les gens de la superstition par la raillerie, s'il réussissait » les ferait devenir impies. »

M. de La Harpe fut toujours grave, et cette disposition naturelle de son esprit le sauva de tout ce qui peut désho-

norer un écrivain. Sa logique était forte ; il voulait toujours prouver ; il avait donc besoin d'être lui-même convaincu : cette conviction qu'il portait en lui le rendit sévère envers les mauvais écrivains , même lorsqu'ils étaient de son parti ; aussi eut-il beaucoup d'ennemis , inconvénient attaché à l'existence de tout critique qui a trop souvent et trop fortement raison. M. de Voltaire est le seul philosophe du dix-huitième siècle qui ait séduit constamment M. de la Harpe ; et s'il s'est rétracté sur plusieurs ouvrages de ce grand écrivain , ce n'a été qu'en les considérant sous les rapports de la morale ; sous les rapports littéraires , il les a toujours défendus avec chaleur. Il faut en excepter cependant la *Pucelle* qu'il traite fort mal dans son *Cours de littérature* : en effet , lorsqu'on n'est pas soutenu dans la lecture de ce poëme par une disposition d'esprit libertine , lorsqu'on veut le juger de sang froid , indépendamment de l'inconvenance du sujet , on est blessé à tous momens de la manière dont les principaux personnages parlent d'eux-mêmes ; nulle vraisemblance , nul coloris local , toujours le même ton dans toutes les circonstances : ce n'était pas ainsi que l'Arioste jouait avec la folie.

La philosophie de M. de La Harpe s'était concentrée dans un déisme qu'il laissait plutôt deviner qu'il ne l'affichait ; il ignorait que le déisme est un sentiment et non une religion ; qu'un sentiment intéressé peu la société ; que la religion au contraire attache l'homme à l'homme , les hommes à l'état , et l'état à la divinité. Lorsque de profondes réflexions lui rendirent cette vérité sensible , il la défendit avec la même force de raisonnement qu'il avait employée jusqu'alors contre quelques abus particuliers ; abus tels qu'il s'en glisse dans tout ce qui est ancien , et qu'on n'attaque presque jamais sans se préparer des maux bien plus grands que ceux dont on espère s'affranchir.

Après avoir offert une idée des opinions que M. de La Harpe partagea avec les écrivains de son siècle ; nous allons le suivre dans ses travaux littéraires : trop heureux

si la philosophie ne vient pas de nouveau se mêler à nos discussions ?

( Ici l'éditeur du *Répertoire du Théâtre Français* passe en revue les travaux académiques de M. de La Harpe , tels que *l'Eloge de Charles V* , de *Fénélon* , de *Racine* , de *Catinat* , de *La Fontaine* , et plusieurs pièces de vers qui furent couronnées par l'Académie. Le défaut d'espace ne nous permet pas de citer ce morceau de littérature fait dans un excellent esprit ; on n'y verrait pas sans étonnement que le premier corps littéraire de la France mettait au concours , en 1767 , cette question toute nouvelle : *Des malheurs de la Guerre et des avantages de la Paix* , et que M. de La Harpe avait la bonté de concourir , de remporter le prix , et de cacher au public la niaiserie du sujet par l'élégance et la pureté de son style. )

Pour ne point interrompre la suite des discours académiques de M. de La Harpe , nous avons différé de parler de ses tragédies. Long-temps avant d'obtenir tant de couronnes , il s'était fait connaître très-avantageusement par un ouvrage dramatique , *Warwick* , qu'il fit représenter à vingt-trois ans , et qui annonça dans le jeune poète un talent distingué pour la tragédie.

La manière dont l'auteur peignit la grande sensibilité de ce héros et l'inflexibilité de son caractère , contribua beaucoup au succès de la pièce. Nous sommes fondés à croire que cette aptitude à exprimer les passions violentes de l'orgueil irrité et des talens méconnus , ne fut pas dans M. de La Harpe l'effet d'une combinaison passagère , mais qu'elle tenait à son caractère que l'injustice avait aigri. Il eut le malheur d'avoir dans sa jeunesse des ennemis implacables qui s'attachèrent à dénigrer ses talens ; loin de les ramener par la douceur , il les anima contre lui par un ton hardi et décisif ; comme il sentait très-bien ses forces , les persécutions dont il fut l'objet , le révoltèrent et lui donnèrent cette âpreté et cette roideur qui lui furent souvent reprochées. Les sentimens qui résultent de cette situation , sont peints dans *Warwick* avec beaucoup

d'énergie. On voit un homme que l'injustice frappe au point qu'elle lui fait oublier toutes ses grandes actions, qu'elle le porte à trahir un prince qu'il a mis sur le trône, et qu'elle lui donne dans cette résolution une opiniâtreté indomptable :

Je recevrai la mort sans en être étonné,  
Et je mourrai du moins sans avoir pardonné.

Ces vers caractérisent profondément la passion dont nous parlons : cette passion n'est point héroïque ; mais ennoblie par le personnage , rendue avec force , elle rentre dans le domaine de la tragédie , dont le principal objet est de peindre les grandes infortunes.

L'opinion que nous venons d'avancer est justifiée par le succès des productions dramatiques de M. de La Harpe, où il a eu l'occasion de tracer des caractères de ce genre ; ses autres pièces , écrites avec soin et sagement conçues, sont loin d'avoir ce coloris original qui était particulier à l'auteur. Coriolan chassé de Rome par des tribuns factieux, prenant les armes contre sa patrie ingrate, résistant aux prières des consuls et des prêtres, et ne cédant qu'avec peine aux supplications de sa mère, était un caractère très-analogue au talent de M. de La Harpe. Si le poète n'avait pas voulu réaliser le plan de La Mothe, il aurait fait une tragédie digne de rester au théâtre ; les détails du rôle principal sont peut-être ce qu'il a écrit de plus fort en ce genre. Nous en citerons un fragment qui peut servir de modèle, pour peindre un héros injustement persécuté. Coriolan rappelle à Véturie les affronts auxquels il a été exposé :

Pardonner aux Romains ! l'effort est impossible ;  
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible :  
Connaissez-vous ce cœur ? avez-vous oublié  
Par quel opprobre amer il fut humilié ?  
Non, vous n'avez point vu mes affronts, mes supplices ;  
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices  
Où d'arrogans tribuns disposant de mon sort  
Me présentaient des fers, et la honte, et la mort ;



Où j'entendais au gré des plus vils adversaires,  
 Rugir autour de moi les fureurs populaires.  
 Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,  
 Au milieu de l'opprobre où je parus livré,  
 Je rassemblais en moi ma force et ma constance,  
 Et dans mon cœur souffrant j'amassais la vengeance :  
 Je jurais à ce cœur que, ce moment passé,  
 Rome en vain pleurerait de m'avoir offensé.  
 Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

On reconnaît dans ces vers l'indignation d'un héros dont la sensibilité a été vivement affectée. Coriolan n'omet aucune des circonstances de sa persécution ; il les retrace même avec une sorte de complaisance pour avoir de nouveaux motifs d'être inflexible.

Philoctète, un des chefs-d'œuvre de Sophocle, offrait aussi à M. de La Harpe un caractère dans le genre de ceux de Warwick et de Coriolan. Un héros abandonné dans une isle déserte, livré à toutes les horreurs de la souffrance et du besoin, n'obtenant sa subsistance qu'en se traînant sur les rochers pour y ravir sa proie, et nourrissant une haine implacable contre ceux qui ont eu la cruauté de le livrer à tant de maux, pouvait donner lieu par sa situation à des beautés très-bien assorties au talent du poète moderne. Aussi M. de La Harpe a-t-il excellé dans toutes les scènes où l'indignation de Philoctète se déploie contre Ulysse et contre les Atrides. Jamais il n'a porté le style tragique à un aussi haut degré de force et de véhémence que dans cette belle imitation de Sophocle. L'ironie sur-tout est une figure qu'il emploie de manière à rappeler quelquefois le style de Corneille. Nous n'en citerons qu'un exemple. Philoctète, après avoir appris la mort de tous ses amis, s'écrie :

Grâce au ciel, mon attente est trop bien confirmée !  
 La mort a respecté le rebut de l'armée.  
 Les héros ne sont plus ; aux lâches, aux pervers,  
 Les dieux semblent fermer les chemins des enfers,  
 Aux plus grands des mortels ils en ouvrent la route.  
 Ulysse est donc vivant, et Thersyte, sans doute !  
 Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons !

R 5

Quand il s'aperçoit que l'armée des Grecs a besoin de lui, sa fureur semble s'augmenter. Il jouit de voir ses ennemis à ses pieds, et il prononce sur eux ces terribles imprécations :

Eh bien ! égale donc le supplice à l'offense,  
O ciel ! dont tant de fois j'implorai la vengeance,  
De mes longues douleurs entends le dernier cri ;  
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

On voit que M. de La Harpe a principalement réussi, lorsqu'il a eu à peindre des héros sentant profondément les injures qu'ils avaient éprouvées. La révolte d'un grand caractère contre toute espèce d'injustice paraît avoir été sa sensation la plus familière. Elle ne nous indique que trop qu'il fut presque toujours malheureux, et qu'il trouvait une sorte de soulagement à exhaler dans ses tragédies les mouvemens impétueux d'une ame aigrie par l'infortune et par la persécution. Dans *Virginie*, il a donné au caractère d'Icilius quelques traits de ce genre ; mais cette combinaison y est beaucoup moins bien placée que dans les pièces dont nous venons de parler. L'amant de *Virginie*, moins orgueilleux, plus occupé de son amour que de l'abaissement où le réduit le déceuvr, aurait été plus théâtral et plus intéressant : cependant cette faute légère est rachetée par de grandes beautés. Dans une entrevue d'Icilius et d'Appius, ce dernier se vante d'avoir la force. Le jeune homme lui répond :

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé  
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime  
On peut du même droit le rendre la victime.

Ensuite il peint le sort d'un tyran qui succombe après avoir abusé d'une autorité usurpée :

Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable ;  
Il invoquait la force, et la force l'accable :  
D'autant plus malheureux quand son règne est passé,  
Que sur son propre sort lui-même a prononcé ;  
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,  
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.

Les autres tragédies de M. de La Harpe présentent un caractère moins prononcé ; quoiqu'elles fassent peu d'effet à la représentation , on les lit avec plaisir parce qu'elles sont élégamment écrites , et qu'en général les règles et les convenances y sont bien observées. Les Barmécides avaient l'avantage d'offrir des mœurs nouvelles , et de rappeler une des plus brillantes époques de l'histoire des Arabes. L'auteur en recherchant trop les situations extraordinaires , manqua quelquefois ses effets. Le caractère du célèbre Aaron Raschild ne parut pas assez fortement tracé , et l'on trouva une sorte de ressemblance entre le dernier acte de cette pièce et le dénouement de Cinna ; la générosité du vieux Barmécide parut un peu exagérée ; tous ces défauts , qui furent saisis avidement par les ennemis de l'auteur , empêchèrent que la pièce ne restât au théâtre. *Jeanne de Naples* eut plus de succès ; le sujet en est intéressant , et le coloris local y est conservé avec soin. Dans cette tragédie , un vil intrigant a abusé de la faiblesse de la reine pour la décider à consentir à la mort de son époux. Le crime est commis , et la malheureuse princesse ne trouve plus dans son complice les sentimens qu'elle croyait lui avoir inspirés. Pour comble de malheurs , et par une juste punition d'un attentat si horrible , le roi de Hongrie , frère du monarque assassiné , vient avec une armée pour le venger ; l'appareil de deuil qui couvre ses étendards fait présumer qu'il n'épargnera pas les coupables. Au milieu de cette cour désolée , se trouve un homme dont la vertu et le caractère élevé excitent le respect et l'admiration ; c'est Montescale , grand justicier de Naples. Il a poursuivi les assassins ; mais il a évité de compromettre la reine. C'est dans sa bouche que l'auteur a mis ces deux vers très-connus :

Quand le maître au sujet prescrit des attentats ,  
On présente sa tête , et l'on n'obéit pas.

Nous ne nous étendrons point sur les tragédies de *Timoléon* , de *Pharamond* , de *Gustave* , des *Brames* , etc. ,

qui ne réussirent point aux premières représentations : M. de La Harpe lui-même a paru y attacher peu d'intérêt, puisqu'il n'a pas essayé de les corriger, et puisqu'il n'a jamais tenté aucune démarche pour les faire remettre. Nous observerons qu'elles furent jugées avec une sévérité sans exemple : à la même époque, des tragédies bien inférieures à celles de l'auteur obtenaient la faveur de quelques représentations; l'idée que ses premiers travaux avaient donné de lui, rendaient le public rigoureux à son égard; et ses adversaires implacables contribuaient aussi à faire remarquer ses moindres défauts.

M. de La Harpe a paru regretter qu'une de ses tragédies qui avait eu du succès à la cour ne fût pas représentée dans la capitale : nous ignorons quelle intrigue put le priver de cette satisfaction. La pièce dont nous parlons est *Menzicoff*. Les relations du poète avec le grand duc de Russie, ses liaisons avec les seigneurs de ce pays, qui voyageaient en France, lui avaient procuré l'occasion de faire des recherches sur ce peuple curieux à observer, et lui avaient donné l'idée d'essayer sur le théâtre la peinture de ses mœurs. La catastrophe qui paraissait la plus théâtrale était la fameuse disgrâce de Menzicoff, qui abusa long-temps de sa faveur avec autant d'audace qu'il montra de constance lorsqu'il fut accablé par le malheur. Le poète le présente relégué dans le fond de la Sibérie où il trouve un homme qu'il a fait autrefois exiler, de la fortune duquel il s'est emparé, et qui depuis un grand nombre d'années nourrit contre son persécuteur une haine implacable; on sent quelle joie cet homme doit éprouver lorsqu'il voit arriver Menzicoff : ce qui comble bientôt ses desirs, c'est qu'il est revêtu presque en même temps de la place de gouverneur de la Sibérie; alors il exerce librement sa fureur sur un ennemi désarmé, et il se sert de son nouveau pouvoir pour consommer une vengeance dont l'idée seule fait frémir. Les moyens qui amènent ce funeste dénouement manquent de vraisemblance, et sont puisés dans des suppositions romanesques : d'ailleurs n'est-ce pas un ta-

bleau plus fatigant que tragique , que celui de deux malheureux exilés qui semblent se battre avec leurs chaînes ? Réunis dans la même captivité , les hommes les plus violens s'apaisent , leurs passions perdent leur énergie lorsqu'ils n'ont plus devant les yeux les objets qui les avaient fait naître ; et ce n'est pas se conformer aux lois de la tragédie que d'offrir au public ces exceptions rares qui ne peuvent que déshonorer l'espèce humaine. Ce défaut de combinaison n'empêche pas qu'on ne trouve dans *Menzicoff* de grandes beautés de détail. Le favori disgracié montre dans le malheur un calme et une sérénité qui attendrissent vivement sur son sort ; nul mouvement d'orgueil , nul retour sur sa grandeur passée : il s'exprime toujours avec simplicité lorsqu'il parle de sa chute. Interrogé par un exilé , il lui répond ainsi :

Oui , j'étais Menzicoff : cesse d'être surpris ;  
 Tu sais ce que je fus , tu vois ce que je suis.  
 C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe :  
 On connaît la fortune au moment qu'elle frappe.

On lui demande la cause de sa disgrâce : Olgorouki , favori de Pierre II , lui a inspiré de la haine pour son ministre ; et cet homme qui s'était jusque-là si bien soutenu contre toutes les intrigues , est renversé au milieu d'une fête par un jeune seigneur sans expérience. La manière dont Menzicoff raconte ces circonstances est pleine de simplicité et de modestie :

De ma fortune enfin l'imposant édifice ,  
 Sappé par tant d'efforts , et toujours triomphant ,  
 Devait être abattu par la main d'un enfant ;  
 De ma chute imprévue il prépara l'ouvrage :  
 Le czar le chérissait , ils étaient du même âge ;  
 Et son père , en secret dès long-temps mon rival ,  
 Par les mains de son fils porta le coup fatal ,  
 Fit rougir l'empereur d'être en ma dépendance ,  
 Lui rappela les droits de la toute-puissance ,  
 Fit entendre les cris de son peuple indigné :  
 Le czar cède ; un arrêt par lui-même signé  
 M'exile à Renembourg , loin de la capitale.

On doit remarquer que dans ce récit Menzicoff ne se permet aucun reproche contre ceux qui ont causé sa ruine; cette modération lui donne un véritable caractère de grandeur. (*La suite au numéro prochain.*)

---

## LES FRONDEURS.

*Dialogue entre une ancienne marchande de paniers de femmes et un tailleur de corps baleinés. La scène est aux Tuileries, les personnages viennent s'asseoir sur le même banc.*

LA MARCHANDE (*s'asseyant et s'adressant au tailleur qu'elle ne connaît pas*).

Monsieur est-il de ces quartiers-ci ?

LE TAILLEUR.

Oui, madame ; et vous aussi , sans doute ?

LA MARCHANDE.

Ah ! j'y étais assez connue autrefois ; j'occupais la boutique du *Cerceau d'or*.

LE TAILLEUR.

Cette grande boutique , à main droite , où l'on vendait des paniers pour les dames ?

LA MARCHANDE.

Nous étions là , de père en fils , depuis cinquante six ans , et puis la révolution.....

LE TAILLEUR.

Ah ! oui , *Adieu paniers vendanges sont faites* , comme dit la chanson. Moi , je vous en livre autant. J'étais tailleur de femmes , je faisais des corps baleinés , et mon épouse étoit monteuse de bonnets à carcasse.

LA MARCHANDE (*soupirant*).

Quand on compare ce temps-là à celui-ci !.....

LE TAILLEUR.

Il y a une belle différence !.....

LA MARCHANDE (*regardant une jeune personne qui se promène*).

Seigneur, bon dieu, quelle figure !.....

LE TAILLEUR.

Cette jeune dame en robe de linon ?

LA MARCHANDE.

Oui, au mois de mars !.... du linon sur sa chemise !.....

LE TAILLEUR.

Bon, elles se mettent comme cela au mois de janvier.

LA MARCHANDE.

Comme elle est fagotée, et comme elle serre son jupon par en bas !

LE TAILLEUR.

C'est pis qu'une culotte.

LA MARCHANDE (*mettant son éventail sur ses yeux*).

Fi l'horreur !.....

LE TAILLEUR.

C'est pour dessiner la forme.... Non pas de la taille.... mais....

LA MARCHANDE.

Fi donc, fi donc !...

LE TAILLEUR.

Les enfans, les enfans même ont cette manie... J'ai une petite fille de six ans qui, en jouant hier avec ses sœurs, prit tout d'un coup la queue de son fourreau et puis sa chemise, et mit tout cela par-dessus sa tête. Que faites-vous donc-là, petite fille ? lui criai-je. Mais, papa, répondit-elle, *je me drape*.

LA MARCHANDE

Eh bien ! j'aime mieux cela, c'est plus franc.

## LE TAILLEUR.

Voilà pourtant où nous en sommes; nos filles et nos jeunes femmes s'excusent de tout en disant qu'elles font les *Grecques* ou les *statues*, et qu'elles se *drapent*. Elles ne veulent plus porter que de la mousseline bien claire et sans nul apprêt.

## LA MARCHANDE.

Oui, l'*empesage* est tout-à-fait tombé. C'était pourtant si beau, une gaze ou une toile bien empesée, qui se tenait ferme comme du papier!... J'ai ma cousine germaine qui empesait toutes les dames de la cour: eh bien! à présent, avec tout son talent, elle n'a pas de quoi vivre....

## LE TAILLEUR.

Pardi! les dames aujourd'hui desirent par-dessus toutes choses, que leur vêtement ressemble à du linge mouillé...

LA MARCHANDE (*haussant les épaules*).

Mouillé! c'est bien propre!....

## LE TAILLEUR.

Oui mouillé, parce que cela colle mieux. Et vous verrez qu'elles en viendront à ne plus commencer leur toilette par le bain, et que tout au contraire elles finiront, quand elles seront toutes parées, par se plonger dans une cuve d'eau.... Et déjà, au lieu de se faire friser, ne se lavent-elles pas la tête?.... Elles ne s'arrêteront pas là, je vous en réponds....

## LA MARCHANDE.

Oui, oui, la tête emportera le reste; quand on ne porte qu'une chemise, on n'a pas grand'peine à se jeter dans l'eau....

## LE TAILLEUR.

Vous sentez la conséquence? Il n'y aura plus de blanchisseuses....

## LA MARCHANDE.

Cela fait frémir!.... J'ai deux filles établies à la Rapée, et qui sont blanchisseuses....



LE TAILLEUR.

Et moi donc ? Mon fils était friseur, vous jugez comme les coiffures à la Titus arrangent ses affaires.... Et mon gendre est amidonnier....

LA MARCHANDE.

Et l'on ne porte plus de poudre!....

LE TAILLEUR.

Vous conviendrez que les choses ne peuvent pas rester dans cet état.

LA MARCHANDE.

Mais à quoi pense donc le gouvernement ?

LE TAILLEUR.

Qu'en sais-je?.... D'abord, si on ne rétablit pas les corps baleinés et les paniers, il n'y aura plus de mœurs en France.

LA MARCHANDE.

C'est clair.

LE TAILLEUR.

Le costume ancien, le costume ancien, ou tout est perdu!

LA MARCHANDE.

Je parierais qu'on ne l'avait inventé que pour contenir les femmes....

LE TAILLEUR.

Il n'y a pas de doute.... Quand une jeune personne portait deux grosses poches, pesant cinq ou six livres; qu'elle avoit des talons de quatre pouces de haut; un bon corps baleiné, busqué convenablement, qui formait autour d'elle une forte cuirasse; quand elle était environnée d'un panier de six aunes; qu'elle avait une coiffure de deux pieds d'élévation; et pour vêtement de grosses étoffes épaisses comme du cuir; pour parure, un *collet monté en carcasse*, qui lui emboîtait le visage, en l'empêchant de le tourner à droite et à gauche; un bouquet de côté plus gros que la tête; et aux oreilles des girandoles de diamans plus larges que ma main; quand, dis-je, une jeune dame était équipée de la sorte, je l'aurais bien défiée d'être aussi leste

## 270 MERCURE DE FRANCE,

dans sa démarche, aussi évaporée dans ses manières, que nos dames du jour.

### LA MARCHANDE.

Au milieu de tout cela, une femme était comme dans une citadelle. . . . La plus légère ; la plus étourdie tenait les hommes à une si grande distance. . . .

### LE TAILLEUR.

Ajoutez à cela qu'une femme, en sortant de la décence la plus grave, risquait alors, 1°. de se casser le cou ; 2°. de chiffonner ses dentelles empesées, et 3°. de se dépoudrer et de déranger l'édifice de sa prodigieuse coiffure. Au lieu qu'aujourd'hui. . . .

### LA MARCHANDE.

Oh ! elles peuvent faire toutes les folies qui leur passent par la tête, il n'y paraît pas. Concevez-vous que les pères, les mères et les maris leur aient permis de se déshabiller ainsi ? . . . .

### LE TAILLEUR.

Pour mon compte je n'ai rien à me reprocher là-dessus. Quand je vis les corsets baleinés succéder aux corps, je ne prévis que trop la révolution. . . .

### LA MARCHANDE.

Et moi aussi. . . . J'eus de bien mauvais pressentimens, quand on diminua la grandeur des paniers. . . . Ce qu'il y a de pis, c'est que la multitude est assez dépravée pour ne pas s'affliger de tout cela. . . .

### LE TAILLEUR.

Hélas ! il n'existe presque plus de tailleurs de corps, de marchandes de paniers, d'anciens friseurs, de monteuses de bonnets à carcasse ; tous ces bons citoyens sont en si petit nombre ! . . . .

### LA MARCHANDE.

N'importe, rassemblons-nous pour aller en masse faire des représentations au gouvernement. . . .

## LE TAILLEUR.

Notre *masse* est bien réduite, et nous sommes tous si vieux!....

## LA MARCHANDE.

Nous aurons de si bonnes choses à dire!....

## LE TAILLEUR.

Et puis il sera si évident que nous ne sommes guidés que par l'amour du bien public!....

## LA MARCHANDE.

Cela touchera.

## LE TAILLEUR.

Allons, nous tenterons cette démarche; et si elle ne réussit pas, le gouvernement est absurde, et la France est perdue.

D. GENLIS.

## SPECTACLES.

## THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Le Tasse*, avec des changemens,

Drame historique, en cinq actes et en vers, par  
M. Cicile.

Le lieu de la naissance du Tasse fut enveloppé d'une obscurité presque égale à celle qui couvre encore le berceau d'Homère (1). Comme Ovide, il encourut, dit-on,

(1) L'opinion la plus généralement reçue est que le Tasse naquit en 1544 à Sorrento, petite ville à dix-huit milles de Naples; que la critique injuste que fit de son poëme la célèbre académie *della Crusca*, lui fut sensible au point de faire dégénérer en folie une maladie de bile à laquelle il était sujet depuis son enfance; et que, sorti des prisons de Ferrare, où sa folie et peut-être quelque autre cause l'avait fait renfermer, il vint mourir à Rome en 1595, avant l'âge où Milton composa son *Paradis perdu*.

la disgrâce du prince par un amour indiscret. Enfin, comme Voltaire, il est mort dans les bras de la gloire, au moment où on allait le couronner au Capitole. On voit que sa vie pourrait fournir la matière d'un roman ; on en a fait un drame, ce qui est à-peu-près la même chose.

Alfonse, duc de Ferrare, a fait enfermer le Tasse, qui avait osé porter ses vœux jusqu'à Léonore, sœur de son souverain, et même s'en faire aimer. La jalousie de Mancini, premier ministre d'Alfonse, et rival secret du Tasse, n'a pas peu contribué à son emprisonnement. Le prince de Mantoue, qui vient épouser Léonore, et qu'on s'est bien gardé d'instruire des causes de la réclusion du poète, demande instamment sa liberté, et l'obtient, au grand regret de Mancini. Alfonso lui-même ne cède que malgré lui, mais il n'a pu résister à la logique pressante et à l'éloquence du prince, qui a été aussi fort goûtée du parterre, lorsque, voulant prouver que le poète est au moins l'égal du héros, il s'écrie :

Et leurs noms réunis dans la postérité,  
S'élèvent l'un par l'autre à l'immortalité.

Ce lieu commun a fait fortune, et l'on a également applaudi les vers suivants :

Ne connaissez-vous pas, *trop long-temps impunie*,  
Les poisons que répand l'affreuse calomnie ?  
*Son trait* persécuteur et dans l'ombre caché,  
*Sur les pas* du grand homme est toujours *attaché*.

On a paru vivement sentir la beauté de cette inversion, et le mérite de la métaphore si neuve d'un *trait qui s'attache sur des pas*.

Au deuxième acte, tandis que Léonore, toujours éprise du Tasse, exprime son horreur pour l'hymen qui se prépare, le père gardien de l'Hôpital des fous vient lui apprendre la folie de son amant ; il vous croit morte, dit-il ; il s'imagine voir votre tombeau dans le mausolée d'une jeune princesse, qui a voulu reposer dans cet hospice fondé

fondé par ses aïeux. Il m'a fait la confidence de son amour et du vôtre ; j'ai l'ame trop sensible pour vous en faire un crime ,

Et malheur au cœur dur qui, *du pied des autels* ,

Exige des vertus au-dessus des mortels.

Le résultat de cette entrevue est de déterminer la princesse à se rendre de nuit à l'hospice qui renferme son amant , pour essayer , par sa présence , à lui rendre la raison. La morale commode du père gardien et la décence de son rôle , lui ont concilié la bienveillance des spectateurs , et , à plusieurs reprises , il a été couvert de *bravos*.

La scène change et représente un cloître et un tombeau , auprès duquel le Tasse est couché

..... Immobile , étendu ,

Avec le mausolée il paraît confondu.

Au reste , sa folie lui inspire d'assez mauvais vers ; il s'écrie :

O funeste présent que celui d'un cœur tendre !

L'amour qu'elle inspirait vint enfin la surprendre.

.....

A son aspect sacré la terre était plus belle ,

Et déjà dans les cieux on croyait l'adorer.

Léonore , guidée par le moine , interrompt enfin ce galimatias , et le Tasse , en touchant sa main , recouvre la raison. Cette situation ne seroit pas dépourvue d'intérêt , si elle n'étoit pas si invraisemblable et si contraire à toutes les lois de la bienséance.

Mancini vient les surprendre ; son premier mouvement est de faire mettre son rival aux fers , et il finit , on ne sait pas pourquoi , par accepter un combat singulier que le Tasse lui propose. Ce combat rappelle trop celui de Fayel et de Coucy , et est bien moins vraisemblable. Fayel est chevalier , et se bat contre son égal ; mais un italien jaloux , et tel qu'on dépeint Mancini , ne doit pas remettre au sort des armes une vengeance dont il peut assurer l'effet sans courir aucun risque. Il est inutile de dire que

le ministre succombe. Son vainqueur n'a d'autre moyen de se dérober au courroux d'Alfonse, que de se jeter dans les bras du duc de Mantoue ; et ce généreux rival, quoiqu'instruit de la passion de Léonore, n'hésite pas à demander la grâce de son amant. Alfonse, qui est bon prince, depuis sur-tout qu'il n'est plus mené par son ministre, cède à sa prière ; mais il persiste à vouloir lui faire épouser sa sœur. Le duc, dont la passion est beaucoup refroidie, ne se sent plus assez de courage pour achever cethymen ; il renonce à Léonore, et cet effort magnanime détermine le Tasse à l'imiter. Ce nouveau dénouement, assez semblable à celui de *Bérénice*, est sans doute bien moins ridicule que le premier où Alfonse faisait la folie de consentir au mariage de sa sœur avec le Tasse, et où le poète, au moment d'épouser sa maîtresse, venait s'évanouir et mourir sur la scène. Mais, en faisant disparaître une partie des absurdités de sa pièce, l'auteur n'a pu corriger le vice radical d'un sujet mal choisi, et d'un plan encore plus mal conçu. Ces défauts, joints à la faiblesse et à l'incorrection de son style, et sur-tout à l'inconvenance des discours qu'il met dans la bouche de ses personnages, nous prouvent jusqu'à l'évidence qu'il n'est pas né pour la carrière tragique.

Nous devons cependant dire que cette pièce a été applaudie autant qu'elle pouvait l'être, vu le petit nombre des spectateurs. A la vivacité des applaudissemens, on aurait dit que l'auteur ne comptait parmi eux que des amis. C'est la seconde fois qu'il esquive la chute ; et il est probable qu'il en sera encore quitte, au bout de deux ou trois représentations, pour mourir *incognito* et sans bruit, malgré la chaleur du débit de Damas dans le rôle du duc de Mantoue, et le vrai talent avec lequel Lafond rend la folie amoureuse du Tasse.

---

#### A N N O N C E S.

Les Bouquets de famille, ou les Hommages de l'amour, de l'hymen, et de l'amitié, recueil de chansons pour fêtes, mariages, an-

niversaires, etc. Un vol. in-18. fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot, libraire, Pont - Neuf, n°. 5.

Ce recueil, qui est un choix des meilleures chansons dans ce genre, est des mêmes auteurs que le Chansonnier des dames.

Poème épique sur les exploits de Napoléon Bonaparte, premier consul de la république française, composé en grec ancien, avec la traduction française en regard, par M. Polyzoi Koudou, natif de Janina en Grèce, chanoine grec et professeur de littérature grecque, à Vienne. In-4°. de 50 pages. Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez E. Johanneau, libraire, Palais du Tribunal, première galerie de bois. n°. 236, et Duffaux, libraire, rue du Coq-Honoré, n°. 134.

Leçons de Fénelon, contenant ses fables, ses histoires, et ses dialogues des morts, avec des notes et des explications, par M. Levizac.

La fable d'Aristonotis et les dialogues, sont adoptés pour l'enseignement des lycées et écoles de France. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez J. E. Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins-Sorbonne.

Histoire secrète d'un écu de six livres, transformé en une pièce de cinq francs, contenant sa naissance et son entrée dans le monde, sous Louis XIV; ses aventures sous Louis XV et sous Louis XVI; ses malheurs et sa proscription sous le règne de la terreur; son émigration et son enterrement sous Robespierre; sa résurrection et sa métamorphose sous le consulat de Bonaparte. Par l'auteur du Péruvien. Un vol. in-12. fig. Prix : 1 fr., 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, chez Frechet et compagnie, libraires, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, n°. 718, près celle de Tournon; et rue du Roule, n°. 291, près celle Saint-Honoré.

Table chronologique de l'histoire ancienne et moderne, jusqu'à la paix d'Amiens, à l'usage du prytanée français. Ouvrage adopté par le gouvernement pour l'enseignement des lycées, par A. Serieys, bibliothécaire et professeur au prytanée de Paris. Un vol. in-12 de 570 pages. Prix : 3 fr., et 4 fr. 25 c. par la poste.

L'on en a tiré quelques exemplaires sur papier vélin. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Oubrè, libraire, rue Mignon, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 66.

Œuvres complètes de Virgile en latin et en français, traduction des professeurs de l'Université, nouvelle édition revue, corrigée sur l'édition in-folio de M. Didot; 4 vol. in-12. Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins n°. 25.

Traité, où l'on démontre philosophiquement que le système de l'immortel John Brown est le seul vrai en physiologie, par J. F. Chorlet, médecin; in-8°. Prix : 1 fr., et 1 fr. 45 c. par la poste.

A Paris, chez Allut, libraire, rue des Cordeliers, en face la fontaine.

Ces différents ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

## P O L I T I Q U E.

A l'issue d'une révolution qui a causé tant de naufrages, lorsque je me suis permis d'appeler mes compagnons autour de la première planche de salut, je ne me suis point dissimulé que le zèle est souvent accusé de présomption : on peut regarder avec dédain un talent faible, qui se croit égal à une semblable tâche. En acceptant d'avance tout ce qui peut m'appartenir à cet égard, j'avais espéré toutefois que la malveillance ne dépasserait pas ce terme ; mais un certain public est résolu à ne voir de vérité que dans l'amertume, et de liberté que dans la détraction. Sous le feu des passions politiques, les longues épreuves d'une vie honorée, l'importance des intérêts publics, rien ne peut servir de rempart. Des paroles pures se répandent alors comme une vaine semence sur des roches, ou bien elles font éclore l'injustice, l'aigreur, la calomnie. J'ai dû rouler en moi long-temps ces tristes considérations ; et cependant je poursuis ma marche.

C'est un grand spectacle pour un observateur que le gouvernement français. C'est en effet, un grand phénomène. Je tâcherai d'analyser incessamment son caractère, son action et sa force. J'espère présenter, d'une manière claire, une théorie nécessairement nouvelle comme son objet, et qui manque par cela même à nos ouvrages de droit public.

Un spectacle non moins digne d'attention, c'est le chef même du gouvernement. Cet homme a à peine trente ans, et il a déjà fatigué la louange. L'éclat de sa vie n'est pas seulement douloureux pour la malveillance, il est embarrassant pour la flatterie. Dans une semblable position, on a contre soi non-seulement les lueurs subalternes qu'une grande lumière met toujours en danger, on a encore la assitude de l'admiration. L'esprit humain se demande



comment une vie entière pourra répondre à cet étonnant début.

S'il faut s'en rapporter à ce que nous apprennent les annales du genre humain, un homme est rarement contemporain de toute sa renommée. La gloire, ce rayon céleste, semble craindre une association précoce avec un être vivant, faible et périssable. Jusqu'au tombeau l'échafaudage dont se compose la célébrité, ressemble au rocher de Sisiphe, toujours prêt à crouler avant d'atteindre le sommet.

Un des points sur lequel le chef de la France recevra le plus d'éloge de la postérité, c'est pour avoir bien compris cette position. A une si grande élévation, les dangers ne sont plus en dehors ; ils sont en soi. Ce n'est plus alors avec la fortune qu'il faut captiver la fortune ; ce n'est pas même assez du génie : il faut se hâter d'associer son nom au bienfait de grandes institutions et de grandes réparations. L'équité, l'honneur, de grandes vertus publiques, c'est sur cette terre ferme, et non pas seulement sur la poussière des combats, que se consolide l'édifice des grandes renommées.

Quand un homme s'est ainsi élevé, le microscope peut faire apercevoir autour de lui deux espèces d'êtres d'une tendance différente, mais également curieux à observer : les uns qui s'efforcent, en rampant, de s'approcher de lui, comme pour respirer une partie de son souffle et se nourrir de la transpiration de ses faveurs ; les autres qui, bouffis de colère, sont sans cesse occupés à remuer contre lui des grains de sable ; véritables taupes, qui n'ont aucun moyen de juger une élévation composée de tant de triomphes militaires et politiques, et qui a en outre pour piédestal le devouement de cinq cents mille soldats et l'obéissance de trente millions d'hommes.

Les dangers du gouvernement français sont au dedans de lui-même, comme ceux de son chef. Une multitude d'anciennes grandeurs détruites, de nouvelles grandeurs formées, tous ces jeux du hasard jetés si long-temps pé-

mêle avec les succès de la vertu et ceux du crime, de la médiocrité et du génie : l'attention se repose avec peine sur un spectacle qui confond toutes les idées d'ordre, ébranle toutes les moralités, délustre tous les rangs et toutes les dignités. Telle est, à mon avis, la partie faible du gouvernement français. C'est-là où il doit porter sa vigilance et ses efforts.

Du reste, c'est presque une perte de temps que d'examiner les murmures dont il est communément l'objet. Si ceux qui profèrent des plaintes, ont coopéré à la révolution, il me semble qu'ils n'ont pas trop bonne grâce de s'élever contre le seul bien qui soit sorti de leurs œuvres. Si on ne peut les compter dans les causes qui l'ont produite, n'ont-ils de même aucun reproche à se faire sur les moyens qu'ils ont pris pour la combattre ! Vous permettez à la Providence de ne pas accorder de récolte à ceux qui ne savent pas semer ; vous trouvez bon qu'elle envoie des maladies à ceux qui usent avec intempérance de leurs forces : et vous vous plaignez que le sort de la victoire ne soit point accordé à la défaite, la palme du génie à l'étourderie et à l'imprudence : vous vous plaignez de n'être point parvenus à votre restauration par les routes qui conduisaient à votre perte !

Je ne sais si je suis dans l'aveuglement ; mais, en recueillant toute ma raison, il m'est impossible de vouer au premier gouvernement qui me protège, la même haine qu'à ceux qui m'opprimaient. Je ne puis comprendre comment je pourrais sensément former pour l'absence de son action tutélaire, les mêmes vœux que je faisais pour l'absence des oppressions et des proscriptions.

Je vous accorde la supposition de quelques écarts passagers ; je puis trouver avec vous des momens, où l'autorité a été extrême, les précautions minutieuses, les mesures jalouses et passionnées ; mais il ne s'agit pas seulement de se placer au point où l'autorité s'égare ; je veux vous considérer à celui où elle vous manquerait tout-à-fait. Je veux vous voir au moment où rien n'étant com-

posé pour un ordre de choses , objet de quelques vœux ou de quelques rêves , vous n'auriez à me donner , au lieu de ce qui existe , que la plus belle et la plus complète anarchie.

Je sais qu'il est devenu commun de ne plus s'embarrasser du retour de la terreur. Il est commun de ne plus croire à un nouveau règne des jacobins et des conventionnels. Je ne disconviens point que cette espèce d'hommes n'ait pu inspirer le dégoût ; mais s'il ne vous faut que du nouveau , l'anarchie que vous sollicitez , a , dans le vaste magasin des siècles , de quoi vous satisfaire. A ceux qui ne voudront pas des proscriptions plébéiennes de Marius , elle peut offrir les nobles cruautés de Sylla. Elle peut donner le choix entre les meurtres d'Antoine et ceux d'Octave ; ou si on préfère que ces scènes sortent des troubles militaires , elle peut vous produire , à l'exemple des armées romaines , nos différentes armées aux prises les unes avec les autres , et combattant pendant des siècles pour vous faire changer de maîtres. Toutefois je ne conteste pas qu'à la fin il ne puisse arriver de l'Orient quelque *Abdel Whab* , qui parviene à mettre toute la France d'accord en brûlant toutes les maisons et se partageant toutes les terres.

Tel est , à mon avis , le seul résultat que puisse faire espérer ( dans l'état actuel de la France ) , le succès de certains vœux pour le renversement du gouvernement et la disparition de son autorité. Je ne puis savoir si ces idées plairont à beaucoup de personnes. Tout ce que je puis affirmer , c'est qu'elles n'appartiennent à aucune suggestion ; il me restera alors à dire , comme S. Clément d'Alexandrie : *Nullis ergo placere minime est expetendum. Quæ enim sunt illis jucunda , nos non exercemus. Quæ nos autem scimus procul sunt ab illorum affectione.* (Strômat.)



Rien n'indique que les dépêches apportées d'Angleterre à Calais par un vaisseau neutre , sous les soins de M. Erving , consul américain à Londres , aient eu un

grand effet. Les préparatifs des deux côtés se poursuivent avec la même animosité. L'Angleterre qui se moquait de nos peniches, a déjà barré la Tamise pour s'en défendre. Des vaisseaux de guerre, protégés par une batterie de 150 pièces de canon, sont enchaînés et embossés pour s'opposer au passage de ces frêles nacelles qu'on affectait de mépriser. Ici, des travaux sont faits sur de grandes rivières, à l'effet d'inonder le pays; là, on mine les routes qu'on doit rompre par-tout à l'approche de troupes françaises. On voit sur les mêmes listes de volontaires, des princes du sang, des avocats, des ministres, des comédiens et des prêtres. Les services de ces derniers, ainsi que ceux des femmes, n'ont point encore été acceptés.

La France, de son côté, a un grand mouvement de forces de terre. Ce n'est pas en ce point que sont les grandes difficultés. La réunion des forces de mer est moins facile à exécuter; elle exige des combinaisons savantes, et beaucoup de précautions. En supposant que le rendez-vous central de l'expédition soit Dunkerque, Boulogne et Calais, il faut que toutes les embarcations qui ont été commandées depuis Bayonne jusqu'à la Hollande, se rapprochent successivement d'un de ces points. Passant à la vue des escadres anglaises, il faut que, par force ou par adresse, elles échappent à leur activité et à leur vigilance. Elles y parviennent de la manière suivante.

On conçoit qu'un grand nombre des points de la côte sont gardés et protégés par des forts. Dès que la flottille est en mer, au moment où elle aperçoit les bâtimens anglais, elle gagne au plus vite, si elle se trouve inférieure en force, un de ces points. Une fois sous la protection du fort, elle se déploie, s'embosse et fait face à l'ennemi. Celui-ci est bientôt maltraité au point d'être forcé de se retirer; et alors la flottille continue sa route et entre triomphante dans le port auquel elle doit relâcher. Le lendemain, la même manœuvre l'approche de nouveau du

point central auquel elle est destinée ; le surlendemain encore , jusqu'à ce qu'enfin elle arrive.

C'est ainsi que les habitans de Jersey dernièrement ont vu filer , sous le nez de leurs croiseurs , deux divisions successives de nos flottilles qui les ont extrêmement effrayés , jusqu'à ce qu'enfin ils aient aperçu que tout cela allait plus loin ; elles sont entrées en effet à Cherbourg. Tous les bâtimens ou embarcations , préparés dans les ports de la Guyenne , de la Bretagne , de la Normandie , se rendent successivement de cette manière à Boulogne , en dépit de tous les efforts de nos ennemis ; tandis qu'à l'Est la même manœuvre fait arriver à Ostende , Dunkerque ou Calais , toutes les embarcations de la Flandre et des Pays-Bas.

Un double avantage résulte d'une opération aussi sagement combinée. D'un côté , nos soldats et nos marins s'exercent aux difficultés d'embarquement et de débarquement. D'un autre côté , ils s'exercent à s'entendre par divisions , à se coordonner , se concerter , se gouverner. En un mot , ils s'accoutument à tous ces détails de discipline maritime , relatifs à une descente : le seul objet qui dans ce moment leur soit nécessaire.

Quand toutes ces forces seront une fois accumulées , quand elles auront acquis , dans leurs mouvemens , une ordonnance et une précision imposantes , on doit s'attendre qu'on les lancera plusieurs fois à la mer ; tant pour les exercer sur une plus grande échelle , les accoutumer aux grandes manœuvres , aux grands mouvemens , que pour harceler l'ennemi , le porter tantôt sur un point , tantôt sur un autre ; enlever ses croisières , quand elles seront faibles , attaquer ensuite de plus gros bâtimens , rentrer , ressortir , tenir toute l'Angleterre en confusion , en incertitude , en alarmes , jusqu'au moment favorable , où six heures pourront faire arriver 50 mille hommes sur les bords de la Tamise.

Nous ne savons jusqu'à présent précisément l'état de nos forces dans nos divers ports ; et si nous le savions , il

ne nous conviendrait probablement pas de le dire ; mais , dès le 8 octobre , on croyait à Londres que nous avions à Dunkerque cent chaloupes canonnières entièrement achevées et équipées , à Ostende 150 , à Boulogne 50 , à Calais 70 , à Dieppe , Fécamp et Blankenberg 50 , à Fléssingue 50 , à Helvoet Sluys 60. Depuis ce temps , on peut calculer facilement combien les canaux intérieurs , les rivières et les réunions successives des ports éloignés ont dû ajouter à ce nombre.

Nos opérations ainsi dirigées , l'attitude des Anglais devient de jour en jour plus embarrassée. Il faut bien satisfaire un peu soit l'orgueil , soit l'inquiétude. Faute d'histoire ils font alors des romans. Ils conviennent , dans leur gazette de la Cour , que deux divisions de nos chaloupes ont trouvé moyen de leur échapper , et qu'elles sont entrées à Boulogne. Ils s'en dédommagent , en imaginant que deux d'entre elles ont été se briser contre des rochers ; dans le fait , aucun bâtiment n'a été ni perdu , ni endommagé. Ils conviennent qu'une de nos bombes a éclaté à fond de cale ; mais ils ajoutent qu'elle n'a fait aucun dommage. Dans le fait , ils ont eu un grand nombre de leurs bâtimens qui ont été maltraités , et qui ont été forcés de rentrer. Enfin , s'il faut les en croire , ils ont mis en cendres Fécamp , Granville , Dieppe , Calais ; tandis que , dans le fait , ils n'ont fait de mal à aucun port , détruit aucun bâtiment , et que tous leurs dégâts se réduisent à un Anglais et un vieillard qui ont été tués , et à un très-petit nombre de maisons endommagées.

Voilà ce qu'a produit jusqu'à présent l'ostentation des armemens de l'Angleterre. Les prétendues expéditions secrètes se sont dissipées de même. Elles semblaient avoir été conçues moins contre la France que pour elle , puisqu'elles avaient pour effet de porter hors du pays , au moment d'une invasion , l'élite de ses forces. D'un autre côté , on a renoncé à la folie d'une descente en France. La Sicile , par un accord particulier , est hors d'atteinte. Reste l'île d'Elbe et la Zélande , objets depuis long-temps convoités ,

mais sur lesquels la France a les yeux, et qu'elle a su rendre d'un difficile accès. Nous ne parlons pas de simples conquêtes coloniales : autrefois, principal objet des combats, elles seraient dédaignées aujourd'hui. Pour ce qui est de tentatives nouvelles, les batteries de nos côtes, qui protègent si heureusement le mouvement de nos forces de mer, laissent de même sans espoir toutes leurs entreprises. De plus en plus nos inquiétudes se dissipent à cet égard. D'un côté, on a inventé une composition de mortier, au moyen de laquelle nos bombes sont lancées beaucoup plus haut, et parviennent beaucoup plus loin ; d'un autre côté, on a imaginé un moyen particulier de profiter de la basse mer ; on aura ainsi, à moins de distance, les vaisseaux ennemis qu'on voudra atteindre.

L'effet de toutes ces mesures est d'ôter à l'Angleterre tout moyen efficace d'action contre la France, de la repousser dans un système de défensive qui lui répugne beaucoup, et que les plus éclairés de ses amis lui ont fait envisager, avec raison, comme avant-coureur de sa perte. Quoi qu'elle trame aujourd'hui, quoi qu'elle entreprenne, elle est cernée dans tous ses moyens d'attaque au dehors, et tenue en arrêt dans ses foyers. Il faut qu'elle se résigne à cette situation, et qu'elle attende, avec humiliation, le moment que la France choisira comme le plus favorable pour disposer d'elle.

Si les Anglais, repoussés de toutes parts, n'ont plus que des coups à attendre de leurs ennemis, et point de mal à leur faire, ils s'en dédommagent amplement sur mer envers leurs amis ou leurs alliés. Bâtimens danois, suédois, prussiens, turcs, autrichiens, tout ce qu'ils rencontrent tombe indifféremment dans leurs mains. Le baron de Sturmer, internonce impérial à Constantinople, s'est vu contraint de faire plusieurs protestations contre le brigandage des Anglais auprès de l'île de Tenedos ; et il a fait remettre également des mémoires à M. Drummond, ministre de la Grande-Bretagne. Les Anglais n'avaient pas plus respecté le détroit des Dardanelles. A la fin, ils ont

remis en liberté plusieurs des bâtimens dont ils s'étaient emparés. Cette justice tardive n'a pas été complète. Ils ont retenu un bâtiment autrichien et un russe, par la seule raison qu'ils étaient destinés, l'un pour Marseille, et l'autre pour Livourne. Ils ont retenu un bâtiment des Sept-Isles, sous le prétexte que ses papiers n'étaient point en règle. Enfin, ils ont retenu un bâtiment espagnol, sur le fondement que l'Espagne pourrait être déjà en guerre avec leur pays, quoiqu'ils n'eussent à cet égard aucune nouvelle.

Au moment où toutes les mers rétentissent de ces excès, il est curieux d'apprendre avec quelle condescendance de faiblesse ou de terreur, les plus puissantes nations du continent ont abandonné les principes d'indépendance et de liberté, qui avaient animé l'illustre Catherine lors de la fameuse neutralité armée. Nous nous arrêterons peu sur quelques traits de la déclaration récente de l'Autriche à ce sujet. Ils ont été l'objet de quelques réclamations de la part de M. de Champagny, notre ambassadeur à Vienne, et nous avons tout lieu de croire que les éclaircissemens et les redressements qui en sont résultés, sont satisfaisans pour la France; mais ce qui nous paraît par-dessus tout inconcevable, c'est l'abandon qui vient d'être solennellement fait par toutes les puissances du Nord; 1°. du principe que le pavillon couvre la marchandise; 2°. que les navires sous escorte ne sont point sujets à visite.

Nous devons nous empresser, à cet égard, de rectifier ce que, sur de simples aperçus de gazettes, nous avons insinué dans cette feuille. Nous avons soupçonné d'après les circonstances connues d'une négociation, que l'Angleterre se pressait d'accorder aux puissances une juste atténuation de ses prétentions, pour éviter que cet avantage n'entrât dans les conférences; et ne fût stipulé, dans le nouveau traité, comme un des objets de la guerre. En voyant aujourd'hui le traité conclu à Saint-Petersbourg le 17 juin 1801, et les articles additionnels signés ensuite à Moscou le 20 octobre de la même année, de pareilles



précautions de délicatesse nous paraissent superflues. Il nous paraît peu probable que la France partage cet esprit de servitude ou de submission, qui a fait reconnaître, 1.<sup>o</sup>. que les propriétés ennemies seront de bonne prise sur un bâtiment neutre; 2.<sup>o</sup>. que sous l'escorte même des vaisseaux de guerre, les bâtimens neutres pourront être visités; d'où il résulte que pendant tout le temps qu'il plaira à un vaisseau anglais, *toute une escadre sera tenue d'amener et de tenir son convoi*, à l'effet de subir la visite qui lui sera imposée.

« On peut croire, dit à ce sujet *le Moniteur*, que » lorsque les puissances (car la Suède et le Danemarck » ont adhéré) ont consenti à la visite des bâtimens escortés, elles se sont promis de ne plus faire escorter les » bâtimens marchands de leurs sujets par leurs vaisseaux » de guerre. L'escorte attestant par elle-même que les » bâtimens qu'elle protège n'ont dans leur cargaison rien » qui soit prohibé par les traités et réglemens, il seroit » contraire à la dignité des puissances, que malgré cette » garantie qui dérive d'elles-mêmes, les bâtimens escortés fussent soumis à la visite, et qu'une simple corvette » anglaise pût arrêter leurs vaisseaux de ligne, tant qu'il » lui plairoit de prolonger sa visite. »

La Suède a jugé à propos d'aggraver encore ces conditions. Elle est convenue, par l'article II de sa convention du 25 juillet dernier, d'abandonner à l'Angleterre le droit de *préemption*, c'est-à-dire le droit de retenir pour son compte, les marchandises, soit de provision, soit de son commerce ordinaire, telles que poix, résine, goudron, chanvre, etc., non-seulement, lorsque ces marchandises se trouveront destinées à des ports ennemis, mais même encore lorsque, se trouvant sur des vaisseaux destinés à des ports neutres, elles lui paroissent courir le risque de tomber dans les mains des ennemis. D'après l'établissement de ce droit inoui, il est évident, comme le dit *le Moniteur*, que les marchandises soumises au droit de *préemption* n'arriveront sur des vaisseaux suédois

dans les ports du continent , que sous le bon plaisir des Anglais.

Voilà ce que l'Angleterre a obtenu de la Suède, au moyen du prix de ses bâtimens qu'elle a bien voulu lui restituer. La seule chose avantageuse pour les puissances dans ces derniers traités , seroit , si elle étoit conçue d'une manière convenable , la stipulation d'un appel en dernier ressort , au conseil même de la cour qui porte des plaintes. Les gazettes qui ont parlé précédemment de ce traité , nous avaient fait concevoir , sur ce point , des espérances ; mais l'article II du traité additionnel , signé à Moscow , les a bientôt dissipées. Il s'énonce ainsi :

« Si les ministres de l'une des hautes parties contrac-  
 » tantes , ou autres personnes accréditées de sa part , por-  
 » taient des plaintes contre les jugemens qui auraient été  
 » rendus sur lesdites prises , par les cours des amirautes  
 » respectives , l'affaire sera évoquée en Russie , au sénat  
 » dirigeant , et dans la Grande-Bretagne , au conseil  
 » du roi. »

Cet article est évidemment insignifiant ; il n'ajoute rien et ne change rien à l'état ancien.

Tandis que l'Angleterre range sous son sceptre maritime les puissances du Nord , tandis qu'elle fait tomber les uns sur les autres tous les états de l'Inde , et qu'elle ne dédaigne pas jusqu'au roi de Candy , elle rapproche de l'Europe ses intrigues de l'Asie , et l'Egypte commence à être exploitée avec le même succès que l'Inde. Les Anglais prétendent qu'il leur faut dans la Méditerranée un établissement ; nous avons indiqué , dans un de nos derniers numéros , les motifs de ce vœu. Il paraît qu'ils se sont hâtés d'user de Malte à l'égard de l'Egypte , comme ils ont fait de Ceylan envers le royaume de Candy. L'Europe vient d'être témoin de l'événement le plus extraordinaire qui ait jamais été consigné dans les annales du monde. Les Anglais ne se sont pas contentés , en évacuant l'Egypte , d'amener un des beys à Londres ; ils viennent d'en recevoir solennellement une ambassade. L'Angleterre traite , en ce

moment, ouvertement avec les sujets révoltés, non d'une puissance en guerre, mais d'une puissance amie. Voilà ce que c'est que le pays qui proclame par-tout l'injustice et l'ambition de la France !

## NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de la Cochinchine que le roi de ce pays a eu de grands succès contre ses sujets révoltés. De la Macédoine, que toute cette partie de la domination turque est, comme le reste, livrée aux déprédations et au plus grand désordre. De la Syrie, qu'Abdel-Whab qu'on disait battu, n'a jamais été plus redoutable. De Venise, que ce rebelle est entré en Egypte à la tête de 150 mille hommes.

On écrit de Londres que des écrits séditieux circulent clandestinement ; qu'un nommé Hugh Wane a été condamné à un an de prison, pour avoir dit que si Bonaparte débarquait, il se joindrait à lui. De Douvres, que tout y est dans la confusion et l'effroi. De Dublin, qu'on y pousse la précaution jusqu'à faire coucher les habitans à neuf heures du soir.

On écrit de Pétersbourg qu'on y a découvert une mine d'or ; que M. le comte de Markow, actuellement ambassadeur à Paris, va y revenir pour y recevoir l'ordre de Saint-André et occuper une des premières places dans le grand conseil ; que le comte de Woronzow, ambassadeur à Londres, quittera également ce pays, pour s'adjoindre au comte de Woronzow, grand chancelier de l'empire, qu'on dit d'une santé faible. (Cette nouvelle, sous tous les rapports, est d'une grande importance.)

On écrit de Hambourg qu'une alliance défensive vient d'être conclue entre la Russie, la Suède et le Danemarck, et que plusieurs puissances du nord de l'Allemagne y accéderont ; que sa majesté prussienne vient d'augmenter ses forces de douze à vingt mille hommes.

On écrit de Madrid que l'éloignement du prince de la Paix est effectué, qu'on y fait des préparatifs militaires pour s'opposer à une expédition anglaise qui serait destinée pour le Portugal. De Lisbonne, que leurs altesses royales ont tenu sur les fonds baptismaux, l'enfant de madame Lannes, épouse de l'ambassadeur français.

On écrit de Milan que l'aéronaute Zambeccari, et ses compagnons, après s'être élevés la nuit, dans un ballon qu'ils croyaient pouvoir diriger à volonté, sont tombés dans l'Adriatique; qu'après être parvenus à se relever, ils y sont tombés de nouveau, à plusieurs reprises, et que pourtant ils ont eu le bonheur de se sauver, à la vue du port de Veruda, dans une barque qui est venue à leur secours.

### P A R I S.

On apprend de Boulogne et de Dunkerque, que l'expédition de la flottille s'annonce pour un temps rapproché. On a déjà distribué les pavillons de signaux aux chefs de section. On a déjà embarqué en partie l'eau, les vivres et les munitions. Le premier consul a été, ces jours derniers, visiter les pagayes de l'invention de M. Marguieré. Une peniche a marché avec ses rames nouvelles, et a étonné par sa rapidité et la facilité de ses mouvemens. Tous les pêcheurs des côtes de Flandres ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Ostende. M. Richer, lieutenant d'ordre des douanes, à Saint Jacques, a reçu du premier consul un fusil d'honneur, pour un acte distingué de bravoure.

Lord Elgin, et plusieurs anglais de distinction, prisonniers en France, ont souscrit pour un fonds de secours en faveur de ceux de leurs compatriotes qui peuvent se trouver dans le besoin. Les préposés et employés aux ports, auront une uniforme. Tous les militaires membres du tribunat et du corps législatif, feront partie de la légion d'honneur. D'après un ordre du préfet maritime de Rochefort, aucun navire de commerce ne pourra naviguer sans être escorté par un bâtiment de guerre. Le prix fondé par le premier Consul, pour le progrès du galvanisme, est remis à l'an prochain, et il sera double.

Le mois d'octobre des *Ephémérides politiques, littéraires et religieuses*, paraît depuis quelques jours. Le prix de cet ouvrage, composé de douze volumes in-8°, est de 36 fr. et 42 fr. franc de port. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-lib., rue des Prêtres S. Gormain l'Auxerrois, n°. 42; et chez M. H. Nicolle, Quai Malaquai, petit hôtel de Bouillon.

---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---



## L I T T É R A T U R E.

~~~~~

P O É S I E.

ÉPITRE A A.-D. FERLUS,

imitée d'Horace, à la manière de Pope.

O TOI, dont le suffrage a couronné mes vers,
Que fais-tu, cher Ferlus, dans tes vallons déserts ?
Vas-tu, rajeunissant le poète des sages,
D'un Horace nouveau nous offrir les ouvrages ? (1)
Où bien, de la morale épurant l'âpreté,
Pèses-tu nos devoirs au poids de l'équité ?
Prodigue de ses dons, l'indulgente nature,
Pour toi, de ses trésors disposa sans mesure ;
Et le ciel t'accorda, pour combler ton bonheur,
L'art de jouir des biens acquis par sa faveur.
La gloire te sourit (2). Une épouse adorée
Des plaisirs les plus purs te promet la durée ;
Autour d'elle tes fils, où revivent ses traits,
De ton heureux hymen augmentent les attraits ;

(1) Le C. Ferlus a essayé en français, sur les Satires et les Épîtres d'Horace, ce que Pope a exécuté si heureusement en anglais.

(2) C'est un élève qui parle à son maître.

Tu vois à leurs transports sourire un tendre frère. . .

Eh ! qu' pourrait enfin désirer une mère
 Au fils le plus chéri ? des talens , de l'esprit ,
 Une santé robuste , un nom et du crédit ,
 Une table qu'étaye une fortune aisée.

Au milieu du chaos où la vie est placée ,
 Prends pour ton dernier jour chaque jour qui te luit ,
 Et tu jouiras mieux de celui qui le suit.

Gras , brillant et fidèle au vœu de la nature ,
 Montre-toi digne en tout de ton maître Épicure ,
 Jeune moraliseur qui viens dans tes écrits
 Délaver de Flaccus les préceptes concis.
 Mais quel est , diras-tu , l'emploi de tes journées ?
 Quel plaisir voit couler tes heures fortunées ?
 Je forme des projets , j'adresse au ciel des vœux ;
 Je n'en suis pour cela meilleur , ni plus heureux :
 Non qu'au lit de la mort quelque vieille parente ,
 Achetant son salut , ait frustré mon attente ,
 Ou qu'un tabellion corrigeant le scrutin ,
 Des faveurs du sénat m'ait fermé le chemin.

Je n'ai point vu la fièvre , à vingt maux réunie ,
 Porter dans mon cerveau le trouble et l'insomnie.
 J'ai la santé du corps ; mais l'esprit est souffrant ;
 Je suis livré sans cesse à l'ennui dévorant :
 En vain de vrais amis une troupe choisie
 Tâche de m'arracher à la mélancolie ;
 Sourd à tous les conseils , tel qu'un enfant mutin ,
 Je repousse à la fois remède et médecin ;
 Pour me servir enfin des termes d'un grand homme ,
 J'aime à Rome Tibur , à Tibur j'aime Rome.

Ah ! puisses-tu long-temps , au gré de tes desirs ,
 Gouverner ta maison , ton cœur et tes plaisirs !
 Toujours cher aux neuf sœurs , toujours aimé d'Hygie ,
 Couler des jours sereins sous les yeux d'Émilié !
 Cependant , cher Ferlus , il doit m'être permis
 D'ajouter à ces vœux un salutaire avis :

A l'amour, à l'hymen, soit, demeure fidèle ;
Mais écoute parfois ta muse qui t'appelle.

Par C. A. CHAUDRUC.

MORCEAU TRADUIT DE VIRGILE.

Vénus engage Vulcain à faire des armes pour Énée.

TREMBLANTE pour son fils, l'aimable Cythérée,
De ces apprêts guerriers justement alarmée,
A Vulcain son époux adressa ce discours,
De cet air séduisant qui charme les amours,
Et sur sa couche d'or s'appuyant avec grâce :
« Jadis, lorsque les Grecs, ennemis de ma race,
» Dans les champs Phrygiens répandant la terreur,
» Déployoient contre Troie une aveugle fureur,
» Troie, hélas ! que le feu devait réduire en cendres ;
» Jamais, ô vous ! l'objet de mes vœux les plus tendres,
» Vénus n'a de votre art imploré les effets,
» Pour un peuple chéri digne de ses bienfaits :
» Je n'ai point demandé vos secours ni des armes,
» Quoique le sort d'un fils me coûtât bien des larmes,
» Et qu'au sang de Priam tous mes soins fussent dûs ;
» Je ne vous lassai point par des vœux superflus.
» Mais Énée aujourd'hui, sur la foi des présages,
» Du Rutule inhumain vient chercher les rivages ;
» Ce jour je puis enfin vous supplier pour lui :
» Pour un fils une mère implore votre appui :
» Des armes pour mon fils ; c'est ma seule prière.
» L'épouse de Tityre, et d'Achille la mère,
» Autrefois par des pleurs en obtinrent de vous.
» Voyez les nations qui s'arment contre nous :
» Contre moi tout se ligue ; et ces haines funestes,
» Vont bientôt de mon peuple anéantir les restes. »
Ainsi parlait Vénus, et du faible Vulcain
L'esprit irrésolu chancelait incertain.

Tendrement dans ses bras son épouse le presse.
 Ces caresses du dieu réveillent la tendresse ;
 Un feu qu'il reconnaît, par sa douce chaleur,
 A pénétré soudain jusqu'au fond de son cœur.
 Tel, brillant à nos yeux l'éclair perce la nue,
 Et des cieux tout-à-coup embrase l'étendue.
 Vénus de son adresse admirant le succès,
 De ses charmes puissans reconnaît les effets.

Le dieu, toujours épris d'une flamme fidelle,
 Lui répond en ces mots : « O puissante immortelle,
 » Pourquoi vous efforcer d'émouvoir un époux ?
 » Son cœur a-t-il cessé d'être connu de vous ?
 » Si Vénus m'eût jadis sollicité pour Troie,
 » Vulcain auroit armé les Troyens avec joie :
 » Jupiter de Priam n'exigeait point la mort,
 » Son empire dix ans pouvait durer encor.
 » Aujourd'hui, si vos vœux sont tournés vers la guerre,
 » Mon art à vos desirs est prêt de satisfaire.
 » Mes forges vont fumer ; et pour vous les métaux
 » Obéiront soudain à l'effort des marteaux,
 » Cessez ; en suppliant un époux qui vous aime,
 » De méconnaître ainsi votre pouvoir suprême. »
 Il dit ; et dans les bras de sa chère Cypris
 De son zèle amoureux ce dieu reçut le prix ;
 Puis un léger sommeil vint fermer sa paupière.

La nuit, au haut des cieux, poursuivait sa carrière,
 Et d'un premier repos répandait les faveurs.
 C'était le temps où, prompte à quitter ses douceurs,
 La femme à qui Minerve accorde l'industrie,
 Par son travail réduite à soutenir sa vie,
 De son foyer éteint va ranimer les feux ;
 Et dérobe à la nuit des monens précieux ;
 Afin qu'à son époux fidèlement constante,
 Elle puisse élever sa famille naissante.
 Vulcain, dans ce moment marqué pour son réveil,
 Pour courir aux travaux s'arrache au doux sommeil.

E N I G M E.

J'AMUSE et j'instruis l'homme actif;
 Il parcourt avec moi les villes,
 Les mers, les détroits et les îles,
 Sans craindre bas-fonds ni récif;
 Mais à la jeunesse indocile
 Jamais je n'inspire un goût vif,
 Pendant qu'une sœur trop futile
 Abuse ou corrompt l'homme oisif.

Par FR. DURRUTHY.

L O G O G R I P H E.

D'APRÈS ma forme variée,
 L'on me donne un nom différent;
Ma race est étendue et si multipliée,
 Que de mes sœurs le nombre est étonnant.
 En général, de la nature
 Je suis tout bonnement les lois;
 Cependant l'art aussi parfois
 Vient ajouter à ma parure.
 J'embellis le palais des rois
 Et le manoir du simple villageois.
 Mon existence est de courte durée;
 Ma mort, souvent prématurée.
 Par anagramme, en moi l'on doit trouver
 Le synonyme de couler;
 De mes membres l'on peut extraire
 Un élément, un minéral,
 Un végétal, un animal.

T 3

Pour suivre la marche ordinaire ,
De mes cinq pieds , lecteur , supprime le premier ;
Un pronom personnel du reste se compose.

Veux - tu voir encore autre chose ?

Eh bien ! retranche le dernier :
Il se présente un saint qu'en septembre l'on fête ;
A cet élu coupe la tête ,
De ses deux pieds il trace une ville en entier.

Par M. P. . . . N , de Reims.

CHARADE.

J' A I M E , dans mon premier , de limpides ruisseaux
Parcourant en tout sens sa face verdoyante ,
Et , sur ses bords fleuris , de jeunes arbrisseaux
Où Philomèle en pleurs soupire et se lamente :
J'aime que mon second , de la divinité ,
Chez le sexe sur-tout , m'offre le doux emblème ;
Et , s'il faut l'avouer en toute vérité ,
C'est par égard pour lui que je crains le carême.
Enfin , mon cher lecteur , j'aime encore en mon tout ,
Que l'auteur , sans ennui , me mène jusqu'au bout.

*Mots de l'Énigme , du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme est *Jalousie* , pris physiquement et
et métaphysiquement.

Celui du Logogriphe est *Bascule* , où l'on trouve *Abel* ,
câble , *abus* , *cause* , *club* , *beau* , *aube* , *blé* , *sauce* ,
saule , *lacs* , *base* , *sel* et *eau* , *seul* , *cul* , *Esaü* ,
Saül , *Eu* , *Bâle* , *Albe* , *bas* , *can* , *élu* .

Le mot de la Charade est *Dégout* .

Promenades de M. Jauffret à la campagne ; etc.

1 vol in-18. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 30 c. par la poste. A Paris, chez *Demoraine*, libraire, rue du Petit-Pont ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S.-Germain-l'Auxerrois, n^o. 42.

M. JAUFFRET veut qu'on ne lise *ses promenades* qu'à la campagne et au printems. Quoique j'aye eu le malheur de les lire à la ville et presque en hiver, j'espère cependant n'en rien dire qui ne soit très-convenable et très-exact. Je les considérerai sous trois aspects différens, comme production littéraire, comme ouvrage philosophique, et enfin, comme une sorte d'institution ; puisqu'il me paraît que *M. Jauffret* s'est créé comme le chef d'une nouvelle secte de *péripatéticiens*, qui cherchent la sagesse en se promenant. On peut employer plus mal son temps ; mais cela peut aussi fournir quelques vues critiques assez utiles et assez morales.

M. Jauffret a eu l'idée de visiter, en observateur et en philosophe, les plus beaux endroits des environs de Paris. Il a été suivi, dans ses promenades, d'un assez grand nombre de personnes qui se regardent comme ses disciples, et qui s'intitulent, si je ne me trompe, *les amis de la nature*. La nature n'a certainement pas d'ennemis ; mais *M. Jauffret*, et ceux de son école, prétendent se distinguer par des sentimens plus vifs que ceux qu'on éprouve communément pour les beautés naturelles de la campagne. Cette société ne semble-t-elle pas rappeler en quelque chose les sectes des anciens philosophes ? Ceux qui seraient tentés de voir quelque chose d'injurieux dans cette comparaison, peuvent se souvenir, s'ils veulent, que

le divin *Platon* est représenté de cette manière , conduisant ses disciples au cap *Sunium* , pour les exciter à la méditation , par le spectacle de la nature et par l'influence de la retraite , au milieu de ces bois touffus que *Sophocle* nous a peints couronnant ce promontoire. La fonction de M. *Jauffret* , dans ses promenades , est aussi de s'arrêter aux sites les plus remarquables , pour en faire observer les beautés , pour rappeler les souvenirs intéressans qui y sont attachés . enfin pour développer les divers sujets de réflexion ou de sentiment qu'il propose à l'attention de son auditoire. C'est la matière de plusieurs discours prononcés avec appareil , et publiés aujourd'hui sous le titre de ses *Promenades à la campagne* .

Le mérite littéraire de ce petit ouvrage pourrait être plus considérable ; cependant il n'est pas à dédaigner. Le style est en général pur , abondant , harmonieux , et riche en couleurs. Chaque discours est orné de descriptions très-fleuries et très-poétiques dans le genre pastoral. Je sais que des personnes d'un goût sévère n'approuvent pas ce luxe d'images dans des dissertations philosophiques. Je n'ignore pas que les richesses de la poésie , répandues dans la prose même la plus harmonieuse , ne donnent pas encore un plaisir parfait , parcequ'elles semblent manifester l'impuissance d'écrire en vers. Cependant ce style paraît convenir tout-à-la-fois , et au dessein de l'auteur , qui est d'attacher les jeunes gens par des peintures , et à son sujet , qui lui mettait sous la main de si vastes et si riches tableaux.

Dans les premiers discours , prononcés à Trianon et à Versailles , M. *Jauffret* développe les rapports que la nature a mis entre les objets sensibles et les organes de l'homme. En traitant des plaisirs de la vue , dans des lieux si magnifiques et si propres à la charmer , il était bien difficile d'éviter d'être

peintre. Quoique l'auteur y ait mis de la méthode, et même une méthode qui peut paraître assez subtile, dans la distinction qu'il fait des diverses manières dont les objets affectent nos sens, cependant il a traité cette matière moins en savant qu'en homme sensible. Le littérateur s'y montre souvent plus que le philosophe. Pour donner quelque idée de son style dans la partie pittoresque de son ouvrage, je rapporterai la description qu'il fait du lever du soleil, riche et inépuisable sujet, où tant d'écrivains ont échoué depuis *David*.

« Un matin, avant le lever du soleil, je me
 » rendis sur une éminence d'où mes regards em-
 » brassaient l'immensité de l'horizon. Quelques
 » étoiles de la première grandeur brillaient encore
 » d'un foible éclat. La nuit se repliait vers l'Occi-
 » dent, et le cercle qui blanchissait l'azur du ciel,
 » du côté de l'Orient, s'élevait et s'élargissait par
 » degrés. Peu-à-peu je vis le tour de l'horizon
 » s'enflammer du plus beau rouge, les nuages
 » prendre partout des couleurs vives et variées,
 » leurs bords devenir des franges plus brillantes
 » que l'argent, les légères vapeurs qui traversaient
 » l'Orient, s'y convertir en or. L'aurore, par ses
 » accroissemens successifs, annonçait un spectacle
 » encore plus magnifique. Enfin le premier rayon
 » du soleil dora la cime des montagnes. L'astre
 » du jour dissipa les vapeurs du matin, et s'avança
 » dans le ciel avec une majesté éblouissante. »

Les personnes qui sont sensibles aux beautés d'imagination, et qui aiment à voir, sur le même sujet, des tableaux de différens peintres, ne trouveront pas mauvais qu'on leur remette sous les yeux une description de l'auteur d'*Emile*, où l'art et le travail n'ont pas été épargnés.

« Avant que le soleil se lève, on le voit s'annoncer
 » de loin par les traits de feu qu'il lance au devant
 » de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît

» tout en flammes : à leur éclat , on attend l'astre
 » long - temps avant qu'il se montre : à chaque
 » instant , on croit le voir paraître ; on le voit
 » enfin. Un point brillant part comme un éclair ,
 » et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des
 » ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît
 » son séjour et le trouve embelli ; la verdure a
 » pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour
 » naissant qui l'éclaire , les premiers rayons qui la
 » dorent , la montrent couverte d'un brillant réseau
 » de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les
 » couleurs ; les oiseaux en chœur se réunissent
 » et sauent de concert le père de la vie. En ce
 » moment pas un seul ne se tait : leur gazouille-
 » ment faible encore est plus lent et plus doux que
 » dans le reste de la journée ; il se sent de la lan-
 » gueur d'un paisible réveil. Le concours de tous
 » ces objets porte aux sens une impression de frai-
 » cheur qui semble pénétrer jusqu'à l'air. »

Tout le monde sait par cœur les strophes ad-
 mirables de Jean-Baptiste Rousseau. Il ne faut
 qu'un peu de goût pour sentir combien , en deux
 coups de pinceau , le prophète laisse loin der-
 rière lui toutes ces amplifications si brillantes ,
 lorsqu'il peint ce lever du soleil , comme sans y
 penser , avec des traits qui échappent à son génie ,
 mais où rien ne manque , ni pour la grâce , ni pour
 la majesté.... *Tanquam sponsus procedens à tha-
 lamo... exultavit ut gigas ad currendam viam...
 à summo cælo egressio ejus*, etc.

Le discours où M. Jauffret traite des plaisirs de
 l'ouïe , contient , ce me semble , des idées fines et
 agréables sur l'harmonie singulière qui résulte des
 différens murmures du feuillage des arbres. Cela
 paraît un peu recherché ; cependant cela est fondé
 sur les plus exactes observations de la botanique ;
 et ce qui peut sembler étrange , c'est que l'auteur
 ne manque pas de s'autoriser d'un passage des

Idylles de Théocrite , qui effectivement se rapporte à son opinion d'une manière aussi juste que piquante. On peut regretter que M. *Jauffret* n'ait pas multiplié ces sortes de citations qui ont tant d'agrément. On pourrait souhaiter que la littérature fût entrée davantage dans son plan. Je ne sais si ses discours eussent été moins instructifs , mais j'ose croire qu'ornés d'une érudition plus légère et plus variée , ils eussent mieux rempli son objet.

En effet , dans ses promenades comme dans ses discours , M. *Jauffret* paraît mettre toute sa passion à inspirer aux hommes l'amour de la campagne et le goût des plaisirs paisibles qu'elle procure. J'admire un projet si innocent ; mais les hommes d'aujourd'hui ne s'amuseut guères à des pastorales : si quelque chose pouvait les ramener à des goûts et à des mœurs si tranquilles , on m'avouera au moins que ce ne serait pas des dissertations philosophiques qui feraient ce miracle. Je me figure une jeunesse oisive et ardente , transportée , avec M. *Jauffret* , dans les bosquets de Trianon ou dans la forêt de Saint-Germain : deviendra-t-elle plus sensible aux beautés de ces lieux , lorsqu'elle aura entendu ce professeur discourir , *ex cathedra* , sur les rapports *de nécessité , d'utilité et d'agrément* , qui existent entre nos organes et les objets physiques ? Je ne sais s'il y a un rapport de nécessité ; mais je ne vois pas un rapport d'agrément entre cette méthode et le but que l'auteur se propose. J'avoue que tout appareil de savoir et de philosophie , loin d'embellir une promenade , un paysage , me paraît propre à l'attrister. Les véritables professeurs de cette science , qui consiste à jouir de soi-même dans la douceur d'une vie champêtre , ce sont les poètes ; c'est à eux qu'il a été donné de faire aimer la campagne , et d'ajouter par leurs riantes peintures à son innocente félicité. Tout le spectacle de la nature a des beautés particulières

pour ceux qui ont lu les poètes avec imagination. Il n'y a qu'un Homère pour vous faire trouver le bonheur dans ce simple verger d'Alcinoüs, qui renfermait quatre arpents, et qui était arrosé par deux fontaines. Quelque fortunée que puisse être votre condition, vous envierez, en lisant les beaux vers de Virgile, le contentement de ce bon vieillard qui, dans son petit jardin, cueilloit la première rose au printemps, et le premier fruit en automne.

Primus vere rosam, atque autumnum carpere poma.

« Que me voulez-vous ? s'écrie Horace ; *je vis,*
 » *je règne* dès que je suis à la campagne, et que
 » j'ai quitté ces fêtes, ces spectacles, que vous
 » portez aux nues. »

Quid quæris ? Vivo et regno, simul ista reliqui

Quæ vos ad cælum effertis rumore secundo.

Voilà la philosophie des poètes ; elle est toute en imagination et en sentiment ; mais, par cela même, elle est mieux appropriée que tout autre à cette jeunesse que l'auteur veut tout ensemble intéresser et instruire. Elle fournit une éloquence plus attachante, et des moyens plus persuasifs.

J'avoue, avec M. *Jauffret*, que les personnes qui vivent à la campagne ne font pas mal d'y joindre quelque étude de l'Histoire Naturelle. Qu'on s'en fasse un divertissement et non une occupation, cela est raisonnable ; mais dans quelles idées va-t-on prendre que ce soit un devoir ? L'enthousiasme avec lequel on échauffe partout l'étude des sciences physiques, paraît véritablement insensé, lorsqu'on fait attention que tout ce qu'il y a de fondamental dans la société, l'ordre de l'état, le lien des familles, l'instruction et l'éducation des enfans, le maintien des lois, dépend des sciences morales. Il faut donc l'apprendre aux *amis de la nature* : c'est une grande erreur de s'imaginer que l'homme soit dans ce monde pour observer les beautés de la campagne, pour étudier les plantes, les insectes, et autres

objets de cette importance (1). C'est une philosophie bien mal entendue que celle qui consiste à se renfermer dans cette vie tranquille et domestique, dont les jouissances ont été données à l'homme, non pour le dispenser de ses devoirs, mais pour l'en délasser. Cette manière égoïste et commode de passer son temps dans le loisir d'une étude facile, ces mœurs de l'églogue dont quelques personnes ont fait un système, tout cela ne met dans l'âme d'autre intérêt que celui de l'amour-propre. Mais, philosophes, pendant que vous étudiez une fleur, ou que vous disséquez une grenouille, qui donc remplira les grands devoirs de la société? qui rendra la justice? qui étudiera les lois? qui instruira la jeunesse? qui soutiendra les mœurs et qui éclairera les esprits, si tous les hommes, remplis de ce bel amour de la nature que vous leur prêchez, passent leur vie dans une éternelle contemplation de la verdure? Les délices de la campagne, aussi bien que les études de la nature, sont pour l'homme une source de plaisirs; et prétendre qu'il s'en fasse un travail, les lui proposer comme l'occupation la plus digne de ses soins, c'est renverser toute l'économie de cette nature dont on parle tant sans la comprendre.

Il devient facile, après cela, de justifier l'ancienne éducation du reproche peu philosophique que lui fait M. *Jauffret*, de ce qu'elle n'admettait point dans son cours l'étude de l'Histoire Naturelle. Il serait étrange, à dire vrai, qu'elle l'eût admise. Tout son plan reposait sur cette idée que l'édu-

(1) On sent que cela est dit dans un sens général. Il importe à la société que tel homme en particulier cultive la botanique, la chimie, etc.; mais il est extravagant de vouloir étendre trop loin l'intérêt et l'étude de ces sciences physiques, qui peuvent nuire aux sciences morales, plus importantes à tous égards, et les seules qu'on doive cultiver généralement; car tout homme a des devoirs à remplir, et conséquemment à connaître.

cation a éminemment pour objet de préparer l'homme à servir la société; et dans cette vue, on comprenait qu'il fallait se borner à jeter en lui les fondemens de la science générale. On ne se proposait pas de rendre un enfant savant, dans telle ou telle partie des connaissances humaines; mais on lui donnait les moyens généraux de le devenir; car l'étude des langues et de la grammaire, qui comprend les premières notions du savoir; la rhétorique, qui enseigne à exprimer ses idées, la logique qui apprend à les lier par le raisonnement; enfin, les connaissances morales, sans lesquelles on ne saurait exister en société: ce sont-là les préparations que tout esprit doit recevoir, pour acquérir de la pénétration, de la justesse, et le don de l'application, qualités nécessaires dans quelques sciences que ce puisse être. Jusque-là, vous voyez qu'on n'a fait aucune violence au naturel, qu'on n'a tendu aucun piège au génie naissant; on l'a mis seulement en état de choisir: et ce n'est qu'après ces premières instructions, que d'autres écoles lui étaient ouvertes, où l'on enseignait la science particulière, relative à la profession que chacun voulait embrasser. C'est à ce second objet qu'étaient destinées les écoles militaires, celles de droit, celles de théologie, et enfin celles de médecine, science à laquelle était liée l'Histoire Naturelle: par-là chaque étude venait dans son temps, et chaque connaissance arrivait à sa maturité. Si *M. Jauffret* veut prendre la peine de considérer tout ce que cette méthode a de régulier, et combien elle se rapporte au progrès naturel de l'esprit, il sentira qu'il eût été souverainement déplacé, que l'Histoire Naturelle fût entrée dans les études du premier âge: c'eût été bâtir avant les fondations. Et pourquoi, d'ailleurs, l'Histoire Naturelle, plutôt que toute autre science? Qu'on y fasse réflexion: si l'on n'a pas d'autre

motif pour fonder cette prétention , que le prix qu'on attache aujourd'hui aux études physiques , il semble que ce soit raisonner un peu comme le maître de musique et le maître de danse de M. Jourdain , qui prouvent tous deux , aussi bien l'un que l'autre , que leur métier doit passer avant tout dans ce monde , parce qu'ils ne connoissent , en effet , rien au monde de plus important.

Ces différences d'opinion ne m'empêchent pas d'apercevoir qu'il y a dans la partie philosophique de l'ouvrage de M. *Jauffret* , bien des choses qui méritent une haute estime. Il abonde en sentimens excellens : ses idées sur la dignité de la nature humaine , sont d'un homme qui pense avec noblesse et qui s'exprime avec *âme*. Tout ce qu'il dit des soins de la maternité , des affections de la famille , des avantages et des plaisirs de la société , est plein de choses très-touchantes et très-sensées. Enfin , tout son livre respire un goût d'honnêteté et de vertu qui se communique , parce qu'il est vrai.

Mais que signifie cette espèce de secte , de société ou d'institution , que M. *Jauffret* paraît avoir fondée par ses promenades publiques ? Quelle nécessité de mettre de l'appareil et de l'ostentation dans des choses si simples ? Ne peut-on aller se promener à la campagne , sans se dire *les amis de la nature* ? Pourquoi mettre une enseigne ? Aimez la nature , si vous voulez , mais n'en dites rien à personne. Pourquoi apprendre au public qu'on va se promener ? Pourquoi haranguer des personnes de sa société , avec une sorte de pompe et de hauteur , lorsque la simplicité de la conversation paraît mieux convenir au lieu et au sujet ? Les anciens philosophes s'entretenaient plus naturellement avec leurs disciples. Les dialogues , dans lesquels *Platon* nous a conservé les instructions de *Socrate* , sont les entretiens d'un homme très-aimable , qui con-

verse familièrement et rit de bonne grace avec ses amis. Cependant leur conversation roule sur l'existence d'un Dieu, sur la providence, sur l'immortalité de l'âme, et sur d'autres sujets de cette nature. Leur doctrine est haute; mais leur ton est simple et sans aucun faste: M. *Jauffret* aurait-il imaginé qu'il fallait prendre un ton plus élevé et plus solennel, pour s'entretenir sur les agrémens de la campagne, sur la beauté d'un paysage, et sur le lever du soleil? Si ce n'était qu'un manque de goût, ce serait la plus petite chose du monde; mais il serait malheureux, qu'en mettant de l'enthousiasme dans des choses qui n'en demandent point, un honnête homme vint à bout de se donner l'air d'un charlatan.

CH. D.

Conversations d'une Mère avec sa Fille, en français et en anglais, composées pour la maison d'éducation de mad. Campan, dédiées à mad. Louis Bonaparte. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 cent. par la poste. A Paris, chez *F. Louis*, libraire, rue de Savoie, n°. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ces entretiens réunissent, à beaucoup d'intérêt, une utilité très-réelle; on y trouve une morale douce et pure, un style correct, et un dialogue agréable et naturel. On y voit avec plaisir que la célèbre institutrice qui les a composés, en donnant à ses élèves des talens brillans, ne néglige point de les instruire de tous les détails domestiques, et qu'elle emploie tous ses soins à leur faire aimer la campagne. On pourrait tirer de cet ouvrage beaucoup de citations intéressantes; les bornes de cette annonce ne permettent d'en rapporter que les traits suivans :

La mère dit : « Quand j'obtins de mon mari la permission de nourrir Lucy, je vins m'enfermer quinze
» mois

» mois de suite dans cette maison ; je sentis qu'il fallait
» vivre avec la simplicité et la frugalité d'une femme de
» campagne et ne pas nourrir sans se faire nourrice. J'ai
» suivi le même plan pour l'éducation de ma fille : une
» suffit pas de se borner à la simple surveillance d'une
» mère, il faut se faire institutrice dans toute l'étendue du
» terme , etc. »

Dans le dialogue sur la danse, la mère fait cette excellente remarque :

« Lorsque la danse d'une jeune personne ramène le
» plus léger souvenir des grâces théâtrales, elle devient
» un vice d'éducation plutôt qu'un talent. »

Le maître de danse lui demande s'il doit apprendre à valser à sa fille ; elle répond :

« Non. Je suis persuadée que cette mode n'est pas faite
» pour durer. » Mad. Campan n'a point eu l'intention de tracer dans cet ouvrage un plan d'éducation , quoiqu'elle ait pour en offrir un , le meilleur de tous les droits , celui que l'expérience et les succès assurent ; mais elle n'a voulu que faire une suite de dialogues sur divers sujets contenant une nomenclature assez étendue pour faciliter et hâter les progrès de ses élèves, dans l'étude de la langue anglaise : non-seulement elle atteint ce but , mais les traits de morale répandus dans ces entretiens , leur donnent une double utilité.

L'auteur de cette annonce connaît depuis long-temps l'efficacité de cette méthode ; dans la même vue , elle a publié à Berlin , il y a cinq ans , un ouvrage intitulé : *Le Manuel des Voyageurs*, en français et en allemand , contenant des dialogues , des billets , des lettres , des *itinéraires raisonnés* , etc. Cet ouvrage , répandu dans toutes les écoles d'Allemagne , a été traduit dans plusieurs autres langues ; il n'a point encore été réimprimé en France. Les ouvrages de ce genre , loin de se nuire réciproquement , ne peuvent que concourir au succès de cette méthode ; car un seul volume ne saurait suffire , et

toute la nomenclature nécessaire pourrait se trouver dans deux ou trois.

D. GENLIS.

Sur quelques ouvrages du comte Alfieri.

Ce poète célèbre est mort à Florence, au commencement du mois d'octobre dernier, âgé de 60 ans. Son talent vraiment original, l'impétuosité de son caractère, l'influence qu'il eut sur les opinions politiques qui se développèrent en Italie à la fin du dix-huitième siècle, ont concouru à lui faire une grande réputation dans l'Europe. Ses tragédies ont été traduites en français. Sans les mettre en parallèle avec les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, on est convenu assez généralement qu'elles présentaient des conceptions neuves, que l'imagination ardente du poète ne l'avait jamais égaré au point de lui faire négliger l'observation rigoureuse des règles dramatiques, et que son théâtre était de tous les théâtres étrangers, celui qui se rapprochait le plus de la perfection du nôtre. Ses autres ouvrages sont beaucoup moins connus; ils consistent en plusieurs poésies diverses, en un poème d'une certaine étendue sur la mort d'Alexandre de Médicis, et en deux traités de politique dont nous parlâmes, il y a trois ans, dans ce journal.

S'il est vrai que le caractère d'un poète se montre quelquefois à découvert dans ses ouvrages, on peut dire que les productions du comte Alfieri en offrent un exemple. Elles présentent un homme livré aux passions les plus violentes, brûlant de secouer le frein des convenances, et unissant par un contraste assez singulier, toute l'ardeur d'une sensibilité exaltée aux froides théories de la philosophie moderne. Dès son entrée dans le monde, il s'empporte contre les institutions qui contrariaient ses penchans; il contracte dès-lors une misanthropie qui s'étend sur tous les objets dont il est entouré, et il fait des vœux pour la ruine de l'édifice social dans lequel il doit occuper une

place privilégiée. Ces dispositions de son esprit le portent au travail et à la méditation ; il ne peut plus contenir le feu dont il est consumé , et il semble se soulager en reproduisant , sous différentes formes , la funeste doctrine qui l'égare.

Cependant il n'est pas étranger aux sensations douces ; souvent, après s'être livré à tous les excès de l'indignation et de la fureur, il offre ce qu'une sensibilité délicate a de plus tendre. On voit qu'il a été aigri dans sa jeunesse par des humiliations ou par des contrariétés ; que la philosophie moderne lui a fourni des armes pour satisfaire son dépit ; mais on distingue que le fonds de son caractère est bon , et que ses erreurs ne sont pas sans retour. Ce mélange de sensations si différentes se trouve principalement dans quelques-unes de ses tragédies : peu de poètes ont donné aux femmes un caractère aussi doux , et les ont présentées d'une manière aussi intéressante. C'est par leur bouche qu'il exprime ces idées où la vertu la plus pure emprunte le secours des grâces les plus persuasives. Ainsi , dans la tragédie des Pazzi , au milieu des atrocités que méditent Raimond, Guillaume et Salviati , l'esprit se repose sur le caractère de Blanche , unie aux deux partis par des nœuds sacrés , cherchant à les concilier et n'opposant à leurs fureurs que les accents de l'amour conjugal et de la piété fraternelle. Dans Saül , Michol balançant entre ce prince et son époux , pleine de soumission pour un père qui persécute l'objet dont elle est éprise , aussi pieuse que tendre , prête à donner des soins consolateurs au parti qui succombera , présente à-peu-près la même combinaison. Elle se retrouve aussi dans la tragédie d'Agis , où la fille de Léonidas mariée au héros , cherche par tous les moyens que la nature offre à une mère et à une épouse , à calmer la haine qui divise sa famille.

Le comte Alfieri justifia , par sa conduite , l'opinion que pouvait donner de lui cette réunion de sentimens si opposés. Tant qu'il ne vit pas les malheurs qu'entraîne une révolution , il parut la désirer avec ardeur ; aussitôt

que celle de France eut pris un caractère féroce et sanguinaire, il en abjura les principes et il tâcha d'anéantir les ouvrages politiques dans lesquels il avait développé ses systèmes. Malheureusement ses efforts furent vains ; quelques exemplaires de l'édition qu'il avait voulu supprimer se trouvèrent en France : un libraire réimprima les principaux ouvrages qu'elle contenait ; et ces livres répandus avec profusion en Italie, servirent à y entretenir l'esprit d'anarchie et de révolte qui n'est pas encore éteint. Le repentir constant de M. Alfieri doit désarmer tous ceux qui voudraient lui reprocher d'avoir propagé des principes désastreux ; il n'en était que trop puni lorsqu'on lui opposait ses propres ouvrages, qu'il désavouait en vain, pour combattre les opinions qu'il avait récemment adoptées.

Nous choisirons, pour donner une idée de son talent et de son caractère, celles de ses productions qui n'ont pas encore été traduites. Son poème de *l'Etrurie vengée* est dans le genre de l'épopée. L'auteur cherche à appuyer par des faits ses principes anarchiques, et prend pour son héros Laurent de Médicis, surnommé *Lorenzino*, qui fit périr Alexandre, duc de Toscane. L'action de ce poème est entièrement supposée. Laurent, indigné de la tyrannie d'Alexandre, voit en songe plusieurs grands hommes de l'antiquité qui l'engagent à rendre la liberté à son pays ; il s'éveille furieux et prend la résolution d'assassiner le duc. Ce prince est aussi tourmenté par un songe ; la Peur, personnage allégorique, lui apparaît ; il prévoit son sort, il en frémit, et il assemble un conseil, où les grands de l'Etat, le clergé, sont présentés sous les couleurs les plus odieuses. Le poète profite de cette occasion pour faire la description du palais des Médicis. Il s'indigne contre les peintres célèbres qui ont retracé les grandes actions de cette illustre famille. Cependant, Alexandre aime la sœur de Laurent ; il a fait emprisonner le jeune homme qui doit l'épouser, et il se prépare à employer tous les moyens pour la séduire ou pour lui faire violence. L'intérieur de

cette maison désolée est très-bien peint par le poète. Laurent est prêt à sortir, quand sa mère se présente à ses yeux, le visage affligé, le cœur plein d'une douleur amère et vêtue de deuil. Sa fille paraît avec elle. « Veuve infortunée, qui t'attache encore au monde ? Tu n'as plus d'époux et il ne te reste que ces deux enfans. » Laurent et Blanche, derniers gages de son amour, virent en même temps la lumière ; peu de temps après, l'inexorable mort lui enleva son époux..... Elle a placé tous ses soins, toutes ses espérances dans ces deux enfans que la mort a respectés. Pleine pour eux d'affection, veillant avec une tendre sollicitude sur leur première enfance, elle a ressenti et partagé leurs moindres douleurs. Qui pourrait dire quelle alternative continue de crainte et d'espérance elle a éprouvée pour eux ! Combien de fois elle leva au ciel ses yeux mouillés de pleurs, avant qu'ils n'eussent atteint leur troisième lustre ? Déjà la vertu et la prudence de Laurent, la douce beauté de Blanche, lui ont fait presque oublier ses anciens malheurs, elle a trouvé en eux un appui pour sa vieillesse ; mais le jour où ses enfans doivent lui donner les inquiétudes les plus affreuses est enfin arrivé ; et elle se plaint de ce que la Parque, en prolongeant sa vie par une pitié cruelle, lui prépare encore de nouvelles souffrances. » La mère de Laurent l'instruit des projets d'Alexandre sur Blanche. On sent quelle fureur doit lui inspirer un si grand affront ; il sort furieux.

Alexandre pénètre au milieu de la nuit dans la maison de Blanche. Laurent le surprend ; et avant de l'immoler, il commence avec lui un entretien où se trouvent tous les raffinemens de la cruauté et de la vengeance. Ce morceau mérite d'être connu, ne fût-ce qu'à cause de sa singularité. Alexandre reproché à Laurent sa perfidie, et lui rappelle qu'il l'a admis à sa cour. « Oui, répond ce dernier, c'est ce même Laurent que tu as vu soumis à tes caprices, comme un esclave l'est aux volontés de son maître ; c'est lui que l'honneur et la liberté arment aujourd'hui d'un

310 MERCURE DE FRANCE,

» poignard pour te déchirer le cœur. Que fais-tu ici ?
» comment y es-tu entré ? lequel de nous deux est le lâche
» et le traître ? Parle, avant que j'enfonce ce fer dans ton
» sein ; n'as-tu pas voulu déshonorer ma sœur ? n'as-tu pas
» voulu m'imposer le joug d'une tyrannie nouvelle et
» inouïe ? Tu l'as osé ; et tu t'es flatté de survivre à ce
» crime ! Je viens te tirer de cette erreur. Je l'avoue, j'ai
» vécu en frémissant dans ta cour infâme ; pour te cacher
» mes secrets desseins, je t'ai parlé le vil langage des flat-
» teurs ; mais je portais toujours dans mon cœur le desir
» de ta mort ; je te la destinais, plus pour délivrer mes
» concitoyens d'un monstre tel que toi, que pour m'af-
» franchir moi-même. Lorsque tu voulais m'avoir toujours
» à tes côtés, dans ton cœur perfide tu nourrissais contre
» moi une haine aussi forte ; mais tu jouissais de me voir
» ton esclave, jusqu'au moment où l'accroissement de ta
» puissance te mettrait en état de me faire mourir. Otage
» dans ta cour, tu me destinais à être bientôt ta victime.
» J'ai lu tes desseins dans les sombres regards que tu jetais
» sur moi, en affectant de me sourire. Si je ne t'ai point
» attaqué au milieu de tes courtisans, ne crois pas que
» j'aie été retenu par la crainte ; ma haine est si violente,
» que j'aurais consenti à mourir, pourvu que tu périsses
» avant moi. Mais la difficulté de te porter un coup assuré
» a causé ce retard que je me reproche. Peut-être as-tu
» quelque chose à me répondre. Avant de mourir, j'y
» consens ; parle, je t'écoute, etc. » Ce discours, qui
porte tous les caractères d'une atrocité réfléchie, rappelle
les mœurs de l'Italie à cette époque. Les vengeances étaient
long-temps méditées, et on les exécutait de sang froid.
Cependant le poète ne fait pas tout-à-fait de son héros un
vil assassin ; Laurent propose à son ennemi de se battre
avec lui ; sur son refus, il lui remet un poignard pour
qu'il se donne lui-même la mort : enfin ; il le lui plonge
plusieurs fois dans le sein. Cette scène, qui termine le
poème, est révoltante par les sentimens féroces qui y do-
minent. Alfieri a voulu peindre avec fidélité les mœurs de

ce temps ; mais il n'a pas observé que , dans ces sortes de sujets , l'obligation où sont les poètes d'offrir le beau idéal , leur prescrit des modifications nécessaires. Le coloris local ne doit pas s'étendre jusqu'à présenter des objets dégoûtans. C'est-là le vice principal de ce poème , qui contient d'ailleurs des morceaux pleins d'énergie.

On voit que le talent du comte Alfieri consistait principalement ou à exprimer les sentimens d'une douleur profonde , ou à rendre les emportemens d'une passion longtemps concentrée. Quelques indices de son caractère se trouvent dans un petit ouvrage qu'il fit après la mort d'un de ses amis. Il s'était lié intimement avec un marchand de Sienne , appelé Gori , qui professait une philosophie à-peu-près pareille à la sienne ; seulement il était beaucoup plus réservé , et il avait eu le bon esprit de ne point confier au papier ses spéculations politiques. Ainsi , ses théories étaient ensevelies avec lui ; il n'en restait que ce qui avait pu se graver dans la mémoire d'Alfieri. Pour qu'une si belle doctrine ne fût pas perdue , ce dernier composa un dialogue où il expose ses doutes à Gori , qui est supposé revenu au monde pour les résoudre. Dans cet ouvrage , Alfieri se peint lui-même ; on y voit son ame flottante entre une multitude d'idées contradictoires ; livré à une inquiétude vague , il considère tous les objets sous l'aspect le plus désespérant ; un profond chagrin paraît le consumer et se répandre sur tout ce qui l'entoure. Cependant un sentiment domine ; c'est celui de l'amitié : on voit que l'auteur était digne de l'éprouver et de le faire naître. Alfieri portait aussi dans l'amour cette mélancolie dont il était toujours dévoré. Gori , pour le consoler de sa perte , lui parle d'une femme dont il est aimé. « O mon » ami , lui répond-t-il , tu me rappelles un objet qui seul » m'a empêché de te suivre ; tu peux juger , d'après cela , » si je t'aime. Vous étiez tous les deux la consolation de » ma vie , et vous me souteniez dans mes travaux. Quoi- » que aujourd'hui tu me sois enlevé , tu présides toujours à » ce que je fais ; si je ne t'avais pas retrouvé dans celle

» que j'aime , les liens de l'amour n'auraient pas eu assez
 » de force pour me retenir sur la terre. Mais , tu le sais ,
 » souvent je suis obligé de m'éloigner d'elle ; et ces mo-
 » mens de solitude sont terribles pour moi ; je suis privé
 » de-toi pour jamais , et d'elle plus long-temps que je ne
 » peux le souffrir. Livré ainsi à moi-même , je me cher-
 » che en vain ; je ne me trouve plus. »

Cet amour qui occupa une grande partie de l'existence d'Alfieri , se trouve présenté sous les mêmes couleurs dans une multitude de sonnets. Jamais il ne paraît heureux. Je citerai une espèce d'élégie où ce sentiment continuel de souffrances et d'inquiétudes est exprimé avec beaucoup de force. « Tu m'interdis la crainte ; mais t'aimerais-je si
 » j'étais tranquille ? Une blanche colombe est exposée
 » aux caprices et aux fureurs d'un vieillard farouche et
 » ombrageux ; et je ne peux l'arracher de ses mains. Telle
 » est cependant ta situation ; tu veux que j'en sois témoin
 » sans être troublé. La rose printanière , pleine de frai-
 » cheur et d'éclat , est enlevée de son heureuse tige ; elle
 » embaume l'air , et doit faire la félicité de celui qui l'a
 » cueillie ; qui peut , sans pleurer , la voir ensevelie dans
 » un cloaque fétide ? qui peut voir , sans fureur , l'empire
 » d'amour ainsi bouleversé ? et cependant , par un mi-
 » racle d'amour , renfermant ma rage dans mon sein , je
 » me montre avec un visage calme à ton tyran abhorré.
 » Si j'écoutais mes transports insensés , il sauroit lui-
 » même quelle passion est renfermée dans mon sein ; et
 » pour son malheur , il verrait lequel de nous deux était
 » digne de t'obtenir. Mais puisque pour rendre tes jours
 » moins malheureux , il faut que je souffre et que je me
 » taise , je t'offre comme un hommage , tous les mouve-
 » mens que les furies élèvent dans un cœur où elles font
 » leur séjour , et où elles inventent pour moi de nouveaux
 » tourmens les nuits et les jours. Je souffrirai en silence ;
 » et , avant d'éclater , tu me verras mourir de rage et de
 » douleur. Mais je ne peux te promettre de ne pas crain-
 » dre : à la seule pensée que tu es au pouvoir d'un mons-

» tre , aux fureurs duquel tu ne peux opposer que ta
 » beauté et ta douce innocence , il me semble qu'un assas-
 » sin tient sans cesse un poignard levé sur ma poitrine. »

On pense facilement qu'une passion aussi sombre et aussi violente devait rendre également malheureux et l'homme qui l'éprouvait , et la femme qui avait la faiblesse de la partager. Elle pouvait répondre à son amant , comme Zaire à Orosmâne :

Vous me glacez de crainte , en me parlant d'amour.

Il paraît que cette passion , réprouvée par les institutions fondamentales de la société , contribua beaucoup à plonger Alfieri dans les erreurs de la philosophie moderne. C'est une nouvelle preuve que les hommes qui voulaient substituer une morale spéculative au frein salutaire de la religion et des lois , n'avaient pour objet que de se livrer sans contrainte à des penchans qu'elles réprimaient ou que du moins elles contraignaient à se cacher dans l'ombre.

Ces agitations continuelles troublèrent l'existence du comte Alfieri ; au sein de la retraite , il ne put jouir de la tranquillité d'esprit qui fait le bonheur. Il paraît , par son épitaphe , qu'il avait composée lui-même cinq ans avant sa mort , que depuis long-temps il était fatigué de la vie. Elle commence ainsi : *Quiëscit hic tandem Victoriüs Alfierus.* Il a été enterré à Florence dans l'église de Sainte-Croix , sépulture des hommes qui se sont distingués par leurs talens. On assure qu'il laisse des traductions de Saltuste , de l'Enéide , de deux tragédies d'Euripide , ainsi que deux tragédies et deux comédies ; et que ces ouvrages paraîtront incessamment en Italie. P.

Suite des Souvenirs de Félécie.

Les personnes d'un naturel parfait , même les plus spirituelles , sont souvent dans la société d'une nullité complète. Quand on ne leur inspire rien , elles se taisent

314 MERCURE DE FRANCE,

ou ne répondent qu'avec indolence et brièveté ; quand elles ont des sujets de tristesse , elles ont de l'abattement et de la distraction. Tout ce qu'elles éprouvent se peint sur leurs physionomies ; et c'est pécher essentiellement contre la politesse et contre l'usage du monde. Aussi se plaint-on toujours de leur inégalité : elles ont , dit-on , des caprices , elles sont quelquefois dédaigneuses ; point du tout , elles sont alors insouciantes , elles se montrent sans artifice ; et avec les indifférens , c'est presque toujours un tort.

Les gens naturels ne savent ni rire d'un mauvais conte , ni s'attendrir sur l'affectation de sensibilité , ni prêter une oreille complaisante aux ennuyeux ; il est étonnant que l'on puisse les supporter dans la société. Cependant au fond on les aime ; du moins ils attirent , eux seuls savent plaire.

Le naturel est autre chose que la sincérité ; il est moins estimable , mais il a plus de grace ; et , précisément parce qu'il n'est pas fondé sur des principes , et qu'il n'est point raisonné , il n'est pas une vertu , mais il ne saurait exister sans plusieurs qualités aimables. Pour être bien naturel , il faut n'avoir à cacher ni desseins profonds , ni vices honteux : les coquettes , les fourbes , les ambitieux et les orgueilleux ne sont jamais parfaitement naturels.

On ne saurait être naturel quand on est possédé du désir de briller , de séduire et de produire un grand effet.

Les manières naturelles sont beaucoup plus rares en province qu'à Paris : c'est qu'on peut espérer de se faire remarquer dans un petit cercle , et qu'il est presque impossible d'avoir cette prétention dans un cercle très-étendu , qui se renouvelle sans cesse. On a rarement de l'apprêt , lorsqu'on se trouve dans une grande foule ; mais on se compose , lorsqu'on a assez d'espace pour être aperçu de tout le monde. Mad. de *** est *charmante* , dit-on , *quand elle veut plaire*. Il faudrait dire qu'elle est alors vive , animée , brillante , et voilà tout. Mad. la comtesse de Boufflers

n'a de l'esprit et de l'agrément que lorsqu'on lui plait. C'est celle-là qui est *charmante* : on est si flatté de sa grâce ! On la produit.... comme elle conte ! comme elle cause ! comme elle est à la fois douce et piquante ! comme elle fait valoir les autres sans les protéger , parce que son attention est un éloge et son sourire un suffrage ! ce sourire est si vrai , si fin et toujours si bien placé !.... J'ai un penchant pour elle , qui me rend muette en sa présence. Depuis que je suis dans le monde , je ne me lasse point de la regarder et de l'écouter. Elle et mad. la princesse de B***** , sont d'*excellentes études* pour une jeune personne qui veut perfectionner son esprit et son goût. Au reste , j'ai pu trouver une *étude* de ce genre plus près de moi et plus chère à mon cœur.

Mon frère est revenu de Bayonne , où il a passé cinq mois en garnison avec le régiment qu'il commande. Il a été presque témoin d'un fait qui mérite bien une place dans mon journal.

M. Labat , riche négociant de Bayonne , était aux environs de cette ville , dans sa maison de campagne , sur les bords de l'Adour ; il s'y retirait pour rétablir sa santé. Un matin , ayant pris médecine , il se promenait en robe de chambre sur une terrasse peu élevée au-dessus de la rivière. Tout-à-coup il aperçoit de loin sur l'autre rive un jeune voyageur emporté par un cheval fougueux et précipité dans la rivière. M. Labat savait nager ; il ne réfléchit point sur le danger de se plonger dans l'eau un jour de médecine , il se débarrasse à la hâte de sa robe de chambre , s'élance dans l'Adour , et atteint l'infortuné au moment où il perdait connaissance !.... O providence ! s'écria M. Labat , en serrant avec transport ce jeune homme dans ses bras , sainte humanité , que ne te dois-je pas ! J'ai sauvé mon fils !.... C'était en effet son fils unique , qui , après une absence de six mois , revenait à franc-étrier , sans avoir prévenu son père , afin de lui causer une agréable surprise. Cette surprise fut beaucoup plus touchante qu'il n'avait pu le prévoir !.... Jamais le courage et la générosité n'ont été mieux récompensés.

316 MERCURE DE FRANCE,

Plaignons les lâches et les égoïstes ; ils n'éprouveront jamais rien de pareil...

Voici un trait de subordination militaire qui me paraît sublime. Ces jours derniers M. le comte d'Artois jouait à la paume. On plaça en dedans de la salle une sentinelle à la porte, avec l'ordre de ne laisser entrer aucun curieux. Une balle lancée par un des joueurs atteignit la sentinelle, et d'une manière si terrible, qu'elle lui fit presque sortir l'œil de la tête. Cependant il se tint immobile à son poste. Aussitôt M. le comte d'Artois court à lui en le pressant d'aller sur-le-champ se faire panser. Et ma consigne ? répondit le soldat..... Il soutint l'héroïsme de ce mot ; rien ne put l'engager à sortir ; il ne quitta son poste que lorsque l'officier qui l'y avait mis vint lui en donner l'ordre. Cet excellent militaire n'a point été blessé par M. le comte d'Artois. Il a reçu vingt-cinq louis de ce prince : sa blessure est très-grave, mais on espère qu'il ne perdra pas l'œil.

D. GENLIS.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE LA RUE DE LOUVOIS.

Les trois Dupes, comédie en un acte et en prose.

Orgon, vieil avare, promet sa fille Lucile à Pyrante, qu'il appelle son ami, parce qu'ils ont le même âge et les mêmes goûts ; et pour être plus sûrs de leur fait, ils se sont réciproquement signé un dédit de vingt-quatre mille livres. Leurs conventions ont été arrêtées en présence de Marine, suivante de Lucile, qui se promet bien, comme il est dans l'ordre, de déranger ce beau mariage. Elle s'en explique même en termes assez clairs à Orgon, qui a la meilleure envie du monde de se fâcher ; mais il se radoucit en songeant qu'elle est à son service sans lui demander de gages. L'effronterie avec laquelle Marine contredit

en face son maître, rappelle un peu trop la Dorine de Tartuffe; et l'auteur, qui paraît nourri de la lecture des bons modèles, a encore mis Molière à contribution dans la scène suivante, où Marine dit à Lucile, dans laquelle on retrouve toute la douceur et toute la docilité de Mariane: Eh bien ! vous serez madame Pyrante. (*Vous serez, ma foi, tartuffée.*)

Le père de l'amant de Lucile, car on sent bien que Pyrante a un rival, est un fou d'une autre espèce, qui ne rêve que médailles et antiquités. Ce rôle est encore une réminiscence; c'est celui de M. l'Exergue dans *le Connoisseur* de Marmontel. On a essayé plusieurs fois de mettre ce caractère en scène; mais le peu de succès de ces tentatives semble prouver qu'il n'offre pas un ridicule assez tranché pour produire de l'effet sur le théâtre.

Quoiqu'il en soit, M. Armand (c'est le nom de l'antiquaire) arrive tout essoufflé, en annonçant qu'il a connaissance d'un trésor renfermé dans la maison d'Orgon, et il produit un certificat de l'ouvrier qui a travaillé à la cachette; mais, d'après le conseil de Marine, il ne veut le découvrir que lorsqu'on aura signé le mariage du jeune Armand avec Lucile. Orgon, très-impatient de tenir le trésor, est désespéré du dédit, et ne songe plus qu'à le tirer des mains de Pyrante. Marine se charge de ce soin; elle persuade à ce dernier que Lucile vient de se sauver avec son amant, et qu'il va être réduit à épouser une fille perdue de réputation. Alors nos deux vieillards, aussi crédules l'un que l'autre, montrent un égal empressement à se rendre leurs dédits; l'antiquaire indique le prétendu trésor, qui n'est autre chose qu'un buste de l'empereur Commode; encore, en détachant une fausse inscription, ce buste se trouve-t-il être celui de M. Giffard, marchand de la rue Saint Denis. Mais le contrat est signé, et les trois dupes trouvées.

Cette bluette a du trait, de la gaieté, et même quelques intentions comiques. On a remarqué dans les premières scènes, un dialogue vif, et quelques pointes ou saillies qui ont fait rire. C'est ainsi que Pyrante et Orgon con-

viennent de supprimer le repas de noces, parce que, disent-ils, si le jour du mariage *on fait ce qu'on doit*, le lendemain *on doit ce qu'on fait*. Plus loin, Marine répond à Orgon, qui lui reproche sa nourriture, *les gens qui dînent chez vous ont toujours besoin de souper ailleurs*. Cette plaisanterie, soutenue du jeu vif et naturel de mademoiselle Molière, a fait fortune, ainsi que la précédente.

L'homme d'esprit qui s'est permis cette petite débâuche, a cru devoir garder l'anonyme, et nous ne chercherons pas à soulever le voile dont il veut s'envelopper; mais nous louerons la modestie avec laquelle il a résisté à l'empressement que la grande majorité des spectateurs montrait pour le connaître, tandis que deux ou trois sifflets cherchaient en vain à se faire entendre et étaient étouffés par les applaudissemens. Cette modestie est d'autant plus digne d'éloges, que la plupart de nos faiseurs de pièces ne sont pas si difficiles ni si scrupuleux, quand il s'agit de croire au succès de leurs productions.

À N N O N C E S.

Dictionnaire botanique, pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux, des animaux, avec les préparations de pharmacie, internes et externes, les plus usitées en médecine et en chirurgie, d'après les meilleurs auteurs anciens, et sur-tout d'après les modernes; par une société de médecins, de pharmaciens et de naturalistes: ouvrage utile à toutes les classes de la société, avec 17 grandes gravures représentant 278 planches gravées avec soin; nouvelle édition, publiée par J. F. Boiste; 2 vol. in-8°. brochés en carton. Prix. 12 fr., et 15 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Editeur, rue Hautefeuille, n°. 29; Boiste, imprimeur, même rue, n°. 21.

Ce Dictionnaire, précédé 1°. d'un discours préliminaire sur l'étude et la connoissance des plantes; 2°. d'un tableau alphabétique des plantes usuelles, ou des principales propriétés des plantes en médecine, par Bernard de Jussieu, où il réunit et classe toutes les différentes plantes sous des noms qui ont rapport à leurs vertus médicinales; 3°. d'un vocabulaire des termes de médecine, des noms de maladies et des propriétés des plantes dont plusieurs ne sont pas généralement connues, est terminé par deux tables très-détaillées, l'une des noms d'animaux, de végétaux, de minéraux et de leurs différentes préparations pour la santé; l'autre des maladies pour lesquelles on trouve des remèdes dans cet ouvrage. Le succès de la première édition, enlevée assez rapidement, a engagé

L'Éditeur à publier cette seconde absolument conforme.

Système universel et complet de Sténographie, ou manière abrégée d'écrire, applicable à tous les idiomes, et fondée sur des principes si simples et si faciles à saisir, qu'on peut connaître en une heure les élémens de cet art, et se mettre en état dans très-peu de temps, de suivre la parole d'un orateur. Inventé par Samuel Taylor, professeur de sténographie à Oxford et dans les universités d'Ecosse et d'Irlande, et adapté à la langue française par Théodore Pierre Bertin, traducteur des satires d'Young et autres ouvrages anglais. 4^e. édition, revue et corrigée par l'auteur, et suivie d'un index d'Adversaria. Prix : 9 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez T. P. Bertin, rue de la Sonnerie, au coin du quai de la Mégisserie, n^o. 1, près le Châtelet.

Chronographie de l'Histoire, ou Tableau des états et souverains de l'Europe, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours ; pour servir à l'étude de l'histoire. Par Yot, principal du collège de Nogent-sur-Seine, département de l'Aube, (maintenant école secondaire.)

Il manquoit à l'instruction publique un tableau exact, clair et méthodique, où les savans aussi bien que les étudiants pussent retrouver d'un coup d'œil les états, les souverains et les époques qui composent l'histoire. L'auteur, versé depuis de longues années dans ce genre d'étude, a saisi en Angleterre une carte qu'il a traduite et augmentée, en remontant jusqu'à Charlemagne, époque où l'on peut fixer l'origine de l'histoire moderne de l'Europe, et la naissance des belles-lettres en France. Il a mis trois colonnes collatérales répondant à chaque siècle ; dans l'une, est la nomenclature des hommes célèbres qui y ont paru ; dans la seconde, l'analyse de l'histoire profane ; et dans la dernière, le précis de l'histoire sacrée. Ces deux dernières, d'un style pur et soigné assurent à cet ouvrage l'intérêt de tous ceux qui veulent étudier l'histoire moderne avec succès et facilité. Cet ouvrage se vend à Paris, chez Barbou, rue des Mathurins.

Annales du Muséum d'histoire naturelle, par les professeurs de cet établissement ; deuxième année, an 12.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage sont terminés, et l'on voit qu'il répond parfaitement à l'annonce qui en avoit été faite dans le Prospectus. En effet, on ne connoit aucun recueil sur les sciences naturelles, aussi remarquable par le choix des mémoires et la beauté des gravures. Comme le zèle des coopérateurs ne se ralentira point, et que les matériaux ne peuvent leur manquer, on est sûr que les volumes suivans ne présenteront pas moins d'intérêt. Le Muséum possède, dans les trois règnes, la collection la plus riche qui ait jamais existé. Cette collection, due aux travaux successifs de plusieurs naturalistes, aux recherches d'une foule de voyageurs, aux dons reçus de tous les pays, s'est prodigieusement accrue dans les derniers temps, par la réunion de divers cabinets de Hollande et d'Italie, et par les acquisitions que le premier Consul a faites pour la compléter. La description et la comparaison de ce qu'elle renferme de peu connu, et de ce qu'elle reçoit de nouveau, suffiraient pour composer un grand nombre de volumes ; mais les savans à qui ce dépôt est confié, ne se bornent point à donner des descriptions, des analyses chimiques ; et ils cherchent sur-tout des résultats applicables, soit aux progrès de l'agriculture et des arts, soit à la théorie de la terre, soit à l'avancement de cette philosophie qui étudie les rapports que la nature a mis entre les êtres. Renonçant à

toute hypothèse, ils n'admettent rien qui ne soit appuyé sur l'observation et l'expérience. Ainsi les annales du Muséum présentent l'histoire de cet établissement; elles font connaître ce qu'il renferme de plus curieux, ce qu'il reçoit de nouveau tous les jours, et les moyens de tirer de ces objets un parti avantageux : enfin, elles sont destinées à publier les observations et les découvertes des professeurs du Muséum, et celles de leurs correspondans qui concourent avec eux aux progrès des sciences. On y joint quelques notices historiques sur des naturalistes célèbres dont les découvertes ont fait époque, et sur lesquels on n'a rien écrit en France.

Les descriptions des objets nouveaux sont accompagnées de figures gravées par les meilleurs artistes. Il y a trente et une planches dans chacun des deux volumes qui viennent de paraître. Ces planches sont d'un travail plus ou moins recherché, selon la nature des objets; elles sont même imprimées en couleur, lorsque la couleur forme un caractère essentiel : ainsi on a donné de cette manière la figure des pierres qui se trouvent dans le corps de l'homme et des animaux; et les gravures qui représentent l'anatomie des mollusques, sont du fini le plus précieux.

On se propose de donner, dans une suite de mémoires, l'histoire des animaux dont on ne trouve plus les analogues vivans, mais dont les ossemens fossiles attestent l'existence antérieure à tous les monumens humains. En ramassant ces ossemens épars, on est venu à bout de recomposer le squelette de plusieurs animaux, d'en déterminer les caractères, de décider s'ils étoient herbivores ou carnivores, et de s'assurer de la place qu'ils occupaient dans l'échelle des êtres.

Les plantes nouvelles qui fleurissent au jardin ou dans les serres, continueront d'être gravées, au besoin, avec tous les détails de la fructification : on donnera aussi des notices sur les plantes étrangères que le Muséum a acquises, et qu'il se propose de naturaliser en France, parce qu'elles sont utiles, et parce qu'elles peuvent vivre dans nos climats. C'est ce qu'on a déjà fait pour le Jalap, pour le Lia de la nouvelle Zélande, etc. C'est ce qu'on fera pour les Patates, pour quelques fruits, et même pour des plantes d'agrément. Ainsi on publiera, dans un des prochains numéros, trois espèces d'un même genre qui sont au nombre des plus belles fleurs que l'on puisse cultiver, et on les grave en couleur pour en faire mieux connaître l'éclat et la beauté.

Les Libraires chargés de l'impression des Annales, n'épargneront rien pour seconder les auteurs. Ils n'ont pas craint de faire des avances considérables, sur-tout pour les gravures, parce qu'ils sont sûrs que l'ouvrage sera d'autant plus recherché, qu'il sera plus connu, et qu'il augmentera de prix avec le temps.

Le prix de la Souscription, franc de port pour les départemens et l'étranger, est de 30 fr. pour six mois, et de 54 fr. pour l'année; et pris à Paris, de 27 fr. pour six mois, et de 48 fr. pour l'année.

On souscrit à Paris, chez Levrault, Schoell et compagnie, libraires, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins; à Strasbourg, chez Levrault et compagnie; à Bâle, chez Schoell et compagnie; en Allemagne, le prix est de seize thalers pour l'année.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

POLITIQUE.



P O L I T I Q U E.

*Altiùs egressus , cœlestia tecta cremabis ;
Inferiùs , terras.*

Tels sont les dangers qu'ont à redouter ceux qui ont l'imprudence ou le courage de conduire le char de la lumière. Ces dangers ne sont pas seulement dans les hautes plaines du ciel, ils sont plus encore dans l'atmosphère de nos scènes morales et politiques. La jeunesse peut se lancer avec impétuosité sur un sol couvert de précipices ; plus de sagesse est imposée à l'âge mûr. La conduite doit porter alors le caractère de cette juste pondération, résultat d'une réflexion profonde. Ces précautions sont surtout nécessaires dans la carrière oratoire ; même quand on ne se méfie pas des idées, il faut se méfier des mots. S'ils se placent mal pour exprimer votre pensée, ils vous servent moins qu'ils ne vous trahissent. D'après ces considérations, je crois devoir remettre au numéro prochain les réflexions que j'ai annoncées sur la nature du gouvernement français, sa force et sa marche. Après avoir fait la revue de mes pensées sur cet important sujet, si je crois devoir les prononcer, ce sera avec les mêmes sentimens qui animaient l'orateur romain, lorsqu'il disait : *Ad firmandas respublicas et ad stabiliendas vïres , ad sanandos populos, omnis nostra pergit oratio.*



La gazette de la cour de Londres du 3 octobre contient deux lettres officielles : dans la première, le capitaine Jackson fait savoir à l'amirauté qu'il a bombardé Calais ; qu'il est fâché que les vents contraires l'aient empêché de faire tout le mal que portaient ses instructions ; il avoue n'avoir pu empêcher le passage de la flottille française ; il dit que toute la côte de France était couverte de batteries, de manière que toutes les fois que les bâtimens anglais s'en sont approchés, ils ont été obligé de lutter contre des batteries cachées derrière des monticules.

La seconde lettre est de Robert Houyman, commandant *la Leda* : il dit qu'ayant vu 60 canonnières françaises enibossées dans la rade de Boulogne, il s'en est approché, a engagé avec elle une vive canonnade, mais que les vents contraires l'ont obligé à rentrer, et l'ont décidé à prendre le large.

Il ne faut pas se dissimuler que nos vaisseaux n'ont point réussi à Calais et à Boulogne; nous n'y avons point perdu de bâtimens, mais il paraît que l'ennemi peut dire la même chose : on dirait que c'est pour braver nos efforts qu'on a envoyé à Boulogne des chaloupes canonnières, à plusieurs reprises, à la barbe de nos vaisseaux.

Le plus grand mal qui résulte de ce que le bombardement n'a point eu d'effet, est que les soldats et les matelots français qu'on doit employer pour tenter l'invasion, ne peuvent qu'être animés par notre mauvais succès. Cela suffit pour les persuader que notre défaite n'est point impraticable, et pour faire perdre le crédit à la toute-puissance maritime de la Grande-Bretagne.

(*Extrait du Morning-Chronicle.*)

Tandis que les papiers anglais font retentir le monde de leurs doléances, la grande manœuvre de notre rassemblement maritime, se poursuit avec autant d'ardeur que de succès. Les nouvelles suivantes publiées dans le papier officiel, animent partout le courage et les espérances.

Boulogne, le 3 brumaire.

Une nouvelle division de la flottille a mouillé dans notre rade. Une croisière anglaise l'a longée à une distance respectueuse, et n'a pas osé engager le combat. La 36^e. en formait les garnisons, nagait les avirons, et faisait la manœuvre comme de vieux matelots; des canonniers de ligne du 1^{er}. régiment servaient les pièces. L'officier de marine qui commandait la division l'a conduite avec beaucoup d'habileté.

Une autre division vient de nous arriver du Hayre; la 10^e. légère formait la garnison.

Une autre vient d'arriver d'Étaples; elle a pu cotoyer la côte depuis Brest, faisant tout les jours le coup de canon avec les anglais, et n'ayant rien perdu ni essuyé aucune avarie. De grosses pièces de canon, et des piquets nombreux de cavalerie longent la côte, et sont toujours prêts à protéger la marche des divisions de la flottille. Cette ma-

noëuvre nous a réussi ; nous n'avons pas encore perdu le moindre bateau depuis deux mois.

Ostende , le 1^{er} brumaire.

Deux divisions de la flottille sont armées, et les divisions du camp de Bruges s'exercent tous les jours à la nage et aux manœuvres des matelots. Un grand nombre de bâtimens sont déjà installés pour servir d'écuries.

Flessingue , le 29 vendémiaire.

Les chantiers hollandais sont couverts d'ouvriers. Une belle frégate vient d'être lancée.

La portion de la flottille que la république batave s'est engagée à fournir , est en partie prête ; elle pourra porter 40,000 hommes. Une escadre de gros vaisseaux se réunit au Texel. Jusqu'à cette heure , les croiseurs anglais ont brûlé beaucoup de poudre sans nous faire aucun mal essentiel.

La situation actuelle des côtes de France et de Hollande , depuis Bayonne jusqu'au Texel , est le sujet de toutes les pensées et de tous les entretiens. On sait que les ports de Cherbourg , Nantes , Boulogne , Dunkerque , Ostende , Flessingue , la Meuse et le Texel se remplissent tous les jours de bâtimens.

L'Angleterre s'est avisée de bloquer nos ports. C'est elle-même désormais qui va se trouver bloquée. Tous les points de sa côte sont à la fois menacés : le pays de Galles est inquiet comme le comté de Kent , l'Ecosse comme le pays de Galles , l'Irlande comme l'Ecosse ; la Tamise elle-même menace d'apporter à Londres , au premier reflux , cinquante mille français. On travaille à enchaîner ses flots : dix frégates sont, amarrées pour défendre cette partie de la rivière qui est près de la pointe qu'on appelle *le Hope*.

On a vu plus haut les lamentations du *Morning Chronicle*, sur le mauvais succès de la marine anglaise ; le *True-Briton*, non moins lamentable , propose de renoncer à tous ces gros vaisseaux inutiles , et d'employer les moyens mêmes des français. « Nous avons à présent , pour le moins , 75 mille hommes à bord de nos vaisseaux de

324 MERCURE DE FRANCE,

» guerre du premier et du second rangs, qui sont en mer
» pour la défense de notre côte. Puisque l'on voit que
» l'ennemi fait des préparatifs pour éluder cette force,
» pourquoi est-ce que nous ne lançons point cinq cents
» chaloupes canonnières, afin de battre l'adversaire avec
» ses propres armes? » On dit que ce nouveau plan est de
l'invention de M. Pitt. C'est par ses conseils que se cons-
truisent en ce moment un grand nombre de bâtimens lé-
gers qui porteront des caronades de douze et de 18 livres
de balle.

La confiance que cet ancien ministre met dans cette
découverte, ne l'empêche pas de faire publiquement des
vœux pour qu'elle soit sans succès. On rapporte que, dans
un grand repas donné à la taverne de Londres, il a bu à
*un combat entre son corps de volontaires et Bonaparte sur
les côtes d'Angleterre.* « Je desire, a-t-il ajouté, qu'il ait
» bientôt lieu. »

Des lettres particulières de Londres, disent que M. Pitt,
M. Wyndham et lord Keith, sont en émulation pour ré-
pandre partout l'alarme. C'est ainsi que sur des paroles
rapportées de leur part, les habitans de Margate ont été
dans la consternation. Le plus grand nombre des per-
sonnes qui s'y étaient rendues pour prendre les bains,
ayant entendu dire que les Français viendraient à la pre-
mière nuit obscure, ont pris subitement la fuite, quoi-
qu'on fût dans la pleine lune.

Jusqu'à présent les Anglais, avec toute leur marine,
n'ont pu ni ralentir nos mouvemens, ni nous porter au-
cun coup essentiel; et cependant nous ne prétendons pas
affirmer que l'avenir sera toujours aussi heureux que le
passé. Quelques revers peuvent se trouver à la suite de nos
succès. Nous saurons supporter les uns sans nous enivrer
des autres. Le peuple français et son armée savent qu'ils

ont à porter dans cette lutte et l'essor du courage, et l'obstination de la longanimité.

En attendant que les Anglais parviennent à mettre notre courage à l'épreuve, ils se donnent dans toutes les cours du continent des mouvemens qui n'ont pas plus de succès que leurs opérations maritimes. Les gazettes ont publié, en même-temps, la nouvelle de l'accession de M. le comte de Woronsow, ambassadeur à Londres, au ministère de Russie, celle d'un refroidissement survenu entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et celui des Tuileries, et celle de démarches très-actives de la part de M. le baron de Thugut, pour rentrer au ministère autrichien. Mais, jusqu'à présent, ils se trouve que M. de Thugut a vécu très-tranquillement à Presbourg, en se contentant d'offrir le tribut de ses lumières dans des correspondances privées. M. l'archiduc Charles a toujours la haute confiance à Vienne; et tant qu'il la conservera, il n'y a pas d'apparence que le parti de M. Thugut, ou autrement le parti anglais, ait la moindre prépondérance.

Pour ce qui est de M. le comte de Woronzow, ambassadeur à Londres, il n'est guère probable, qu'après avoir refusé, sous le règne précédent le ministère des affaires étrangères, qui lui fut proposé, il voulût en ce moment quitter le sol de l'Angleterre, où il a placé une grande partie de sa fortune, auquel il a toujours paru extrêmement attaché.

La nouvelle d'un refroidissement survenu, entre la cour de Russie et celle des Tuileries, présente encore moins de vraisemblance; et elle est en effet sans fondement. Que la Russie ait pris avec le Danemarck des engagements d'une protection mutuelle; qu'elle soit au moment de contracter des engagements semblables avec la Turquie, ces liens fondés sur la nécessité des circonstances, n'ont rien d'offensif contre la France. La puissance qui a récem-

ment bombardé Copenhague, opprimé la Suède, insulté la Russie, ravi Malte, soulevé l'Égypte, et qui n'a pour garant de ses intentions pures que les bienfaits et le bonheur qu'elles a répandus chez tous les potentats de l'Inde ; cette puissance peut raisonnablement être considérée comme l'objet principal de ces précautions. Dans d'autres temps sans doute, ce n'est pas l'alliance de la Russie, que le grand seigneur eût invoquée de préférence ; mais dans des temps aussi extraordinaires, la politique peut se détourner de ses anciennes lignes, sans être pour cela égarée.

Pour ce qui est du Portugal, la déconfiture des Anglais y est complète. Le général Lannes a eu l'honneur de dîner avec le prince régent. Cet événement qui est contre les usages diplomatiques, a tellement allarmé le consul anglais, qu'il a cru devoir prévenir les négocians de sa nation ; résidans à Lisbonne, qu'il était prudent de prendre des précautions pour la sûreté de leurs personnes et celle de leurs marchandises, ne pouvant plus leur en garantir la sécurité. En conséquence, les négocians anglais ont tenu une assemblée dans laquelle il a été résolu que toutes les marchandises anglaises seraient sur-le-champ embarquées, ainsi que leurs effets.



Notice sur M. Henry Addington, actuellement premier ministre et chancelier de l'échiquier en Angleterre.
(Extrait des papiers anglais.)

M. Addington est fils d'un médecin d'une grande célébrité, qui est mort, il y a environ treize ans, et qui passe pour avoir eu les plus grands succès dans sa profession. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre aussi la carrière politique ; il étudia avec une égale attention la constitution des malades et celle des états. On a de lui deux pamphlets très-intéressans, l'un sur la gale, l'autre sur une négociation avec le lord Bute. On raconte qu'ayant été mandé par

un particulier dont le fils était dangereusement malade , la famille attendait long-temps , avec une grande anxiété , son rapport sur l'état du patient. A la fin , comme on ne le voyait point arriver , un frère du malade monta pour connaître la cause de ce retard. Il trouva le docteur Addington aux prises avec l'apothicaire qui était un partisan de Fox , au sujet du fameux bill de l'Inde. « Mon » cher monsieur , dit le jeune homme , il n'y a personne » ici qui vous conteste le mérite de la famille de Chatham , » mais mon pauvre frère sera mort , avant que vous ayez » fini sur le bill de l'Inde. »

Le docteur Addington brilla d'abord à Reading , où il tint pour son compte une maison de fous , et où il épousa miss Hiley , fille d'un fameux chef d'école , le révérend Haviland John Hiley , qui lui apporta quinze mille livres sterling. Avec cette fortune , il vint à Londres , eut un carrosse , et bientôt une grande célébrité. Le docteur Heberden et lui furent dans ce temps les deux médecins le plus en vogue de la capitale. On dit que M. Addington le père acquit de cette manière environ cent mille livres sterling. Il se retira avec cette fortune dans le Berkshire , où il passa le reste de sa vie.

Henry Addington , son fils , à présent chancelier de l'échiquier , naquit en l'année 1755. Il fut envoyé , ainsi que son frère John Hiley à l'école de Cheam , où ils demeurèrent quelque temps , sous les soins du révérend M. Gilpin ; et il est assez remarquable que , dans tout le reste de leur carrière , soit dans leurs études , soit dans la ligne politique , soit dans le monde , les deux frères depuis ne se soient jamais quittés. De l'école de Cheam , les deux frères furent envoyés à l'école de Winchester , sous les soins de docteur Warton ; de là à Ealing , à l'école du docteur Goodenough , et finalement à Oxford , où leur père avait été élevé.

C'est à-peu-près dans ce temps que la doctrine politique du docteur Addington le conduisit à des liaisons avec la famille du fameux comte de Chatham , père de M. Pitt.

Il devint bientôt son ami et son médecin ; ce qui fut pour lui un nouveau principe de fortune. Le docteur professait une très-haute opinion de l'habileté et de l'intégrité de ce grand personnage qui n'avait encore que le nom de Pitt ; et il faut convenir qu'à une éloquence beaucoup plus brillante que celle de son fils , lord Chatham joignait de grands talens pratiques , la haine de l'oppression , et un noble orgueil , qui le fit toujours frémir d'indignation à la moindre apparence de corruption.

Pendant les derniers temps de la vie de lord Chatham , le docteur Addington vécut dans une grande intimité avec ce seigneur ; et telle fut la confiance qui s'établit entr'eux , que , quand il s'ouvrit une négociation avec le lord Bute pour sa rentrée au ministère , ce fut le docteur Addington qui en fut chargé. Cette intimité des deux familles passa aux enfans : le jeune Pitt et le jeune Addington se lièrent encore plus quand ils se trouvèrent dans les mêmes écoles.

M. Addington qui fut d'abord destiné au barreau , pouvait avec la temps obtenir une robe de soie , et peut-être s'élever à la dignité de juge ; mais il trouva bientôt qu'une perruque d'une autre espèce allait mieux à sa tête que celle de président d'un tribunal de province. Il ne fut pas déçu dans ses espérances : la brillante carrière de son jeune ami , déjà porté aux premières charges de l'état , le porta lui-même au faite de ses desirs. Il avait eu déjà des occasions de signaler son attachement politique. A peine au parlement , on le trouve en opposition virulente contre le bill de l'Inde de M. Fox : ce qui n'empêcha pas que bientôt il ne donnât son appui à un autre bill d'une tendance à peu près semblable , mais qui était de son ami. Sa conduite pendant la maladie du roi , à cette époque , fut calquée de la même manière.

L'opinion de son père devait être alors d'un grand poids , ayant traité particulièrement ces sortes de maladies. Appelé à la chambre des pairs , il déclara que l'état du roi devait donner des espérances , attendu que c'était le pre-

mier accident de cette espèce que S. M. éprouvait. M. Addington ne resta pas long-temps simple membre du parlement. M. Grenville, aujourd'hui lord Grenville, était alors orateur de la chambre des communes. Elevé à un des plus hauts départemens de l'état, la place d'orateur devenait vacante ; les amis de M. Addington le proposèrent. Il fut élu sur la motion du marquis de Graham, à l'exclusion de sir Gilbert Elliot son concurrent.

A la convocation d'un nouveau parlement, M. Addington se fit remarquer dans la question de savoir si l'état d'*impeachment* de Warren Hasting, accusé de malversation dans son gouvernement de l'Inde, pouvait subsister après la dissolution du parlement qui l'avoit ordonné. M. Addington, très-instruit de tout ce qui concerne les usages du parlement, prouva, d'après des exemples tirés du règne d'Edouard IV, qu'un parlement nouveau ne pouvait changer à cet égard ce qui avait été ordonné par le parlement précédent. M. Hasting, dont M. Burke avait dit qu'il faudrait toute l'encyclopédie pour développer ses crimes, fut acquitté par la chambre des pairs.

Il s'est présenté, depuis, peu d'événemens politiques assez importans pour déployer convenablement le talent de M. Addington. Tous les partis lui ont rendu justice sur son habileté et son impartialité, comme orateur des communes. Enfin, arriva la résignation de M. Pitt et de ses collègues ; mesure d'un caractère très-équivoque et qui ne paraît pas jusqu'à présent avoir été suffisamment éclaircie, quoiqu'on l'ait attribuée généralement à la résistance du roi au sujet de la promesse faite en Irlande aux catholiques. Quoi qu'il en soit, tout le monde était dans l'attente de l'espèce de ministère qui allait succéder, lorsqu'on sut que le roi avait envoyé chercher M. Addington, et que sa majesté avait journellement avec lui des conférences. Cette affaire fut d'abord conduite avec quelque mystère à la cour. Le duc de Kent alla même jusqu'à prêter son carrosse, pour ne laisser aucune prise à la curiosité. Mais ce stratagème eut peu de succès ; cette nouvelle se répandit

au dehors ; elle ne fut pas même reçue défavorablement , dans la lassitude où on était de l'administration de M. Pitt.

Une seconde maladie du roi retarda quelque temps la retraite des ministres ; mais à la convalescence , tous les arrangemens furent faits à l'entière satisfaction , et de ceux qui entraient , et de ceux qui sortaient. M. Addington alors fit la guerre de son mieux. Il fit ensuite la paix , et pendant quelque temps son administration donna une grande espérance ; mais on le vit bientôt flottant dans les vagues , et se démenant mal au milieu d'une opinion factice , que ses ennemis avaient su soulever contre lui. Le ministre de la paix redevint alors celui de la guerre. On le vit renverser de sa propre main un édifice qu'il aurait pu défendre. La guerre que M. Addington a été entraîné contre son propre penchant à renouveler , ne lui a pas valu une plus grande confiance publique ; elle n'a pu lui conserver même l'estime de ses amis. Ils se fussent tournés contre lui , s'il eût voulu conserver la paix. Ils se sont de même tournés contre lui après lui avoir fait déclarer la guerre. M. Necker et M. Addington sont l'un et l'autre la preuve qu'il y a une certaine fausse opinion publique , qu'il est du devoir d'un homme d'état de combattre , et à laquelle il ne doit point céder. Telle était sans doute la pensée du poète lorsqu'il dit de l'homme courageux :

*Nec sumit , nec ponit sceures ,
Arbitrio popularis auræ.*

~~~~~

*Mémoire communiqué à la cour de Saint-James , lors du traité de Paris.*

La paix de Paris fut signée , comme on sait , le 10 février 1763. Les Anglais ayant , comme à leur ordinaire , pris tous les vaisseaux français avant la déclaration de guerre , la cour de France demanda dans les conférences , que cette affaire fût renvoyée à l'amirauté de la Grande-Bretagne. « Si le ministère de Londres , dit M. de Mably ,

» avait voulu consentir que la discussion des prises faite  
 » sur les commerçans français avant la déclaration de  
 » guerre, eût été portée à l'amirauté, il est vraisemblable  
 » qu'il aurait été condamné à une restitution. » On voit  
 par-là que M. de Mably avait une grande opinion de  
 l'équité et de l'intégrité des cours de l'amirauté anglaise.  
 Mais elles ne furent pas même saisies de cette affaire. On  
 se contenta de recevoir la note suivante remise par la cour  
 de France, et qui est demeurée annexée au traité.

« La réclamation des prises de vaisseaux faites par les  
 Anglais sur les Français avant la déclaration de guerre, a  
 son fondement dans les traités d'Utrecht et d'Aix-la-  
 Chapelle.

» On ne conteste pas le principe que le droit d'exercer  
 les hostilités ne résulte pas toujours de la formalité d'une  
 déclaration de guerre ; mais comme il n'est pas praticable  
 que deux princes qui se font la guerre statuent entre eux  
 lequel est l'agresseur de l'autre, l'humanité et l'équité ont  
 inspiré des précautions pour que, dans le cas où la rup-  
 ture vienne à éclater à l'imprévu et sans déclaration préli-  
 minaire, les vaisseaux qui, naviguant sous l'abri de la  
 paix et des traités, se trouvent dans les ports respectifs,  
 dans le temps de la rupture, aient le temps de se retirer  
 en toute liberté.

» Cette loi si sage, si conforme aux règles de la bonne  
 foi, fait partie du droit des gens ; et l'article du traité qui  
 consacre ces précautions doit être exécuté fidèlement,  
 malgré la rupture des autres articles du traité qui résulte  
 naturellement de la guerre.

» Les cours de France et de la Grande-Bretagne ont  
 pris cette précaution salutaire dans les traités d'Utrecht et  
 d'Aix-la-Chapelle : dans les premiers, par l'article 19 du  
 traité de paix et 2 du traité de commerce ; dans le second,  
 par l'article 3 qui renouvelle et confirme les premiers.

» Si ces traités accordent une sauve-garde aux sujets respectifs qui se trouvent avoir des vaisseaux dans les ports l'un de l'autre, parce que ne pouvant avoir eu connaissance de la rupture survenue, ils ont navigué dans la confiance de la paix et sur la foi des traités; par la même raison, tous les autres sujets non habitans des ports respectifs qui ont des vaisseaux à la mer, doivent jouir de la même sauve-garde pour leurs navires, en quelque partie de la mer qu'ils se rencontrent; autrement, il s'ensuivrait que les souverains auraient voulu préserver une partie de leurs sujets des malheurs d'une rupture subite, et y livrer les autres; ce qui serait absolument contraire à l'humanité des souverains et même à la droite raison.

» C'est dans ce principe que le roi de France a fait rendre à l'Angleterre les vaisseaux anglais qui se trouvaient dans les ports de France lors de la rupture, ou pris à la mer avant la déclaration de guerre.

» Si sa majesté n'avait pas fait relâcher ces vaisseaux, la cour de la Grande-Bretagne pourrait alléguer qu'elle a retenu les vaisseaux français par représailles; mais la régularité de la France à se conformer aux traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle, et aux principes qui en résultent, ne laisse aucune raison à l'Angleterre de ne pas remplir des engagemens qui sont réciproques. »

Nous avons cru devoir donner à nos lecteurs le texte même des réclamations de la France à cette époque, afin de montrer 1°. avec quelle bonne foi la France a toujours rempli ses engagemens avec l'Angleterre, tandis que l'Angleterre n'a jamais tenu aucun compte des siens. Nous avons voulu montrer en second lieu, d'une manière positive et indisputable, que la représaille exercée sur les Anglais retenus prisonniers en France, en compensation des prises faites en Angleterre, avant l'état de guerre, est fondée non-seulement sur une violation du droit commun



des nations , mais encore sur une infraction des stipulations positives de nos anciens traités avec l'Angleterre.

---

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople, 28 septembre.*

Les dernières lettres d'Egypte ont annoncé que les beys étaient maîtres d'Alexandrie. Ainsi, la Porte n'a pas un pouce de terrain dans cette riche contrée , qui était autrefois son grenier. On ne conçoit pas qu'elle puisse songer à reconquérir seule ce que seule elle n'a pu conserver. Quand la flotte du capitan-pacha débarquerait tout ce qu'elle contient de soldats , que feraient désormais trois ou quatre mille hommes contre les beys usurpateurs , maîtres de la campagne et fortifiés dans les villes ? Il faut dire le mot : l'empire Ottoman est arrivé au même point de faiblesse auquel était réduit l'empire grec , lorsque Mahomet II vint mettre le siège devant Constantinople.

*Londres, 18 octobre.*

La côte orientale de l'Ecosse se trouve encore , dans ce moment , dépourvue de tout moyen de défense. Les habitans du comté d'Edimbourg se sont réunis en assemblées , pour délibérer à ce sujet. Le lord-lieutenant , ayant eu connaissance des représentations que cette assemblée avait arrêté de faire au gouvernement , s'est empressé de rassurer les esprits , en annonçant qu'un mémoire avait été par lui adressé aux ministres sur cet objet , et qu'il s'attendait à recevoir incessamment une réponse analogue aux observations qu'il leur avait mises sous les yeux.

Des symptômes de malveillance se manifestent en différens endroits. On a découvert qu'il avait été fait à Woolwich des tentatives de mettre le feu aux magasins immenses qu'on y a formés. Quelques personnes ont été arrêtées. On a aussi découvert à Waterford , en Irlande , des émissaires qui cherchaient à débaucher la garnison et à s'emparer des magasins.

Suivant des lettres de Gibraltar , un corsaire français a pris et emmené à l'isle espagnole de Tariffe un navire anglais destiné pour la Turquie , et dont la cargaison est estimée 100,000 liv. sterl. Deux autres de nos bâtimens , la

### 334 MERCURE DE FRANCE,

*Mary* et *l'Astrée*, également destinés pour la Turquie, ont été capturés par l'ennemi.

Voici un détail exact de l'état présent de la marine anglaise, extrait du *Morning-Chronicle* :

Notre force maritime effective consiste actuellement en 89 vaisseaux de ligne, 17 bâtimens de 50 canons, 132 frégates, et 177 chaloupes, faisant en tout 415 voiles, sans compter les *cutters*, les vaisseaux à louage, etc. Il y a dix vaisseaux de ligne qu'on est à radoub, 19 sur le chantier, et 70 désarmés; lesquels, joints aux bâtimens de réception, font 194 vaisseaux de ligne; et en y ajoutant les frégates et les chaloupes de guerre, le total produit 656 vaisseaux.

---

#### P A R I S.

Le premier consul est parti avant-hier pour une inspection des côtes. On présume qu'elle ne sera que de quelques jours. Le ministre de la marine est parti le jour précédent pour le même objet.

— Il est parti de cette ville plusieurs charriots chargés de couvertures de laine, pour les troupes barraquées sur les côtes de la ci-devant Flandre. Elles sont pourvues d'un équipement complet pour une campagne d'hiver.

— On écrit de Brest que l'amiral Truguet y est arrivé le 2 brumaire. Les travaux du port se continuoient avec la plus grande activité.

— La marine de Dunkerque vient d'expédier pour Boulogne, par les canaux, trois câbles d'une grosseur énorme; ils ont vingt-sept pouces de circonférence, et pèsent chacun quinze mille livres. Ils sont, dit-on, destinés aux batteries flottantes qu'on établit dans le port où on les conduit.

— Six bateaux plats, quatre bâtimens de transport et deux canonnières venant de Brest, sont entrés, le 29 vendémiaire, dans la rade de Saint-Malo, à la vue d'une frégate et d'une corvette anglaise. Cette division a été attaquée par un cutter dans sa traversée, mais a riposté avec tant de vigueur, que le cutter a forcé de voiles pour s'éloigner. Le nombre des bâtimens prêts à appareiller dans ce port, est de cinquante. Le contre-amiral Bouvet, inspecteur-général pour l'inscription maritime, y est arrivé.

— Cinq bateaux plats construits à Honfleur en sont partis ces jours derniers pour se rendre au Havre où ils doivent être armés. Ils seront incessamment suivis de cinq chaloupes canonnières. Une petite flottille de bateaux plats est également partie de Rouen pour le Havre le 4 de ce mois. On a lancé le même jour, du chantier du Grand-Quevilly, une chaloupe canonnière.

— On écrit de Cherbourg, 6 brumaire : « Hier, une division de la flottille nationale est partie de Granville, se dirigeant sur notre port. Cette division, composée de vingt bateaux, doit être suivie demain, ou le jour suivant, d'une seconde beaucoup plus nombreuse. Nous espérons que les embarcations arriveront ici aussi heureusement que les vingt-un bateaux canonnières qui, il y a douze jours, ont également suivi la côte de Granville à Cherbourg. »

— On écrit de Boulogne : « Notre flottille est actuellement composée de plus de cent bâtimens; plusieurs divisions prêtes à sortir des différens ports, vont venir la grossir. Les 6, 24, 26, 36 et 72<sup>es</sup> demi-brigades sont arrivées ici; plusieurs autres sont encore en route. La maison portative du premier consul est arrivée avant-hier; elle sera placée au camp de la droite; sa garde est attendue demain ou après-demain. Le ministre de la guerre, pendant son séjour ici, a passé en revue nos deux camps; il est allé visiter celui de Bruges, et doit revenir habiter une maison de campagne qu'il a retenue : elle est peu distante de celle du premier consul.

» Les travaux de notre port et de la rade sont dans une continuelle activité. En ce moment on construit dans le bassin un fort flottant de 90 pièces de canon. »

— On écrit de Hollande : « Les préparatifs maritimes s'y poussent avec une telle activité, que cette république seule pourra fournir à la grande expédition douze cents embarcations de toute espèce, dont une partie se rendra par l'Escant et le long des côtes dans la Belgique et sur la Flandre, où elle sera distribuée sur divers points. »

— Une décision du premier consul, en date du 5 fructidor dernier, autorise le ministre de l'intérieur à permettre l'entrée des bâtimens neutres qui auraient été forcés de relâcher en Angleterre, lorsqu'ils ne seraient chargés que de productions du Nord.

— Le gouvernement vient de donner des ordres pour faire payer aux curés le traitement qui leur est dû, à comp-

terdu jour où leur nomination a été approuvée par le premier consul.

— M. Garnerin écrit de Moscow (5 octobre), qu'il est faux qu'il ait perdu 12,000 roubles au jeu, attendu qu'il ne joue jamais; qu'il est faux qu'il ait fait murmurer le public de Pétersbourg, en augmentant le prix des places lors de son ascension, attendu que ce jour-là même il diminua ses prix. M. Garnerin termine ainsi sa lettre : « Ma première ascension à Moscow aura lieu dans une » heure. »

— Le célèbre Alfieri est mort. On assure qu'à la vue des malheurs dont la France fut le théâtre sanglant pendant quelques années, il abjura ouvertement les principes démocratiques qu'il avait professés jusqu'alors, et qu'il avait consignés dans la plupart de ses tragédies, et sur-tout dans un de ses premiers ouvrages, intitulé *la Tyrannie*. On dut être étonné de lui entendre répéter souvent la maxime de Platon, que le pire des gouvernemens était l'*ochlocratie*, lui qui aimait à dire, et qui avait si souvent dit, qu'*hors la démocratie, il n'y avait point de salut*. On lui demanda un jour la raison d'un changement si extraordinaire; il répondit : *J'avais étudié les grands, et je ne connaissais pas les petits.*

— Il paraît par des lettres de Constantinople, que la vaccine est décidément un préservatif contre la peste. On cite en preuve les faits suivans :

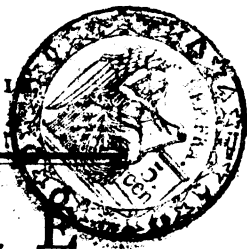
1°. Sur six mille personnes vaccinées à Constantinople, et répandues dans tous les quartiers de la ville et des faubourgs, aucune n'a pris la peste.

2°. Plusieurs enfans vaccinés ont sucé impunément le lait d'une nourrice pestiférée.

3°. Le D<sup>r</sup>. Valli, médecin italien, venu en Turquie pour y faire des observations sur la peste, a été tellement convaincu de la nouvelle propriété attribuée à la vaccine, que sur la seule sécurité d'avoir été vacciné dix mois auparavant, il n'a pas hésité à s'enfermer pendant plusieurs jours dans un lazaret, et à communiquer de diverses manières avec des pestiférés atteints de bubons et de charbons, sans en ressentir aucun effet.

4°. Le même D<sup>r</sup>. Valli s'est inoculé à la main gauche un mélange de virus variolique et pestilentiel, sans aucun effet; et il se propose de s'inoculer dans peu de temps le virus pestilentiel seul.

N<sup>o</sup> CXXIV.) 20 BRUMAIRE an 12  
( Samedi 12 Novembre 1803.



# M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

LES CYCLOPES FORGENT LES ARMES D'ÉNÉE,

*Trad. de Virgile. ( Voyez le N<sup>o</sup>. précédent. )*

**P** R È S des bords de Lipare et ceux de la Sicile ,  
L'œil au milieu des flots voit s'élever une île.  
De son front couronné de rochers sourcilleux ,  
Des torrens de vapeurs s'échappent vers les cieux.  
Ces monts du dieu du feu renferment la demeure.  
Dans ces lieux embrasés on entend à toute heure  
Des cyclopes affreux les enclumes gémir ,  
Et de leurs souterrains les voûtes retentir.  
Des feux à chaque instant l'ardeur se renouvelle ,  
Et l'acier enflammé sous leurs coups étincelle.  
Vulcain descend du ciel dans ce gouffre profond.  
Bronte , au corps de géant ; Stérope et Piracmon ,  
Y travaillaient alors d'un bras infatigable  
Pour le maître des dieux un foudre redoutable ,  
Tel qu'il lance du ciel sur les pâles humains.  
L'ouvrage est en partie achevé par leurs mains ;  
L'autre partie encor demeurerait imparfaite.  
Ils avaient rassemblé la grêle et la tempête ,

X

### 338 MERCURE DE FRANCE,

Les vents impétueux et le feu dévorant ,  
Pour former de leur art ce chef-d'œuvre étonnant.  
Ils y joignaient le bruit et la clarté funeste ,  
La terreur pâlisante et la fureur céleste.  
D'autres forgeaient un char , dont le dieu des combats  
Fait trembler les cités et frémir leurs soldats.  
Ils formaient à Pallas une égide terrible ,  
Et polissaient pour elle une armure invincible ;  
Ses mailles, d'un or pur , éblouissent les yeux ;  
L'artiste a de Méduse imité les cheveux ,  
Les regards foudroyans , la tête menaçante :  
C'est du sein de Pallas la parure éclatante.  
» Quittez tout , dit Vulcain , suspendez ces travaux ;  
» Employez tous vos soins pour armer un héros.  
» A seconder mes vœux qu'à l'envi tout s'empresse ;  
» Il faut unir ici la vigueur à l'adresse ;  
» Déployez en ce jour votre art pour le servir.  
» Cyclopes , à ma voix hâtez-vous d'obéir. »  
A peine a-t-il parlé qu'ils courent à l'ouvrage.  
Entre eux également le travail se partage.  
Dans de vastes fourneaux on voit l'acier couler ,  
Et les ruisseaux d'airain aux flots d'or se mêler.  
Bientôt d'un bouclier paraît le disque immense ,  
Qui seul à tous les traits peut faire résistance ;  
Sept couches de métal en forment l'épaisseur.  
Les soufflets pompent l'air qui sort avec fureur ;  
Par la flamme rougi l'airain frémit dans l'onde ;  
L'enclume retentit sous la voûte profonde ,  
Et leurs bras vigoureux , sur le métal brûlant ,  
Soulèvent un marteau qui retombe à l'instant.

---

### ENIGME.

Nous sommes bien des sœurs vivant d'un bon accord :  
Ce trait assez nouveau vous surprendra d'abord ,  
Car plus d'une famille est parfois désunie ;  
Et la nôtre aime à mordre... à trancher... C'est à tort

Qu'on nous en blâmerait. . . Quand d'un commun effort,  
( On sait que nous servons aux besoins de la vie )

Nous travaillons ensemble. . . et toujours sans envie ,

Nous nous prêtons un mutuel support :

Rien ne saurait troubler notre douce harmonie ;

Nous ne pourrions enfin nous quitter qu'à la mort ,

Sans tous ces maux fâcheux , cruels présens du sort ,

Dont l'humaine faiblesse est , hélas ! poursuivie.

Quelqu'une d'entre nous languit-elle un seul jour ? ,

Nous en souffrons par sympathie ,

Et de la même maladie

On nous voit très-souvent succomber tour à tour :

De nous bien conserver aussi l'on se fait gloire.

De la beauté nous relevons l'éclat ;

Notre blancheur , rivale de l'ivoire ,

Fait des roses du teint ressortir l'incarnat.

Nous avons , en santé , toujours cœur à l'ouvrage ;

Nous faisons bruit par nos brillans exploits.

Mais l'homme le plus doux , quand on lui fait outrage ,

Avec humeur nous montre quelquefois.

Notre zèle pour lui souvent se tourne en rage :

Un accident suffit pour nous mettre aux abois.

L'avouons-nous ? hélas ! d'incroyables souffrances

Empoisonnent le fruit de nos heureux travaux ;

Et nous causons encore plus de maux

Que de piquantes jouissances.

Dieu vous garde , lecteurs , de ce tourment fatal !

Le remède souvent est pire que le mal.

## LOGOGRIPE.

Je parle , et personne ne nie

Que pourtant je ne sois muet ;

J'ai des frères qui font le guet

Pour recueillir ce que je leur confie ,

Y 2

## 340 MERCURE DE FRANCE,

Et se le répéter entr'eux :  
Sourds et muets , pouvons-nous faire mieux ?  
Dans mes dix pieds , si l'on me décompose ,  
On trouve un fleuve ; et puis ce mal qui cause  
Un terrible délire et le plus grand tourment ;  
Ce qui , la nuit , placé près l'élément perfide ,  
Pour entrer dans le port , aux vaisseaux sert de guide ;  
Cette boisson qui vient de l'Orient ,  
Et dont l'Anglais est fort avide ;  
De la cuisine un instrument ;  
Enfin un lieu plein de délices  
Où l'on voit folâtrer les timides génisses.

Par M. BALLIN.

---

### CHARADE.

SANS mon premier , la mélodie  
Perdrait tous ses divins accords ;  
Une cité riche et jolie  
Que le Nil baigne de ses bords ,  
Dans mon dernier est réunie ;  
Et mon tout nous présente enfin  
Cet être vil et méprisable  
Qui va , froidement inhumain ,  
Oter la vie à son semblable.

---

*Mots de l'Énigme , du Logogriphe et de la  
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme est *Carte*.

Celui du Logogriphe est *Fleur*, où l'on trouve *fluer*,  
*feu*, *fer*, *rue*, *ure* espèce de Bufile, ou taureau  
sauvage ; *leur*, *Leu*, *Eu*.

Le mot de la Charade est *Préface*.



---

*Vie de Julius Agricola*, par *Tacite*; traduction nouvelle par *Dambreville*. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée Saint - André - des - Arcs, n<sup>o</sup>. 12; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup>. 42.

---

UNE des lettres de Pline à Tacite commence par ces mots : « J'ai le présage que tes histoires » seront immortelles; et ce présage n'est pas trompeur (1). » Hélas ! il le fut cependant. Pline n'avait pas prévu qu'un temps viendrait où le mépris de l'instruction et des lettres naîtrait de l'excès des vices et de la corruption publique; où la misère et les calamités des règnes les plus désastreux et des plus horribles dissensions renverseraient jusqu'aux fondemens de toutes les connaissances; où enfin les ravages des peuples du Nord, aidant de leur affreuse puissance ces causes de barbarie déjà si grandes et si fortes, l'esprit humain languirait comme frappé d'une plaie d'ignorance et de stérilité. Il ne prévoyait pas qu'alors seraient détruits et presque tous les livres de son ami et presque tous les siens, et la plupart des chefs-d'œuvre à jamais regrettables de la littérature et des arts de son pays.

Une grande partie de Tacite est perdue. Le jésuite Brotier a voulu nous en dédommager. Il a écrit des supplémens à Tacite; et, ce qui est très-curieux, il s'est persuadé le plus naïvement du monde, que la relation de faits déjà très-connus,

---

(1) VII, Epist. 33.

### 342 MERCURE DE FRANCE,

rédigée par centons, et mêlée de quelques réflexions vulgaires et sans éclat, serait l'histoire écrite et pensée à la manière de Tacite, *stylo moreque Corneliano* (1). Mais où retrouver dans ces supplémens la mâle énergie de cet historien, et sa profondeur, et ce coup d'œil sûr de l'homme de génie, qui voit jusqu'au fond des cœurs, jusqu'au fond des pensées, et d'un seul mot peint ce qu'il y a vu ? Le père Brotier était un érudit, d'un caractère infiniment respectable, plein de jugement et d'un goût sûr ; mais il faut plus que de l'érudition, du goût et du jugement pour faire des supplémens à Tacite, *stylo moreque Corneliano* ; il faudrait du génie, et assurément le père Brotier n'en eut jamais.

Au reste l'espoir de retrouver Tacite lui-même n'est pas encore perdu. Il est possible que les ruines d'Herculanum nous le rendent : on suppose communément, mais sans assez de preuves, que cette ville a été détruite par l'éruption dans laquelle périt Pline le naturaliste, et dont il y a dans les lettres de son neveu une description si éloquente. Cet événement étant de la première année de Titus, et Tacite n'ayant commencé à écrire ses grands ouvrages que sous Nerva, il est, dans l'hypothèse commune, absolument impossible que les ruines d'Herculanum puissent cacher autre chose que ses *facéties*, composition qui paraît bien étrangère à son caractère naturellement grave et sérieux ; peut-être aussi *le dialogue sur les orateurs* et quelques plaidoyers. Mais M. Dutheil, l'un des membres les plus savans de l'Institut, a ranimé les

---

(1) On voit que j'adopte entièrement les idées de M. Ferlet, dans ses observations sur les histoires de Tacite. Son jugement sur le père Brotier, a paru injuste à quelques personnes ; il n'était que sévère.

espérances de tous les amis de ce grand historien. Il a parfaitement prouvé (1) que la ruine d'Herculanum était d'une époque infiniment plus récente que celle vulgairement assignée. Il a retrouvé cette ville sous Hadrien, sous les Antonins, dans la table de Peutinger dont la date est postérieure au règne de Constantin; enfin il a suivi ses traces jusqu'à l'éruption de l'année 472, après laquelle Pompeia et Herculanum ne paraissent plus ni sur les monumens, ni dans les livres. Il est vraisemblable que ces deux villes furent alors ensevelies sous les cendres et la lave du vésuve; au moins il est certain qu'elles ne le furent pas avant cette époque. — Quisait maintenant si les actives recherches de M. Haider n'ont pas déjà trouvé les derniers livres des *histoires* et ce qui manque aux *Annales*? Peut-être même l'un des manuscrits envoyés il y a peu de mois à Paris, contient-il les *Œuvres complètes* de Tacite (2)?

Il est heureux pour nous que *la vie d'Agricole* ne soit pas au nombre des livres de Tacite que nous espérons retrouver: car de pareilles espérances sont très-incertaines, et nous pourrions bien avoir perdu pour toujours l'un des plus beaux monumens de la littérature latine.

(1) Notice des travaux de l'Institut. Séance du 15 vendémiaire an 10.

(2) Une commission de l'Institut a été nommée pour l'examen et la publication de ces manuscrits. Parmi les membres qui la composent sont MM. Monge, Villot, Visconti. Elle a demandé à Naples la machine dont on s'y sert pour le déroulement des *papyrus*. S'il fallait en inventer une nouvelle, nos six manuscrits pourraient bien périr dans les essais. Cent rouleaux peut-être ont été détruits à Naples dans les différentes expériences qui furent faites avant la découverte du procédé employé aujourd'hui. Une écaille détachée d'un de ces manuscrits, laisse apercevoir des caractères grecs majuscules.

La vie d'Agricola est un des premiers ouvrages de Tacite, et il montrait déjà tout ce que son génie avait de puissance. L'éloquence en est grande et noble ; les réflexions sont justes et profondes, les digressions bien amenées et pleines d'intérêt. Quoi de plus éloquent et de pensée et de style que le discours de Calgacus ! Que d'énergie et de sensibilité véritable dans cet endroit où l'historien peint, en terminant son livre, l'affreuse tyrannie de Domitien, et où il adresse à Agricola ses derniers vœux et les nobles expressions de sa douleur !

En relisant cette admirable *péroraison*, je me suis rappelé cette phrase singulière : « Tacite est » un petit homme monté sur des échasses, qui » *minaud* et ne sort jamais de l'affectation. Il » veut qu'on l'admire ; et il est surprenant qu'il » ait eu tant d'admirateurs. » Le *blasphémateur* est un certain monsieur Thomas Hunter, anglais, qui a écrit un parallèle de Tite-Live et de Tacite, uniquement pour le plaisir d'accumuler les antithèses et de calomnier le cœur et le talent de Tacite (1). Il dit ailleurs : « Tacite est plein d'hu- » meur, et cherche à répandre sa bile sur tout ce » qui s'offre à lui ; il défigure et dénigre également » les personnes et les choses. . . . Ses censures sont » en même temps des railleries mordantes, quel- » quefois des insultes atroces : on ne voit jamais » dans le fond de son cœur ni l'humanité ni la » compassion ; il ne connaît point de malheureux ; » il ne connaît que des coupables. » Bien sûrement M. Thomas Hunter avait oublié que si le vice et le crime n'eurent jamais d'ennemi plus violent que Tacite, la vertu aussi n'eut jamais d'admirateur plus passionné ; qu'enfin c'est de lui ce beau mot, que Néron en faisant mourir Thréace, voulait faire mourir la Vertu même (2).

---

(1) Conservateur, 1787, tom. 1, p. 260, sq.

(2) Annal. XVI, 21.

Bossuet qui se connaissait en style et en éloquence, beaucoup mieux que M. Thomas Hunter, était loin de penser que Tacite *minaudât*; expression ridicule et triviale propre tout au plus à désigner la manière sophistique et précieuse de Quinte-Curce ou de Florus. Il l'appelle *le plus grave des historiens*, et une de ses plus sublimes paroles est empruntée de la vie d'Agricola. Je rapporterai le passage, quoiqu'il soit très-connu et cité partout. C'est donner de l'intérêt à un article, que d'y insérer quelques lignes de Bossuet. —

L'ORATEUR parle en ces termes de la duchesse d'Orléans: « Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance qui n'eût voulu s'attacher à elle? n'allait-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner? et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles DU PLUS GRAVE DES HISTORIENS, QU'ELLE ALLAIT ÊTRE PRÉCIPITÉE DANS LA GLOIRE? car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? » Il y a dans Tacite (§. 41): *Sic Agricola simul suis virtutibus, simul vitiis aliorum in ipsam gloriam præceptus agebatur*. Cette expression extraordinaire, dont la faiblesse des lecteurs s'effraye, dont notre goût trop timide pourrait s'alarmer, dont notre langue semble rejeter l'extrême hardiesse, n'a plus rien que d'admirable placée parmi les phrases de Bossuet. Il a monté son style à une telle hauteur

de mots et de pensées, que cette grande élévation lui est devenue naturelle. Ce qui dans un écrivain ordinaire et médiocre, formerait avec la faiblesse habituelle de ses pensées un contraste dur et choquant, et serait par cela même, une faute de goût, peut devenir dans des écrivains, tels que Bossuet et Tacite, une beauté du plus grand caractère. Que de fois la lecture de Bossuet a prouvé à ceux qui la font avec goût, que notre langue écrite par un homme d'un véritable génie, peut parvenir à cette sublimité de pensées et à cette audace d'expression que l'on croit particulières aux langues classiques! — Bossuet semble avoir voulu faire encore allusion à ce mot de Tacite, lorsqu'il dit d'Anne de Gonzague : « il eût fallu la conduire » et non pas *la précipiter dans le bien.* »

M. Dambreville s'est ici écarté du texte. Il traduit : « Ainsi poussé et par ses propres vertus et par les » vices des autres, Agricola allait se briser contre la » gloire elle-même. » Cette image est belle; mais ce n'est pas celle de Tacite. Pourquoi n'avoir pas osé copier Bossuet? M. Desrenaudes, autre traducteur de la vie d'Agricola, n'a pas eu tort, je crois, d'être moins timide : « ainsi, Agricola et par » ses vertus, ensemble par les vices d'autrui, était » précipité dans la gloire. »

Au grand mérite du style, la vie d'Agricola joint une autre espèce d'intérêt non moins attachant, celui du sujet. Le caractère d'Agricola est un des plus beaux qu'il soit possible de concevoir. Agricola avait toutes les qualités naturelles et acquises, qui font le grand homme d'état et le grand militaire. A ces talens publics, il joignait, accord bien rare! ces vertus domestiques et plus simples qui peuvent rendre heureuse la vie d'un homme privé. Le marquis d'Argenson dit dans ses *Loisirs* : « Si j'avais » un modèle à suivre dans l'antiquité, ce serait » Julius Agricola, beau-père de Tacite. »

La vie d'un aussi grand homme qu'Agricola , écrite par un aussi grand écrivain que Tacite , ne pouvait manquer d'exciter le zèle des traducteurs. D'Alembert en a donné de longs extraits dans ses *morceaux choisis*. L'abbé de la Bleterie , MM. Dureau de la Malle et Desrenaudes , ont également essayé d'en faire passer les beautés dans notre langue ; je ne puis dire avec quel succès : car l'ouvrage de ce dernier est le seul que je connaisse , et encore n'ai-je guères fait que le parcourir très-rapidement. Il a existé aussi une traduction manuscrite par M. de Nivernois. Le père Brotier , à la fin de ses notes , en a fait cet éloge où assurément l'adulation n'est pas ménagée : « Je ne desirerais qu'une chose » pour agrandir et éterniser parmi nous la gloire » d'Agricola ; c'est que sa vie traduite en français » par M. le duc de Nivernois , fût rendue publique. » Alors dans cette lutte merveilleuse des vertus et » des lettres , on ne saurait quel fut le plus grand , » d'un tel héros , d'un tel historien , ou d'un tel » interprète. »

M. Dambreville ne s'est point dissimulé combien il était dangereux pour lui de paraître après des traducteurs dont les ouvrages jouissent de l'estime publique ; mais il voudrait que notre langue fût enfin vengée du reproche si souvent répété , qu'elle est incapable de rendre les grandes beautés de Tacite. Il ne s'est point flatté d'obtenir un succès complet. « Cependant , il est bon , dit-il , de tenter ; » car un effort en provoque un autre ; et c'est cette » suite d'efforts qui doit amener enfin celui qui » sera victorieux. » Pour moi je ne crois pas que cet effort victorieux soit jamais possible ; il me semble qu'on en sera toujours réduit avec Tacite , comme avec la plupart des anciens , à des essais quelquefois heureux , plus souvent faibles et impuissans. Quelques citations mettront le lecteur à portée de juger par lui-même.

Agricola prêt à livrer bataille aux Calédoniens ; pressés dans leurs derniers retranchemens, harangue ses soldats. Il leur dit, (§. 34) que les plus vaillans Bretons sont tombés depuis long-temps, et que le reste n'est plus qu'un lâche ramas d'hommes effrayés ; il ajoute : « Si vous les avez enfin trouvés, » ce n'est pas qu'ils vous aient attendus ; c'est qu'ils » n'ont pu reculer plus loin : ils sont demeurés là, » où vous les voyez, plantés d'effroi, pour vous y » réserver une belle et éclatante victoire. » Il y a dans le latin : *Quos quod tandem invenistis, non restiterunt, sed deprehensi sunt novissimi ; res et extremo metu* (1) *corpora defixere in his vestigiis, in quibus pulchram et spectabilem victoriam edere-retis.* Toute cette traduction est faible : *deprehensi sunt* n'est pas traduit exactement, et l'expression *plantés d'effroi* est absolument mauvaise. M. Desrenaudes suivant comme M. Dambreville la leçon vulgaire, a traduit un peu plus heureusement :

---

(1) M. Dambreville n'a pas dans son texte le mot *res*. il se trouve dans l'édition de Brotier, qu'il dit avoir choisie et principalement suivie, parce qu'à l'avantage d'être venue après toutes les autres, elle joint celui d'être l'ouvrage d'un homme plein de goût et de sagacité. M. D.; peu au fait, ainsi que presque tous les littérateurs français, des travaux classiques des étrangers, ignore que depuis Brotier, la société de Deux-Ponts a donné deux éditions de Tacite, l'une en 1779, l'autre en 1792; et qu'en 1801, M. Oberlin de Strasbourg a fait réimprimer Ernesti avec de nouvelles notes critiques. Une autre édition, dont j'ignore la date précise, a été publiée à Tubingue, par M. Hutten. Il est possible que M. Dambreville ne sache pas non plus que l'année dernière, M. Dahl de Rostock a publié sur cette vie d'Agricola, des *animadversiones criticæ*, qu'il eût pu consulter utilement. — Pour revenir au passage cité, il est aisé de voir que le mot *novissimi* embarrasse la phrase et le sens. J'approuve beaucoup la leçon de M. Oberlin : .... *sed deprehensi sunt. Novissimè res et extremo metu corpora defixere.... Res*, comme l'explique très-bien M. Oberlin, *sunt fortunæ, facultates.*



« Le reste est un ramas d'hommes lâches et effrayés  
 » qu'enfin vous avez *atteints*, non qu'ils se soient  
 » arrêtés pour vous *attendre* mais parce qu'ils ont  
 » été surpris *les derniers*, et que l'excès de leur  
 » frayeur les a comme enchaînés ici, pour vous y  
 » réserver une grande et signalée victoire. »

Dans ce même discours d'Agricola (§. 33), je trouve une phrase bien mal écrite : « Quant à moi, j'ai toujours eu pour principe, qu'un général et son armée ne pouvaient tourner impunément le dos : donc une mort glorieuse est préférable à une vie infâme ; et là est la sûreté où se trouve l'honneur. Or, il y aurait de la gloire à laisser la vie où finissent le monde et la nature. » Quelle oreille n'est pas choquée de ce son désagréable, ET LA EST LA *sûreté*... ! ce *donc* suivi de *or*, donne aux idées une marche trop froide et trop lente. Un général qui parle à son armée, sur-tout quand c'est Tacite qui le fait parler, doit montrer moins de logique et plus de chaleur. *Quod ad me adtinet, jam pridem mihi decretum est neque exercitus neque ducis terga tuta esse. Proinde et honesta mors turpi vitâ potior; et incolumitas ac decus eodem loco sita sunt: nec inglorium fuerit in ipso terrarum ac naturæ fine cecidisse.* N'était-il pas plus facile de traduire : *Le salut et l'honneur sont placés aux mêmes lieux, et il ne sera pas sans gloire d'avoir succombé là où finissent la terre et la nature.* Une citation plus longue fera mieux connaître le style de M. Dambreville. Je transcrirai une partie du discours de Calgacus aux Calédoniens qu'il mène au combat.

« Quand je réfléchis aux causes de cette guerre  
 » et à la position où nous sommes (1), une voix in-

---

(1) *Necessitatem nostram* est trop faiblement rendu. M. Desrenaudes : « La nécessité qui nous presse », ce qui est plus exact et bien plus énergique.

## 350 MERCURE DE FRANCE,

» térieure me crie (1) que cette journée et votre  
 » réunion (2) seront l'époque de l'affranchissement  
 » de toute la Bretagne: car nul de nous ici n'a en-  
 » core plié sous le joug, et plus d'asile pour nous,  
 » ni sur la terre, ni même sur la mer, d'où nous  
 » menace la flotte des Romains. Ainsi, ce parti  
 » de l'honneur pour les braves, les armes et les  
 » combats, voilà aujourd'hui le parti le plus sûr,  
 » même pour les lâches.

» Dans ces guerres qu'ils ont soutenues jusqu'ici  
 » contre les Romains avec des succès si divers,  
 » les Bretons voyaient en nous une ressource et  
 » des secours assurés, *parce que placés comme la*  
 » portion la plus noble de la nation dans le  
 » sanctuaire même de l'île, loin de toute terre as-  
 » servie, nos regards n'étaient pas même souillés  
 » par l'aspect contagieux de la tyrannie.

» Sur ces limites du monde et de la liberté,  
 » nous étions défendus par le profond lointain  
 » dans lequel la renommée nous montrait: car  
 » tout ce qui est inconnu en impose. Aujourd'hui  
 » la frontière de la Bretagne est franchie (3). Au-  
 » de-là plus de nations, rien que des rochers et  
 » des flots, et au-dedans, nous avons les Romains,  
 » de la tyrannie desquels ni soumission ni respect  
 » ne pourront nous garantir. Ces dévastateurs du  
 » monde, quand la terre manque à leurs brigand-

(1) Il n'y a rien dans le latin *de cette voix intérieure*: *magnus mihi animus est*. M. Desrenaudes a bien traduit: « une grande confiance est en moi.... ».

(2) *Consensumque vestrum*, signifie plutôt, je crois, *votre union* que *votre réunion*.

(3) Ce n'est point cela du tout. La frontière de la Bretagne était franchie depuis que Jules César avait fait entrer dans cette île la première armée romaine. (*Agricol. §. 13*). *Nunc terminus Britannicæ patet*, signifie, comme l'a bien vu M. Desrenaudes: « aujourd'hui les bornes de la Bretagne sont à découvert »

» dages, ils viennent *fouiller* les mers : avares ,  
 » si l'ennemi est riche ; ambitieux , s'il est pauvre ,  
 » ni l'Orient ni l'Occident ne peuvent les assouvir .  
 » *Uniques dans leur espèce*, l'indigence et la richesse  
 » irritent également leur cupidité. Dans leur per-  
 » fide langage , voler , égorger , piller , c'est gou-  
 » verner ; et dévaster un pays , c'est le pacifier... (1).

» Croyez-vous les Romains aussi braves dans la  
 » guerre qu'insolents dans la paix : grands par nos  
 » dissensions et nos discordes , c'est dans nos fautes  
 » qu'ils ont trouvé la gloire de leur armée , de cette  
 » armée , assemblage confus des nations les plus  
 » opposées , que le succès tient unies et qu'un revers  
 » dissiperait . . . . . Tout ce qui peut  
 » rendre les hommes invincibles est *à côté* de nous .  
 » Ils n'ont pas *eux* , des épouses qui les encou-  
 » ragent (3) ; des pères et des mères qui les *gour-*  
 » *mandent* après une déroute. La plupart ou n'ont  
 » pas de patrie ou n'ont pas la même. Enfin ils  
 » ne sont qu'une poignée d'hommes que les dieux ,  
 » pour nous les livrer , ont comme enfermés et en-  
 » chaînés ici , ou tout ce qui les entoure , tout ce  
 » qui s'offre à leurs regards , le ciel , la mer et les  
 » forêts les frappent d'étonnement et d'effroi .

» Ne vous laissez point intimider par tout ce  
 » vain appareil , par cet éclat de l'or et de l'ar-  
 » gent. Ce n'est pas tout cela qui défend et qui  
 » blesse : au milieu même de leurs bataillons ,

(1) Le latin est ici d'une remarquable énergie : *Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus IMPERIUM*, atque *ubi solitudinem faciunt PACEM* appellant. Dévaster un pays , me paraît bien loin de *solitudinem faciunt* , pour la force et le pittoresque de l'expression. M. Desrenaudes « réduire un pays en solitude , ils l'appellent paix ». Ce qui a force d'exactitude et de précision , est dur et presque ridicule.

(2) *Accendunt*, est bien plus qu'*encouragent*.

» nous trouverons des bras pour nous. Les Bre-  
 » tons reconnaîtront leur cause dans la nôtre.  
 » Les Gaulois se ressouviendront qu'ils furent  
 » libres, et à l'exemple des Usipiens, le reste des  
 » Germains les abandonnera. Après cela, plus  
 » rien à craindre d'eux ; il ne leur reste que des  
 » forts déserts, des colonies de vieillards, des  
 » *municipes* aigris, se débattant entre une sou-  
 » mission pénible et une domination injuste, etc. »

Presque tout ce morceau est écrit avec force et correction. Ces qualités manquent rarement à cette nouvelle traduction. Il est bien vrai que si partout on la comparait scrupuleusement au texte, on y trouverait plus d'une inexactitude, plus d'une phrase longue et traînante substituée à un mouvement vif et rapide ; plus d'une expression insignifiante et faible, à la place d'un mot énergique et hardi, mais il ne faut pas oublier que c'est sur Tacite que M. Dambreville traduisait, et que la concurrence des autres traductions a dû nécessairement nuire à la sienne ; car il y a une foule de passages que l'on ne peut bien rendre que d'une seule manière ; et quand un autre l'a trouvée, il faut absolument ou le copier, ou refaire mal ce qui avoit été bien fait.

Ω.





## VARIÉTÉS.

*Suite de la Notice sur La Harpe (1).*

Quoique M. de La Harpe se fût souvent élevé contre les drames, il en composa deux. En cédant au goût de son temps, il sut du moins se garantir des défauts qui semblent attachés à ce genre : il ne peignit point des malheurs obscurs avec emphase ; il ne chercha point à lier des intrigues romanesques ; il ne puisa point dans la nouvelle philosophie des sentimens exagérés et contraires à la nature ; il n'offrit point des images dégoûtantes, et ne poussa pas trop loin les idées lugubres. *Mélanie* a joui d'une grande réputation : comme elle entre dans ce Recueil, nous n'en parlerons que dans l'examen qui doit la suivre.

*Barnevel*, second drame de M. de La Harpe, est une imitation d'une pièce de M. Lillo, intitulée, *le Marchand de Londres*. Cette pièce n'a jamais été représentée. L'auteur anglais avait eu pour objet de peindre les excès et les crimes auxquels peut se porter un jeune homme lorsqu'il a le malheur de se lier à une femme corrompue. Les progrès rapides de la séduction sont tracés dans cette pièce avec beaucoup d'art. M. Lillo a présenté sans invraisemblance *Barnevel*, d'abord rempli de candeur et doué de toutes les qualités aimables de son âge, se livrant sans réserve aux caresses d'une femme perdue, et entraîné par elle jusqu'au crime affreux d'assassiner son oncle et son bienfaiteur. M. de La Harpe a très-bien profité des combinaisons de son modèle, qu'il a souvent embelli ; mais il s'est cru obligé, pour ne point blesser la décence de la scène française, d'adoucir le caractère de la femme qui séduit *Barnevel*, et de l'offrir comme une veuve qui a eu

---

(1) Voyez l'avant dernier numéro, article du Répertoire du Théâtre Français

## 354 MERCURE DE FRANCE,

une existence honnête, et qui, tombée dans la mauvaise fortune par la faute de son mari, s'est permis de honteuses ressources. Ce changement, dont on ne peut blâmer M. de La Harpe, puisqu'il prouve sa délicatesse sur les convenances théâtrales, dénature entièrement le fond de la pièce : on trouve peu vraisemblable qu'une femme qui conserve encore une apparence de retenue, puisse demander à son amant de l'enrichir par un assassinat ; la candeur de Barnevel ne doit-elle pas être révoltée de cette contradiction entre le caractère qu'il suppose à celle qu'il aime et cette effroyable proposition ? Dans l'auteur anglais, le jeune homme ne sent presque que l'amour physique ; il sacrifie tout à ses desirs effrénés : cette conception a beaucoup plus de vraisemblance. M. de La Harpe a très-bien saisi le caractère d'un premier amour : Barnevel, prêt à tomber dans l'abyme, a quelques soupçons sur la sincérité de sa maîtresse ; la manière dont il les lui témoigne est pleine de délicatesse et de candeur :

Ecoute, prends pitié de ce cœur qui t'adore :  
 On m'a dit... aujourd'hui l'on me disait encore  
 Que ton sexe, abusant de nos tendres erreurs,  
 Nous trompe quelquefois, même en versant des pleurs ;  
 Que la douceur aimable en tous ses traits empreinte  
 Sert à mieux déguiser l'artifice et la feinte :  
 Dois-je le croire ? Hélas ! faut-il s'accoutumer  
 A craindre des attraits qu'il est si doux d'aimer ?  
 Peut-on lorsque l'on plaît chercher un autre empire,  
 Lorsque l'on sait charmer, peut-on songer à nuire ?  
 A-t-on, par un contraste aussi vil qu'odieux,  
 La trahison dans l'ame, et l'amour dans les yeux ?  
 Je ne puis me prêter à cette horrible idée.

L'élégance soutenue de cette pièce en rend la lecture attachante ; les défauts ne pourraient se sentir qu'à la représentation.

Lorsque M. de Voltaire vint à Paris pour jouir du triomphe que les philosophes lui avaient préparé, M. de La Harpe, son élève, se crut obligé de lui rendre un

hommage public : il composa une petite pièce où , faisant allusion à l'universalité des talens de son maître , il suppose que les Muses sont en rivalité pour lui décerner des honneurs. Ce cadre assez commun est rempli avec esprit. On sent que Melpomène doit obtenir la préférence ; aussi l'auteur lui fait-il passer en revue les tragédies de Voltaire. Il était plus difficile de faire parler Thalie : M. de La Harpe se tire fort adroitement de cet embarras ; la Muse de la comédie se borne à dire :

Ce fut par passe-temps qu'il me rendit visite :

Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite ;

J'aime les Euphémons , je leur applaudis fort ,

Et mon ami Préville est charmant dans Friport :

Je conserve les fruits de sa plume immortelle.

Je conviens qu'avant moi d'autres doivent passer :

Je vous laisse briguer les palmes les plus belles ;

Mais , Nanine à la main , je prétends l'embrasser.

M. de La Harpe a encore fait une petite comédie pour l'inauguration de la nouvelle salle : on y trouve une gaieté franche et naturelle qui laisse penser qu'il aurait réussi dans ce genre s'il s'y était consacré.

On aurait peine à croire que l'auteur , toujours occupé de discussions sérieuses ou de conceptions tragiques , eût pu obtenir des succès dans ces pièces légères , fruits de l'enjouement et de l'esprit de société ; cependant il se distingua par des pièces fugitives , où l'on remarque de l'aisance , de la finesse , et ce ton d'aménité qu'il ne conserva pas toujours en écrivant en prose. Il composa aussi de petits poèmes dans lesquels il déploya une imagination riante , et montra cette élégance facile qui paroissait étrangère à son talent. L'Ombre de Duclos est celui de ces poèmes qui fit le plus de bruit dans le temps. M. de La Harpe voulut attaquer ses ennemis , et tourner en ridicule quelques mauvais auteurs. En exécutant le premier de ces projets il fut injuste envers M. Clément et l'abbé Aubert , qui ne méritaient pas d'être confondus avec les barbares imitateurs de Shakespéar , ni avec les

poètes de coteries qui briguaient de petits succès sur les traces de Dorat. En s'élevant contre ceux qui hâtaient l'époque de la décadence de notre littérature, il fut, comme à son ordinaire, inspiré par la raison et par le goût. Le caractère caustique de Duclos, sa gaieté, sa franchise qui ne se démentit jamais, fournissaient au poète des couleurs assorties à son sujet. Il suppose que l'académicien se trouve dans les Champs-Élysées avec l'abbé de Bois-Robert, ce convive aimable dont la principale fonction était d'égayer le cardinal de Richelieu : la conversation s'engage entre eux sur les auteurs du dix-huitième siècle ; Duclos propose à l'abbé de lui faire voir une de ces audiences qu'il donnait aux gens de lettres en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française : Bois-Robert trouve l'idée piquante ; et l'illusion, dont le poète fait un usage très-heureux comme personnage allégorique, facile à Duclos les moyens de jouer cette comédie.

On voit Duclos sur un grand fauteuil noir  
 Dans l'entre-sol, sombre et triste manoir  
 Où doit loger monsieur le secrétaire.  
 Là fourmillait tout l'essaim littéraire :  
 L'un apportait sa nouvelle grammaire,  
 L'autre un roman, l'autre des almanachs,  
 L'un des sermons, l'autre des opéras,  
 Et celui-ci son recueil d'héroïdes,  
 Et celui-là ses drames insipides,  
 Drames en prose, et traduits et vendus  
 En Allemagne, et des Français peu lus,  
 Mais enrichis de fleurons et d'estampes,  
 Malgré Voltaire appelés *cul-de-lampes* ;  
 Couverts de points de l'un à l'autre bout,  
 Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,  
 Points éloquens qui font si bien entendre  
 Ce que l'auteur n'a pas l'esprit de rendre ;  
 C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,  
 Et le génie est l'art de ponctuer.

Ces derniers vers rappellent la manie des auteurs de drames qui, dans l'impuissance de terminer leurs



phrases , mettaient plusieurs points ; ce qui aux yeux des amateurs de ce mauvais genre passait , ou pour des réticences pleines de sens , ou pour des sentimens trop énergiques pour pouvoir être exprimés par des paroles. Cet abus , dont M. de La Harpe s'est en vain efforcé de montrer le ridicule , a été porté à l'excès par quelques orateurs modernes , qui croyaient ajouter de la force à leurs discours en plaçant au milieu de chaque phrase trois ou quatre points d'exclamation.

Le poète fait le portrait de Dorat d'une manière très-plaisante : il le représente cherchant vainement à exprimer des passions qu'il ne sent pas ; et en deux vers , aussi frappans par leur précision que par leur tournure piquante , il peint sa gaieté affectée :

Avec effort sa bouche travaillant ,

S'ouvre pour rire , et se ferme en bâillant.

M. de La Harpe revient ensuite sur les drames modernes et sur les imitations de Shakespear ; Molière , Despréaux et Racine , en voyant le défenseur de ces monstres littéraires , tombent dans ce rire inexprimable si bien décrit par Homère. Le poète peint l'étonnement de La Fontaine lorsqu'il écoute cette doctrine dont il n'a jamais eu aucune idée.

Pour le bon La Fontaine ,

Il contemplait ce rare énergomène

D'un regard fixe , immobile , enchanté ;

Il jouissait avec tranquillité ,

La bouche ouverte , et la mine ébahie ,

N'ayant rien vu de semblable en sa vie.

Ce portrait si frappant et si élégamment tracé , peut donner une idée de l'enjouement qui règne dans ce poème. Le seul homme avec lequel le poète perd ce ton de gaieté , est Linguet , son ennemi implacable. Il faut se rappeler les persécutions dont M. de La Harpe fut l'objet pour excuser ce passage , beaucoup plus dans le genre de Juvénal que dans celui d'Horace. Parmi les poésies fugitives de l'auteur , il en est plusieurs qui sont dignes d'être remar-

quées , mais que le défaut d'espace ne nous permet pas de citer. On y trouve deux épîtres , l'une au Tasse , l'autre d'Horace à Voltaire , dont l'élégance et la noble aisance rendent la lecture très-agréable.

M. de La Harpe voulant mettre en vers français un poëme épique , choisit la Pharsale , que Marmontel avait déjà traduite , et qui dans un temps de décadence avait trouvé beaucoup de lecteurs : il paraît que des occupations plus importantes détournèrent l'auteur de ce travail ; il n'acheva que le premier et le septième chants. Les suppressions qu'il s'est permis de faire sont dictées par le goût ; quelquefois il resserre des pensées trop étendues , quelquefois il développe celles qui ne sont qu'indiquées : le soin constant qu'il met à ne pas interrompre le fil des idées , à suivre la marche du poète , et à ménager les transitions , produit cet heureux effet que l'on ne s'aperçoit point des changemens qu'il a cru devoir faire. Le poëme de Lucain gagnerait beaucoup si M. de La Harpe avait pu continuer le travail dont il n'a publié que deux fragmens. La peinture des présages sinistres qui précèdent les guerres civiles est une de celles que l'imitateur a le mieux rendues. Lucain , après avoir tracé tous les phénomènes qui menacent Rome de la perte de sa liberté , donne le dernier coup de pinceau à ce tableau lugubre en faisant paraître Sylla et Marius , qui la première fois s'unissent pour déplorer les maux de la patrie. Le poète latin n'emploie que trois vers pour offrir cette image terrible ; M. de La Harpe la présente dans tous les détails de son effrayante beauté.

Les mânes de Sylla dans les champs s'élevèrent ,  
D'une voix lamentable annonçant le malheur :  
Du soc de la charrue on dit qu'un laboureur  
Entr'ouvrit une tombe , et , saisi d'épouvante ,  
Vit Marius lever sa tête menaçante ,  
Et , les cheveux épars , le front cicatrisé ,  
S'asseoir pâle et sanglant sur son tombeau brisé.

Le même goût pour les ouvrages des anciens , porta

M. de La Harpe à traduire quelques fragmens de Lucrèce, et la première Elégie de Tibulle. On trouve dans cette dernière pièce, une poésie douce et élégante : dans le fameux morceau , *Te spectem suprema mihi cum venerit hora* , le traducteur semble partager la mélancolie de son modèle.

M. de La Harpe travailla presque toujours à des journaux littéraires , genre d'occupation qui fait souvent beaucoup d'ennemis. Dans une pareille position , il faut avoir grand soin de ne pas donner prise sur soi : la vengeance est un plaisir que l'amour propre humilié ne se refuse jamais. Malheureusement pour M. de La Harpe , il fit une traduction de Suétone avec tant de rapidité , qu'il n'eût pas le temps de la revoir : il y laissa quelques contre-sens ; ses ennemis ne perdirent pas cette occasion de l'humilier. On examina cet ouvrage avec une exactitude minutieuse , on compara chaque phrase de l'auteur original avec la version , et à force de travail on parvint à y trouver une trentaine de passages mal rendus , ce qui n'eût pas été reproché à tout autre traducteur , sur-tout si son ouvrage eût été aussi bien écrit que celui de M. de La Harpe. Ce dernier avoua noblement son tort ; il convint de quelques fautes , et il ne chercha point à les justifier par de mauvais raisonnemens. Malgré une franchise si rare , cet ouvrage négligé nuisit beaucoup à sa réputation : il avait fourni à ses adversaires des armes contre lui , et ce n'est pas dans ces sortes de luttes que l'on épargne les vaincus. Cependant cet échec ne lui ayant fait rien perdre de son assurance ordinaire , on se laissa de critiquer sa traduction , et l'on ne se souvint que de ses autres titres à l'estime des connaisseurs. Nous ne parlerons pas de l'Histoire générale des Voyages , spéculation de libraire à laquelle il consentit à donner son nom ; l'ordre qu'il a introduit dans cette compilation , prouve sa grande aptitude au travail. Nous sommes pressés d'arriver au livre qui a mis le sceau à sa réputation , et qui , de l'aveu

de ses ennemis même, lui a valu au commencement du dix-neuvième siècle, le titre de Quintilien français.

M. Marmontel avait eu pour objet, en composant ses *Éléments de Littérature*, de rendre les connaissances littéraires familières aux femmes et aux gens du monde dont l'éducation avait été négligée. A cette époque, les études profondes n'étaient plus à la mode; on ne voulait trouver dans la culture des lettres qu'un amusement et qu'une distraction; les hommes, après avoir passé quelques années dans les collèges où l'enseignement était dégénéré, oubliaient en entrant dans la société les choses qu'ils avaient apprises, et ne continuaient pas des travaux auxquels ils ne s'étaient livrés que superficiellement. Cependant il était du bon ton de s'ériger en juge de tous les ouvrages d'esprit. Pour donner quelque motif aux jugemens que l'on voulait porter, il était donc nécessaire de connaître au moins les élémens, et d'avoir une idée des grands modèles, ne fût-ce que pour en faire des objets de comparaison. M. Marmontel recueillit dans son ouvrage tout ce qu'un homme bien élevé ne doit pas ignorer en matière de littérature. Des détails intéressans, des anecdotes piquantes, beaucoup de précision et de clarté, un style toujours agréable quoique un peu uniforme, lui procurèrent un grand nombre de suffrages. Cependant son livre ne conserva point la réputation qu'il avait acquise d'abord; on le consulta plutôt qu'on ne le lut de suite. L'ordre alphabétique substitué à l'ordre naturel des matières nuit au travail de ceux qui veulent s'instruire sérieusement; ils sont obligés d'aller sans cesse d'un volume à l'autre pour suivre la filiation des objets dont l'auteur les entretient. M. Marmontel cherche à justifier cette distribution qui sous l'apparence de l'ordre offre réellement la plus grande confusion, en disant qu'il a voulu ménager les personnes pour lesquelles il a composé son ouvrage, et leur donner sans aucune fatigue les moyens de prendre et de quitter le livre dans leurs momens de loisir. Cette raison manque de justesse, parce que les personnes les plus légères,

lorsqu'elles se décident à lire , cherchent toujours un ordre quelconque qui leur épargne le soin de classer leurs idées , et qui leur fournisse des points de ralliement , quand elles réfléchissent à ce qu'elles ont lu ; or , le plan de M. Marmontel ne soulage point leur paresse , et ne leur offre que des résultats partiels et isolés dont il leur est impossible de profiter. Cet ouvrage , que l'auteur voulait rendre classique , n'est pas d'ailleurs exempt de paradoxes et de jugemens contraires au bon goût.

La carrière dans laquelle est entré M. de La Harpe est beaucoup plus vaste , et beaucoup plus brillante. Il cherche non-seulement à donner aux personnes peu instruites les connaissances indispensables , mais à entretenir les savans des objets de leurs études. Dans son plan , dont l'idée seule annonce une science littéraire immense , il embrasse tous les âges où les lettres ont fleuri : chaque production célèbre est examinée , analysée et discutée ; l'auteur en cite les beautés , en relève les défauts , fait valoir les idées justes , combat les sophismes , et fait sortir les règles de tous les genres de littérature de l'examen raisonné qu'il fait de chaque chef-d'œuvre : méthode bien supérieure à celle de M. Marmontel qui , à l'exemple des auteurs de rhétoriques , commence par définir sèchement la règle dont ensuite il fait des applications. Ce n'est qu'en lisant le Cours de Littérature de M. de La Harpe que l'on peut se faire une idée du talent particulier dont il était doué pour rendre compte d'un ouvrage littéraire , et pour l'apprécier à sa juste valeur de quelque genre qu'il fût. On n'y remarque jamais ces traces de fatigue et de dégoût que l'on trouve ordinairement dans les livres de longue haleine , où il paraît impossible que l'auteur possède également toute sa matière : M. de La Harpe examine la multitude énorme d'ouvrages dont il doit parler , avec la même fraîcheur de goût et d'imagination. On partage le plaisir qu'il semble éprouver en se livrant à des recherches littéraires , objets de sa passion toujours constante. On le suit dans ses

études , dans ses jouissances ; son admiration est si naturelle , ses critiques si franches , son discernement si juste , que l'on ne peut s'empêcher de prendre part à ses sensations , et d'adhérer à ses jugemens.

Ce qui distingue éminemment M. de La Harpe des auteurs modernes qui ont écrit sur la littérature , c'est qu'il prend toujours le ton des ouvrages dont il rend compte ; mérite qu'on ne remarque chez les anciens que dans Cicéron , Quintilien et Longin. S'il parle de l'Iliade d'Homère , vous le voyez emprunter les riches couleurs de ce père de la poésie pour peindre les impressions que le lecteur reçoit ; l'aridité de la critique disparaît , il ne reste que l'effet d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain sur une imagination poétique. S'il parle de Démosthène et de Cicéron , tous les grands intérêts d'Athènes et de Rome sont reproduits par une plume éloquente ; vous vous reportez aux circonstances qui ont inspiré ces deux grands orateurs , vous les voyez placés dans leur véritable cadre , et vous admirez leurs discours traduits avec autant de fidélité que d'énergie dans la langue moderne. S'il parle de Tacite , vous êtes tout-à-coup transporté sous les empereurs , vous entrez dans les mystères de la politique sombre de Tibère , et vous frémissiez au récit des crimes de Néron ; le style du critique devient serré et concis comme celui de l'historien romain. M. de La Harpe arrive-t-il aux siècles de François I<sup>er</sup>. et de Louis XIV ? il badine avec Marot , il s'élève avec Malherbe , il fait sentir les beautés de l'incomparable Racine , il raisonne avec Pascal , il imite les graces insinuates de Fénelon , il s'attendrit aux exhortations touchantes de Massillon ; et , dans l'impuissance de prendre le ton de Bossuet , il approche du moins par un style plus nerveux et plus soutenu , de l'énergie et de la vigueur du plus grand des orateurs chrétiens.

On a fait cependant quelques reproches fondés à l'auteur de ce livre. La littérature ancienne et le siècle de Louis XIV qui forment un ensemble très-régulier , présentent une

suite de jugemens avoués par le goût , à l'exception de quelques opinions hasardées sur l'Odissée et sur l'Enéide , d'une admiration trop forte pour les poèmes lyriques de Quinault, et d'une prévention que M. de La Harpe conserva toujours contre Pierre Corneille. Lorsque l'auteur arrive au dix-huitième siècle , il n'est pas aussi heureux dans l'économie de son ouvrage : quelques articles ne sont pas assez développés , d'autres paraissent surchargés de détails inutiles. Tels sont dans ce dernier genre le jugement sur la préface que Diderot a mise à la traduction de Sénèque et l'analyse des comédies de Fabre d'Eglantine. Nous ne nous reportons peut-être pas assez au temps où écrivait M. de La Harpe pour le juger sous ce rapport. Diderot , l'un des patriarches de la philosophie moderne , avait une multitude de partisans qui le considéraient comme un homme très-éloquent et comme un profond raisonneur ; il fallait donc que M. de La Harpe relevât avec détail ses bévues et ses sophismes , et prouvât que sa prétendue éloquence n'était qu'un faux enthousiasme : un jugement moins développé n'aurait convaincu aucun des lecteurs ; une discussion approfondie pouvait seule les faire revenir de leur méprise. Pendant la révolution , Fabre d'Eglantine avait été admiré comme un autre Molière ; son style incorrect , barbare et quelquefois inintelligible , passait pour être le véritable style de la comédie. Il était donc nécessaire que M. de La Harpe analysât ses pièces avec soin pour en faire remarquer toutes les absurdités ; et peut-être ces articles ne nous paraissent-ils aujourd'hui superflus que parcequ'ils ont produit leur effet.

Ce livre devenu classique est trop généralement connu , pour que nous entrions dans plus de détails. On y remarque des morceaux isolés , dans lesquels l'auteur combat les principes révolutionnaires avec toutes les armes de l'éloquence et de la dialectique ; il s'étend aussi sur la religion ; il parle des Pères de l'église grecque et latine , en les considérant sous les rapports de la doctrine et de la littérature ; et dans ces discussions intéressantes , il s'élève

quelquefois jusqu'à la hauteur de nos orateurs de la chaire.

Cette religion , à laquelle il avait été rappelé par la réflexion et par le malheur , qu'il a défendue avec tant de zèle dans un moment où elle était un motif de proscription pour ceux qui la professaient , a été pour M. de La Harpe une source de consolations dans les maux qui ont troublé la fin de sa vie. Accablé d'infirmités , il a souffert avec calme les persécutions et les outrages de ses ennemis : l'impression d'une ancienne correspondance avec le grand duc de Russie sembla redoubler leur rage ; on ferma les yeux sur une multitude de détails intéressans et utiles pour l'histoire des lettres ; et l'on ne remarqua que quelques jugemens trop peu ménagés. M. de La Harpe ne fit aucune réponse aux injures qui furent dirigées contre lui ; et ses ennemis s'irritèrent encore plus de sa modération , qu'ils ne se seraient irrités d'une réplique violente.

En l'accusant d'hypocrisie , ils prouvèrent qu'ils n'avaient aucune connoissance du cœur humain , et qu'ils pouvaient lire sans comprendre. Nous le répétons , la force de logique qui distingue particulièrement tous ses écrits tenait à une parfaite conviction , même lorsqu'il était dans l'erreur : son aversion pour les sophistes , va presque jusqu'à la colère ; tout principe faux le révolte en littérature comme en morale , et le peu de ménagement qu'il garde ne laisserait aucun doute sur la franchise de son caractère , lors même que la clarté de son style ne prouverait pas combien il était éloigné de toute espèce de fausseté. Les ennemis de M. de La Harpe n'ont pu nier que son talent n'eût pris de nouvelles forces depuis sa conversion , et dans un âge où l'esprit a plus de disposition à baisser qu'à croître ; or , il est contre la nature que l'hypocrisie augmente jamais le talent d'un écrivain. Si le contraire pouvait arriver une seule fois , quelle ressource resterait-il à la vérité ? M. de La Harpe , par sa conduite , a de nouveau prouvé la profondeur et la justesse de cette grande pensée de Bacon sur la religion. « Un peu de philosophie en éloigne ; beaucoup de philosophie y



» ramène. » D'ailleurs l'hypocrisie a toujours un intérêt qui la porte à tromper les hommes ; sans ce motif il est absurde de concevoir l'existence de ce vice : or, quel intérêt M. de La Harpe avait-il à affecter la piété au milieu des destructeurs de la religion ? quelle jouissance pouvait-il trouver à être livré à toute sorte de persécutions , quand il aurait pu parvenir aux honneurs et aux emplois en conservant ses anciennes erreurs ? Il serait trop ridicule de chercher à prouver que l'hypocrisie n'a jamais fait de martyrs.

Avec de vastes connaissances et un grand talent , M. de La Harpe ne parvint pas à la fortune dans un siècle où la manie des lettres fit à ceux qui les cultivaient tant de protecteurs parmi les grands du jour ; mais s'il ne sut pas se faire des partisans zélés sous le règne de la philosophie qu'il professait , et qui était généralement répandue , il trouva des amis dévoués dans les dernières années de sa vie : s'il fallait une nouvelle preuve de sa sincérité , on la trouverait dans ce rapprochement. Une certaine roideur de caractère qui ne put être adoucie que par la religion , en le privant des avantages que son mérite devait lui procurer , ne fit réellement tant qu'à lui-même ; les Français n'ont pas le droit de la lui reprocher , puisqu'ils doivent à cette inflexibilité le ton hardi et vrai qui règne dans le Cours de Littérature : ouvrage qui rendit aux grands principes leur ascendant ; ouvrage qui fera dans tous les temps le désespoir des hommes qui composent leur poésie pour leurs ouvrages , et qui , désespérant de pouvoir rivaliser avec les bons écrivains , essayent sans cesse de changer les règles du goût pour obtenir des applaudissemens passagers.

Pendant sa proscription , M. de La Harpe s'était occupé de plusieurs ouvrages : il a traduit une grande partie de la Jérusalem délivrée , commencé un poëme sur la religion , et une histoire du fanatisme révolutionnaire. Le seul ouvrage qu'il ait achevé à cette époque est la

traduction du Psautier , précédée d'un discours plein d'érudition et de goût.

Sous un gouvernement qui a rendu à la France le repos et la prospérité , M. de La Harpe vivait dans la retraite avec quelques amis , et travaillait aux ouvrages dont nous venons de parler , lorsqu'une maladie longue et douloureuse l'enleva aux lettres le 11 février 1803.

*Suite des Souvenirs de Félicie.*

MADAME de\*\*\*\* et la maréchale de Luxembourg , sont les personnes de la société qui attachent le plus d'importance à l'élégance des manières et à ce qu'on appelle *usage du monde* et *un bon ton*. Mais la première est souvent ridicule , parce qu'elle pousse la politesse jusqu'à l'affectation , et la décence jusqu'à la prudence. La maréchale , avec les mêmes opinions , est aimable , parce qu'elle a plus d'aisance et moins de gravité. Quand on manque à l'étiquette ou qu'on emploie une mauvaise expression , mad. de \*\*\*\* s'indigne et méprise ; dans le même cas , la maréchale plaisante et se moque. Les gens les moins spirituels bravent avec avantage les critiques sérieuses de mad. de \*\*\*\* , les rieurs sont de leur côté ; tout le monde craint les censures épigrammatiques de la maréchale : dans les choses de ce genre , les sentences solennelles ne produisent aucun effet ; mais les moqueries , assez plaisantes pour être citées , sont des arrêts sévères , on n'en rappelle point.

L'élégance dans le style , dans les discours et dans les manières , est assurément une chose fort désirable : c'est la noblesse des graces ; mais l'affectation en éloigne autant que la grossièreté. Il me paraît tout simple qu'une femme évite d'employer de certaines expressions ; cependant elle doit cacher ce soin : montrer du scrupule à cet égard , c'est , en se piquant d'une extrême délicatesse , manquer à la fois d'esprit et de goût. Mad. de \*\*\*\* a fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte* , ce qui l'a

mise ces jours-ci dans un singulier embarras. Le baron de Besenval disait à M. le duc de \*\*\*, qui arrivait à Versailles après une absence de six mois : je vais vous mettre au courant ; ayez un habit puce , une veste puce , une culotte puce , et présentez-vous avec confiance ; voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour.

Cette plaisanterie a eu du succès. Mad. de \*\*\*\* voulant hier la conter , s'est étourdiment engagée dans ce récit ; mais aussitôt s'apercevant qu'il fallait dire le mot fatal *culotte* , elle s'est tout à-coup arrêtée après avoir prononcé seulement la première syllabe. Cette réticence a paru beaucoup plus gaie que l'histoire. Mad. de \*\*\*\* rougissait , s'embarrassait , se confondait ; et M. d'Osmond , avec sa bonhomie et sa distraction ordinaire , a dit , en la regardant d'un air étonné , appar emment que madame attache à ce mot une idée particulière : point du tout , a repris quelqu'un , c'est au contraire que madame n'en peut *détacher* une idée très-naturelle. N'eût-il pas mieux valu ( sur-tout à 45 ans ) conter tout bonnement une chose si simple ?

J'aime cent fois mieux la manière de parler du marquis de \*\*. On sait qu'avec beaucoup d'esprit naturel , il a le langage le plus bizarre ; il semble qu'il n'ait jamais pris la peine non-seulement de lire , mais d'écouter la conversation ; il ne sait que confusément la signification des mots , ce qui lui donne la plus singulière impropriété d'expression. C'est ainsi que pour louer la douceur du regard de sa belle-sœur , il dit que ses yeux ressemblent à une culotte de velours noir : ce langage me plaît infiniment mieux que celui de mad. de \*\*\*\*.

Cette dernière est très-passionnée pour Voltaire , et cette personne qui ne pourrait dire *culotte* , sans s'évanouir , parle avec ravissement des ouvrages les plus licencieux. Elle a une pendule dont les ornemens représentent les heures personnifiées , et le temps. Au bas de cette dernière figure , mad. de \*\*\*\* a fait graver ce vers de Voltaire :

Tout le consume et l'amour seul l'emploie.

Pensée très-fausse et très-choquante. Quoi donc , la cha-

rité, la bonté, l'amitié, la vertu ne savent pas employer le temps !... *l'amour seul* !... Quelle sentence ! et comment une femme ose-t-elle la recueillir et l'étaler dans son cabinet ? Mad. de \*\*\*\* citait hier, avec enthousiasme, des vers de Voltaire, que je n'aime pas du tout, parce que je préfère la vérité à l'élégance. Voici ces vers :

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste ;

Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste :

Le conquérant est craint, le sage est estimé,

Mais le bienfaisant charme et lui seul est aimé.

Tout est faux dans ces vers. *L'héroïsme ne consiste point à être bienfaisant*, car soulager les infortunés est un devoir quand on le peut ; et un guerrier qui aurait le malheur de n'être pas charitable, n'en serait pas moins un héros s'il faisait de grandes actions utiles à son pays. La sagesse peut être sérieuse, mais elle n'a rien de triste, puisqu'elle met à l'abri des peines les plus sensibles. On n'est point juste quand on est dur, parce que l'indulgence et la bonté font partie de la véritable justice ; mais cette justice-là n'est pas connue des philosophes. Voici une belle et touchante définition du juste et de la justice.

« L'homme juste ne doit pas toujours demander ni ce  
 » qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a  
 » des temps malheureux où c'est une cruauté et une  
 » vexation d'exiger une dette, et la justice veut qu'on ait  
 » égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état  
 » de celui qui doit... La justice n'est pas toujours inflexible ;  
 » elle ne montre pas toujours un visage austère ; elle doit  
 » être exercée avec quelque tempérament, et elle devient  
 » inique et insupportable quand elle use de tous ses droits.  
 » La raison, qui est son guide, lui prescrit de se relâ-  
 » cher quelquefois ; et la bonté qui modère sa rigueur  
 » extrême, est une de ses parties principales. Il est mani-  
 » feste que la justice est établie pour entretenir la société  
 » parmi les hommes ; or si nous entrions dans la vie  
 » humaine avec cette austérité invincible, qui ne veut  
 » jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout  
 » le

» le monde rompit avec nous , et que nous rompiussions  
 » avec tout le monde. Comme la faiblesse commune de  
 » l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les  
 » uns les autres en toute rigueur , il n'y a rien de plus  
 » juste que cette loi de l'apôtre : *supportez-vous mutuelle-*  
 » *ment en charité et portez le fardeau les uns des autres ;*  
 » et cette charité et facilité , qui s'appelle condescendance  
 » dans les particuliers , est ce qui s'appelle clémence dans  
 » les grands et dans les princes. Ceux qui sont dans les  
 » hautes places ne doivent pas se persuader qu'ils soient  
 » exempts de cette loi ; au contraire , la justice leur or-  
 » donne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter  
 » ce noble fardeau du genre humain , les faiblesses insé-  
 » parables de notre nature , font une partie de leur charge ,  
 » et qu'ainsi rien ne leur est plus nécessaire que d'user  
 » quelquefois de condescendance. »

*Sermon de Bossuet pour le dimanche des rameaux.*

Voilà ce qu'ils est beau de penser et ce qu'il est utile de  
 dire ! mais cela est puisé dans la véritable , dans l'unique  
 source de la morale. Voilà des préceptes bienfaisans et  
 des définitions instructives ! Où en serions-nous , si les  
 puissans de la terre se persuadaient que la justice est natu-  
 rellement unie à la dureté , et qu'un roi juste peut être  
 inhumain ?... La religion seule sait nous élever , nous  
 perfectionner sans nous enorgueillir ; elle nous apprend  
 que nous ne suivons que les devoirs que nous impose la  
 justice , quand nous sommes indulgens , sincères , chari-  
 tables , quand nous obéissons avec fidélité aux commande-  
 mens du juge suprême , qui est à la fois notre créateur et  
 notre maître ; car la reconnaissance et l'entière dépendance  
 doivent produire la parfaite soumission : aussi l'écriture  
 n'appelle-t-elle l'homme le plus éminemment vertueux  
 que *le juste* ; expression admirable , qui , en nous pré-  
 servant de l'orgueil , nous donne une idée sublime de la  
 justice , et nous impose une obligation plus indispensable  
 de nous attacher à la vertu.

D. GENLIS.

A a

## S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

*La Harpe mystérieuse , ou les Lutins , comédie en un acte.*

L'auteur de cette prétendue comédie a plus d'un reproche à se faire , et son premier tort est d'avoir travesti un conte de madame de Genlis. A cette faute , qui n'a pas dû disposer le public à l'indulgence , se joint celle encore plus grave d'avoir entièrement méconnu le genre du théâtre où il exposait sa production. Les lutins , les fantômes , les ombres , suivant leur importance et leur dignité , sont admis à l'Opéra , ou relégués aux Boulevards. Le Vaudeville ne peut s'élever assez haut , ni ne doit descendre assez bas pour leur offrir un asyle , et il peut dire *qu'il n'a mérité*

Ni cet excès d'honneur , ni cette indignité.

De la gaieté , des couplets tant soit peu malins , l'esprit et l'anecdote du jour , voilà quel est son lot ; s'il veut sortir de ce cercle , les sifflets d'abord , et ensuite la solitude encore plus terrible , le punissent bientôt de son usurpation. Ainsi la pièce nouvelle était jugée par son titre seul , et l'on pouvait d'avance annoncer sa chute. Nous pourrions aussi , et nous devrions peut-être nous contenter de consigner ici son extrait mortuaire. La nature de ce journal ne comporte l'analyse que des ouvrages qui peuvent amener quelques réflexions utiles aux progrès de l'art. La farce n'est pas de son domaine , et l'on peut assimiler à la farce tout ce qui s'en rapproche par une nullité complète , ou par la subversion de tous les principes. Cependant , comme il paraît que , d'après un usage assez ordinaire au Vaudeville , on s'obstine à reproduire ce malheureux avorton , quoique marqué du sceau de la réprobation , nous allons arrêter quelque temps sur lui les regards de nos lecteurs.

Un jeune homme prêt à épouser une de ses parentes ,

imagine, pour mieux connaître sa future, de s'introduire sous la forme de revenant dans le château qu'elle habite. Mais un domestique qu'il a mis dans la confidence de ce beau projet, n'a rien de plus pressé que d'en avertir la demoiselle. Amélie, c'est son nom, est très-piquée de cette épreuve, et de concert avec son père elle trouve plusieurs moyens d'effrayer celui qui veut faire peur aux autres. Elle sait qu'il a l'imagination encore frappée de la perte récente qu'il vient de faire de Rosalie, sa première maîtresse; et que les sons de la harpe sur-tout irritent la sensibilité de ses nerfs. C'est sur ces données qu'Amélie bâtit son plan. D'abord elle se place derrière un panneau qui s'ouvre et se ferme à volonté, et après lui avoir fait persuader qu'il n'existait pas de harpe dans le château, elle lui fait entendre sur cet instrument une romance qu'il avait composée pour Rosalie. Bientôt le panneau se retire et lui laisse voir la harpe, et Amélie elle-même, déguisée en grand fantôme blanc. Après l'avoir ainsi lutiné, elle se découvre, et lui donne sa main.

Dans cette analyse rapide, mais qui suffit pour faire voir toute l'extravagance du plan, nous avons fait grâce à nos lecteurs de plusieurs méchans quolibets. Ainsi le valet que le nouveau Léandre a mis dans sa confidence, dit en comptant l'argent qu'il en a reçu, que ce revenant est pour lui un *revenant bon*. Nous ne parlons pas non plus d'une scène pillée entièrement dans le *Tambour nocturne*. L'auteur, qui a cru sans doute que les spectateurs ne connaissent pas la pièce de Destouches, introduit sur la scène un cocher, un maître d'école, et deux autres domestiques, qui commencent par faire les esprits forts, et qui, bientôt, se sauvent à toutes jambes à la vue du revenant, enveloppé dans un drap et armé d'une torche. Cette misérable farce, et celle du panneau, ont été accueillies par des huées générales, et la pièce entière nous a paru tellement dépourvue d'idées, de sens, et même d'esprit, qu'il n'est pas facile de déterminer qui l'on doit plaindre le plus, de l'auteur, des comédiens, ou du public.

## A N N O N C E S.

**Sphère métrique** ou les nouvelles mesures de la république française, présentées dans leur rapport immédiat avec la distance de l'équateur au pôle, leur prototype universel, et exprimées chacune dans leurs chiffres primitifs ; pour servir d'introduction à l'étude de cette nouvelle partie des connoissances humaines ; par Aubry, Géomètre. Prix : 2 fr., coloriée.

A Paris, chez l'auteur, rue de l'Hirondelle, n°. 30 ; Jean, marchand d'estampes, rue Saint-Jean-de-Beauvais ; Bailly, libraire, rue Saint-Honoré, Barrière des Sergens, et Dubroca, libraire, rue de Thionville.

Ce tableau, qui est supérieurement gravé et qui peut faire un très-joli ornement de cabinet, nous a paru fort ingénieux ; on croit apercevoir dans sa construction le premier anneau de la chaîne métrique, si nécessaire aux sciences, aux arts et au commerce, et la source commune d'où sortent toutes les unités usuelles des mesures et des poids ; on ne peut que savoir gré au citoyen Aubry de ses efforts continuels, pour faire aimer cette brillante conception de nos premiers savans, qu'il a si bien développée dans son Barème synoptique des poids, annoncé dans cette feuille il y a quelque temps.

De la Taupé, de ses mœurs, de ses habitudes et des moyens de la détruire ; par Antoine-Alexis Cadet-de-Vaux, membre des sociétés d'agriculture de la Seine, de Seine et Oise, du Doubs, du Gers, de Roanne ; académies des sciences, galvanique, de médecine, de pharmacie, philanthropique, d'émulation du Haut-Rhin ; des sciences et arts des Deux-Sèvres ; des sciences, arts et belles-lettres de Dijon ; des sciences, lettres et arts de Nancy, de Douay ; du lycée du Gard ; d'académies et sociétés savantes étrangères.

A Paris, au bureau du journal d'Economie rurale et domestique, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, n°. 321 ; et chez Gérard, libraire, rue Saint André-des-Arcs, n°. 44. Un vol. in-12, avec 8 gravures. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

**Nouveaux Mémoires historiques sur la guerre de sept ans ;** par M. de Retzow, ancien capitaine au service de Prusse, traduits de l'allemand. Deux gros volumes in-8°. Prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste.

On en a tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin ; prix : 24 fr., et 28 fr. par la poste.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, quai Voltaire, n°. 2 ; à Strashourg, même maison de commerce, grand' rue n°. 15.

Les Mémoires de M. de Retzow, mettent dans un nouveau jour et les principaux événemens de la guerre de sept ans, et le caractère personnel du grand Frédéric. On y trouve une multitude d'anecdotes piquantes et neuves sur ce grand homme, et sur plusieurs personnages remarquables par le rôle qu'ils ont joué durant la guerre de sept ans.

Ces Mémoires, publiés d'abord en langue allemande, ont fait une grande sensation en Allemagne ; ils seront sans doute également bien accueillis en France. Les français qui par la guerre de la révolution ont mis le sceau à leur gloire militaire, portent encore à la mémoire de Frédéric un intérêt qui les honore, autant qu'il honore la cendre du grand homme.

Ces différents ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.



## P O L I T I Q U E.

Ce n'est que le numéro prochain que je saurai reprendre, dans une mesure convenable, la route politique sur laquelle on me voit arrêté. En attendant, je prie le lecteur de vouloir bien se contenter de quelques considérations morales. Le morceau suivant est tiré d'un ouvrage très-étendu que je me propose un jour de publier, si toutefois ma situation peut me laisser le temps de l'achever.

~~~~~

De la Douceur, de la Tempérance, de la Résignation.

Ce morceau forme le chapitre treizième de la première partie de mon ouvrage ; les chapitres précédens ont traité de l'accord de l'homme avec lui-même, celui-ci traite de l'accord de l'homme moral avec les objets extérieurs.

LES MOYENS de conserver l'accord de l'homme moral avec les objets extérieurs se réduisent à ces trois points : l'art d'en jouir, l'art de s'en passer, l'art de les supporter. Trois dispositions sont alors indispensables : être doux avec ses semblables, fort contre les plaisirs, soumis aux maux nécessaires.

Ces trois dispositions une fois déterminées, il faut bien prendre garde qu'elles ne changent d'objet. Car, si au lieu d'être fort contre les plaisirs, on est fort contre ses semblables, on les repousse, on est haï.

Si la douceur qu'on doit avoir envers ses semblables, s'abaisse jusqu'à la soumission, elle perd son caractère, elle devient de la faiblesse.

Si on est fort contre les maux nécessaires, c'est-à-dire, si on veut les combattre, on augmente leur action ; on devient impatient et colère.

Enfin, si on est doux et soumis avec les plaisirs, on perd sa propre virilité : on devient mou et efféminé.

La douceur n'est pas précisément de la bonté ; car la rudesse qui est susceptible de bonté, est l'opposé de la douceur.

La douceur n'est pas non plus l'aménité qui appartient spécialement aux manières. Un homme sauvage peut être doux sans avoir de l'aménité; un homme du monde peut avoir de l'aménité sans être doux.

La douceur est une disposition générale produite par la bonté; c'est la condescendance et la flexibilité de notre ton au ton des autres. Mais cette flexibilité doit être volontaire, elle doit être produite avec ressort; sans ressort, l'homme n'est plus doux, il est faible. Il n'y a de sa part ni abandon, ni sacrifice, il y a soumission, servitude.

La roideur est la trempe dure d'un homme fort; mais elle l'affaiblit bientôt, car elle l'isole. Elle est différente de la rudesse. Celle-ci ne suppose pas toujours de la force : le poro-épée est un des plus faibles animaux. La rudesse est presque toujours un enveloppe que se donne l'instinct de notre faiblesse; elle est une arme de l'homme faible, pour ne pas se laisser atteindre. La violence est la défense de l'homme faible, quand il est atteint.

La douceur participe non-seulement de ce que les Latins appellent *mansuetudo*, mais encore de ce que les Anglais appellent *gentleness*. Dans un sens, elle est l'opposé de la rudesse, dans un autre, de la violence.

Les manières d'un homme violent font sur un homme calme la même impression que celles d'un homme ivre sur un homme sobre. Le ton violent dérange notre repos, désorganise notre accord. On aborde rarement les hommes avec un ton de ce genre. L'amour même, quand il débute par des formes trop impétueuses, est rarement heureux. Dans la littérature, les préfaces, les exordes, les débuts sont assujettis à des règles prises dans la modération et dans la modestie.

Le chanteur, le déclamateur, l'acteur observent les mêmes règles. Le même esprit avait fait exclure autrefois les parties de leur propre défense. Le sublime est d'exprimer, avec des formes calmes, des sentimens passionnés.

La douceur, sous quelques rapports, se rapproche de la

tempérance ; car elle suppose comme elle de la force et de la modération.

L'intempérance, sur quelque objet qu'elle s'exerce, nous approche rarement de notre but. C'est à force de vouloir être heureux, qu'on se rend souvent malheureux. On devient de même précieux, à force de vouloir avoir du goût ; ridicule, à force de vouloir avoir des graces ; athée, à force de vouloir être philosophe ; cruel même et sanguinaire, à force de vouloir être philanthrope.

Si la vivacité de nos impressions se joint à la violence de nos desirs, elle pourra dénaturer tous les objets. Un homme léger sera alors un roué ; une figure irrégulière, atroce. Un peu de dégoût s'appellera horreur ; un simple attrait, un charme. Une chose qui ne sera que médiocre, on la dira délicieuse ; celle qui ne sera que bonne, céleste.

C'est ainsi que notre cœur avide, après s'être emparé, par les arts, de tous les moyens de plaisir, veut encore s'emparer, par le langage, de tous les moyens de sensation. Tout se boursoufle alors, tout devient méconnaissable. Ce n'est que quand tout a été outré dans tous les genres, qu'on revient de lassitude aux choses simples, comme on va se reposer dans les champs de l'insipide magnificence des ornemens de l'art.

Le mauvais goût, le mauvais style, le mauvais ton, les mauvaises mœurs, la mauvaise fortune, la mauvaise santé ; tout cela est du domaine de l'intempérance. Bacon dit qu'un peu de philosophie éloigne de la connaissance de Dieu ; mais que plus approfondie, elle y ramène. Un peu d'art en enfantant notre amour-propre, nous éloigne de même de la nature ; il nous en rapproche à mesure qu'il se perfectionne. Ce n'est que dans les dernières classes et dans les premières qu'on trouve du naturel et de la simplicité. Ce n'est de même que chez les peuples, ou entièrement barbares, ou parfaitement policés, qu'on trouve du goût et des notions justes.

Jetez les yeux sur les ouvrages de nos premiers littéra-

376 MERCURE DE FRANCE,

teurs; ils choquent par je ne sais quel effort continuel pour se placer au-delà du naturel et du simple.

Considérez l'attitude des Bourgeois de nos villes subalternes; elle choque par un mélange mal-assorti d'élégance et de grossièreté; on rit de ces hommes qui ont cru se perfectionner en dégradant maladroitement les traits de leur condition première.

C'est ainsi qu'après avoir franchi péniblement les bornes du simple et du vrai, on se traîne pendant des siècles pour y rentrer. Notre prétendue perfectibilité consiste à parcourir un cercle immense d'erreurs et d'extravagances, pour revenir finalement au point d'où l'on était parti : à la nature.

La vérité se retrouve enfin dans l'espace immense des temps; le bonheur ne se retrouve pas de même dans le court espace de la vie. Nous sommes quelquefois fatigués des jouissances, jamais rassasiés. Comme nous abusons de tout, nous abusons aussi de nous-mêmes. L'abus des sens nous conduit au marasme et à l'épuisement; l'abus de l'âme, à la mélancolie et à l'ennui. Il n'est pas difficile de se convaincre que notre vie n'a qu'une portion déterminée de mouvement. Ce que nous sentons de trop dans un jour, est nécessairement pris sur ce que nous avons à sentir dans un autre. Ce qui fait que le cœur bat plus vite, fait qu'il battra moins long-temps. Toute jouissance vive semble dès-lors un excès. Une heure de plaisir a souvent détruit tout le bonheur : une heure d'ivresse peut altérer la santé.

Au milieu des coups que nous nous portons sans cesse, la nature veut quelquefois nous défendre. La mort est la cessation des battemens du cœur; l'ennui en est le ralentissement. La nature qui a créé le sommeil pour réparer l'épuisement des forces, a créé de même l'ennui pour réparer l'épuisement des sensations; mais, ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'homme du monde se livre au sommeil du corps, ou à celui de l'âme. On repousse partout le repos comme un ennemi, et il a fallu inventer des instrumens qui nous tinssent sans cesse en activité.

Le jeu, la musique, le théâtre, la lecture figurent parmi

ces inventions ; ils sont devenus un besoin pour notre constitution morale , comme le vin et les boissons fortes pour notre constitution physique.

La lecture a été créée pour exercer l'esprit au défaut d'idées ; le jeu et le spectacle , pour nous intéresser au défaut d'événemens ; la musique , pour nous agiter au défaut de sensation. Des cartons qui obligent la fortune à venir se mesurer tous les jours avec notre orgueil , ou avec notre sagacité ; des livres qui nous procurent l'avantage de beaucoup de pensées , sans la peine de les produire ; des sons qui remontent nos nerfs abattus sur le ton des impressions douces , mais effacées , dont ils réveillent en nous le sentiment : tels sont les artifices avec lesquels on parvient à parsemer de plaisirs ce fonds d'ennui qu'on appelle la vie du monde. On peut trouver belle une nuit sombre , entremêlée d'éclairs et de météores ; mais les éclairs de la nuit ne valent pas la lumière du jour.

Une vie simple et doucement active ; des mouvemens qui auraient de l'ordre , et une direction constante vers un but ; un présent qui , sans se détacher jamais du passé , se rapporterait vers un avenir doux : c'est ainsi que se produirait le bonheur. Dans cet espace se trouvent malheureusement , et l'attrait vif des plaisirs , et le sentiment vif des peines. La sagesse a marqué ces écueils ; elle nous recommande de dominer l'attrait des plaisirs , par l'habitude de les dédaigner , par des mœurs et une éducation austère ; c'est-à-dire par la tempérance. L'habitude de la tempérance peut nous amener ensuite à dominer jusqu'au sentiment vif des peines : c'est-à-dire à la résignation. La première , en nous accoutumant aux privations , et aux petits maux , prévient l'arrivée de la douleur : la résignation nous soumet à la douleur quand elle est arrivée.

Quelque puissance qu'on suppose à la force humaine , l'homme le plus léger ne peut échapper à la loi de la gravitation que jusqu'à une certaine hauteur ; ce n'est de même que jusqu'à un certain degré , que l'homme le plus fort peut échapper à l'ascendant supérieur des événemens.

Rien n'est donc plus pitoyable que des efforts impuissans contre des maux nécessaires ; le seul moyen de garantir contre eux le calme de son cœur, c'est de leur abandonner sans résistance sa sensibilité. Que sert à cet enfant de battre la pierre sur laquelle il est tombé ; à ce roi de faire fouetter le mont Athos, et d'envoyer des chaînes à l'Océan ; à ce peuple de s'armer contre les vents de la Lybie, et d'aller périr dans les sables ? Que sert à celui qui ne peut détruire ses maux, de se détruire lui-même ? et cependant rien n'est si fréquent que ces puérilités. Ici, un homme fameux se précipite dans l'Etna, parce qu'il ignore la cause qui en produit les flammes ; un autre, se jette dans la mer, parce qu'il ne peut comprendre la cause qui en soulève les flots. Celui-ci, dans ses revers, brise la statue du dieu qu'il a invoqué ; celui-là, blessé dans le combat, prend son sang à poignée et le lance contre le ciel.

Au lieu de dissiper ainsi sans objet ses efforts et son âme, c'est alors qu'il faudrait en faire l'emploi : celui à qui on impose un fardeau dirige vers la partie sur laquelle il pèse toutes ses forces ; l'âme toute entière peut se diriger de même vers le fardeau du malheur ; elle a besoin alors de se recueillir. Le recueillement convient aux revers, ou il s'appelle calme, comme aux succès ou il s'appelle modestie.

Je n'ignore pas que ces principes ont été plus ou moins exagérés. La philosophie ancienne, et peut-être la religion elle-même les ont outre-passés ; mais, en les conservant dans leur mesure véritable, ils sont les seuls moyens de préserver notre accord de l'atteinte des objets extérieurs ; en nous apprenant tantôt à les gagner et à les désarmer ; tantôt à les combattre et à les soumettre ; tantôt à nous soumettre à notre tour, et à les vaincre par notre soumission même.

NOUVELLES DIVERSES.

Petersbourg, 11 octobre.

Un officier de la marine a trouvé le moyen de marcher sur la mer ; il va en faire sous peu l'expérience.

Notre ville est sous l'eau depuis ce matin. Une violente tempête venant du côté de la mer, a desséché les canaux, et porté l'eau dans l'intérieur avec une telle abondance, qu'on ne peut traverser plusieurs rues qu'en bateaux. La tempête ne dure encore que depuis six heures ; si elle se prolonge, nous sommes menacés des plus grands malheurs.

Vienne, 28 octobre.

A la grande satisfaction de tout le public, notre souveraine se trouve enceinte.

Il est arrivé dans cette capitale plusieurs courriers de Constantinople et des frontières de la Turquie. Les premiers ont été dépêchés par l'internonce autrichien à Constantinople, et les autres par les généraux commandant sur les frontières de la Hongrie, de la Transylvanie, et du Bannat. On juge qu'ils étaient porteurs de dépêches très-importantes, puisqu'elles ont donné lieu immédiatement à la convocation d'un conseil extraordinaire. On apprend en effet que l'insurrection, presque générale dans l'empire turc, s'est rapidement accrue dans ces derniers temps ; que six chefs d'insurgens combattent la Porte dans ses possessions européennes ; que la plus grande anarchie règne en Asie, et que l'Egypte est conquise par les beys. Il est question, en conséquence, de mesures à prendre par les puissances voisines de la Turquie, que ces circonstances obligent de veiller d'une manière plus particulière à la sûreté de leurs frontières.

Plusieurs courriers de Paris, de Berlin et de Pétersbourg, sont également arrivés ici dans le cours de cette semaine. Les dépêches de Pétersbourg sont, dit-on, de la plus haute importance. Elles contiennent les propositions que l'empereur de Russie a fait faire à Paris et à Londres, pour la paix entre la France et l'Angleterre. On a parlé vaguement d'un nouveau traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre ; mais les dispositions bien connues de la cour de Saint-Pétersbourg, démontrent évidemment la fausseté de ces bruits.

Berlin, 29 octobre.

Hier, il est arrivé dans cette capitale un courrier de Pétersbourg. Il paroît qu'il étoit porteur de dépêches très-intéressantes. Dès que le ministre du cabinet, comte de Haugwitz, les eut ouvertes, il se rendit à Postdam, pour en faire part au roi.

La Haye, 4 novembre.

Le gouvernement d'état, par arrêté du 27 octobre der-

nier, a donné les ordres nécessaires pour ne point reconnoître le nommé *Arhendonné*, se disant agent des relations commerciales de la république française près la république batave, qui a déjà fait échapper un navire chargé de fromage, ni de respecter aucun de ses ordres, quels qu'ils soient.

Londres, le 14 octobre.

Extraits des papiers anglais des 12, 13 et 14 octobre.

(Copié du Moniteur.)

Le retour du parlement vient d'être fixé au 22 de novembre (2 frimaire prochain); une gazette extraordinaire en date du 13 octobre, a publié la proclamation de sa majesté, qui ordonne la prorogation.

— La temporisation ministérielle a partagé les avis des spéculateurs en politique: il y en a qui croient que la Russie a repris le fil de sa médiation, et que les ministres en attendent l'issue finale, tandis que d'autres prétendent que l'empereur Alexandre, après avoir abandonné les intérêts du corps germanique, relativement à l'Hanovre, n'a plus aucun droit de se mêler de la dispute qui existe entre la France et l'Angleterre. Cette dernière opinion étant celle du *Times*, peut fort bien passer pour demi-officielle: car, comme de tous les journaux, le *Times* est celui qui affecte le plus de zèle pour les ministres, MM. Vansittart et Serjeant, les deux premiers secrétaires de la trésorerie, y envoient de temps en temps des documents authentiques.

— Les ministres prévoyant une phalange d'antagonistes qui va s'élever contre eux dans la nouvelle session, cherchent à débiter par un coup éblouissant. Il y a grande apparence que c'est l'usurpation de l'Egypte qui roule dans leur esprit, et que c'est-là où vise toute leur attente. Le gouvernement anglais n'est point comme la ci-devant république de Venise, où l'on a vu 800 sénateurs garder le secret pendant dix mois. En Angleterre, les ministres ne savent cacher rien; leurs plans, leurs projets, leurs desseins, on les connaît toujours d'avance: il y a près de deux mois que les journaux anglais ont annoncé l'expédition qui se préparait à Malte pour l'Egypte.

— Le paragraphe suivant a paru dans tous les journaux:

« Un correspondant, qui demeure en Staffordshire, observe que, dans cette contrée, il y a plusieurs mines de charbon qui actuellement sont épuisées. Elles sont sèches, et il y a assez d'air. Comme elles peuvent contenir plus de 30 ou 40,000 hommes, on devrait en profiter pour

s'assurer des prisonniers français : un sergent , avec une poignée d'hommes, suffirait pour les garder. »

— Le docteur Loctan , fameux médecin , vient d'adresser aux troupes volontaires une longue lettre , dans laquelle il leur prescrit un régime particulier qu'elles doivent garder pour se garantir du rhume. Le docteur Blair a fait la même chose en Ecosse.

Les derniers journaux américains arrivés en Angleterre , rapportent que le frère du premier consul était encore à Baltimore le 30 d'août , et que ce même jour , en compagnie de plusieurs personnes de distinction , il alla à bord d'une corvette espagnole , où le consul de cette nation fit préparer une superbe collation.

Londres , 20 octobre.

Il a été donné ordre au bureau des transports de Plymouth , de tenir des vivres prêts pour vingt mille hommes , et pour l'espace de quatre mois. La destination de ces vingt mille hommes est un secret.

L'ordre a été donné aux paysans écossais de battre tous leurs grains. Les habitans d'Edimbourg doivent se munir de vivres de manière à en avoir constamment pour dix jours à l'avance. Il a été enjoint aux boulangers de se munir d'une quantité de farine considérable. En cas de danger , on veut être à même de pouvoir mettre tous les blés du pays en lieu de sûreté.

On a mis en prison , il y a quelques jours , un imprimeur de cette ville , accusé d'avoir imprimé et répandu des affiches séditieuses. On en a trouvé un ballot entier dans sa maison. Il a déjà subi un interrogatoire dans lequel il a dénoncé , comme auteur de cet écrit , un particulier dont l'innocence a été reconnue.

On assure que plusieurs grands navires ont été envoyés à Lisbonne , pour y être chargés des propriétés anglaises qui s'y trouvent.

D'après des lettres de Madrid , le roi d'Espagne a décidé qu'il ne porterait plus le cordon de l'ordre du Saint-Esprit , et qu'il serait défendu , dans tout son royaume , de se montrer avec les marques distinctives des ordres qui subsistaient en France sous la monarchie.

— Elfy-Bey , arrivé dernièrement de Gibraltar , n'a pas encore été introduit à la cour ; mais le titre d'excellence qu'on lui donne , et les honneurs extraordinaires dont on le berce , manifestent sa mission diplomatique et son caractère de plénipotentiaire.

— Si les Anglais n'occupent pas l'Egypte avant l'ouverture du parlement , il y a tout lieu de croire que M. Ad-

dington et ses principaux collègues, à la réserve de lord Hawkesbury, seront obligés de quitter le cabinet en moins de deux mois. Le marquis de Lansdown, qui a fait la paix de l'Amérique, sera probablement à la tête de la nouvelle administration. Il y a le comte de Moira, qui a la faveur des fils du roi; mais ses talens n'ont pas assez de crédit pour qu'on veuille lui confier la première place du gouvernement; sa seigneurie se contentera aisément d'un poste un peu moins brillant. Le duc de Norfolk sera, à coup sûr, de la partie, et il est probable que Fox et Shéridan en seront aussi; c'est lord Moira qui les poussera dans le cabinet: pour Pitt et Grenville, dans les circonstances actuelles, ils n'ont rien à espérer.

— Le bruit a couru qu'une escadre de frégates, de galiotes à bombes et de chaloupes canonnières se trouvait dans la rade de Douvres, toute prête pour une expédition contre des ports de France; mais, suivant les dernières lettres que nous avons reçues de Deal, il n'y a rien de moins vrai; nous n'avons positivement aucun vaisseau dont on puisse se servir pour remplir cet objet avec quelque succès. Nos vaisseaux de ligne et nos grandes frégates tirent trop d'eau pour qu'on puisse aller assez près des batteries françaises pour les endommager; et à l'égard des petits bâtimens qui tirent peu d'eau, on ne peut pas attendre un grand effet du calibre de l'artillerie qu'ils portent. C'est faute évidente de prévoyance dans les conseils de notre amirauté. (*True-Briton.*)

— Les journaux annoncent le décès du duc de Bedford.

Un ordre de l'amirauté a mis un embargo sur tous les vaisseaux destinés pour l'Espagne et le Portugal. Il paraît certain que cette mesure sera suivie d'une déclaration de guerre contre l'Espagne.

Il paraît que l'ennemi continue ses préparatifs avec la plus grande activité. S'il faut en croire certains rapports, il y aurait dans les ports du Havre, de Boulogne et d'Ostende, 600 bateaux plats ou chaloupes canonnières.

L'amiral Villaret-Joyeuse, gouverneur de la Martinique, est mort, ainsi que Neilson, un des chefs des rebelles irlandais. Ce dernier est mort le 30 août à Ploughkeepsie.

P A R I S.

Extrait de l'ordre du jour de la flottille nationale, aux ordres de l'amiral Bruix. — Boulogne, le 10 brumaire an 12.

Les quatre jours que la flottille a passés dehors, doit lui avoir donné le sentiment de sa force dans une ligne d'embossage. Les vaisseaux ennemis ont craint d'appro-

cher à portée du canon. Ils se sont tenus constamment à une ou deux lieues, sans accepter le combat que nous leur offrions à l'ancre. L'effet du mouvement qu'exécutait la flottille, a été de retenir l'escadre anglaise en observation devant Boulogne, tandis que plusieurs divisions de bateaux canonnières ou chaloupes canonnières venaient, du nord et du sud, se rallier à nous. Nos bâtimens ont encore gagné, à cette sortie, de l'ensemble et de la célérité dans les manœuvres nautiques. Ils contractent l'habitude de passer promptement et sans confusion du port dans la rade, de la rade dans le port.

Le chef de l'état-major-général de la flottille nationale.
Signé, LAFOND.

Extrait d'une lettre de l'amiral Bruix, du 12 brumaire.

J'ai l'honneur de vous annoncer l'arrivée d'une des divisions de la flottille nationale, venant de Dunkerque, et composée de dix-sept bateaux canonnières et trois péniches, sous les ordres du capitaine de vaisseau, Gillet.

Cette division était partie à deux heures et demie après midi, et est arrivée à dix heures sur notre rade, où, malgré la nuit, elle a mouillé à vue de l'escadre ennemie, composée de quinze bâtimens, vaisseaux de ligne, frégates et corvettes.

—Du 12. Vendredi à une heure du matin, le premier consul est arrivé à Boulogne. Il était embarqué au milieu du port, qu'on ignorait encore son arrivée. Il est resté toute la soirée jusqu'au-delà de minuit dans le port pour visiter les différens travaux.

Samedi à quatre heures du matin, l'avant-garde de la flottille, composée de plus de 100 bâtimens, est sortie en rade. A dix heures, une douzaine de bâtimens anglais, dont plusieurs vaisseaux de 74, se sont mis au vent, et ont tous rasé la ligne. La canonnade s'est alors engagée. Notre flottille a parfaitement tiré; nos batteries ont pu même tirer un grand nombre de bombes. Un bâtiment ennemi a été démâté. Nous avons lieu de penser, par les mouvemens que nous avons vu faire, qu'une bombe est tombée à bord d'une frégate. Nous avons eu un homme qui a eu les jambes emportées à bord d'un bateau. Les ennemis, au lieu de prolonger davantage leur bordée, ont pris le large. Une division de caïques a été à eux, et les a suivis pendant plus d'une demi-heure, en les saluant de boulets de 24. Un canot qui était derrière notre ligne, a reçu un boulet: personne n'a péri. L'équipage a été sauvé, et le bateau a été relevé à la marée.

Deux nouvelles divisions de la flottille nous ont joints,

l'une venant de Dunkerque, et l'autre du Havre. L'ennemi n'a pu s'opposer à leur marche.

Le premier consul a été en rade une grande partie de la journée, et a visité la plus grande partie des bâtimens.

On construit sur la côte un grand nombre de ports; on construit une grande quantité de bâtimens; on établit des forts sur des rochers au milieu de la mer. Tous ces travaux, d'une nature si différente, sont poussés avec une singulière activité.

Le premier consul a couché dans sa baraque au milieu du camp de droite, et il y a reçu les autorités et les différens chefs des corps.

Du 15. — Le premier consul a été dimanche à Amblesjeux et au port de Vimereux. Il a passé en revue les divisions qui s'y trouvent. La croisière ennemie a pris le large et a gagné ses ports pour se réparer du combat de samedi. Les courans ont apporté à terre un grand nombre de cadavres des morts qu'ils ont eus dans ce combat.

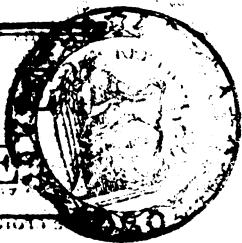
Le lundi au matin, une heure avant le jour, deux bateaux canonniers ayant manqué l'entrée du port, le vent étant grand frais et la mer un peu houleuse, ils ont touché. Un lieutenant et quatre hommes qui ont voulu se jeter à la nage, ont péri; les autres n'ont point eu de mal. Le premier consul a passé toute la journée à visiter les magasins de la marine, et a prescrit de nouvelles dispositions pour leur approvisionnement et leur réunion.

— Jeanne Andotte, négresse, est morte le 24 thermidor dernier, à l'hospice des Incurables. Selon le décret de la convention nationale qui lui avait accordé un secours annuel et viager de 365 liv. en considération de son grand âge, elle avait au mois de frimaire an 2, 114 ans. Si cet âge était alors constaté, Jeanne Andotte serait morte dans sa 124^e année.

— On écrit de Saint-Malo, 14 brumaire : « Le ministre de la marine est arrivé ce matin à quatre heures, dans notre ville. Il a fait une telle diligence, que l'on rapporte qu'il a brisé deux voitures en route. Après avoir pris deux heures de repos, il s'est embarqué pour aller visiter les divers ateliers de construction. L'ordre de départ a été donné immédiatement à la flottille qui se trouve ici, et dans une heure au plus tard nous verrons au moins cent quatre-vingts voiles en route pour Boulogne. Enfin, une chose remarquable, c'est que le vent qui se tenait à l'est et sud-est depuis quinze jours, vient de passer au sud-ouest, direction la plus convenable au départ de la flottille. On signale un cutter anglais à l'est des îles de Chausey. »

N^o. CXXV.) 27 BRUMAIRE an 12.
(Samedi 19 Novembre 1803.)

M E R C U R D E F R A N C E



L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

F R A G M E N T

d'une Traduction de l'Essai sur la Critique.

D E tous les maux ligués contre notre sagesse,
Qui corrompent le goût et l'égarent sans cesse,
C'est le vice des sots ; en un mot, c'est l'orgueil
Qui d'une tête faible est le plus grand écueil.
Un savoir médiocre est-il notre partage ?
Beaucoup de vanité pour lors nous dédommage ;
L'orgueil vient nous défendre au défaut des talens ;
Et remplit dans l'esprit le vide du bon sens ;
Ainsi que dans un corps bouffi , mais peu solide ,
Du sang et des esprits le vent remplit le vide.
Si la saine raison , de ce nuage épais
Dissipait une fois les funestes effets ,
On verrait au grand jour la vérité paraître.
Gardez-vous de vous-même ; et pour vous mieux connaître,
Sachez modestement demander des avis ;
Consultez vos amis , croyez vos ennemis.
Un savoir ébauché nuit plus qu'il ne peut plaire.
Des eaux de l'Hippocrène il faut boire à plein verre,
Ou ne point approcher de ce fleuve sacré.
Là , d'une seule goutte on peut être enivré :
C'est en buvant encor qu'on dissipe l'ivresse.
Des Muses trop épris , dans l'ardente jeunesse ,

Bb

386 MERCURE DE FRANCE.

Chacun voudrait de l'art atteindre la hauteur,
 Et, sans voir du trajet les dangers, la longueur,
 Dans son esprit borné rapproche la distance.
 Mais quelle est sa surprise ? Il voit, plus il avance,
 Du savoir devant lui s'ouvrir l'immensité.
 Des Alpes admirant la sublime beauté,
 Ainsi le voyageur franchit quelques vallées,
 Et se croit au sommet des montagnes gelées.
 Il va, nouveau Titan, escalader les cieux :
 Les neiges semblent fuir ; et, trompé par ses yeux,
 La première hauteur lui paraît la dernière ;
 Mais à peine il l'atteint, qu'une immense carrière
 De ses travaux croissans lui dérobe la fin ;
 Partout ses yeux errans se promènent en vain :
 Il découvre des monts les cimes répétées,
 Et des Alpes sans cesse aux Alpes ajoutées.
 Un critique parfait, pour juger un écrit,
 Étudiera l'auteur, en saisira l'esprit.
 Il envisage tout, et, juge trop sévère,
 Il ne va point chercher une faute légère,
 Quand son ame est émue et son cœur transporté ;
 Il préfère au plaisir de la malignité,
 Le généreux plaisir d'applaudir au mérite.
 Mais il est des écrits, parfaits dans leur conduite,
 Qui plats, mais réguliers, et correctement froids,
 Sans beautés, sans défauts, végètent quelques mois ;
 Chacun, sans les blâmer, s'endort à la lecture.
 Dans nos productions, comme dans la nature,
 Ce n'est pas des détails la grâce ou la fraîcheur
 Qui plaît à notre esprit, qui touche notre cœur ;
 L'éclat de deux beaux yeux, le charme d'un sourire,
 Pour former la beauté ne peuvent pas suffire :
 De tout elle doit être un résultat complet.
 Ainsi, lorsque l'on voit ce dôme si parfait,
 Où de Rome et de Dieu la majesté respire,
 Le fini des détails n'est pas ce qu'on admire ;
 Mais l'ensemble ravit, enchante tous les yeux :
 Vaste et sublime ouvrage où rien n'est monstrueux ;

Hardi , mais régulier , du monde il est l'image.

De la Manche , dit-on , le héros lunatique ,
Rencontrant sur sa route un poète tragique ,
Parla si sagement , en termes si corrects ,
Qu'on l'eût pris pour Dennis dissertant sur les Grecs ,
Disant que s'écarter des règles d'Aristote ,
Des sots , des ignorans fut toujours la marotte.
Notre auteur , enchanté d'un si fin connaisseur ,
D'un avis sur sa pièce implore la faveur.

Il lui fait remarquer le plan , les caractères ,
Et les trois unités , qu'on dit si nécessaires.
Le tout était parfait , sans un combat maudit
Que l'auteur , dans sa pièce , avoit mis en récit.
Supprimer un combat ! pourquoi ? dit don Quichotte.
— Il le faut bien , monsieur , c'est la loi d'Aristote.
— Qu'importe ! par le ciel , reprend-il furieux ,
Chevaliers , écuyers et coursiers , sous nos yeux ,
Doivent jusqu'à la mort se battre à toute outrance.
— Quel théâtre assez grand pour cette foule immense ?
— Qu'on en bâtit un autre , ou qu'on joue en plein air !

Moins instruit qu'empressé , moins savant que léger ,
Voilà comme un critique , esclave du caprice ,
Plus pointilleux qu'exact , condamne sans justice.
Trop soigneux des détails , l'auteur , le campagnard ,
Blessent la politesse ou les règles de l'art.

Par A. S.

E N I G M E.

MES travaux , mes dangers , pour témoins ont les mers.
Vieille comme le monde , on me voit sur la terre ;
Je peux un jour , lecteur , te faire aussi la guerre.
Je fais pleurer l'enfant ; j'occupe l'univers.
Le signe des chrétiens et l'art divin d'Apelle
M'unissent pour toujours à leur gloire immortelle.

Bb 2

388 MERCURE DE FRANCE,

Sans moi, le mont Atlas n'eût jamais existé.

Aux abus je dois ma naissance ;

Je porte avec Thémis et sa maudite engeance,

Dans l'ancre obscur du crime, un coup d'œil redouté.

La prudence ainsi que l'usage

Exigent qu'on m'enchaîne avant de croître en âge.

De maints bras vigoureux j'exerce le pouvoir ;

En moi jadis Orphée avait mis son espoir.

Mais Albion craint de me voir :

Qu'un héros des Français dirige le courage ,

La victoire m'attend ; je triomphe au rivage.

LOGOGRIPE.

MONSTRÆ enfanté par la terre et Neptune ,

Mon aspect est hideux ; ma présence importune ,

Si Virgile n'est pas menteur.

Ote un de mes six pieds : alors de Therpsicore

Je suis l'attribut enchanteur ;

A tes regards, je représente encore

Ce foyer vaste et lumineux ,

Qui du navigateur relève le courage ,

Au moment qu'un écueil affreux ,

Des horreurs du trépas lui déployait l'image ;

Enfin, je t'offre cet oiseau

Vif, enjoué, de plumage assez beau ,

Qui furete, grimpe, sautille ,

Nous vole, quand il peut, et sans cesse habille.

CHARADE.

MON dernier rime à mon premier ;

Mais il n'y rime qu'à l'oreille :

On voit, en pressant mon dernier ,

Sortir une liqueur vermeille ;

Et bien souvent une assemblée ,

Par mont entier se voit troublée.

Dans le dernier numéro :

Le mot de l'Enigme est *dents*.

Celui du Logogriphe est *Télégraphe*.

Le mot de la Charade est *Sicaire*.

Jérusalem délivrée, poëme traduit de l'Italien ; nouvelle édition revue et corrigée , enrichie de la vie du *Tasse* , ornée de son portrait et de vingt belles gravures. Deux volumes in-8°. Prix : 25 francs , et 28 fr. par la poste. A Paris , chez *Bossange, Masson et Besson*, rue de Tournon ; et chez *le Normant* , imprimeur-libraire , rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n°. 42.

D'APRÈS l'idée que les anciens nous ont laissée de *l'épopée* , il faut que l'action en soit intéressante et mémorable ; cette action qui doit toujours être la cause ou la suite d'une grande révolution dans les empires , se compose ou des exploits qui ont signalé un siège fameux comme dans *l'Iliade* , ou des voyages d'un héros qui lutte contre les obstacles que les dieux mettent à ses projets , comme dans *l'Odyssée* , ou de l'un et de l'autre de ces moyens , comme dans *l'Enéide*. L'héroïsme propre à la poésie épique en est la partie la plus importante ; c'est lui qui donne aux caractères cette grandeur qui nous charme et nous éblouit , aux mœurs une noble simplicité , et aux actions des principaux personnages la beauté idéale que l'on exige avec raison du premier des arts. Ce genre d'héroïsme est essentiellement lié à l'époque que le poète a choisie. L'état de la société doit être tel que la force du corps supplée dans les combats à toutes les combinaisons de la guerre ; que la valeur personnelle , toujours entreprenante , soit considérée comme la vertu la plus éclatante , et que l'impétuosité de la colère triomphe plus souvent que les calculs de la prudence. L'absence des lois civiles doit rendre nécessaire au faible opprimé l'appui

B b 3

du fort. La générosité sans avoir les nuances délicates de la société perfectionnée, est pleine de loyauté et de franchise ; les haines sont violentes, les vengeances terribles ; un peuple vaincu est exterminé ou réduit à l'esclavage. Mais au milieu des excès qui sont les suites inévitables des passions sans frein, il se présente souvent de ces grands traits d'héroïsme, d'autant plus brillans que dépouillés de tous les petits ornemens qui, chez un peuple policé, les couvriraient sous prétexte de les embellir, ils paroissent dans leur majestueuse simplicité. L'époque dont nous parlons doit aussi être en quelque sorte mythologique ; les relations continuelles de la divinité avec les hommes, fournissent au poète toutes les ressources du merveilleux.

Les époques les plus favorables à *l'Épopée*, sont donc celles où la société, ayant acquis assez de connaissances morales pour être sortie de l'ignorance et de la barbarie, n'est pas encore arrivée à l'état heureux où la civilisation garantit les propriétés, protège ceux qu'on opprime, établit un équilibre de rangs et d'états et conserve, jusqu'au milieu des guerres les plus violentes, des maximes d'humanité qui préservent l'homme désarmé de la fureur des haines nationales. *L'Iliade*, *l'Odyssée* et *l'Énéide* peignent une époque de ce genre. Le *Tasse*, en choisissant celle de la première croisade, s'est très-heureusement rapproché des grandes conceptions de ses illustres modèles. En effet, les chevaliers qui faisaient consister leur gloire à redresser les torts, à défendre tous ceux que leur faiblesse livrait aux abus de la force et de la puissance, avaient plus d'un rapport avec les guerriers des temps héroïques, parcourant le monde pour le purger de monstres et de brigands. L'expédition de la Terre-Sainte, ce renversement presque général d'une partie du monde sur l'autre, devait rap-

peler la guerre de Troie où l'Europe luttait de même contre l'Asie , et finit par l'écraser. La magie , les enchantemens , l'intervention de l'enfer , pouvaient suppléer en quelque sorte aux divinités fabuleuses , quoique les fictions modernes fussent beaucoup moins brillantes que celles de l'antiquité ; mais le *Tasse* avait , sur *Homère* et *Virgile* , l'avantage de pouvoir rattacher tous les événemens de son poëme à une religion aussi sublime qu'épurée ; et , loin d'être obligé de donner à la divinité les vices et les passions des hommes , il pouvait l'offrir dans tout l'éclat de sa majesté et de sa grandeur. On doit attribuer à ce choix , qui ne pouvait être fait que par un homme de génie , les belles conceptions de la *Jérusalem délivrée*.

Presque tous les historiens du dix-huitième siècle , se sont accordés à peindre les mœurs des Croisés sous les plus noires couleurs ; ils les ont représentés comme un amas de brigands qui ne cherchaient que le meurtre et le pillage. Sans doute cette multitude de peuples , marchant sous différentes enseignes , et que la princesse Anne , fille de l'empereur grec , compare à des nuées de sauterelles , aux sables de la mer , et aux étoiles du ciel ; cette multitude sans discipline , privée souvent de subsistance , devait se livrer quelquefois aux excès que font naître l'insubordination et le besoin. Mais , en rabaisant ainsi les Croisés , a-t-on bien réfléchi aux difficultés qu'ils eurent à surmonter , aux souffrances de tout genre qu'ils éprouvèrent , et à cette constance invincible qui leur fit supporter les influences d'un climat nouveau , et vaincre des ennemis qui combattaient pour leurs foyers ? Un historien anglais , que les philosophes modernes ont beaucoup loué , rend une justice éclatante au chef de cette grande entreprise. « Godefroi de » Bouillon , dit M. Gibbon , mérite le premier » rang à la guerre et dans les conseils ; et il eût

392 MERCURE DE FRANCE,

» été heureux pour les Croisés qu'ils eussent
 » chargé seul de leur conduite, un héros accompli,
 » digne de représenter Charlemagne dont il descen-
 » dait par les femmes. La prudence et la modéra-
 » tion tempéraient sa valeur ; sa piété , quoique
 » aveugle , était sincère , et il pratiquait dans le
 » tumulte des camps , toutes les vertus réelles et
 » imaginaires d'un cénobite. »

Le *Tasse*, en donnant à ce héros les qualités que les historiens lui attribuent , en mettant son caractère à toutes les épreuves que le courage de l'homme peut supporter , a cru devoir adoucir les couleurs locales de son sujet. Dans la *Jérusalem délivrée*, les mœurs ont en général plus d'élégance qu'à l'époque de la première croisade ; les caractères , sur-tout ceux des guerriers chrétiens , ont un vernis de politesse alors inconnu ; et les femmes , à l'exception de Clorinde , ont un tou de galanterie , quelquefois de coquetterie , qui appartient à des siècles plus modernes. Cette légère altération donne à ce poëme un charme qui lui est particulier ; la lecture en est pleine d'intérêt ; mais il produit moins souvent que l'*Iliade* et l'*Enéide*, les grands effets qui semblent réservés à la poésie épique.

Aucun poète ne connut mieux que le *Tasse*, l'art de la narration. Ses récits toujours mesurés sur l'attention du lecteur , s'enchaînent et se succèdent avec grace ; les transitions sont si habilement combinées , qu'à peine s'aperçoit-on que l'on passe d'un sujet à l'autre ; on revient sur ses pas avec la même facilité , et l'on ne perd aucune des circonstances que le poète met constamment dans le jour le plus avantageux. Les plus heureux contrastes font ressortir les principaux personnages ; l'action marche avec rapidité ; tous les épisodes s'y rattachent , et l'intérêt va en croissant jusqu'au moment où elle se dénoue. Les caractères sont peints avec des couleurs aussi naturelles que variées.

A l'exemple d'Homère , le poète italien a distingué plusieurs sortes de courage. Celui de Renaud ne ressemble point à celui de Tancrede ; le dévouement du vieux Raimond est différent de la fermeté inébranlable de Godefroi ; l'impétuosité d'Eustache n'a aucun rapport avec la valeur de ces héros. Le courage féroce des deux principaux guerriers musulmans , Argant et Soliman , est aussi terrible que celui des chevaliers ; mais , né de passions cruelles , il n'inspire que l'horreur. L'intrépidité de Clorinde a un charme dont on a peine à découvrir la cause : quoiqu'elle défende un parti pour lequel le poète donne de l'aversion , toutes les fois qu'elle paraît , on desire moins la prise de Solime.

L'amour de Tancrede pour cette belle amazone , contribue sans doute à faire naître l'intérêt qu'elle inspire ; mais il nous semble que cette circonstance ne suffirait pas pour offrir sous des couleurs si favorables , une femme qui ne paraît susceptible d'aucune passion , et dans laquelle on ne voit aucune des qualités qui rendent son sexe si séduisant. Le poète a surmonté cette difficulté avec beaucoup d'art. La guerrière signale son arrivée par un acte de bienfaisance et d'humanité. Olinde et Sophronie sont condamnés à mort par le tyran de Solime ; le feu du bûcher va les dévorer ; ils se font les adieux les plus tendres ; tout espoir est perdu pour eux : soudain paraît Clorinde , elle s'attendrit sur leurs sort , elle demande leur grace , l'obtient , et leur fait rendre la liberté et la vie. Cette première action fixe à l'instant sur elle l'attention du lecteur ; si elle n'a point le goût des occupations paisibles , si elle leur préfère le tumulte des camps , elle a du moins cette douce pitié , le plus touchant attribut des femmes.

Salaison étroite avec Herminie , sert encore à donner un nouveau charme à son caractère. Il est difficile de concevoir qu'unie par la plus tendre amitié , à

une femme si intéressante par sa sensibilité et par ses malheurs, elle ne participe pas aux qualités qui la font chérir. Il a fallu pour rapprocher ces deux femmes, des rapports que Clorinde n'aurait pas avec son amie, si elle n'avait que la rudesse d'une Amazone. Ce n'est pas sans raison que le *Tasse* appuie sur cette circonstance. « Herminie est » auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle ; le soleil à son déclin l'y voit encore ; quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres, un même lit les reçoit souvent toutes deux. L'union qui les lie, ne connaît ni les heures, ni les momens ; toujours Clorinde est accessible pour elle ; présente, absente, jamais son asile ne lui est fermé. » Herminie fait un contraste charmant avec l'héroïne. Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit sur sa passion aussi tendre que délicate, sur sa fuite nocturne, sur son séjour chez le berger, sur les secours qu'elle donne à Tancrède blessé, et sur cette réunion de charmes et de grace que le poète s'est plu à rassembler dans une seule femme. Nous observerons seulement qu'on n'a pas assez admiré la manière dont cette princesse annonce son amour dès l'instant même où elle est introduite dans le poème. Aladin voit Tancrède du haut des remparts, et demande à Herminie quel est ce guerrier. « Elle » veut répondre, dit le poète ; le soupir vient sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux : elle retient cependant et ses soupirs et ses larmes ; mais ses paupières humides et brillantes, et ses lèvres qui frémissent, trompent ses efforts et trahissent son cœur. »

L'épisode d'Armide est la partie de ce poème qui a donné lieu aux critiques les plus fondées. En général, l'amour de cette femme que l'on n'a connue que par ses artifices et par ses trahisons, n'inspire aucun intérêt. Le *Tasse* a cherché à suppléer à ce

défaut en prodiguant les couleurs poétiques, mais elles ont plus d'éclat que de solidité; comme elles ne tiennent pas à un bon fonds, elles peuvent passer pour du luxe plutôt que pour de véritables richesses. Fénelon appelle cette profusion de beautés déplacées des *jeux d'esprit*. Ce qui distingue éminemment Homère et Virgile des poètes modernes, c'est qu'on ne trouve dans leurs productions admirables aucune trace de ce goût vicieux. « Ne croyez-vous » pas, dit Fénelon, que Virgile et Homère sont » des auteurs assez agréables? Croyez-vous qu'il » y en ait de plus délicieux? Vous n'y trouvez » pourtant pas ce qu'on appelle des *jeux d'esprit*. » Ce sont des choses simples; la nature se montre » partout, partout l'art se cache soigneusement. » Vous n'y trouvez pas un seul mot qui paraisse » pour faire honneur au bel esprit du poète. Il » met toute sa gloire à ne point paraître, pour » vous occuper des choses qu'il peint, comme un » peintre songe à vous mettre devant les yeux, les » forêts, les montagnes, les rivières, les lointains, » les bâtimens, les hommes, leurs aventures, leurs » actions, leurs passions différentes, sans que vous » puissiez remarquer les coups de pinceau; l'art est » grossier et méprisable dès qu'il paraît. » Les dernières expressions de Fénelon seraient trop dures, s'il avait eu l'intention de les appliquer aux défauts du *Tasse*, qui ne furent que des sacrifices au goût de son temps, et qui portent l'empreinte d'un esprit supérieur.

De légères traces de ces défauts se trouvent dans presque tout le poème; ce qui nuit quelquefois à l'effet de la partie dramatique. Le douzième chant est celui qui en est le plus exempt. Les circonstances qui précèdent la mort de Clorinde, sont retracées avec une vérité dont nous croyons que rien n'approche dans les autres épisodes. On s'attendrit et l'on conçoit les plus funestes présages,

quand on voit Arsès, ce vieux serviteur de l'héroïne, lui raconter l'histoire de sa famille, et lui apprendre qu'elle est née chrétienne ; la terreur redouble lorsque Clorinde se revêt d'une armure noire. Sa mort, le désespoir de son amant, les consolations qu'elle lui donne sont des tableaux aussi naturels que déchirans. Cependant le *Tasse* dans cet admirable épisode, est tombé une seule fois dans le défaut qui lui a été reproché. Il dit, en peignant le combat : « trois fois de ses bras nerveux, » Tancredé pressa la guerrière ; trois fois elle se » dégagea des liens dont il l'enchaînait : liens » cruels que formait la rage, et qu'amour eût » rendus si doux ! » Cette dernière réflexion nous paraît être ce que Fénelon appelle un *jeu d'esprit* ; le poète s'y montre au moment où l'on ne devrait penser qu'aux deux combattans. D'ailleurs, lorsque Tancredé est prêt à tuer Clorinde, peut-on s'arrêter sur le bonheur dont ils jouiraient s'ils étaient unis ? La mort de Gildippe offre encore un exemple du même défaut : elle attaque Soliman, et ce barbare l'immole à sa rage ; « son fer, ajoute le poète, ose » déchirer ce sein qu'amour seul devait blesser de » ses traits. » Cette réflexion paraît d'autant plus déplacée, que l'héroïne a passé dans tout le poème pour un modèle de vertu conjugale.

Le *Tasse* est un des poètes épiques qui ait su le mieux peindre les combats. Il semble partager l'ardeur de ses héros, et la fait en quelque sorte éprouver aux lecteurs. L'harmonie du style, sa rapidité, ses mouvemens, sa précision, tout concourt à la perfection de ces tableaux. Dans cette partie essentielle de l'*Epopée*, le poète italien s'est élevé souvent à la hauteur de ses modèles.

On a souvent reproché à Boileau la sévérité avec laquelle il a jugé la *Jérusalem délivrée*. Il faut observer qu'à cette époque, le *Tasse* avait des admirateurs outrés qui le mettaient au-dessus de

Virgile. Le grand critique devait combattre cette erreur de goût ; peut-être s'est-il laissé trop emporter en défendant une si bonne cause ; mais le fond de ses jugemens est toujours juste ; il suffit de comparer les deux poèmes pour s'en convaincre.

Le *Tasse*, en imitant le plan général de l'*Iliade*, a souvent puisé dans l'*Enéide* des beautés de détail. Il est impossible de ne pas convenir que, dans ces passages, il ne soit presque toujours inférieur à son modèle. Nous en citerons quelques exemples. Les deux poètes peignent le repos de toute la nature pendant la nuit. Voici le tableau du *Tasse* :
 « La nuit avait enveloppé l'univers de ses sombres
 » voiles ; le calme régnait dans les airs et sur les
 » flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs
 » et des mers, les hôtes farouches des antres et
 » des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à
 » un doux sommeil dans les secrètes horreurs de
 » l'ombre et du silence, oubliaient leurs travaux,
 » leurs plaisirs et leur peine. »

Era la notte allor ch' alto riposo
 Han l'onde e i venti, e pareva muto il mondo,
 Gli animai lassi, e quei che'l mare ondosò
 O de' liquidi laghi alberga il fondo,
 E i pinti augelli nell' obbligo giocondo
 Sotto il silenzio de' secreti errori,
 Sopian gli affanni, e raddolciano i cori.

Le tableau de *Virgile* est plus riche de coloris :

Nox erat, et placidum carpebant fessu soporem
 Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
 AEquora ; cum medio volvuntur sidera lapsu,
 Cum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
 Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
 Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti,
 Lenibant curas, et corda oblita laborum.

La manière dont cette peinture est placée :

diffère beaucoup dans les deux poèmes. Le *Tasse* met en contraste le repos de la nature avec l'impatience qu'ont les Croisés de marcher à Solime; *Virgile*, oppose ce calme général de tous les êtres à l'agitation de Didon, seule dans son palais, abandonnée de l'homme auquel elle a tout sacrifié, livrée à tous les tourmens de l'amour, et ne trouvant que dans la mort le terme de ses souffrances. Qui ne remarque, dans cette différence de situation, la grande supériorité du poète latin?

Dans le seizième chant de la *Jérusalem délivrée*, les deux guerriers qui vont chercher Renaud, voient en parcourant les jardins d'Armide des figures en relief qui leur présentent Alcide filant aux pieds d'Omphale, et Antoine fuyant avec Cléopâtre. Ce morceau est imité du premier livre de l'*Enéide*. Enée dans le palais de Didon, aperçoit une suite de tableaux qui retracent les grands événemens de la guerre de Troie. Il distingue Priam, Agamemnon et Achille; ici il reconnaît les pavillons blancs du malheureux Rhésus; là, il voit les Troïennes implorant le secours de Pallas. Quelle différence entre ces deux fictions! La vue des statues du palais d'Armide n'inspire aux chevaliers que des idées voluptueuses; les tableaux de Didon rappellent à Enée les souvenirs de la patrie; ils lui montrent les objets qui lui ont été les plus chers; ils lui prouvent que ses malheurs ne sont pas inconnus au reste de la terre! « quelle » région, s'écrie-t-il, n'est point remplie du bruit » de nos désastres? Quoi! Priam dans ces lieux! » La vertu trouve donc ici des éloges, et les mal- » heureux des cœurs sensibles? »

Quæ regio in terris hostri non plena laboris?

En priamus : sunt hic etiam sua præmia laudi :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Les imprécations d'Armide contre Renaud, ont

beaucoup de rapport avec celles de Didon. Nous avons déjà fait observer que les mêmes sentimens doivent produire beaucoup moins d'effet dans la bouche d'une magicienne , que dans celle de la veuve de Sichéé , qui n'a qu'une faiblesse à se reprocher. Nous pourrions faire encore un grand nombre de rapprochemens qui ne tendraient qu'à prouver la supériorité du poète latin , dans la vérité du coloris et dans le naturel des pensées.

La traduction que nous annonçons , jouit depuis un grand nombre d'années , d'une réputation méritée. Seule , de toutes celles qui ont paru en France , elle a fait connaître le *Tasse* aux personnes qui ne peuvent le lire en italien. Le style , constamment poétique , est vif , rapide , et plein de mouvement ; rendant avec beaucoup d'exactitude toutes les pensées du poète italien , il a cependant une noble aisance qui produit une illusion si complète , que l'on croit lire un ouvrage original , plutôt qu'une traduction. Cette nouvelle édition présente de très-heureuses corrections ; plusieurs passages difficiles sont beaucoup mieux rendus ; quelquefois un mot changé de place , donne à la phrase une élégance et une harmonie qu'elle n'avait pas à un assez haut degré. Les suffrages universels qu'a obtenus cette traduction , rendent inutiles les éloges que nous pourrions lui donner ; nous observerons seulement que ces corrections , dans un ouvrage dont le succès était depuis long-temps décidé , peuvent servir d'exemple aux auteurs qui négligent de revenir sur des écrits auxquels ils doivent leur réputation , et qu'ils regardent comme consacrés.

Les éditeurs ont rendu cette édition aussi précieuse par la beauté des gravures , que par la perfection de l'art typographique. Le poème est précédé d'une notice sur le *Tasse*. Ce morceau , écrit avec beaucoup d'élégance , inspire un grand intérêt pour les malheurs d'un homme de génie , qui ne

fut apprécié qu'au moment où l'égarement de sa raison l'empêcha de jouir de sa gloire. Si quelque déclamateur du dix-huitième siècle avait eu ce sujet à traiter, il aurait, à l'exemple de Diderot, prodigué une chaleur factice ; il aurait multiplié les apostrophes et les déclamations ; un ton dogmatique aurait dominé dans son ouvrage. M. Suard ne tombe dans aucun de ces défauts : on doit d'autant plus l'en féliciter, qu'il a quelquefois partagé les opinions, même littéraires, de ceux qui voulaient introduire dans la poétique, des erreurs à-peu-près semblables à celles qu'ils répandaient sur la politique et sur la morale. P.

~~~~~

*L'Épouse impertinente par air. Nouvelle.*

QUAND les mœurs sont en général très-pures, le vice non-seulement se cache, mais se déguise ; et pour ne pas choquer ou pour réussir, il tâche de prendre les apparences de la vertu : mais lorsque la dépravation est à-peu-près au comble, on rougit souvent des sentimens honnêtes, et communément on les perd en les dissimulant. Le *Tartuffe* appartenait au siècle de Louis XIV ; le *Vicieux par air* est un caractère extravagant, qui parut tout-à-coup dans le dix-huitième siècle, et qui peint mieux le temps où nous vivons, que ne pourraient le faire les critiques les plus ingénieuses. L'hypocrite se transforme, et dans un sens il a raison ; le vicieux par air se renie ; le premier n'a point de principes, le second plus coupable peut-être, trahit les siens : tous les deux sont également lâches, et de plus, le dernier est insensé et ridicule. Il est guidé, non par un intérêt solide, mais par les motifs les plus puérils ; il est scandaleux de sang froid et pour plaire à ceux qu'il méprise. Ce caractère ne peut être bien tracé que par une plume plus énergique et plus habile que la mienne ; je n'en peindrai qu'une nuance, et c'est assez pour moi.

Emilie,

Emilie et Mathilde étaient filles d'un homme de la cour, qui, durant le règne de la terreur, perdit la vie sur un échafaud. Les deux sœurs à peine alors sorties de l'enfance, furent confinées dans une prison rigoureuse, et elles ne durent la vie qu'aux soins bienfaisans du jeune Merville, fils d'un négociant de Bordeaux. Merville, âgé de vingt-cinq ans, avait une physionomie agréable, des manières douces et simples, de l'esprit et une âme sensible et généreuse. Il s'attacha passionnément à la jeune Emilie, l'aînée des deux sœurs, quoiqu'elle ne fût que dans sa quinzième année; mais respectant son malheur, sa jeunesse et son innocence, il renferma ses sentimens au fond de son âme, et il ne lui montra que l'amitié d'un frère. Après la mort du tyran sanguinaire de la France, les deux sœurs recouvrèrent leur liberté; ces malheureuses orphelines, sans parens, sans amis, sans aucun moyen de subsister, trouvèrent dans l'attachement de Merville l'appui le plus utile. Il leur procura un asyle honorable chez une de ses parentes: c'était la veuve d'un agent de change, elle se nommait madame Miller; sans être riche, elle jouissait d'une aisance honnête, et elle n'avait qu'un fils unique de l'âge à peu près de Merville. Dumond (c'était le nom de ce jeune homme) n'avait ni la douceur de caractère, ni l'esprit de son cousin; ses manières étaient gauches et rustiques; cependant il n'était pas méchant, il avait même un fonds de bonté et de sensibilité. Emilie et Mathilde restèrent chez madame Miller, jusqu'à l'heureuse révolution du 18 brumaire 1800. Alors revint en France un oncle des deux sœurs; il s'appelait Darnal, frère de la mère de ces jeunes orphelines: il n'était point noble, il avait eu jadis une grande fortune, il en retrouva encore quelques faibles débris; et lorsqu'il eut arrangé ses affaires, il prit ses nièces chez lui. Emilie, beaucoup plus jolie que sa sœur, était celle qu'il aimait le mieux: Emilie touchait à sa vingtième année; elle avait une figure charmante, une âme sensible et reconnaissante, et le caractère le plus aimable. Interrogée par son oncle, elle lui avoua ingénue-

ment qu'elle aimait Merville, le généreux Merville, son unique protecteur durant sa longue infortune, son bienfaiteur et celui de sa sœur. Eh bien ! dit Darnal, avant la révolution, on voyait sans cesse des filles de qualité épouser des roturiers ; ce qu'elles faisaient jadis pour un vil intérêt d'argent, vous le ferez par sentiment et par reconnaissance, et dans un temps où toutes les distinctions de naissance et de rang sont abolies. D'ailleurs, Merville est un honnête homme, il a quinze mille livres de rente ; c'est une fortune aujourd'hui pour vous, mon Emilie ; ainsi j'approuve votre choix. Peu de jours après, Merville au comble de ses vœux, reçut la main d'Emilie. Mathilde, encouragée par le mariage de sa sœur, confia à son oncle que la bonne madame Miller, qui avait pris pour elle une tendresse de mère, désirait avec passion qu'elle épousât son fils. Mais, dit Darnal, ce Dumond est bien laid : Pas trop, mon oncle, reprit Mathilde. — Il a l'air d'un sot ? — Je vous assure, mon oncle, qu'il est rempli de bon sens, et qu'il a beaucoup de mérite. — Je le crois humoriste et brutal. — Oh ! point du tout, il a un excellent caractère. — Mon enfant, vous ne l'aimez pas ? — Pardonnez-moi, mon oncle. — Quoi ! d'amour ? — Cela n'est pas nécessaire. — Non, pourvu que vous ne perdiez jamais cette sage opinion. — Oh ! mon oncle, je vous promets de la conserver toujours. — Eh bien ! j'y consens ; vous pouvez le dire à madame Miller. Mathilde épousa Dumond, trois semaines après le mariage de sa sœur, et elle fut de demeurer avec son mari chez madame Miller. Emilie et son mari s'établirent dans une jolie petite maison que possédait Merville, à la Chaussée d'Antin. Ils ne se piquèrent point d'étaler du luxe ; ils conformèrent leurs dépenses, non à la mode, mais à leur fortune ; l'intérieur de la maison, arrangé avec élégance, n'offrit point l'assemblage curieux de ces bois rares plus chers que la dorure ; on n'y vit point cette hypocrite simplicité, plus ruineuse qu'un faste éclatant, mais tout y montrait le goût, l'ordre et la sagesse.

Les deux époux vécurent là, pendant six mois, dans la plus douce union. Au bout de ce temps, les émigrés rentrant en foule, plusieurs parens d'Emilie arrivèrent des pays étrangers. Ils coururent tous avec empressement chez elle et chez Mathilde; et dans ces premiers momens, la *mésalliance*, loin d'être reprochée, fut extrêmement approuvée. Tous les fugitifs, quels que soient leur naissance et leur orgueil, sont d'une affabilité parfaite en revenant à Paris après une longue absence. Avant la radiation de la liste fatale, on a besoin de tout le monde; tous les anciens préjugés sont assoupis, on est d'une bonhomie qui gagne tous les cœurs. Merville, obligeant et sensible, fut enchanté de ses nouveaux cousins; les filles du comte de \* \* \*, le petit-fils du duc de C \* \* \*, le jeune Mélidor, avaient une grâce pour lui, et lui montraient une amitié dont il était si touché! Il employait pour eux son crédit, ses amis; il contribua beaucoup, par son zèle, au succès de leurs réclamations: les parens d'Emilie lui témoignèrent leur reconnaissance, en venant assidûment dîner ou souper chez lui, et même ils lui amenèrent plusieurs personnes de leurs amis, et toutes de l'ancienne classe de la noblesse. La société d'Emilie, qui n'avait jusqu'alors été composée que de son oncle et de la famille de madame Miller, se trouva bientôt aussi nombreuse que brillante; on entraîna Emilie dans le grand monde, on lui donna en secret quelques conseils sur des usages qu'elle ignorait; et sur son ton, que l'on trouva un peu rouillé: Elmire, une de ses cousines, se chargea de la former. Elle lui apprit d'abord à se bien mettre, et à se *draper*. Emilie ne savait pas du tout *se dessiner*; elle montra même à cet égard beaucoup de répugnance; on se moqua de sa pudeur bourgeoise. Voulez-vous donc, lui dit-on en riant, ressembler à madame Miller? Ce trait, lancé gaiement contre la bonne madame Miller, ne fit que trop d'impression sur l'esprit d'Emilie. Cette femme respectable, qu'elle avait aimée et révérée jusqu'à ce moment, lui parut tout-à-coup ridicule. Il faut avouer aussi que l'excellente madame Miller avait

des manières très-vulgaires, une confiance imperturbable, et souvent des façons de parler extrêmement triviales, surtout lorsqu'elle était en gaieté. C'était une grosse femme naturellement rieuse, aimant à conter; familière, parce qu'elle était bienveillante; ne s'intimidant de rien, parce qu'elle n'avait nulle espèce de prétention, et qu'elle ne craignait ni ne comprenait la moquerie. Le rire et le sourire, quels qu'ils fussent, n'étaient jamais pour elle que l'expression de la joie; une épigramme n'était qu'une plaisanterie; si l'on avait des caprices, elle supposait qu'on était malade, elle prévenait le prétexte dont on couvre l'humeur. Vous souffrez, disait-elle; n'avez-vous pas mal à la tête? et elle offrait de l'eau de Cologne. Si on la brusquait, elle était loin de se fâcher, car elle s'inquiétait avec attendrissement. Madame Miller n'aurait pu conserver cet heureux caractère, si elle eût vécu dans le grand monde; et telle est cette société si élégante, si raffinée, qu'une bonté si parfaite ne peut s'y montrer sans paraître souverainement ridicule. Quand madame Miller arrivait chez Emilie, si cette dernière était seule, elle la recevait toujours avec la même tendresse; mais si elle avait du monde, sa présence l'embarrassait; madame Miller ne pouvait se mêler à la conversation sans l'inquiéter ou sans la faire souffrir. Emilie lui répondait brièvement ou avec sécheresse; pour terminer l'entretien, souvent même elle feignait de ne pas l'entendre et se hâtait de parler aux autres, afin de les empêcher de fixer leur attention sur la pauvre madame Miller, qui plus d'une fois fut consignée à la porte d'Emilie. Darnal l'apprit avec autant d'étonnement que de chagrin; il s'en plaignit vivement. Emilie répondit qu'il était impossible que madame Miller, avec son ton et ses manières, pût se plaire au milieu de sa famille. S'il est ainsi, reprit Merville, j'y suis donc déplacé moi-même? Emilie voulut bien rassurer son mari à cet égard; cependant elle ne trouva que trop de justesse dans cette réflexion, qui plus d'une fois déjà s'était confusément offerte à son esprit. Les cousines d'Emilie acquiesçant tous



les jours plus d'ascendant sur elle , lui témoignèrent enfin combien elles la plaignaient d'avoir fait un tel mariage. — Mais je suis heureuse , reprit Emilie. — Cela est impossible , reprit Elmire. Pour votre sœur , à la bonne heure : entre nous elle a si peu d'esprit et de goût , qu'elle peut fort bien s'accoutumer à la société de sa belle-mère et de son mari. Mais vous , vous ! . . . . avec la figure et les agrémens que vous avez , quel mariage vous auriez pu faire ! . . . Et quand on vous voit avec ces gens-là , c'est une chose qui paraît si étrange ! . . . Comme ce ton-là , ces tournures-là doivent vous être insupportables ! . . . Ici Emilie , un peu choquée , fit avec émotion l'éloge des vertus de son mari. — Ah ! oui , reprit Elmire , c'est une honnête créature , un bien bon homme ; mais vous avez trop de supériorité sur lui ; vous avez trop de tact pour ne pas le voir tel qu'il est à tous les yeux. En effet , dit Emilie , séduite par toutes ces louanges , en effet , je le vois sans illusion... Pauvre petite ! . . . répartit Elmire , en la regardant avec l'air du monde le plus attendri et en lui serrant la main... Emilie voyant son amie si touchée , le fut elle-même. On l'assurait si positivement qu'elle était fort à plaindre , qu'elle commença de ce moment à le croire. Elle soupira , et garda le silence. Enfin , reprit Elmire , d'un ton sentencieux , c'est votre mari ; ce titre impose de grands devoirs. . . . — Je les remplirai tous. — Sans doute : mais tâchez donc du moins qu'il ne vous appelle plus *ma bonne amie* , et dites-lui qu'il est absolument hors d'usage de tutoyer sa femme devant du monde. Quelques jours après cet entretien , le jeune et brillant Mélidor arrivant au soir chez Emilie , qu'il trouva seule , lui dit en entrant : Savez-vous , ma cousine , que j'ai pensé me battre tout-à-l'heure ? — Bon dieu ! et pourquoi ? — Pour vous. — Comment ? — M'ordonnez-vous de vous le dire ? — Assurément. — C'était chez madame de \*\*\* : elle m'a demandé de vos nouvelles ; là-dessus on s'est mis à parler de vous , de votre grâce , du charme de vos manières , de vos malheurs , et tout-à-coup Bréval a prétendu que vous vous étiez mariée

*par choix et par amour.* Je vous répète ses propres expressions.... *Par amour !* reprit Emilie , en rougissant , et avec un sourire dédaigneux , quelle folie !..... Et qu'a-t-on dit à cela ? — On a ri. Mais moi , je me suis mis en colère , dans une véritable colère. .. Au reste , j'ai découvert le fond de tout ceci.... C'est une méchanceté de Morphise ; c'est elle qui a composé ce *roman*, dont Bréval n'est que *l'éditeur*.... Morphise vous hait ; elle serait si heureuse si elle pouvait parvenir à vous donner un ridicule !.... — Je me suis mariée par un motif beaucoup plus intéressant que l'amour , la reconnaissance ,.... — Ah ! la reconnaissance ! Fort bien ; cela se conçoit : mais véritablement *la passion* !.... Cet entretien faisait souffrir Emilie ; elle venait de nier la vérité , et de désavouer ses sentimens ; elle n'était pas sans trouble et sans quelques remords. Pour calmer un peu l'agitation de sa conscience , elle détailla toutes les obligations qu'elle avait à Merville ; et ce fut non-seulement avec feu , mais avec exagération. On lui permettait la reconnaissance.... Mélidor l'écouta avec distraction , répondit froidement , et l'on parla d'autre chose.

Bien persuadée que si elle montrait sa tendresse pour Merville , elle se couvrirait de ridicule , Emilie voulut se persuader qu'elle s'était abusée elle-même sur ses sentimens ; elle compara l'extérieur de Merville à celui des jeunes gens à la mode , et elle trouva qu'il manquait de grâce , d'aisance , qu'il n'avait point de légèreté dans la conversation ; elle se dit que , puisqu'il était moins aimable que tous les hommes de sa société , il était impossible qu'elle eût de l'inclination pour lui ; elle en conclut qu'elle avait pris *l'estime* pour le penchant : et cette seule idée suffirait pour dissiper l'amour , ou du moins pour l'affaiblir. Cette nouvelle manière de penser ne devait pas rendre Emilie aimable pour son mari. Elle perdait un bonheur intérieur qu'elle avait su goûter , elle ne pouvait s'empêcher de le regretter. Cependant quoiqu'elle n'eût plus la même égalité d'humeur , elle était encore

douce, obligeante et tendre avec son mari, lorsqu'elle se trouvait tête à tête avec lui; mais dans le monde elle devenait absolument une autre personne; craignant pour elle, et par intérêt même pour Merville, qu'il ne dît une chose déplacée, ou qu'il ne fit une gaucherie, elle éprouvait une malaise inexprimable; elle ne s'occupait que du soin de l'empêcher de parler ou d'agir; elle lui coupait brusquement la parole, ou elle lui montrait une froideur presque dédaigneuse afin de l'éloigner d'elle; elle aimait mieux le fâcher que de le voir exposé à la moquerie des autres; elle frémissait lorsqu'il avait avec elle *l'air bourgeois* de la cordialité, ou qu'il lui parlait avec cette familiarité de *mauvais ton*, qui montre à tous les yeux la confiance et l'intimité. Merville, avec une extrême sensibilité et beaucoup d'esprit, était timide; il sentait lui-même qu'il avait peu d'usage du monde; enfin il adorait sa femme, il la voyait si recherchée, si admirée, que tant de succès lui inspirait pour elle une extrême déférence; comptant parfaitement sur ses sentimens, lorsqu'elle le traitait avec si peu d'égards, il comprenait seulement qu'il avait manqué à quelque usage, il se taisait ou se retirait. Cette société composée d'anciens nobles, lui en imposait extrêmement; il était subjugué d'un côté, embarrassé de l'autre; cette situation pénible lui donnait une mine étonnée, un maintien contraint et farouche, qui le rendaient en effet très-déplacé au milieu de toutes ces personnes si animées, si brillantes et si parfaitement à leur aise. On pensa, avec assez de vraisemblance, que Merville était un sot. Emilie n'en dissuada pas, afin d'entretenir l'opinion qu'on avait de sa prodigieuse supériorité sur lui, et même elle finit par le croire elle-même. La patience, la douceur et la modestie de Merville achevèrent de lui ôter le reste de considération qu'elle avait pour lui. Elmire lui demanda de lui amener deux ou trois personnes qui desiraient faire connaissance avec elle, et qui étaient dans ce moment particulièrement à la mode; on forma le projet de leur donner à déjeuner, avec l'élite de la société, et il fut

## 408 MERCURE DE FRANCE,

décidé qu'on choisirait un jour où Merville irait dîner chez madame Miller; ce qui fut exécuté. Merville, qui n'aimait ni les nouvelles connaissances, ni les déjeuners à l'Anglaise, fut charmé qu'on eût choisi pour cette partie le jour de la semaine qu'il consacrait à madame Miller. Il partit à midi, en annonçant qu'il ne reviendrait qu'à six heures, comptant bien qu'il ne trouverait plus personne. La société qui devait se rendre chez Emilie, à une heure, n'arriva qu'à trois. Le déjeuner fut très-gai; tout le monde y fut aimable : Emilie parut charmante, et s'embellit encore de ses succès; jamais on ne l'avait vue si agréable, si piquante; elle fit oublier l'heure, et elle s'en inquiéta lorsqu'elle vit approcher celle qui devait ramener son mari... Tout-à-coup Emilie pâlit et frissonne.... elle entendait dans l'antichambre la voix haute et sonore de madame Miller!.... Au moment même, la porte s'ouvre, et suivie de Mathilde et de Merville, madame Miller paraît donnant le bras à Dumond; quelle apparition, quel coup de foudre pour Emilie au milieu de la société la plus élégante de Paris!.... Madame Miller essoufflée, crottée, suant à grosses gouttes, s'avance gaiement avec sa confiance ordinaire, en riant et contant de la porte et à tue tête ce qu'elle appelait sa *mésaventure*.... Elle avait voulu à toute force, après le dîner, venir s'informer des nouvelles d'Emilie, certaine qu'elle ne se portait pas bien, puisqu'elle était restée *au logis* sans son mari.... Ils avaient tous les quatre pris un fiacre, qui venait de casser dans la rue voisine; il avait fallu faire le reste du chemin à pied, et *puissante* comme je suis, ajouta madame Miller, c'est encore une *bonne trotte* pour moi.... Pendant ce récit, que rien ne put interrompre, Emilie fut deux ou trois fois au moment de s'évanouir; madame Miller la trouva pâle, ce qui, par bonheur, modéra sa gaieté; mais elle la gronda doucement de *dîner* ainsi avec des *drogues*; on lui répondit que c'était un déjeuner, ce qui attira de sa part de nouvelles dissertations sur le régime : elle assura qu'un *bon pot au feu* était bien préférable à une bouilloire rem-

plie d'eau chaude, et qu'au vrai, le thé n'était salulaire que dans les indigestions. Emilie était véritablement au supplice; pour Mathilde, quoiqu'elle eût toute la grâce et tout le bon goût qu'on admirait dans sa sœur, elle conservait une sérénité parfaite, et n'avait pas l'air de remarquer le moins du monde les petits travers qui causaient tant de trouble à la pauvre Emilie. Quand sa belle-mère lui adressait la parole, elle lui répondait avec tant de simplicité, de douceur et de respect, elle montrait pour elle tant d'attachement et de vénération, qu'elle déjouait ou désarmait la moquerie. Cette profonde estime dont elle était pénétrée, avait quelque chose de communicatif. Il faut bien, se disait-on, que cette madame Miller, malgré sa tournure étrange, ait des qualités admirables; puisque sa belle-fille la respecte et l'aime autant. Emilie, dans cette occasion, comparée à sa sœur, parut avoir bien de la petitesse et de la puérilité; et lorsqu'on fut sorti de chez elle, les femmes sur-tout, sous prétexte de la plaindre, se moquèrent beaucoup plus de son trouble et de sa confusion, que du mauvais ton de madame Miller.

Le soir Emilie se trouva seule avec Mathilde, et il lui fut impossible de ne pas éclater. Comment, lui dit-elle, n'avez-vous pas empêché madame Miller de venir chez moi? vous saviez que j'avais du monde; quel plaisir trouvez-vous à la voir tourner en ridicule? — J'aurais mieux aimé qu'elle fût restée chez elle, je n'ai pu la retenir. Cependant, je ne conçois pas l'état où je vous ai vue.... — J'avoue que je ne puis supporter de voir les gens que j'aime, s'exposer aux moqueries des personnes les plus distinguées de la société.... — Si l'on attaquait leur caractère, ou leur réputation, je vous comprendrais; mais pour des choses aussi frivoles.... — Ah! ces choses-là sont si importantes aux yeux des gens du monde!... — Doivent-elles l'être aux vôtres? D'ailleurs, si vous y attachez un si grand prix, pourquoi les faire remarquer davantage par votre confusion? pourquoi, dans ces occasions si fâcheuses pour vous, condamner vous-même vos amis, en montrant

un tel embarras, en rougissant d'eux, en les abandonnant à la risée publique, au lieu de les soutenir, de les relever par des témoignages de respect et d'amour qui, de la part de proches parens, donnent toujours de ceux qui les reçoivent une opinion si favorable ? — Pouvez-vous n'être pas déconcertée en voyant une belle-mère que vous aimez, si inférieure à toutes les femmes que l'on rencontre dans le monde ? — Si inférieure, y pensez-vous, Emilie ! bien loin d'avoir cette idée, je suis profondément pénétrée de sa *supériorité* sur toutes ces femmes si bien mises et de si bon air, qui composent votre société. . . . Je suis fière de ma belle-mère ; je m'enorgueillis de sa vie sans tache, de son caractère irréprochable, de sa générosité, de sa bonté parfaite, des bienfaits dont elle nous a comblés, et qui doivent donner tant d'estime pour elle . . . . — Ah ! je ne les ai point oubliés ; j'aime à les détailler à qui veut m'entendre . . . — Eh bien ! alors pouvez-vous rougir de cette femme généreuse et sensible, qui dans notre détresse nous reçut à bras ouverts, nous adopta l'une et l'autre, nous prodigua tous les soins d'une mère et nous donna l'exemple de toutes les vertus ? . . . Pour vous consoler de l'effet désagréable qu'elle peut produire sur des gens légers et malins, qui ne la voient qu'en passant, songez qu'elle sera constamment admirée par toutes les personnes estimables qui vivront avec elle ; enfin, soyez sûre que vous vous honorez vous-même, en paraissant l'apprécier ce qu'elle vaut, et qu'alors on n'aura pas l'impertinence de se moquer devant vous de son ton et de ses manières, ou de vous parler d'elle peu convenablement.

Cette conversation aurait produit l'effet le plus salutaire sur l'esprit et sur le cœur d'Emilie, si à la faiblesse de laisser voir combien sa nouvelle famille lui causait d'embarras et de honte, elle n'avait pas joint le tort de s'arroger une excessive supériorité sur son mari, et la folie de s'en enorgueillir. Cependant Emilie répandue dans le plus grand monde, faisait une dépense ruineuse que Merville était hors d'état de soutenir ; il fit à ce sujet des repré-

sentations si raisonnables, qu'Emilie n'hésita point à lui promettre de retrancher absolument les déjeuners et les diners qu'elle donnait à ses amis; mais elle se trouva à ce sujet dans un grand embarras, car pour excuser un peu son mariage et pour ajouter à sa considération, elle n'avait pas manqué de dire que Merville était fort riche; elle ne voulait pas avouer le contraire, et elle se détermina à sacrifier le caractère de son mari à cette puérile vanité; elle laissa entendre à ses amis qu'il était avare et jaloux; on l'assura qu'on s'en était bien aperçu, et l'on s'attendrit plus que jamais sur le sort d'Emilie. Les femmes légères de ce siècle ont des prétentions extraordinaires qui semblent contradictoires et qu'elles savent concilier avec un art admirable: toujours actives, se livrant avec ardeur à la dissipation, elles n'aiment que *le repos et la solitude*, c'est qu'elles sont *entraînées*, qu'elles agissent par habitude, par complaisance. Voulant porter en tous lieux la joie et la gaieté, elles vantent sans cesse le charme de la *mélancolie* qui forme toujours le fond de leur caractère (mais il est reçu que les personnes *mélancoliques* ont de fréquents accès de gaieté, et que même elles sont plus rieuses que les autres): leur *sensibilité* est *passionnée*; inconcevable, et elles sont incapables de soigner des malades, d'assister des mourans, de consoler des affligés; parce qu'elles ne peuvent supporter le spectacle déchirant de l'infortune et de la souffrance; enfin elles veulent exciter à la fois l'admiration, l'envie et la pitié; vives et brillantes dans les cercles, elles sont plaintives dans les entretiens particuliers et toujours gémissantes dans leurs confidences. L'épouse dévoile *dans le sein de l'amitié* les défauts et les torts de son mari: ces récits touchans sont rarement fidèles; mais l'exagération n'est-elle pas permise à la sensibilité? La jeune fille se plaint en secret de sa mère, en assurant qu'elle ne l'en aime pas moins; *piété filiale* qui rend plus odieuse encore la mère injuste ou tyrannique. Toutes les femmes aujourd'hui ont un goût singulier pour le rôle intéressant de *victime*, elles en font un moyen de séduction; d'ailleurs après

toutes ces plaintes, si l'on se sépare d'un mari, si l'on néglige une mère on est sans doute moins blâmée du public : voilà l'unique utilité de cette conduite. En connaît-on bien tous les inconvéniens funestes ? On faisait autrefois des calculs différens ; les secrets de ménage n'étaient alors ni trahis, ni divulgués ; on se persuadait que les femmes, pour leur propre gloire, pour l'intérêt de leur famille, devaient employer tous leurs soins à faire estimer et respecter les auteurs de leurs jours et leurs époux : car on pensait que le dernier degré de la corruption et de l'absurdité, est de nuire à la réputation de ses protecteurs et de noircir ceux qu'on doit révéler.

Mathilde adoptait sans effort ces mœurs gothiques ; guidée par une ame élevée unie à l'esprit le plus juste, loin de se plaindre des brutalités d'un mari grossier, fantasque, rempli d'humeur et dépourvu d'esprit, elle étoit parvenue à persuader à toutes les personnes de sa connaissance que Dumond étoit un homme de mérite, d'un excellent caractère. Dumond par bonheur étoit taciturne et silencieux, Mathilde en faisait un *penseur* ; selon elle, son manque d'usage et ses impolitesse n'étaient que des distractions ; Dumond se taisant toujours dans le monde parce qu'il n'avait rien à dire, passait, grâce à Mathilde pour un profond observateur ; on citait même de lui des mots spirituels et piquans, on les tenait de Mathilde, et comment les révoquer en doute ? Qui pourrait imaginer de nos jours qu'une femme n'emploie son esprit et son adresse qu'à faire valoir son mari ?.. Dumond accueilli dans la société avec considération, fut tout étonné de ses succès ; il comprit qu'il les devait à sa femme, il lui en sut gré ; la douceur et la prudence de Mathilde, la perfection de sa conduite achevèrent de le toucher ; il ne devint pas aimable, mais il perdit beaucoup de sa rusticité, et il prit pour Mathilde une confiance et un attachement qui ne se démentirent jamais. Tandis que l'aimable et sage Mathilde ennoblissait sa jeunesse de toute la considération de l'âge mûr et se préparait un si doux avenir, Emilie, livrée toute entière à la société,



la plus frivole, croyoit n'avoir rien à se reprocher parce qu'elle conservait des mœurs pures; tous les jours plus impertinente en public avec son mari, elle le traitait si légèrement et souvent même avec un dédain affecté si choquant, que Merville enfin se fâcha. Cette révolte trop tardive ne servit qu'à lui donner aux yeux des amis d'Emilie, des torts de plus et de nouveaux ridicules; toute la société déclama contre le pauvre mari et il fut décidé et reconnu que Merville était un homme aussi borné qu'amaussade et d'un caractère insupportable.

Les deux sœurs étaient mariées depuis deux ans, lorsque Darnal leur oncle obtint une grande place extrêmement lucrative; il voulut alors prendre chez lui Emilie, sa nièce favorite, charmé de la rapprocher de lui, mais très-fâché d'être obligé de loger aussi Merville, qu'il avait pris en aversion, depuis qu'Emilie ne montrait plus de tendresse pour lui. Emilie faisait avec grâce les honneurs d'une grande maison; Emilie, adorée de son oncle, et plus accueillie que jamais dans le monde, ne mit plus de bornes à son impertinence avec Merville. Ce dernier, poussé à bout, osa parler en maître irrité; Emilie jeta les hauts cris, se plaignit à son oncle, lui peignit Merville comme une espèce de monstre, afin d'empêcher Darnal d'avoir une explication avec Merville, et d'écouter sa justification; ainsi, pour conserver tout son crédit, elle acheva de perdre son mari dans l'esprit de Darnal. De ce moment, l'aigreur devint extrême entre les deux époux, il y eut des scènes continuelles. Néanmoins Emilie, au fond du cœur, aimait encore Merville; souvent elle sentait ses torts et les réparait (mais tête à tête) avec une extrême sensibilité. Merville avait une grande passion, Emilie du moins ne lui donnait pas le plus léger sujet de jalousie, elle était irréprochable sous ce rapport, et l'amour, sur tout le reste, a tant d'indulgence!.... Malheureusement Emilie connaissait tout son empire, elle n'était ni assez raisonnable, ni assez généreuse pour n'en pas abuser.

Merville ne remarquait que trop l'espèce d'éloignement que Darnal avait pour lui ; mais se flattant d'obtenir , par le crédit de Darnal , quelque grâce importante , il comptait recouvrer , de cette manière , son indépendance. Un de ses amis vint un matin l'avertir qu'une place considérable était vacante ; aussitôt Merville conjura Emilie de parler sans délai à son oncle , afin de l'engager à faire les démarches nécessaires. Emilie le promit , et Merville sortit pour aller faire , de son côté , quelques sollicitations relatives à cette affaire. Emilie était priée à un thé , l'heure indiquée venait de sonner ; cependant , quoiqu'avec beaucoup de regret et même d'humeur , elle consentit à voir son oncle avant de sortir ; mais en faisant cet effort de raison , elle était bien décidée à ne dire qu'un mot à Darnal , et à ne s'arrêter chez lui qu'un demi quart-d'heure ; elle se rendit à son appartement , on lui dit que Darnal était enfermé avec son homme d'affaires , et qu'il ne pourrait la recevoir que dans une heure. A ces mots , Emilie regarde à sa montre ; il est tard , dit-elle , je ne puis attendre , je parlerai à mon oncle ce soir , qu'on fasse avancer ma voiture. On obéit ; Emilie part et vole chez Elmire ; après le thé , on la retint à dîner. Elmire avait sa loge à la Comédie Française , on donnait une tragédie nouvelle , Emilie s'y laisse entraîner. La pièce était mortellement ennuyeuse. Emilie , au troisième acte se leva : il faut , dit-elle , sacrifier ses plaisirs à ses devoirs , je veux parler ce soir à mon oncle ; il s'agit d'une affaire très-importante pour M. Merville..... On admira les principes et la raison d'Emilie , qui ne rentra chez son oncle qu'à neuf heures du soir. Darnal n'y était pas ; cinq quarts-d'heure après le départ d'Emilie , il avait reçu la visite de Mathilde , et il était sorti avec elle. Emilie fut bien embarrassée lorsque Merville , supposant qu'elle avait vu Darnal , la questionna sur ce qu'il avait répondu. Merville , profondément blessé , soupira , sans se permettre un seul reproche ; Emilie , repentante et touchée , se promit de parler à son oncle avant de se coucher , et avec toute la chaleur et tout le

zèle imaginable. Darnal rentra sur les dix heures ; on se mit à table , et après le souper , Emilie emmena son oncle dans un cabinet , pour le solliciter sans témoins ; mais aussitôt qu'elle eut expliqué ce qu'elle désirait , Darnal l'interrompant , il n'est plus temps , dit-il. — Comment ? — Non , j'ai couru toute la journée pour cette affaire , elle est faite , j'ai obtenu la place..... — Et pour qui ? — Pour votre beau-frère. — Pour M. Dumond ? — Mon Dieu oui. A peine ce matin étiez-vous sortie , que votre sœur est arrivée , et non-seulement elle m'a demandé d'agir sur-le-champ pour son mari ; mais , d'autorité , elle m'a emmené dans sa voiture , m'a fait faire toutes les démarches nécessaires , n'a jamais voulu me quitter ( c'est une femme étonnante pour l'activité , quand il s'agit de son mari ) ; il a fallu dîner chez elle , ensuite nous avons recommencé nos courses ; je n'ai pu me dépêtrer d'elle , que lorsque tout a été fini , conclu..... Assurément , je vous aime mille fois plus que Mathilde ; je ne suis pas fâché d'avoir assuré la fortune de votre sœur , mais si j'en pouvais faire autant pour vous , mon Emilie , je serais le plus heureux des hommes.. — Ah ! mon oncle , comment de vous même , en cette occasion , n'avez-vous pas pensé à M. de Merville ?... — Eh ! mon enfant , si j'eusse demandé cette belle place pour lui , on se serait moqué de moi... — Mais pourquoi donc ? — Il ne faut pas se flatter là-dessus , Merville a une telle réputation d'incapacité , de sottise et d'extravagance , qu'il n'obtiendra jamais rien. — Qui donc a pu le calomnier ainsi ? — Il n'est pas question de *calomnie* , les sots n'ont point de détracteurs ,.... ce sont vos amis et les miens , c'est toute notre société qui le voit ainsi. — Merville est le plus honnête des hommes..... — Je n'attaque point sa probité , mais c'est un fou ,.... il vous rend si malheureuse , il est si jaloux , si intraitable , d'une avarice si sordide , d'une humeur si bizarre , il est si borné... — Quels sont les méchants qui l'ont ainsi perdu dans votre esprit ? — Encore une fois , il n'a point d'ennemis. Ne me suffit-il pas , pour le juger , de voir la manière dont vous

vivez ensemble, cette aigreur, ces disputes éternelles ?.... Vous, si douce, si obligeante avec tout le monde, quel ton avez-vous avec lui ? Il est évident que pour vous sortir ainsi de votre caractère, il faut qu'il soit véritablement insupportable. Enfin, rappelez-vous toutes les plaintes qui vous sont échappées. ... — Jamais je n'ai dit qu'il fût *borné*, qu'il fût extravagant..... — Vous ne vous êtes pas servie de ces expressions, mais vous m'avez dit cent fois l'équivalent... convenez-en : c'est un vilain homme..... — Oh ! non, mon cher oncle, non, il a d'admirables qualités.... et M. Dumond, dont vous avez fait la fortune, n'est qu'un imbécille..... — Non pas, non pas, Dumond a des formes très-désagréables, mais c'est un travailleur, qui s'enferme tous les jours quatre heures dans son cabinet..... — Oui, pour y dormir.... — Ne croyez donc pas cela, c'est un homme sage, instruit, réfléchi..... — C'est ma sœur qui le dit. — On la croit, c'est tout ce qu'il faut pour obtenir des places. A ces mots, Emilie confondue, atterrée, quitta son oncle ; outrée de dépit, accablée de chagrin, elle entrevoyait enfin l'inconséquence et la folie de sa conduite..... Mais comment annoncer cette nouvelle à Merville ?.... Pour se tirer d'embarras, et pour dissimuler sa honte, elle imagina de prévenir Merville et de lui faire une scène ; elle lui reprocha avec emportement de n'avoir point cherché à se faire des amis. Mais, reprit Merville, à quoi vous sont bons les vôtres, s'ils vous refusent de me servir ? — Vous aviez le plus grand intérêt à gagner l'amitié de mon oncle. — Qu'avez-vous fait pour me la procurer, et pouvais-je l'obtenir malgré vous ? — Jamais vous n'avez cherché à lui plaire..... — Vous m'en ôtez tous les moyens ; et d'ailleurs Dumond lui plaît-il ? Dumond peut-il plaire ?.... — Il a beaucoup d'amis. — Tous ceux de sa femme, qui n'a que des liaisons utiles, honorables. — Trouvez-vous les miennes repérhensibles ? — Non, mais elles sont beaucoup trop frivoles. — Ma sœur a de l'ambition, et moi je n'en ai point. — Dédaignez donc aussi le luxe, ne faites plus de dettes, renoncez à ce faste qui

## BRUMAIRE AN XII.

qui nous ruine , consentez à passer huit mois de l'année dans une petite terre à cinquante lieues de Paris, et alors je serai satisfait de la médiocrité de notre fortune : je ne desirais l'augmenter que pour vous.

A ces derniers reproches Emilie garda le silence ; qu'aurait-elle pu répondre ? Quelques larmes mouillèrent ses paupières , et toutes ses réflexions aggravèrent ses regrets et sa douleur.

Mathilde et Dumond changèrent de logement ; ils louèrent une maison plus spacieuse et plus belle que celle de mad. Miller , mais ils ne voulurent point se séparer de cette vertueuse femme , qui les suivit dans leur nouvelle demeure. Elle ne fut point reléguée dans un appartement reculé de ce grand hôtel , elle fit avec sa belle-fille les honneurs de la maison , et sa bonhomie lui gagna tous les cœurs. L'élégance et la grace de Mathilde donnaient un prix inestimable à l'espèce de culte qu'elle rendait à mad. Miller ; chacun pour plaire aux maîtres de la maison , se piqua d'aimer *la bonne mère* , si révérée de ses enfans ; s'occuper d'elle , devint une espèce de mode , et il eût été du plus mauvais goût de se permettre l'apparence d'une moquerie sur cette femme , que l'amour filial et la reconnaissance rendaient si intéressante et si respectable. Sur la fin de l'hiver de cette même année , Merville , crut pouvoir renouveler ses sollicitations avec plus de succès pour une place très-inférieure à celle que Dumond avait obtenue , et il se décida à parler lui-même à Darnal , pour lui demander son appui. Lorsque Merville entra dans le cabinet de Darnal , ce dernier était assis devant son bureau , et , sans quitter la plume qu'il tenait , il invita Merville à lui dire ce qu'il désirait , mais ce fut de ce ton peu obligeant qui annonce qu'on ne veut accorder qu'une audience de quelques minutes. Merville déconcerté , expliqua rapidement et en balbutiant , son affaire. Eh ! quoi , s'écria Darnal , encore !... Comment , monsieur , reprit Merville , que vous ai-je donc déjà demandé ? Parbleu , répondit Darnal , ne viens-je pas d'obtenir une

place pour Dumond ?.... plus on fait , et plus il faut faire ; cela est aussi trop indiscret. Je vous déclare que je ne veux plus user mon crédit et fatiguer mes amis..... d'ailleurs on est mal disposé pour vous. Votre conduite... — Ma conduite , monsieur !..... — Dumond rend ma nièce heureuse ; j'ai dû m'intéresser à lui ; mais vous , monsieur , .... — Emilie se plaint elle ? — Non , mais j'ai des yeux. — Et que voyez-vous ? — Le plus mauvais ménage de Paris , j'en suis excédé , il faut que cela finisse. — Vous croyez bien , monsieur , qu'après cet entretien , je ne coucherai pas ce soir dans votre maison ? — Ecoutez , parlons sans détour. Vous aimez l'argent , je suis riche , Emilie m'est chère , nous pouvons prendre des arrangements qui nous rendraient tous heureux. — Je ne vous entends point. — Reprenez tout votre bien , je me charge entièrement du sort d'Emilie , je vous offre 50 mille francs pour l'arrangement de vos affaires , et consentez au divorce. A ce mot affreux , le malheureux Merville pâlit , il resta quelques instans immobile ; ensuite , sans répliquer un seul mot , il tourna brusquement le dos à Darnal , et il sortit précipitamment du cabinet et de la maison. Il ne rentra point pour dîner , le soir on l'attendit vainement à souper. Emilie s'étonna , Darnal n'était pas sans inquiétude : les gens même qui ont le moins de principes , éprouvent un malaise qui ressemble au remords , lorsqu'ils ont fait sans fruit une proposition malhonnête. A minuit Emilie reçut de Merville un billet qui contenait ces mots :

« Votre oncle m'a proposé le *divorce* , et c'est vous sans doute qui l'avez fait parler !.... Mes principes ne me permettent pas de céder à vos vœux ; mais vous ne me reverrez jamais. Je vous abandonne la moitié de ma fortune , mon notaire vous en remettra l'acte de donation. »

Grand dieu ! s'écria Emilie , en fondant en larmes , moi demander le divorce ! ô Merville ! as-tu pu le croire ! le divorce ! ah ! quand je ne t'aimerais pas , cette idée me ferait horreur !... mais tu vas me connaître , tu me rendras

justice. A ces mots, elle courut chez son oncle, elle lui montra le billet de Merville, et l'accabla des plus sanglans reproches; elle lui répéta avec toute la véhémence de la vérité, qu'elle révérait, qu'elle chérissait Merville, et que rien dans le monde ne pourrait l'engager non-seulement à divorcer, mais à se séparer de lui. Darnal confondu, fit des réflexions assez sensées sur l'inconséquence des femmes; Emilie se hâta de le quitter pour aller écrire à Merville, elle envoya sa lettre chez Dumond, Merville n'y était pas. Emilie accablée d'inquiétudes se jeta sur son lit, et au point du jour elle sortit pour aller elle-même chercher son mari dans tous les lieux où elle espéra pouvoir le trouver, mais toutes ses recherches furent inutiles. Alors elle imagina que Merville était en Champagne dans sa terre; elle y envoya un courrier, qui revint au bout de quatre jours et qui lui dit qu'on n'avait point entendu parler de Merville. Emilie désespérée, fit encore beaucoup d'autres démarches qui furent toutes infructueuses. Quinze jours s'écoulèrent dans ces cruelles anxiétés; au bout de ce temps Emilie reçut par la poste une lettre de Merville, datée de Brest, et à bord d'un vaisseau; Merville disait à sa femme un dernier adieu, il partait comme volontaire avec nos braves guerriers, il allait à Saint-Domingue, pour y combattre les nègres révoltés.... Emilie ne s'évanouit point, ne versa pas une larme. On se trouve un courage surnaturel quand on prend une noble et grande résolution. Infortuné! dit-elle, tu pars et tu me crois coupable!.... ah! je le suis en effet, j'ai sacrifié mon bonheur à la vanité la plus puérile, mes yeux sont ouverts, ô Merville! je te suivrai, tu connaîtras mon cœur et j'obtiendrai mon pardon. Aussitôt Emilie ordonne à ses gens de tout préparer pour son départ, elle écrit à sa sœur pour l'instruire de son dessein, elle passe chez son oncle et lui donne la lettre de Merville. Darnal la lit avec quelque émotion: eh! bien, dit-il, ce trait de courage lui fera honneur, il acquerra de la gloire, nous lui écrirons, il reviendra.... Non, mon oncle, reprit Emilie, je ferai

mieux que lui écrire.... — Quoi donc ? — J'irai le rejoindre.... — Le rejoindre !... — Je pars cette nuit, je m'embarquerai... — Y pensez-vous Emilie ? vous exposerez aux dangers d'une navigation ; pour aller dans un pays livré aux horreurs de la guerre la plus meurtrière et la plus barbare , et dans un climat dangereux , dévasté déjà par des maladies contagieuses... — Ne sait-on pas qu'une femme , sans avoir de faute à réparer , peut donner ce noble exemple de courage ? et moi !... — Votre conduite a toujours été pure. — Suffit-il de conserver des mœurs pour n'avoir rien à se reprocher ? Suis-je innocente, quand Merville désespéré va chercher tant de périls pour me fuir et pour me laisser une odieuse liberté ?... Séduite par de faux airs , j'ai pu risquer de perdre son amour , mais son estime m'est plus chère mille fois que la vie , rien ne me coûtera pour la regagner. — Mais pourrez-vous supporter tant de fatigues.... — Et pourrais-je ici supporter à la fois l'inquiétude et les remords ! Darnal fit encore mille objections , Emilie répondit toujours avec la même fermeté. L'arrivée de Mathilde interrompit cet entretien , Mathilde se jeta dans les bras de sa sœur en pleurant et en applaudissant à sa courageuse résolution ; elle lui dit qu'elle avait obtenu de Dumond la permission de l'accompagner jusqu'au port de mer , et de ne la quitter qu'au moment où elle s'embarquerait. Darnal voulut encore faire des représentations , on ne l'écouta point : laissez-la partir , dit Mathilde , tous les cœurs généreux feront des vœux pour elle , cette seule action ennoblira sa vie , et lui donnera l'unique célébrité qui puisse honorer une femme ; vas , chère sœur , poursuivit-elle , ne crains ni les mers , ni les tempêtes , ni les horreurs de la guerre ; le suprême protecteur de la vertu veillera sur toi , il te guidera , il te fera retrouver ton époux , il te ramènera dans ta patrie , et plus digne encore d'être aimée , tu feras les délices et la gloire de ta famille.

Darnal était l'homme du monde le moins susceptible d'enthousiasme ; cependant en accusant les deux sœurs



d'extravagance , il ne put s'empêcher de laisser voir l'attendrissement que lui causait cette scène ; malgré tout ce qu'il put dire , les deux sœurs partirent la nuit même. Emilie arrivée au port , attendit pendant plus de 15 jours un vent favorable ; enfin , elle se sépara de sa sœur , elle s'embarqua , et après la plus heureuse navigation elle arriva à Saint-Domingue. Mais que devint-elle , lorsqu'elle apprit que Merville s'étant déjà trouvé à trois affaires dans lesquelles il avait montré le plus brillant courage , avait reçu plusieurs blessures que les chirurgiens jugeaient mortelles ! La malheureuse Emilie se fit conduire dans la maison de son mari , elle le trouva à l'extrémité , et depuis trois jours sans connaissance ; il était dans un délire continuel... Emilie ne pouvant craindre l'effet que produirait sur lui sa vue inopinée , du moins , dit-elle , je mourrai près de lui !... et elle entra dans sa chambre. Merville la regarda sans la reconnaître et même sans la voir , mais il prononçait son nom presque à chaque minute !... Emilie , pâle , anéantie , s'assit au pied de son lit , et resta immobile jusqu'au moment où les chirurgiens vinrent visiter les plaies du malade ; elle aida à les panser , ne fit point de questions et se remit ensuite à sa première place. Une garde-malade s'approcha d'elle pour l'inviter à se coucher ; *jamais* , répondit Emilie , et elle lui fit signe de la main de s'éloigner. La garde alluma la lampe de nuit et se retira dans la chambre voisine.

Merville depuis une heure ne s'agitait plus , ne parlait plus , il avait les yeux fermés , mais on l'entendait respirer. Infortuné ! dit Emilie , c'est moi qui t'assassine !... Je ne fus point infidelle , je ne me séparai point de toi , je t'aimai toujours , j'ai conservé ma réputation et cependant je suis la plus coupable de toutes les femmes , je suis la cause de ta mort !... Sont-ce donc des penchans séducteurs , des passions violentes qui produisirent ce crime irréparable ? Non. Je n'immolai mon bonheur et ton repos qu'à des frivolités ridicules !... Voilà donc où peuvent conduire les petitessees de la vanité !.. O le plus noble , le plus généreux

des hommes , j'ai rougi de toi !... toi dont je connaissais l'ame , toi dont le courage et les exploits viennent d'honorer ta patrie , j'ai rougi de toi !... l'importance que j'attachais à de puériles conventions , à l'usage , à la mode , à l'élégance , ont pu pervertir à ce point mon jugement et mon cœur !... Oui , j'aime à m'humilier profondément dans ces momens affreux , je veux me rappeler ce qui nous a désunis , ce qui nous a perdus ; c'est te venger , c'est me punir autant que je le puis !.... Mon bienfaiteur , mon vertueux ami , mon époux , j'ai rougi de toi !... ô par quels tourmens j'expie enfin cette inconcevable et funeste démence !... Comme elle disait ces mots , Merville en gémissant , prononça le nom d'*Emilie*.... Il ouvrit les yeux , et regardant Emilie en tressaillant , il mit ses deux mains sur son visage en disant , d'une voix étouffée : ô chère et cruelle image tu me poursuivras donc jusqu'au fond de la tombe !... Emilie frémit , elle crut qu'il était toujours en délire , mais elle imagina que par une réminiscence confuse et par un mouvement purement machinal , sa vue le frappait et l'agitait ; dans cette pensée elle se cacha derrière le rideau du lit. Aussitôt qu'il fit jour , le chirurgien arriva , il fut agréablement surpris en voyant que Merville avait repris sa connaissance ; dès que le transport au cerveau vous a quitté , dit-il , vous êtes sauvé. A ces paroles si chères , Emilie éperdue , transportée , vint se jeter aux pieds du chirurgien. Ah ! s'écria Merville , je suis encore dans le délire , je vois toujours cet objet qui m'obsède !... Non , non , dit Emilie , ce n'est point une illusion , c'est ta femme , c'est ton Emilie !... ah ! vois ses larmes , son repentir , son amour , et tu ne pourras plus la méconnaître !... La joie est rarement funeste , celle qu'éprouva Merville acheva de le rendre à la vie ; ses blessures , pansées par Emilie , se cicatrisèrent bientôt. On lui défendit de parler et de faire la moindre question pendant plusieurs jours ; mais pouvait-il avoir besoin d'explication ? il voyait Emilie , Emilie avait passé les mers pour le rejoindre !... Lorsque Merville fut convalescent , Emilie ,

en convenant de tous ses torts , en implorant le pardon de fautes si bien réparées , se plaignit doucement que Merville eût pu croire qu'elle eût désiré le divorce. 'Merville répondit qu'il avait pensé que Darnal , en cette occasion , avait agi sans son aveu positif , mais avec la certitude qu'Emilie , au fond de l'ame , soupirait après l'indépendance ; d'ailleurs , ajouta Merville , après la scène qui s'était passée entre votre oncle et moi , je ne pouvais rester chez lui , je sentais combien vous auriez de peine à quitter une maison si brillante , pour reprendre votre premier genre de vie. Je ne connaissais pas toute la grandeur d'ame , toute la sensibilité de mon Emilie , et je m'expatriai pour lui rendre la liberté qu'elle paraissait regretter.

Merville et sa femme restèrent près de deux ans à Saint-Domingue : dans cet espace de temps , Merville se couvrit de gloire. Il revint en France avec sa fidelle compagne , ils furent reçus avec transport par leurs parens , Emilie reparut dans le monde avec cet éclat si doux , que la vertu touchante répand sur la jeunesse et la beauté. Merville ayant acquis l'heureuse confiance que donnent la gloire et la certitude d'être aimé , fut à tous les yeux un autre homme , on rendit justice à son mérite , il obtint une place honorable. Emilie ne rompit point avec d'anciennes liaisons qui n'avaient plus rien de dangereux pour elle , mais elle ne donna sa confiance qu'à ses véritables amies , l'aimable Mathilde et la bonne madame Miller. Elle est devenue la plus heureuse des femmes , rien ne manque à son bonheur ; elle est mère , et elle se promet bien de conter un jour son histoire à sa fille , afin de la convaincre que le travers le plus ridicule , le plus extravagant , ainsi que le plus funeste que puisse avoir une femme , est d'affaiblir par sa conduite , la considération de son mari et de le traiter en public avec *impertinence* , ou seulement avec l'air de l'insouciance et de la légèreté.

D. GENLIS.

## S P E C T A C L E S.

T H É Â T R E   F R A N Ç A I S.

*La Boîte volée ou le Garçon malade,*  
comédie en un acte et en vers.

La plupart de nos pièces modernes promettent beaucoup plus qu'elles ne tiennent ; tout leur mérite est dans l'annonce ; etsi on voulait calculer ce qu'il a fallu de temps , de travail et d'effort d'imagination pour arriver à certain titre , on conviendrait sans peine que ce titre seul a dû plus coûter à l'auteur que le reste de l'ouvrage. *La Boîte volée ou le Garçon malade* ne saurait encourir le même reproche , l'affiche n'avait rien d'ambitieux , et quoique l'auteur soit resté fort au-dessous de ce qu'on avait droit d'attendre d'un premier succès , il a du moins tenu ce que promettait son titre.

Les créanciers de Dercour l'ont obligé à changer son nom en celui de Derville ; une entorse le force à garder la chambre , et il paraît couché sur son lit , dans le négligé d'un malade et ne sachant trop que faire pour passer le temps. Il demande des livres et à déjeuner , lorsque le hasard amène dans son hôtel garni son ami Dermance , jeune officier qu'il a connu à l'armée , et qui arrive tout exprès à Paris pour entendre le recit de ses aventures. Il lui apprend qu'il est tombé subitement amoureux d'une jolie fille d'Allemagne , à laquelle il avait été obligé de renoncer parce que le père n'avait pas trouvé sa noblesse d'assez bon aloi pour en faire son gendre ; qu'il n'avait trouvé rien de mieux pour se désennuyer que de perdre son argent au jeu , et qu'il se trouvait estropié et sans le sou à l'auberge. Dermance attendri lui prête généreusement trois louis qu'il dépose sur une table à côté d'une tabatière d'or , seul bijou qui reste à Dercour et qu'il n'a pu se résoudre à mettre en gage parce que c'est un présent de sa jeune allemande dont il renferme le portrait.

Dermance sort et l'hôte vient apporter à Dercour son mémoire. Cette demande incivile le met dans la nécessité d'avouer qu'il n'est pas fort en fonds. D'après l'invitation de son hôte , il cède une assez belle chambre qu'il occupait , à des voyageurs allemands qui viennent d'arriver , et il va se confiner dans un cabinet étroit et obscur , où le maître du logis lui dit qu'il sera parfaitement bien , et qu'avec de la lumière , il pourra lire en plein jour comme dans la pièce la mieux éclairée.

La chambre qu'il vient de quitter n'est séparée de ce cabinet que par une cloison, et la scène partagée en deux, laisse voir la pièce d'où sort Dercour et celle où il entre. C'est dans cette dernière qu'on a eu l'explication du second titre, *la Boîte volée* ; un escroc s'introduit dans le cabinet de Derville, et après s'être assuré que le malade ne pouvait bouger de sa place, il lui emporte ses trois louis et sa boîte d'or. Le public qui jusqu'alors n'avait témoigné que de la pitié pour le pauvre diable qu'on déplacait si inhumainement, n'a pu alors contenir son indignation, et le voleur a été accueilli à grands coups de sifflets.

Cependant, la société allemande, composée d'un oncle, d'une nièce et d'une soubrette, entre dans la chambre qu'on venait d'évacuer. Mademoiselle Hermina, c'est le nom de la nièce, est, comme on le prévoit bien, la maîtresse de Dercour. Son père en mourant, a eu des remords, et c'est en exécution de ses dernières volontés qu'Hermina court le monde pour chercher son amant. Le nom supposé de Derville rend vaines toutes les informations, et les voyageurs se disposent à repartir pour l'Allemagne. En attendant, l'hôte arrange une partie d'échecs entre l'oncle et le malade, tandis que la nièce va faire quelques emplettes. La première chose qu'on lui offre est la boîte qu'elle a donnée à son amant. Elle l'achète et revient très-piquée. Mais l'oncle, qui se figure qu'on a voulu lui faire un cadeau, s'en accommode, et va faire sa partie d'échecs. Dercour reconnaît bientôt dans les mains de son adversaire la boîte qu'on lui a volée ; il la réclame, et à l'aide de la nièce, tout le mystère se découvre.

Les deux tiers de cette pièce ont été continuellement interrompus par des huées et des sifflets ; il faut convenir que ce n'est pas la faute des acteurs, et le public n'a été que juste.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numero le compte de la reprise d'Agamemnon, tragédie de M. le Mercier. Cette pièce a obtenu un succès brillant ; le rôle d'Egiste a été joué avec le plus grand talent par Talma ; Saint Prix a très-bien rendu celui d'Agamemnon, et mademoiselle Duchesnois, qui faisoit Clytemnestre, a été, comme de coutume, fort applaudie.

#### A N N O N C E.

L'Enéide de Virgile, en vers français. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste ; papier vélin, 11 f., et 12 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Honoré, n°. 319, près la rue Tirechappe, et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

## P O L I T I Q U E.

*De la difficulté d'écrire sur les matières politiques.*

Je vais reprendre , non plus avec la même confiance , mais au moins avec la même pureté d'intention des aperçus , que le devoir de donner à ma conduite plus de méditation m'a forcé de suspendre. Avant tout , il faut que je mette le lecteur dans la confidence des difficultés nombreuses , semées dans une carrière que je n'ai pas choisie , et à laquelle les circonstances seules m'ont appelé.

Ceux qui ont lu précédemment le *Bulletin de Paris* ( journal que mon peu de talent n'a pu relever ) , ont dû s'apercevoir que , renfermé dans la partie des sciences , j'avais confié à une autre main ce qui concerne la politique. Des arrangemens dont on m'a fait part , me font espérer que je pourrai bientôt retourner à mon ancien domaine. En attendant , il faut que je continue encore quelque temps ma route à travers les buissons des affaires humaines , en m'efforçant de conserver , s'il est possible , de la dignité sans ostentation , de la liberté sans audace , de la circonspection sans timidité.

Si je regarde autour de moi le terrain que j'ai à travailler , il ne m'est pas difficile de déterminer les différentes conduites qu'on y peut tenir. Ceux-ci mettent le courage à s'échapper du cercle dans lequel ils sont circonscrits , pour aller occuper des espaces qui ne leur appartiennent pas ; ceux-là font consister la prudence à se ramasser tout entiers vers le centre , sans s'embarrasser des ronces qu'ils laissent autour d'eux : tant ils ont peur de labourer sur des bornes ! D'autres sont résolus à avoir , par-dessus tout , la mesure de soi , sans s'embarrasser de celle des choses : toute l'habileté consiste , suivant eux , à prospérer soi-même , en traitant de la prospérité publique. Enfin , selon quelques-uns , il faut laisser le courage à la profession des armes. Une chose remarquable , c'est que , parmi ceux-mêmes qui sont le plus disposés à traiter généreusement de leur vie , il en est un grand nombre qui ne craignent pas de rester à genoux auprès d'un peu de faveur et de fortune.

S'il faut parler franchement , je ne puis partager aucune de ces dispositions : elles ne me paroissent ni dans la mesure de l'honneur , ni dans celle de la raison , ni dans celle du devoir ; elles me paraissent contraires sur-tout à une certaine sincérité avec soi-même : vertu néces-

saire à ceux qui n'en ont pas d'autres , et sans laquelle il n'est , dans la carrière oratoire , ni grande impression , ni grand succès.

A commencer par le devoir , les difficultés que peut éprouver un écrivain , ne sont pas toutes dans son sujet ; elles sont quelquefois dans son orgueil. Ce n'est pas peu de chose pour un cœur fier , que l'obéissance. Que ceux qui sont décidés à n'admirer , dans les circonstances difficiles , que l'opposition et la révolte , sachent qu'il peut y avoir autant d'héroïsme dans une sage soumission , que dans la manie de rechercher à travers les dangers , l'inutile éclat d'une résistance ambitieuse.

Mais ce n'est pas assez d'accorder au pouvoir son obéissance ; il faut la lui accorder franche et d'un beau caractère , car elle peut avoir un côté pervers et des intentions perfides. La servitude d'un homme généreux , dit Sénèque , le diffame moins que les lois sous lesquelles il vit ; le christianisme invoqua lui-même la liberté : *rationabile sit obsequium vestrum*. Lorsque les mécontents ne peuvent échapper au pouvoir , ni par la ruse , ni par l'audace , ils se réfugient vers la ressource de l'insulter , en exagérant la soumission même ; on prend alors , avec malice , les couleurs de la servitude , pour donner à l'autorité celles de la tyrannie.

J'en'aurai point recours à ce stratagème. Je n'ai besoin de contre-faire ici ni plus de liberté qu'on m'en donne , ni plus d'obéissance que je n'en dois avoir. Dans quelque poste que je sois placé , je prétends remplir tout entier l'espace qui me sera confié. Si , dans les mouvemens qui me seront prescrits , j'ai le malheur de dépasser en quelque point les bornes , ces écarts paraîtront , je l'espère , non l'effet d'aucune mauvaise pensée , mais un hommage même de ma confiance et de mon respect.

Dans un terrain connu et circonscrit , des écarts sont inévitables ; à plus forte raison , lorsque ce terrain est changeant ou mobile , et qu'on est obligé de s'y agiter dans une profonde obscurité. Il peut arriver alors qu'on heurte , sans le vouloir , de très-grands intérêts : hier ils n'étaient pas sur votre route ; ils y sont aujourd'hui ; et ce qu'il y a de singulier , on peut les blesser également , soit qu'on veuille les combattre , soit qu'on prétende les servir.

J'ai eu , dans les pays étrangers , plus d'une occasion de reconnaître à quel point de simples paragraphes de gazette peuvent déconcerter la marche d'un gouvernement. Ces paragraphes tombent quelquefois si juste sur les projets les plus importants , qu'ils ont l'air d'avoir été révélés , quoique celui qui les énonce n'ait été certainement admis à aucune

confiance. Un écrivain, peut décréditer de grandes opérations, sans le vouloir, en les divulguant; il les décrédite même également, soit qu'il les combatte, soit qu'il les favorise; car, dans ce dernier cas, il prend une initiative qui embarrasse le gouvernement.

Quand on a arrêté sa pensée sur ces considérations, on peut absoudre certains pays des précautions qu'ils prennent contre la liberté de la presse. Si ces précautions paraissent raisonnables, même dans la situation passible des anciens états, on conçoit que la situation extraordinaire de la France, soit au-dedans, soit au-dehors, rend la manœuvre d'un écrivain encore plus périlleuse, les atteintes plus importantes, les ménagemens plus difficiles, toutes les précautions plus nécessaires.

Ces raisons sont d'un tel poids à mes yeux, que, dans ce qui me reste de carrière politique, on me pardonnera de chercher à diminuer de moitié toutes ces difficultés, en retranchant provisoirement de cette feuille la partie des affaires intérieures de la France, et en me bornant à ce qui concerne ses relations étrangères. Je dois ajouter seulement, qu'en trouvant très-commode de céder ainsi aux intérêts de ma position, ainsi qu'aux insinuations de mes amis, je demeure moins persuadé qu'eux du bien qui peut résulter du silence.

Je conviens que les semences qu'on met dans la terre pour les y étouffer, y périssent quelquefois; quelquefois aussi elles y germent. Les élémens dans la nature ne se parlent pas, et pourtant ils s'entendent, se concertent; et à une heure donnée, on les voit se former un passage sous le poids même du mont Etna. Toutefois mon opinion, quelle qu'elle puisse être, demeure soumise, ainsi que ma conduite, à de plus grandes autorités. Le lecteur doit observer que je n'ai plus, comme dans d'autres temps, de mission positive: simple soldat du troupeau, ma seule mission aujourd'hui est l'obéissance. En me renfermant strictement dans les affaires du dehors, ce sera encore assez pour mes forces; et je n'aurai que trop souvent peut-être, même sur ce point, à implorer la bonté et l'indulgence.

Il se répand que la tempête nous a fait beaucoup de mal; on dit même que nous avons perdu quelques peniches. Ceux qui s'étonnent de ces pertes nous font beaucoup d'honneur. Ils nous croient sans doute, comme Achille, trempé dans les eaux du Styx, ou ils ont peut-être de nous l'opinion que les anciens avaient d'Alexandre: ils le regardaient comme immortel, parce qu'il était invincible. *Sicut invictum, sic immortalem credidere*. Nous saurons bientôt ce qu'il y a de vrai sur ces victoires remportées par la tempête. En attendant, nous



ne savons comment caractériser cet étonnement affecté de quelques événemens inséparables de la guerre : marché où se débitent , non certes les plaisirs , mais la mort et la gloire.

Tandis que nos grenadiers s'apprentent à tailler avec leur sabre les plumes qui doivent signer la paix , toute la diplomatie de l'Europe est en activité pour l'obtenir à de moindres frais. C'est toujours à Vienne qu'est le foyer principal des négociations. Si l'on en croit les nouvelles d'Allemagne , ce foyer se transportera bientôt à Bruxelles , lieu désigné pour la tenue prochaine d'un congrès. Diverses conférences qu'ont déjà eu entre eux les ministres des diverses puissances , à la Haye , ont fait conjecturer par les uns , que c'était là-même qu'il aurait lieu , par d'autres , qu'il était déjà ouvert. La hausse subite et générale de tous les fonds publics pourrait accréditer ces conjectures. Les circonstances suivantes ont encore leur poids.

La déclaration faite par l'Angleterre « que les propositions des » puissances eussent été acceptables avant les hostilités , mais que les » frais immenses , occasionnés par la guerre , lui prescrivent de » diriger ses vues vers une indemnité proportionnée , » a dû attirer tous les yeux vers le point présumé pour une semblable indemnité. Il était difficile de croire que l'île d'Elbe fût le seul objet des grands préparatifs de Malte. Les connexions avec l'intérieur de l'Egypte , la faveur accordée aux beys révoltés , la réception en dernier lieu d'un envoyé de leur part , tous ces indices n'ont plus laissé de doute sur le sens de la déclaration faite par la Grande-Bretagne à la cour de Pétersbourg. On ne peut s'étonner après cela des bruits qui ont couru dans toute l'Italie , relativement à une invasion actuelle de l'Egypte. Mais ce n'est que la suite des anciennes dispositions connues de la Grande-Bretagne ; jusqu'au moment présent , il paraît sûr qu'aucune entreprise de ce genre n'a été effectuée. Sa suspension même pourrait faire croire que les négociations sont assez avancées , pour que l'Angleterre n'ait pas cru prudent de les entraver par un changement aussi grave dans les situations respectives , ainsi que par une offense aussi brusque contre les intérêts de tous les états méditerranés.

Ce n'est pas le seul point de prudence de l'Angleterre. Malgré la situation connue du Portugal et de l'Espagne , elle n'a pas cru devoir encore porter les mesures à leur dernière extrémité. Par un ménagement très-extraordinaire de sa part , et tout à fait inattendu de la nôtre , elle a seulement refusé la permission de partir aux vaisseaux portugais et espagnols qui sont dans ses ports : cette mesure est

assez remarquable au moment où toutes les marchandises anglaises s'emballent à Lisbonne, et où elle défend à ses propres navires de faire aucune affaire chez ces deux puissances.

Si la Russie se donne sincèrement et cordialement tous les mouvemens nécessaires pour effectuer la paix, les animosités particulières ne s'en donnent pas moins pour tâcher d'y mettre obstacle. Enfin, on a éloigné de la Saxe un homme d'une inimitié trop célèbre pour que sa présence ne devint pas un objet d'attention.

On parle en même temps, de courriers envoyés pour jeter au milieu des intérêts des États ceux de quelques amours propres : il n'y a pas d'apparence que ces frivolités aient un grand poids dans la balance; nous sommes moins inquiets aujourd'hui des obstacles qu'on pourra apporter à la paix, que des moyens positifs et effectifs de la consolider. Le *Moniteur* de samedi dernier a publié un mémoire très-bien pensé, sur la prépondérance offensive de l'Angleterre, la compacité de sa puissance dans l'Inde, sa supériorité établie sur mer, l'insuffisance pour l'Europe des principes même de la neutralité armée, et l'intérêt qu'auroit le monde entier à diminuer la force solide de nos ennemis, en détachant d'eux pour jamais la masse de l'Irlande.

## NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Pétersbourg qu'il va y avoir plusieurs changemens importans dans le ministère. Le comte de Woronsow, envoyé à Londres, doit avoir, l'an prochain, le portefeuille des affaires étrangères. Il est parti de Paris un courrier, avec des dépêches de M. de Markoff : ces dépêches ne sont point relatives à la guerre entre l'Angleterre et la France. Il y a toujours beaucoup de troubles dans toute la Turquie, et principalement dans la Turquie d'Europe.

La diète générale de l'Empire a repris, le 4, à Ratisbonne, le cours de ses séances. On s'attend à ce que l'empereur obtiendra l'addition de voix qu'il demande en faveur des princes catholiques.

L'aérostation produit, selon les personnes et selon les pays, des effets différens. M. Garnerin fait fort bien ses affaires à Pétersbourg et à Moscou. En Italie, le malheureux comte de Zambeccari est obligé de se faire couper plusieurs doigts gelés, qui viennent de tomber en gar-

grène. A Hambourg, M. Robertson en est quitte pour avoir les yeux saignans, les veines distendues, les lèvres grosses, le poulx précipité.

En Irlande, il est défendu à un catholique d'avoir un cheval de plus de 5 liv. sterling, et à tout homme, de quelque religion qu'il soit, d'être dans les rues après neuf heures. En Suisse, il est défendu de jurer et de prononcer des paroles contre la pudeur. En Bavière, il vient d'être permis de dire et d'écrire tout ce qu'on veut.

M. d'Entraigues a quitté Dresde. On demande aux villes anséatiques de Hambourg, Brême et Lubeck, un emprunt de 14 à 17 millions, hypothéqués sur les domaines de Hanovre.

En Angleterre, l'espèce d'embargo mis sur tous les bâtimens destinés pour l'Espagne et le Portugal, a fait baisser l'*omnium* d'un pour cent. Les lettres particulières disent que l'affaire de l'incendie préméditée de Wolwhich, continue à se poursuivre, et que divers libelles incendiaires ont été publiés. On a encore plus de crainte d'une invasion pour l'Irlande que pour l'Angleterre. En attendant, on répand mille bruits plus absurdes les uns que les autres sur Paris. On a dit, par exemple, qu'il y avait eu une insurrection de cent mille ouvriers, qui avaient pris le bonnet rouge; et que le premier consul avait trouvé son chapeau percé de trois balles, à la suite d'un exercice à feu.

## P A R I S.

Un vent impétueux a emporté une de nos chaloupes vers la côte d'Angleterre, et a fait quelques dommages sur le reste de la flotte, qui du reste a demeuré victorieuse des Anglais. Le premier consul se portait avec la plus grande activité sur tous les points, aux batteries et aux forts; il a pointé lui-même et mis le feu à deux mortiers de nouvelle invention. Il était en rade, à bord de sa péniche, dès le commencement de l'action, et il n'a cessé de partager tous les dangers du combat. Les côtes sont hérissées de canons et de mortiers. Ces mortiers sont fondus d'après une nouvelle invention.

— On a remarqué, comme des présages, qu'en creusant à Boulogne pour établir le campement du premier consul, on a trouvé une hache d'armes qui paraît avoir appartenu à l'armée romaine qui envahit l'Angleterre. On a aussi

trouvé à Ambleteuse, en travaillant à placer la tente du premier consul, des médailles de Guillaume-le-Conquérant : il faut convenir que ces circonstances sont au moins bizarres, et elles paraîtront plus singulières encore, si on se rappelle que lorsque le général Bonaparte visita les ruines de Peluse en Egypte, il y trouva un camée de Jules-César.

— Il a été construit dans la Meuse et sur le Zuyderzée des chaloupes canonnières sur un plan nouveau ; les officiers les plus instruits de la marine batave en espèrent de très-grands services. Ces chaloupes porteront des pièces d'artillerie du plus gros calibre ; leur marche sera plus rapide, et cependant elles auront un équipage nombreux. Les essais qui en ont été faits, ont parfaitement réussi. Une partie des bateaux plats hollandais sont aussi construits d'une manière également solide et neuve.

— On croit, au quartier-général de Bruges, que, aussitôt après l'inspection de l'armée de terre et de mer par le premier consul, l'expédition contre l'Angleterre aura son exécution.

— Vingt hommes sont pris alternativement par chaque compagnie des régimens de ligne qui composent le camp de Boulogne, et embarqués à bord des bateaux plats, pour apprendre la manœuvre des rames et du canon ; ce qu'ils exécutent avec beaucoup de zèle et de précision.

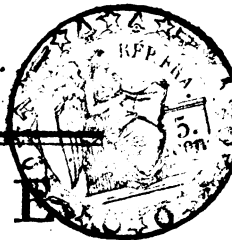
— Il serait possible que cédant aux instances réitérées de plusieurs cours amies, l'armée française se décidât bientôt à abandonner le Hanovre.

— M. Ducrest vient de reproduire son projet de construction de navire en planches de sapin, sans aucun bois courbes. Cette espèce de navire n'en doit être pourtant, à ce que l'on dit, que plus solide et plus agile. On attend avec empressement l'expérience ordonnée par le préfet du département de la Seine.

— Il vient de se répandre, à Boulogne, que notre flotte de Brest avoit profité des gros temps pour faire un débarquement en Irlande.

— On parle d'un projet tendant à établir des lycées pour l'éducation des jeunes demoiselles. L'administration, la direction de ces établissemens, et toutes les parties de l'enseignement en seraient confiées à des femmes d'un âge mûr, qui renonceraient au monde, pour se livrer à l'instruction de leurs jeunes élèves.

N<sup>o</sup>. CXXVI.) 4 FRIMAIRE an 12.  
( Samedi 26 Novembre 1803. )



# M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

P O È S I E.

HYMNE DE RECONNAISSANCE,

*traduit de l'anglais d'Addisson.*

**L**ORSQU'ÉLEVANT vers toi ma méditation,  
Je repasse, ô mon Dieu, tes bienfaits en silence,  
Je me perds absorbé dans un sujet immense  
De louange, d'amour et d'admiration.

Oh! quel langage alors, dans l'ardeur qui m'enflamme,  
Pourrait de mes pensers égaler la grandeur ?  
Mais qui sait mieux que toi, lire au fond de mon cœur ?  
Qui sait mieux pénétrer les secrets de mon âme ?

Avec combien de zèle, avec quels tendres soins,  
Même avant ma naissance, ô trop généreux père,  
Quand je dormais encor dans le sein de ma mère,  
Tu veillais sur ma vie et préviens mes besoins !

Incapable à la fois de desir et de crainte,  
Je ne pouvais prier, ni former aucun son ;  
Et déjà cependant d'un faible nourrisson,  
Ton oreille entendait le langage et la plainte.

E e

Ce n'était point assez de protéger mes jours :  
 Dès l'enfance, mon cœur à la douleur en proie,  
 Par toi seul consolé, renaissait à la joie,  
 Avant qu'il pût savoir d'où venait ce secours.

Dans les sentiers glissants où l'aveugle jeunesse  
 Va se précipitant de faux pas en faux pas,  
 Avançant à l'appui d'un invisible bras,  
 J'atteignis, sans tomber, l'âge de la sagesse.

Combien de fois trouvai-je un asile en ton sein !  
 A travers les périls, la mort, les précipices,  
 Les pièges séduisants dont m'entouraient les vices,  
 Tu savais me frayer un facile chemin.

De mes jours consumés par la fièvre en furie,  
 C'est toi qui ralumas le languissant flambeau ;  
 C'est toi qui rappelas mon ame du tombeau,  
 Où la mort du péché l'avait ensevelie.

Ta main, à chaque instant, prodigue de bienfaits,  
 Multipliait pour moi les dons de la nature ;  
 De nectar remplissant ma coupe sans mesure,  
 Ton amour se plaisait à combler mes souhaits.

De tous ces biens, Seigneur, qu'avec tant d'abondance,  
 Ta libéralité ne cesse de m'offrir,  
 Le plus grand est un cœur capable de sentir,  
 Un cœur né pour l'amour et la reconnaissance.

Je veux donc publier ta gloire chaque jour :  
 Je redirai ton nom du couchant à l'aurore ;  
 Même après mon trépas, je veux le dire encore,  
 Parmi les habitans du céleste séjour.

Quand, replongeant les cieux dans une nuit profonde,  
 Et d'un souffle éteignant leurs antiques flambeaux,  
 Tu confondras le feu, l'air, la terre et les eaux,  
 Je te célébrerai sur les débris du monde.

Je l'ai juré : je veux , durant l'éternité ,  
 Mêler ma faible voix aux cantiques des anges ;  
 Mais qui pourrait jamais suffire à tes louanges ? ...  
 L'éternité se perd dans ton immensité.

*Par M. L. D. KERIVALENT.*

### ENIGME.

HEUREUX celui qui sait bien m'employer !  
 Malheur à qui de moi fait un emploi frivole !  
 Bien cher , dans plus d'un cas , on voudrait me payer ;  
     Quand je m'enfuis , on se désole :  
     On me regrette alors qu'on m'a perdu ,  
     Et ce regret est toujours superflu.  
 Tour à tour à mon gré j'ôte et donne la vie.  
 Sans être charlatan , je suis bon médecin :  
     J'offre un remède souverain  
     Contre plus d'une maladie.  
 Je sais calmer sur-tout les soucis , le chagrin ;  
 Mais parfois je suis sourd , et mon cœur est d'airain.  
 De suspendre mon vol en vain on me supplie.  
 On a beau me tuer , enfin je vis toujours.  
 Si par moi la beauté sans cesse est embellie ,  
     On la voit aussi chaque jour  
     Par mes ravages enlaidie.  
 A mon vaste pouvoir chacun cède à son tour.  
 Je fais languir souvent le plaisir et l'amour.  
     Je parais long. . . . quand on s'ennuie ;  
 Près d'un aimable objet on me trouve trop court.

### LOGOGRIPHE.

LA plus fière beauté m'admet à sa toilette :  
 J'entretiens de son teint l'éclat et la fraîcheur ;  
 Et ce qui lui rend chère une telle faveur ,

E e 2

## 436 MERCURE DE FRANCE,

C'est qu'elle en croit la cause ignorée et secrète.  
Tel rougit à mon nom, n'ose le proférer,  
Qui me dut la santé, souvent même la vie.  
On ne m'introduit guère en bonne compagnie;  
C'est toujours à huis clos que l'on me fait entrer.  
Enfin, j'offre au lecteur qui veut me pénétrer,  
Deux titres affectés à la toute-puissance,  
Et qu'on a vu long-temps être chers à la France;  
Une ville superbe, et qu'on vit autrefois  
S'humilier aux pieds d'un de nos plus grands rois;  
La source d'où découle une douce substance  
Que la nature accorde à la plus tendre enfance;  
L'animal malfaisant, indocile et moqueur,  
De l'homme qui l'enchaîne adroit imitateur;  
Un mouvement du cœur que le sage réprime,  
Qui conduit à l'excès et quelquefois au crime;  
Un oiseau qui n'est pas le chantre ailé des bois,  
Mais plus brillant encor par l'éclat de sa voix.  
C'en est assez, lecteur; je me tais, et peut-être  
As-tu déjà trouvé le secret de mon être.

*Par M. DE B.*

---

### CHARADE.

Lorsqu'on se sent l'estomac surchargé,  
De mon premier l'on prend à forte dose;  
Quand par l'hiver chez soi l'on se trouve assiégé,  
Auprès de mon second, le soir, on lit, on cause:  
Pour mon tout, n'en déplaie à de graves auteurs,  
Il ne sera jamais une école de mœurs.

*Par M. G. . . . ., du Puy, Haute-Loire.*

---

Le mot de l'Enigme inséré dans le dernier numéro est  
*Descente* par mer, de montagne, de croix, visite, etc.

Celui du Logogriphe est *Harpie*.

Le mot de la Charade est *Murmure*.



---

*Leçons de Fénelon* contenant ses fables , ses histoires , y compris les aventures d'Aristonoüs , ses dialogues des morts ; par M. de *Levizac*. Un vol. in-12. Prix : 2 francs , et 2 francs 50 centimes, par la poste. A Paris, chez *Dufour* , libraire , rue des Mathurins ; et chez *le Normant* , imprimeur-libraire , rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n°. 42.

ON ne sait quel génie préside aux nouveautés ; mais il est difficile de concevoir par quel motif l'éditeur des *Leçons de Fénelon* a voulu refaire , sous un autre titre , un livre classique très-bien fait. On avait recueilli , à l'usage de l'Université de Paris , ce que l'auteur de *Télémaque* avait composé de plus instructif et de mieux écrit , pour l'éducation du petit-fils de Louis XIV. Ce choix était fait avec goût ; j'ose même dire que c'est un modèle du soin qu'on doit apporter à la composition des livres classiques. Ce recueil comprenait d'abord , tous les *Dialogues des Morts* , anciens et modernes , à l'exception de quatre ou cinq , dans lesquels , en effet , on ne retrouve pas toujours cette pureté de goût et cette méthode sévère que l'Université se faisait gloire d'avoir héritée de Port-Royal. Ensuite , on avait choisi , avec la même attention , parmi les *Fables* , les *Contes de Fées* , et d'autres petits ouvrages d'imagination , tout ce qui pouvait offrir à la jeunesse des modèles de style , ou quelques traits d'une morale touchante. Enfin , le tout formait une lecture si variée et si amusante , que les jeunes gens les moins studieux le prenaient pour un livre de pur agrément.

Voulons-nous comprendre tout ce que nous devons de respect et de reconnaissance à ces anciens maîtres , pour qui l'instruction de la jeunesse était un ministère , un vœu , un sacrifice de toute la vie ? voulons-nous sentir tout le prix de ces petites attentions du goût , et de ce discernement exact qu'ils portaient dans leurs ouvrages ? nous n'avons qu'à comparer *les Leçons de Fénelon* à ce livre classique dont je viens de parler ; et nous verrons comment , avec les mêmes matériaux , il est possible qu'on trouve d'un côté , un choix éclairé et judicieux ; et de l'autre , une compilation sans méthode et sans dessein.

Je dis sans dessein littéraire : car , pour les vues morales , l'éditeur n'en a sans doute que d'excellentes ; et je me complairais à louer ses intentions , s'il m'était permis de m'occuper de l'auteur plus que de son travail. L'éloge est un plaisir dont il faut bien souvent que le cœur se défende. La critique est un devoir qu'il faut remplir même envers ceux qu'on estime le plus.

La sévérité de ce devoir trouve ici des motifs d'autant plus légitimes , que l'instruction de nos enfans y est intéressée. On gémit de voir la littérature en proie à des spéculations , qui pourraient devenir utiles , si on y portait autant de travail et de goût , qu'on y emploie de subtilité et d'intrigue. On retourne les bons auteurs de mille manières , pour en tirer de prétendus livres classiques , qu'on entreprend de substituer aux anciens. Le zèle qui accompagne ces entreprises peut être louable en lui-même ; mais il ne paraît pas qu'on ait une juste idée du soin et du jugement que demande un pareil travail.

Si l'éditeur des *Leçons de Fénelon* avait daigné regarder d'un œil plus attentif tout ce qu'il avait le dessein de faire entrer dans son recueil , il aurait vu que le goût et la saine critique prescrivaient

un certain choix ; et il en aurait senti la raison : c'est que Fénelon , dans les premières années du duc de Bourgogne , devait proportionner ses leçons à la foiblesse de l'âge , et les ajuster aux défauts particuliers , quelquefois même à l'état futur de son élève. Il les composait donc sur-le-champ , selon le besoin et le moment ; et il est naturel que bien des choses se soient ressenties de cette promptitude du maître , et de ce défaut de maturité dans le disciple ; c'est ce que l'ancien classique avait compris. Mais le nouvel éditeur n'a pas cru avoir besoin de tant de réflexions , et il s'est borné à transcrire , sans examen , toute la suite des *Fables* et des *Contes de Fées*.

Voici un exemple qui paraît propre à éclaircir ce qui vient d'être dit. Fénelon , dans une de ses petites fables , représente un *renard* qui s'introduit dans un palais pour en visiter les raretés ; mais pendant qu'il s'amuse à considérer les statues et les tableaux , deux chiens le saisissent au cou , et l'étranglent ; et Fénelon ajoute , par forme d'explication : *Ce renard se trouva mal de sa curiosité*. Je le crois ; mais on sent tout de suite que ces tableaux , ces statues , et ce palais , ne sont là que pour le très-jeune prince , exposé par sa curiosité à mille dangers , au milieu de tant d'objets séduisants. On sent que le maître n'a pas cru pouvoir rendre la leçon trop directe et trop sensible. Mais en même-temps , qui ne voit que cette fable manque de naturel , n'est pas d'un goût assez classique ? aussi ne la trouve-t-on pas dans le recueil de l'Université : mais l'auteur des *Leçons* n'a eu garde de la supprimer. On en peut dire autant de *l'Anneau de Gygès* , du *Nil et du Gange* , du *Voyage supposé* , et de quelques autres morceaux du même genre. Il ne faut qu'une étincelle de goût pour sentir que ce sont des fictions légères qui échappaient à la plume fertile de Fénelon , et qui étaient propres à

amuser l'enfance du duc de Bourgogne, mais qui n'offrent, ni des idées assez justes, ni un style assez châtié, pour entrer dans un livre d'éducation.

Soit que le nouvel éditeur n'ait pas eu connaissance de l'ancien livre classique, soit qu'il ne considère pas, comme il le devrait, les principes de goût qui ont présidé à sa composition, on trouvera étonnant qu'il ait formé son recueil de ce que Fénelon a écrit de moins travaillé, et qu'il ait négligé précisément ce qu'il y a de plus solide et de plus instructif dans ses *Leçons*. On ne saurait comprendre pourquoi il a rejeté de sa collection *les Dialogues des Morts*. Le titre de son livre semble annoncer qu'ils y sont compris ; mais ce n'est qu'une illusion. Il n'en a conservé que huit ; et je ne sais par quelle fatalité il s'en trouve encore un, dans ce petit nombre, qu'on avait cru devoir retrancher dans l'édition classique, et avec juste raison. C'est un dialogue entre *Léonard de Vinci* et *le Poussin*, qui ne roule que sur la peinture, et qui traite des parties les plus délicates et les plus savantes de cet art. On a pu penser raisonnablement que ce dialogue ne pouvait donner qu'une instruction imparfaite sur cette matière, et que d'ailleurs un tel sujet était étranger aux études du premier âge. On laisse à juger qui a le mieux observé les convenances, de l'ancien éditeur ou du nouveau.

Celui-ci a placé parmi les dialogues des morts, qu'il a conservés, le petit morceau de *Chromis et Mnasile* (1), qui n'est qu'une pastorale en dialogue. Il a pris apparemment ces deux noms pour ceux de quelques personnages historiques. Il ne

---

(1) Voyez dans l'ancien recueil, fable XXVI.

s'est pas souvenu de ces vers de la sixième églogue de *Virgile* :

.... *Chromis et Mnasilus in antro*

*Silenum pueri somno vidère jacentem.*

*Les Dialogues des Morts* ont toujours été regardés comme un ouvrage vraiment classique , et précieux pour la jeunesse. L'instruction y est habilement proportionnée au progrès de l'intelligence. On admire avec quel art l'auteur s'élève par degrés de la simplicité des premiers dialogues à la vivacité , à la force , et à la raison solide et pressante qui se font remarquer dans la suite. Il y prend tous les tons de l'éloquence , depuis l'enjouement de Lucien , jusqu'à la gravité sentencieuse de Platon. Le style en est vif , aisé , naturel , et on y retrouve souvent cette harmonieuse abondance , qui est le caractère du style de Fénélon , et qui plaît d'autant plus , qu'elle n'est jamais le fruit du travail et de l'arrangement , mais qu'on la sent couler de source. C'est-là sur-tout ce qui donne au style de Télémaque quelque chose de si insinuant , de si doux , et de si attendrissant ; mais qu'il y a d'esprit dans ses dialogues ! Quelques-uns sont des modèles de finesse et de bonne plaisanterie. On ne sait où cet homme si tendre peut trouver les railleries sanglantes qu'il met quelquefois dans la bouche de ses interlocuteurs. Le dialogue de *Caton* et de *Cicéron* , offre dans ce genre , des traits bien piquans.

Il serait très-aisé de justifier les divers retranchemens que l'ancien éditeur a cru devoir faire. On n'en sentirait que mieux combien c'était une entreprise vaine de vouloir substituer une nouvelle collection , qui ne pouvait rien ajouter à l'ancienne , sans blesser quelque convenance. En effet , si l'on consulte l'édition générale , on verra que l'éditeur classique avait supprimé , dans la première partie,

## 442 MERCURE DE FRANCE,

un long dialogue , entre *Socrate et Confucius* ; qui contient des discussions sur quelques points d'histoire et de chronologie , qui ne sont point à la portée des enfans , et où d'ailleurs , il n'y a point assez de méthode et de recherches pour éclaircir cette partie de nos connaissances. On a retranché , dans la seconde , le dialogue de *Henri VII et de Henri VIII*, dans lequel les débauches de ce dernier , et les sanglantes exécutions d'*Anne de Boulen* , de *Jeanne Seymour* et de *Catherine Howard* , sont exposées avec assez peu de ménagement , pour faire ressortir l'hypocrisie de ce réformateur de la religion , qui , les mains trempées dans le sang , ne trouvait pas la foi catholique assez pure. Mais un tel spectacle ne doit pas être mis sous les yeux de la jeunesse ; et si Fénélon croyait devoir accoutumer de bonne heure un héritier du Trône à juger ces terribles scènes de l'histoire , il aurait trouvé cette instruction prématurée dans un collège : et c'est ainsi que le goût est , dans chaque état , le sentiment des bienséances.

On a supprimé également le dialogue entre *Marie de Médicis* et le *cardinal de Richelieu* , qui n'a guères d'autre objet que de faire sentir la vanité de l'astrologie judiciaire. Je crois que les critiques éclairés approuveront ces retranchemens ; mais j'avoue que j'aurais désiré qu'on adoucît encore quelques passages qui me paraissent un peu durs. Je ne sais même s'il n'eût pas fallu supprimer entièrement les deux dialogues entre *Démosthènes* et *Cicéron*. Il me semble que Fénélon y prête au consul romain des sentimens qu'il n'avait pas , et des opinions que tous ses ouvrages démentent. Dans le premier dialogue , il le fait parler comme un critique jaloux de son rival ; et il en a été l'admirateur le plus ardent et le plus sincère. Cela paraît bien fort ; mais je n'avance rien qui ne soit

fondé sur les propres expressions de *Cicéron*. Dans tous ses traités sur l'éloquence, et particulièrement dans celui où il dépeint l'orateur accompli, il donne ouvertement la palme à *Démosthènes*; et dans quels termes! il avoue que c'est de tous les hommes celui qui a le mieux rempli l'idée qu'il s'est faite de l'éloquence, « de cette éloquence, » dit-il dont j'ai le sentiment, et que je n'ai connue » dans personne » : *Recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodarit ad eam quam sentiam, eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse cognoverim*. Non-seulement il lui accorde toutes les qualités de l'orateur, mais il veut qu'il excelle dans chacune. *Hoc nec gravior extitit quisquam, nec calidior, nec temperatior*. Et comme il y avait à Rome des gens de mauvais goût, qui s'imaginaient qu'on ne pouvait écrire d'une manière *Attique* qu'en recherchant les grâces d'un style toujours poli, toujours nombreux, et qui s'avaient même de préférer l'élégance efféminée d'un *Lysias*, d'un *Isocrate*, à la vigueur mâle de *Démosthènes*, *Cicéron* se moque de l'ignorance de ces critiques, et avec une emphase qui a beaucoup d'agrément dans sa langue, il les avertit que ce *Démosthènes* est si éminemment le modèle de l'*Atticisme*, qu'Athènes même, à son avis, n'est pas plus *Attique* que lui. *Monendi sunt ii quorum sermo imperitus increbruit... ut mirentur hunc maxime quo ne Athenas quidem ipsas magis credo fuisse Atticas*. Je crois que c'est bien là le langage d'une admiration généreuse. On sent que le cœur a comblé la mesure.

Dans le second dialogue de *Fénélon*, *Cicéron* dit à *Démosthènes* : « Pour avoir vécu du temps » de *Platon*, et avoir même été son disciple, il » me semble que vous en avez bien peu profité. » *Fénélon* ne pouvait pas ignorer que *Cicéron* fait

une réflexion toute contraire dans le discours qui est intitulé *Orator*. Car après avoir montré, dans ce petit traité, que l'étude de la philosophie fournit de puissans secours à l'orateur, il cite pour preuve l'exemple de Démosthènes qui avait fréquenté l'école de Platon. *Quod idem de Demosthene existimari potest : cujus ex epistolis intelligi licet , quàm frequens fuerit Platonis auditor*. Il n'y a personne qui ne sente combien il importe que les auteurs classiques ne se contredisent point pour ne pas jeter de la confusion dans les idées des enfans. Du reste, ces deux dialogues sont écrits avec un rare talent ; et la simplicité énergique de Démosthènes y fait un beau contraste avec la légèreté ironique de Cicéron.

C'est dans le petit recueil qui vient à la suite des *Dialogues des Morts*, qu'on trouve ces belles pages des *Aventures d'Aristonoüs*, où triomphe l'éloquence de la vertu et du sentiment. Ceux qui les ont lues dans leur enfance savent qu'elles laissent au cœur une impression qui ne s'efface jamais. Les larmes qu'elles font couler sont les plus douces qu'on puisse répandre. C'est là qu'on retrouve ce style charmant que Fénelon prenait dans son âme, dans ses entrailles, et qui ferait croire qu'il n'écrivait qu'en pleurant, des pages si tendres et si touchantes. Il faut plaindre, en lisant de si belles choses, l'infortuné qui ferme son cœur aux douceurs des lettres, et qui ne sent pas, jusqu'au fond de l'âme, tout le charme de cette éloquence divine.

On a fait assez voir de quelle manière et avec quel succès le nouvel éditeur a composé le choix des *Leçons de Fénelon*. On ne pourrait donner une plus haute idée de sa vocation pour de telles entreprises, qu'en citant le passage suivant, qui est tiré de sa préface :

« Il me suffira d'observer que le choix que j'ai



» l'honneur d'offrir en public, me paraît réunir  
 » tous les genres d'avantages qu'on peut désirer  
 » pour l'éducation.... Il y a encore un autre ou-  
 » vrage qui serait infiniment utile : ce serait *un*  
 » *choix pareil dans Voltaire*. Il n'y a point  
 » d'auteur français qui ait mieux connu les  
 » *convenances* du style ; mais cet ouvrage de-  
 » manderait tant de temps, qu'il ne peut être ré-  
 » digé que par un homme de lettres qui ait un an  
 » à sacrifier à l'utilité publique. »

Est-il possible de concevoir ce que cet écrivain a voulu dire avec son *choix pareil*, dans Voltaire ! Pareil à quoi , s'il vous plaît ? aux Leçons de Fénelon ? Qu'est-ce donc que Voltaire a fait qui ressemble en rien aux instructions de ce prélat ? Il est assurément un peu fort de venir nous apprendre qu'ils n'y a point d'auteur qui ait mieux connu les convenances du style que Voltaire. Mais enfin , s'il a si bien connu les bienséances, comment le choix dont vous parlez est-il si difficile , qu'il vous faille un an pour le faire ? Certainement l'auteur n'oserait dire qu'il ait employé beaucoup de temps , ni beaucoup de peine , à transcrire quelques morceaux de Fénelon. Quel travail si prodigieux faudrait-il donc pour faire un *choix pareil* dans un auteur qui , selon lui , a un style si décent et si convenable ? j'avoue que je ne suis pas assez subtil pour débrouiller ce *logogriphe* ; mais l'auteur est bien fin , s'il s'entend lui-même.

CH. D.



*L'Enéide de Publius Virgile*, en vers français. Un vol. in-8°.

Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste ; papier vélin, 11 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, n° 319, près celle Tirechappe ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n° 42.

*Sure there are poets which did never dream  
Upon Parnassus, nor did taste the stream  
Of Helicon (1).*

« Certes, il est des poètes qui jamais n'ont rêvé sur le Parnasse, ni  
ni bu aux fontaines de l'Hélicon. »

Je veux écrire ces beaux vers de Denham en forme d'épigraphe, sur mon exemplaire de ce poème. — Quel poème, bon dieu ! quels vers ! quel langage ! Est-il possible, est-il croyable qu'en France, et à une époque où l'esprit, le goût, les connaissances littéraires sont si fort répandus, il se trouve un homme assez malheureusement organisé pour faire par milliers les plus mauvais vers qui se soient jamais faits ; assez privé d'amis pour n'avoir reçu de personne l'utile conseil d'apprendre au moins à versifier et à écrire en français, avant de se déclarer le rival de Virgile-Delille ? Heureux l'auteur de ce déplorable ouvrage, si quelqu'un, s'armant d'une salutaire rigueur, lui eût souvent répété cet anathème du Poète :

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,  
» Ouvrier estimé dans un art nécessaire,  
» Qu'écrivain du commun et poète vulgaire. »

Peut-être s'imaginerait-on que, poussant à l'excès l'hyperbole critique, j'exagère ici les défauts d'un poème médiocre, digne de moins de colère. Non, le poème n'est pas médiocre ; il est détestable, moins français que barbare.

---

(1) Denham Cooper's hill.

Parmi ces douze à quinze mille vers, je ne crois pas possible d'en trouver deux qui ne soient pas mauvais.

Voici le début :

- « Moi, celui qui, jadis, sur un pipeau champêtre
- » Ai modulé des airs; puis hors des bois, au maître,
- » Quelqu'avide qu'il fût, soumis le sol des champs,
- » Ouvrage aux hameaux cher, renforçant mes accens,
- » Je chante les combats de Mars, et cet Énée,
- » Qui, le premier des bords de Troie abandonnée,
- » Vint, fugitif, conduit par l'arrêt des destins,
- » Se rendre en Italie aux champs Lavinien.
- » Beaucoup, il fut sur terre et sur la mer profonde,
- » Poursuivi par l'effort des dieux maîtres du monde,
- » A cause du courroux si cruel de Junon,
- » Dont le dépit haineux repoussait le pardon.....
- » Une antique cité fut; des colons jadis
- » L'habitèrent, de Tyr, de ses rives sortis,
- » Carthage, à l'Italie, à ses bords opposée,
- » Loin du Tibre opulente, à la guerre exercée.
- » Junon, si l'on en croit les plus constans récits,
- » Plus que toute la terre, entre tous les pays,
- » La choisit, l'habita, dédaignant Samos même.
- » Là, ses armes, son char furent; sa crainte extrême
- » Déjà cherche, et voudrait, si le sort l'eût permis,
- » Là, voir des nations l'empire un jour assis. »

Admirable ! — La tempête du premier livre est décrite avec un égal talent de style et de versification.

- « Un navire portait, sous le fidèle Oronte,
- » Les Lyciens. Arrive en tête un flot qui monte;
- » Il a frappé la poupe, et sous l'œil du héros,
- » Du pilote emporté la tête est dans les flots :
- » Pour le vaisseau, trois fois sur lui-même il tournoie ;
- » Puis avalé, d'un gouffre il est bientôt la proie.
- » On aperçoit des corps de loin en loin nageans
- » Peu; sur l'immense mer dispersés, tableaux, gens,
- » Armes, butins, trésors et richesses de Troie.
- » D'Ilionée à fond le navire se noie. »

Sans la gravité de la préface, je croirais que l'auteur a voulu faire, à la manière de Scarron, un nouveau *Virgile travesti*. Mais Scarron au moins est un peu gai; il amuse,

et ses niaiseries sont parfois assez divertissantes. Ici il n'y a pas le mot pour rire, et on ne fut jamais si complètement et si gravement ridicule.

Il ne sera pas inutile de remarquer que l'idée de ce beau vers sur le vaisseau d'Oronte :

Puis *avalé* d'un gouffre il est bientôt la proie,

a peut-être été prise dans l'*Enéide* de Scarron. Voici le passage. Ces petits rapprochemens sont singulièrement utiles pour former le goût.

- « Des soldats Lyciens la nef
- » Dont le brave Oronte étoit chef,
- » Des vents et des flots combattue,
- » Fut à-la fin par eux vaincue.
- » Un gouffre à la fin l'absorba,
- » Ou pour mieux dire la GOBA. »

J'ai cité le commencement du poëme, j'en citerai la fin.

*Ultima primis*

*Tam bene respondent !*

- « Enée en armes reste un moment, debout, fier,
- » L'œil roulant, arrêtant une main suspendue;
- » Déjà de plus en plus attendri, l'âme émue,
- » Par ces cris il commence à se laisser fléchir;
- » Quant tout à coup il voit à lui, connu, s'offrir,
- » Couvert de bulles d'or, tout brillant, le surprendre,
- » Le large baudrier de Pallas, fils d'Evandre.
- » Turnus de ce guerrier jadis vainqueur, depuis,
- » Portait cet ornement fatal, à Pallas pris.
- » Quand l'œil du héros voit ce monument funeste,
- » Voit sur Turnus plaintif ces dépouilles, ce reste,
- » Embrassé de courroux, transporté, furieux :
- » Quoi même offrant des miens la dépouille à mes yeux,
- » Tu pourrais m'échapper ! Pallas te sacrifie ;
- » Par ce coup c'est Pallas seul qui t'ôte la vie ;
- » Dans ton sang, scélérat, il se venge aujourd'hui.
- » A ces mots, dans le sein du guerrier ennemi,
- » Il plonge entier son glaive, enflammé de colère.
- » Surpris d'un froid mortel, Turnus perd la lumière.
- » Sa vie en gémissant, avec un perçant cri,
- » Indignée au séjour du noir Erebe a fui. »

Je

Je me garderais bien de citer davantage. Faire d'un pareil livre un plus long extrait, ce serait véritablement se moquer du public. Les plus mauvais poètes passés et présents sont des aigles en comparaison de ce rare traducteur.

- » Malgré son fatras obscur,
- » Souvent Brébeuf étincelle;
- » Un vers noble, quoique dur,
- » Peut s'offrir dans la Pucelle :
- » Mais, ô ma lyre fidelle !
- » Si du parfait ennuyeux,
- » Tu veux trouver le modèle,
- » Ne cherche point dans les cieux
- » D'astre au soleil préférable,
- » Ni dans la foule innombrable
- » De tant d'écrivains divers,
- » Chez *Barba*, rongés des vers,
- » Un poète comparable
- » A l'auteur inimitable
- » Du *Vergile* mis en vers. »

Ω.

~~~~~

Séance d'ouverture du collège de France.

Cette séance a été ouverte sous la présidence de M. de Lalande, doyen du collège. M. Portal, professeur de médecine, a lu l'introduction d'un ouvrage qu'il doit publier sur l'anatomie de l'homme malade, M. de Lalande a lu ensuite une notice très-longue et très-détaillée sur l'état de l'astronomie en l'an 11. Tout ce qu'il a dit sur cette matière est de nature à intéresser ceux qui cultivent cette science; mais M. de Lalande a paru oublier que son auditoire était très-nombreux, et que, parmi ses auditeurs, un grand nombre ne pouvaient le suivre dans les détails peut-être trop minutieux dont son discours est rempli. Nous savons que les sciences sont faites pour éclairer le monde et non pas pour l'amuser; mais ne serait-il pas possible de jeter en passant quelques fleurs sur des routes arides, et

F f

l'exemple de Bailly ne serait-il pas bon à suivre dans certaines occasions ? M. Garat , dans un discours fort brillant qu'il a prononcé à l'ouverture de l'athénée de Paris , a dit que les savans devaient se borner à expliquer les phénomènes de la nature avec clarté , et sur cela il a comparé les sciences à la nature elle-même qui n'a jeté que de la lumière dans l'espace. Cette comparaison est sans doute très-belle , mais il n'est pas question ici de l'espace ; la nature a jeté de la lumière dans l'espace , j'en conviens , mais elle a aussi jeté des fleurs sur ce globe que nous habitons ; au reste, nous ne nous permettons ces observations , que parce nous sommes persuadés que M. de Lalande a dans son esprit tout ce qu'il faut pour cacher la stérilité des calculs astronomiques , et plusieurs fois il nous en a donné des preuves qu'on ne saurait révoquer en doute.

M. Dupuis a remplacé M. de Lalande à la tribune, où il a lu le plan d'un ouvrage sur les différens systèmes de cosmogonie. Il passe en revue les cosmogonies des peuples anciens et modernes , à l'exception cependant de celles des Hébreux , et il en conclut que nous n'avons que des fables et des romans sur la formation du monde , que la théologie a sans cesse intercepté tous les rayons de la véritable lumière , et que les peuples ont toujours été les jouets des illusions sacrées. M. Dupuis montre assez clairement que son objet est de prouver que nous n'avons rien de certain ni sur la création du monde , ni sur sa fin ; il n'a pas pour but de démontrer une vérité , mais de démontrer une erreur ; il sera payé de ses recherches , s'il peut faire naître un doute dans l'esprit de ses lecteurs , et sur-tout s'il peut les rassurer sur la fin du monde ; du reste , il déclare que la philosophie du dernier siècle a déjà commencé son ouvrage , et qu'elle a jeté quelque sécurité dans les esprits. Il est évident que l'ouvrage de M. Dupuis est entrepris dans l'intention de donner de l'authenticité au

zodiaque trouvé sur les bords du Nil , et il faut convenir que ce zodiaque n'a que trop besoin de preuves accessoires. Il est aujourd'hui abandonné par les savans les plus intéressés par leur opinion à en tirer les conséquences. On avait d'abord soutenu , d'après ce zodiaque , que le monde avait plus de 15,000 ans , mais on a reconnu que ce zodiaque avait été construit sur des bases fausses , et qu'une seule erreur avait pu changer les divisions de l'année dans l'espace de moins de 400 ans. Les savans qui ont d'abord mis ce zodiaque en avant , espéraient ainsi donner un démenti au récit de Moïse ; mais on sait que Moïse connaissait les traditions de l'Egypte ; et s'il eût été prouvé de son temps que le monde avait 15,000 ans , on sent bien qu'il ne se serait pas exposé à être contredit sur ce point aussi essentiel , et sa doctrine n'aurait pas été approuvée par les Hébreux , qui étaient comme lui à portée de se convaincre de la vérité. M. Dupuis a reconnu la force de ce raisonnement , et il nous donnera d'autres preuves de son opinion , qu'il nous sera permis aussi de révoquer en doute. Tout le monde sait que ce monde a été livré à la dispute des philosophes ; mais heureusement ils n'y ont point mis la main , et il est resté indépendant de leurs systèmes. M. Dupuis regarde avec raison les systèmes de cosmogonie des anciens philosophes comme des romans , et le monde ne sera pas bouleversé pour un roman de plus.

Après M. Dupuis , M. Levesque , auteur de l'histoire de Russie , a lu un discours sur la nature des passions ; il a dit plusieurs vérités déjà reconnues , mais ce que nous ne savions point encore , c'est que la bonté et la sensibilité ont leur principe dans l'élasticité des fibres ; d'après cette opinion , on pourrait l'inviter à céder sa chaire de morale à un professeur de médecine.

M. Gail a lu une dissertation sur l'idylle de Théocrite , intitulée *la Magicienne*.

452 MEASURE DE FRANCE.

L'aimable fabuliste M. Anbert lui a succédé, et il a lu plusieurs fables qui ont été très-applaudies. Nous regrettons de n'en pouvoir citer qu'une seule.

LE PINSON ET SA FAMILLE.

FABLE.

Un Voyageur, dont le récit
Mérite entière confiance,
Dit qu'au Cap de Bonne-Espérance
Il existe un Pinson (1) qui façonne son nid
Comme il faudrait que l'homme fit,
S'il voulait du logis être le maître en France.
Sur l'inégalité que, pour honne raison,
Entre mâle et femelle établit la nature,
Il en règle l'architecture,
Et ménage avec art dans sa construction,
Deux étages, qui n'ont qu'une seule ouverture.
L'étage d'en haut est pour lui,
Celui d'en bas pour la femelle :
Dans le haut à toute heure il est en sentinelle,
Protégeant contre l'ennemi
Maison, vivres, petits et mère ;
Et dans le bas est celle-ci,
Qui de pondre et couvrir fait son unique affaire.
Or la dame (voyez combien la vanité
Nous égare) un beau jour, à son devoir rebelle,
Prétendit que le ciel avait, de son côté,
En la revêtissant d'une forme plus belle,
Mis la supériorité.
Elle fit tant de bruit pour monter à l'étage
Qu'occupait, comme chef, le vigilant Pinson,
Que celui-ci, forcé de céder à l'orage,
Descendit faire le ménage,
Et la laissa là-haut veiller sur la maison.
Tout alla de travers après ce bel échange.

« (1) Kolbe donne la description de cet oiseau, que nous n'avons pas dans notre pays. » *Dig. d'hist. nat. de M. Valmont de Bomare*, au mot *Pinçon* ou *Pinson*.

Notre sœur ne tint pas
 Contre l'épervier, la Mésange,
 Ni le mûle contre un traou
 Dont le mari, chez nous, lui-même est bienôt las,
 Lorsqu'y voit par ses yeux lui semble nécessaire.
 Moitié révolte, moitié guerre,
 Les petits alors malheureux,
 Périssent tous de faim, de soif et de misère :
 Autant dans ce désordre il eût valu pour eux
 N'avoir plus ni père ni mère.

Sexe, le bien commun exige que l'époux
 Siège en un plus haut rang et domine sur vous :
 Pour envahir sa place abandonner la vôtre,
 C'est laisser vaquer l'une et l'autre (a).

On avait annoncé dans les journaux que M. Delille devait paraître à cette séance, et un grand nombre de personnes étaient venues pour l'entendre. Il a lu plusieurs morceaux qui ont pleinement répondu à la juste impatience du public. Nous citerons quelques vers qu'il a récités de sa traduction de Milton. C'est l'apostrophe de satan au soleil.

.....
 Il gémit, et cédant à sa douleur profonde,
 Il adresse ces mots au grand astre du monde :
 Globe resplendissant, majestueux flambeau,
 Toi qui sembles le Dieu de ce monde nouveau,
 Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
 Et commande à la nuit de replier ses voiles,
 Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
 Toi, qui charmes le monde et n'affliges que moi,
 Soleil, que je te hais ! et combien ta lumière
 Réveille les regrets de ma splendeur première !

(a) Pensée de M. Guiraudet, qui, parmi beaucoup d'autres vérités très-énergiquement exprimées, dit encore que *la maternité est le but unique pour lequel la nature forma les femmes*. Voyez l'ouvrage intitulé : *DE LA FAMILLE, considérée comme l'élément des sociétés*. Paris, Desenne, libraire au Palais Royal, 1797.

Hélas ! sans ma révolte , assis au haut des cieux ,
 Un rayon de ma gloire eût éclipsé tes feux ,
 Et sur mon trône d'or , presque égal à Dieu même ,
 J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadème.
 Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans les fers ,
 Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers.
 Sujet , enfant ingrat , devais-je méconnaître
 Ce Dieu , mon bienfaiteur encor plus que mon maître ?

Ce discours de satan est de la plus grande beauté dans Milton ; il n'a rien perdu dans la traduction. Les sentimens opposés qui combattent dans le cœur de l'ange rebelle , le remords et la vengeance , la reconnaissance et l'orgueil sont exprimés avec une admirable énergie : satan finit par invoquer la vengeance , et il s'écrie dans sa fureur.

.
 Rien ne peut de l'orgueil refermer les blessures ;
 On pardonne les maux , mais jamais les injures ;
 Les traits dont m'a percé mon superbe vainqueur
 Sont entrés trop avant dans le fond de mon cœur ;
 Notre ennemi le sait : loin de nous faire grace ,
 L'homme , son favori , dans son cœur nous remplace ,
 Il a créé pour lui ces champs délicieux ;
 Il donne à l'homme un monde et nous bannit des cieux.
 Adieu donc l'espérance et la crainte avec elle !
 Fuyez , lâches remords , vengeance , je t'appelle.
 Que du monde entre nous l'empire soit égal ;
 Qu'il soit le Dieu du bien , je le serai du mal !
 C'en est fait , je lui voue une éternelle guerre ;
 Nous aurons tous les deux nos autels sur la terre.

.
 Après ce morceau de la traduction de Milton , qui a été vivement applaudi , M. Delille a récité quelques vers d'une épître sur le luxe ; un fragment du poëme de *l'imagination* sur la grace , que tout le monde a trouvé digne du sujet : nous ferons connaître quelques vers de l'épître sur le luxe.

L'art se tourmente en vain : la fraise que le verre ,
 Par de fausses chaleurs , couve au fond d'une serre ,

A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,
 Pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?
 Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,
 D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche ?
 Heureuse pauvreté ! Je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature et de gâter ses biens.
 L'art te donne à grands frais d'impairfaites prémices :
 Des fruits, dans leurs saisons, je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi,
 Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
 Vas, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone,
 Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne ;
 Transporte, pour languir dans l'uniformité,
 La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change.
 De tous ces attentats la nature se venge,
 Et ne laisse, en fuyant, que des sens émoussés,
 Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
 Puis, vante-nous le luxe et ses recherches vaines !
 Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chrysès chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narsès si sa bague une fois
 Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts ?
 Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être ;
 Et, dans l'art de jouir, l'orgueil est mauvais maître.
 Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? non, il ne veut qu'éblouir.
 Dans les discours publics il met sa jouissance.
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense
 Veut-on le corriger ? le moyen n'est pas loin ;
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
 Faites qu'incognito sa maîtresse soit belle,
 Et je veux, dès demain, le voir époux fidèle ;
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
 Et je me fais garant de sa frugalité.
 Le silence et l'oubli sont ses loix somptuaires

.....



MERCURE DE FRANCE;

M. Delille a terminé cette séance par un morceau charmant sur le café et le vin de Champagne ; la manière dont M. Delille a été accueilli , nous a donné lieu d'observer que les libelles n'ont rien fait perdre à cet aimable écrivain dans l'esprit du public ; ses vers n'ont pas eu de peine à survivre à la critique , et sa gloire sera long-temps encore le supplice de ses adversaires.

Suite des Souvenirs de Félicie.

On n'est libre que lorsque le sort d'aucun être chéri ne dépend de soi , de son existence , de ses soins , ni de sa fortune ; dépendre soi-même d'un autre , est un lien mille fois moins fort.

De toutes les modes , la plus ridicule à mon gré était de se couvrir le visage de petites mouches en étoile , en cœur , en croissant , et de s'appliquer sur la tempe droite une grande mouche ronde de velours noir qui ressemblait à un emplâtre. Je crois qu'il n'y a jamais eu que madame C*** qui ait imaginé d'encadrer cette mouche dans un cercle de petits diamans. A propos de mouche , madame de Puisieux me contait ces jours-ci , que madame de Pompadour , écrivant au maréchal d'Estrées (1), à l'armée, sur les opérations de la campagne , et lui traçant une espèce de plan , avait marqué sur le papier , avec des mouches , les différens lieux qu'elle conseillait d'attaquer ou de défendre. Il est agréable pour un grand général (et le maréchal d'Estrées en était un), de recevoir de pareilles instructions !

Madame *** est la personne la plus égoïste que je connaisse. Elle a un genre de maladie qui l'oblige à passer dans son lit plus de la moitié de sa vie , ce qui ne l'empêche pas de recevoir beaucoup de monde. L'autre jour

(1) Gendre de madame de Puisieux.

plusieurs visites arrivèrent à la fois chez elle ; madame *** était couchée ; on se plaignit en entrant de la fraîcheur de sa chambre : Comment , dit-elle , il fait donc bien froid ? on l'assura qu'il gelait à pierre fendre ; alors madame *** sonna précipitamment ; on était charmé , on crut qu'elle allait demander du bois , point du tout ; apportez-moi , dit-elle , un couvre-pied d'édredon. Après avoir donné cet ordre , elle parla d'autre chose.

Ce qui caractérise sur-tout les grands auteurs , et les personnes aimables du dernier siècle , c'est *le naturel et la raison* , et sans ces deux choses nul succès n'est durable. Matha , dit madame de Caylus dans ses *Souvenirs* , était un garçon d'esprit infiniment naturel , et parla de la meilleure compagnie du monde. C'est une femme charmante et vivant dans le plus grand monde , qui a porté ce jugement : ainsi , dans ce temps , on n'était point de bonne compagnie quand on avait de l'affectation. Que de gens à la mode aujourd'hui eussent été alors d'un extrême ridicule ! C'était ce Matha dont parle M^{de}. de Caylus qui , voyant la maréchale d'Albret si affligée de la mort de son frère qu'elle refusait obstinément toute nourriture , lui dit : « Avez-vous résolu , madame , de ne manger de » votre vie ? S'il est ainsi , vous avez raison ; mais , si » vous avez à manger un jour , croyez-moi , il vaut mieux » manger tout à l'heure. » Un homme qui aujourd'hui parlerait ainsi à une femme désespérée , passerait pour grossier et pour barbare ; mais , dans ce temps , on ne s'apitoyait pas sur la douleur la mieux fondée , quand elle passait les bornes prescrites par la raison ; on ne s'attendrissait point sur l'extravagance. A force de flatter la sensibilité outrée , on en a fait dans les uns une pantomime odieuse et ridicule , et dans les autres une maladie effrayante. On ne voit pas que madame de Sévigné se soit jamais évanouie en quittant cette fille adorée , qu'elle regrettait dans tous les momens de sa vie ; et ces lettres charmantes , monument immortel de sa tendresse , ces lettres écrites à cent cinquante lieues de M^{de}. de Grignan ,

loin d'être mélancoliques , sont remplies de plaisanteries et brillantes de gaieté. Mais aujourd'hui , quand on aime , il faut être sombre ou furieux ; il faut invoquer la mort ou se la donner.

Il est à remarquer que les passions et les affections désordonnées sont sur-tout communes chez les nations ignorantes et barbares. Chardin rapporte dans ses Voyages , qu'il a vu jouer en Perse la comédie et la tragédie , et que toujours l'amour y est représenté comme une rage forcenée ; les détails qu'il fait à cet égard sont extrêmement curieux et font frémir. On sait qu'en Turquie les amans , en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses , se font de larges blessures pour prouver leur amour : depuis quelque temps , l'amour français devenu féroce , veut aussi du sang ; il ne parle que de mort , de meurtres et de suicides ; et , dans une société très-brillante , j'ai entendu conter , comme un beau trait , l'action d'une jolie femme qui , pour guérir son amant de la jalousie , dans le moment où il lui reprochait sa vanité sur sa figure , se cassa les quatre dents de devant. « Eh bien , dis - je , son amant la quitta ? » J'indignai tout le monde par cette question.

Celui qui le premier appela tout également une *erreur* , créa une expression aussi belle qu'elle est juste. Oui , tout ce qui nous arrache au devoir , est une *erreur* : ce n'est que dans la vertu que nous pouvons trouver la vérité , la sûreté , le repos et le bonheur.

Il n'y a rien au monde de plus triste que de se trouver à la veille d'un grand voyage , sans avoir eu le temps de s'y préparer ; il est cruel de laisser derrière soi des affaires importantes qu'on n'a pu mettre en ordre : les vieillards sans religion sont dans une situation pire encore. Le *voyage* qu'ils vont faire , est inévitable et sûrement très-prochain ; il est sans retour , et les préparatifs négligés sont d'une si haute importance ! . . . Tout vieillard impie , livré à lui-même , est accablé de tristesse , à moins qu'il ne soit tout-à-fait imbécille. J'entends vanter la gaieté de quelques vieux libertins ; c'est qu'on ne les suit pas dans leur intérieur. Ils

sont comme les aveugles qui paraissent gais dans la société , parce que , là , tout les étourdit sur leur situation , que la conversation les distrait et les dissipe ; mais combien on les plaindra t , si on les voyait dans la solitude , en proie à leurs réflexions ! . . . La piété seule rend la vieillesse vénérable , parce que seule elle est le gage d'une vie pure , ou du repentir qui expie les fautes. Je n'ai point connu de vieillard plus intéressant que le maréchal de Balincour , mort il y a quelques années , à quatre-vingt-onze ans. Dans cette longue carrière , sa vie ne fut souillée d'aucune tache ; il fut toujours pieux , toujours heureux et calme : on contemplait en lui un siècle de bonheur , de gloire militaire et de vertu. Dans ce grand âge , il avait conservé une santé robuste , toutes ses dents , une vue excellente , et la mémoire la plus sûre. J'ai passé à Balincour quatre mois , dans la dernière année de sa vie , et je ne me lassais point de l'écouter , sur-tout lorsqu'il causait avec son ancien compagnon d'armes , le vieux marquis de Canillac. Ces deux respectables guerriers se rappelaient des anecdotes , des sièges , des batailles dont les dates faisaient tressaillir : on croyait entendre parler l'histoire ; leurs conversations ressemblaient aussi à ces dialogues des morts entre des personnages d'un autre siècle. Enfin , j'admirais l'égalité d'humeur , la douce gaieté de ce vieillard ; tous ses préparatifs étaient faits , rien ne l'inquiétait , et on voyait à sa sérénité parfaite , qu'il avait terminé toutes ses affaires. Il jouissait des loisirs et du repos d'une vieillesse vertueuse. Que cet âge est intéressant et vénérable , lorsqu'il a purifié de la vie ! Quel objet plus digne de nos respects qu'un vieillard religieux , instruit par l'expérience qui nous manque , dégagé des passions qui nous égarent , affranchi des soins qui nous consomment , et détaché des faux biens qui nous séduisent ! C'est en soupirant que l'on contemple l'innocence aimable de l'enfance : hélas ! la triste prévoyance mêle tant d'amertume à ce doux sentiment ! En regardant un enfant plein de grace et d'ingénuité , comment ne pas songer au cercle dangereux qu'il

doit parcourir; comment ne pas s'attendre sur les périls inévitables qui l'attendent ! Qui pourrait ne pas s'émouvoir en voyant sa joie et sa sécurité ? Jeune et touchante victime entourée de fleurs , il ne sait pas où l'entraîne le temps ; il ignore la sentence irrévocable qui le condamne à souffrir tant de maux ! . . . Je n'ai jamais vu jouer des enfans , je n'ai jamais vu ce délicieux tableau , sans éprouver un profond sentiment de mélancolie ; et mes yeux se reposent avec un attendrissement si doux , et avec tant de plaisir sur le visage auguste d'un vieillard vertueux ! Il connaît toute la beauté , toute l'utilité de la vertu ; et le vice n'a plus de séductions pour lui. Je l'admire sans inquiétude , je sais qu'il ne peut plus se démentir. Libre d'ambition , n'ayant plus d'affaires , ne formant plus de projets , son ame dégagée de presque tous les liens qui nous captivent , s'élève sans effort vers la divinité. Il est le moins matériel de tous les êtres , et par la défaillance même de son corps et de ses sens , celui qui approche le plus de la nature divine , des intelligences célestes. Ne tenant plus à la terre , il semble qu'il ne daigne l'habiter encore que pour nous instruire. Ah ! sans doute il serait le génie tutélaire de sa famille , si l'on suivait toujours ses conseils ! . . . Il est vrai que l'idée de la mort ne peut être séparée de celle de la vieillesse ; mais la mort n'est terrible que lorsqu'elle est prématurée , parce qu'alors seulement elle paraît agir avec violence et contre les lois de la nature : tout événement imprévu a quelque chose de frappant. Un vieillard pieux et résigné a terminé sa carrière : la chaîne des événemens est rompue pour lui ; sa destinée est pour ainsi dire suspendue ; le temps n'y produit rien de nouveau : il touche à l'éternité , tout son avenir est là ! . . . L'idée de sa fin prochaine n'inspire que de grandes pensées : pourquoi m'étonnerais-je en songeant à la dissolution totale de ce corps languissant , déjà presque détruit ? pourquoi regretterais-je pour lui des plaisirs et de vains amusemens qu'il ne saurait goûter ? pourquoi serais-je effrayée de la mort que je sais si près de

lui ? Elle ne le surprendra pas ; il l'attend chaque jour avec tant de tranquillité ! Ce n'est point un spectre menaçant ; sa faux n'a point à couper avec effort des liens nombreux et chéris , dénoués depuis long-tems ; elle n'a plus à trancher que le fil usé de la vie. Ah ! sans doute la mort n'est pour le juste qu'un ange libérateur ! La religion défend de l'invoquer ; mais la piété fidelle la voit paraître avec toute la joie d'une sublime espérance. C'est ainsi que j'ai vu mourir le maréchal de Balincour , et d'une mort affreuse et singulière : son gosier s'ossifia totalement ; il mourut uniquement faute de pouvoir prendre de la nourriture. Il souffrit pendant plus de quinze jours , et sa patience et sa douceur ne se démentirent jamais un seul instant. Dans un état inoui de faiblesse et d'inanition , il conserva toujours toutes ses facultés intellectuelles ; et soutenu , consolé , exalté par une piété angélique , ses discours n'étaient que des paroles de paix et de bonté , des prières touchantes , ou des exhortations religieuses à ses petits neveux et à ses domestiques. On vit toujours sur son visage l'expression de la bienveillance et du calme le plus parfait. Trois jours avant sa mort , ne parlant déjà qu'avec une extrême difficulté , il aperçut au bout de sa chambre la comtesse de Balincour qui pleurait ; il lui fit signe d'approcher , et lui dit : « Ma chère nièce , si je » pouvais vous faire voir mon ame , vous seriez consolée ! » Le soir du même jour , tandis qu'il paraissait assoupi , sa garde se mit à manger auprès de son lit ; un valet de chambre survint , qui la gronda tout bas d'avoir assez peu de délicatesse pour manger à côté d'un malade qui ne pouvait rien avaler et qui mourait de faim ; le maréchal qui ne dormait pas , ouvrit les yeux , et dit en souriant : » Laisse - la donc souper ; sois sûr que je n'envie pas » ceux qui peuvent manger. » Ce n'est pas ainsi que les esprits forts savent souffrir et mourir. J'ai souvent comparé dans ma pensée ce respectable vieillard au maréchal de Richelieu ; j'ai peu rencontré ce dernier ; mais j'ai tant vu M^{lle}. d'Egmont sa fille , à Sillery et à Braine , je l'ai

tant questionnée sur ce sujet , ainsi que d'autres personnes qui ont connu son père , que je sais tous les détails de sa vie intérieure. Le maréchal de Richelieu , toujours libertin à quatre-vingts ans , est capricieux et violent ; il ne peut supporter la solitude et moins encore les infirmités de la vieillesse ; la moindre douleur physique lui cause de l'abattement ou une impatience inexprimable. Il est difficile à servir , et plein de hauteur et d'humeur avec ses gens ; ce qui est presque toujours la preuve d'une conscience agitée : les âmes pures et tranquilles répandent toujours dans l'intérieur de leur maison une partie du calme heureux dont elles jouissent. J'ai vu pourtant quelquefois d'excellens caractères dominés par une pétulance extrême ; mais je n'ai jamais vu les inégalités choquantes avec les inférieurs , les accès d'humeur sombre , les caprices hautains unis à la vertu. A propos de vieillesse , je veux peindre ici M^{de} du Deffant. J'ai bien eu le temps de l'étudier , et je la connais parfaitement. Je ne la flatterai point , je ne l'enlaidirai point ; sa bonté pour moi , et ce qu'elle appelle *l'attrait que j'ai pour elle* , ne me séduiront pas ; sa *philosophie* que je méprise , ne me rendra pas injuste ; je veux me dépouiller de toute espèce de partialité , afin de faire un portrait véritablement ressemblant.

D. GENLIS.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE , (rue Feydeau.)

Le Médecin Turc, paroles de MM. Villiers et Armand-Gouffé , musique de Nicolo.

De la gaieté , et deux ou trois scènes agréables n'auraient pas suffi pour assurer le succès d'une pièce pleine d'invéraisemblances , et dont la musique est en général médiocre , si les auteurs n'avaient eu le bon esprit d'appeler à leur secours

d'excellens auxiliaires : je veux dire le jeu toujours vrai de madame Dugazon, la présence d'un acteur à la mode comme Elleviou, le goût et la pûreté de chant de Solié, et sur-tout la jolie figure et les graces de mademoiselle Pingenet. D'ailleurs il faudrait absolument renoncer aux nouveautés, si on voulait se montrer si difficile.

Forlis, jeune Français nouvellement marié, n'a pu, dans la première ferveur de l'amour conjugal, se résoudre à voyager sans son Adèle. Il l'a emmenée avec lui sur mer, et a eu la maladresse de se laisser prendre par des pirates, qui les ont conduits l'un et l'autre à Constantinople, où ils les vendent séparément. Adèle habite déjà, depuis plusieurs mois, le sérail d'un médecin turc, qui la trouve fort à son gré ; mais sa vertu ne court pas le moindre risque ; tout le monde sait que les Turcs sont extrêmement délicats en amour, et très-peu entreprenans auprès de leurs esclaves. Cependant il n'est question, dans toute la ville, que de la beauté de madame Forlis ; le visir en entend parler, et offre inutilement au docteur une somme considérable de sa jolie prisonnière. Très-piqué de son refus, il imagine, pour se venger, de lui donner à guérir le premier fou qui lui tombera sous la main. Il lui promet, s'il réussit, le grade de médecin du grand-seigneur ; dans le cas contraire, il le menace de la bastonnade.

Par un de ces heureux hasards, dont nos vieux romans nous offrent mille exemples, Forlis, esclave du visir, a entendu son projet de vengeance ; il ne doute pas un instant que la belle captive ne soit sa chère Adèle, et il contre-fait le fou, dans l'espérance d'être envoyé au docteur. Le genre de folie qu'il adopte, est de sauter au cou de tous ceux qu'il rencontre ; il débute par le visir qui l'adresse bien vite au médecin. L'épouse de ce dernier lui persuade que la vue d'une jolie française pourra seule opérer la

guérison de son malade, et le docteur se détermine, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à essayer de ce moyen. Forlis, à la vue d'Adèle, après avoir régalé quelque temps le public de toutes les extravagances qui lui passent par la tête, finit par avouer au docteur, déjà fort inquiet du dénouement, que sa folie n'est qu'une feinte; mais il lui promet s'il veut mettre sa femme en liberté, de lui garder le secret, et de lui laisser tout l'honneur d'une si belle cure. Le docteur balance quelques temps entre l'ambition et l'amour; enfin, la crainte de la bastonnade l'emporte, et il renonce à sa prisonnière. Comme un bonheur n'arrive jamais sans l'autre, l'ambassadeur français fait au même instant réclamer Forlis, et les deux époux se trouvent réunis.

THÉÂTRE DE LOUVOIS.

Monsieur Musard, comédie en un acte et en prose,
de Picard.

Enfin, voici une petite pièce qui vient d'obtenir un succès réel et mérité. Le caractère principal, sans être fort saillant, est bien saisi et soutenu d'ailleurs de tous les accessoires qui peuvent le faire ressortir; il y a peu d'intrigue, mais le sujet n'en demande et n'en comporte pas davantage; le dialogue est rapide, et il n'offre aucune pointe, aucun mot à prétention, aucune tirade ambitieuse; enfin, le dénouement est simple et naturel, quoique peut-être un peu trop prévu. Sans attacher trop d'importance à cette légère esquisse, c'est, suivant nous, une des meilleures qu'ait encore tracées l'auteur du *Collatéral*.

M. Musard a, comme l'indique son nom, le défaut plus commun qu'on ne pense, de s'occuper de tout, excepté de l'affaire qu'il lui importe de conclure. S'il est pressé de sortir, il lit les journaux, il cause politique avec son per-ruquier. A-t-il un rendez-vous? il s'arrête à tous les coins de

FRIMAIRE AN XII.



de rues pour lire les affiches. Se met-il en voyage? il trouve moyen de lier conversation avec le maître de poste, les postillons, les voyageurs; et la voiture où il est, arrive toujours deux heures plus tard que les autres. En un mot, M. Musard, riche marchand de Saint-Quentin, et du reste très-bon et très-honnête homme, est à la veille, par ses interminables lenteurs, de perdre toute sa fortune. Son frère est réduit à lui intenter un procès, parce qu'il oublie depuis plusieurs mois de lui envoyer sa procuration pour régler une affaire de famille. Il laisse échapper l'occasion de placer avantageusement son fils, et son correspondant veut rompre avec lui, parce que toutes les lettres d'avis qu'il lui adresse restent sans réponse. Il vient à Paris, dans l'intention de réparer ses négligences. Il s'agit d'aller voir sur-le-champ son frère, ses amis, son correspondant, et il s'amuse à regarder des poissons rouges dans un bocal, et à deviner une charade. Il fait bien vite avancer une voiture, et reste deux heures à s'habiller.

Tandis qu'il s'occupe tout à son aise de sa toilette dans la chambre voisine, arrive M. Lerond, autre marchand de Saint-Quentin, son voisin et son ancien camarade de collège. Le caractère de M. Lerond est tout l'opposé de celui de M. Musard; c'est un prodige d'activité, un petit César, qui ne croit avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire.

Nil reputans actum, si quid superesset agendum.

Par sa promptitude à saisir les occasions, et un peu par malice, il a souvent coupé l'herbe sous le pied de ce pauvre M. Musard qui le regarde comme son plus grand ennemi. Cependant, M. Lerond ne vient à Paris que dans l'intention de lui rendre service. Instruit du mauvais état de ses affaires, et bien sûr qu'il ne saura pas les rétablir, il se charge lui-même de ce soin. Il y prend d'autant plus d'in-

térêt, que le jeune Musard est amoureux de sa fille, Sophie, et qu'il approuve leur amour. Madame Musard, qu'il met dans la confiance de son projet, y donne les mains de tout son cœur. D'après son conseil, elle fait visiter les habits de son mari, et trouve dans les poches, des lettres qui devraient être à la poste depuis plus d'un mois, des billets échus il y a long-temps, et dont on court risque de perdre la valeur, parce que celui qui les a souscrits vient de suspendre ses payemens. M. Lerond court tout réparer; et pour faire plus de diligence, il monte dans la voiture qu'avait demandée Musard. Ce dernier est enfin prêt à sortir, quand il apprend qu'on a disposé de sa voiture, et que son voisin est venu tout exprès à Paris pour lui jouer ce nouveau tour. Il sort à pied, mais en route il fait réflexion qu'il est trop tard pour faire ses visites, et il remet ses courses au lendemain. Cependant, à l'entendre, il n'a point perdu son temps; il a lu des affiches, acheté des caricatures, et fait l'emplette d'un baromètre. Tandis que sa femme l'accable de reproches, un homme tout en noir, qu'il prend pour un huissier, lui apporte à signer une convention qui termine tout différend entre son frère et lui. Au même instant, son correspondant lui fait dire qu'il veut bien continuer à se charger de ses affaires, et M. Lerond lui présente ses billets tous acquittés. Alors la réconciliation se fait entre les deux voisins; M. Musard associe son fils à son commerce, et M. Lerond lui donne sa fille en mariage.

Cette jolie pièce a été bien jouée et fort applaudie. Vigny a rendu le rôle de M. Musard avec son talent ordinaire, et Picard a déployé dans celui de M. Lerond toute l'intelligence d'un auteur, et tout le zèle d'un père qui produit pour la première fois un de ses enfans dans le monde.

A N N O N C E S.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, par Schiller; traduite de l'allemand. Par M. Ch. Deux vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50 c. et 9 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez le Normant, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOTA. Voyez le numéro du 1^{er}. octobre, 8 vendémiaire pour l'extrait de cet ouvrage.

Almanach des Lycées pour l'an XII, contenant les réglemens de l'instruction publique, l'organisation des Lycées dans toute l'étendue de la France, avec la liste des livres adoptés par le gouvernement. Ouvrage donnant annuellement les fastes de l'instruction publique, et propre à exciter et à diriger utilement l'émulation de la jeunesse, par les traits moraux, les beaux exemples, le choix de poésies faites par les jeunes gens couronnés au Prytanée de Paris, depuis l'an 7 jusqu'à l'an 12 inclusivement; rédigé par un professeur; orné d'un frontispice allégorique. Prix, 1 fr. 80 cent. A Paris, chez Gl. Dufour, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n°. 374.

Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différens siècles; par Thomas, de l'académie française. Un vol. in-8°. Prix: 2 fr. 50 c. et 3 fr. par la poste. Cette nouvelle édition, qui est destinée à compléter l'édition en 4 vol. in-8°. des œuvres de cet académicien, imprimées par Moutard, se trouve chez N. L. E. Dessessarts, libraire, éditeur des œuvres complètes de Thomas, en 7 vol. in-8°. , rue du Théâtre Français, n°. 9, près la place de l'Odéon.

Nouvelle Théorie des Parallèles, avec un appendice contenant la manière de perfectionner la théorie des parallèles de A. M. Legendre, par Adolphe Kircher. Un vol. in-8°. Prix: 1 fr. 80 c. et 2 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Courcier, imprimeur-libraire, et propriétaire de la librairie mathématique de Duprat, quai des Augustins, n°. 71.

Code des successions, ou Traité complet sur les dispositions du code civil relatives aux successions, donations, testamens, partages, etc; avec des modèles des principaux actes rédigés d'après les formes nouvelles. Suivi du texte des lois et de l'exposé des motifs, par les orateurs du gouvernement et du tribunal, les CC. Treilhard, Bigot de Préameneu et Siméon. Par Auguste Firmigier Lanoix, jurisconsulte de l'académie de législation. Deux vol. in-12. Prix: 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Rondonneau, au dépôt des lois place du Carrousel.

La langue française et l'Orthographe, enseignées par principes et en vingt-quatre leçons, grammaire française, à l'aide de laquelle on peut seul et sans le secours d'aucun maître, apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. — Ouvrage divisé en vingt-quatre chapitres, ou leçons, et qui renferme des règles intéressantes sur les parties du discours; par Fournier. Un vol. in-12. Deuxième édition. Prix: 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Traînée, n. 690, près S. Eustache.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

P O L I T I Q U E.

Nous croyions, samedi dernier, que la tempête nous avait fait beaucoup de mal, et nous l'avons dit ; il se trouve aujourd'hui que tout ce prétendu dégât se réduit à la perte de cinq hommes, et d'un seul bateau plat. Les bruits propagés en France par l'inquiétude du patriotisme, ne manquent pas de retentir bientôt de l'autre côté de l'eau, et ils prennent alors un accroissement merveilleux. Le lord Keith annonça, il y a peu de temps, sur l'autorité de ses croiseurs, que les Français ayant fait à Dunkerque, à Boulogne et à Ostende, l'essai de leurs bateaux plats, ceux-ci n'avaient pu supporter l'explosion du canon, et avaient été mis en pièces. Ceux qui ont ajouté foi à ces sagots, n'ont pas manqué de conclure que le système des bateaux plats allait être abandonné, et par conséquent tout projet d'invasion.

Cela n'empêche pas toutefois qu'on ne mette une grande activité à défaire des préparatifs qu'on trouve de plus en plus formidables. Deux vaisseaux de 64, une frégate, quelques autres petits bâtimens de guerre, et des bombardes doivent incessamment revenir se présenter à Boulogne. Les Anglais espèrent que cette nouvelle expédition aura plus de succès que les précédentes ; et ils calculent d'avance que, si la perte d'un nombre aussi considérable de bâtimens armés vient à s'effectuer, le temps qu'il faudra pour la réparer, laisserait à leur pays un moment de repos. Nous ne savons ce qui peut fonder ces espérances : il est constant que toutes les tentatives des Anglais n'ont abouti jusqu'à présent qu'à donner à notre artillerie et à notre flottille, un exercice qui a augmenté graduellement leur confiance, leur précision, leur habileté.

Les Anglais se plaignent sur-tout de nos batteries. Ils les trouvent tellement nombreuses, et placées dans de si bonnes directions, qu'elles peuvent porter, disent-ils,

sur tous les points attaquables, et de manière à protéger partout nos bâtimens. Grâce à ces batteries et aussi à la précision des manœuvres de nos flottilles, tous les jours les forces maritimes de Boulogne s'accroissent; on ne parle que de réunions qui s'y font, d'un côté, des ports de la Bretagne et de la Normandie; de l'autre, de ceux de la Picardie et de la Flandre. Il faut absolument que l'Angleterre subisse cette accumulation successive: elle se pratique journellement, malgré elle et sous ses yeux. Les lunettes de Douvres, aussi incapables de s'opposer à ce progrès que les canons de l'amiral Keith, sont réduits à contempler avec effroi ce spectacle; l'on peut dire que l'Angleterre est déjà jugée en première instance.

Je ne sais par où les Français viendront nous attaquer, mais certainement ce ne sera pas par mer: c'est ainsi que s'exprimait, il y a quelque temps, lord St. Vincent, un des hommes les plus orgueilleux de l'orgueilleuse Angleterre. Les Anglais ont aujourd'hui un autre langage et un autre ton: tout est armé pour défendre un sol que l'immensité de la marine anglaise reconnaît ne pouvoir préserver; et l'on n'est pas plus sûr de pouvoir se défendre, qu'on sait qu'on sera attaqué. Tantôt c'est l'Ecosse qui va être envahie par les flottes des Pays-Bas et celles de la Hollande; tantôt c'est la Tamise; un jour c'est tout le comté de Kent et celui de Sussex qui sont en alarmes; un autre jour, c'est le pays de Galles, le Devonshire, le Cornouailles. Non, dit un autre, c'est l'Irlande: ne voyez-vous pas qu'il y a à Brest neuf vaisseaux de ligne, plusieurs frégates, beaucoup de troupes qu'on y a fait filer successivement, ainsi qu'un grand nombre de bâtimens de transport? Un autre répond que ni l'Océan, ni l'Angleterre ne seront le théâtre des nouveaux exploits du premier consul, mais la Méditerranée, la Grèce, la Morée, Chypre et les puissances barbaresques; suivant lui, l'Angleterre apprendra la nouvelle de la conquête de tous ces pays, avant qu'un seul bateau plat ait fait voile des ports de France dans le canal.

Le journal qui propage ces vûes (*the Courier*), craint

l'Espagne et le Portugal , et la jonction de leurs flottes avec celle de France ; il craint aussi la stricte amitié qui a été établie avec la Russie , et qu'il juge de nature à promettre à la France beaucoup plus de succès dans la Méditerranée que dans l'Océan. Les préparatifs de France ne repoussent pas ces conjectures : on sait qu'il y a dans les ports de Toulon une escadre prête à mettre à la voile , et que les bâtimens qui la composent ont à bord un grand nombre de troupes de débarquement ; on sait qu'il est passé à Bologne en Italie , plusieurs détachemens de troupes françaises venant de la Toscane et se dirigeant vers les côtes de la mer Adriatique. L'Angleterre est ainsi menacée partout ; partout elle est en crainte ; elle est obligée de veiller sur un espace immense , et d'y être formidable sur tous les points. La France qui les sonde et les menace tous , n'en a qu'un seul à forcer.

De même que certains animaux fatigués et harassés cherchent à mettre avec eux en course d'autres animaux de leur espèce , à l'effet de tromper ou de partager les poursuites du chasseur, l'Angleterre va de même, rodant à travers tous les états de l'Europe , pour savoir si quelque peuple voudrait avoir la complaisance de partager sa situation et ses périls. Ici, elle terrifie le cabinet du grand-seigneur par de prétendus préparatifs de la France , destinés contre la Macédoine , ou contre son Archipel : elle cherche à se sauver de l'effet de ses manœuvres sur l'Egypte , en disant naïvement au grand-seigneur , qu'il faut qu'il soit dépouillé par elle , de peur qu'il ne le soit par la France ; là , elle sollicite la Russie pour qu'elle prenne , au moins en apparence , une attitude hostile ; elle se chargerait même à l'avenir , si elle voulait bien le trouver bon , de diriger son cabinet , et lui donnerait , tout dressé , un ministre des affaires étrangères. Les cours de Vienne , d'Espagne , de Berlin et de Naples ne sont pas négligées ; elles entendent répéter sans relâche , les anciens lieux communs de l'ambition de la France et du désintéressement de l'Angleterre. Ces manœuvres restent

heureusement sans succès : toutes les puissances demeurent sourdes à des insinuations aussi libérales. Malgré l'Angleterre , M. d'Entraignes reçoit l'ordre de quitter Dresde ; M. le comte de Worontoff , envoyé de Russie , n'ira point , comme on le veut à Londres , au printemps prochain , prendre à Pétersbourg le département des affaires étrangères. L'Espagne et le Portugal aspirent , ainsi que Naples , au repos ; Vienne et Berlin veulent plus que jamais ne prendre conseil que d'eux-mêmes. Malgré tous les mouvemens et tous les efforts , ce qu'on appelle en Europe le parti anglais y tombe ou s'y décrédite de plus en plus. Nous avons même lieu d'espérer que les cours du Nord reviendront sur la démarche précipitée qui leur a fait abandonner les grands principes établis par Catherine II sur la neutralité armée. Il est sûr au moins que notre ambassadeur à Vienne a fait remettre à cette cour un promémorial très-étendu sur ce sujet ; il a en même temps demandé que la cour de Vienne s'entendît avec les autres puissances neutres , pour la détermination et l'adoption des principes établis dans ce mémoire. On ajoute que pareille démarche a eu lieu de la part de tous nos ministres près des cours de Pétersbourg , de Berlin , de Stockholm et de Copenhague.

On dit qu'il est arrivé récemment à Copenhague un officier russe, avec des dépêches de son gouvernement pour le ministre de Russie près de notre cour , et on assure qu'elles sont d'une grande importance. Nous ne pouvons dire si ces dépêches ont trait précisément à la question engagée par la France , mais cela paraît probable.

Au milieu de ces grands intérêts , les entreprises de quelques princes sur les anciennes institutions civiles de l'Empire , celles de quelques autres sur les coutumes et les institutions religieuses de leur pays , le résultat définitif de la commission dont l'électeur de Bade est chargé relativement aux griefs de la noblesse immédiate , le refus du duc de Meklembourg d'accéder à une demande de la France , relativement à l'extradition des effets apparten-

nans au roi d'Angleterre, la singulière détermination de la ville de Hambourg, de raser ses fortifications, sous le prétexte ostensible de son indépendance reconnue, mais peut-être par le motif plus réel, qu'elles ne soient un jour convoitées par quelques grandes puissances belligérantes; la coadjutorerie de l'ordre teutonique, définitivement adjugée à un archiduc, celle de l'archichancelier postulée par un autre, quelques nuances de dissentiment entre l'Autriche et la Prusse, relativement à la supériorité des votes protestans sur les votes catholiques à la diète de Ratisbonne, divers mouvemens des Français dans l'électorat d'Hanovre, et différens bruits à l'occasion de ces mouvemens, une résolution d'armement et de défense générale de la part du grand-seigneur, la disparition totale du fameux Abdul-Whab: toutes ces nouvelles, importantes dans un autre temps, ne font plus aujourd'hui qu'une impression secondaire. Un trait pourtant a attiré notre attention, et il est extrêmement remarquable: c'est une note du *Moniteur*, relativement à la prétendue évacuation de l'électorat d'Hanovre. Sa conservation, en compensation de Malte, paraît une détermination que rien ne fera plier, et qu'on peut regarder désormais comme irrévocable.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 10 octobre.

Il a été tenu, depuis quinze jours, quatre grands conseils d'état, en présence de S. H. Rien n'a transpiré des délibérations qui ont eu lieu; mais à en juger d'après les mesures qui ont été prises, elles ont roulé sur des objets de la plus haute importance. A la suite du dernier de ces conseils, il a été ordonné un recrutement général dans tout l'empire. On doit aussi armer et équiper plusieurs vaisseaux de guerre, qui iront joindre l'escadre du capitan-pacha. Ce dernier a reçu ordre de faire mettre les côtes de Morée, ainsi que les principales îles de l'Archipel, dans le meilleur état de défense. Il paraît que l'on craint quelque entreprise sur cette partie des états de S. H.

Péttersbourg, 28 octobre.

On s'attend encore à de nouveaux changemens dans notre ministère ; on assure que le ministre de la guerre a demandé sa démission.

Stockholm, 8 novembre.

M. le comte de Woronzoff, ministre de Russie à Londres, doit, dit-on, au printemps prochain, quitter Londres, et aller à Péttersbourg remplir une place importante dans le département des affaires étrangères. Une semblable nomination ferait un singulier contraste, et serait bien discordante avec l'offre de médiation de la Russie, et le desir qu'elle a manifesté, de concourir au rétablissement de la paix. La nomination de M. Windham au ministère des affaires étrangères de Russie, ne serait pas plus invraisemblable que celle du comte de Woronzoff.

Vienne, 11 novembre.

Il est arrivé avant-hier un courrier de Londres, expédié à notre cour par M. le comte de Stahrenberg, ambassadeur de S. M. I. et R. près S. M. britannique. Les dépêches qu'il a apportées ont donné lieu à un conseil d'état. On est fondé à croire qu'elles sont relatives à la guerre actuelle entre la France et l'Angleterre, et que notre cabinet est intervenu d'une manière amicale, pour ce qui concerne les rapports de l'Empire germanique avec les deux puissances belligérantes.

M. le baron de Deden, ci-devant ministre de Hollande, près la sublime Porte, est arrivé ici de Constantinople ; il retourne à la Haye. D'après son rapport, la tranquillité est entièrement rétablie dans la Turquie européenne, la confiance renaît, et les relations commerciales ont repris leur activité. Le ministère ottoman paraît être sans inquiétude sur l'Egypte et l'Arabie. Au départ de M. de Deden, de Constantinople, on y avait reçu l'avis certain que l'insurrection arabe était à son terme, et que la plupart des partisans d'Abdul-Wechab l'avaient abandonné. La Porte, éclairée par l'expérience, semble vouloir prendre une part plus active aux affaires de l'Europe ; autrefois, elle voyait avec indifférence les événemens qui ne tenaient point immédiatement à ses relations politiques avec les autres puissances ; aujourd'hui, elle suit de près l'enchaînement des faits, des démarches et des mesures qui lui sont étrangères, ou du moins qui ne peuvent l'intéresser que dans leur ensemble ou par leur résultat. Elle n'est plus insensible à ce qu'on appelle l'opinion publique en Europe ; et depuis quelque temps, elle paraît porter une attention particulière sur les gazettes et journaux qui souvent dirigent et déterminent

l'opinion. On s'en convaincra par les articles de *Constantinople*, insérés depuis quelque temps dans les gazettes, et qui détruisent tout ce qui avait été dit précédemment sur la situation fâcheuse des affaires de la Porte en Asie, etc.

Le bruit se répand aussi qu'un autre prince de la maison d'Autriche doit être élu coadjuteur de l'électeur archichancelier.

Ratisbonne, 15 novembre.

M. le baron de Fahlenberg, ministre directorial d'Autriche, a reçu de M. le comte de Cobenzel, vice-chancelier, un rescript, daté de Vienne, le 10 novembre 1803. Cette pièce est remarquable dans les circonstances actuelles; en voici un extrait :

« Quel droit, quel juste motif le parti protestant a-t-il de demander que le parti catholique, au lieu de la majorité des voix qu'il a eue jusqu'à présent, se contente à l'avenir d'un nombre moindre? D'après les stipulations du traité de paix de Lunéville, les états à indemniser ne pouvaient prétendre qu'à un nombre de voix égal à celui qu'ils avaient perdu par la cession de leurs possessions sur la rive gauche du Rhin La députation de l'Empire s'étant écartée de ce principe dans ses propositions, de manière qu'il en résultait une disproportion aussi extraordinaire qu'arbitraire entre les votes au préjudice du parti catholique, l'empereur a cru devoir différer la sanction du décret de l'Empire sur ce point, jusqu'à ce qu'il y eût été remédié Dans un rescript adressé par une des premières cours protestantes de l'Empire à son ministre à la diète, et qui a été rendu public, on se réfère particulièrement à la possibilité, que, comme le parti protestant, d'après le traité de Westphalie, a dû se contenter de la minorité des voix, et du moyen négatif de *l'itio in partes*, de même le parti catholique peut se soumettre à une proportion semblable, et abandonner au premier l'avantage de la majorité de ses votes. Il ne s'agit pas ici de la possibilité de la chose, mais de la justice et de l'équité des motifs qui doivent y donner lieu. La dernière guerre n'était point une guerre de religion comme celle qui termina la paix de Westphalie. Ce ne sont point des pays et des peuples entiers qui passent de la religion catholique à la religion protestante, comme à cette époque. Dans tout l'Empire germanique, à la rive droite du Rhin, la proportion entre les catholiques et les protestans n'a pas été altérée d'un seul homme, pour nous exprimer ainsi; et quoique le nombre des premiers ait été affaibli proportionnellement par la perte de la rive gauche du Rhin, il l'emporte cependant de beaucoup sur celui des peuples et pays protestans; par conséquent la même cause pour laquelle le traité de Westphalie accorda la majorité des voix au parti catholique, subsiste toujours, savoir, la supériorité réelle en nombre de ce parti sur le protestant.

» Cependant la proposition de S. M. n'a nullement pour but de maintenir la majorité du parti catholique; elle tend seulement à établir l'égalité ou parité dans le collège des princes; et quoique la difficulté de l'exécution naisse uniquement de la trop grande extension qui a été donnée aux propositions pour l'avantage de l'autre parti, S. M. accède volontiers à ces propositions, pourvu que le but de l'égalité puisse être atteint. Elle consentira également à l'appel préalable des votes

qui sont affectés aux pays qui ont été répartis en indemnité, sans qu'il soit toutefois préjudicié au but sus-mentionné.

» Toute personne impartiale trouvera, dans cette modération, une preuve de l'esprit de tolérance de S. M. impériale. Dans les circonstances et rapports actuels, l'égalité de l'influence et des voix pour les deux partis, au moins dans un des collèges de l'Empire, est le but le plus salutaire que l'esprit de tolérance éclairé par l'expérience et aussi éloigné d'un zèle partial que de l'indifférence en matière de religion, puisse se proposer. S. M. s'attend que tous ses autres co-états donneront les mêmes preuves de tolérance et de justice. Mais dans le cas où elle serait trompée dans ses espérances et si le parti protestant voulait lui-même se soustraire à des sentimens et à des preuves qu'il exige du parti catholique, et persister à demander que le plus nombreux accorde et cède au moins nombreux la majorité des voix dans tous les collèges de l'Empire, les contemporains et la postérité approuveront sûrement la résolution où est S. M. d'opposer, quoiqu'à regret, à une telle demande, les moyens que sa qualité de chef suprême de l'Empire lui donne, et auxquels ses devoirs les plus sacrés, sa sollicitude paternelle pour la tranquillité, l'union et la prospérité du corps germanique et des deux religions unies par les liens de la fraternité, lui imposent l'obligation de recourir. »

Hambourg, 14 novembre.

Les Français construisent sur plusieurs points de l'électorat d'Hanovre, des ouvrages susceptibles d'être fortifiés; ils établissent aussi des magasins considérables de vivres et de munitions; dans presque toutes les villes on est occupé à faire des cartouches. L'artillerie et les effets de campement qui se trouvent dans le Lauenbourg, en sont retirés et transportés dans le Lunebourg.

On écrit de Copenhague, que le gouvernement suédois a défendu l'importation d'imprimés venant du Danemarck. La licence de quelques écrits périodiques qui paraissent dans les états danois, doit avoir donné lieu à cette défense.

On parle beaucoup à Copenhague de changemens dans l'administration et dans le corps diplomatique. Il est question d'établir un bureau particulier d'état-major, sous la surveillance immédiate du prince royal.

Munich, 15 novembre.

On a lieu d'être convaincu que S. M. l'empereur de Russie a vu avec une grande satisfaction les derniers arrangemens opérés en Allemagne, car tous ceux de ses ministres qui y ont contribué, ont reçu des récompenses distinguées. M. le baron de Buhler, qui a rempli à Ratisbonne les fonctions de ministre médiateur au nom de la Russie, vient d'être décoré de l'ordre de Saint-Alexandre de Newski; M. le comte de Markoff, qui avait préparé à Paris, de concert avec le ministre des relations extérieures de France, et signé avec lui les premiers actes de la médiation, a reçu pareillement l'ordre de Saint-André.

Londres, 9 novembre.

Jeudi, à trois heures, le lord chanceliers s'est rendu, avec son cortège ordinaire, à la chambre des lords, pour annoncer que le parlement était prorogé au 22 de ce mois.

Un ordre de S. M., daté du 26 octobre, soumet tous les vaisseaux venant des ports de l'état de New-York, dans les ports de la Grande-Bretagne et des îles de Guernesey et Jersey (à compter du 15 août dernier), à une quarantaine de quatorze jours, dans les lieux qui sont désignés et conformément aux réglemens prescrits par l'ordre de S. M., du 29 juillet, 1860, pour les vaisseaux venant de la Méditerranée ou des côtes de Barbarie. Dans le cas où quelque personne serait morte à bord du vaisseau, et que ses vêtemens n'eussent pas été brûlés ou jetés à la mer, le vaisseau ne pourra faire quarantaine qu'à Standgate Creek. S'il se trouvait à bord du vaisseau un seul malade de la fièvre qui règne dans l'état de New-York, il ne pourra également faire quarantaine qu'à Standgate Creek.

Les bataillons irlandais de réserve, qui sont tous complets, doivent venir en Angleterre, et on envoie huit mille hommes pour les remplacer.

On a arrêté samedi, à Portsea, deux Irlandais qui étaient depuis quelque temps dans le voisinage de cette ville, qui touche celle de Portsmouth. L'un d'eux a dit qu'il se nommait Léonard Ponsomby; mais on a trouvé sur lui des lettres adressées à Michel Byrne, rebelle noté en Irlande. Il a été amené ici dimanche dernier, et a subi un interrogatoire dans les bureaux du secrétaire d'état.

On a aussi arrêté, à Blackwall, un étranger qui a été amené à Londres. Il est accusé d'avoir pris des plans de la Tamise et de l'avoir sondée en plusieurs endroits.

Le général Pichegru a eu il y a quelques jours une audience de sa majesté.

Le général Dumourier a été adjoint au duc d'York comme conseiller de guerre, avec un traitement de 1200 livres sterlings.

Les banquiers de Londres ont résolu d'accorder une gratification à tous les commis qui se sont enrôlés dans les volontaires.

D'après les nouvelles arrivées de la Méditerranée, lord Nelson se préparait à bombarder Toulon.

— Suivant des lettres de Lisbonne, en date du 15 octobre, il était arrivé, le 13 et le 14, deux courriers dépêchés de Madrid aux ambassadeurs de France et d'Espagne, et porteurs de l'agréable nouvelle, que la France avait, sous certaines conditions, reconnu la neutralité de

l'Espagne. Le Portugal est compris dans ces dispositions du gouvernement français. On espère, à Lisbonne, que l'Angleterre adoptera la même mesure.

— Le premier consul n'est pas retourné à Saint-Cloud. Il paraît qu'il résidera au palais des Tuileries pendant tout l'hiver.

— Le Tribunal s'est assemblé mercredi, et a renouvelé son bureau. Le C. Boissy-d'Anglas a été nommé président; les nouveaux secrétaires sont, les CC. Poujeard-du-Limbert, Carle, Gillet-la-Jacqueminière et Delpierre. Le C. Mallarmé est membre de la commission administrative. Le Tribunal s'est ajourné au 2 nivose.

— On assure qu'il ne sera présenté au corps législatif, pendant sa prochaine session, que la suite du projet du code civil, et que la discussion de celui du code de commerce sera encore ajournée. On croit cependant qu'il sera soumis au corps législatif un projet de loi sur les banqueroutes, qui puisse arrêter le nombre des banqueroutes frauduleuses, dont le commerce souffre depuis quelques années.

Boulogne, 28 brumaire.

Le mauvais temps qui règne depuis plusieurs jours a empêché l'arrivée des divisions de l'Ouest et de l'Est; mais nous espérons en voir bientôt entrer plusieurs qui n'attendent dans les ports voisins qu'un vent favorable. Les Anglais avaient annoncé avec une grande jactance, l'impossibilité prétendue de la jonction de ces deux divisions; mais bien détrompés à cet égard par le résultat de nos premiers essais, ils ont redoublé de vigilance et d'effort, et le tout en pure perte. Plus ils tentent, plus ils doivent se convaincre de leur impuissance à empêcher le rassemblement des flottilles. La jonction s'opérera; le problème est résolu par le fait.

— Les préparatifs se continuent avec une activité difficile à décrire. De nouveaux régimens arrivent journellement, de nouveaux camps se forment. On commence à embarquer canons de campagne, munitions et chevaux, à bord des bateaux plats. Tout est en mouvement. Hier, trois nouvelles canonnières ont été lancées aux chantiers de la Magdelaine; douze autres le seront incessamment.

— Malgré la rigueur de la saison, les travaux du port n'ont éprouvé aucune interruption, même pendant la nuit. Les forts que l'on construit le long de la côte ne tarderont pas à être en état de recevoir leur artillerie.

Le ministre de la marine est toujours en cette ville; on y attend celui de la guerre.

P A R I S.

Il nous paraît nécessaire de donner à nos lecteurs une idée des dispositions nouvelles de la banque de France, seule banque reconnue aujourd'hui par le gouvernement français. Ce n'est pas une chose peu digne d'attention, qu'après tant de faillites qui ont troublé la place de Paris, et beaucoup de nos villes de commerce, la banque de France ait échappé sans atteinte à tous ces accidens particuliers. Après une telle épreuve, la banque de France donne aux plus timides, la juste mesure de sa solidité et de sa bonne administration. Près de quatre années d'expérience ont mis les français ainsi que les étrangers en mesure d'apprécier ses avantages. Si le gouvernement consulaire qui en a posé et raffermi les fondemens, a comme les particuliers participé aux fruits réels de l'augmentation du numéraire, il y a concouru essentiellement aussi, en faisant recevoir les billets de la banque, comme argent dans toutes les caisses publiques.

Le sentiment général de l'utilité de cet établissement, a dû exciter l'émulation et provoquer une multitude d'établissmens semblables. Mais cette multitude même pourrait avoir les inconvéniens les plus graves. La place aurait bientôt été inondée de papiers de toute coupure et de toute couleur, dont la valeur, ainsi que la forme fût devenue impossible à scruter. Dans cette situation, le discrédit d'une seule banque, les frappant toutes, l'alarme eût bientôt généralisé la méfiance, et on eût vu courir, à un moment donné, les porteurs de billets monnaye à toutes les banques. Le gouvernement a dû prévenir des désastres que plusieurs places de l'Europe n'ont que trop éprouvés, et dont les banques françaises ne sont parvenues à se garantir que par une grande vigilance; vigilance toutefois difficile à maintenir long-tems, quand plusieurs établissemens, par une confiance mutuelle et nécessaire, reçoivent les billets les uns des autres.

Le gouvernement n'a pas eu cette seule précaution à prendre; il a dû veiller à ce que les bénéfices ne fussent pas trop disproportionnés au taux, soit ordinaire, soit légal, des intérêts. Il a pensé que sur les bénéfices annuels qu'il a présumé ne devoir jamais être moindre de dix pour cent, une portion mise en réserve pour une répartition plus tardive pouvoit remplir ses vues: il a calculé que par l'emploi de ces fonds de réserve en cinq pour cent consolidés, achetés au cours de la place, le fonds de la banque s'accroissant chaque année, produi-

rait successivement en faveur des actionnaires, un second capital propre à les dédommager de la privation annuelle d'une partie du bénéfice acquis.

Tels sont les motifs politiques qui l'ont dirigé. Le père de famille, étranger au mouvement des affaires, obligé de conserver des fonds libres pour le moment, incertain de l'établissement de ses enfans, se trouvera heureux d'un placement aussi sûr, produisant avec un intérêt considérable une augmentation de capital croissant comme sa famille, sans cesser d'être disponible à sa volonté.

— On n'a pas oublié le fameux combat livré par le capitaine Perroud, commandant le corsaire *la Bellone*, au navire anglais *le Nelson*, dont il s'empara. Le capitaine de prise, Fougères, chargé de conduire ce bâtiment dans un port ami, fut forcé de se rendre à une escadre anglaise, après avoir soutenu plusieurs combats, dont il a adressé les détails au capitaine Perroud :

« Notre munition, dit-il, a manqué plusieurs fois ; nous y avons suppléé en donnant nos bas, nos manches de chemises pour faire des gargousses, et nos mouchoirs ont servi de mèches. Nos jeunes gens ont employé jusqu'à leurs gilets, lorsqu'ils manquèrent de valets. J'avais promis un encouragement à l'équipage, si nous avions le bonheur de sauver la prise. Sa conduite dans cette circonstance est au-dessus de tout éloge. Nous n'avons perdu qu'un homme, et n'avons eu que quatre blessés. Etant entièrement désarmés, et ne pouvant plus tenir la mer, j'ai fait route pour la Corogne ; j'en étais à vingt-cinq lieues ; l'ennemi, occupé de se réparer, nous suivait toujours de très-près.

» Le 10 fructidor, à dix heures, nous avons vu la terre, et à deux heures de l'après-midi, écrasé de fatigue, et la rage dans le cœur, j'ai été forcé de me rendre à la division de sir Edward Pellew, composée de quatre vaisseaux et une frégate qui bloquaient le port du Férol.

— Le Moniteur a publié la lettre de M. Courrejolle, employé aux postes, à M. Lavalette, commissaire central du gouvernement près les postes. Il paraît, par cette lettre, que c'est ce M. Courrejolle, qui, sur de faux avis, a été pris, en Angleterre, pour le frère du premier consul (Jérôme Bonaparte). Cet événement serait peu important en soi, si la conduite qu'a tenue le gouvernement anglais avec M. Courrejolle, pendant tout le temps qu'a duré cette méprise, ne donnait la mesure des sentimens de déloyauté et d'illibéralité qui l'animent. Il est curieux d'apprendre que, dans cette persuasion, le gouvernement anglais a affecté de traiter M. Courrejolle d'une manière

dire et insultante, et que l'amiral l'a fait transporter... bord du vaisseau le Gladiateur, où il a resté gardé à vue par un soldat armé, et où on ne lui laissait pour retraite qu'un cachot infect.

— Le ciel ne cesse de nous jeter la pierre. Aucun âge n'a encore vu une multitude semblable d'événemens de ce genre. Un journal publie que, le 15 vendémiaire, un bruit semblable à celui du tonnerre et du canon s'étant fait entendre près d'Apt, département de Vaucluse, une pierre de sept livres est tombée avec un long sifflement. Il ajoute que le procès-verbal et la pierre ont été envoyés le 20 brumaire à l'institut, où cette pierre a été trouvée parfaitement ressemblante à celles de l'Aigle et aux autres qui sont tombées précédemment et qui ont été analysées.

— Une ordonnance du conseiller d'état préfet de police enjoint aux propriétaires ou locataires de faire balayer régulièrement, tous les jours, au-devant de leurs maisons, boutiques, cours, jardins et autres emplacements. On ne peut qu'approuver à la sollicitude active de ce magistrat. Il ne nous reste plus qu'à faire le vœu qu'elle s'étende encore plus loin s'il est possible. L'économie intérieure de la ville de Paris est un objet qui réclame de plus en plus son attention. L'abaissement général des fortunes a multiplié les pécions; ceux-ci réclament chaque jour, pour leur propreté et pour leur sûreté, l'établissement des trottoirs. On parle de donner à chaque maison de Paris une fontaine; qu'on leur donne donc aussi un égout; qu'on tâche surtout d'enterrer et d'encaisser ces énormes torrens, qui rendent souvent les rues impraticables. Un étranger demandait l'autre jour le nom de cette rivière qu'il avait passé à gué dans la rue du Bacq.

— Une légère discussion paraît s'être établie entre le Journal de Paris et le Publiciste, au sujet de la répétition dans les feuilles publiques des injures ou atroces ou grossières que les feuilles anglaises adressent souvent au chef de la France. Le Journal de Paris prétend que ce qui est noble à fuir publier n'est pas toujours convenable à répéter. Le Publiciste répond que les feuilles répétant un article officiel comme article officiel, ne manquent à aucune convenance; car dès-lors tout journal devient à cet égard le Moniteur lui-même.

— Il vient de paraître une nouvelle livraison de l'Atlas géographique et historique de M. Lasaga. Tous les journaux, sans exception, ont fait l'éloge de cette collection. La livraison que nous venons de recevoir ne fait que confirmer de plus en plus l'opinion avantageuse qui est aujourd'hui établie sur l'ouvrage et sur l'auteur.

M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

R É P O N S E

*A l'Épître de mon ami et parent M. R. D. M., qui
admirait le courage avec lequel je supportais mes
malheurs.*

AM I, sois moins surpris de ma tranquillité,
Au sein de l'effrayant orage
Qui trois fois, sur les miens, vient d'épuiser sa rage.
L'excès des maux produit l'insensibilité.
Loin de moi cependant la mortelle apathie
Qui glace dans le cœur les sources de la vie !
Le mien, de ses poisons, ne fut point infecté.
Non, quoique mes malheurs passent toute mesure,
Ils n'ont point étouffé la voix de la nature.
Mais quand sur un mortel Dieu redouble ses coups,
Telle est, même en frappant, sa clémence infinie,
Que leur force est toujours par lui-même amortie.
Qui pourrait, autrement, soutenir son courroux ?
Jusques dans ses rigueurs, il nous épargne encore.
Contre ses décrets que j'adore,
Envain le sang veut murmurer :

H h

482 MERCURE DE FRANCE;

Si mon infortune est extrême,
Je me dis : *Dieu l'ordonne, il m'aime,*
Sa sagesse ne peut errer.

En m'enlevant un fils, une épouse, une mère,
De ses desseins profonds il me fait un mystère :
Gardons-nous de l'orgueil qui veut les pénétrer !
De la raison la vaine et superbe lumière

Est trop souvent une chimère,
Qui ne sert qu'à nous égarer.

Que la religion nous guide et nous éclaire !

Eh ! quel homme, accablé du poids de sa misère,
N'éprouve le besoin du secours de la foi,

Et n'implore, à grands cris, son appui tutélaire ?

Cesse donc d'admirer en moi

Ce qui n'est que l'effet d'une force étrangère.

Ah ! quand Dieu nous conserve un ami tel que toi,

Même en ses châtimens je reconnais un père !

L. D. KERIVALANT.

LA VIRGINITÉ.

A UNE NOUVELLE MARIÉE.

Sonnet traduit de l'italien.

- « Au trône de l'hymen j'ai voulu te conduire ;
» C'est ici que tu dois recevoir mes adieux.
» Par moi tes jeunes ans s'écoulèrent heureux ,
» Par toi s'accrut encor l'éclat de mon empire.
» Des auteurs de tes jours si les vœux sont remplis ,
» Epouse en peu d'instans , tu seras bientôt mère.
» Déjà je vois le dieu qu'on adore à Cythère
» Effeuiller de ton sein les roses et les lis. »

Elle dit, elle part ; de l'amante craintive
La voix rappelle en vain la chaste fugitive :
La pudeur doit céder la victoire aux desirs.

Unis l'époux joyeux à l'épouse tremblante :
Viens, ô fécondité, remplir leur douce attente,
Et fais à la douleur succéder les plaisirs.

C. D. de V.

ENIGME.

AFFREUX et doux présent et des dieux et des diables,
Fille des beaux climats et des brûlans fourneaux,
Par mes vives couleurs et mes coups effroyables
J'enchanter les mortels et leur casse les os ;
Sur mon front des forêts se balance la cime ;
Mes pieds, de l'Océan sondent le vaste abyme ;
Et cependant jamais je n'eus ni pieds ni front ;
J'ai pourtant, je l'avoue, une petite queue ;
Mon corps est comme un globe, et mon corps n'est pas rond ;
Ma longueur, ma largeur a bien plus d'une lieue,
Et dans le moindre plat je tiens fort aisément ;
J'épouvante le lâche, et j'orne un vêtement ;
Je vole dans les airs, et je suis immobile ;
Mon corps, quoique de fer, est un assez bon mets ;
Je suis creuse et massive, infertile et fertile ;
Je brille aux champs de Mars ; j'embellis tes banquets ;
Et s'il faut dire enfin quelle est ma destinée,
J'étais dans l'univers avant que d'être née.

LOGOGRIPE.

DANS l'Europe, en Asie, on me voit sur huit pieds ;
Je suis cher à l'Arabe, et dans les forêts sombres
Je poursuis les chevreuils et les cerfs effrayés ;
On peut trouver en moi le moment où les ombres
S'abaissent sur les champs ; la plus belle des fleurs ;
L'arbuste qui la porte ; un métal et deux îles ;

H à 2

484 MERCURE DE FRANCE,

Un fer utile ; un grain ; le séjour des grandeurs ;
Un sauvage animal qu'au milieu de nos villes
On rencontre parfois ; un instrument bruyant ;
La fille d'Inachus ; l'ouvrage de l'abeille ;
D'un ver industriel le fil doux et brillant ;
Ce qu'emploie un vanier pour faire une corbeille ;
Le tourment de Sisyphe ; une pièce d'argent ;
Des Grisons , du Valais , deux cités principales ;
L'oiseau , sauveur de Rome , et qu'on plume vivant ;
Ce qui plonge un malade aux rives infernales
Ou lui sauve la vie ; un lieu très-passager ;
Un titre ; un mets lointain dont la douceur nous flatte ;
Un fer armé de dents ; l'appui d'un char léger ;
Enfin , l'île fameuse où naquit Hippocrate.

CHARADE.

A mon Amie.

A la fleur de mon dernier ,
Aimable autant que jolie ,
Peux-tu redouter, Amélie ,
Qu'une autre , de mon cœur , te fasse mon premier ?
Bannis ces soupçons , chère amie ;
Oui , je perdrais plutôt la vie ,
Que de devenir mon entier !

D. GLATIGNY.

*Mots de l'Enigme , du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Tems*.

Celui du Logogriphe est *Seringue* , où l'on trouve *Sire* ,
reine , *Genes* , *sein* , *singe* , *ire* , *serin*.

Le mot de la Charade est *Théâtre*.

Oeuvre complète de Nicolas Poussin (1), dessinée et gravée en taille-douce, par MM. *Massard* père et fils ; avec la vie de ce peintre, par *M. Gault de Saint-Germain*, et des notes inédites et authentiques sur ses ouvrages. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

SI l'on peut juger du mérite de cette collection, par la première livraison qui vient de paraître, on doit convenir qu'elle égalera tout ce qui a été fait de mieux dans ce genre. Les artistes, auxquels l'exécution en est confiée, sont trop connus pour que nous nous étendions sur leur talent. Cette livraison contient six gravures, parmi lesquelles on remarque le portrait du Poussin, peint par lui-même, le triomphe de la vérité, et le fameux paysage de l'Arcadie. La première, sur-tout, nous a paru digne des plus grands éloges ; après l'avoir comparée au tableau original, qui existe au Muséum, nous avons reconnu qu'il était impossible de mieux saisir le caractère de la physionomie de ce peintre célèbre.

(1) Cet ouvrage paraît par livraisons composées de six planches, du texte historique et descriptif des sujets et de la correspondance du Poussin avec ses amis et les amateurs qui recevaient ses ouvrages, suivis des réflexions dont il accompagnait ses tableaux.

Le prix de chaque livraison est de 8 francs, sur papier fin *Nom de Jésus*. Il sera tiré, pour les amateurs, quelques exemplaires sur papier vélin, *premières épreuves* ; prix : 12 francs la livraison ; et un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, avec les planches avant la lettre, dont le prix sera de 8 francs.

Hh 3

En parlant des ouvrages d'un artiste qui connaît à fond toutes les ressources de son art, et qui a puisé une grande partie de ses sujets dans les productions poétiques, il ne paraîtra pas hors de propos d'offrir quelques réflexions sur les limites de deux arts qui paraissent tendre au même but, et qui cependant n'y parviennent que par des moyens différens. Cette digression, presque entièrement littéraire, sera d'un intérêt plus général que des observations théoriques qui ne pourraient être senties que par des artistes.

Le Poussin, dans sa jeunesse, dut beaucoup aux conseils et aux ouvrages du chevalier Marini, poète italien, que la reine Marie de Médicis avoit appelé à la cour de France. Le poëme d'*Adonis* lui fournit plusieurs idées heureuses pour ses premières compositions. Il doit paraître singulier que les productions d'un poète aussi peu estimé que le Marini, aient contribué à former un aussi grand peintre. La raison de cette bizarrerie apparente se trouve dans la différence des combinaisons qu'exigent la poésie et la peinture. En rendant compte de l'œuvre du Dominiquin, nous avons indiqué cette différence, qui consiste en ce que la poésie doit peindre les traits généraux des objets qu'elle représente, sans s'arrêter sur des détails qui refroidiraient ses descriptions, et en ce que la peinture au contraire doit rendre et perfectionner tous ces détails, afin que l'œil, après avoir jugé l'ensemble, puisse revenir sur les accessoires. Lorsque nous lisons une description poétique, nous cherchons les grands effets de la nature et des passions; le poète nous glace, s'il peint avec trop de soin les objets qui n'y concourent pas essentiellement. L'opération de notre esprit, lorsque nous jetons les yeux sur un tableau, est tout-à-fait différente; l'ensemble nous frappe d'abord, et nous n'analysons les diverses parties qu'après avoir reçu la première im-

pression que l'artiste a voulu nous faire éprouver. Voilà pourquoi les peintures rapides d'Homère et de Virgile produisent tant d'effet ; et pourquoi les descriptions minutieuses des poètes modernes , et et sur-tout des Italiens , nous fatiguent presque toujours.

Le Marini est un des poètes qui ont le plus multiplié ces sortes de descriptions. Ce défaut, qui rend pénible la lecture de ses ouvrages, fut d'une grande utilité pour un jeune artiste qui cherchait des sujets, et qui les trouvait presque tout composés dans les poèmes de son ami. Rien n'indique mieux les limites des deux arts que la supériorité du Poussin, et la médiocrité du Marini. On doit observer que les conceptions mesquines du poète italien , ses *concetti*, ses figures recherchées ne pouvaient longtemps plaire à l'homme de génie destiné à devenir un de nos plus grands peintres ; il abandonna ses premiers modèles , lorsque mûri par l'expérience, formé par de longues études , il chercha dans les passions des hommes et dans les mœurs des peuples, les sujets de ses tableaux : mais les descriptions étudiées du Marini lui furent très - utiles à l'âge où ne pouvant observer par lui-même, il avait besoin de s'en rapporter à ses lectures.

Il existe quelques exceptions aux règles générales que nous venons de rappeler. Lorsque les poètes s'arrêtent aux détails des tableaux qu'ils veulent peindre , ils évitent la sécheresse et la froideur des descriptions , en animant ces détails par des rapprochemens ou des oppositions. Les phénomènes de l'univers, les beautés de la nature champêtre n'offriraient en poésie que des images dépourvues d'effet , s'ils ne recevaient une nouvelle vie des rapports continuels que les grands poètes leur donnent avec nos douleurs, nos craintes et nos plaisirs. Ces rapports, qui ne manquent jamais d'être sentis par les lecteurs, jettent de l'action et

du mouvement dans les tableaux poétiques. Les poètes modernes, qui mal à propos ont fait de la description une des parties les plus importantes de la poésie, n'ont pas assez suivi l'exemple de ces illustres modèles ; leurs peintures rigoureusement exactes, ne présentent que l'aridité de l'instruction, sans en avoir l'utilité, puisqu'on ne va jamais la chercher dans des vers : c'est ce qui explique le sort qu'éprouva, à la fin du dix-huitième siècle, le poème *des Mois*, si vanté avant de paraître, et abandonné des partisans même de l'auteur aussitôt qu'il fut imprimé.

Les détails de la beauté corporelle sont peu favorables à la poésie. Cependant les grands poètes qui sont loin de les prodiguer, ont l'art de les animer. S'ils veulent offrir l'idée d'une belle femme, ils mettent de l'action dans leur description, en parant cet objet des grâces qui donnent, pour ainsi dire, le mouvement à la beauté. Ils évitent alors les formes analytiques, et le lecteur s'arrête avec plaisir sur des détails pleins de charmes et de vie. Toutes les descriptions d'Homère et de Virgile sont de ce genre. Nous en citerons un exemple tiré du premier livre de *l'Enéide*. Vénus apparaît à son fils sous les traits d'une fille de Sparte :

*Cui mater mediâ sese tulit obvia sylvâ
Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur eurum ;
Namque humeris de moreabilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.*

Que d'action et de grâces dans cette courte description ! quel art dans la manière d'offrir la déesse ! Aussi légère que la reine Harpalice, lorsqu'elle presse les flancs d'un coursier qui devance les vents, ses cheveux flottent dans les airs, et sa robe à longs plis ondoyans est relevée au-dessus du genou. La

peinture ne pourrait offrir aux yeux ce que le poète fait sentir à l'imagination. Le Tasse, beaucoup plus prodigue de descriptions que Virgile, y répand une grâce moins naturelle, mais qui a peut-être quelque chose de plus délicat. Lorsque Armide arrive dans le camp des Croisés, jamais, s'écrie le poète, Chypre et Délos ne virent une beauté si séduisante. En parlant de l'or de sa chevelure, qui tantôt brille au travers d'un voile transparent, tantôt échappe à ce voile, il la compare au soleil qui se dégage du sein de la nue, et qui redouble la clarté. Après avoir indiqué les attraits qu'un voile jaloux dérobe aux yeux, « Impuis- » sante barrière, ajoute-t-il, qui résiste aux re- » gards et ne peut arrêter la pensée ; moins en- » chantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on » ne voit pas, l'imagination s'élance et pénètre les » appas les plus secrets. » La peinture de la toilette d'Herminie, lorsqu'elle se revêt des armes de Clorinde, est animée par des grâces plus touchantes. On voit cette princesse, douce et craintive, couvrir de fer son corps délicat ; sa main tremble sous le poids du bouclier ; elle cherche vainement à se donner l'air et le maintien d'un héros. « L'A- » mour ; dit le poète, sourit à cette métamor- » phose : tel jadis il sourit quand Alcide, travesti » en femme, maniait la quenouille et le fuseau. » On voit que si le Tasse s'était borné à peindre méthodiquement les charmes d'Armide et d'Herminie, il n'aurait pas atteint le but où il est parvenu, en les ornant de toutes les grâces que l'imagination pouvait leur prêter.

Comme il est presque toujours vrai que les ressources d'un art conviennent rarement à celui qui lui semble le plus analogue, et qu'en les confondant, on détruit le caractère de leur beauté, le moyen dont nous venons de parler, pour donner du mouvement aux descriptions poétiques, ne doit être employé dans

la peinture qu'avec beaucoup de réserve. La grâce en elle-même est une qualité fugitive ; elle ne charme les yeux que par la variété de ses attitudes ; la fixe-t-on dans un tableau, elle plaît au premier coup d'œil ; mais elle ne résiste pas à un plus long examen. On est fatigué de voir la même position, et la grâce paraît bientôt maniérée. Le peintre doit donc faire deviner les grâces plutôt que les exprimer : il doit préférer les attitudes les plus conformes aux passions qui animent ses personnages, à celles qui indiqueraient la recherche et l'affectation.

Le Poussin s'est toujours garanti de ce défaut dont l'Albane n'est pas exempt. Le caractère principal du talent de ce grand peintre que l'on considère avec raison comme le chef de l'école française, consiste à n'employer que les situations les plus propres à la peinture, à tirer tout le parti possible de ces situations sans jamais s'écarter des règles du beau idéal, et à saisir, soit dans les figures, soit dans les moindres accessoires, les mœurs et les habitudes des différens peuples. Son dessin, plein de correction et de pureté, l'emporte sur son coloris, partie de l'art dans laquelle il a été surpassé par les peintres flamands. Le Poussin est donc un des peintres dont les tableaux perdent le moins à être rendus par des gravures. Cette considération ajoute encore au prix de la collection que nous annonçons. Nous ne doutons pas qu'elle ne devienne un des monumens les plus précieux dans ce genre, si elle est continuée avec le même soin par des artistes justement renommés pour l'élégance et la fidélité de leur burin.

P.

Vues nouvelles sur les Courans d'eau , la Navigation intérieure et la Marine. Par C. L. Ducrest. A Paris, chez Firmin Didot , rue de Thionville ; Courcier et Magimel , quai des Augustins ; Fuchs , rue des Mathurins ; et chez le Normant , rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n°. 42 , en face du petit portail.

JAMAIS peut-être aucun autre ouvrage que celui-ci n'a contenu , quoique composant un très-petit volume , autant d'applications utiles des sciences exactes.

Perfectionner la construction des moulins de manière à doubler leur effet , en ne prenant que la moitié du volume d'eau qui les fait actuellement tourner ; disposer du volume d'eau qu'on économise par-là , pour convertir tous les courans d'eau en autant de canaux navigables ; réduire la dépense d'eau de ces canaux , aujourd'hui si considérable , à celle qui suffit pour fournir à l'évaporation et à l'infiltration dans les terres ; simplifier assez la construction de ces mêmes canaux pour que les intérêts de la dépense première qu'elle occasionne , soient tellement au-dessous du revenu annuel qu'elle doit produire , que les riches capitalistes se déterminent par la seule considération de leur intérêt personnel , à former de tous côtés des entreprises de cette nature , d'où il doit résulter que dans un intervalle de temps très-court , la France sera couverte de plus de canaux que de grandes routes , sans qu'il en coûté rien au gouvernement ; réserver par l'économie sur la dépense d'eau des moulins et des canaux navigables , un volume d'eau suffisant pour féconder par des irrigations artificielles toute l'étendue de notre vaste territoire ; créer une nouvelle forme de vaisseaux en vertu de laquelle leur tirant d'eau est d'abord diminué de moitié , et ensuite la vitesse de leur sillage est si rapide (en conservant au degré

le plus éminent toutes les autres qualités nécessaires à une bonne navigation), qu'ils ne peuvent être atteints par aucun des plus fins voiliers actuels; rendre ainsi de véritables ports de mer toutes les villes, quelques enfoncées qu'elles soient dans l'intérieur des terres, telles que Paris, qui peuvent communiquer avec l'Océan par des rivières ou canaux de six pieds de profondeur; paralyser entièrement la redoutable marine de l'Angleterre, en mettant ses innombrables flottes dans l'impossibilité de remplir leur objet, puisqu'elles ne pourront plus ni intercepter le commerce de ses ennemis, ni empêcher l'invasion de son territoire, du moment que la nouvelle construction sera adoptée; créer des ports et des rades sur toutes les côtes qui en sont le plus dépourvues; joindre aux avantages de la nouvelle forme des vaisseaux, celui d'une extrême légèreté, par une construction en planches de sapin plus solide que la construction en gros bois courbes de chêne; réduire ainsi à moitié la dépense de celle-ci, en même-temps qu'on arrête l'accroissement effrayant de la cherté du chauffage, par la faculté de rapprocher considérablement les coupes des forêts que les besoins actuels de la marine forcent de tenir très-éloignés; enfin bouleverser entièrement le système politique de l'Europe en anéantissant subitement toute puissance maritime, et la subordonnant à l'avenir à la puissance continentale: tels sont les résultats que contient un petit volume de 209 pages seulement d'impression; résultats qui sont tous, ou fondés sur des bases mathématiques, ou déduits d'expériences irrécusables, ou approuvés par de grands géomètres, Borda entr'autres, et par les gens de l'art les plus habiles.

La nature des sujets que traite M. Ducrest, pourrait faire croire qu'il ne peut être lu que par des Géomètres; mais on serait à cet égard dans l'erreur, parce que l'auteur, ayant eu soin de faire imprimer en petits caractères

tout ce qui ne peut être jugé que par les savans, a mis tout le reste à la portée des personnes les moins familières à l'étude des mathématiques, de sorte que son ouvrage est d'un égal intérêt pour toutes les classes de lecteurs. Nous croyons pouvoir spécialement recommander la lecture du dernier chapitre, aussi remarquable par le style que par l'importance des résultats qu'il développe. Enfin, nous pensons que cet ouvrage mérite particulièrement de fixer l'attention de toutes les personnes attachées aux administrations départementales, et de tous les riches capitalistes auxquels il ne peut manquer de donner l'idée de très-grandes spéculations.



A V E R T I S S E M E N T.

UNE personne qui cultive, avec un égal succès, les sciences et son jardin, m'a demandé de faire un conte sur son arbre favori, un Tulipier, le plus beau de la France et peut-être de l'Europe; et c'est ce qui a donné lieu à la bagatelle qu'on va lire. On ne trouvera dans ce conte, que deux choses agréables, aussi ne sont-elles point de mon invention: l'une est la description du Tulipier, description très-exacte et que j'ai extraite d'un mémoire imprimé, fait par le possesseur de ce bel arbre; l'autre est un trait historique et touchant, que j'ai trouvé dans les voyages de Tavernier: je l'indiquerai dans une note.

LE TULIPIER. *Conte oriental.*

Dans le plus beau royaume de l'Asie, florissait une nation aimable et brillante, aussi célèbre par ses exploits guerriers, que par son goût pour les sciences et pour les arts. A peu de distance des murs qui renfermaient le palais et les vastes jardins du roi, on voyait un bois de palmiers au bout duquel se trouvaient deux petites maisons remarquables par leur élégance et simplicité. L'une appartenait à un vieillard nommé Ugla, qui vivait là solitairement depuis

plusieurs années : son petit jardin était fameux par un arbre superbe, inconnu alors en Asie ; c'était un Tulipier⁽¹⁾ de soixante et dix pieds de haut et qui, dans le temps de la floraison, se couvrait de plus de deux mille tulipes d'une beauté merveilleuse. Uglan avait fait pratiquer autour de cet arbre éblouissant, un escalier circulaire qui s'élevait jusqu'à la hauteur de trente pieds ; là, se trouvait un repos, une espèce de nid posé solidement sur deux grosses branches, qui lui servaient de charpente. Ce nid était assez grand pour contenir en même-temps trois ou quatre personnes ; et rien n'était plus singulier que de se voir dans le mois de juillet, placé au milieu d'un arbre dont chaque rameau, chaque extrémité de branche présentait une superbe tulipe ; on en était entouré, couronné, on en voyait de tous les côtés et sous tous les aspects : au sein de ce réduit mystérieux, parfumé des plus douces odeurs, un poète aurait pu se croire dans le bosquet chéri de Flore.

Uglan fuyait la société, il n'admettait personne dans sa solitude ; il n'avait pu se dispenser de recevoir une fois la famille royale attirée dans son jardin par la curiosité qu'inspirait le Tulipier, mais il trouva un prétexte pour empêcher de pénétrer dans l'arbre : on n'y monta point ; et depuis ce jour, le vieillard fit fermer sa porte à tous les curieux. On parla pendant quelques temps de sa misanthropie ; et comme elle se soutint avec inflexibilité, on finit par oublier Uglan aussi parfaitement que s'il eût vécu à cent lieues de la cour.

L'autre maison qui avait appartenu long-temps à un jardinier, venait d'être achetée par Zéïneb, jeune courtisan, qui se plut à l'embellir, mais en lui laissant toute sa simplicité champêtre. Zéïneb démentait par sa conduite et par son aimable caractère, tous les lieux communs débités contre les courtisans par des philosophes caustiques et chagrins qui n'approchèrent jamais des cours,

(1) Arbre originaire d'Amérique.

et qui n'eurent ni l'occasion ni la possibilité d'étudier et de connaître les princes et les gens en place.

Zéineb avait conservé à la cour, des goûts simples, de la gaieté, de la franchise, une extrême modération, une âme sensible et généreuse; il ne s'occupait point de sa fortune : quoiqu'elle fût bornée, il la trouvait faite, parce qu'elle suffisait à ses desirs; il venait se délasser dans sa petite maison, du spectacle pompeux des grandeurs et de la gêne de l'étiquette, mais sans déclamer contre la magnificence de la cour; car il ne s'indignait point du tout de ne pas trouver dans les palais des rois et des grands seigneurs la frugalité, le doux repos et la simplicité pastorale.

Devenu voisin d'Uglan, le jeune Zéineb apprit avec étonnement toutes les singularités de ce vieillard. Uglan passait sa vie, perché dans son Tulipier, renfermé dans ce nid de fleurs; il n'y lisait jamais, et y restait la plus grande partie de la journée, dans une oisiveté totale. D'ailleurs ce vieillard sauvage, inaccessible, était doux et charitable; sa porte constamment fermée aux curieux, était toujours ouverte aux pauvres; il faisait le bien sans éolat, et avec cette suite, ce détail et cette intelligence qui prouvent qu'on y réfléchit mûrement et qu'on n'a point d'affaire plus intéressante. Zéineb éprouva le plus grand désir de connaître Uglan et son Tulipier qu'il n'avait jamais vu, mais toutes ses tentatives à cet égard furent infructueuses. Le mur qui séparait les jardins des deux voisins, était mitoyen; et un jour que Zéineb taillait lui-même ses espaliers, il grimpa jusqu'au sommet du mur mitoyen et il découvrit le superbe Tulipier: ah! la belle chose, la belle chose! s'écria-t-il. Uglan par hasard, n'était pas dans son nid, il se promenait dans ce moment; il entendit cette exclamation, il vit Zéineb en veste, la tête nue et tenant une serpe, il le prit pour un garçon jardinier; sa physionomie agréable qui exprimait la douceur et la gaieté, lui plut; il pensa qu'un homme de cette classe ne l'importunerait pas ou que du moins il pourrait

facilement se débarrasser de lui ; et le regardant en souriant : eh bien ! mon ami , lui dit-il , si tu veux admirer de près cet arbre , fais le tour par le petit pré , j'irai t'ouvrir ma porte. A ces mots , Zéineb enchanté , au lieu de prendre le chemin qu'on lui indiquait , enjamba le mur , se laissa glisser de l'autre côté et en un clin d'œil se trouva dans le jardin d'Uglan. Aussitôt il courut se jeter au cou du vieillard , qui vit bien alors qu'il s'était trompé et que ce jeune homme était Zéineb , son voisin ; mais sa grace et sa gaieté lui gagnèrent le cœur et il lui fit l'accueil le plus aimable. Arrivé près de l'arbre , Zéineb voulut monter le petit escalier circulaire , le vieillard s'y opposa avec force ; mais Zéineb , avec sa vivacité accoutumée , ne l'écouta pas , il franchit en deux sauts l'escalier ; il entra dans le nid mystérieux ; le vieillard y arriva un instant après ; ils s'assirent tous deux sur une branche. Uglan regardait fixement Zéineb ; ah ! qu'on est bien là ! s'écria ce dernier ; quoi , dit Uglan , réellement ? vous n'éprouvez point d'ennui , vous ne sentez point de mal aise ? L'ennui ne vient pas si promptement , répondit Zéineb , en riant ; mais au contraire , je suis enchanté , je voudrais passer ici ma vie ; mille idées charmantes et des souvenirs délicieux viennent en foule s'offrir à mon imagination ; ô bon vieillard , ne me parlez plus , laissez-moi rêver !.... A ces mots , le visage vénérable d'Uglan se couvrit de larmes : excellent jeune homme s'écria-t-il , en l'embrassant , désormais je n'aurai plus rien de caché pour vous , venez dans ma maison , je vais vous apprendre des choses merveilleuses.... Ces paroles causèrent à Zéineb une telle curiosité , que malgré le charme secret qui l'attachait à l'arbre , il se hâta d'en descendre et de suivre le vieillard. Ils entrèrent dans la maison ; Uglan fit asseoir Zéineb sur des coussins , et se plaçant à côté de lui : mon fils , lui dit-il , je vous connais maintenant comme si j'avais le bonheur d'être votre père ; je sais que vous n'avez jamais trompé personne , donnez-moi votre parole de ne point révéler les choses que je vais vous dire , et

vous

FRIMAIRE AN XII.

vous saurez tous mes secrets. Je vous la donne, dit Zéïneb ;
eh bien ! reprit Uglan , écoutez donc ma singulière his-
toire :

« Je suis né dans la Suziane , province de Perse ;
» Méhémet , roi de cette petite contrée , me choisit pour
» son visir , j'avais alors environ quarante ans. Je ne
» songeai point à me faire des partisans , et sans le vou-
» loir et sans le savoir je me fis beaucoup d'ennemis ;
» je crus qu'il me suffisait pour conserver ma place ,
» d'avoir de la droiture , de l'équité , de travailler sans
» relâche , de diminuer les impôts , et de faire fleurir
» l'agriculture. Je fis plusieurs petits voyages incognito
» et sans aucune suite dans différentes parties du royaume :
» je voulais tout voir et tout connaître par moi-même ,
» chose très-possible dans un aussi petit état. Dans l'une
» de ces courses je rencontrai un soir dans un bois une
» vieille femme couverte de haillons , assise sur une
» souche d'arbre et pleurant avec amertume ; je m'arrêtai
» pour l'interroger ; elle me fit une peinture touchante
» de sa misère ; je la pris en croupe sur mon cheval , je
» la conduisis dans un village ; là , je me nommai , et j'é-
» tabliss cette infortunée dans une chaumière qui se trou-
» vait vacante par la mort du possesseur ; je lui laissai de
» l'argent et je promis de revenir la voir. Deux ou trois
» mois après , j'y retournai en effet , et je trouvai Nixa
» (c'était le nom de la vieille) en parfaite santé et rem-
» plie de reconnaissance. Elle s'exprimait en si bons
» termes , elle avait des manières si nobles , que j'imaginai
» facilement qu'elle n'était point une personne ordinaire ,
» mais je la questionnai vainement sur sa naissance et sur
» ses aventures ; elle me répondit toujours si vaguement
» et avec tant d'embarras , que je crus devoir respecter son
» secret. La mystérieuse Nixa avait un esprit infini ,
» aucune femme ne causait avec autant de charme ; je
» pris pour elle une tendre amitié , je lui offris un
» asile dans mon palais ; elle me refusa , elle voulut
» rester dans sa chaumière , que j'ornai avec soin de tout

» ce qui parut lui plaire ; et comme elle m'avoua qu'elle
 » était excessivement paresseuse et qu'elle ne savait
 » absolument rien faire , je lui donnai deux esclaves in-
 » telligentes et un bon jardinier ; alors elle m'assura
 » qu'elle était parfaitement heureuse.

» Cependant mes ennemis profitant de ma sécurité ,
 » parvinrent à me perdre entièrement dans l'esprit de
 » Méhémet. Ce prince , en m'ôtant ma place , me fit dire
 » néanmoins qu'il m'accorderait , comme une récompense
 » de mes services , la grâce que je demanderais : je lui
 » écrivis que sortant du ministère aussi pauvre que j'y
 » étais entré , je ne desirais qu'un coin de terre en friche ,
 » pour le cultiver et m'y retirer. Le roi me fit offrir une
 » belle terre en valeur ; je la refusai , eu disant que je
 » voulais avoir le plaisir de créer , et je renouvelai ma
 » première demande. Le roi donna des ordres en consé-
 » quence ; et , après des recherches exactes , on vint lui dire
 » qu'il n'existait pas dans son royaume un seul arpent de
 » terre inculte. Qu'on rappelle Uglan , s'écria le roi ;
 » quoi ! c'est ainsi qu'il a fait fleurir l'agriculture dans
 » mes états ! qu'on le rappelle , qu'il rentre dans le minis-
 » tère et pour ne le jamais quitter. En effet , Méhémet
 » me rendit ma place , que je conservai jusqu'à sa mort (1).
 » Son successeur me haïssait personnellement ; il ne se
 » contenta pas de m'ôter tous mes emplois , il me dépouilla
 » inhumainement de tout ce que je possédais au monde.
 » J'avais rendu tant de services importants , que je devais
 » me flatter de jouir de toutes les consolations de l'a-
 » mitié ; mais dans cette situation déplorable , avec de
 » la fierté on n'implore point ses amis , on les attend :
 » j'attendis en vain , je ne trouvai que des ingrats.
 » Pénétré de douleur , je me rendis au village habité
 » par ma vieille amie , j'allai me réfugier chez Nixa ,
 » qui me reçut à bras ouverts ; venez , seigneur , me dit-

(1) Voyage de Tavernier.

» elle , venez sous ce toit de chaume , vous y trouverez
» de la reconnaissance. J'embrassai Nixa avec une ten-
» dresse inexprimable. Oh ! dans la détresse, comme on sait
» apprécier un cœur généreux et fidèle ! combien alors
» l'obscur et pauvre Nixa m'était chère !.... Ma bonne
» Nixa , lui dis-je , vous avez été charmante dans votre
» jeunesse , je le vois , j'en suis certain , mais gardez-vous
» de croire que vous ayez inspiré jadis un sentiment
» comparable à celui que j'éprouve pour vous ; non , Nixa ,
» l'amour le plus violent ne peut valoir une telle amitié ;
» ah ! pour connaître toute la sensibilité d'une âme re-
» connaissante , il faut être aimé par un infortuné dont
» on est l'unique consolation ! Oui , seigneur , reprit Nixa ,
» et c'est ce que je pensais autrefois lorsque sans asile et
» sans ressource , je fus recueillie et protégée par vous....
» A ces mots , je saisis la main de Nixa et je la pressai
» avec transport contre mon cœur , j'étais profondément
» touché : il est si doux de s'entendre rappeler un bien-
» fait par l'objet qui nous console ! Oui , lui dis-je , ma
» chère Nixa , je donnerais ma vie , désormais inutile ,
» pour vous rendre la jeunesse ; et néanmoins quand je
» songe à quel point je vous aime , je trouve du charme
» à penser que nous ne sommes plus depuis long-temps
» l'un et l'autre dans l'âge brillant des passions ; je m'é-
» norgueillis de la puissance et de la pureté de mes senti-
» mens pour vous , et je jouis de notre amitié comme on
» jouit de la vertu.

» Je n'affectai point aux yeux de Nixa un courage que
» je n'avais pas , je lui laissai voir combien le cruel
» abandon de mes proches et de mes faux amis m'affec-
» tait vivement. Vous connaissez maintenant cette troupe
» infidelle , me répondit Nixa , vous devez la mépriser :
» doit-il vous en coûter de l'oublier ? Mais , Nixa , repris-
» je , parmi ces ingrats il en est qui me furent si chers !....
» il en est plusieurs que j'aime depuis leur enfance ! je les
» regardais comme mes enfans !... je ne me repens point
» du bien que je leur ai fait , mais ces tendres sollicitudes ,

» ces alarmes , ces inquiétudes , tant de soins , tant de
 » veilles qui ont usé ma vie , puis-je ne pas les regretter !
 » Que de souffrances vaines et perdues ! elles n'inspi-
 » rèrent jamais de reconnaissance !.. ah ! Nixa , les bles-
 » sures d'un cœur paternel ne se ferment point ; l'indigna-
 » tion qui guérit toutes les autres , les envenime encore ,
 » parce qu'elle n'est dans ce cas qu'un étonnement dou-
 » loureux que chaque réflexion et tous les souvenirs
 » rendent plus vif et plus affligeant !...

» Nixa me plaignit , et la compassion de l'amitié véri-
 » table élève et fortifie l'ame la plus abattue. Sur le soir ,
 » les deux esclaves de Nixa dressèrent une petite table
 » sur laquelle on posa notre souper frugal. Je me mis à
 » table vis-à-vis de Nixa , qui renvoya ses esclaves. Je
 » regardais tristement les mets champêtres que l'on m'of-
 » frait , je ne mangeais point et Nixa me le reprocha.
 » Nixa , lui dis-je , la solitude et la vie pastorale me
 » paraîtront délicieuses avec vous , mais je dois vous
 » avouer que j'ai le malheur de n'aimer ni le lait , ni les
 » noix et que le pain bis me fait mal à l'estomac. Eh
 » bien ! dit Nixa en souriant , je vais vous donner un
 » autre souper , tout est possible à l'amitié. A ces mots
 » elle touche la table , et figurez-vous ma surprise , en
 » voyant les vases de terre se métamorphoser en vaisselle
 » d'or et la table se couvrir des mets les plus recherchés !
 » immobile d'étonnement , je levai les yeux et au lieu
 » de la vieille Nixa , je vis une femme majestueuse ; d'une
 » beauté éclatante et vêtue magnifiquement , je reconnus
 » une fée bienfaisante ; je me prosternai. La belle et sa-
 » vante Nixa me fit relever , me rassura avec la bonté la
 » plus touchante et m'obligea de me remettre à table ; elle
 » me dit qu'elle ne répondrait à mes questions que lorsque
 » nous aurions soupé , ce qui , comme vous pouvez le
 » croire , ne fut pas long. Alors Nixa prenant la parole ,
 » satisfait ma curiosité par le récit suivant :

» Vous n'ignorez pas , mon cher Uglan , dit-elle , que
 » les fées n'ont point de reines , mais que soumises

» comme les simples mortelles à la puissance des hommes ,
 » elles ont un souverain qui les régit avec une autorité
 » suprême. Ma conduite a toujours été pure , je n'ai jamais
 » employé mon art qu'à faire du bien ; mais j'aimais la
 » gloire , je voulus me distinguer , je fis des choses écla-
 » tantes , je fixai sur moi l'attention. C'était exciter l'envie :
 » je m'attirai la haine des autres fées , on cabala contre
 » moi , je méprisai l'injustice et j'en fus la victime ; on
 » me calomnia auprès du roi des génies , et dans un mo-
 » ment d'erreur et d'indignation , il prononça contre
 » moi cet arrêt fatal : *Je veux , dit-il , que l'orgueilleuse*
 » *Nixa sous les traits d'une vieille , soit dépouillée du-*
 » *rant six ans de ses richesses , de sa baguette et de tout*
 » *son pouvoir.*

» A peine cette sentence irrévocable eut-elle été pro-
 » noncée , que je me trouvai transportée dans la place
 » publique d'une ville inconnue. Le charme funeste qui
 » venait d'anéantir ma beauté , ma fortune et mes talents ,
 » n'agissait ni sur mon esprit , ni sur mon âme. Je
 » n'armai de courage ; mais que pouvait faire une
 » pauvre vieille sans protecteur , dans une terre étran-
 » gère ? D'ailleurs , je n'avais pas la moindre industrie ;
 » notre baguette nous tient lieu de tout , et la facilité de
 » faire avec son seul secours des ouvrages charmans et
 » des choses surprenantes , nous porte à négliger entière-
 » ment d'exercer nos facultés naturelles ; et je connus
 » alors combien on a tort de dire *adroite comme une*
 » *fée* , car privée de ma baguette , rien n'égalait ma
 » maladresse. Il me fut impossible de me placer même
 » dans les derniers emplois d'esclaves ; personne ne vou-
 » lait se charger d'une pauvre vieille femme , forcée d'a-
 » vouer qu'elle n'était point robuste , qu'elle craignait le
 » travail et qu'elle ne savait ni coudre , ni filer. Je fus
 » réduite à mendier , et après avoir éprouvé pendant plus
 » d'un an , tout ce que l'abandon et la misère ont de plus
 » déplorable , je vous rencontrai , mon cher Uglan , et je
 » retrouvai le bonheur. Il y a huit jours que ma pénitence

» est finie. Le roi des génies ayant reconnu mon innocence,
 » m'a offert de punir mes ennemis, mais j'aurais bien peu
 » profité du malheur si je desirais la vengeance !.. Eclairée
 » par l'infortune, je fuirai désormais l'éclat, je ne
 » ferai plus de prodiges qu'incognito, je vivrai dans
 » l'obscurité jusqu'à ce que par mon art j'aie trouvé le se-
 » cret merveilleux de faire de grandes choses sans exciter
 » l'envie.

» Après ce récit, la sage Nixa me demanda quels
 » étaient les vœux que je formais ; elle m'offrit de me
 » faire roi : ce que je refusai sans hésiter. Grande fée,
 » lui dis-je, j'ai plus de 60 ans ; j'ai servi ma patrie du-
 » rant 40 années, avec un zèle infatigable, et pour prix
 » de mon dévouement, je n'ai trouvé que de l'ingratitude ;
 » je crois qu'il m'est permis de desirer le repos et l'indé-
 » pendance. Je hais le faste et la représentation, daignez
 » m'assurer un sort paisible ; je vivrai dans la solitude, loin
 » de mon pays que je dois fuir pour éviter d'être persé-
 » cuté ; mais que je puisse soulager la misère du petit
 » nombre d'infortunés que je rencontrerai... et les pauvres
 » vieilles femmes, interrompit Nixa en souriant, il est
 » bien juste que je vous procure les moyens de les se-
 » courir. Tenez Uglan, continua la fée en me présentant
 » une petite bourse, cette bourse contient cinq pièces
 » d'or, qui se renouvelleront chaque jour si, comme je le
 » crois, vous venez de me parler avec sincérité. A ces mots,
 » la fée me prit par la main ; la chaumière, le village,
 » tout disparut et nous nous trouvâmes dans une espèce de
 » de désert, dans des landes remplies de bruyères. Ah !
 » m'écriai-je, nous ne sommes plus dans la Suziane ! non,
 » dit la fée, ce terrain inculte vous fait connaître que
 » vous n'êtes plus dans le pays que vous avez rendu si
 » florissant ; mais en marchant toujours devant vous,
 » à deux lieues d'ici vous trouverez une jolie ville, dont
 » les habitans sont hospitaliers. Adieu, mon cher Uglan,
 » je veillerai toujours sur vous et nous nous reverrons.
 » En prononçant ces paroles, la fée disparut. Je me

» trouvais seul, je soupirai; malgré les dons et les pro-
 » messes de la fée, je regrettai la chaumière et la bonne
 » vieille Nixa : une protectrice ne vaut pas une amie.

» Je voyagerai pendant deux ans, ensuite je résolus de
 » me fixer dans ce lieu; j'achetai ce jardin : il n'était
 » alors qu'une pépinière très-touffue, composée d'arbres
 » étrangers de toute espèce. Un matin, je me levai avec
 » le jour dans le dessein de faire abattre une partie
 » de ces arbres, pour former dans mon jardin des allées
 » et des bosquets. Comme je m'enfonçais dans l'épaisseur
 » de ce taillis, j'entendis un léger bruit derrière moi, je
 » me retournai et ma joie fut extrême en apercevant la
 » bienfaisante Nixa. Elle me demanda si la bourse qu'elle
 » m'avait donnée contenait toujours les cinq pièces d'or.
 » Oui, répondis-je, tous les soirs elle est vide et tous les
 » matins j'y retrouve ce que j'ai dépensé la veille. Cela me
 » prouve, dit Nixa, que vous êtes raisonnable et ver-
 » tueux. La bourse est intarissable pour l'homme sage et
 » charitable, mais elle ne peut se renouveler pour le
 » fastueux, le prodigue et l'avare. Désormais, mon cher
 » Uglan, poursuivit la fée, la bourse chaque jour con-
 » tiendra deux cents pièces d'or. Non, non, m'écriai-je,
 » tant de bonnes têtes ont été tournées par de grandes ri-
 » chesses, que je ne crois pas la mienne à l'abri de ce
 » danger; laissez-moi, je vous en conjure, dans mon
 » heureuse médiocrité, c'est la situation où l'on peut le
 » plus facilement conserver la modération et la vertu :
 » en est-il de plus desirable?... Vous êtes donc parfaite-
 » ment satisfait de votre sort? demanda la fée; oui, ré-
 » pondis-je, et rien ne manquerait à mon bonheur, si je
 » pouvais oublier les ingrats que j'aime encore malgré
 » moi. Mes nuits sont paisibles, car le sommeil n'est trou-
 » blé que par les passions ou par les remords; durant le
 » jour quand je m'occupe des pauvres dont je prends soin
 » et quand je me livre à l'étude, je suis heureux;
 » mais dans mes momens de loisir et de repos, de tristes
 » souvenirs viennent m'affliger, je regrette mon pays

» et les ingrats qui m'ont abandonné ; je regrette des
 » illusions trop chères et ce temps passé sans retour , où
 » je me croyais aimé !... Eh bien ! dit Nixa , je vais vous
 » délivrer de ce tourment. A ces mots , étendant sa
 » baguette d'or sur l'arbre le plus élevé de la pépinière ,
 » elle produisit mon beau Tulipier , chargé de ses fleurs
 » et avec son nid , tel qu'il est aujourd'hui. Arbre superbe ,
 » dit-elle , sois le chef-d'œuvre de mon art ; créé par la
 » reconnaissance et par l'amitié , tu seras la récompense
 » de la vertu.... que l'homme juste puisse seul reposer
 » avec délices sous ton ombrage ; qu'il trouve dans ton
 » sein l'oubli de ses peines et le souvenir de tout ce qui
 » peut lui plaire et le charmer ; qu'il ne s'y rappelle que
 » les preuves d'amitié qu'il a reçues , les bienfaits dont il
 » fut l'objet , les bonnes actions des autres et le bien qu'il
 » a fait lui-même. Mais repousse loin de toi le vice et la
 » folie ; que les méchants , les ingrats , les ambitieux ,
 » les hypocrites , les prudes et les coquettes ne jouissent
 » jamais de ton abri paisible et de tes doux parfums (1) ;
 » que par l'effet inévitable d'un charme invincible , ils ne
 » puissent respirer librement sur tes branches fleuries ;
 » qu'ils ne s'y retracent que les humiliations qu'ils ont
 » éprouvées , leurs revers les plus désolans et les succès
 » de leurs rivaux ; qu'ils y perdent l'espérance , et
 » qu'ils y soient accablés d'inquiétudes , de regrets et de
 » remords. Adieu , mon cher Uglan , poursuivit la fée ;
 » quand vous serez triste et mélancolique , montez dans
 » votre Tulipier.

» Depuis ce jour mémorable , je suis le plus heureux
 » des hommes ; j'abattis les arbres qui entouraient mon
 » Tulipier , je le découvris à tous les yeux , et je soutins
 » que cet arbre merveilleux avait toujours été là , caché
 » par l'épaisseur du taillis. Dans l'espace de huit ans ,
 » j'ai fait sur plusieurs personnes l'épreuve du Tulipier

(1) Le bois , l'écorce et les fleurs de cet arbre , ont des odeurs suaves et différentes.

» magique , et vous êtes le seul , mon cher Zéïneb , que
 » je n'y aie pas vu suffoquer au bout de deux minutes.
 » Tous les autres ont senti d'abord un espèce d'engour-
 » dissement, un invincible ennui qui se manifestaient
 » par des bâillemens redoublés ; ensuite, leur oppression
 » devenant insupportable , ils étouffaient , et il fallait se
 » hâter de les arracher de cet arbre si funeste pour eux
 » et dans lequel nous nous trouvons si bien. »

Lorsque le vieillard eut terminé son récit , Zéïneb émerveillé , confondu de tout ce qu'ils venait d'entendre , fut quelque temps sans pouvoir reprendre l'usage de la parole. Enfin il recouvra la faculté de s'exprimer , il fit plusieurs questions sur l'arbre miraculeux ; et contant à son tour son histoire , il dit au sage Uglan qu'il aimait la belle Canzade , veuve d'un riche marchand d'Ipsar (ville capitale du royaume), et qu'il devait l'épouser. Vous méritez bien d'être aimé , reprit Uglan , mais je connais de réputation la belle Canzade ; on dit qu'elle est vaine , ambitieuse , et peut-être ne vous épouse-t-elle que par le desir de paraître et de briller à la cour. Croyez-moi , mon fils , avant de rien conclure , amenez-la dans ce jardin et faites-la monter dans le nid du Tulipier. Je fais les épreuves , repartit Zéïneb ; et moi aussi , dit Uglan , je me garderais bien de vous proposer la même chose pour vos amis ; si je vous donnais toute mon expérience dans ce genre , ce serait vous ôter la jeunesse ou du moins ce qu'elle a de plus doux : la sagesse est salutaire à toutes les époques de la vie , mais la parfaite connaissance des hommes ne vaut rien à votre âge. Enfin , si Canzade était votre femme , je ne permettrais jamais qu'elle mît le pied dans mon jardin ; vous n'êtes encore que son amant , et le lien que vous voulez former est d'une telle importance , que vous devez , sans balancer , soumettre Canzade à une épreuve dont elle se tirera à votre satisfaction , si sa vie a été pure et si elle n'est ni coquette , ni ambitieuse. Mais , reprit Zéïneb , avec des mœurs irréprochables et un excellent caractère , ne peut-elle pas avoir eu quelques

mouvemens de vanité ? l'arbre est-il sans indulgence pour des torts passagers et pour des inconséquences ? Point du tout , répondit Uglan , c'est une femme qui en a combiné le charme , aurait-elle négligé les nuances ? si Canzade n'a rien d'essentiel à se reprocher , si elle n'est coupable que de quelques étourderies , de quelques fautes légères , elle n'éprouvera dans le Tulipier , qu'un malaise peu marqué qui se dissipera promptement et que vous excuserez sans peine. Allons , s'écria Zéineb , je m'y décide , demain je vous amenerai Canzade. En effet , le jour suivant , la belle veuve vint avec Zéineb se promener dans le jardin d'Uglan ; elle admira le Tulipier ; et sans y être invitée , elle s'empressa de monter dans l'intérieur de l'arbre ; Zéineb l'y suivit. Ah ! ciel , dit Canzade , en s'asseyant dans le Tulipier , quelle odeur forte et désagréable !... Cette exclamation fut suivie de deux ou trois bâillemens précipités : ce début était effrayant , Zéineb se troubla et ce fut la première fois qu'un homme vertueux s'émut et souffrit dans le Tulipier. Je n'en puis plus , reprit Canzade , j'étouffe , hâtons-nous de sortir d'ici. En disant ces mots , elle se lève précipitamment , et franchissant l'escalier , elle se retrouva dans le jardin. Zéineb désespéré , se persuada cependant que Canzade , par une délicatesse ordinaire dans les femmes , s'était exagéré sa souffrance , et que si elle eût persisté à rester dans l'arbre , ce malaise se serait bientôt dissipé. Il fut la rejoindre ; Canzade s'attendrit en remarquant l'altération de sa physionomie , qu'elle attribua à l'inquiétude qu'il venait d'éprouver sur sa santé. Rassurez-vous , lui dit-elle en riant , cela est passé , ce n'était rien autre chose que l'odeur des fleurs de cet arbre , qui m'est absolument contraire ; je suis à merveille à présent , mais véritablement j'ai souffert une oppression , une angoisse inexprimable.... Non , reprit Zéineb , avec un peu plus de courage vous auriez pu vaincre ce léger mouvement. Comment ! *léger mouvement* ! s'écria Canzade , vous imaginez que c'était une affectation pour me rendre *intéressante* ? pouvez-vous me

soupçonner d'un artifice de quelque genre qu'il puisse être ? ne connaissez-vous pas la simplicité de mon caractère ? je vous l'ai dit souvent , il est bien heureux pour moi que je n'aie ni un défaut dominant ni un tort réel à me reprocher , car je n'aurais pu vous les déguiser.... Eh bien ! interrompit Zéïneb , revenez avec moi dans le Tulipier. — Comment ? — Oui , je vous en conjure , je l'exige. — Voilà une singulière fantaisie ! — Ah ! Canzade , si vous m'aimez , tâchez de vaincre votre répugnance ou surmontez-la , daignez me la sacrifier.... — Quelle étrange fantaisie ! — C'est un caprice , j'en conviens ; mais si je vous suis cher , cédez-y. En disant ces paroles , il saisit Canzade par le bras et l'entraînant vers l'arbre , il la décida à force d'instances à y remonter. Le vieillard voulant être témoin de cette dernière scène , y entra avec eux. A peine Canzade fut-elle dans le nid de fleurs , qu'elle se mit à bâiller avec une violence qui aurait dû ôter tout espoir à Zéïneb ; cependant il se flattait encore : il était éperdument amoureux. Je vous proteste , mon cher Zéïneb , dit Canzade , que je suis au supplice.... Calmez-vous , répondit Zéïneb , un peu de courage et de patience et cela va passer. Au contraire , reprit Canzade , cela redouble et ce mal affreux m'inspire une tristesse.... des idées noires... ah !... je pers tout-à-fait la respiration... ô Zéïneb , arrachez-moi d'ici... je me meurs. A ces mots , le visage de Canzade se couvrit d'une pâleur effrayante ; Zéïneb répétait toujours *attendez encore*. Eh quoi donc ! s'écria le vieillard , voulez-vous la voir expirer ? en effet Canzade perdait connaissance. Uglan la prit dans ses bras et la porta dans le jardin , il la posa sur un banc , elle rouvrit aussitôt les yeux , et les tournant vers Zéïneb consterné : eh bien ! lui dit-elle , après ceci me soupçonneriez-vous maintenant d'artifice ?... je vous assure qu'il me serait impossible de vous donner une idée de ce que j'ai souffert.... les fleurs de cet arbre sont véritablement du poison pour moi.... Zéïneb , je me flatte qu'une autre fois vous me croirez ?.... vous ne me dites rien ? il me

semble que je mérite bien un remerciement et que vous devez être content de moi. A ces mots, Zéineb tressaillit, ses yeux se remplirent de larmes ; et ne pouvant dissimuler son trouble, il s'éloigna brusquement sans répondre un seul mot.

Canzade fut excessivement choquée d'une conduite en apparence si bizarre, elle demanda des explications, n'en obtint point et se brouilla sans retour avec Zéineb. Ce dernier aurait eu beaucoup de peine à se consoler sans le secours du Tulipier, mais on perdait dans cet arbre tous les souvenirs fâcheux, et Zéineb y passa presque toutes ses journées pendant plusieurs mois. Uglan chérissait Zéineb ; et sentant que sa fin approchait, il lui déclara qu'il voulait lui léguer son jardin afin de lui assurer la possession du Tulipier. En effet, le bon vieillard ne vécut que trois mois après avoir fait cette donation. Quelques heures avant de mourir, il se fit porter dans cet arbre chéri où l'homme juste se rappelait toutes ses bonnes actions ; avec de tels souvenirs ses derniers momens furent remplis de douceur ; il expira dans les bras de Zéineb, qui le regretta et le pleura avec toute l'affliction du fils le plus tendre et le plus reconnaissant.

Cependant Zéineb entièrement guéri de sa passion pour Canzade, devint amoureux de la jeune Zephira, qui partagea ses sentimens. Zephira, âgée de 18 ans, était vive et piquante : tout en elle annonçait sinon la candeur de la première innocence, du moins la franchise d'un caractère noble et généreux ; mais elle avait une étourderie inquiétante, et Zéineb devenu défiant, lui fit subir l'épreuve du Tulipier. Lorsqu'elle y fut entrée, il s'empressa de lui demander comment elle se trouvait là ; mais, dit-elle, vous m'aviez vanté avec enthousiasme cette espèce de petit bosquet, et je vous avoue que je n'en raffole pas.... — Comment ! y souffrez-vous ? — Non, pas précisément... — Que sentez-vous ? — Je ne sais... quelque chose de vague...., d'indécis.... Zephira prononça ce dernier mot en faisant un léger bâillement.... A ce que

je vois , dit Zéïneb d'un ton chagrin , c'est de l'ennui que vous éprouvez ? Avec vous ! répondit Zephira , cela est impossible , c'est je crois l'odeur de ces fleurs qui m'a porté à la tête ; mais cela se passe. Ah ! ma chère Zephira ! s'écria Zéïneb transporté de joie , combien cet arbre me devient cher !... — En effet il est joli. — Nous y passerons notre vie , où peut-on être mieux ? — Au grand air : on est ici dans un espace si resserré !... — Cependant vous ne vous y déplacez pas ? — Non , mais j'aime mieux votre jardin. Zéïneb n'était pas assez exigeant pour en demander davantage , il prit la résolution d'épouser Zephira ; mais un mois avant le jour fixé pour leur mariage , une révolution terrible renversa le roi du trône et dispersa tous les courtisans. Les uns furent forcés d'abandonner leur patrie , les autres persécutés avec barbarie , périrent sur des échafauds ou languirent dans les prisons ; Zéïneb séparé de Zephira , fut privé de sa liberté pendant cinq ans. Au bout de ce temps , devenu libre , il retourna dans sa petite maison , qui n'était plus voisine alors , que d'un palais désert et délabré ; mais il retrouva son Tulipier , il y vit avec attendrissement un nid de tourterelles : c'était pour un amant un heureux présage. En attendant le retour de Zephira , il passait les journées entières et une partie des nuits dans le petit bosquet de fleurs où l'on oubliait tous les crimes. Zephira par attachement pour Zéïneb , n'avait point quitté le royaume , elle vivait dans une chaumière , elle avait eu le bonheur de conserver sa fortune et de contribuer à la délivrance de son amant. Elle n'ignorait pas que Zéïneb était entièrement ruiné ; mais aussi généreuse que fidelle , elle vint lui offrir sa main ; Zéïneb , pénétré de reconnaissance , mit à ses pieds le nid de tourterelles ; il lui confia son secret le plus important , et sans lui proposer de monter dans le Tulipier , il lui découvrit les propriétés de cet arbre merveilleux. Cette confidence rendit Zephira rêveuse ; cependant , après quelques réflexions : venez , Zéïneb , lui dit-elle , allons achever cet entretien dans le Tulipier. Cinq ans d'absence donnaient un grand prix

à cette proposition ; Zéïneb enchanté , tombe aux genoux de Zelfhira , qui le relève et s'appuyant sur son bras , s'achemine en soupirant vers le Tulipier. Zelfhira avait naturellement une démarche légère , mais dans ce moment elle marchait avec une sorte de pesanteur , elle monta lentement l'escalier.... et quand elle fut assise dans le Tulipier , Zéïneb ne vit pas sans quelque frayeur , son front s'obscurcir et le vif incarnat de ses joues s'effacer.... Ils gardèrent un moment le silence , ensuite Zelfhira prenant la parole : Zéïneb , dit-elle , d'une voix un peu entrecoupée , je suis sûre de ne jamais étouffer dans cet arbre.... mais.... une conscience irréprochable n'empêche pas d'être mal à son aise sur une branche fragile.... cette manière d'être assise n'est ni sûre , ni commode ; enfin , ajouta-t-elle en riant , j'aurai toujours peur ici.... Vous avez tort , s'écria Zéïneb , charmé de voir qu'elle reprenait sa carnation naturelle ; non , non , reprit-elle , cet arbre ne vaut rien *en ménage* , abattons-le , et nous élèverons à la place un temple que nous consacrerons à la bonne foi et à la confiance. — Abattre cet arbre , chef-d'œuvre de l'art d'une puissante fée !... — Il fut créé pour un vieillard , et non pour de jeunes époux.... — Combien il est devenu précieux depuis la révolution , on y peut oublier tout ce qu'on a vu !... — A l'amertume de vos souvenirs , vous pouvez opposer la constance de Zelfhira. — Vous me consolerez de tout , je le sais ; mais n'exigez point ce cruel sacrifice. Quoi ! craignez-vous donc l'avenir ? — Non sans doute ; mais sans redouter cet arbre , je ne l'aime pas. — Donnez-moi une bonne raison de cette répugnance. — Je m'en garderai bien... Tout ce que je puis vous dire , c'est qu'il me déplaît. Je hais la magie. — Oui , la magie noire... — Celle-ci n'est pas si blanche que vous le pensez.... demandez à toutes les femmes.... — Celles qui ressemblent à Canzade seront de cet avis ; mais vous !... vous , ma Zelfhira , si généreuse , si pure !... — Ah ! Zéïneb , regardez là-bas ce palais silencieux et détruit ! nous l'avons vu si florissant !... — Vous vous outragez. Je suis plus équitable , l'avenir ne saurait

m'inquiéter.... — Eh bien ! brûlons donc le Tulipier. — Ce n'est point pour vous éprouver que je veux le conserver , je vous promets de ne jamais vous y faire monter. — Et si je n'y montais pas chaque jour ou du moins de temps en temps , seriez-vous bien tranquille ? — Je le crois. — Cela est impossible : et comme il m'est infiniment plus agréable de causer et de rêver sur un banc de gazon , ou dans un fauteuil , je persiste dans ma demande. — Cette aversion est étrange. Ce bel arbre ne vous fait aucun mal.... — Qu'importe , je songe à celui qu'il peut faire. — Il n'est sévère que pour les personnes vicieuses. — *Sévère* , dites-vous ? il les suffoque. La *sévérité* est un peu forte. Enfin , si vous n'abattez pas cet arbre redoutable , renoncez au mariage ; un célibataire peut seul le posséder sans inconvénient. — J'ai promis au respectable Uglan de le conserver toujours. — Adieu donc. En disant ces mots , Zephira se leva brusquement et s'élança hors de l'arbre ; Zéineb y resta , et par le charme attaché au Tulipier , n'étant plus distrait par la présence de Zephira , il tomba dans une douce rêverie qui lui fit oublier cette scène désagréable. Le lendemain , il voulut , mais en vain , se raccommoder avec Zephira ; la craintive et prévoyante Zephira fut inflexible ; Zéineb profita de ses conseils , il renonça à l'hyménée afin de conserver sans danger le Tulipier qu'il avait refusé de sacrifier à l'amour. Il resta quelques années encore enfermé et caché dans le creux de son arbre , il y serait encore si des prodiges plus éclatans , que ceux de Nixa , ne l'eussent arraché à ses rêveries. Un génie bienfaisant répandit tout-à-coup sur Ipsar un charme heureux qui fit oublier tous les maux passés , qui éteignit toutes les haines , qui réunit tous les vœux pour la durée du repos et du bonheur recouvré. Zéineb aujourd'hui peut sortir de son arbre sans redevenir malheureux ; et lorsqu'il y retourne , il y porte de nobles , de grands souvenirs qui lui rendent plus chères et plus intéressantes la solitude et ses rêveries.

D. GENLIS.

S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

La Belle Dédaigneuse, comédie en trois actes et en vers.

Certaine fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait, etc.

Cette jolie fable de Lafontaine, que tout le monde sait par cœur, avait fourni à Destouches le sujet de *l'Enfant gâté*, petite comédie en un acte, qu'on a depuis longtemps oubliée, mais dans laquelle l'auteur de la *Belle Dédaigneuse* a évidemment pris ses principaux rôles.

Clarisse, fille aînée de M. Delorme, a déjà vingt-neuf ans, et elle n'a encore trouvé personne digne de sa main. La foule des soupirans qu'attirait sa beauté commence à s'éclaircir sans qu'elle ait rien diminué de ses prétentions. Un certain d'Héricourt a seul paru jusqu'alors effleurer ce cœur rebelle; mais d'Héricourt n'était que capitaine, et Clarisse n'a pu se résoudre à devenir la femme d'un si mince officier. Il est parti depuis cinq ans, et est allé mériter dans les combats un grade qui pût satisfaire l'ambition de sa maîtresse. Il l'a obtenu, et des lettres annoncent son arrivée prochaine. Les premières scènes sont employées à préparer ce retour. M. Delorme, qui gémit de la folie de sa fille, l'attend avec impatience. Lucile, sœur cadette de la dédaigneuse, se promet aussi beaucoup de plaisir de la présence de celui qui partageait si complaisamment ses jeux enfantins. La seule Clarisse affecte de paraître indifférente à la joie commune.

En attendant d'Héricourt, et pour ne pas laisser le théâtre vide, M. Didier vient avec son neveu demander la main de Clarisse. Les deux prétendans sont banquiers, l'oncle spéculé à la bourse, le neveu à la roulette. Ce dernier est un jeune libertin presque ruiné, qui ne convoite que la dot pour rétablir ses affaires. Quant au barbon, il est sérieusement épris. Grande discussion entre les deux rivaux, qui se termine à l'amiable. L'un craint les mauvaises plaisanteries sur son âge; l'autre a peur qu'on ne révèle le mauvais état de sa fortune. L'intérêt mutuel les réunit; on convient que le neveu se rabattra sur la sœur cadette, et qu'il se chargera de porter à Clarisse la proposition de son oncle. Il s'acquitte de sa commission, et on lui répond
 par

FRIMAIRE AN XII.



par un éclat de rire ; alors il s'imagine que tout son est d'avoir parlé pour un autre , il se propose même, et on lui dit qu'il n'est qu'un enfant. Il se sent trop savoir s'il doit prendre cette réponse pour un refus formel.

Enfin d'Héricourt se présente avec le grade de colonel ; il vient demander , il espère recevoir le prix de sa rare constance ; mais Clarisse ne voit dans son empressément qu'une présomption fort déplacée, elle éloigne et repousse toute idée de mariage, et le quitte froidement. Le colonel s'aperçoit alors qu'il était beaucoup moins amoureux qu'il ne l'avait cru ; l'arrivée de la jeune Lucile le confirme dans cette opinion ; Lucile a tout l'éclat et toute la fraîcheur de la première jeunesse ; elle joint aux charmes de la figure, des graces et une naïveté charmantes. La comparaison que d'Héricourt fait de la sœur cadette avec son aînée, n'est pas à l'avantage de Clarisse ; il devient bientôt infidèle, et il fait l'avou de son nouvel amour. Lucile, déjà prévenue en sa faveur, lui répond avec toute l'ingénuité d'un enfant qui ne croit pas devoir dissimuler ce qu'il éprouve. Clarisse les surprend, mais elle ne peut se persuader que sa sœur puisse entrer en comparaison avec elle ; cette déclaration lui paraît une ruse de d'Héricourt qui cherche à lui inspirer de la jalousie, et le colonel essaye en vain de la désabuser. Cependant, à la suite d'une conversation très-vive entre elle et la suivante, où cette dernière après l'avoir accablée de louanges lui montre suivant son expression, *le revers de la médaille*, elle commence à faire des réflexions sérieuses sur son âge ; et elle va demander à son miroir, *s'il est temps de se rendre.*

Le burlesque de ces deux expressions a fait éclater l'orage qui grondait depuis long-temps. Le bruit aigre des sifflets qui partait de tous les coins de la salle, ne nous a pas permis d'entendre le dénouement. Tous les acteurs, en haie, semblaient s'être réunis pour conjurer la tempête. M. de Lorme et ses deux filles, d'Héricourt, M. Didier et son neveu, imploraient, en posture de supplians, la permission de finir la pièce. Mais le public a été inexorable, et cette dernière scène n'a été guère jouée qu'en pantomime. Tout ce que nous avons pu recueillir au milieu du tumulte, c'est que la belle Clarisse, voyant qu'elle ne pouvait plus compter sur d'Héricourt, offrait sa main au jeune Didier, et que ce petit libertin, qui venait de réparer sa fortune au jeu, la refusait impitoyablement. Elle allait

sans doute se jeter entre les bras de l'oncle, mais les sifflets l'ont arrêtée; elle a perdu courage, et elle a quitté la scène. Bientôt après la toile s'est baissée au milieu des huées générales.

L'auteur pourrait peut-être en appeler d'un arrêt aussi tumultueux. Un style qui n'est pas sans facilité, et sur-tout la naïveté et les grâces du rôle de Lucile, rendu par mademoiselle Mars d'une manière charmante, semblaient lui donner quelque droit à l'indulgence. Mais sa pièce est pleine de longueurs; elle offre souvent des expressions choquantes ou ridicules. La passion de l'oncle est ignoble, le personnage du neveu est vil; la fierté de Clarisse fatigue, parce qu'elle dégénère presque toujours en impertinence et en grossièreté. La comédie de Destouches a une marche plus rapide, des caractères mieux tracés, un dénouement ménagé avec plus d'art. Elle pouvait paraître faible, comparée à ses autres chefs-d'œuvre, mais aujourd'hui une pareille pièce serait une bonne fortune pour le public et pour les acteurs. D'ailleurs, les moindres productions de l'auteur du *Glorieux* offrent cette pureté de goût et de style, cette décence d'expression qui l'abandonnent rarement; et son imitateur, en engageant cette lutte, a trop présumé de ses forces.

A N N O N C E S.

L'Histoire universelle de Bossuet, exposée par demandes et par réponses, en faveur des écoles et des familles chrétiennes; précédée d'une instruction élémentaire sur l'étude de l'histoire en général, et en particulier sur celle de l'histoire universelle; et suivie d'un grand nombre de détails historiques, destinés à servir de développement à des notions qui ne se trouvent qu'indiquées, dans l'ouvrage de Bossuet. Un vol. in-12. Prix: 2 fr., et 2 fr. 75 c. par la poste. Se trouve chez Dubroca, libr., rue de Thionville, n. 760.

Mémoires de Miss Séraphie de Gange, ouvrage posthume de madame R****, avec gravures. Deux vol. in-12. Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez Cerioux, libraire, quai Voltaire, n. 9.

Souvenir d'un voyage sans prétention, par M. M... Deux vol. in-12. Prix: 3 fr., et 4 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Migneret, libraire, rue du Sépulchre, n. 28, faubourg S. Germain.

Ces différents ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

P O L I T I Q U E.

La guerre actuelle contre l'Angleterre, offre à l'observateur trois degrés différens. Le premier consiste à pouvoir rassembler dans un seul point, ou dans un petit nombre de points, une quantité de bâtimens suffisante pour le transport d'une armée considérable. Le second degré consiste dans le passage du détroit à un moment donné. Le troisième, à établir sur le continent même de l'Angleterre, la guerre que celle-ci a bien voulu nous déclarer.

Ces divers degrés soumis à l'esprit calculateur, on pourrait raisonner ainsi : « 1°. Il y a trois à parier contre » un que la France ne réussira pas à réunir dans un seul » port, ou dans plusieurs ports contigus, la quantité de » bâtimens nécessaires à l'invasion de la Grande-Bretagne ; » 2°. si tous ces bâtimens parviennent à se rassembler, il » y a trois à parier contre un qu'ils ne parviendront pas à » passer le détroit ; 3°. enfin, s'ils parviennent à passer le » détroit, il y a trois à parier contre un (vu les armes » mens et les précautions que l'Angleterre a prises) que » les Français ne parviendront pas à effectuer l'invasion » qu'ils méditent. » Si ce calcul se présente à l'esprit d'un » négociant de la cité de Londres, nous ne doutons pas » qu'il ne dise : « Avec la répétition de trois fois trois chan- » ces contre une, la guerre que nous faisons ne peut » qu'être avantageuse : nous avons bien fait de garder » Malte et de déclarer la guerre. » Cependant rien n'est si » facile que de faire crouler par les bases tout ce calcul. »

Et d'abord ce ne sont pas seulement dans ce cas le nombre des chances qu'il est sage de calculer, mais encore leur importance. Du côté de la France, qu'y a-t-il dans la balance de l'adversité ? Une paix, ou elle abandonnera Malte. Du côté de la Grande-Bretagne, au contraire, une paix signée à Londres même, au milieu d'une armée française et par un général français ; une paix telle qu'il

serait hors du pouvoir de la générosité française d'en effacer l'humiliation, et par cela même contre toute espèce de politique de sa part de négliger les plus complètes et les plus efficaces garanties.

Ce n'est pas sous ce rapport seul que le calcul que nous venons de présenter se trouve déraisonnable. Si la France parvient à effectuer le miracle du rassemblement qu'elle projette, le degré d'exaltation de toutes ces forces accumulées en vue des côtes d'Angleterre, est d'un effet qui devient incalculable. Il ne leur manquera plus après cela que d'avoir passé la mer, pour présenter à l'Europe étonnée le spectacle qu'un grand poète a si bien peint par ces mots :

Et mortalia corda

Pergentes humilis stravit pavor.

Telle sera alors la nation anglaise : un troupeau abattu par la foudre. En général, on n'apprécie pas assez l'effet d'une certaine exaltation du courage à la suite de premiers succès. Scipion a pu vaincre Annibal dans la plaine de Zama, presque sous les murs de Carthage ; nous doutons qu'il l'eût vaincu de même dans les plaines de l'Italie, à la descente des Alpes. En beaucoup de points, on nous paraît se tromper sur l'état particulier de la France et sur l'énergie qui lui est devenue propre : énergie qui caractérise tout à-la-fois le courage et les conceptions, qui a tout agrandi, les vues, les plans, l'audace, qui anime également ceux qui obéissent et ceux qui commandent, et qui rend aujourd'hui praticable ce que la sagesse des temps ordinaires déclarait impossible.

On sait bien, en Europe, qu'il y a un homme extraordinaire en France : ce qu'on ne sait pas assez, c'est qu'elle en est couverte. Tel est le résultat des grandes agitations politiques. L'habitude de lutter dans les flots fait prendre à toutes les facultés une dimension extrême. A côté des restes de la France heureuse et amollie, ou auprès de tout ce qu'il y a de plus brillant dans la vieille Europe, considérez cette foule d'hommes qui ont traversé la révolution ; c'est comme si on plaçait auprès d'un de nos élé-

gans de salon le chasseur de chamois , habitué à marcher à travers les glaciers et les précipices. Il faut avoir été quelque temps chez les nations étrangères , pour savoir apprécier (sans parler du courage) tout ce qui s'y trouve généralement d'infériorité en lumières , en aperçus , en pénétration.

On a accusé souvent l'Angleterre de profondeur et de perfidie ; nous l'avons déjà dit , et nous ne saurions trop le répéter , il n'y a jamais eu de sa part que de l'inconséquence et de l'impéritie. Qu'on relise les débats parlementaires , dans tout ce qui concerne la guerre de la révolution ; on ne trouvera pas un moment , soit de la part du parti ministériel , soit de la part de l'opposition , une vue précise , un plan combiné , une mesure à propos , une idée juste. Qu'on examine sa conduite dans la guerre actuelle , on verra que tout a été résolu , non de conviction , mais d'entraînement. Lord Grenville et M. Wyndham n'ont jamais su un moment ce qu'ils voulaient ; M. Addington et lord Hawkesbury ce qu'ils faisaient.

Tournons , au contraire , nos regards vers la France. La prise du Hanovre en compensation de Malte , n'est pas seulement projetée avec sens et exécutée avec promptitude ; avec quelle habileté et quelle franchise , avec quelle énergie , tempérée de prudence , la France n'a-t-elle pas su se conserver dans cette situation délicate et embarrassante pour ses voisins ! Au moment de la guerre , nos flottes marchandes étaient sur les mers ; une partie de nos flottes militaires dans des parages éloignés : eh bien ! tout ce qu'il était possible de sauver de nos bâtimens de commerce a été sauvé ; le même honneur a fait que nos vaisseaux de guerre sont rentrés. La France n'a pas craint d'appeler , avec modestie , toutes les nations au jugement de ses démêlés avec l'Angleterre ; en même temps elle a déployé avec activité , constance et énergie des moyens nouveaux et terribles. Des vaisseaux de guerre n'eussent pas été très-propres à un grand débarquement ; celui-ci eût éprouvé , de cette manière , des longueurs infinies , et d'ailleurs nos ports voisins de l'Angle-

518 MERCURE DE FRANCE;

terre ne sont point propres à des vaisseaux de haut-bord. Il a fallu construire à la fois près de trois mille bâtimens d'un nouvel usage et d'un nouveau genre. Ils ont été construits. Ce n'est pas tout ; il a fallu les construire sur une multitude de points différens , extrêmement éloignés les uns des autres , et les rapprocher progressivement des ports qui leur étaient destinés. Toute la côte a été dressée en conséquence ; rien n'a été imprévu , rien n'a été oublié : l'inconvénient même des distances sur une ligne étendue depuis Bayonne jusqu'au Zuyderzée , est devenu , pour toutes les portions de cette immense flottille un moyen de s'exercer aux dangers de la mer , à ceux de l'ennemi , et à tous les détails des embarquemens et des débarquemens. Les succès , sur une traversée de cinquante lieues , sont devenus aujourd'hui un gage pour une traversée de sept. Nous ne pouvons savoir ce que la Providence nous destine ultérieurement ; mais au moins jusqu'à présent , tandis que l'Angleterre présente l'image du désaccord , de l'impéritie , de la confusion , tout présente au contraire chez nous , grandeur et profondeur ; tout marche ensemble et de concert : c'est ainsi qu'on obtient les grands succès.

Ce n'est pas seulement notre flottille et nos desseins d'invasion directe qui tourmentent l'Angleterre. D'autres projets non moins formidables s'ajoutent encore à ceux-ci , et leur donnent une nouvelle force. La nouvelle d'un débarquement en Irlande ne s'est pas seulement répandue à Paris , il est assez singulier qu'elle se soit répandue de même en Angleterre. Le *Courrier* du 15 novembre a donné , à l'appui de ce bruit , l'extrait d'une feuille irlandaise , qui assurait , sur divers rapports , que des bâtimens de la flotte de l'amiral Cornwallis avaient signalé deux vaisseaux de ligne français et quelques frégates ; il ajoutait qu'un bâtiment de guerre les avait suivis dans une direction nord-ouest , l'espace de 200 milles , lorsqu'ils parurent se diriger vers le cap Cléar.

Cette nouvelle n'a pas reçu de confirmation. Elle pour-

rait n'être que prématurée. Nous avons, pour menacer l'Irlande, ou pour l'envahir, notre flotte de Toulon toujours prête à mettre à la voile, nos vaisseaux du Ferrol, et notre flotte de Brest; tandis que l'Ecosse se trouve menacée à son tour par les flottes de la Belgique et celles de la Hollande. Au milieu de tous ces dangers, l'Angleterre se rassure par de nouveaux rêves de bombardement, par de nouvelles tentatives contre les ports destinés au rassemblement de nos flottes; elle se rassure par le profit que procurera, à quelques-uns de ses marchands, la prise de Surinam, d'Essequibo et de Démérari. Elle se rassure plus effectivement peut-être par les espérances de paix qui luisent encore de temps en temps pour elle, soit au dedans, soit au dehors.

Ce qui vient de se passer dernièrement à l'audience du premier consul, est une preuve éclatante qu'aucune suggestion n'a détourné la Russie de ses dispositions conciliantes, ni des sentimens particuliers que son souverain porte au premier consul. Les courriers qui se succèdent depuis quelque temps avec rapidité, de Vienne à Pétersbourg, et de Pétersbourg à Vienne, ainsi que le déplacement de personnages importans, sont une preuve que la paix est encore un objet d'espérance. Ce qu'on a débité dans quelques gazettes sur la tenue d'un congrès prochain à Hambourg, relativement au sort futur de l'électorat de Hanovre, n'a pas assez de consistance pour que nous puissions nous y arrêter. Mais il n'en est pas de même d'une autre nouvelle beaucoup plus fondée et beaucoup plus importante, nous voulons parler des propositions qui ont été faites à M. Fox, pour rentrer au ministère.

Les opinions de M. Fox sur la guerre sont déjà connues, mais ce n'est pas seulement cette guerre inconcevable que M. Fox désapprouve. La libéralité de ses principes s'étend plus loin; elle embrasse le mauvais esprit dont des brouillons qui se croient hommes d'état, ont voulu faire l'esprit de l'Angleterre. Si M. Grey entrait dans le ministère avec M. Fox, l'espoir d'une paix sincère et solide devrait s'ac-

croître. M. Grey a toujours pensé que son pays portait au-delà de toute borne de sagesse, ses prétentions sur le droit public maritime. M. Grey a toujours pensé que tant pour les nations que pour les individus, un des moyens de jouir de sa liberté est de la laisser aux autres; que tout doit être fixé à cet égard par le droit et non par la force, et qu'un des plus grands dangers de l'Angleterre est de fournir à la France un moyen d'exciter constamment contre elle toutes les puissances du Continent, par l'effet général de ses prétentions maritimes.

Le sort de l'Espagne et celui du Portugal sont fixés. Rien n'est changé à Madrid dans le ministère. L'intégrité de l'empire Ottoman est garantie de nouveau par la Russie. La petite coalition de quelques princes allemands n'a pas été plus heureuse que celles des grands potentats; elle s'est dissoute presque aussitôt que formée. On ne peut prévoir encore comment se terminera l'affaire des votes virils, sur laquelle sont venues encores'enchevêtrer quelques difficultés de forme. Le fameux emprunt s'est réalisé à Hambourg : on a hypothéqué aux Hambourgeois les îles hanovriennes sur l'Elbe.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 15 octobre.

La Porte vient de faire passer au capitán-pacha douze bâtimens chargés de munitions et d'attirails de guerre. Cet amiral croise toujours dans les parages de la Morée, et il a pris toutes les mesures pour mettre les côtes de ce pays dans un état respectable de défense. D'après un rapport qu'il a transmis au gouvernement, on a recueilli divers renseignemens qui paraissent justifier les craintes d'une tentative sur la Morée. Dès le 18 mai, un cutter étranger aborda sur un point de la côte, et débarqua une grande quantité de munitions qui furent transportées dans le village de Malathra, situé près de Maina. Le capitán-pacha s'étant assuré de la vérité de cet événement, a fait entièrement détruire ce village.

Pétersbourg, 1^{er}. novembre.

On s'attend à l'arrivée prochaine en cette résidence de M. d^e Marcoff, ministre de Russie à Paris, et l'on parle du départ du général Hédouville, ambassadeur de France.

En réciprocité de l'attention que le pape romain a témoigné à

S. M. l'empereur, en envoyant à sa cour un ambassadeur extraordinaire, S. M. I. a jugé à propos d'établir à Rome un poste ministériel du second rang; elle a en conséquence daigné nommer le chambellan comte Buturlin, envoyé extraordinaire près du pontife romain. Le conseiller de département, comte Cassini, qui se trouve à Rome comme chargé d'affaires, a reçu ordre d'y rester en qualité de conseiller de légation.

Il paraît certain que la cour de Vienne a offert de nouveau sa médiation pour terminer les différends entre l'Angleterre et la France.

Vienne, 15 novembre.

Il est arrivé ici, cette semaine, deux courriers de Pétersbourg. L'un a apporté à l'ambassadeur russe, M. le prince Dolgoroucki, des dépêches de sa cour; l'autre avait été expédié par le comte de Stadion, notre ambassadeur en Russie, à M. le comte de Cobentzel, ministre des affaires étrangères. On apprend aussi que M. d'Hudelit, secrétaire de la légation impériale et royale à Pétersbourg, arrivera incessamment ici, pour un objet très-important.

Ces communications fréquentes entre les deux cours, ainsi que d'autres circonstances, font présumer qu'il se traite en ce moment des affaires majeures. On a lieu de croire que les deux souverains ont particulièrement à cœur de prévenir les inconvéniens qui résulteraient de la continuation de la guerre entre la France et l'Angleterre.

On fait courir depuis quelque temps le bruit qu'il s'est formé, entre quelques puissances, une union secrète, dont l'objet serait de profiter de la situation critique où se trouve la Porte ottomane pour lui enlever la plupart de ses possessions en Europe. Il paraît que ces bruits ont fait quelque impression sur le ministère turc, puisque le cabinet de Pétersbourg a cru devoir lui faire déclarer officiellement, par M. d'Italinski, son ambassadeur à Constantinople, « que S. M. » l'empereur de Russie n'avait jamais songé à prendre part à un » projet semblable, et que, loin de vouloir troubler la Porte dans » la jouissance de ses droits et possessions, S. M. continuerait au » contraire d'entretenir l'harmonie et les relations amicales avec cette » puissance, conformément au système pacifique qu'elle a adopté. »

Trieste, 8 novembre.

M. de Wiebeking, conseiller-aulique, a quitté cette ville depuis quelques jours. Il a dressé le plan d'un port qui pourra contenir huit cents bâtimens de commerce; d'après toutes les apparences, les travaux de ce port commenceront au printemps prochain.

Une escadre de dix-sept vaisseaux algériens a reparu sur les côtes du royaume de Naples, et menace de nouveau les bâtimens de commerce et les côtes de ce royaume. Tout est tranquille jusqu'ici dans l'Adriatique.

Le ballon dont s'étoit servi M. Zambeccari, a été tomber dans la petite île de Zara, vers les côtes de la Dalmatie.

Ratisbonne, 20 novembre.

La plupart des votes sont émis dans les deux collèges sur le décret de commission impériale relatif aux votes virils. Tous les princes protestans, et Bavière parmi les princes catholiques, ont demandé que S. M. I. fût priée de ratifier enfin la partie du recès de la députation de l'Empire qui concerne les votes virils. En conséquence, ils n'ont point accepté la proposition faite dans le décret de commission impériale, de rétablir la parité des votes entre les deux religions.

Bavière, Brandebourg et Bade ont particulièrement insisté pour qu'il fût établi une égalité générale et absolue entre les trois religions dans tout l'Empire. Wurtemberg s'est écarté de ce principe, en proposant de laisser aux états la liberté de fonder leur vote sur le parti (catholique ou protestant) auquel ils appartiennent, ou de la laisser reposer sur la religion du pays.

Il paraît que cet objet important des votes virils ne sera pas terminé de sitôt; si, comme il y a toute apparence, le parti protestant obtient la majorité à la diète, on a lieu de croire que le chef suprême de l'empire refusera de donner sa sanction au *conclusum* qui sera pris par cette majorité. Le seul moyen de conciliation paraît être d'accéder à la demande faite de vingt-deux nouveaux votes catholiques, au moyen desquels la parité se trouverait à-peu-près rétablie.

Francfort, 20 novembre.

On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, de l'acte d'union conclu dans cette ville le 29 août, entre un grand nombre de petits princes et états de l'Empire. On apprend aujourd'hui que cette union n'aura aucune suite, attendu que deux des principales parties contractantes, les princes de Wied-Runkel et de Suyn-Wittgustein, y ont renoncé, et ont déclaré en même temps qu'ils ne payeraient rien pour l'entretien des ministres que les membres de l'union se proposent d'accréditer à Paris, Vienne, Berlin et Pétersbourg. Des disputes qui se sont élevées touchant le directoire de cette association, ont refroidi ces princes, et les ont engagés à renoncer à ce projet.

On parle beaucoup d'un personnage très-important, arrêté dernièrement à Stutgard, sur la réquisition, dit-on, d'une puissance étrangère, et transféré au château d'Asperg, comme prisonnier d'état : mais on varie sur les motifs de cette arrestation.

Cadix, 13 octobre.

Nous apprenons de Madrid que le prince de la Paix avait signé, le 6, avec l'ambassadeur de France, une convention pour assurer notre neutralité pendant la guerre. On dit que nous payerons annuellement à la France dix millions de dollars.

— Du 22. Notre marine avait, jusqu'à présent, été dans un état de tranquillité absolue; mais avant-hier, l'ordre est arrivé ici de Madrid, d'équiper plusieurs vaisseaux de ligne. De pareils ordres ont été expédiés au Ferrol et dans les autres ports. On croit que ces préparatifs sont une suite des dernières conventions de notre gouvernement avec la France.

— On assure que M. le chevalier d'Hervas remplace M. d'Azzara, en qualité d'ambassadeur d'Espagne à Paris. On ne parle d'ailleurs d'aucun changement dans le ministère. Le prince de la Paix est toujours à son poste comme premier ministre.

Londres, 15 novembre.

On a résolu un nouveau bombardement de tous les ports ennemis où l'on réunit des bateaux plats. On dit que l'attaque principale sera dirigée contre Boulogne. Le *Léopard*, de 50 canons, capitaine Morris, qui est nommé commodore de la première escadre qui doit être employée, est actuellement en vue avec la frégate l'*Embuscade*, se rendant aux Dunes. J'ai causé avec un officier appartenant au *Léopard*, et qui attend son arrivée ici, et il m'a dit que le capitaine Morris, avant que son vaisseau ne fit voile du Nore, a réuni tous les matelots sur le pont, et leur avait fait part, dans les termes les plus animés et les plus touchants, de l'importance et des difficultés de l'expédition.

qu'ils allaient entreprendre. L'équipage a montré le plus grand dévouement. Il paraît que l'attaque qu'on médite sera beaucoup plus sérieuse que celles qui ont eu lieu jusqu'à présent. Dans les bombardemens qui ont précédé, nos vaisseaux ont tiré à une trop grande distance de la côte de France (1) pour pouvoir faire un mal notable à leurs ports, à leurs vaisseaux et à leurs villes. En conséquence, nos croisières auront ordre de s'approcher davantage du rivage, ce qui les exposera au feu des batteries ennemies.

Aussitôt que *Le Léopard* touchera aux Dunes, il y réunira tous les bâtimens qui doivent l'accompagner à Dungeness, qui est le dernier point de rendez-vous de tous les vaisseaux qui seront employés dans cette expédition. Voici quelques-uns des navires que l'on désigne comme devant être sous les ordres du *Léopard*, savoir : les frégates la *Léda*, l'*Ambuscade*, l'*Amethyst*, et la *Fortunée*. Les bricks canonnières l'*Harpey*, le *Bloodhound*, le *Basilique* et l'*Archer*. Les bombardes le *Perseus*, le *Lacust* et le *Sulphur*.

Déal.

Le Léopard, de 50 canons, et plusieurs autres petits vaisseaux ont fait voile lundi 14 pour la côte de France. Le même jour on tint une commission d'amirauté à l'hôtel des Trois-Rois, pour condamner la chaloupe canonnière française (2) qui avait été conduite dernièrement dans ce port. Le capitaine de la chaloupe et le lieutenant de la 36^e demi-brigade ont subi un long interrogatoire. Le dernier, en réponse à une question qui avait été faite au sujet de l'invasion, dit, que l'attaque dont on menaçait les côtes anglaises, avait pour objet de donner le change sur la véritable expédition qui devait être dirigée contre l'Ecosse et l'Irlande. Les formes ordinaires ayant été remplies, la prise fut condamnée, et les prisonniers furent reconduits sur le vaisseau amiral ; sous peu de jours ils seront tous conduits à Chatam.

Nous savons de très-bonne source qu'on fait toutes les dispositions nécessaires pour que l'étendard royal soit déployé à la première alarme qui aura lieu de l'apparition de l'ennemi sur les côtes. On prépare les équipages de campagne de sa majesté.

On renouvelle le bruit qu'il y a sur le tapis un traité d'alliance défensive entre les principales puissances du nord.

Du 18 novembre.

(Extrait du Morning-Post.)

Trois pour 100 consolidés, 53 et demi. — *Omnium* 8 et demi.

L'amirauté a reçu hier des dépêches de Portsmouth, annonçant l'arrivée dans ce port de trois bricks canonnières français (3), faisant

(1) Pourquoi ne s'approchent-ils pas ?

(2) Ce n'est pas une chaloupe canonnière, mais un bateau que la tempête fit échouer sur les côtes d'Angleterre, il y a vingt jours. Il avait à bord treize hommes. Ce bateau donna l'alarme à toute la côte.

(3) Cela n'est pas vrai, ce ne sont pas trois bricks canonnières français qu'ont pris les Anglais ; mais trois canots que tous les marins connaissent sous le nom de *bateaux de Terre-Neuve*. Ils étaient destinés au service du port ; de cinq qui furent assaillis par le gros temps, deux purent gagner la terre, les trois autres furent pris par les Anglais. Ces canots n'étaient pas armés ; ils valent l'un portant l'autre 2000 fr. Voilà la prise importante que les Anglais transforment en celle de trois bricks canonnières français. Les bricks canonnières français portent quatre

partie de la flottille composée de 27 bricks, qui a été attaquée par quelques-uns de nos vaisseaux en croisière à la hauteur de la Hogue. Les 24 autres restant ont été chassés sur le rivage, et complètement détruits. Cette flottille n'était pas sortie dans l'intention d'attaquer nos vaisseaux, mais elle allait faire sa jonction dans un des dépôts de chaloupes canonnières à l'est, lorsqu'elle a été interceptée en chemin. On dit que les trois chaloupes canonnières ont été prises par le cutter *la Liberté*, et les autres chaloupes ont été poussées contre le rivage par une de nos frégates.

L'un des lieutenans de sir James Saumarez arriva en même temps avec des lettres de cet officier, datées de Jersey. Elles annoncent, dit-on, qu'on faisait depuis peu des dispositions très-actives sur les côtes de France opposées, et que nos vaisseaux à Guernesey et à Jersey étaient prêts à mettre en mer à tout moment.

— Nos lettres de Déal et de Douvres n'annoncent rien de nouveau sur les préparatifs de l'ennemi; mais des avis que nous avons reçus de la flotte du canal, en date du 10 courant, mandent que les forces françaises, dans le port extérieur de Brest, consistent en sept vaisseaux de ligne, trois frégates, quatre ou cinq corvettes et plusieurs bâtimens de transport. On ne connaissait pas encore au juste le nombre des vaisseaux qui sont dans le port intérieur. L'escadre anglaise était de dix vaisseaux de ligne et plusieurs frégates. Nos matelots attendaient impatiemment la sortie de l'ennemi. Les Français ont au Ferrol cinq vaisseaux de ligne, qui sont étroitement surveillés par six vaisseaux anglais de même rang, sous le commandement de sir Edward Pellew. Il y avait à Rochefort un vaisseau à trois ponts, tout équipé, et prêt à faire voile, avec cent dix hommes à bord.

— Notre correspondant de Déal nous écrit que le général Dundas s'était embarqué mardi dernier dans ce port, à bord de la frégate *l'Inimitable*, accompagné de deux officiers du génie; mais les vents contraires les ont forcés de rentrer dans les Dunes. On dit que la mission du général avait pour objet de reconnaître les côtes de l'ennemi, et d'examiner l'état des batteries sur le rivage. Il était encore à bord de la frégate au départ de la poste mercredi soir. Plusieurs vaisseaux sont prêts à faire voile pour la côte de France; mais on croit actuellement que le bombardement de Boulogne est ajourné pour très-peu de temps. Nos croisières se borneront jusqu'à nouvel ordre à bloquer étroitement ce port et les autres ports du canal.

— La promotion du lord Hawkesbury à la pairie est annoncée officiellement.

La dernière malle de Hambourg nous a apporté des lettres de Saint-Petersbourg, qui confirment la résolution où est sa majesté l'empereur de toutes les Russies, de rester neutre dans la contestation qui s'est élevée entre la France et l'Angleterre; mais elle a en même temps déclaré à notre cour, qu'elle ne permettrait pas qu'il fût porté aucune

pièces de 24 et ont à bord de bons détachemens de troupes de ligne. Jusqu'ici les Anglais n'en ont pris aucun, et partout où ces bâtimens ont rencontré les croisières anglaises, ils se sont fait jour à travers les ennemis, ont coulé bas des lougres et des cutters, et ont même fait battre en retraite des frégates.

Quant au reste de l'article, il est de pure invention. On sait que tous les bâtimens faisant partie de la flottille de guerre sont arrivés à Cherbourg, au nombre de plus de deux cents.

atteinte à l'intégrité de l'empire ottoman. On suppose que cette déclaration a pour objet les possessions du grand-seigneur en Egypte. Les mêmes lettres ajoutent que la cour de Prusse reste de plus en plus unie à la France.

Le gouvernement a reçu dernièrement des dépêches de sir Sidney Smith, qui annoncent que la plus grande activité règne sur toute la côte de Hollande qu'il a parcourue, et qu'on y pousse avec un zèle infatigable les préparatifs de la descente ; que tous les endroits propres à recevoir des embarcations sont pleins de troupes et de bateaux plats, construits à neuf et capables de contenir cent hommes à l'aise. Le vaisseau *l'Antelope*, que monte sir Sidney Smith, avait pris un de ces bateaux ; mais un coup de vent furieux étant survenu, il avait été forcé d'abandonner sa prise.

On annonce depuis plusieurs jours un changement dans le ministère, et que M. Fox et M. Shéridan doivent être compris dans le nouvel arrangement. Il y a eu certaines circonstances la semaine dernière qui ont dû contribuer à accréditer ce bruit ; mais nous pouvons garantir à nos lecteurs, que quelques avances qui aient été faites, cet arrangement n'a pas encore eu lieu.

Elfy-Bey reçoit tous les honneurs accordés aux ambassadeurs, quoiqu'il n'en ait pas encore obtenu le caractère officiel ; il a visité l'hôpital Greenwich et les autres établissemens publics, et a dîné dernièrement chez le prince de Galles.

Le duc de Berry, fils de Monsieur, comte d'Artois, vient de mourir subitement, à la suite d'un exercice d'escrime où il s'était trouvé mal.

La Haye, 27 novembre.

Le gouvernement de cette république a désigné par la voie du sort les différens corps de troupes de l'armée hollandaise qui seront employés à la grande expédition ; ces troupes, au nombre de neuf à dix mille hommes, consistent en dix bataillons d'infanterie de ligne, trois bataillons des régimens allemands de Saxe-Gotha et Waldeck, deux bataillons de chasseurs, huit escadrons de cavalerie et huit compagnies d'artillerie ; elles ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à partir et de rappeler tous les semestriers ; il ne leur sera plus délivré de permission de s'absenter. Il paraît que le commandement de ses forces sera donné au général de division Dumonceau. Ce général est né à Bruxelles ; il a servi avec distinction dans les armées françaises, et il est entré au service de la république batave après la conquête de la Hollande en 1794.

On écrit de Hambourg que les Français ont assuré à cette ville, comme hypothèque spéciale de l'emprunt qu'ils ont demandé et obtenu, les îles hanovriennes sur l'Elbe avec les endroits adjacens, ainsi que la forêt considérable, dite *Sachsenwald*, dans le pays.

P A R I S.

Le journal officiel publie un arrêté du gouvernement de la république, rendu à Saint-Cloud, sous la date du 19 vendémiaire, touchant la discipline militaire. Cet arrêté est divisé en douze titres et comprend 87 articles. Il porte établissement de dépôts militaires pour les conscrits déclarés réfractaires ; celui des conseils de guerre

526 MERCURE DE FRANCE,

spéciaux, leur composition et leur compétence; les formes de procédure qui y seront observées, les peines contre la désertion, suivant les circonstances du délit; savoir: la mort, le boulet, les travaux publics, l'amende dans tous les cas. Sera puni de mort, 1°. le déserteur à l'ennemi; 2°. tout chef de complot de désertion; 3°. tout déserteur étant en faction; 4°. tout déserteur qui aura emporté ses armes ou celles de ses camarades; 5°. tout déserteur à l'étranger, qui y aura pris du service, ou qui y sera passé une seconde fois; 6°. tout condamné au boulet qui s'évadera; 7°. tout condamné au boulet ou aux travaux qui se sera rendu coupable de révolte ou soulèvement contre ses surveillans, ses chefs ou la garde; qui aura commis un crime par le code pénal ou par le code militaire, de la mort ou des fers. Les déserteurs condamnés à la mort continueront à être passés par les armes. Les délits et les fautes emportant les peines du boulet, travaux publics ou amendes, sont également spécifiés dans les articles de l'arrêté qui s'y rapportent.

— Le gouvernement de la république a pris, encore, l'arrêté suivant :

Amnistie est accordée aux conscrits des années 8, 9 et 10, en état de désertion, et non jugés définitivement, qui se présenteront avant le 10 nivose prochain, pardevant les préfets, sous-préfets et officiers de recrutement dans leurs arrondissemens respectifs, et y feront la déclaration qu'ils sont disposés à rejoindre leurs corps.

— Les villes Anseatiques ont fait aux Etats d'Hanovre un prêt de trois millions à intérêt de 4 pour 100, hypothéqué sur les biens immédiats et patrimoniaux du roid d'Angleterre. Cet emprunt a soulagé le peuple d'Hanovre d'une partie des impositions de guerre dont il étoit grevé. La France n'a pu intervenir dans cette transaction que pour garantir que dans toutes les circonstances elle maintiendra l'exécution des engagemens qui ont été stipulés. (*Moniteur.*)

— La promotion de membres de la légion d'honneur, faite par le grand conseil dans sa séance du 3, a été beaucoup plus nombreuse qu'on ne s'y étoit attendu. Les cinq secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, et plusieurs citoyens qui n'appartiennent à aucune autorité, née ont été nommés membres de la légion, les choix étant individuels, et nulle proportion n'étoit assignée pour tel ou tel corps de l'état. Il paraît que beaucoup de choix seront faits parmi ceux qui cultivent les sciences, les lettres et les arts. On en porte le nombre à trois cents.

Des militaires octogénaires sont venus à pied de plusieurs lieues solliciter cette distinction flatteuse, et plus de deux mille pétitions de simples soldats, présentant des traits de bravoure remarquables, sont soumises en ce moment au grand conseil. Un palais sera assigné à Paris pour la légion d'honneur. Le grand chancelier et le trésorier y logeront avec leurs bureaux.

Le général Monnet mande, en date du 2 frimaire, que deux peniches anglaises se sont approchées de l'île de Walcheren; qu'elles avaient chacune quarante hommes à bord; que l'une d'elles a été tellement incommodée par le feu des batteries du fort de West-Cappel, qu'elle a été obligée d'amener et a été faite prisonnière avec son équipage; l'autre qui avoit été dégrée par la canonnade, a péri corps et biens près l'île de Schouven.

— Cent bateaux de pêche de Terre-Neuve, seront bientôt prêts à mettre à la voile de Saint-Malo. On a lancé dernièrement dans le port et au Mont-Marin, plusieurs nouvelles chaloupes canonnières, et il s'y trouve, outre cela, trois bateaux plats entièrement équipés.

— Quoique les anglais soient constamment en croisière devant Calais, plusieurs bateaux plats, caïques et canonnières qui avoient gagné ce port à la suite d'un coup de vent, en sont sortis pour retourner à Boulogne, où ils sont arrivés sans obstacle.

— Le premier consul s'est rendu, le 6 de ce mois, au chantier des Invalides. On a fait manœuvrer devant lui plusieurs bâtimens récemment lancés à l'eau: après avoir lui-même monté une peniche, il a quitté le chantier pour aller visiter le pont des Arts.

— Un détachement de grenadiers à cheval de la garde des consuls est parti le 8 de ce mois.

— La classe des sciences de l'institut, desirant connoître les diverses variations qu'éprouve la boussole dans l'atmosphère, MM. Berthollet et Biot ont résolu d'entreprendre plusieurs ascensions aérostatiques, pour vérifier ces variations.

— M. le supérieur des missions étrangères à Paris, a reçu d'un missionnaire de la Cochinchine une lettre en date du mois de septembre 1802, qui lui annonce que la religion catholique fait des progrès rapides dans ce royaume. Le roi de la Cochinchine a rendu, le 28 août de la même année, un édit en faveur du christianisme. Les chrétiens ont été félicités par les payens eux-mêmes de la paix qui venoit de leur être rendue. L'administration du Tonquin, pour l'année 1801,

porte ce qui suit : Baptêmes d'enfans, 3620; cérémonies du baptême suppléées, 3300; baptêmes d'adultes, 281; confessions, 104,864; communions, 68,754 : confirmations, 405; extrêmes-onctions, 1980. Le catalogue de l'administration générale au Sutchuen, porte, pour l'année 1802, 2486 catéchumènes; 1179 adultes baptisés; 1616 enfans de fideles, baptisés; 4549 enfans d'infideles, baptisés dans le danger de mort.

— Les membres du tribunal nommés samedi, membres de la légion d'honneur, sont : les CC. Boissy d'Anglas, Chabaud-la-Tour, Carion-Nizas, Costaz, Curée, d'Augier, Duvidal, Daru, Fabre (de l'Aude), Fréville, Girardin, Gary, Jubé, Sahuc, Siméon, Riouffe, Perrée, Jarpavilliers et Van-Hulten.

— Les membres nommés dans la classe des savans, sont : les CC. Delambre, Cuvier, Suard, Dacier, Lebreton, secrétaires perpétuels des classes de l'Institut; Haüy, Bossut, Legendre, Coulomb, Lefèvre-Gineau, Chénier, Villars, membres de l'Institut.

— Le grand conseil de la légion d'honneur a nommé dans sa dernière séance cinq militaires octogénaires qui tous se sont distingués par quelque action glorieuse. Dans leur nombre est l'ex-général Rochambeau.

— Il se répand que le gouvernement s'occupe de donner au corps législatif une nouvelle importance; et d'après cela, le président sera à la nomination du premier consul.

— Le 25 brumaire, quelques jeunes gens du département des Deux-Sèvres, arrondissement de Châtillon, entraînés par de perfides suggestions, ont osé pénétrer, en armes, dans la commune d'Isernay, arrondissement de Beaupréau, et faire un appel aux conscrits de l'an 11 et de l'an 12; mais les habitans d'Isernay ont fermé les portes de leurs maisons, et ont été sourds à la voix de la révolte. Le lieutenant de la gendarmerie, Rosier, commandant à Beaupréau, instruit de cette rébellion, se porta à Isernay avec les brigades qu'il put réunir. A son approche, les jeunes gens rentrèrent dans leur département; seize ont été arrêtés et le reste a disparu. Le lieutenant Rosier a développé, ainsi que sa troupe, le plus grand zèle et la plus grande activité. Au premier avis, le préfet s'est porté lui-même, accompagné du sous-préfet de Beaupréau et de Segré, à Chemillé, et de suite à Chollet, pour prendre sur les lieux les mesures nécessitées par les circonstances, et seconder les mouvemens de la gendarmerie.

(N^o. CXXVIII.) 18 FRIMAIRE an 12

(Samedi 10 Décembre 1803.)



M E R C U R E

DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

P O È S I E.

IMITATION,

A LA MANIÈRE DE POPE,

De la satire d'Horace : *Sunt quibus in satira* , etc.

Liv. II ; Sat. I^{re}.

C. L'UN se plaint du mordant de mon trait satirique ;
Mes écrits sont sans nerf, dit un autre critique...
De tels vers par milliers s'entassent tous les jours !
Que faire ? qu'opposer à tant de sots discours ?

D. Se tenir en repos sans rimer davantage.

C. Ce serait, entre nous, le parti le plus sage ;
Mais je ne puis dormir.

D. Luttez ; hardi nageur,
De la Seine, trois fois, parcourez la largeur ;
Le soir, sablant un vin qui mousse dans le verre,
Appelez au cerveau sa vapeur somnifère ;
Ou, si l'amour des vers est chez vous le plus fort,
Célébrez ce héros qui fixa notre sort.
La faveur vous attend...

L I

C. Ma muse s'intimide

A l'aspect des travaux de ce nouvel Alcide.

Qui peindra dignement sa valeur, ses exploits,
Vingt peuples subjugués, ou demandant des lois,
Son génie abaissant un superbe insulaire ;
Et l'aigle des Germains qui bravait son tonnerre ,
Cachant dans ses rochers sa honte et sa douleur ?

D. Rappelez-nous alors ses vertus, sa candeur,
Son amour pour l'Etat, son active prudence ,
Mûrissant dans la paix les fruits de sa vaillance.
Tel Horace autrefois dans ses vers immortels ,
Au second des Césars élevait des autels.

C. Admirons Bonaparte, et laissons à l'histoire,
Le soin d'éterniser ses bienfaits et sa gloire.
Avides de mépris, assez de plats rimeurs,
Vont grossir le troupeau de ses adulateurs.

D. Ils flattent basement; et censeur incommode,
Vous frondez tour-à-tour esprit, jeu, cercle, mode.
Qui blâme nos travers, ne parle qu'à des sourds;
Boileau n'a point guéri les *Cotins* de nos jours.
Croyez-moi, déposez le fouet de la satire :
On se fait peu d'amis au métier de médire.
L'amour propre effrayé tremble et pressent vos coups;
On vous hait, on vous fuit.

C. Tout mortel a ses goûts.

Autant que du bon vin, épris de la cadence ,
En sortant d'un banquet *Milon* vole à la danse ;
Castor soumet au frein d'indociles coursiers ;
Pollux aime le ceste et ses jeux meurtriers ;
Pour moi, disciple obscur et de *Pope* et d'*Horace* ,
Sans égaler leur nom, j'imité leur audace ;

Leur âme à découvert, peinte dans leurs écrits,
 Se confie au papier comme à de vrais amis ;
 De mes secrets aussi c'est le dépositaire...
 Mais l'on ne me voit point, critique téméraire,
 Heurter des Dieux du jour les vices tout-puissans :
 En signalant les morts, corrigeons les vivans.
 Je n'ai qu'un glaive usé que le fourreau recèle ;
 Couvre-le , Jupiter, d'une rouille éternelle.
 Eh ! pourquoi le tirer lorsque je dors en paix ?...
 Mais si quelqu'imprudent ose braver mes traits,
 Ses pleurs me vengeront ; héros d'un vaudeville,
 Il s'entendra bientôt chançonner par la ville.
 Il est plus d'un moyen de punir les bons mots,
 Direz-vous ; ménagez les méchans et les sots.
 Redoutez à la fois le feu , le fer , l'envie ,
 Ses poisons sont mortels, préparés par *Délie* !
 Si *Page* est votre juge , évitez les procès ,
 Son orgueil offensé ne pardonna jamais.
 Fuyez et le courroux et les faveurs d'*Elvire* !
 Son amour vous flétrit , sa haine vous déchire.
 Chaque être , par les Dieux soumis au même instinct,
 Cherche à semer l'effroi chez l'ennemi qu'il craint.
 Le loup à l'agresseur offre une dent vorace ,
 De son front belliqueux le taureau le menace ;
 Au vœu de la nature ils cèdent tous les deux.
Cléon n'égorge point son père déjà vieux ;
 De ce fils plein de zèle , un tel crime est indigne ,
 (Jamais le bœuf ne mord , ni le loup ne trépigne) ;
 Mais quelque doux breuvage , ami d'un long sommeil ,
 Dérobe au bon vieillard les soucis du réveil.
 Bref , que le ciel me soit ou propice , ou contraire ,
 Jeune ou vieux , opulent , au sein de la misère ,
 J'écrirai.

532 MERCURE DE FRANCE,

D. Je frémis de votre sort prochain ;
Rappelez-vous *Gilbert*, et son cruel destin ,
Il fléchit à trente ans sous le poids de la vie ;
Craignez sa mort hâtée , et sa longue agonie.
D'un *Mécène* alarmé , craignez le froid accueil.
De la faveur des grands la satire est l'écueil ,
A leurs yeux la critique est toujours une injure.

C. Quand *Boileau* du faux goût terrassa l'hydre impure ,
Du vice démasqué nous montra la laideur ,
Et frappa de roture un noble sans honneur ;
Condé de qui la gloire égala la naissance ,
Dans sa noble fierté ne vit point de licence ;
Colbert ne vengea point *Pinchène* et *Chapelain* ,
Et souffrit qu'il dormît aux sermons de *Cotin* :
Tous deux furent l'appui de ce sage poète ;
Auteuil les vit souvent partager sa retraite ,
Ils fêtaient les melons , ils savouraient les fruits
Qu'*Antoine* nourrissait de l'eau de ses deux puits.
Moi-même , encore à peine à mon cinquième lustre ,
Au Parnasse , chez Mars , j'ai des amis illustres ;
L'envie en conviendra ; sa redoutable dent
Ferait pour m'entamer un effort impuissant.
A de telles raisons qu'avez-vous à répondre ?

D. Ma foi , tous vos discours ont droit de me confondre.
Souvenez-vous pourtant que , funeste aux railleurs ,
La loi , des vers méchans condamne les auteurs.

C. Dites , des méchans vers. Si justement sévère ,
En corrigeant les mœurs un poète sait plaire ;
Et qu'ami des vertus , dans ses sages écrits ,
Il n'immole que ceux par leurs vices prescrits ,
Ses juges l'absoudront du crime de médire ,
Et le public vengé rira de la satire.

C. A. CRAUDRUC , de div. soc. litt.

E N I G M E.

Tout est soumis à mon empire :
Je fais plus de bien que de mal ;
Si l'on me perd, c'est un signe fatal :
Pour mon retour aussitôt on soupire ;
Quand on me force à revenir ,
On risque de s'en repentir.
De qui veut m'échapper je deviens le supplice.
Je vais quelquefois au sermon ,
Dans le temple de la justice.
On m'appelle souvent avec une chanson ,
Avec de méchans vers sans sel et sans malice.
Je suspends les maux des mortels.
Les peuples autrefois me dressaient des autels ;
Mais on ne m'offre plus encens ni sacrifice.
Je suis banni des lieux où règnent les plaisirs ;
D'un amant malheureux je calme les soupirs.
Je vais coucher avec sa belle ,
Qui ne me fut jamais cruelle.

Par M. VERLHAC, de Brive.

L O G O G R I P H E.

A la fois utile et fatal ,
De loin je suis un bien , de près je suis un mal.
L'aveugle passion et l'intérêt sordide ,
Me servent trop souvent de compagnon , de guide.
De mes fausses douceurs on verrait le poison ,
Si leur attrait d'abord n'égarait la raison ;
Je suis pourtant si nécessaire ,
Que le monde , sans moi , deviendrait solitaire.
Avec lui je naquis , car je suis fort ancien ;
Et mon terme , à coup sûr , entraînera le sien :
Combine mes sept pieds , cher lecteur ; je commence
Par deux mots différens qui font mon existence.

L13

L'un est ce que convoite Iris depuis long-temps;
 L'autre ce qu'elle cache avec ses ornemens.
 Dans moi tu trouveras un accès de colère;
 Ce qui fait en tous sens voguer une galère;
 De l'art de bien chanter la première leçon;
 Celui de recourir au pouvoir du démon;
 Un sage de l'Egypte; un élément subtil;
 Ce qui dirige l'œil en tirant le fusil;
 Cet élément divin par qui l'homme respire;
 Du frère de Pluton le turbulent empire;
 De l'oiseau de Jupin le berceau spacieux;
 La vierge la plus pure; un mois fort gracieux;
 Celui que tu choisis pour conseiller sincère;
 Du plus simple aliment ce que le vieux préfère;
 De nos rois sainéans le gouverneur altier;
 L'homicide instrument du valeureux guerrier;
 Le doux chant des oiseaux; un ouvrage en peinture
 Où l'art, avec succès, imite la nature;
 Enfin, ce qui souvent déconcerte un rimeur,
 Et qui plus d'une fois lui donna de l'humeur.

Par le même.

C H A R A D E.

Au théâtre plaît mon premier.

Si mon entier, lecteur, n'est assez mon dernier,

Il faut le rendre au pâtissier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Grenade* (fruit), *grenade* (petite bombe), *Grenade* (un des royaumes d'Espagne,) île des Antilles.

Celui du Logogriphe est *Coursier*, où l'on trouve *soir*, *rose*, *rosier*, *or*, *Scio*, *ré*, *soc*, *ris*, *cour*, *ours*, *cor*, *la*, *cire*, *soie*, *osier*, *roc*, *écu*, *Coire*, *Sion*, *joie*, *crise*, *rue*, *sûe*, *sucre*, *scie*, *roue*, *Cos*.

Le mot de la Charade est *Volage*.

Les Œuvres de Virgile, en latin et en français, nouvelle édition; quatre vol. in-12. Prix : 8 fr. et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Calixte Voland*, libraire, quai des Augustins, près la rue du Hurepoix; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

VIRGILE me paraît perdre plus qu'Homère à être traduit. Peut-on dire qu'il ait été plus malheureux en traducteurs? ou bien a-t-il davantage de ces beautés délicates qui ne peuvent, sans périr, passer d'une langue dans une autre? C'est ce qui mérite d'être examiné.

Non-seulement une traduction de *l'Iliade* se fait supporter, mais on la lit, d'un bout à l'autre, avec intérêt, quelque faible même qu'en soit le style. Pour celles de *l'Enéide*, je n'en connais pas une seule dont on puisse dire la même chose. J'oserais presque insinuer que c'est un peu la faute de Virgile, si je ne craignais de manquer de respect à ce grand génie. En effet, si le poète grec, dépouillé de ses vers, nous laisse encore une si haute idée de son talent, n'est-ce pas qu'il se soutient par la richesse de ses inventions, par la variété et la vivacité de ses caractères, enfin, par la conduite et le grand intérêt de son poème? N'est-ce pas aussi qu'ayant des traits plus marqués, des couleurs plus fortes et une imagination plus vigoureuse, on entrevoit plus sensiblement, à travers la pâleur et les faiblesses d'une traduction, ce qu'Horace appelle les membres épars d'un grand poète, *disjecti membra poetæ*?

On convient que Virgile n'a pas su donner à son poème cette action qui attache, et cette cha-

leur qui passionne toute l'*Iliade*. Mais ce qui est prodigieux, c'est qu'il rachète ce défaut d'intérêt général, par l'intérêt même qu'il a su répandre sur les moindres détails; par le fini de son style, par les charmes d'une versification où tout brille d'élégance et d'harmonie, et d'une harmonie si achevée, qu'elle fait de sa poésie une musique continue. Voilà ce qu'un traducteur doit reproduire dans sa langue, sous peine de détruire Virgile tout entier : et ce qui rend sa condition encore plus dure, c'est que les beautés de ce poète sont si connues, qu'il est impossible de se dérober au danger des comparaisons. Tout le monde veut retrouver Virgile dans une traduction, et on ne sait guère ce qu'on exige. L'esprit accoutumé à ces vers parfaits où il n'entre pas une expression inutile, l'oreille toute remplie de ces sons si justes et si mélodieux, demandent compte au traducteur du plaisir que chaque mot leur a fait. Car voilà, si je ne me trompe, la différence qui est entre les deux poètes, par rapport à la difficulté de les traduire. C'est qu'en lisant Homère, vous vous occupez des choses; le poète vous y entraîne; vous courez, comme lui, aux événemens :

*Semper ad eventum festinat; et in medias res,
Non secus ac notis, auditorem rapit. . . .*

Mais dans Virgile, c'est l'expression qui vous charme. Vous vous arrêtez avec délices sur chaque mot; et sur chaque mot, le traducteur a un combat à soutenir. Nous verrons, tout-à-l'heure, s'il est possible de ne pas succomber dans une lutte si inégale qui met le talent au désespoir. J'aime à trouver dans les difficultés de l'art des raisons d'être indulgent.

La traduction qu'on vient de réimprimer, et qu'on annonce ici, est celle des quatre professeurs. C'est de toutes la plus littérale et la plus exacte :

c'est celle qui paraît suivre Virgile de plus près, si toutefois c'est être près de Virgile, que de le suivre en tremblant, comme un esclave suit son maître. Celle de l'abbé Desfontaines est d'un tour plus libre, et généralement mieux écrite; mais elle manque de fidélité et de force poétique. Celle-là soutient mieux, mot à mot, la comparaison du latin; mais celle-ci résiste davantage à une lecture suivie. Cependant, si l'on considère les qualités qui doivent être préférées dans un travail classique, je crois que la diction un peu empressée, mais fidèle, de la première, paraîtra préférable au style dégagé et souvent prosaïque de la seconde. Du reste, il paraît que l'abbé Desfontaines était extrêmement satisfait de la manière leste dont il avait accommodé Virgile. On le voit dans ses notes qui sont, en général, savantes et curieuses, et où il prend un air triomphant. Il ne manque pas une occasion de comparer son travail et son style à celui du P. Catrou, qui n'a pas à se louer du parallèle: et il lui est, en effet, extrêmement supérieur. Cet abbé, dont le mérite a été fort décrié par ses ennemis, était un critique plein de goût, qui demande à n'être pas condamné légèrement. On comparera les deux traductions, et on verra comment elles ont échoué diversement, l'une par un excès de liberté, l'autre par un excès de servitude. Mais comme le grand écueil est dans la nature même du talent de Virgile, c'est de ce talent sur-tout qu'il importe de se faire une juste idée.

La chute de Troie, dans le second livre de l'*Énéide*, et la mort de Didon, dans le quatrième, sont deux tableaux détachés, où il semble que Virgile s'est rendu intéressant au plus haut degré, par un tout autre mérite que celui du coloris. Ce ne sont pas-là seulement de beaux vers, ce sont de grandes choses; ce sont des situations fortes, c'es

un spectacle profondément pathétique. Comment se fait-il donc que cet intérêt si vif s'affaiblisse tellement dans la traduction, qu'on en puisse à peine souffrir la lecture, tant le poète y paraît languissant? c'est que cet intérêt, si l'on y fait attention, n'est pas produit, comme dans l'*Iliade*, par ces grands ressorts de la composition d'Homère, qu'un traducteur peut conserver, je veux dire, par des caractères héroïques mis en action. Non, l'intérêt dont Virgile vous remplit est tout entier dans la magie étonnante de sa diction. C'est là qu'il le faut chercher; c'est là qu'il parle au cœur un langage inimitable: et l'on peut remarquer ici que notre Racine, le seul d'entre les modernes qui ait connu cette perfection de style, est, comme Virgile, un écrivain qu'on ne saurait traduire, et dont les étrangers, par cette raison, ne sentent pas tout le mérite. (1) Virgile peint toute la nature avec des longues et des brèves; et celui qui essaye de le traduire, en ne s'attachant qu'aux idées et aux images, est comme un homme qui entreprendrait de faire connaître une pièce de musique en exécutant les notes, et en changeant les mesures et les valeurs.

Un des morceaux les plus touchans, à mon gré, dans ce grand tableau de l'incendie de Troie, et auquel les connaisseurs ne se sont pas arrêtés autant que je le souhaiterais, c'est celui où le poète, après la mort de *Laocoon*, fait entrer dans la ville le cheval qui doit y porter la destruction. Les circonstances qui accompagnent cette entrée, sont petites; elles vous paraîtront de nul effet dans la traduction. Mais c'est ici qu'une oreille sensible est frappée de tout ce que Virgile sait faire d'un mot;

(1) *Les étrangers*, dit M. de Châteaubriand, *refusent du génie à Racine, et de l'harmonie à nos vers*. Vraiment j'en crois bien : ils ne les entendent pas.

c'est ici qu'il faut observer par quelle variété de sentimens il conduit l'ame du lecteur, dans un moment où l'action paraît languir. La scène commence; les remparts de Troie sont ouverts; le colosse fatal monte sur les murailles abattues, portant la guerre et la mort dans son sein :

. *Scandit fatalis machina muros ,*
Fæta armis.

Les quatre professeurs et l'abbé Desfontaines ont traduit ce passage de la même manière : « La « funeste machine , portant une armée dans son « sein , franchit nos murs. » On ne peut pas se rencontrer plus malheureusement. Ils semblent n'avoir pas même soupçonné l'effet de ces spondées si remarquables *scandit fatalis* , qui donnent de la pesanteur et de la tristesse à la marche du vers : cependant cet effet est frappant ; et l'intention du poète est si marquée , qu'il a rejeté du vers précédent , un mot de trois syllabes longues et sourdes qui augmente encore la lenteur de cette triste harmonie. Si , en lisant le vers tout entier , on n'est pas saisi de la vérité de cette remarque , il faut renoncer à étudier Virgile.

. *Et stupea vincula collo*
Intendunt : scandit fatalis machina muros , etc.

Il est trop évident que les traducteurs , en terminant leur phrase par *franchit nos murs* , qui sont des syllabes d'un son brusque et rapide , ont absolument détruit tout l'effet de ce tableau. La méprise est moins choquante dans l'abbé Desfontaines qui , au moins , a mis *murailles* au lieu de *murs* ; et il est juste de lui tenir compte de cette petite différence : chacun peut y ajouter du prix , selon la mesure de son goût et de sa sensibilité.

L'effet de cette première image est encore relevé , dans Virgile , par l'art avec lequel il fait suc-

céder deux vers qui peignent avec légèreté la joie innocente et malheureuse de ces petits enfans, de ces jeunes filles troyennes qui se font une fête de ce qui doit amener, dans peu d'heures, la ruine de leur patrie ;

. . . . *Circum pueri, innuptæque puellæ*

Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

Que cette allégresse passagère qui doit être sitôt changée en larmes, produit un sentiment amer et déchirant ! Que ce trait est profond ! quelles réflexions il accumule dans l'ame, sur les mystères de la vie et de la destinée des hommes ! Cette pensée est si tendre, que le poète y revient deux fois, et il l'achève dans ces vers !

Nos delubra desim miseri, quibus ultimus esset

Ille dies, festâ velamus fronde per urbem.

On chercheroit envain, dans la traduction, l'effet d'un tel contraste. Mais quel est l'homme assez malheureusement organisé pour ne pas être frappé jusqu'au fond du cœur, de la manière dont cette joie courte et trompeuse s'éteint tout-à-coup dans ce vers plein de sons lugubres, qui respire et annonce le deuil de la catastrophe :

Ille subit, medicæque minans illabitur urbi.

Qui croirait que l'abbé Desfontaines, pour rendre un vers si tragique et si imposant, se contente de dire froidement : *Elle entre enfin dans la villa.* Une pareille version est assurément au-dessous de toute critique. Celle des quatre professeurs est au moins exacte : « Elle entre enfin, et pénètre d'un air menaçant, dans le centre de la ville. » L'idée et l'image sont à-peu-près rendues ; le sentiment et l'harmonie ne le sont pas.

Il semblerait qu'il ne fallait qu'une sensibilité ordinaire, pour traduire les vers qui suivent :

» ô ma chère patrie ! ô Ilion , demeure sacrée des
 » dieux ! ô remparts célèbres par tant d'assauts
 » repoussés ! »

Mais les savans traducteurs n'ont pas fait attention que ces exclamations vives et courtes sont des soupirs de l'âme qui échappent au héros , au milieu de son récit , et qu'il fallait , par conséquent , éviter toute espèce de longueurs , supprimer tout mot inutile. Virgile ne parle pas *des assauts repoussés* ; il ne dit pas , *ma chère patrie* , parce que cette expression , moins vive que tendre , semble ne convenir ni à la situation , ni au guerrier qui parle. Elle est admirable , dans la bouche de *Sabine* , lorsqu'elle s'écrie , dans les *Horaces* :

Albe , où j'ai commencé de respirer le jour ,

Albe , mon cher pays , et mon premier amour , etc.

C'est le vrai langage d'un cœur tendre qui se complait dans un souvenir plein de douceur. Ce sont les expressions que la nature met sur les lèvres d'une femme sensible. Mais Virgile qui ne veut qu'arracher des gémissemens éloquens du cœur de son héros , dit simplement :

*O patria ! ô divûm domus Ilîum ! et inclyta bello
 Mœnia Dardanidum !.*

Et il continue son récit :

. *Quater ipso in limine portæ*

Substitit.

Ce *substitit* est ici une expression remarquable. Le vers s'arrête aussi brusquement que la marche du cheval. Il faut que les traducteurs se soient fermé les yeux , comme à plaisir , sur la beauté de ce passage , pour le traduire ainsi : « quatre fois » cette lourde masse s'arrêta à l'endroit même des » murs où elle passait. » Cette phrase est bien

aussi lourde que le colosse; mais cette harmonie imitative est à contre-sens.

. *Atque utero sonitum quater arma dedere.*

La voix, en lisant ce vers, fait retentir le mot *sonitum* et se prolonge sur *dedere*, dont le son obscur peint ce bruit sourd qui se fait entendre dans les flancs du cheval. Voilà ce que l'harmonie semble indiquer. Je laisse à juger si MM. les professeurs, qui traduisent ce retentissement intérieur, par *le cliquetis des armes* ont mieux saisi la pensée du poète.

On trouve que Virgile n'a pas donné assez d'action à son héros, dans cette grande et malheureuse journée, où il voit périr son roi et sa patrie. J'avoue que cette faute peut être sensible dans la traduction, au point de refroidir le lecteur. Mais, si elle existe dans l'original, il me semble qu'elle est couverte avec tant d'art, qu'elle ne paraît point. Ce n'est pas qu'*Enée* exécute plus de choses dans le latin que dans le français. Mais c'est que Virgile remplit par des sentimens le vuide de l'action; et il y met tant d'âme et de chaleur, ses expressions sont si fortes, et son style si nerveux, qu'ils tiennent lieu des plus rares exploits. En effet, lors qu'*Enée* se peint lui-même dans ces vers brûlans d'honneur et de courage :

*In flammas et in arma feror, quò tristis Erynnis,
Quò fremitus vocat, et sublatus ad æthera clamor.*

Et dans un autre endroit :

*Arma amens capio : nec sat rationis in armis ;
Sed glomerare manum bello , et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi ; furor iraque mentem
Præcipitant , pulchrumque mori succurrit in armis.*

On ne demande plus rien à un guerrier qui

pense et qui s'exprime de la sorte. Les plus beaux faits d'armes n'ont rien de plus héroïque que de tels sentimens. Mais si l'on veut reconnaître combien ce caractère a besoin d'être soutenu et relevé par l'expression, il suffit d'observer combien cet endroit même qui est plein de feu, languit dans la traduction. « Dans le » transport où je suis, je prends les armes. *La rai-* » *son, sans doute, semblait s'y opposer ;* mais » je me livrais à l'ardeur de rassembler une troupe » de gens déterminés, et de courir au secours de » la citadelle. La colère et la fureur *ne me per-* » *mettaient pas de délibérer*, et je ne songeais » qu'à la gloire de mourir au moins les armes à la » main. »

J'avoue que les traducteurs me paraissent ici au-dessous d'eux-mêmes. Il n'y a pas un mot digne de Virgile. Expression, couleur, mesure, harmonie, tout manque à la fois. Comment ces hommes classiques n'ont-ils pas senti qu'en mettant l'imparfait au lieu du présent, ils ôtaient à la phrase son tour vif et animé? Comment ont-ils pu substituer à la plus grande et à la plus heureuse audace d'expression, la timidité la plus rampante? Je l'ignore; mais je sais qu'il serait aisé de faire à chaque vers de pareilles observations. Il suffit d'avoir donné une idée des difficultés qui sont attachées à ce travail, pour excuser la faiblesse des uns, et encourager les autres à faire des études plus profondes, s'ils veulent produire des efforts plus heureux.

CH. D.

Sciences de l'Histoire, contenant le système général des connaissances à acquérir, etc. ; développée par tableaux synoptiques. Par *P. N. Chancreau*, professeur d'histoire près l'Ecole Spéciale de Fontainebleau. Dédié au premier Consul. Grand in-4°. de 600 pages. Prix : 36 fr. en feuilles. A Paris, chez *Goujon fils*, imprimeur-libraire, rue Taranne ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

Si l'histoire est le tableau de l'esprit humain, de ses faiblesses, de ses découvertes, de ses erreurs, pourquoi cette science si nécessaire à l'homme qui se destine aux emplois publics, devient-elle chaque jour plus difficile à acquérir ?

Cependant quel trésor pour nos neveux, qu'un livre où l'on aurait déposé la pensée des siècles précédens, l'histoire secrète de tant d'hommes ! quelle reconnaissance ne vouerait-on pas à l'écrivain courageux et instruit, qui détacherait de nos annales ces faits insignifiants et nombreux, ces anecdotes équivoques, ces matériaux inutiles qui surchargent notre mémoire sans l'orner, et impriment à nos jugemens ce caractère d'irrésolution qui influe ensuite sur toutes les actions de la vie ! Telles sont aujourd'hui nos recueils connus sous le nom d'*Histoires*. Retranchez-en tout ce qui est du domaine des conjectures, de la partialité, de l'enthousiasme, de la flatterie, tout ce qui manque d'énergie, tout ce qui n'est pas marqué au coin d'un discernement fin et exercé ; alors ces effroyables labyrinthes de l'esprit humain, où la curiosité s'égare, disparaîtront, et vous aurez une chronique moins volumineuse, il est vrai, mais plus exacte, plus sévère, conséquemment plus instructive. Mais où trouver des hommes qui se dé-

vouent

se vouent à un travail aussi pénible , qui en aient d'ailleurs l'intelligence et les moyens ? Le malheur est que l'ataour propre se glisse jusques dans la sphère élevée des sciences utiles et des arts agréables. Il y a une sorte d'avarice littéraire vraiment inexplicable , qui acquiert de tous côtés , qui amasse sans cesse une foule de volumes qu'on ne voudrait pas être condamné à parcourir , même superficiellement.

Il faut donc savoir quelque gré aux écrivains qui conçoivent le projet d'un pareil triage , qui persévèrent dans cette pénible entreprise , et paraissent en quelque sorte appelés à les terminer d'une manière heureuse.

Le jugement que le *Moniteur* avait porté de l'ouvrage du citoyen Chantreau , alors même qu'il n'en avait publié que l'appendice , était bien fait sans doute pour encourager l'auteur. En jetant les yeux sur le plan , on sentira mieux la vérité de cet éloge et toutes les difficultés qu'il a fallu vaincre avant de soumettre l'histoire à ce *creuset épuratoire*, s'il est encore permis d'employer ce mot né dans les orages de la révolution , et qui a dû disparaître avec elle.

L'auteur considère donc l'histoire dans ses rapports avec la chronologie et la géographie. — Cette idée ne lui appartient pas sans doute ; mais personne avant lui n'avait imaginé d'en former un système qui fût d'une instruction facile pour la jeunesse.

D'après ce plan , la chronologie , qui n'est que la science des temps , forme la première partie du cours d'enseignement. La géographie , celle des lieux , la seconde partie du cours. La troisième traite de l'organisation politique et civile , et forme avec les deux premières ce que le citoyen Chantreau désigne sous l'épithète de partie *notionnaire* , parce qu'elle communique les connaissances qu'il faut avoir acquises avant d'étudier l'histoire.

M m

La dernière partie sera consacrée à l'exposition de la méthode à suivre pour se livrer à ce genre d'étude, et en dirigeant son esprit vers les considérations historiques, politiques et morales dont l'histoire en général est susceptible.

Ainsi, sous la main du citoyen Chantreau, les trois volumes in-folio de l'*Art de vérifier les dates*, se trouvent réduits à vingt-huit tableaux qui servent à connaître le jour et l'année civile adoptés par les nations anciennes et modernes, à comparer les ères, les époques, les périodes, et à juger des faits historiques qui viennent naturellement s'y rattacher.

L'histoire se divise ensuite en deux parties, savoir : l'histoire ancienne, qui embrasse neuf époques, dont la première commence à la création du monde et se termine à l'invasion de l'empire romain par les Barbares ; l'histoire moderne, en quinze époques, parcourt les siècles qui ont suivi l'invasion des Barbares, et vient s'arrêter à la paix d'Amiens.

Chaque époque devient elle-même l'objet d'un tableau à trois colonnes. La première marque l'ère vulgaire ; la deuxième, les faits ; la troisième indique à la suite de chaque fait les sources où l'on peut puiser avec confiance ou avec réserve les développemens historiques.

Si vous joignez à ces détails l'avantage précieux d'une série non interrompue des traités de paix et d'alliance contractés depuis la guerre punique jusqu'à celle qui semblait avoir terminé le traité d'Amiens, vous aurez une analyse à-peu-près exacte de l'important ouvrage du citoyen Chantreau.

Un autre avantage dont je ne parlais pas, est ce caractère d'impartialité qui distingue ce livre élémentaire de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. Il est à désirer, pour l'avantage de la science, pour l'honneur des gens de let-

tres, que le citoyen Chantreau conserve cette couleur dans les tableaux qui suivront celui-ci. C'est le seul moyen d'assurer à son ouvrage le titre qu'il ambitionne. L'exécution typographique de ce premier volume est d'ailleurs aussi correcte qu'on pouvait le désirer. Elle fait l'éloge de l'éditeur.

MERSAN, *ex-législateur.*

Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar, à Ernest de G. Deux volumes in-12; se trouve chez *Giguet et Comp.*, rue des Bons-Enfans, n°. 6; *Henrichs*, rue de la Loi, et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce roman est attribué à une femme; les femmes paraissent s'être exclusivement emparées de ce genre de littérature, et nous ne devons point nous en étonner. Elles aiment mieux, elles sentent mieux que nous, elles ont plus que nous le secret d'attendrir et d'émouvoir. Les femmes, condamnées par la nature à s'occuper des détails de la vie domestique, sont plus propres à saisir toutes les nuances des passions; le cœur humain, sous le rapport des affections, n'a presque point de mystère caché pour elles, et la facilité qu'elles ont d'observer, doit nécessairement leur donner un grand avantage. On pourrait croire qu'elles ont aussi une sorte d'intérêt à retracer des tableaux touchans de l'amour. Nous vivons dans un siècle où tous les esprits sont desséchés par les calculs; toutes les illusions qui charment la vie ont perdu leur pouvoir sur les cœurs; on ne retrouve plus dans nos mœurs cette politesse affectueuse, ce charme épuré de la galanterie, tous ces enchantemens qui retenaient le sexe le plus fort dans la dépendance du plus faible. Les

M m 2

femmes , sans cesser d'être aimables , ont perdu quelque chose de leur ascendant , et les romans sont en quelque sorte l'expression de leurs regrets. C'est un souverain détrôné qui combat pour son propre empire , et qui cherche à ramener ses sujets , par l'expression des plus doux sentimens. Il est probable cependant que les romans ne changeront point l'état des choses , et que le monde demeurera long-temps comme il est. Quoi qu'il en soit , celui que nous annonçons , nous a paru rempli d'un grand intérêt ; nous allons essayer de le faire connaître.

Gustave de Linar , jeune seigneur suédois , a perdu ses parens , et il part pour l'Italie avec le comte de . . . , qui lui sert de père : le comte de . . . , a le caractère qui convient à son rang ; il a toutes les qualités que peuvent donner la nature et l'éducation ; il a les lumières les plus étendues , et le savoir en lui n'a point émoussé la sensibilité. Il a une femme qu'il aime , et dont il est aimé ; Valérie est bonne , douce , sensible ; sans être belle , elle a cette grace touchante qui fait naître les grandes passions , et son extrême innocence préserve son cœur de leurs orages ; Gustave doué d'une ame ardente , d'une imagination vive , d'une sensibilité profonde , est encore dans cet âge où l'on rêve une félicité inconnue , et où le cœur semble demander à tous les objets celui pour lequel il languit sans le connaître. Il a vu Valérie , et il ne tarde pas à éprouver pour elle une passion violente , qui s'accroît encore par le spectacle enivrant du beau ciel de l'Italie. Retenu par l'amitié qu'il a vouée au comte , retenu par l'ascendant de la vertu , il cache son amour à celle qui en est l'objet ; il dérobe le secret de son cœur à tous ceux qui l'entourent , et il vit en proie à tous les orages d'une passion malheureuse et sans espoir. Les combats de l'amour et de l'honneur , les violentes impressions qu'il éprouve affectent son esprit , détruisent ses forces ,

altèrent sa santé ; il quitte Valérie pour se rendre aux eaux de Pise , et , loin de sa patrie , loin de ceux qui lui sont chers , il meurt dans une vallée de l'Apennin.

Tel est le sujet du roman de *Valérie* ; l'action en est simple et la marche n'en est point compliquée. Les romans doivent parler au cœur , quelquefois à la raison ; et les intrigues , les aventures , ne parlent ni à l'un ni à l'autre : l'attention du lecteur à qui on présente le tableau des passions , n'a pas besoin d'être éveillée par des secousses inattendues ; et les orages du cœur humain sont des événemens assez importants pour qu'on n'en desire point d'autres dans un roman. On pourrait craindre qu'un amour qui n'est pas partagé , n'inspirât pas un grand intérêt : si cela étoit , il faudrait brûler le quatrième livre de *l'Énéide*. Cet amour sans espoir plaira d'ailleurs à ceux qui veulent que la morale préside à tous leurs plaisirs , et l'on ne doit pas tenir compte du suffrage des autres. L'auteur se reproche , dans sa préface , de n'avoir pas mis assez de contrastes dans son ouvrage ; il nous semble , cependant , que l'innocente tranquillité de Valérie contraste très-bien avec le caractère passionné de Gustave. L'opposition n'est pas seulement dans les caractères , mais elle est dans les images , dans les situations , et l'auteur , placé entre le climat de l'Italie et celui de la Suède , oppose avec beaucoup d'art le ciel poétique de Venise et de Rome , avec la nature sauvage et quelquefois sublime des rivages de la Baltique.

Au reste , pour faire connaître le roman de *Valérie* , il suffira d'en citer quelques fragmens. Voici quelques passages d'une lettre que Gustave écrit à son ami Ernest.

« Je suis comme ces sources cachées et ignorées , qui
 » ne désaltéreront personne , je porte en moi un principe
 » qui me dévore , et l'on passe à côté de moi sans me
 » comprendre , et je ne suis bon à rien , Ernest. Où est-il ce
 » temps où mon cœur plus jeune encore que mon imagi-

M m 3

550. MERGURE DE FRANCE,

» nation, ressemblait aux poètes qui, dans un petitespace,
 » aperçoivent un monde entier ; où un écho au-dedans
 » de moi répondait à chaque voix qui se faisait entendre ;
 » où il y avait en moi de quoi remplir tant de jours ? La
 » vie me paraissait comme une fleur d'où sortait lente-
 » ment un fruit superbe ; et maintenant il me semble
 » que chacun de mes jours tombe derrière moi, comme
 » les feuilles qui tombent vers la fin de l'automne. Tout
 » a pâli autour de moi.

» J'ai pensé souvent que les hommes passaient à travers
 » l'amour comme à travers les années de leur jeunesse ,
 » qu'ils l'oubliaient comme on oublie une fête , et qu'un
 » autre amour , celui de l'ambition, auquel on donne le
 » nom de gloire, occupait l'ame toute entière. Et moi
 » aussi j'ai rêvé quelquefois à la gloire , dans ces belles
 » années où mon sommeil n'était pas troublé par des
 » jours d'ennui et de douleur , et où mes songes étaient
 » si beaux ; je me figurais la gloire comme l'amour , s'a-
 » grandissant de tout ce qui est beau , et portant en elle
 » tout ce qui est grand. Celle que je rêvais s'occupait du
 » bonheur de tous , comme l'amour s'occupe du bonheur
 » d'un seul objet ; elle cherchait à attendrir , sans songer
 » à étonner ; elle était vertu pour celui qui la portait dans
 » son sein, avant que les hommes l'eussent appelée gloire,
 » et que les événemens eussent servi ses beaux projets.
 » Mais qu'a de commun la gloire avec la petite ambition
 » de la foule , avec cette misérable prétention de se croire
 » quelque chose parce qu'on s'agit ? Si peu furent des-
 » tinés à compter pour l'humanité , à vivre dans les siè-
 » cles , à marcher avec leur ascendant comme avec leur
 » ombre , et à forcer tous les regards à se baisser ! Il est
 » une gloire cachée , mais délicieuse , dont personne ne
 » parle ; mon cœur a battu pour elle mille et mille fois ;
 » elle s'emparait de chacun de mes jours , elle en faisait

» une trame magnifique ; je me créais une compagne ,
 » j'avais un ami ; j'a' mais non-seulement la vertu , j'aimais
 » aussi les hommes. Tout est fini ; je ne puis plus rien , ni
 » pour moi , ni pour les autres. »

Ce morceau peint très-bien le caractère de Gustave ; il peint très-bien la passion inquiète dont il est dévoré. Nous voudrions pouvoir faire connaître ici la lettre écrite de la Chartreuse ; nous invitons le lecteur à la lire dans l'ouvrage même. Nous citerons un autre fragment moins long :
 « J'ai passé le bourg , écrit Gustave , et j'ai été me pro-
 » mener sur le grand chemin. J'ai rencontré un pauvre
 » matelot en habit de pèlerin. Cet homme , pour apaiser
 » sa conscience , avait fait vœu d'aller à Lorette. Il avait
 » eu , dans sa jeunesse , la passion de la mer ; et , comme
 » Robinson , il avait quitté ses parens malgré leur dé-
 » fense. Il me fit un tableau touchant de ses chagrins , et
 » cela avec une vérité qu'on ne pouvait méconnaître. Il
 » me dit comment , après avoir obtenu une place sur un
 » vaisseau qui allait aux Indes , au milieu des délices que
 » lui faisait éprouver son voyage , il s'était réveillé la nuit ,
 » croyant voir sa mère en rêve , qui lui reprochait son
 » départ ; qu'alors il avait couru sur le tillac , et qu'il lui
 » avait semblé que les vagues se plaignaient comme si la
 » voix de sa mère arrivait à lui ; et quand il s'élevait une
 » tempête , il ne pouvait travailler , tremblant de toutes
 » ses forces , et pensant qu'il périrait peut-être chargé de
 » la malédiction de ses parens. C'est alors qu'il avait
 » promis au ciel que , s'il pouvait revoir sa mère , obtenir
 » son pardon , il ferait un pèlerinage à Lorette. — Puis il
 » poursuivit , et me dit que , pendant dix ans , il n'avait
 » pu revenir dans sa patrie ; qu'enfin il avait vu la rade
 » de Gènes ; qu'il avait cru mourir de joie en revoyant
 » cette terre , qu'il avait brûlé de quitter. — Ernest ,
 » comme voilà bien tout l'homme ! ses desirs , ses inquié-



552 MERCURE DE FRANCE,

» tudes , ses fautes , et puis cette inévitable douleur ap-
 » pelée remords , qui le ramène à la vérité ! Voilà com-
 » ment il faut qu'il achète l'expérience ! il n'en voudrait
 » pas autrement ; il faut qu'elle soit payée pour qu'elle
 » lui appartienne bien.

» Ce pauvre matelot ! Pendant qu'il me parlait , je l'a-
 » vais plaint sincèrement ; mais j'avais souri de pitié en le
 » voyant mettre son pèlerinage au rang de ses meilleures
 » actions. Et puis je me repris moi-même de mon orgueil ,
 » et je me dis : Les hommes sont si petits , et pourtant
 » ils rejettent tant de choses comme au-dessous d'eux !
 » Dieu est si grand , et rien ne se perd devant lui ! Cha-
 » que mouvement , chaque pensée vertueuse même vient
 » s'épanouir devant ses regards ; il a compté chaque in-
 » tentéon , chaque sentiment louable de sa créature ,
 » comme chaque battement de son cœur ; il dit à la vie
 » de s'arrêter , et au bien de croître et de prospérer dans les
 » siècles. O Dieu de miséricorde ! pensai-je , tu comptes
 » aussi les pas du pauvre matelot que la piété filiale fait
 » cheminer à travers les ronces de l'Apennin et sous le
 » ciel brûlant de sa patrie. »

L'intérêt de ce roman va toujours en croissant ; et les
 derniers momens de Gustave font naître les plus tou-
 chantes émotions : il meurt , comme Werther , victime de
 sa passion ; mais il ne donne point l'exemple affreux du
 suicide ; la religion recueille ses derniers soupirs. Gustave
 se fait lire en mourant un journal que sa mère avait fait
 des actions de son enfance. Cette idée est extrêmement
 touchante ; elle présente aux lecteurs un tableau où les
 premières scènes de la vie sont liées de la manière la plus
 attachante aux scènes du tombeau. Les jours de l'enfance
 de l'homme sont comme une belle espérance ; et quand cette
 espérance est prête à s'évanouir pour toujours , l'âme des
 spectateurs doit être vivement émue. Gustave se rappelle

les craintes de la tendresse maternelle , qui ne se sont que trop réalisées ; il se rappelle cette voix prophétique qui lui annonçait tous ses malheurs ; victime de la plus orageuse passion , il se représente les images tranquilles de son berceau , et mourant sous un ciel étranger , il porte ses derniers regards vers sa patrie :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Toutes ces situations sont prises dans la nature , et elles sont faites pour intéresser dans tous les temps et dans tous les pays.

Ce roman , quelque intéressant qu'il soit , n'est pas cependant à l'abri de la critique : on y trouvera quelques répétitions , des descriptions peut-être trop fréquentes ; l'auteur l'a senti , et il répond d'avance dans sa préface , que les fortes passions ne peuvent être distraites , et qu'elles reviennent souvent sur elles-mêmes. On trouvera aussi , dans certains passages , des locutions peu françaises , et quelques tournures peu naturelles. Valérie est si légère et si svelte , qu'elle paraît à Gustave comme une pensée. Gustave dit dans une autre lettre , qu'il est heureux de larmes ; il dit ailleurs que son âme a été dévastée par la douleur. Ces légères incorrections peuvent aisément disparaître , elles ne sont point fréquentes ; et nous avons trouvé que le style de Valérie est en général élégant et pur. Nous apprenons que l'auteur est une femme étrangère ; la critique la plus sévère doit s'arrêter à cette idée. Quand nous parlons avec un étranger qui a beaucoup d'esprit , son accent et quelques locutions qu'il tient de son pays ne nous empêchent pas de l'entendre avec plaisir. Valérie n'est point Française ; elle pense quelquefois dans sa langue avant de s'exprimer dans la nôtre ; mais elle parle le plus souvent le langage touchant de la nature. Sa morale est pure et douce , ses sentimens sont toujours

vrais ; nous devons la féliciter de les avoir exprimés en français, et regarder les amours de Gustave comme un des plus beaux hommages que les étrangers aient rendus à notre langue.

MICHAUD.

~~~~~

*Sur la Communauté des biens entre les  
époux (1).*

La société que forment les époux en s'unissant par le mariage, est la source de la plupart des rapports et des obligations qui composent la société civile. Elle les établit entre les époux par la différence et l'union des sexes ; entre les pères et les enfans, par les soins de la tendresse et ceux de la reconnaissance ; entre les membres

---

(1) Extrait de l'HISTOIRE DES LOIS SUR LE MARIAGE ET LE DIVORCE, depuis leur origine dans le droit civil et coutumier jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup>. siècle ; par A. Nougarede. Deux vol. in-8°. Prix : 8 fr. et 10 fr. 50 cent. A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux. n° 42 ; et chez Rondonneau, place du Carrousel, etc. Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage dans les numéros de *germinal* an 11. Mais comme cette question particulière doit être incessamment soumise à l'examen des rédacteurs du nouveau Code civil, et qu'elle intéresse également toutes les classes de lecteurs, nous avons cru qu'il leur serait agréable de connaître l'opinion d'un auteur, dont le nom est une autorité dans ces sortes de matières, et qui d'ailleurs, par l'élégance continue de son style, et la clarté de sa méthode, a su les mettre à la portée de tous. Il est vrai qu'on ne retrouvera aucun de ces avantages dans cet extrait où nous ne ferons que résumer les principales raisons de M. Nougarede contre la communauté des biens. Mais nous n'aurons pas été inutiles, si nous avons engagé le lecteur à recourir à son ouvrage, et à le suivre dans ces grands développemens historiques, où confirmant toujours les raisonnemens par les faits et les faits par les raisonnemens, il a donné le modèle d'un ouvrage qui manquait à la fois aux lettres et à la jurisprudence, l'*Histoire de la Législation*.

d'une même famille, par une fraternité qui embrasse dans ses effets toutes les époques de la vie, qui assure à l'enfance un appui ; à l'âge viril, toutes les douceurs d'une union intime ; à la vieillesse, de la considération et des égards. Voilà pourquoi les obligations qu'imposent les liens du sang occupent une si grande place dans nos codes de morale. C'est encore par la même raison que nos législateurs voulant régler, dans les premiers livres du Code civil, *les droits et les devoirs des personnes*, ne s'occupent en effet que d'ordonner des rapports de famille.

On ne peut donc étudier l'histoire des lois sur le mariage, sans rencontrer le point de contact et le lien, pour ainsi dire, qui unit la morale et la législation. C'est là que l'on reconnaît avec évidence que les lois qui règlent les rapports de famille tirant leur véritable force de la morale publique, elles seront toujours impuissantes, lorsqu'elles ne se trouveront pas d'accord avec les bonnes mœurs. Les révolutions des peuples anciens et modernes, leur degré de force et de prospérité à différentes époques, tous les témoignages de l'histoire, en un mot, viennent déposer en faveur de ce grand principe.

Mais la société qui se forme entre les époux par l'union conjugale, ne concerne pas moins les rapports d'intérêt que les rapports personnels des citoyens. Le contrat de mariage et les règles qu'il donne à la société de biens formée par les époux, exercent la plus grande influence sur cette partie du droit civil qui a les biens pour objet. Car tout engagement relatif aux biens, procède du contrat de mariage, qui ne détermine pas seulement la manière d'en disposer et de les administrer, mais qui ordonne encore, avec un entier arbitraire, la transmission de ces biens dans les familles.

On sent qu'un sujet aussi important doit engager M. Nougarede dans des détails très-étendus. Il recherche quelles règles l'intérêt des époux et des familles réclame

dans les conventions matrimoniales; quelles donations sont permises avant et après le mariage; quelles sont les précautions nécessaires pour conserver l'intérêt des enfans, dans le cas des secondes noces.

Pour ne point dépasser les bornes d'un extrait, nous nous arrêterons à l'objet le plus important du contrat de mariage.

Les biens peuvent être engagés de deux manières dans ce contrat. Quand on préfère le régime de la constitution dotale, l'épouse se constitue une dot et se réserve la libre disposition du reste de ses biens. Lorsqu'au contraire tous les biens de l'épouse font nécessairement partie de sa dot, que le mari a seul le droit de les administrer, et qu'il a même la liberté de dissiper ceux qu'elle a mis en communauté, alors le contrat de mariage a établi *la communauté des biens* entre les époux. L'auteur, qui est un ancien magistrat du pays de droit écrit, se prononce fortement contre le système de cette communauté de biens que le droit coutumier avait établi entre les époux.

Nous allons résumer ses raisons, c'est le plus sûr moyen de faire triompher ses principes.

La communauté des biens entre les époux peut être considérée sous deux rapports généraux également importants: d'abord en elle-même, dans ses progrès successifs, et relativement aux intérêts de la femme; en second lieu, relativement au système que nos lois nouvelles ont établi à l'égard des biens, et que les progrès de la civilisation réclamaient depuis long-temps.

Arrêtons-nous d'abord à ce dernier rapport.

Dans notre droit coutumier, les règles sur les successions et sur le contrat de mariage, avoient absolument le même objet, celui de conserver les biens dans les familles. De là, ces distinctions multipliées sur la nature et sur l'origine des biens, dont la principale était celle des *propres*



et des *acquêts*. Les propres étaient les biens que l'on avait reçus par succession, et que l'on était obligé de transmettre à sa famille. Pour les *acquêts*, on avait le droit d'en disposer à son gré, car ils étaient le fruit de l'industrie personnelle. Les lois n'avaient fait aucune mention des effets mobiliers, parcequ'ils étaient d'une trop faible importance chez un peuple adonné presque exclusivement à l'agriculture et à la profession des armes.

Cependant le progrès de la civilisation ayant favorisé les développemens du commerce et de tous les arts d'industrie, il arriva que les richesses mobilières formèrent souvent une partie considérable des biens des familles; et les lois qui avaient négligé de les faire entrer dans la balance, cessèrent d'être conformes à l'équité: d'ailleurs, en défendant l'aliénation des biens propres, ces mêmes lois avaient fermé la source de toute industrie, soit pour le pauvre à qui elles ôtaient l'espérance d'acquérir, soit pour le riche à qui elles ôtaient la faculté de réaliser sa fortune.

Ces inconvéniens se faisaient sentir depuis long-temps, et particulièrement dans les lois qui avaient pour objet de les prévenir. Une loi expresse avait donné aux rentes le caractère d'immeubles, et la jurisprudence avait autorisé toutes les conventions qui tendaient à augmenter cette classe d'immeubles fictifs; d'un autre côté, on avait permis l'aliénation des biens propres, pourvu qu'elle fût effectuée par un acte entre-vifs; car celle qui avait lieu par testament, continua toujours à être prohibée.

Ainsi les nouvelles distinctions entre les biens étant fondées sur l'arbitraire de la loi ou des individus, servaient à accroître par la confusion, les abus qu'elles avoient voulu prévenir. Quant aux lois qui avoient favorisé l'aliénation des propres, elles avoient semblé plutôt vouloir en provoquer la dissipation, puisqu'elles n'offroient au possesseur des propres qu'un seul moyen d'en devenir le propriétaire,

celui d'en consommer la valeur. Malgré l'attachement des peuples pour leurs coutumes anciennes, celles-ci commençoient à leur devenir intolérables, lorsqu'enfin une grande révolution provoqua la réforme de toutes les lois. On put dès-lors espérer des lois dont l'équité ne serait plus subordonnée à une certaine proportion entre les effets mobiliers et les immeubles, et qui aboliraient ces distinctions dans les biens, désormais incompatibles avec la prospérité des familles.

Déjà ces espérances ont été réalisées en partie par la loi nouvelle sur les successions. Elle déclare que l'on ne doit plus *considérer la nature et l'origine des biens*, pour en déterminer le partage entre les membres d'une famille, lorsqu'elle se trouve dissoute par la mort des ascendants. Il ne reste donc plus qu'à abolir la même distinction dans le contrat de mariage qui sert à régler l'union des biens pour former une nouvelle famille. Mais ici, le législateur doit éprouver des difficultés particulières, qui tiennent à de longues habitudes et à d'anciens préjugés. Dans les successions, il a aboli, presque sans résistance, toute distinction sur la nature et sur l'origine des biens; dans le contrat de mariage, au contraire, il a proposé d'établir en droit commun la communauté de biens, qui est néanmoins établie sur cette *distinction*, et il est facile de s'en convaincre en remontant aux principes de notre droit coutumier.

En effet, les anciens Germains avaient poussé d'abord les précautions pour conserver les biens dans les familles, jusqu'à exclure entièrement les femmes des successions. Cette exclusion avait si bien favorisé l'oppression des femmes, que le mari les achetait de leurs familles comme une propriété, devenait le maître de tous les biens, et pouvait les dissiper à son gré. De cette manière, le mari et la femme furent communs en biens. Dans la suite, on

adoucit le sort de la femme, en lui rendant le droit de succéder. Il ne fut plus permis au mari de disposer des propres de sa femme, et l'on n'abandonna plus à sa dissipation que les meubles et les acquêts. La femme conserva encore sur les biens de son mari, un douaire qui n'était qu'un juste et faible dédommagement lorsqu'elle était exclue des successions dans la famille.

D'ailleurs, si elle était la victime des folles dissipations d'un mari prodigue, quand un mari industrieux avait produit dans sa fortune de grandes améliorations, elles tournaient à l'avantage de sa femme. Il est vrai que cette compensation se faisait aux dépens des enfans communs, et ne les privait pas seulement du fruit des travaux de leur père, mais pouvait encore leur ravir la tendresse et les biens de leur mère, dont l'opulence ainsi accrue tentait souvent la cupidité d'un séducteur. On peut en trouver la preuve dans les motifs qui furent donnés par le chancelier de l'Hôpital quand il fit rendre *l'édit de secondes noces*. Au surplus, on doit toujours s'attendre aux plus grands inconvéniens, toutes les fois qu'au lieu de réformer une disposition injuste de la loi, on se bornera à la compenser par une nouvelle injustice.

Il fallait donc que le législateur se déclarât ici franchement. Il fallait ordonner au mari de restituer les acquêts et les meubles, aussi bien que les propres de sa femme; défendre ensuite à la femme de partager avec ses enfans et à leur préjudice, les acquêts et les meubles de leur père; appliquer enfin au contrat de mariage le même principe qui vient d'être adopté pour les successions, et abolir cette distinction de biens qui exigeait tant de formalités judiciaires, et qui provoquait tant de discussions dans les familles. Quel motif a pu déterminer les auteurs du projet de Code à méconnaître la nécessité d'une telle disposition, et à déclarer que pour régler les intérêts des époux dans

Le mariage, il faudrait *considérer la nature et l'origine de leurs biens* ? Est-ce parce qu'ils ne voulaient montrer aucune préférence pour la constitution dotale des pays de droit écrit, qui avait déjà consacré ces principes ? Mais il s'agissait de porter des lois sages et générales, et non de favoriser certains départemens au préjudice des autres. Ont-ils eu pour motif l'attachement des pays coutumiers au système de la communauté des biens, et en général le respect que doit professer le législateur pour la liberté des stipulations dans le contrat de mariage ? On ne saurait trop louer un pareil motif ; mais alors, comme ils ont porté une loi générale sur le système de la communauté des biens, il fallait y rapporter celui de la constitution dotale, et laisser ensuite aux époux la faculté de choisir entre ces deux systèmes. Ils ont fait tout le contraire, ils ont défendu aux époux de se référer aux anciennes lois des pays du droit écrit ; et comme ils ne les ont pas remplacées par une loi nouvelle, ils ont rendu, par le fait, la constitution dotale absolument impraticable. Quand ils n'auraient pas reconnu l'injustice qu'ils commettaient en ôtant la liberté des stipulations dans les contrats de mariage, comment n'ont-ils pas aperçu que la coutume sur la communauté des biens ne pouvait jamais devenir une loi générale à toute la France, puisqu'elle n'était qu'une exception ?

Ils en auraient trouvé la preuve dans les règles qu'elle prescrit pour le cas où les époux n'ont formé aucun contrat de mariage. *A défaut de convention entre les époux*, dit la coutume, et répètent-ils avec elle, *la communauté de biens aura lieu de plein droit*. Quoi ! les époux ont le droit de former toutes sortes de conventions au sujet de leurs biens dans le contrat de mariage, et vous leur refusez celui de ne former aucunes conventions ! C'est une règle fondamentale que les biens du propriétaire légitime  
restent



restent libres entre ses mains, jusqu'à ce qu'il les ait expressément engagés par un contrat, et vous violez cette règle sacrée à l'égard de ceux qui méritent le plus la faveur des lois; à l'égard d'époux qui s'unissent pour élever des citoyens à l'Etat ! N'est-il pas évident qu'une coutume dont le principe attaque dans sa base le droit de propriété, ne fut jamais qu'une exception, et que si l'on doit conserver la loi de communauté, par respect pour l'attachement que lui portent encore les anciens pays coutumiers, il serait de toute injustice de vouloir l'imposer aux anciens pays de droit écrit ? Loin que l'on parvienne jamais à rendre cette loi commune à toute la France, on peut apercevoir le présage de sa chute future dans l'examen auquel elle a été soumise ; mais sur-tout dans cette tendance évidente de la législation à se généraliser, et à dévorer, pour ainsi dire, toutes ces coutumes d'exception qui ne peuvent convenir qu'à des contrées particulières et à de certaines époques de la civilisation.

Telles sont les idées de M. Nougarié sur *la communauté des biens entre les époux*. Nous éviterons de prononcer sur le fond d'une discussion qui a partagé les jurisconsultes les plus éclairés ; mais nous devons faire remarquer un avantage particulier de la manière dont l'auteur a présenté son opinion. C'est qu'en faisant connaître la constitution dotale, et la communauté des biens telles qu'elles furent à leur naissance, et en exposant leurs développemens successifs, il a répandu une égale lumière sur l'esprit des deux systèmes. Au reste, cet avantage se retrouve dans toute la suite de cet ouvrage qui doit être consulté quelquefois par les hommes instruits, et relu souvent par ceux qui veulent s'instruire.

---

#### ANNONCE S.

Manuel pratique des plantations, rédigé d'après les principes les plus clairs sur la nature des terrains, le choix des arbres, la manière

N n

de les déplanter, de les transplanter et de les entretenir ; avec des observations et des expériences à la portée des agriculteurs et des habitans de la campagne : imprimé d'après l'invitation, et sous les auspices du ministre de l'intérieur, avec figures ; par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs académies, sociétés littéraires et d'agriculture. Prix : 1 fr. 80 c. et 2 fr. 30 c. par la poste.

A Paris, chez l'auteur rue Macon, n°. 11, quartier Saint-André-des-Arcs. Et se trouve chez le Normant, imprimeur rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Et chez Marchant, imprimeur-libraire pour l'agriculture, rue des grands-Augustins.

## S P E C T A C L E S.

T H É Â T R E D U V A U D E V I L L E.

*Cassandre Agamemnon, et Colombine Cassandre.*

L'examen d'Agamemnon aurait dû précéder celui de sa parodie ; mais le peu d'espace qu'une feuille hebdomadaire peut consacrer aux spectacles, a été jusqu'à ce jour rempli par des nouveautés dont nous avons dû entretenir nos lecteurs plutôt que d'une pièce que la plupart d'entr'eux connaissent sans doute et qui a déjà dix années d'existence. D'ailleurs la diversité des jugemens qu'on a portés sur cette tragédie nous ferait une loi de ne pas émettre notre opinion sans la motiver, et, pour ne pas nous borner uniquement à répéter ce qu'ont dit les autres, d'entrer dans quelques détails sur la manière dont M. le Mercier a traité son sujet, sur ce qu'il a tiré de son propre fonds, ou emprunté d'Eschyle, de Sénèque et d'Alfiéri. Cet examen, si les nouveautés nous permettent de nous en occuper, fera peut-être quelque jour l'objet d'un article particulier ; et en attendant que nous puissions donner à l'Agamemnon du Théâtre-Français tout le temps et toute l'attention qu'il mérite, nous allons nous égayer quelques momens avec l'Agamemnon du Vaudeville.

Le chef d'une troupe de comédiens, le roi des rois de théâtre, Cassandre Agamemnon, à la tête d'une partie de ses sujets, est allé conquérir la salle de spectacle de Troie en Champagne. Pendant que le soin de sa gloire le retient loin de ses foyers, sa femme, madame Trimestre, a laissé surprendre son cœur par l'ennemi héréditaire de tous les Cassandres. Arlequin, sous le nom de Principe, dispose à son gré de la caisse, et règne en despote sur les coulisses. *Laporte*, qui joue ce rôle, a le costume de Plexippe ou Egiste, et contrefait, à s'y méprendre, les inflexions de voix et jusqu'aux moindres gestes de *Tabma*. Son confident, Courte-Haleine (Palène), lui dit qu'il a visité les coches des environs de Paris, sans avoir rien appris de positif sur le retour de son rival. A propos, répond Prin-

cipe, t'ai-je raconté mon rêve ? et il parodie assez plaisamment le songe d'Egiste.

Cependant, Gilles Probus (Strophus), précepteur du petit Modeste (Oreste), vient annoncer l'arrivée prochaine de Cassandre Agamemnon; madame Trimestre et Arlequin, ne savent trop quel parti prendre, et ce dernier finit par se cacher, comme le fait Egiste dans la tragédie. Le vainqueur des Troyens arrive en triomphe; il amène à sa suite Colombine Cassandre, fille du directeur détrôné. Le malheur de son père a exalté son imagination, et elle prophétise tous les malheurs dont les théâtres sont menacés; les cabales, les bruits de sifflets, la chute des pièces, la désertion de la salle. Bientôt on surprend Arlequin dans le magasin où il était réfugié, et on l'amène devant Cassandre qui le reconnaît à son sabre de bois, comme Agamemnon reconnaît Egiste à l'épée qu'il avait reçue d'Atrée pour immoler Thieste. Ici est parodié le morceau que M. le Mercier a imité de l'*Oreste* de Voltaire, qui lui-même l'avait pris dans l'*Electre* de Crébillon.

Là, sous les premiers coups de son glaive fumant,

Mourut Erope, aux yeux de son coupable amant.

Là, Thieste flatté par ses sermens perfides,

En crut un faux pardon scellé des Euménides.

C'est-là que, etc.

Cassandre rappelle de même plusieurs tours que lui a joués Arlequin. Là, dit-il, tu m'as fait tenir l'échelle, tandis que tu montais chez ma fille; là, tu m'as fait entretenir avec un mannequin; c'est-là que j'ai reçu un soufflet pour toi, etc.

On sent bien que le dénouement ne peut pas être tout-à-fait aussi terrible que dans la tragédie. Cassandre va *reposer sa tête sur son propre oreiller*; et Arlequin, qui est très-brave quand son ennemi dort, persuade à madame Trimestre d'aller dérober le bail de la direction dans la culotte de son mari. Mais elle est prise sur le fait, et reçoit une volée de coups de bâton. Après cette expédition, Cassandre, qui est bon prince, pardonne à tout le monde, et la pièce finit par le mariage d'Arlequin avec Colombine.

Cette parodie est de MM. Barré, Radet, Desfontaines et Armand Gouffé. Quelques plaisanteries un peu grosses l'ont empêché d'avoir tout le succès qu'obtient ordinairement ce genre de pièces. Citons encore un calembourg pour justifier ce que nous disions tout-à-l'heure du droit qu'il faut payer pour être admis au Vaudeville; sur quoi, dit Cassandre, interrogerai-je Arlequin? Interrogez-le sur ce fauteuil, répond ingénieusement Gilles-Probus.

(Le défaut d'espace nous force de renvoyer au prochain numéro l'analyse du *Poète Satyrique*.)

## P O L I T I Q U E.

Il a paru il y a quelque temps, en Angleterre, une brochure de M. Horne Tooke intitulée : *Pourquoi sommes-nous en guerre?* Le discours du roi d'Angleterre, à la rentrée du parlement, semble avoir voulu être une réponse à cette brochure. S. M. y spécifie comme un des principaux objets de la guerre, *l'avantage solide et permanent d'établir la sûreté et l'indépendance du royaume sur la base de sa force reconnue, résultant de l'épreuve de ses propres ressources et de son énergie.* Ce trait final du discours du roi en peut être regardé comme le trait principal; il rend en une seule phrase ce que les partisans de l'Angleterre ne cessent de répandre partout. « La France, » disent-ils, ayant fait élever des doutes sur la possibilité » d'un débarquement dans la Grande-Bretagne, il est devenu important à la tranquillité de ce pays, de savoir » comment et jusqu'à quel point ce danger peut être » menaçant. »

Nous ne pouvons que renvoyer à cet égard, aux réflexions du *Moniteur* de dimanche dernier. Elles mettent en évidence tout ce que cette vue présente d'incohérence, d'imprudence et de contradiction. L'Europe s'étonnera de voir un peuple entier, engager avec la France une querelle, sur les mêmes principes que les luttes de *Belcher* et de *Burke* (1); elle gémera de voir une nation célèbre, livrant au hasard son rang parmi les nations, ne s'embarrassant point de la place qu'elle peut laisser vacante dans l'univers, et méditant froidement la guerre par le simple motif d'une curiosité suicide. Grand dieu ! et depuis quand une nation peut-elle ainsi disposer d'elle ? On dit à un individu qu'il ne lui est pas permis d'abandonner légèrement sa vie. Son existence n'est pas seulement à lui : elle appartient encore à la famille, à la maison, à l'état. Un peuple n'a-t-il pas aussi dans la grande

---

(1) Deux fameux boxeurs de Londres.



société des peuples, un rang et une place essentielle à conserver ?

Nous sommes loin de partager une certaine admiration pour les lois, les arts et les institutions de l'Angleterre ; mais enfin, puisque cette admiration est établie chez quelques personnes, puisqu'elle fait partie en Europe de l'honneur public et de l'importance qu'on accorde à la Grande-Bretagne, comment se fait-il qu'elle risque d'une manière aussi puérile, son existence, sa gloire, l'intérêt de l'Europe, l'espérance même et l'affection de ses amis ? Dans l'artillerie, quand on veut faire l'épreuve d'une pièce nouvelle, on la charge jusqu'au bout et ensuite on approche la mèche. L'Angleterre se charge de même *jusqu'au bout* ; et si elle a le bonheur de ne point éclater, elle se croira fort sage d'avoir obtenu à ce prix une confiance *résultant de sa force reconnue et de l'épreuve de son énergie*.

Cet acte d'extravagance n'est pas seulement fâcheux pour l'Angleterre et pour l'Europe. L'anéantissement de l'Angleterre pourrait être un malheur pour la France même. Il importe sans doute à notre honneur de repousser par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, une provocation injuste ; il importe à notre honneur de faire respecter des traités scellés de notre sceau et de notre sang ; il importe à tous nos intérêts de donner désormais des garanties aux spéculations lointaines de nos négocians ; il importe enfin à notre honneur et à nos intérêts de ne point laisser l'Angleterre maîtresse d'une forteresse inexpugnable, au milieu de la Méditerranée. D'après ces considérations, il faut sans doute marcher à la destruction de l'Angleterre, s'il est devenu impossible de garantir autrement et notre honneur national, et tous nos droits. Mais, en considérant sérieusement cette singulière alternative, il est possible de la regarder comme douloureuse ; car tout ne serait peut-être pas avantage pour nous, même dans le succès.

Il est facile de justifier, sur ce point, l'attitude qui a été

prise. Que le lecteur ne perde pas de vue qu'à l'époque de la déclaration de guerre, la France n'avait aucune espèce de marine ; qu'il considère qu'il nous eût fallu plus de dix ans pour la recomposer dans l'état d'énergie et avec le talent nécessaire pour combattre un ennemi consommé dans l'art et dans les moyens maritimes. Construire notre flottille actuelle, aller attaquer l'Angleterre sur son sol, n'a point été pour nous un parti de choix ; c'est une mesure de rigueur et de nécessité. Sous aucun rapport, sa majesté britannique n'a eu le droit de traiter de présomption, la seule défense qui nous ait été laissée. Il ne peut y avoir de présomption à aller attaquer un ennemi sur son sol ; c'est le droit commun de la guerre : la présomption est de se prétendre soi-même inattaquable ; la présomption est de se bouffir de colère à la seule idée qu'une armée française pourra parvenir jusqu'au sol de la Grande-Bretagne ; la présomption et l'ineptie est de traduire en présomption, une mesure de défense à laquelle nous sommes évidemment forcés.

Ce n'est pas sous ce seul point de vue, que nous avons à déplorer la manière dont se trouve engagée la contestation présente. L'attitude des partis en Angleterre ne laisse pas même d'espoir fondé pour une paix solide. De la manière dont M. Fox annonce son opposition, il paraît qu'il reprochera au ministère de n'avoir pas su maintenir la paix ; celle de M. Wyndham, au contraire, roulera sur le seul reproche de n'avoir pas su conduire la guerre. La majorité du peuple anglais est peut-être pour la paix ; celle des hommes d'état est dans un sens opposé. Dans cette position quelle espèce de paix solide peut-on faire avec un ministère que la paix d'Amiens a terni aux yeux de ses anciens amis, qu'une nouvelle paix ternirait peut-être encore davantage, et qu'on verrait probablement au bout de quelque mois ramené de nouveau malgré lui à des mesures hostiles ?

Dans cette situation, l'Europe attend avec des sentimens divers l'issue de la crise présente. On compte depuis quel-

que temps les jours, les heures, les instans. Faut-il en croire quelques indices tirés des paroles du chancelier de l'échiquier ? la grande affaire de l'intervention du continent est au moment de se dévoiler. Si autre chose que la colère et l'aveuglement ne présidait pas à toutes les mesures de la Grande-Bretagne, on pourrait croire qu'elle a mis quelque dignité à ne pas montrer trop de condescendance dans un temps où tout déclarait comme prochaine l'expédition de l'armée et de la flottille française. On pourrait croire qu'on n'a pas regardé comme entièrement achevés les préparatifs dont on est menacé ; et alors on aurait voulu se donner dans le bon temps envers la France, les honneurs de la bravade, en se proposant de se donner ensuite, envers les puissances médiatrices, les honneurs de la modération et de la condescendance ; ou bien on aura voulu obtenir de notre colère, quelque entreprise prématurée et précipitée, à l'effet de mieux développer ses moyens et d'affaiblir les notres. Mais en vérité, toute combinaison à cet égard est superflue ; la sagesse du parti de la paix est à Londres sans influence ; la colère du parti de la guerre ne lui laisse pas le pouvoir d'être habile ; tandis que la perplexité où se trouve toute l'administration, lui ôte le calme nécessaire à tout bon jugement.

Encore quelques jours, et le public, soit du côté de la France, soit du côté de l'Angleterre, saura à quoi s'en tenir, soit sur les ouvertures de paix, soit sur les préparatifs hostiles. Ce sont en attendant nos ennemis mêmes qui nous menacent d'une expédition. Ils paraissent s'être décidés à attaquer plus complètement et plus sérieusement qu'ils n'ont encore fait nos ports et nos flottilles. Ce sera fort heureux pour l'Angleterre si cette attaque a du succès ; car, si elle vient à échouer, il est possible que toute l'armée des volontaires, que M. Windham a si bien appelé *un dépôt de terreur panique*, ne se croie déjà vaincue. On rapporte qu'à la suite d'une guerre désastreuse, une armée ayant appris la nouvelle de la paix,

crut devoir envoyer quelques trompettes pour en prévenir l'armée ennemie : celle-ci prenant ces trompettes pour l'armée entière, se mit en fuite ; de manière qu'ils ne purent la joindre et remplir leur mission. Nous ne pouvons dire, si à la suite d'une expédition désastreuse de l'Angleterre contre un de nos ports, une seule barque française ne ferait pas le même effet sur toute l'Angleterre.

En tournant ses regards vers une autre scène, on est porté à observer certaines démarches de la Russie, ainsi que quelques dissensions de l'Empire.

Le départ de M. le comte de Marcoff, quoique depuis long-temps annoncé, aurait pu attirer l'attention dans les circonstances présentes, s'il n'avait été accompagné en même-temps des déclarations les plus pacifiques et les plus amicales ; la circonstance d'une nouvelle levée dans l'empire russe n'a pas laissé pourtant que d'être remarquée. La nouvelle que le Danemarck pourrait reprendre incessamment une attitude militaire dans le Holstein, a déjà fournir un trait de plus à ce tableau, auquel semblait encore ajouter le départ annoncé comme positif du général Hédouville notre envoyé à Pétersbourg. De tous ces traits, que de petites loupes politiques se sont hâtées de rassembler, dans le même foyer, ce qui concerne le départ du général Hédouville est dénué de fondement. C'est une de ces nouvelles de fabrique anglaise qui arrivent de Londres en Allemagne avec les autres ballots de marchandise britannique. Ce qu'on a débité du retour de l'armée danoise dans le Holstein, ne paraît pas plus sérieux. La levée annoncée de trente-six mille hommes dans les états russes, n'est sans doute que correspondante à des augmentations semblables qui ont été faites antérieurement dans l'Autriche et dans la Prusse.

Pour ce qui est des dissensions de l'Empire, nous ne savons encore rien de nouveau sur la grande question des votes virils. Il en est d'autres qui pourraient facilement s'élever sur des objets non moins importants. Sa sainteté

paraît n'avoir point approuvé les changemens, moins partiels que systématiques, que son altesse l'électeur de Bavière a jugé à-propos de faire dans diverses parties de l'ordre religieux de ses Etats. Ce n'est pas seulement la constitution religieuse qui reçoit, en Allemagne, des attaques ; la constitution politique a aussi ses alarmes. La conduite de sa majesté impériale et royale, relativement aux droits de la noblesse immédiate, nous paraît un parti aussi juste que sensé. Les petites choses sont quelquefois un grand soutien. Ce n'est pas vainement qu'on dépouille un arbre de toutes ses feuilles, ou son tronc de toutes les petites racines. Les petits droits, quand ils s'attachent à un grand édifice social, soit qu'ils en dérivent, soit qu'ils en fassent partie, importent souvent à sa conservation même,

---

## NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Constantinople que la Porte est entrée en arrangement avec les beys, et consent à leur reconnaître les droits dont ils jouissaient avant l'entrée des Français en Egypte. On écrit de Pétersbourg que l'empereur lève 36 mille hommes, qu'il sera pris deux hommes sur cinq cent paysans ; mais, que le cabinet est de plus en plus décidé à une attitude pacifique, et que le général Hédouville n'a pas eu un moment la pensée de quitter sa station. On écrit de Vienne que le numéraire y est extrêmement rare, que l'argent de convention y est appelé *argent de confusion*, que le cabinet intervient en faveur de l'ordre équestre, et que S. M. est décidée à le soutenir contre tout empiètement dans ses droits constitutionnels. On écrit de Munich que l'électeur a envoyé des troupes d'exécution dans plusieurs châteaux appartenans aux membres de l'ordre équestre, mais qu'un envoyé impérial a été chargé de faire, de la part de sa cour, de vives représentations à ce sujet. On écrit de Francfort que le pape n'est pas plus content des innovations religieuses de l'électeur de Bavière, que l'empereur de ses innovations politiques. On écrit de Suisse que plusieurs villages se plaignent amèrement de la dénomination de *patriotes*, en alléguant qu'ils sont et ont toujours été d'honnêtes gens.

*Londres, 22 novembre (30 brumaire.)*

Aujourd'hui S. M. s'est rendue, avec l'appareil ordinaire, à la chambre des pairs, où les communes ont été appelées. L'ouverture du parlement a été faite par un très-gracieux discours du trône. On s'attendait que le marquis de Sligo proposerait l'adresse dans la chambre des pairs, et qu'il serait appuyé par lord Gage. L'honorable M. Cropley-Ashley devait faire la motion de l'adresse dans la chambre des communes et être secondé par M. Bastard.

*Discours du roi au parlement.*

Mylords et messieurs,

« Depuis votre dernière assemblée en parlement, j'ai eu pour principal objet d'exécuter les mesures adoptées par votre sagesse pour la défense des Royaumes-Unis et pour continuer la guerre avec vigueur; j'ai été secondé dans ces préparatifs par les libres efforts de mes peuples et d'une manière qui a fortifié, s'il est possible, leurs droits à ma confiance et à mon affection. Ils m'ont prouvé que les mesures de l'ennemi n'ont servi qu'à exciter leur courage héréditaire et naturel, et que toute autre considération se perd dans la disposition générale à faire les efforts et les sacrifices que l'honneur et la sûreté du royaume exigent dans cette conjoncture importante et critique.

» Quoique ma principale attention se soit dirigée vers la sûreté intérieure, aucune occasion n'a été négligée d'agir contre les possessions étrangères de l'ennemi. Les îles de Sainte-Lucie, de Tabago et de Saint-Pierre et Miquelon (1); les établissemens de Démérari et d'Esséquibo, se sont soumis aux armes anglaises. Les officiers qui ont été employés dans ces expéditions, ont déployé le plus grand zèle et la plus grande promptitude, ainsi que les forces qui ont agi sous leur commandement par terre et par mer, et dont la conduite nous a assuré ces importantes acquisitions.

» En Irlande, les chefs et les agens subalternes d'une conspiration perfide et atroce, ont été traduits en justice, et

---

(1) Les îles de Sainte-Lucie, de Tabago et de Saint-Pierre et Miquelon appartiennent à celle des puissances belligérantes qui est maîtresse de la mer. Les éloges emphatiques que S. M. britannique donne au grand zèle et à la grande promptitude de ses officiers et des forces qui ont agi sous leur commandement, sont véritablement burlesques. Il y avait à Sainte-Lucie 150 hommes; à Tabago, 80; et à Saint-Pierre et Miquelon, un caporal et neuf hommes.

la tranquillité publique n'a pas éprouvé d'autres interruptions. J'espère que ceux de mes sujets égarés (2) qui ont manqué à leur allégeance, sont maintenant convaincus de leur erreur, et qu'ayant comparé les avantages qu'ils retirent de la protection d'une constitution libre, avec la condition de ces contrées qui sont maintenant sous la domination du gouvernement français (3), ils concourront cordialement et avec zèle, à résister, à repousser toutes les tentatives qui pourroient être faites contre la sûreté et l'indépendance de mes royaumes-unis. »

Messieurs de la chambre des communes,

« Ma confiance dans l'esprit public qui vous anime, m'assure que vous ferez les dispositions nécessaires pour le service de l'année ; les augmentations progressives du revenu ne peuvent manquer de vous encourager à persévérer dans le système qui a été adopté, d'acquitter les dépenses de l'année, avec la moindre augmentation possible de la dette publique, et avec les moindres charges permanentes de l'Etat. Je suis affligé du fardeau qui, dans les circonstances présentes, doit inévitablement peser sur mon peuple (4) ; mais

---

(2) On conçoit que S. M. britannique ne parle pas des affaires du Hanovre, et passe sous silence la suite que ses ministres s'étaient formellement engagés dans la chambre des communes à donner à la médiation de la Russie ; mais pourquoi manque-t-elle à cette prudente réserve relativement à l'Irlande, cet objet infortuné de l'intérêt et de la sollicitude de l'Europe entière ? Fallait-il insulter à cette malheureuse Hibernie, qui depuis tant de siècles voit renouveler sans cesse dans son sein les désastres de la Saint-Barthélemy. Ici, des ambitieux couverts de la pourpre romaine égorgèrent des protestans ; là, des ambitieux couverts de la pourpre anglicane égorgent des catholiques romains. Le code qui régit aujourd'hui l'Irlande est plus cruel, plus atroce que celui de Marat. Et chaque irlandais pourrait demander à S. M. britannique où sont les hommes égarés ? Ils se trouvent plutôt dans un gouvernement qui soutient son autorité despotique par le moyen des échafauds, que dans un peuple qui réclame la liberté de sa conscience, la faculté de posséder et les droits attachés à la dignité de l'homme.

(3) Ceci est véritablement étrange ! Que S. M. britannique cherche dans les quatre années qui viennent de s'écouler, et depuis lesquelles la révolution est finie en France, un fait à l'appui de son raisonnement ; qu'elle cite dans l'immense étendue de notre territoire, un pays où l'on ait torturé la liberté des consciences, élevé des échafauds, inventé des conspirations, pour faire tomber les hommes énergiques et effacer ainsi par le sang, ces craintes honteuses et ces justes remords qui accompagnent toujours un gouvernement tyrannique et violent. Votre domination sur l'Irlande est la même que celle de Carthage sur ses voisins : elle est dure et impitoyable.

(4) La guerre a déjà coûté plus de 500 millions au peuple anglais. En supposant qu'elle dure encore cinq à six ans, l'Angleterre aura

je suis persuadé qu'il le supportera avec les bons sentimens et le courage qui distingue éminemment son caractère, et dans la pleine conviction de l'importance indispensable de soutenir la dignité, et de pourvoir efficacement au salut de l'Empire. »

Milords et messieurs, .

« J'ai conclu une convention avec le roi de Suède, à l'effet de régler les différends qui se sont élevés au sujet de l'exécution de l'article XI du traité de 1662. J'ai ordonné qu'on vous présentât une copie de cette convention, et je suis persuadé que vous serez d'opinion que cet arrangement, en même temps qu'il maintient nos droits maritimes, est fondé sur les principes d'avantages réciproques, les mieux combinés pour le maintien et l'accroissement de la bonne intelligence qui existe heureusement entre les deux pays.

» Dans la poursuite de la contestation dans laquelle nous sommes engagés, mon objet a été et sera toujours de remplir comme il me convient, les grands devoirs dont je suis chargé : embarqué dans la même cause avec mon brave et loyal peuple, je suis fermement déterminé, si l'occasion s'en présente, à partager ses efforts et ses dangers pour la défense de notre constitution, de notre religion, de nos lois et de notre indépendance (5); c'est à l'activité et à la valeur

payé 3 ou 4 milliards de dépenses extraordinaires pour ce rocher de Malte, qui coûta aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem 200 millions pendant la durée de deux siècles.

(5) Est-ce bien le roi d'Angleterre, le chef d'une nation maîtresse des mers et souveraine de l'Inde qui tient ce langage? Quoi! nous sommes à peine au sixième mois depuis ce jour où la Discorde apparut à votre roi, épaissit sur ses yeux les ténèbres de l'intrigue et de la basse ambition, et lui montra les ports de France et de la Hollande remplis de flottes et d'armées qui méditaient l'invasion de l'Angleterre; depuis ce jour où votre prince encore abusé par ces perfides illusions, vint au milieu de vous, et dans son effroi convainquit l'Europe et la France de l'égarement de ses conseils, et déjà nous l'entendons parler de *marcher avec son peuple pour la défense de votre religion, de vos lois, de votre indépendance*. Qui vous a donc réduit à cette extrémité? Si vous aviez perdu les batailles de la Trébie, de Trasimène, de Cannes, tiendriez-vous un autre langage? Cependant la lutte est à peine commencée; vous n'avez essuyé aucun revers, même tout vous a prospéré! et l'alarme est dans vos villes, et vos conseils ont besoin de se rassurer à la voix d'un chef qui déclare qu'il veut périr en marchant à la tête de son peuple! Ceux qui lui dictent ces discours inconsidérés, ignorent-ils donc que Harold-le-Parjure se mit aussi à la tête de son peuple? Ignorent-ils que les prestiges de la naissance, les attributs du pouvoir souverain, le manteau de pourpre qui couvre les rois sont de fragiles boucliers dans ces momens où la mort se promenant à travers les rangs de l'une et de l'autre armée attend le coup.



de mes flottes et de mes armées ; c'est au zèle et au courage indomptables de mes fidèles sujets que je confie l'honneur de ma couronne , et tous les précieux intérêts qui dépendent de l'issue de cette importante contestation.

» Animé par ces sentimens , implorant humblement les bénédictions de la divine Providence , je prévois avec une ferme conviction que si l'ennemi , éludant la vigilance de mes flottes et de mes croisières , tentait d'exécuter ses menaces présomptueuses d'envahir nos côtes , le résultat sera pour lui la défaite , la confusion et le malheur (6) ; et pour

---

d'œil du génie et un mouvement inattendu pour choisir le parti qui doit lui fournir ces victimes. Le jour d'une bataille tous les hommes sont égaux. L'habitude des combats , la supériorité de la tactique et le sang froid du commandement font seuls les vainqueurs et les vaincus. Un roi qui , à 63 ans , se mettrait , pour la première fois , à la tête de ses troupes , serait , dans un jour de combat , un embarras de plus pour les siens , une nouvelle chance de succès pour ses ennemis.

Le roi d'Angleterre parle de l'honneur de sa couronne , du maintien de la constitution , de la religion , des lois , de l'indépendance. La jouissance de tous ces biens précieux n'était elle pas assurée par le traité d'Amiens ? On dirait , en lisant ce discours , que ce n'est pas l'ambassadeur d'Angleterre qui a eu la honteuse insolence de donner 36 heures pour se décider à la guerre , et qu'au contraire l'ambassadeur de France a exigé à Londres , que dans 36 heures on changeât la religion , on abolît la constitution , on déshonorât l'Angleterre. Votre religion , votre constitution , votre honneur , ne pouvaient-ils donc exister , sans l'*ult matum* de lord Witworth ? Qu'a donc de commun ce rocher de Malte et l'île de Lampedouse avec votre religion , vos lois et votre indépendance ?

Il n'appartient point à la prudence humaine de connaître ce que la Providence a arrêté dans sa profonde sagesse pour servir à la punition du pajure et au châtimement de ceux qui soufflent la division , provoquent la guerre , et pour les vains prétextes ou les secrètes raisons d'une ambition misérable , prodiguent sans ménagement le sang des hommes ; mais nous pouvons présager avec assurance , l'issue de cette importante contestation , et dire que vous n'aurez point Malte , que vous n'aurez point Lampedouse , et que vous signerez un traité moins avantageux que celui d'Amiens.

(6) *La défaite , la confusion et le malheur !* Si le roi d'Angleterre est si sûr de son fait , que n'ordonne-t-il à ses flottes , à ses croisières , de nous laisser , pendant quelques jours , un libre passage ? Nous verrions bientôt si le résultat serait pour les Français , *la défaite , la confusion et le malheur*. Toutes ces rodomontades sont indignes à la fois d'un grand peuple et d'un homme dans son bon sens. Le roi d'Angleterre eût-il remporté autant de victoires qu'Alexandre , Annibal , ou César , ce langage ne serait pas moins insensé. Les destins de la guerre et le sort des batailles tiennent à si peu de chose ! La fortune est si souvent inconstante et aveugle , qu'il faut être dépourvu de toute raison pour affirmer que l'armée française , qui jusqu'à ce jour n'a point passé pour lâche , ne trouverait sur le sol de la Grande-Bretagne que *défaite , confusion et malheur*.

nous, non-seulement la gloire de surmonter les difficultés actuelles et de repousser un danger immédiat, mais l'avan-

Quant aux *menaces présomptueuses* dont le roi d'Angleterre accuse ses ennemis, les ministres seraient embarrassés, sans doute, de les citer. Dans quel temps le premier consul, qui seul a la direction de toutes les dispositions militaires, a-t-il dit qu'il voulait envoyer une armée en Angleterre? Il a dit jusqu'à présent on campera au Texel, à Ostende, à Saint-Omer, à Brest, à Bayonne, et l'armée y a campé. Ne peut-on donc, lorsqu'on est en guerre, réunir des troupes dans des camps, sans exécuter des *menaces présomptueuses*?

Vous convenez que l'armée française peut pénétrer au sein de l'Angleterre; vous offrez, dans cette supposition, votre tête et votre bras à votre peuple pour sa défense, et vous assurez d'un ton prophétique que *le résultat sera pour l'armée française, la défaite, la confusion et le malheur. . . .* Soit. . . . mais qu'y gagnerez-vous? *L'avantage que nous en retirerons sera, dites-vous, la gloire de surmonter les difficultés actuelles*: il était bien plus simple de ne pas faire naître ces difficultés. — *De repousser un danger immédiat*: il était bien plus sûr de ne pas vous exposer à ce danger. — *D'établir la sûreté et l'indépendance du royaume sur la base de sa force reconnue*: mais le traité d'Amiens avait établi la sûreté et l'indépendance du royaume de la Grande-Bretagne. *Résultant de l'épreuve de ses ressources et de son énergie*: et qui doute que votre peuple qui règne sur les deux Mondes, ne soit riche, brave et plein d'énergie?

Certes, ces expressions, L'ÉPREUVE DE SES PROPRES RESSOURCES ET DE SON ÉNERGIE, doivent retentir dans toute l'Europe. Ainsi vous vous battez pour montrer que vous pouvez vous battre. Vous accablez vos peuples de contributions pour faire connaître que vous êtes riches. Vous produisez le malheur des générations actuelles pour constater cette énergie que personne n'avait envie de vous contester. L'Europe jugera si de pareils sentimens sont le résultat de la grandeur ou de la faiblesse de l'âme, de la sagesse ou de la folie.

Mais si nous admettons que d'après l'inconstance de la fortune et les vicissitudes de la guerre, l'armée française pût trouver au sein de la Grande-Bretagne *la défaite et le malheur*, admettez à votre tour qu'une armée de vétérans, dont chaque soldat a affronté la mort dans tant de batailles, et que conduisent des hommes à qui l'Europe accorde quelque estime, peut, soit par son courage, soit par ses manœuvres, porter au milieu de vous *le malheur, la confusion et la défaite*. Quel avantage en résultera pour la France? Ce ne sera pas *de surmonter les difficultés actuelles*, il n'en existe aucune pour elle; *de repousser un danger immédiat*, il n'est dans cette lutte aucun danger immédiat pour elle; *d'établir la sûreté et l'indépendance de l'Etat sur la base de sa force reconnue*, résultant de l'épreuve de ses propres ressources et de son énergie: sa sûreté, son indépendance, sa force, ses propres ressources et son énergie, sont comme l'éclat du soleil; il n'est besoin d'aucune épreuve pour les constater.

Le résultat serait pour elle, de vous arracher ce trident acquis par 50 années de bonheur, par les vertus de vos pères, et conservé par la duplicité de votre cabinet: de venger cette Hibernie infortunée, de la restituer aux nations et de faire luire sur cette terre arrosée de sang et de larmes des jours sereins et prospères. . . . ce serait. . . .

Enfin l'Europe attentive à la lecture de ce discours, sera frappée

tage solide et permanent d'établir la sûreté et l'indépendance du royaume sur la base de sa force reconnue, résultant de l'épreuve de ses propres ressources et de son énergie.

26 novembre.

M. Fox a demandé, dans la séance du 22, des éclaircissemens sur la médiation de la Russie, et l'état des négociations. Le chancelier de l'échiquier a répondu que la médiation de la Russie avait été acceptée; mais qu'il ne pouvait en révéler les termes. Sir Francis Burdett a dénoncé les volontaires, il les a taxés de concussion sur les paroisses. Dans la séance du 23, M. Windham a prédit comme prochaine la destruction de l'Angleterre: « Les ministres, a-t-il dit, ont signé l'arrêt de mort de notre pays, et ils vont terminer l'ouvrage qu'ils ont commencé ». On assure que notre gouvernement a refusé de traiter l'échange des troupes hanovriennes, et même qu'il ne veut entendre aucune proposition de cartel, que préalablement les prisonniers détenus à Paris n'aient été relâchés. On a remarqué qu'au dîner d'usage pour l'installation d'un nouveau lord maire, l'alderman Schaw ayant proposé la santé de M. Pitt, comme du plus grand et du plus vertueux des hommes, M. Shéridan a proposé celle de M. Fox, comme du plus sage et du plus grand homme d'Etat de la Grande-Bretagne. On ne doute plus qu'il ne s'opère un grand changement dans le ministère. M. Pybus, celui qui célébra, il y a quelques temps, Paul I<sup>er</sup>. dans un poëme épique, quitte la trésorerie, ainsi que M. Hiley Addington, frère du ministre. Le prince de Galles n'a point paru au parlement. M. Pitt est resté pareillement à la tête de sa légion dans les *cinq ports*. S. M., en qualité d'électeur d'Hanovre, vient de faire parvenir aux cours d'Allemagne ses réclamations relativement aux emprunts qui se font pour son électorat. Ce n'est pas le duc de Berry, mais un nommé Simon qui est mort en faisant des armes dans l'hôtel de ce prince. D'après une liste du collège de la guerre, le

---

d'un seul sentiment. Quoi! les ministres de la Grande-Bretagne sont assez ineptes pour mettre dans la bouche de leur roi, et pour proclamer dans un jour solennel que du sort d'une seule bataille dépendent les destinées de ce colosse qui pèse sur les deux mondes!

Si du sort d'une bataille avait dépendu celui d'un seul des nouveaux départemens acquis par la France, nous sommes assurés qu'elle eût fait la paix, qu'elle n'eût pas repoussé vos injustes prétentions, qu'elle eût cédé Malte. Cette conduite aurait été conforme aux devoirs imposés à tous les hommes, chefs ou ministres, dont les volontés influent sur le sort des nations.

nombre des volontaires , dans la Grande-Bretagne , s'élève à 335 mille 309 hommes , dont 31,600 de cavalerie , et 6207 d'artillerie. La flotte de lord Cornwallis a été forcée , par le mauvais temps , de quitter sa station devant Brest.

## P A R I S.

— Le sénateur Lucien Bonaparte doit aller en Allemagne : il a passé par Genève. On dit qu'il s'arrêtera quelque temps à Bonn. Le général Louis Bonaparte est à Compiègne à la tête de sa brigade. Madame Louis Bonaparte l'a accompagné. Le premier consul a été voir au Muséum la broderie où la reine Mathilde représenta l'expédition de Guillaume-le-Conquérant contre l'Angleterre. Il paraît qu'un météore lumineux devança cette expédition ; le premier consul a demandé à MM. Denon et Visconti , de combien de temps. Plusieurs Anglais établis à Bordeaux viennent d'être rayés de la liste des prisonniers. On vient de faire à la boulangerie de l'armée à Boulogne , 3 millions de rations de biscuit. Deux mille ouvriers travaillent sans relâche à élargir le port. On emménage des chevaux , des vivres , des munitions de guerre. On travaille avec la même activité aux baies de Vimereu et d'Ambleuse. Le rassemblement des bâtimens de transport continue. Le port d'Anvers commence à prendre , sous la direction de M. Malouet , commissaire général , une nouvelle face. Le département de Maine et Loire , en retard à cause des ravages qu'il a subis , vient de fournir paisiblement tous ses conscrits. Il n'est question que de la nouvelle place qui va être construite sur l'emplacement de la Bastille. Elle sera ornée du canal de l'Ourcq , et aura une grande magnificence. On fait , en même temps , au Luxembourg , des réparations qui feront , de la résidence du sénat , un des plus beaux palais de la France.

— Il est arrêté que le premier consul fera l'ouverture de chaque session du corps législatif. On mettra à cette cérémonie la plus grande solennité. Le corps législatif choisira trois candidats , parmi lesquels le premier consul nommera le président du corps législatif. Il choisira aussi douze candidats , parmi lesquels le premier consul nommera quatre quêteurs. Une garde d'honneur sera sous les ordres du président. Les messages du gouvernement lui seront remis. Il logera au palais du corps législatif , nommera tous les emplois qui y sont attachés. Le jour de l'ouverture de la session , la police du palais du corps législatif , appartiendra au gouverneur du palais du gouvernement et à la garde consulaire.

(N<sup>o</sup>. CXXIX.) 25 FRIMAIRE an 12.

( Samedi 17 Décembre 1803. )

# M E R C U R E D E F R A N C E. L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

T R A D U C T I O N

*De la 15<sup>e</sup>. ode du 2<sup>e</sup>. livre d'Horace*

*Jam pauca aratro jugera, etc.*

Nos immenses palais et nos vastes jardins  
Laisseront peu d'arpens au soc de la charrue ;  
Partout on voit creuser des étangs , des bassins ,  
Qui des lacs et des mers égalent l'étendue.  
Célibataire oisif , le platane orgueilleux  
A remplacé la vigne et son époux utile ;  
La douce violette et le myrte amoureux ,  
Tous les parfums de Flore ont embaumé les lieux  
Qu'ombrageaient les rameaux de l'olivier fertile.  
Des berceaux de lauriers , sous leur feuillage épais ,  
Du dieu de la lumière amortissent les traits.  
Oh ! que ces mœurs sont loin de la rudesse antique  
Du sévère Caton et des premiers Romains !  
On ne voyait jamais l'or briller dans leurs mains ;  
L'Etat seul était riche. Un fastueux portique ,  
Vers le Nord , par le luxe , habilement tourné ,  
N'ouvrait point au vent frais un accès magnifique ;  
Un siège de gazon n'était point dédaigné ,  
Ni le chaume grossier des toits les plus rustiques ;  
Mais la loi réservait les marbres précieux

O.

## 578 MERCURE DE FRANCE,

Pour servir d'ornement à nos places publiques,  
Aux murs de nos cités, aux temples de nos Dieux.

KÉRIVALANT.

### LE MÉTROMANE.

*Vir justus, probus, innocens timeo.*

MART. lib. 3, ep. 44.

MAUDIT rimeur, veux-tu savoir pourquoi  
A ton aspect chacun bat en retraite ?  
Pourquoi tout est désert autour de toi ?  
C'est que partout tu veux être poète.  
Il n'est travers, dans la société,  
A meilleur droit, des hommes redouté.  
Sur ses petits la tigresse alarimée,  
Du scorpion la queue envenimée,  
Causent bien moins et d'horreur et d'effroi.  
Et qui pourrait vivre un jour avec toi ?  
A tes écrits envain je me dérobe ;  
Tu me poursuis jusqu'à la garde-robe :  
Je cours au bain, tu m'y fais enrager ;  
Je veux m'asseoir, tu me fais déloger.  
On est servi, je vais me mettre à table,  
Tu m'étourdis d'un livre détestable :  
Je crois m'enfuir, tu me suis pas à pas ;  
Je veux dormir, tu ne le souffres pas.  
Juge à quel point tu te rends haïssable !  
De tes vertus quoique l'on fasse cas,  
Quoique tu sois honnête, irréprochable,  
Chacun t'évite et te craint comme un diable !

*Par le même.*

---

### ENIGME.

MESSIEURS les OEdipes du jour,  
Quoique sous deux sexes j'habite  
La ville aussi bien que la cour,

Je ne suis point hermaphrodite :

Il arrive assez fréquemment

Que, depuis un siècle existant ,

L'on me trouve encore en bas âge ;

Tandis qu'au contraire , en naissant ,

Je peux avoir , de fait constant ,

La soixantaine, et même davantage.

Dans mon entier je parais rarement :

Une seule moitié suffit communément ;

Cette moitié , messieurs , est toujours ma première ,

Et l'on ne voit jamais , sans elle , ma dernière.

Je suis un chevalier , sans cœur ;

Sans ame , un héros intrépide ;

Sans génie , un Voltaire , et sans force un Alcide.

Pour en venir à ma valeur ,

Vous allez en avoir une idée assez nette ;

L'on me donne pour rien , et je coûte fort cher.

On m'expose en public , on me tient en cachette :

Je dénote un bourgeois , j'annonce un duc et pair ,

Je figure en princesse , et me montre en soubrette ;

Sans avoir jamais fait d'enfant ,

Je suis un père de famille.

Tantôt simple et sans ornement ,

Tantôt autour de moi l'or brille.

J'imprime divers sentimens :

Ici l'on me respecte , et plus loin on m'adore ;

Celui-ci me caresse et celle-là m'abhorre.

Par mon aspect , l'un cherche à calmer ses tourmens ,

L'autre les sentira renaître.

Je parle aux yeux : la vérité

Me trahit et me fait connaître.

Je dois tout mon mérite à la fidélité.

Je suis fixe , immobile et souvent en voyage ,

Sur mer , sur terre , en voiture , à cheval.

## 580 MERCURE DE FRANCE,

Ah! voilà, dira-t-on, un être original!

Eh! point du tout, messieurs, vous l'êtes davantage,

Vous qui me faites faire..... Chut!

Avec mon maudit bavardage,

Je crains d'avoir manqué mon but.

PON..... SIM.. de Reims.

---

### LOGOGRIPE.

J'AI cinq pieds, cher lecteur, et mon rôle, ici bas,

Est de porter au loin la céleste vengeance,

D'ébranler l'univers, d'abattre, avec fracas,

Des mortels effrayés l'annuelle espérance.

En saisissant mon chef ne crois pas me calmer,

Je change de nature et suis bien plus à craindre;

Tu périras si je te puis atteindre:

A ma sombre fureur rien ne peut t'arracher.

Enfin, d'un second chef tu peux bien me priver,

Mais à l'aide du temps, par une loi commune,

Quel que soit ici bas ton rang ou ta fortune,

Au ténébreux séjour je saurai t'amener.

---

### CHARADE.

L'ÉLÉMENT qui produit mon premier, est la terre:

L'air est l'agent de mon dernier;

Et pour aller au feu l'on sait que mon entier

Malgré lui quitte l'eau, son séjour ordinaire.

PON..... SIM.. de Reims.

---

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la  
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Sommeil*.

Celui du Logogriphe est *Mariage* où l'on trouve *rage*,  
*rame*, *game*, *magie*, *mage*, *air*, *nîre*, *ame*, *mer*,  
*aire*, *Marie*, *mai*, *ami*, *mie*, *maître*, *arme*, *ra-*  
*mage*, *image*, *rime*.

Le mot de la Charade est *Biscuit*.



*L'ÉNEIDE, traduit en vers français, par J. Delille; avec des remarques sur les principales beautés du texte.*

« La traduction de l'Énéide, dit M. Delille dans sa préface, m'a été inspirée, non-seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnaissance pour Virgile. J'ai dû à ses Géorgiques les premiers encouragemens que j'ai reçus dans la carrière poétique, et dès-lors je lui ai voué une espèce de culte. Ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise. »

Nous n'avons point la prétention de devancer les jugemens du public; nous savons que le nom de M. Delille vaut mieux que nos éloges; et les suffrages illustres dont sa traduction est précédée, la dispensent aisément du nôtre: aussi nous exprimerons moins ici notre opinion que celle des littérateurs qui ont suivi l'interprète de Virgile au Collège de France, et qui ont entendu plusieurs livres de sa traduction de l'Énéide dans les séances publiques de l'Académie Française. Le grand Frédéric disait que la traduction des Géorgiques était l'ouvrage le plus original qui eût paru de son temps. Cet éloge est aussi vrai qu'ingénieux; et ceux qui connaissent la traduction de l'Énéide n'ont pas craint d'en faire l'application à ce nouvel ouvrage de M. Delille.

Formé, comme il le dit lui-même, à l'école de Virgile, après avoir chanté, comme son maître, le bonheur et les travaux des champs, il a su s'élever avec lui au ton de la poésie épique. Il se présentait un grand nombre de difficultés dans cette entreprise; il les a heureusement surmontées,

autant par son génie que par le sentiment religieux qu'il a voué à son modèle. Grâce à son talent, Virgile se trouve en quelque sorte naturalisé Français. L'ouvrage que nous annonçons n'est pas seulement une traduction, c'est une conquête faite au profit de notre littérature; et nous ne sommes pas moins redevables à celui qui a fait passer l'Énéide dans notre langue, qu'à ceux qui ont apporté parmi nous les monumens le plus précieux de la Grèce et de l'ancienne Rome.

Nous ne ferons point ici l'analyse du travail de M. Delille; il a suivi son modèle, et la marche de l'Énéide est connue de tout le monde. Nous nous arrêterons d'abord au second livre: c'est la dernière des catastrophes d'un des plus grands empires de l'Asie; ce sont les derniers momens du meilleur et du plus puissant des rois; c'est le plus beau des sujets, dit le traducteur, traité par le plus grand des poètes. Les scènes tour à tour pathétiques et terribles qui ont accompagné la destruction de Troie, sont rendues avec une grande vérité dans la traduction de M. Delille. On pourrait multiplier les citations; nous nous contenterons de quelques vers. Lorsque Priam a succombé, et qu'Ilium est livré aux flammes, Vénus apparaît à Énée; et, levant le voile qui couvre ses yeux, elle lui montre les dieux travaillant eux-mêmes à la destruction de Troie:

- « Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
- » De ces brûlantes tours les masses renversées,
- » Cette poudre, ces feux ondoyans dans les airs?
- » Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
- » De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
- » A leur base profonde arrache nos murailles,
- » Et dans ses fondemens déracine Ilium.
- » Ici tonne en fureur l'implacable Junon:
- » Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
- » Appeler ses soldats? Vois-tu de ses cohortes

» L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours ?  
 » Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,  
 » Regarde : c'est Pallas, dont la main homicide  
 » Agite dans les airs l'étiincelante égide ;  
 » Jupiter même, aux Grecs soufifle un feu belliqueux ,  
 » Excite les mortels, et soulève les dieux.  
 » Fuis, calme un vain courroux; fuis, c'en est fait; ta mère  
 » Va protéger tes pas, et te rendre à ton père. »

Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.

Alors, le voile tombe; alors, de toutes parts,  
 Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante;  
 J'entends tonner les coups de leur main foudroyante;  
 Tout tombe : je crois voir de son faite orgueilleux  
 Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.

Ainsi contre un vieux pin, qui du haut des montagnes  
 Dominait fièrement sur les humbles campagnes,

Lorsque des bûcherons, réunissant leurs bras,  
 De son tronc ébranlé font voler les éclats,

L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,  
 Menace au loin les monts de sa chute pesante;

Attaqué, mutilé, déchiré lentement,  
 Enfin, dans un dernier et long gémissement,

Il épuise sa vie, il tombe, et les collines

Retentissent du poids de ses vastes ruines :

Ainsi tombe Ilion !.....

Nous aurions pu citer d'autres passages aussi  
 bien rendus; mais nous avons préféré celui-ci,  
 parce qu'il nous fournit l'occasion de rapporter  
 une anecdote piquante. C'est M. Delille qui la ra-  
 conte lui-même dans ses notes : « J'étais à Ferney,  
 » dit-il, en 1776; M. de Voltaire me pressa beau-  
 » coup de lui lire de suite ma traduction du  
 » deuxième et du quatrième livre de l'Enéide : ce  
 » que je fis. Sa critique épargna les deux ou trois  
 » premières comparaisons qui se trouvent dans le  
 » récit d'Enée; mais, lorsqu'arriva celle où ce  
 » héros compare la superbe Troie tombant du  
 » faite des grandeurs, à la chute d'un arbre antique  
 » attaqué par les coups redoublés des bûcherons,  
 » succombant enfin, et couvrant la montagne de  
 » sa ruine immense, il m'arrêta, et me dit avec

» humeur : Mais, monsieur, est-il convenable  
 » qu'Enée emploie dans son récit des comparaisons  
 » qui ne conviennent que dans la bouche du  
 » poète ? Je lui répondis qu'Enée étoit né dans  
 » l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui  
 » est figuré, les allégories et les comparaisons ;  
 » j'ajoutai : Un de nos plus grands poètes a fait  
 » dire à Henri IV, en parlant de la mort de  
 » Joyeuse :

Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore  
 Des baisers du Zéphire et des pleurs de l'Aurore,  
 Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps  
 Sous le tranchant du fer et sous l'effort des vents.

» Un sourire un peu embarrassé fut la réponse  
 » de M. de Voltaire. » — Malgré ce jugement,  
 le morceau que nous venons de citer est admirable  
 dans Virgile ; mais il était peut-être moins difficile  
 à traduire que plusieurs autres passages de l'E-  
 néide. Notre langue a des ressources pour peindre  
 les grandes choses ; elle en a moins pour les détails,  
 et sur-tout pour la peinture de certains usages an-  
 ciens qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Cette  
 difficulté n'a point embarrassé M. Delille ; et c'est  
 sur-tout dans la traduction du cinquième livre,  
 qu'il a montré toute l'étendue de son talent. Après  
 avoir fait le tableau le plus pompeux des malheurs  
 de Troie, et la peinture la plus pathétique des  
 amours de Didon, il trouve encore, à l'exemple  
 de Virgile, des moyens d'intéresser vivement le  
 lecteur dans la description des jeux qu'Enée fait  
 célébrer au tombeau d'Anchise. On en jugera par  
 le morceau suivant ; c'est le combat d'Entelle et  
 de Darès :

Alors, montrant (Entelle) tout nus et tout prêts aux combats  
 Son corps, ses reins nerveux, ses redoutables bras,  
 Et sa large poitrine, où ressort chaque veine,  
 Seul il avance, et seul semble remplir l'arène.  
 Puis le héros troyen prend deux cestes égaux ;  
 Lui-même il les enlance aux bras des deux rivaux

Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse.  
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse ;  
Tous deux, les bras levés, d'un air audacieux ,  
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.  
Soudain commence entr'eux la lutte meurtrière.  
Leur tête loin des coups se rejette en arrière ;  
L'un, jeune, ardent, léger, frappe et pare à la fois :  
Entelle, plus pesant, se défend par son poids ;  
Mais ses genoux tremblans le portent avec peine ;  
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleine :  
Mille coups, à la fois hâtés ou suspendus,  
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.  
Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent ;  
Sur leurs robustes seins tantôt s'apesantissent ;  
L'infatigable main erre de tous côtés ,  
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,  
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie ;  
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie.  
Entelle, courageux avec tranquillité ,  
Oppose à son rival son immobilité ;  
Et, par un tour adroit, par un coup d'œil habile,  
Brave, trompe ou prévient sa menace inutile.  
Tel qu'un fier assaillant, contre un antique fort  
Qui sur le haut des monts brave son vain effort ,  
Ou contre une cité, théâtre d'un long siège ,  
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piège ,  
Autour de ses remparts, va, vient, et sans succès  
Tente dans son enceinte un périlleux accès :  
Tel, autour du viellard défendu par sa masse ,  
Darès joignant la ruse, et la force, et l'audace ,  
Tourne, attaque en tous sens, frappe de tous côtés.

Entelle résistant aux coups précipités ,  
Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite ;  
Darès l'a vu venir, se détourne, et l'évite :  
Entelle frappant l'air de son effort perdu ,  
Tombe de tout son poids sur la terre étendu :  
Tel, aux sommets glacés que l'aquilon tourmente ,  
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Erymanthe.  
Troyens, Siciliens, par mille cris divers  
De joie et de regrets, frappent soudain les airs.  
Aceste le premier accourt ; et sa tendresse  
Dans son vieux compagnon plaint sa propre faiblesse.  
Le héros se relève ; et la honte, et l'honneur ,  
La confiante audace, aiguillonnent son cœur.

Son courage s'irrite encor par sa colère.  
 Il s'élance, il poursuit son superbe adversaire ;  
 Et tantôt tour à tour , et tantôt à la fois ,  
 Les deux cestes ligüés l'accablent de leur poids :  
 Moins prompte , moins pressée , et moins tumultueuse ,  
 Sur nos toits retentit la grêle impétueuse.  
 La main suit l'autre main , les coups suivent les coups ,  
 Point de paix , point de trêve à son bouillant courroux ;  
 Il le chasse d'un bras , de l'autre le ramène ,  
 Et Darès , en tournant parcourt toute l'arène.

La description de ce combat et de ceux qui le précèdent est d'une grande supériorité ; et les gens de lettres qui , comme Montaigne , préfèrent ce livre à tous les autres , porteront sans doute le même jugement de la traduction. On y reconnaît toute la force et la vivacité , on peut y suivre tous les mouvemens du style de Virgile. Les détails du combat trop vulgaire du pugilat , sont relevés par l'énergie et la richesse des expressions. Le traducteur semble se placer à côté de son modèle ; il le suit pas à pas ; il triomphe comme lui de tous les obstacles ; et ce combat d'Entelle et de Darès finit par donner l'idée d'une lutte bien plus intéressante , celle de deux grands poètes qui traitent le même sujet , qui déploient toute la force de leur génie , toutes les ressources de leur langue , et se retirent du combat avec un égal avantage.

Nous voudrions pouvoir rapporter quelques vers des amours de Didon , et suivre le traducteur dans la description de l'Elysée et du Tartare ; mais il faudrait citer à chaque page , et l'espace nous manque. L'impatience publique ne tardera pas d'ailleurs à être satisfaite (\*). Nous passerons aux

---

(\*) Cet ouvrage , commencé et annoncé depuis plus de trente ans , paraîtra enfin le 1<sup>er</sup>. mars 1804 ( 10 ventose an XII ) , dans tous les formats , en latin et en français , chez *Ciguët et Michaud* , imprimeurs-libraires , rue des Bons-Enfans , n<sup>o</sup>. 6 ; et chez *le Normant* , imprimeur-libraire , rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n<sup>o</sup>. 42 ,

six dernier livres : l'auteur les a traduits à Saint-Diez, il y a dix ans. Tandis que la discorde agitait partout ses flambeaux, tranquille dans une retraite au pied des Vosges, M. Dellille se consolait de ses malheurs avec Virgile, auquel il ressemble autant par son caractère et par son génie que par les temps où ils ont vécu. Quelques critiques célèbres avaient attaqué les derniers livres de l'Enéide ; M. Dellille leur a répondu dans sa préface : il leura mieux répondu encore par sa traduction, où il a conservé les beautés de l'auteur latin.—Nous ferons une dernière citation ; elle est tirée de l'épisode de Cacus :

. . . . . Aussitôt dans son (d'Hercule) cœur  
 Un fiel noir et brûlant allume sa fureur ;  
 Il s'élance, il saisit sa robuste massue ,  
 Part ; de l'autre perfide il court chercher l'issue.  
 Alors, les yeux troublés, sans haleine, sans voix ,  
 L'affreux Cacus trembla pour la première fois :  
 Plus prompt que les éclairs, vers ses roches fidelles  
 Il court, volé ; à ses pieds la peur donne des ailes ;  
 Il fait tomber ce roc que, d'une adroite main ,  
 A des chaînes de fer à suspendu Vulcain ;  
 S'enferme, oppose au dieu cette vaine défense.  
 Hercule est accouru, respirant la vengeance :  
 Pour chercher un accès, il court de tous côtés ;  
 Trois fois autour du mont, à pas précipités ,  
 Il tourne, va, revient, tout écumant de rage ;  
 Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage ,  
 Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer ;  
 Trois fois dans le vallon revient se reposer.  
 Sur le dos hérissé de cet antre sauvage ,  
 Un roc, séjour chéri des oiseaux de carnage ,  
 En pyramide aiguë alongé vers les cieux ,  
 Cachait dans le nuage un front audacieux :  
 Ce rocher, à sa gauche incliné vers la plage ,  
 De son sommet pendant menaçait le rivage.  
 Hercule, sur la droite appuyant tout son corps ,  
 Du roc, qu'il déracine avec de longs efforts ,  
 Pousse l'énorme poids ; il tombe, il roule, il tonne ;  
 La caverne en mugit, l'air au loin en résonne ,  
 Le sol croule, des eaux le bord est emporté ,  
 Et le fleuve écumant recule épouvanté.

## 588 MERCURE DE FRANCE,

Alors, ce fut alors que l'autre impitoyable  
 Jusqu'au fond laissa voir, sous sa voûte effroyable,  
 Ce palais de la mort, ce séjour de terreur,  
 Et de ses noirs cachots la ténébreuse horreur.  
 Tel, si d'un choc soudain l'horrible violence  
 Du globe tout à coup rompaît la voûte immense,  
 Et dans ses profondeurs découvrait à nos yeux  
 Le Styx craint des mortels, abhorré par les dieux,  
 De ce royaume affreux, désolé, lamentable,  
 L'œil verrait jusqu'au fond l'abîme épouvantable;  
 Et, d'ans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,  
 Le jour éblouirait les morts étonnés:  
 Tel, effrayé du jour qui malgré lui l'éclaire,  
 Le monstre en vain s'agite et rugit de colère.  
 De la cime du mont Alcide le combat;  
 Tantôt d'un roc brisé lui lance un large éclat;  
 Et tantôt, à deux mains, d'un arbre entier l'accable.  
 Alors le monstre, en proie à son bras implacable,  
 Se ressouvient du dieu qui lui donna le jour:  
 De son gosier brûlant, dans son hideux séjour,  
 Il vomit des torrens de flamme et de fumée,  
 Assemble autour de lui cette nue enflammée,  
 Et dans ses noirs cachots, images des enfers,  
 A cette affreuse nuit mêle d'affreux éclairs.  
 Alcide furieux ne contient plus sa rage;  
 Il s'élance, il se jette au plus fort du nuage,  
 Aux lieux où la vapeur, sortant à gros bouillons,  
 Roule à flots plus épais ses plus noirs tourbillons.  
 En vain l'affreux Cacus lance ses feux dans l'ombre;  
 A travers l'incendie, à travers la nuit sombre,  
 Il le prend, il l'étreint entre ses bras nerveux;  
 Et de leur creux profond faisant jaillir ses yeux,  
 Du monstre à qui la voix, la lumière est ravie,  
 Arrête dans sa gorge et le sang et la vie.

Soudain du seuil fatal le roc tombe arraché:  
 On entre, et du repaire où le monstre est caché  
 On contemple, on parcourt la voûte ténébreuse:  
 L'œil plonge avec effroi dans la caverne affreuse;  
 Et le jour indigné, pénétrant dans son sein,  
 Du parjure Cacus révèle le larcin.  
 On traîne par les pieds le cadavre difforme;  
 L'œil ne peut se lasser de voir ce monstre énorme,  
 Son sein velu, ses yeux farouches et mourans,  
 Son front pâle, et ces feux dans sa gorge expirans.

.....



Le style de Virgile avoit été jugé inimitable dans sa propre langue, et nous devions désespérer de pouvoir l'imiter dans la nôtre. Voltaire pensait qu'il étoit impossible de traduire les poètes, et sur-tout Virgile. « Chercher le génie d'un poète dans une traduction, disait-il, c'est vouloir trouver le coloris d'un tableau dans une estampe. » Voltaire avoit raison pour les traductions en prose. On a long-temps agité la question de savoir si on pouvoit se dispenser de traduire les poètes en vers. Tant que nous n'avons point eu de bonne traduction poétique, la question étoit restée indécise ; mais M. Delille vient de la décider.

Sa traduction contient environ treize mille vers ; l'original n'en contient à peu près que dix mille. Le traducteur a dû se permettre quelques extensions du texte, pour expliquer certains détails historiques ; mais il a le plus souvent évité les paraphrases. Il écrivoit un jour à M. Turgot, que sa traduction auroit près de deux mille vers de plus que l'Énéide latine. « En ce cas, lui répondit le ministre, vous serez plus concis que l'original. » Cette réponse sera vraie pour tous ceux qui n'ignorent point qu'indépendamment de ce que les vers latins sont plus longs que les vers français de quelques syllabes, nous avons les articles et beaucoup d'autres mots indispensables que n'employaient pas les Latins ; et que beaucoup de choses, qui pouvaient être sous-entendues dans la langue des Romains, ne peuvent l'être dans la nôtre. La traduction de M. Delille est aussi exacte ; pour le sens, que toutes les traductions en prose. Plein d'un respect religieux pour son modèle, il n'a jamais rien ôté à Virgile, parce que Virgile ne dit jamais rien de trop ; et il a rarement ajouté, parce que Virgile dit toujours tout ce qu'il faut dire. Il a fidèlement conservé toutes ses pensées, toutes ses images, et il a souvent fait passer dans notre langue la pompe et l'harmonie imitative de la poésie latine.

On peut dire que Virgile, jusqu'à présent, avait été plutôt calomnié que traduit; et ceux qui ne connoissaient l'Énéide que d'après quelques versions françaises, étaient fondés à croire que Bavius et Mœvius pouvaient bien avoir eu raison. M. Delille a vengé à la fois notre langue qu'on accusait de stérilité, et Virgile outragé par ses traducteurs.

M. Delille a ajouté à sa traduction des remarques sur le plan et le style de l'Énéide. L'honneur de juger Virgile appartenait sans doute à celui qui l'a si heureusement traduit. Il ne l'a jugé, comme l'ont fait les commentateurs, ni en géographe, ni en historien, ni en grammairien, ni en antiquaire; il l'a jugé en homme de goût : toutes ses remarques sont des observations purement littéraires; elles forment en quelque sorte un cours de littérature; on peut les considérer comme la poésie de Virgile, et elles contribueront sans doute à faire assigner à la traduction de l'Énéide une place distinguée parmi nos livres classiques.

### *La jeune Pénitente, Nouvelle (1).*

Sous le règne du roi Jean, le jeune et vaillant Henri de Clermont, revenant d'un grand voyage, traversoit la Bretagne, suivi seulement d'un écuyer. Il était parent du malheureux Robert de Clermont, favori du Dauphin, et qui depuis, victime de la fureur des factieux, fut assassiné dans les bras de son prince.

Un soir le jeune chevalier s'étant mépris de route, s'égarait de manière à ne pouvoir plus retrouver son chemin : Une nuit très-obscuré, et la pluie qui survint, le

(1) Une anecdote sans détails, rapportée dans un des contes de la reine de Navarre, a donné l'idée de cette Nouvelle.

forcèrent à s'arrêter entre Josselin et Ploërmel, lieu fameux par *le combat des Trente* qui s'y était donné quelques années auparavant, et dans lequel les Français remportèrent, sur les Anglais, une éclatante victoire. Les voyageurs se trouvaient dans un extrême embarras, lorsqu'ils entendirent les aboiemens redoublés de plusieurs chiens, ce qui leur fit connaître qu'ils étaient près d'une habitation. Ils tournèrent leurs pas de ce côté, bientôt ils aperçurent des lumières, et ils arrivèrent auprès d'un vieux château. Le premier pont levis en était levé, ils sonnèrent, et des domestiques accoururent; le jeune chevalier se nomma, et demanda l'hospitalité pour cette nuit. On le fit attendre un demi-quart d'heure pour aller prendre les ordres du maître de la maison: le nom illustre de Clermont assurait à Henri une réception honorable; en effet, les domestiques revinrent, d'un air empressé, avec des lanternes, et introduisirent le jeune chevalier. Ce dernier les questionnant sur le possesseur du château, apprit avec joie que cette terre appartenait au seigneur de Beaumanoir, qu'il n'avait jamais vu, mais qu'il connaissait de réputation. Beaumanoir, au combat des Trente, avait été le chef des Français et vainqueur du redoutable Brembo; il s'était encore signalé par beaucoup d'autres exploits. Henri, en traversant deux vastes cours, vit un mouvement extraordinaire dans la maison, un nombre prodigieux de pages, d'écuyers, de valets et de chevaux remplissait les cours. Henri demandant à ses conducteurs, si le seigneur de Beaumanoir devait donner un tournoi; oh non, lui répondit-on, il s'agit d'une fête bien autrement belle qu'un tournoi, une fête qui nous rendra tous si heureux!... — Qu'est-ce donc? — Il faudrait plus de deux heures pour expliquer cela. — Mais enfin, un mot... — Dispensez-nous, seigneur, de vous en dire davantage. La fête sera superbe;... cependant la

cause en est si triste ! . . . Aucun de nous ne pourrait sans pleurer vous faire un pareil détail ; . . . mais demain tous les domestiques du château , et les villageois , et les seigneurs des environs seront si contents ! . . . Il y aura une illumination , un bal champêtre , ô nous danserons de bon cœur ! . . . — La fête sans doute finira par quelques joutes ? — Point du tout , rien n'y doit rappeler l'idée des combats . . . Cette idée-là gâterait tout. Henri , malgré sa vive curiosité , ne put questionner davantage : il entra dans le château. Après avoir traversé plusieurs pièces , il se trouva dans un grand salon rempli de monde , et d'hommes seulement ; le seigneur de Beaumanoir s'avança vers lui , son accueil fut poli , mais grave et sérieux. Beaumanoir était un homme de quarante-cinq ans , d'une taille presque gigantesque , quoiqu'elle fût bien proportionnée ; il avait des manières hautaines , une physionomie dure et sombre , il était froid et silencieux. Henri remarqua sur tous les visages une expression mélancolique qui le frappa. D'ailleurs , chacun avait un air mystérieux , on se taisait , ou l'on se parlait à l'oreille. Dans cette nombreuse compagnie , Henri tout-à-coup reconnut avec plaisir un chevalier de sa connaissance , le brave Montauban. Il s'approcha de lui , et il allait le questionner , lorsqu'on vint avertir que le souper était servi. Henri ne put se placer à table auprès de Montauban , comme il le désirait , parce que Beaumanoir , appelant Henri , le fit asseoir à côté de lui. Les quarante chevaliers qui composaient l'assemblée , se mirent à table. Henri observa avec étonnement que la table , d'une immense longueur , était beaucoup plus grande qu'il ne fallait : le plus large côté qui se trouvait en face de Beaumanoir , était entièrement vide. Cependant au milieu de ce côté , vis-à-vis Beaumanoir , était posé un couvert . . . et devant ce couvert , une grande coupe qui attira toute l'attention du jeune voyageur.

Cette

Cette coupe avait la forme d'une urne funéraire ; elle était d'une terre brunâtre , montée sur un pied de vermeil ; elle avait à l'extrémité de son bord une anse dorée portée par une tête de mort en ivoire et en relief ; au-dessous de ce lugubre ornement , était écrit sur la coupe , en grosses lettres d'or , ce nom : *Adelmar*.

Henri cherchait vainement à pénétrer ce mystère , lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Il leva les yeux et il resta immobile de surprise à l'aspect de l'objet qui s'offrit à ses regards. C'était une femme en deuil , qui s'avancait lentement ; un grand voile de crêpe noir cachait entièrement son visage ; elle s'approcha de la table , du côté vide , en face de Beaumanoir , ensuite elle mit un genou en terre et resta un instant dans cette attitude ; un silence profond régnait dans la salle.... Enfin Beaumanoir prenant la parole : Valérie , dit-il d'un ton solennel , levez-vous , et ôtez votre voile. A cet ordre , Valérie laissa échapper un gémissement sourd , mais si plaintif , que le jeune Clermont ne put s'empêcher de tressaillir. Valérie jette son voile en arrière , et découvre un visage charmant , une beauté ravissante , que la jeunesse , la pâleur et l'expression la plus douloureuse rendaient aussi touchante qu'elle était régulière. Mettez-vous à table , et qu'on lui donne son siège , poursuivit Beaumanoir. Ce *siège* était un tabouret de bois , semblable à la sellette d'un criminel.... La triste Valérie , les yeux toujours baissés , s'assied devant le couvert réservé pour elle , la coupe fatale se trouvait près d'elle à sa droite.... Valérie déploya sa serviette , mais elle ne mangea point. Et alors Beaumanoir paraissant ne plus s'occuper d'elle , affecta de parler à ses convives de choses indifférentes. Mais après le premier service , Valérie , dit-il d'une voix sépulcrale , *il faut boire....* Ces paroles firent frémir Valérie. *Il faut boire* , répéta Beaumanoir d'un ton terrible ; en même temps il se sou-

leva et remplit la coupe, que Valérie prit d'une main tremblante; elle la porta à sa bouche en frissonnant.... On vit ses longues paupières noires s'humecter des pleurs qui bientôt se mêlèrent à son breuvage..... Quand le souper fut fini, Valérie se leva, s'inclina profondément, et fit quelques pas pour s'en aller. Arrêtez, Valérie, dit Beaumanoir, et retournez-vous. Valérie obéit. Beaumanoir étendit le bras, et avec une action emphatique, saisissant la coupe funèbre, il s'éloigna, la jeta avec force sur le pavé, la brisa en mille pièces en s'écriant avec une voix de tonnerre: *Périssse à jamais son souvenir!*.... Valérie fondit en larmes, tous les chevaliers, et même les domestiques applaudirent avec transport; Valérie se couvrit de son voile et disparut. Henri, confondu de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, brûlait du désir de se trouver seul avec Montauban, afin de l'interroger. La fatigue du voyage lui servit de prétexte pour se retirer sur-le-champ. Beaumanoir l'invita à rester le lendemain, Henri y consentit et sortit avec Montauban. Lorsque Henri fut dans sa chambre, tête-à-tête avec Montauban, ce dernier prévenant ses questions: Je vois, lui dit-il, qu'avant cette époque vous n'êtes jamais venu dans cette province, et que depuis que vous y voyagez, vous n'avez séjourné nulle part, puisque vous ignorez la tragique histoire de la belle et malheureuse Valérie. Oui, répondit Henri, j'ai toujours vécu très-loin de ce pays, et je ne connaissais le nom de l'étrange seigneur de Beaumanoir, que par le combat des Trente. Je n'ignore pas non plus, mon cher Montauban, que vous futes aussi l'un des héros de cette fameuse journée; et, comme je ne vous ai pas revu depuis... Dans cette même journée, interrompit Montauban, je soutins un second combat, moins célèbre, mais non moins périlleux..... et personne, mieux que moi, ne peut satisfaire votre curiosité. Etabli depuis quatre ans dans cette

province, je suis uni à la parente et à l'amie intime de l'infortunée Valérie, et j'ai été l'un des défenseurs de cette victime de la plus bizarre cruauté. Cette intéressante Valérie, reprit Henri, n'est-elle pas la fille du terrible Beaumanoir ? Hélas ! elle est sa femme, répondit Montauban. Sans doute elle fut coupable, mais vous allez juger si elle a expié sa faute. A ces mots, Montauban s'assit à côté de Henri, et après s'être recueilli un moment, il reprit la parole et fit le récit qu'on va lire :

Le seigneur de Beaumanoir n'est pas né sans vertus et sans générosité ; mais un orgueil monstrueux a corrompu toutes ses qualités naturelles, en desséchant son ame, en le rendant vindicatif, implacable, et en lui donnant toute l'impitoyable dureté que peut produire l'égoïsme. Il n'emploie la force de son ame qu'à déguiser ses premiers mouvemens et non à les réprimer. Nul homme n'est capable d'une dissimulation aussi perfide, quand il la croit nécessaire à ses desseins ; tout ce qui a de l'éclat ou de la singularité lui plaît, mais il n'a jamais eu l'idée de la véritable gloire, il a plutôt le goût que le sentiment de la grandeur ; le crime même peut avoir à ses yeux quelque chose d'héroïque, s'il est accompagné de circonstances extraordinaires et frappantes. Il joint à ce caractère l'esprit le plus faux, et une grande prétention à l'originalité ; c'est sur-tout par système qu'il est inhumain et bizarre ; il n'a montré tant de barbarie que parce qu'il a confondu la férocité avec l'énergie, et l'obstination la plus extravagante avec la fermeté de l'ame. Enfin il se glorifie de sa cruauté, car il est persuadé qu'elle ne peut inspirer que l'étonnement d'une profonde admiration. Au reste, mon cher Clermont, vous arrivez dans un moment heureux, puisque c'est pour assister au dénouement et à la fin de la tragédie qui dure depuis tant d'années ; grâce au ciel, le dernier acte en a été joué ce soir, et vous verrez demain

le cruel Beaumanoir prendre un rôle moins sinistre, mais plus ridicule encore, s'il est possible; car il se flattait d'étonner par sa clémence, après avoir épouvanté tout le monde par une vengeance de cinq ans.

L'infortunée Valérie, orpheline à quatorze ans, avec une éclatante beauté, eut le malheur de fixer sur elle l'attention de Beaumanoir. Il méprisait les femmes, non qu'il eût mauvaise opinion de leurs mœurs, mais parce que leur timidité naturelle et leur faiblesse physique les lui font regarder comme une espèce très-inférieure à la nôtre. Le devoir de les protéger comprend nécessairement pour lui le droit de les régir avec despotisme. La beauté pouvait l'enflammer et non le subjuguier ou l'attendrir. Valérie n'avait point de fortune, mais Beaumanoir, riche, magnifique et libéral n'en desiroit point, il ne voulait qu'une belle esclave bien ignorante et bien soumise. L'âge de Valérie, lui répondait de son innocence: à peine osait-elle lever les yeux sur ce redoutable amant. Beaumanoir souriait en voyant sa crainte; c'était un aveu d'infériorité, et le seul qui même en amour pût le flatter: il épousa Valérie. L'empire absolu de son dédaigneux époux ne la rendit point malheureuse; elle ne lui disputait rien; simple et craintive, elle obéissait sans efforts. Beaumanoir ne cherchait point à plaire, ne demandait pas d'amour; il n'était point jaloux, persuadé que l'honneur de porter son nom était un garant infailible de la vertu; il comptait, non sur la tendresse et sur la reconnaissance de sa compagne, mais sur la fierté d'âme qu'il croyait impossible que la dame de Beaumanoir n'eût pas en songeant à la naissance et aux exploits guerriers de son époux. Valérie, mariée depuis neuf mois, devint mère avant l'âge de quinze ans: elle jouit de ce bonheur avec toute la sensibilité maternelle, et toute la joie d'un enfant. Elle aurait pu à cette époque s'attacher à son mari s'il eût eu l'air de partager



ses sentimens, mais il dédaigna d'être père ; il n'avoit qu'une fille. Valérie, idolâtrant son enfant nourrie dans le château, voulait la voir ou la tenir dans ses bras à chaque instant du jour, à la promenade, dans le salon et même à table. Au lieu de réprimer avec douceur ce touchant enfantillage, Beaumanoir s'en moqua avec mépris ; il déclara durement qu'il ne pouvait supporter les cris d'un *maillot*, et il relégua la nourrice à l'autre extrémité du château. Cette conduite farouche parut atroce à une jeune mère passionnée : Valérie avoit supporté, sans murmure et sans colère, les traitemens hautains d'un époux impérieux, mais elle prit de l'aversion pour un père insensible. Elle ne pouvoit concevoir qu'il fût possible de voir sans l'adorer ou sans l'admirer sa petite Emma (c'est le nom de sa fille) ; et le père d'Emma, refusant dédaigneusement à cette enfant chérie toute espèce de caresses, n'était plus à ses yeux que l'être le plus féroce et le plus haïssable. Ce fut dans ce temps qu'après une absence de trois ans reparut dans cette province le jeune Adelmar, âgé de 28 ans. Il avoit perdu son père qui périt glorieusement dans une bataille contre les Anglais, et il venoit recueillir le petit héritage que lui laissait sa mère. Beaumanoir s'étoit trouvé avec Adelmar à plusieurs combats, dans l'un desquels, par un secours heureux, il avoit sauvé la vie à ce jeune chevalier, dont il estimait la valeur, seule qualité dans un homme qui pût obtenir son suffrage. Depuis cet événement il voyoit toujours avec plaisir celui qui lui rappelait une action digne d'éloge ; il lui rendit avec ostentation quelques autres services ; enfin, il déclara qu'il étoit l'ami d'Adelmar, il le pensa peut-être : il ne croit qu'il peut aimer, que lorsqu'il protège d'une manière éclatante. La naïveté, la douceur et la beauté de Valérie inspirèrent à Adelmar une violente passion, il eut la lâcheté de céder à ce sen-

timent criminel ; et sans égard pour son bienfaiteur , sans pitié pour l'innocence la plus touchante , il forma le vil projet de corrompre un enfant d'autant plus facile à séduire , qu'elle était aussi sensible qu'ingénue. Adelmar ne loua point les grâces de Valérie : elle n'aurait pas compris le langage de la galanterie ; il fallait pour la perdre ne parler qu'à son cœur ; Adelmar la plaignit , il s'attendrit avec elle sur la rudesse de Beaumanoir , il recueillit ses pleurs , il en versa lui-même ; sur-tout il caressait la petite Emma , il la portait dans ses bras , il s'extasiait sur sa beauté en la voyant dormir , ou bien en la contemplant sur les genoux de sa mère : ce fut ainsi que par degré il fit partager son coupable amour à l'infortunée Valérie. Il écrivit , on lui répondit ; cette correspondance durait depuis plus de deux mois sans être soupçonnée par Beaumanoir , qui ne se doutait même pas de l'aversion que Valérie avait prise pour lui ; elle ne la manifestait que par un redoublement de timidité et de crainte , qui n'était aux yeux de Beaumanoir que l'expression plus marquée d'un profond respect , qu'il se félicitait de voir accroître. Cependant Adelmar n'avait pu voir encore Valérie tête à tête. Il lui écrivit enfin pour la conjurer de lui accorder un rendez-vous le soir même , parce que Beaumanoir , pour une affaire importante , devait partir après le dîner , et ne pouvait revenir que le lendemain. Adelmar nemanquait pas de promettre dans cette lettre , de respecter la vertu de Valérie , et d'assurer qu'un refus le porterait aux dernières extrémités du désespoir ; promesses et menaces qu'une femme de vingt ans sait déjà parfaitement apprécier , mais qui produisirent sur l'esprit et sur le cœur de l'ignorante Valérie , tout l'effet qu'un suborneur en pouvait attendre. Il ne demandait à Valérie , pour toute réponse , que de lui confier la clef d'un corridor qui conduisait à sa chambre , et d'enterrer cette clef

dans une caisse de fleurs , placée dans un parterre à quelque distance du château auprès d'un petit bois. Beaumanoir n'aimait ni la promenade , ni les fleurs , il n'allait jamais dans ce parterre que Valérie se plaisait à cultiver. Quoique Valérie eût une confiance entière dans la parole de son amant , cette proposition l'épouvanta , elle ne se décida pas sans remords ; elle hésita , elle pleura , mais enfin elle fit plus qu'on ne lui demandait , elle écrivit un billet dans lequel elle enveloppa la clef ; et une heure avant le dîner , dans un moment où elle vit Beaumanoir occupé , elle s'échappa et vola au parterre ; elle s'approcha d'un pas chancelant de la caisse des fleurs , elle y creusa dans la terre , avec son couteau , un large trou pour y placer sa lettre. Elle n'avait pas encore achevé de couvrir entièrement , du moins avec solidité , ce fatal dépôt , lorsque tout à coup Beaumanoir , sortant du bois , parut à ses yeux. Il venait de recevoir la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laissait un riche héritage : voulant instruire Valérie de cet événement , au lieu de la faire appeler , il s'avisa , contre sa coutume , d'aller la chercher lui-même. La lettre et la clef , recouvertes très-superficiellement de terre , étaient cependant cachées : si Valérie n'eût pas perdu la tête , Beaumanoir connaissant son goût pour le jardinage , n'aurait pas conçu le moindre soupçon en la voyant auprès d'une caisse de fleurs , les mains pleines de terre et tenant un couteau ; mais la vue inopinée du terrible Beaumanoir fut un coup de foudre pour la craintive et coupable Valérie. O ciel , je suis perdue ! s'écria-t-elle en pâlisant ; elle n'en put dire davantage , elle tomba sur le gazon et perdit entièrement l'usage de ses sens. Beaumanoir , ne pouvant attribuer cet effroi mortel au respect et à la vénération , ne songea point à secourir la malheureuse victime qui , par sa naïveté , se dénonçait elle-même , et se livrait à sa vengeance ; il examina la

caisse de fleurs , et en passant la main sur la trace formée par le couteau , il découvrit un bout de papier ! . . . . il enfonce sa main et retire en frémissant la lettre et la clef ; il déploya le billet , et reconnaissant l'écriture de Valérie , il lut ce qui suit : « Adelmar ; ah ! qu'exigez - vous ! . . . »  
 » mais comment résister à votre désespoir ? . . . . Vous  
 » respecterez ce lien détesté qui m'engage , vous m'en  
 » l'avez promis. . . . Dans quel trouble affreux m'a jetée  
 » votre lettre ! . . . . Sans doute il me sera doux de m'en  
 » trouver seule avec vous , et , pour la première fois , de  
 » vous parler sans témoins et sans contrainte ; . . . , cepen-  
 » dant je tremble ! . . . . N'importe , vous le voulez ! O  
 » cher Adelmar , combien j'aurai besoin d'être rassurée !  
 » mais , quand je vous verrai je ne craindrai plus rien ; ....  
 » venez à minuit. »

Il est inutile de vous dépeindre la fureur et la rage de l'orgueilleux Beaumanoir , vous en pourrez juger par la suite de ce récit ; il différa sa vengeance afin de la rendre plus frappante et plus terrible. Après avoir lu rapidement ce funeste écrit , il se hâta de le replier autour de la clef , de remettre le tout dans la caisse et de le couvrir légèrement de terre ; ensuite il secourut l'infortunée Valérie , qui rouvrit les yeux , et dont le premier mouvement fut de se jeter aux pieds de Beaumanoir , en fondant en larmes. Beaumanoir affecta la plus grande surprise : quel est donc ce nouvel enfantillage , dit-il , avec un horrible sourire ; quoi donc , Valérie , pensez-vous que je ne sois venu ici que pour vous gronder d'avoir quitté le salon à l'heure où l'on va dîner ? croyez-vous que je désapprouve votre goût pour la culture des fleurs ? au contraire , je trouve que c'est un amusement innocent qui convient à votre sexe et à votre âge.... Il parlait d'un ton si naturel , il avait l'air si tranquille , que la tremblante Valérie se persuada qu'il n'avait rien vu et qu'il était

dans la plus parfaite sécurité. Elle balbutia quelques mots intelligibles ; la barbare sourit encore ; il acheva de la rassurer : ensuite il lui apprit la mort de son oncle , il ajouta que cet événement prolongerait son absence et il la quitta précipitamment en disant qu'il avait quelques ordres à donner et qu'il allait faire retarder le dîner d'une demi-heure. Aussitôt que Valérie l'eut perdu de vue , elle examina la caisse , qu'elle trouva dans le même état ; elle acheva de mieux couvrir la clef ; et parfaitement revenue de sa frayeur , elle retourna au château. Beaumanoir à table , fut absolument comme à son ordinaire. Deux ou trois heures après le dîner , il monta à cheval avec Adelmar , qui prit publiquement congé de Valérie , et tous les deux partirent ensemble. A peu de distance du château , ils se dirent adieu : Adelmar prit le chemin d'une petite terre qu'il possédait , à trois lieues de celle de Beaumanoir , et ce dernier continua sa route. Adelmar se cacha dans les environs , afin de retourner au château avant minuit ; car il avait trouvé le billet et la clef dans le vase de fleurs ; en outre , il s'était muni depuis long-temps du passe-partout d'une petite porte du jardin qui donnait dans une partie de la forêt dont cette habitation est entourée. Beaumanoir de son côté se cacha jusqu'à la nuit ; ensuite il revint secrètement chez lui pour y préparer sa vengeance.

Cependant Valérie attendait l'heure du rendez-vous , avec un trouble mêlé d'inquiétude et de remords.... A onze heures tous les domestiques étaient couchés , un silence profond semblait annoncer un repos universel , mais l'amour et la haine veillaient !... Valérie se mit à la fenêtre , et levant vers le ciel des yeux mouillés de larmes , elle se fraya en voyant au-dessus de sa tête , une nuée épaisse et noire , sillonnée dans toute son étendue par des éclairs éblouissans et multipliés. Hélas ! dit-elle en joignant les

mains , la foudre est prête à éclater !.... Dans ce moment elle entendit les dogues de la basse-cour pousser de longs hurlemens qui la firent tressaillir.... elle ferma la fenêtre , elle tremblait ; et tombant sur une chaise, elle se sentit glacée d'une terreur invincible. Elle fut tirée de cette espèce de stupeur , par un si prodigieux coup de tonnerre , qu'elle crut que la foudre était tombée sur le château. Son premier mouvement fut de courir à l'appartement de sa fille , elle s'élança vers la porte ; mais se rappelant qu'Adelmar allait arriver , elle s'arrêta en pleurant. O mon Emma ! dit-elle , faut-il encore que je sois coupable envers toi !... ah ! si je l'avois prévu !.... ses sanglots lui coupèrent la parole.... Elle sentait confusément qu'on ne peut mépriser un seul devoir sans en trahir d'autres, et qu'une épouse infidèle ne saurait être une mère irréprochable... Cependant Valérie connut au calme profond qui régnait toujours dans la maison , qu'il n'était point arrivé d'accident. Ah ! dit-elle , devais-je craindre pour mon enfant ? le ciel protège l'innocence !... Elle se remit sur sa chaise... l'horloge du château sonna minuit... cette heure attendue depuis le matin , lui causa tout le saisissement d'une extrême surprise , chacun de ses battemens égaux et lents semblait frapper sur son cœur avec une force progressive ; elle les comptait en frissonnant , et au *deuxième* , son oppression lui ôta presque entièrement la faculté de respirer ; elle resta immobile et néanmoins en écoutant toujours attentivement.... Les dogues hurlèrent pour la deuxième fois.... Valérie frémit !.... mais au même instant elle entendit marcher doucement dans le corridor ; Ô ciel , dit-elle , c'est lui !.... pouvant à peine se soutenir ; elle se leva et fut entrouvrir sa porte , elle recula et fut tomber dans un fauteuil en apercevant Adelmar ; ce dernier courut se précipiter à ses genoux ; Valérie mit ses deux mains sur son visage et fondit en larmes. Adelmar la

conjurait de se calmer, lorsque la porte se rouvrit avec fracas ; Valérie éperdue , pousse un cri déchirant. Adelmar se relève , se retourne et voit Beaumanoir , une épée nue à la main ; il était suivi de deux écuyers et de deux pages , portant aussi des épées nues , et en outre des torches allumées ; Adelmar n'avait pris pour toute arme , qu'un bâton ferré, qu'il venait de laisser dans le corridor.. Beaumanoir s'arrêta ; ne crains rien, Adelmar , lui dit-il , j'aurais le droit de poignarder un infâme suborneur ; je pourrais , sans scrupule , t'arracher cette vie méprisable que tu me dois , mais je veux te combattre et non t'assassiner. A ces mots , Valérie se jette entre Adelmar et Beaumanoir : l'excès de son désespoir lui donne un courage surnaturel ; pâle , échevelée , elle reste debout en étendant ses faibles bras comme pour former une barrière entre ces deux fiers ennemis. Beaumanoir la saisissant par le milieu du corps , l'enlève et la porte à l'autre extrémité de la chambre. Adelmar voulant l'arracher de ses mains , s'élance vers lui , mais les écuyers et les pages l'environnent et la retiennent malgré tous ses efforts. Durant ce temps , l'inhumain Beaumanoir attache à l'une des colonnes de son lit , l'infortunée Valérie : il est juste , lui dit-il , que vous soyez le témoin et le juge d'un combat qui se donne pour vous ; car c'est ici que je dois périr ou me venger.... oh ! tuez-moi, tuez-moi ! s'écriait Valérie. Sa voix touchante , le contraste frappant que formaient sur ce visage enchanteur et si jeune , l'expression déchirante de tous les mouvemens les plus violens de l'ame ; l'amour , les remords , l'effroi , le désespoir mêlés aux graces et à la naïveté de l'enfance , rien ne put attendrir l'implacable Beaumanoir : il voyait les yeux égarés de Valérie , se fixer sur Adelmar , il la voyait frémir sur-tout pour lui , et l'état affreux où elle était , loin d'exciter sa pitié , ne servait qu'à redoubler son ressentiment et sa

rage. Après avoir attaché sa victime aux colonnes du lit, il traça avec de la craie, au milieu de cette vaste chambre, l'étroite enceinte dans laquelle il voulait combattre, en déclarant qu'il ne serait pas permis de la passer; ensuite il ôta son habit et se découvrit la poitrine pour montrer qu'il n'avait ni cuirasse, ni plastron. Alors il donna l'ordre d'armer son rival, auquel on remit une épée. Si nos armes se rompent, dit Beaumanoir, on nous en donnera d'autres: hâtons-nous de commencer, l'un de nous ne doit point revoir le jour qui va naître....

A ces terribles paroles, et en voyant Adelmar saisir l'épée qu'on lui présentait, la malheureuse Valérie poussa deux cris lamentables; mais la terreur étouffant sa voix, elle perdit la faculté d'articuler le plus faible son; elle resta immobile, la bouche entr'ouverte; la pâleur livide de la mort se répandit sur tous ses traits; toute sa douleur se concentrant dans son âme, son visage n'exprima plus que l'étonnement et l'épouvante.... Les écuyers et les pages, qui avaient posé leurs torches allumées sur des guéridons, s'éloignèrent et se placèrent dans les angles de la chambre, afin de rester là spectateurs du combat. Avant d'entrer dans l'enceinte fatale, tracée par Beaumanoir, Adelmar se précipita encore vers Valérie, pour la délivrer; il fut retenu, comme la première fois, par les satellites de Beaumanoir, et par ce dernier lui-même qui lui cria de se défendre..... Barbare! dit Adelmar, elle est innocente; rend lui la liberté de sortir de ce lieu; elle est innocente.... Défends-toi, répéta Beaumanoir en l'entraînant dans l'enceinte, et en l'attaquant aussi-tôt qu'ils y furent; Adelmar para le coup, et le combat commença avec une égale furie de part et d'autre. Valérie voulut, mais vainement, faire un effort pour briser ses liens; elle était presque tombée dans cette espèce d'état léthargique, où l'on conserve le sentiment et la connaissance



sans avoir la possibilité de parler et de se mouvoir. Elle se trouvait en face des combattans et vis-à-vis de trois grands miroirs qui multipliait à ses yeux cet affreux spectacle ; le meurtre et la vengeance l'environnaient de toutes parts ; elle essaya de fermer les yeux , mais elle les rouvrait à chaque instant par un mouvement involontaire de surprise et d'effroi ; tous les pas que faisaient ces terribles guerriers , chacun des coups qu'ils se portaient retentissait avec éclat dans cette chambre voûtée ; l'ébranlement qu'ils donnaient au plancher causa la chute de plusieurs meubles ; dans l'une de ces violentes secousses, un des guéridons de bronze se renversant avec un fracas épouvantable, la torche allumée qu'il portait, tomba entre les deux combattans , qui la repoussant avec leurs pieds , la firent rouler sous le lit ; le feu prit aux rideaux , Adelmar fit un cri perçant en voyant les flammes environner Valérie , mais le feu fut aussitôt éteint par les spectateurs du combat : Adelmar dans ce désordre , rompit son épée contre le guéridon renversé en courant du côté de Valérie ; Beaumanoir , toujours ferme à sa place , au milieu de ce tumulte , fit donner une nouvelle épée à son ennemi , ensuite il se précipita sur lui avec fureur. Tandis qu'ils employaient l'un contre l'autre tous les moyens et toutes les ressources que fournissent l'adresse , la force et le courage , une colombe effarouchée , nourrie par Valérie , se mit à voltiger , et se heurtant contre les meubles , elle s'éleva jusqu'aux voûtes. Cet oiseau timide , symbole de la douceur et de la tendresse , planait en roue coulant sur les têtes menaçantes des belliqueux chevaliers , comme si elle eût gémi du carnage qui se préparait... elle fut ensuite se réfugier sur le sein palpitant de sa maîtresse ; n'étant ni caressée ni peut-être aperçue , elle repôta son vol incertain , elle passa au milieu des combattans ; et atteinte et blessée par les armes meurtrières , elle

fut tomber dans un coin de la chambre.... Les deux rivaux s'attaquant toujours avec le même acharnement, Beaumanoir reçut dans le côté un coup d'épée qui lui fit une large blessure. En voyant couler le sang de son mari, Valérie saisie d'horreur, recouvra la parole : arrêtez, Adelmar, s'écria-t-elle, d'une voix étouffée ; arrêtez..... elle n'en pu dire davantage, l'infortunée s'évanouit..... Adelmar, pour lui obéir, recula quelques pas hors du cercle, en baissant la pointe de son épée ; vous passez les limites prescrites, lui dit son adversaire, on ne croira point que Beaumanoir puisse inspirer la pitié, la lâcheté seule peut faire reculer devant lui. A ces paroles insultantes, Adelmar se jeta impétueusement sur Beaumanoir ; dans ce moment la pendule sonna une heure..... Ecoute, s'écria Beaumanoir, ta dernière heure vient de sonner.... A ces mots il fond sur lui à coups redoublés, il le presse, l'étonne, le fatigue ; Adelmar poussé jusqu'à la raie de craie que l'honneur lui défendait de franchir, s'arrête dans une position désavantageuse ; en ce moment critique un seul pas en arrière aurait pu lui sauver la vie, mais il demeura inébranlable ; Beaumanoir lut plonge son épée dans le sein, il lui perce le cœur, et le malheureux Adelmar tombe mort à ses pieds. Alors Beaumanoir, tirant du corps de son ennemi, cette épée sanglante, la trempe dans le sang qui coulait de sa propre blessure et s'approchant du mur qui se trouvait en face du lit, avec la pointe de ce fer meurtrier, il trace en gros caractères sur la boiserie blanche, ces horribles paroles : *tu passeras avec ton amant, la nuit que tu lui destinais....* Ensuite le barbare va délier sa victime pour la livrer à de nouveaux tourmens. Elle était toujours évanouie ; il la couche sur son lit ; on éteint les flambeaux, on ne laisse allumée qu'une seule lampe de nuit, placée près du corps sanglant d'Adelmar, étendu sur le plancher... Après ces actions inouïes

de la plus atroce cruauté , Beaumanoir , suivi de son cortège , sort de la chambre dont il ferme la porte à double tour et dont il emporte la clef !....

Au bout d'une demi-heure , Valérie reprit l'usage de ses sens : elle croyait entendre encore l'affreux cliquetis des épées et le bruit menaçant que faisaient les combattans , en frappant du pied sur le plancher avec autant de force que de fureur ; mais bientôt connaissant qu'elle était seule , elle s'effraya de cet abandon , et le silence l'épouvanta. . . . Ses idées se débrouillant peu à peu , « grand dieu ! dit-elle , » que sont-ils devenus ! . . . qui donc m'a délivrée de mes » liens ? » Elle frémit en prononçant ces mots ; elle pensa que Beaumanoir n'existait plus. . . Accablée de fatigue et pénétrée de terreur , elle flottait entre le desir d'appeler ses femmes et la crainte mortelle de s'instruire avec certitude du funeste événement , car il était inévitable d'en apprendre un terrible ! . . . Après avoir hésité quelques minutes , elle étendit le bras pour sonner ; mais elle ne saisit qu'un lambeau de rideau brûlé , qui lui resta dans la main. Elle ne conservait qu'un souvenir confus de l'incident du feu ; elle ne se le rappela , dans cet instant , que comme un attentat contre sa vie : « Il a voulu , dit-elle , » me faire périr dans les flammes ! Ah ! fuyons cette horrible maison ! . . . » A ces mots , elle se soulève avec effort , elle se retourne ; et se sentant épuisée et brisée de lassitude , elle reste assise sur son lit. Ses yeux alors se portent sur le panneau de boiserie ; elle tressaille en apercevant les sanglans caractères. . . . Elle ne lit point , mais elle reconnaît la main barbare de la vengeance ! . . . « O , dit-elle , il existe ! . . . Malheureux Adelmar ! . . . » En disant ces paroles , elle baisse en frémissant ses yeux noyés de pleurs ; . . . ses cheveux se dressent sur sa tête ; elle voit à dix pas d'elle le corps d'Adelmar baigné dans un ruisseau de sang ! . . . Glacée , pétrifiée , il lui semble

qu'un bras de fer la retient immobile à sa place ; qu'une puissance ennemie et formidable l'accable de sa force invincible , pour la fixer jusqu'à la mort dans ce lieu de désolation et d'horreur ! . . . Cependant elle voit , elle pense , elle respire , elle conserve son existence toute entière ; elle est semblable à ces infortunés livrés à la rigueur des supplices , et que l'excès même des tourmens empêche de perdre le sentiment et la connaissance ! . . . Après avoir passé quelques instans dans cette angoisse inexprimable , elle fait enfin un prodigieux effort pour s'échapper ; elle se lève , elle veut marcher , elle chancelle , et pousse un cri affreux en voyant le sang qui se trouve partout sous ses pas : il faut le fouler aux pieds pour gagner la porte ; ses forces l'abandonnent ; elle glisse et va tomber sur le plancher , entre le corps d'Adelmar et la lampe de nuit qui s'éteint par cette secousse . . . Au milieu de cette profonde obscurité , elle sent une fraîcheur humide à travers son léger vêtement de mousseline . . .

« Grand Dieu ! dit-elle , je suis inondée de son sang ! . . . »

« Et qui peut donc m'empêcher de mourir ? . . . » jusqu'à ce moment la terreur avait étouffé en elle une partie de sa sensibilité ; mais , baignée du sang de celui qu'elle aimait , ce sang qu'elle a fait répandre , la douleur à son tour anéantit presque la terreur . . . . Rien n'enhardit comme un extrême désespoir . . . On peut tout braver lorsqu'on est assez malheureux pour désirer véritablement la mort , et qu'en même temps on la croit inévitable et prochaine . . . « Attends , Adelmar , s'écria Valérie , attends , » je vais bientôt te rejoindre ! Ton barbare meurtrier » a voulu nous réunir en me laissant ici : il n'avait besoin » ni du fer , ni du poison ; il suffisait de te montrer à mes » yeux , privé de la vie ! . . . Oh ! je bénis sa cruauté ! me » livrer à la mort , c'est me donner à toi ! Je ne pouvais » te suivre que dans la tombe ! . . . Tu n'existes plus ,

» je



» je vais mourir ! et dans cette affreuse agonie, je puis  
» du moins mêler mes pleurs à ton sang, et mon dernier  
» soupir suivra de près le tien. . . » En prononçant ces  
paroles d'une voix défaillante, elle sent un froid mortel  
circuler dans ses veines, ses artères ne battent plus ; son  
cœur oppressé, déchiré, cesse tout-à-coup de palpiter :  
elle croyait toucher à sa dernière heure, lorsqu'elle en-  
tendit près d'elle un son doux et plaintif. . . . Valérie  
d'abord pensa que ce n'était qu'une illusion ; néanmoins  
un effroi vague et superstitieux s'empara de son imagina-  
tion, et en même temps une faible espérance combattit  
cette nouvelle terreur. . . . Elle écoute, et bientôt elle  
entend gémir sourdement : l'idée qu'Adelmar n'est point  
mort, efface alors toutes les autres. « Dieu ! s'écria-t-elle,  
» je ne me trompe point, il respire, il se plaint ! . . .  
» Adelmar ! je suis là ; Adelmar, Valérie mourait près  
» de toi ; elle veut vivre pour te secourir et te sauver. . .  
» ô ! réponds - moi ! . . . » A ces mots, elle se tait pour  
écouter encore ; elle n'entend plus rien. . . Ce silence pro-  
fond est pour elle le langage muet de la mort ! . . . Elle  
n'ose plus parler ; elle ferme ses yeux appesantis. Au mi-  
lieu des ténèbres qui l'entourent, elle craint de voir  
apparaître un objet terrible : une sueur froide inonde  
son front. Dans cet instant, elle sent l'impression d'un  
léger mouvement. . . . Pénétrée d'horreur, elle veut ma-  
chinalement s'éloigner : on s'attache à sa robe, on la suit  
en murmurant ; . . . elle se traîne vers la porte, y par-  
vient, veut l'ouvrir, la trouve fermée ; elle retombe  
presqu'inanimée sur le plancher ! . . . Peu de minutes  
après, les premiers rayons du jour pénétrèrent dans la  
chambre ; Valérie connut enfin la cause de ses dernières  
frayeurs : elle vit sa colombe blessée, mourante à ses  
pieds ! . . . . Alors Valérie à quelques pas de la fenêtre  
s'y élance ; elle l'ouvre, attache sa ceinture au balcon,

se suspend à ce fragile soutien qui cependant ne rompt pas, mais qui se trouve trop court. Valérie tombe de dix pieds de haut dans le jardin; la légèreté de sa taille la préserva d'une chute dangereuse : elle se relève; et, sans autre dessein que celui de se sauver, elle retrouve des forces pour fuir. C'était par ce même jardin qu'Adelmar était entré; il avait laissé la porte entr'ouverte. Valérie franchit cette porte; et se précipite dans la forêt. Elle erra quelque temps dans ce bois, avec un égarement qui ne lui permettait pas de choisir une route : elle ne songeait qu'à mettre une grande distance entre elle et le château. Au bout de trois quarts d'heure, elle aperçut sur la lisière du bois la maison isolée du curé, à six cents pas d'un village; cette maison était dominée par l'église bâtie sur une colline. Valérie éprouva une sensation extraordinaire en jetant les yeux sur l'église; elle trembla; et détournant la tête, elle s'avança vers la maison, et frappa à la porte, car elle ne pouvait plus ni marcher, ni se soutenir. Une vieille servante vint ouvrir, et fit un cri de surprise et de frayeur, en apercevant la jeune dame du lieu, seule, à une heure aussi indue, avec l'égarement dans les yeux, des cheveux en désordre, des vêtemens déchirés et souillés de sang. « Cachez-moi ! cachez-moi ! » dit Valérie, en se précipitant dans la cour. . . . La servante épouvantée la conduisit dans la salle où était le vénérable pasteur qui, reculant en la voyant, imagina qu'elle avait été attaquée par des voleurs. . . . « Oui, dit Valérie en tombant sur une chaise, il s'est commis un meurtre... — Un meurtre?... — Vous voyez ce sang?... » — Eh bien ? — C'est le sien. . . oh ! cachez-moi ! . . . — Expliquez-vous, grand dieu ! . . . — Je l'ai tué ! . . . » A ces mots, le curé reste immobile d'horreur ; mais bientôt revenant à lui, il se rappela la douceur, l'humanité, la timidité de celle qui lui parlait, et il ne put la croire. Il la plaça dans un fauteuil ; il lui fit prendre un peu de vin, et respirer du vinaigre ; ensuite, renvoyant sa servante, il la questionna avec affection et détail ; et malgré le désordre et l'obscurité de ses réponses, il démêla parfaitement l'affreuse vérité. Sur la fin de cet interrogatoire qui ne dura que peu de minutes, Valérie, pour la première fois depuis ces désastreux événemens, se ressouvint tout à coup de sa fille : « Et mon enfant ! s'écria-t-elle » avec un accent déchirant, mon enfant ! dans quelles » mains je l'ai laissée ! . . . Ah ! j'aime mieux mille fois » mourir que de l'abandonner ! retournons au château ;

« je veux revoir mon enfant ! . . . » Le curé s'opposa à ce dessein, Valérie ne l'écouta pas. « Il la tuera peut-être, » disait-elle en versant un torrent de larmes, conduisez-moi ! . . . Ô par pitié ! venez ; je veux revoir mon enfant ! » En parlant ainsi, elle voulut s'échapper ; mais ses pieds enflés et douloureux ne pouvaient la soutenir ; elle retomba dans les bras du curé qui parvint enfin à lui persuader de rester, en lui promettant d'aller lui-même sur-le-champ au château, de voir sa fille, de parler à Beaumanoir, et de revenir sous trois heures. Valérie le laissa partir. Elle avait une fièvre brûlante : on la mit au lit ; et, quand le curé revint, il la trouva dans un délire affreux. Elle resta deux jours dans cet état ; les tendres soins du curé la rappelèrent à la vie et aux douleurs. Quand elle eut repris toute sa connaissance, il la rassura sur sa fille ; mais il lui apprit que Beaumanoir était à l'extrémité de sa blessure : en effet, il fut pendant plus de trois semaines à la mort. Valérie passa tout ce temps au presbytère, car Beaumanoir lui fit donner l'ordre d'y rester ; mais le curé allait presque tous les jours au château, afin d'en rapporter des nouvelles d'Emma. Instruite et fortifiée par les exhortations de son respectable pasteur, l'inconsolable Valérie se jeta dans les bras de la Religion : il ne lui restait de son coupable attachement pour Adelmar, qu'un remords éternel d'avoir causé sa mort, et une invincible horreur pour Beaumanoir. Le curé, loin d'être obligé d'exciter son repentir, crut devoir en modérer la violence. « O mon père ! lui disait-elle, j'ai fait répandre le sang ; j'ai causé la mort d'un infortuné, et peut-être aurai-je à me reprocher encore celle d'un époux ! Quels crimes irréparables ! . . . Les femmes les plus méprisables, les plus déshonorées n'ont jamais causé de semblables malheurs ! . . . Oui, reprit le curé ; mais elles s'exposent à les produire : tels sont les maux terribles qui peuvent résulter d'un attachement criminel ; une femme infidelle ne s'y soustrait qu'à force de mensonges et de duplicité : cependant, malgré tous ses artifices, le hasard peut la trahir ; et quel que soit son bonheur, Dieu sans doute un jour lui demandera compte non-seulement du mal qu'elle a fait, mais de celui dont elle a volontairement risqué de devenir la cause. Pour vous, ma fille, le sentiment coupable qui profana votre cœur, n'a point souillé votre personne. Votre jeunesse et votre ignorance seront votre excuse aux yeux de Dieu ; mais la faute que vous avez commise, a eu de si funestes

» conséquences, que vous ne pouvez l'expier que par la  
» conduite la plus parfaite et la plus exemplaire. »

Cependant Beaumanoir guérit de sa blessure; alors il épouvanta le curé en lui détaillant le plan de la bizarre pénitence qu'il imposait à Valérie, et qui devait durer cinq ans. Il déclara que Valérie passerait tout ce temps dans un appartement isolé du château; qu'elle n'en sortirait que pour se promener dans un jardin particulier, et qu'elle ne recevrait personne, à l'exception du curé; il ajouta que déchu de ses droits de mère et d'épouse, elle ne verrait sa fille qu'un moment le matin et le soir; qu'elle se contenterait de l'embrasser, sans jamais proférer une parole; qu'en outre, la malheureuse Valérie viendrait tous les soirs se présenter au souper de Beaumanoir en gardant un profond silence; et en observant le cérémonial inventé par Beaumanoir; et qu'enfin elle boirait dans la fatale coupe qui devait lui retracer son malheur et la vengeance de son époux. Le bon curé se récria sur la dureté de ces conditions, et sur-tout sur l'humiliation de paraître ainsi devant des étrangers. Sa faute, répondit Beaumanoir, a eu le plus grand éclat, il faut que l'expiation en ait aussi. D'ailleurs, poursuivit-il, je lui laisse tout le mérite d'une pénitence volontaire, qui seule peut lui rendre l'honneur; elle a la liberté de l'accepter ou de la refuser; dans ce dernier cas elle ne reverra jamais sa fille; mais elle aura une pension qui lui assurera, pour sa vie entière, une grande aisance; et elle pourra s'établir loin de moi, dans le lieu qu'elle choisira. Je veux la punir, la purifier, et non la tyranniser. Si se soumettant d'abord aux lois que j'impose, elle les trouve ensuite insupportables; si même, au bout de quelques mois, elle veut s'y soustraire, loin de m'y opposer, je lui en faciliterai tous les moyens; elle ne sera point captive ici, elle aura de l'argent, des chevaux à ses ordres; si elle en demande, et personne ne l'empêchera de s'en éloigner; mais la moindre démarche contraire à nos conventions; nous sépare sans retour, en la privant pour jamais de sa fille. Les cinq ans de sa pénitence révolus, si son obéissance a été parfaite, elle reprendra tous ses droits sur mon cœur, et dans ma maison; le passé sera pour jamais enseveli dans un profond oubli. Telle est mon irrévocable résolution.

Le curé eut beau représenter que la vengeance terrible exercée sur l'infortunée Valérie, durant la nuit du combat, valait bien une pénitence austère de plusieurs années; Beaumanoir fut inflexible. Dans cette nuit affreuse, il s'é-



tait vengé avec la fureur d'un ressentiment atroce, il avait agi pour satisfaire sa haine et sa colère; maintenant il n'agissait que pour le monde; il voulait rendre Valérie célèbre, par son repentir et par sa pénitence; son orgueil ne pouvait qu'à ce prix accorder un pardon public; d'ailleurs il aime les scènes et l'éclat, et la pénitence dramatique qu'il avait imaginée, lui paraissait une invention sublime; il y était aussi attaché qu'un auteur pourrait l'être au plan d'un ouvrage de théâtre qu'il regarderait comme son chef-d'œuvre. Valérie fut beaucoup moins effrayée de la pénitence que du *pardon* qui devait en être le résultat. Elle s'était flattée que Beaumanoir ne la reverrait jamais, et qu'il lui permettrait de se retirer pour toujours dans un cloître, avec sa fille, dont les religieuses auraient soigné l'enfance et la première jeunesse. La seule chose qui la frappa dans la pénitence, ce fut la loi sévère qui lui permettait de ne voir sa fille que quelques minutes chaque jour, et qui lui défendait de lui répondre, quand cette enfant serait en âge de comprendre et de parler. Cependant Valérie n'hésita point à se soumettre sans restriction, puisqu'elle n'avait que ce seul moyen de conserver son enfant. Conduite par le curé, elle retourna dans ce château qu'elle détestait; elle se trouva mal en y entrant, mais on lui amena la petite Emma, et durant quelques instans elle oublia tous ses maux en serrant dans ses bras cette enfant adorée. Une vieille femme de chambre, dévouée à Beaumanoir, vint lui apporter une robe de bure noire, en lui annonçant que pendant cinq ans ce serait son seul vêtement. Il me convient, dit Valérie, et je desire n'en porter jamais d'autre. Son nouvel appartement n'était autre chose qu'une tour qui, jusqu'alors, n'avait servi que de prison; mais Beaumanoir en avait fait arranger l'intérieur avec une élégante simplicité. On lui remit les clefs de cette tour, et l'on ne prit en effet nulle autre précaution pour empêcher sa fuite. On lui ordonna de ne sortir de la tour que voilée, et de ne se promener que dans une vaste cour et dans un jardin fait pour elle, enclos seulement d'une simple palissade avec une porte donnant dans la campagne, et dont on lui remit la clef, avec l'unique intention de favoriser son évasion, si elle avait le désir de se sauver. Elle refusa de se charger de cette clef; on ne voulut pas la reprendre; elle la suspendit à la cheminée de sa chambre, où elle est restée jusqu'à ce jour. La première soirée sur-tout fut terrible pour elle; il fallait subir l'ignominie du souper, et revoir Beaumanoir. Le curé vint la fortifier par ses conseils; elle l'écouta avec

sa douceur accoutumée; elle se jeta à genoux, lui demanda sa bénédiction, et après l'avoir reçue : O mon Dieu, dit-elle, je me sou mets du fond de l'ame à ces étranges humiliations ! puissent-elles expier mes fautes ! puisse mon abaissement, aux yeux du monde, me relever aux vôtres ! O mon Dieu ! protégez mon enfant !... c'est pour vous et pour elle que je me résigne... Sa vieille duègne vint la chercher pour la conduire au souper, en lui rappelant *l'étiquette* quelle devait suivre. Tous les domestiques qu'elle rencontra fondaient en larmes, car sa candeur et sa bonté la faisaient adorer... Arrivée dans la salle à manger, elle était baignée de pleurs, mais lorsqu'elle entendit la voix formidable de Beaumanoir, ses pleurs se séchèrent, et elle fut prête à s'évanouir; elle s'épargna l'horreur de le voir en tenant toujours les yeux baissés. Elle se mit à table... Elle frémit lorsque Beaumanoir lui ordonna de boire : on lui avait fait la description de la fatale coupe, elle la prit avec un tremblement convulsif; mais en la portant à ses lèvres, elle perdit connaissance, on l'emporta. Telle fut la première soirée. Le lendemain, Valérie revit sa fille avec un nouveau plaisir : elle avait souffert pour elle. Le voisinage entier de Beaumanoir fut indigné de sa cruauté, on fit de vains efforts pour l'engager à se rétracter; toutes les dames de la province, touchées du sort de Valérie, et peut-être effrayées d'un exemple si rigoureux de sévérité, se réunirent, et vinrent dans ce château solliciter en faveur de la jeune pénitente; cette démarche ( qu'elles ont constamment renouvelée tous les ans ), fut infructueuse. Depuis ce temps nulle femme n'a voulu venir en visite dans ce château, elles ont refusé toutes les invitations de Beaumanoir; et même lorsqu'il va dans les châteaux voisins, rien ne peut les engager à se mettre à table avec lui : elles le laissent avec leurs maris, et se retirent dans leurs appartemens. Plusieurs femmes voulurent voir Valérie en secret, ou du moins entretenir un commerce de lettres avec elle; mais Valérie refusa toutes les visites, reçut les lettres sans les décacheter, et les remit toutes au curé. Beaumanoir n'avait pas négligé d'embellir sa solitude : le jardin de Valérie était rempli de fleurs, et l'on y voyait une charmante volière; mais c'était dans une caisse de fleurs que Valérie avait déposé la fatale clef, et les oiseaux de la volière lui rappelèrent sa colombe mourante. Hélas ! dit-elle, ces doux objets me retracent trop vivement mon crime, et les tourmens que j'ai soufferts; je suis si coupable et si malheureuse, que désormais

il n'est point d'amusemens dont je puisse jouir, et même les plus innocens me sont interdits !.... Elle ouvrit la voilière, et rendit aux oiseaux leur liberté ; on arracha par son ordre toutes les fleurs, et elle ne fit planter que des cypres dans ce triste jardin. Cependant, le curé voulant lui rendre un goût si pur, et qui pouvait adoucir sa situation, lui demanda de cultiver deux plates-bandes de fleurs pour orner l'église ; ce motif eut le pouvoir de vaincre en peu de temps toute sa répugnance. Elle recevait régulièrement une pension considérable payée tous les mois ; elle en distribuait la plus grande partie en aumônes, et le reste en dons pour l'église, communément ouvrage de ses mains. Ces pieuses occupations, la prière, la lecture et les entretiens du curé, remplissaient tous ses momens ; les plus beaux jours de sa première jeunesse, obscurcis par un affreux souvenir, mais purifiés par le repentir, ennoblis par la vertu, s'écoulèrent du moins sans orages et sans ennui dans cette solitude. Elle avait, pour le curé, autant d'attachement que de vénération ; les exhortations touchantes, les conseils paternels de ce digne pasteur, ranimèrent son courage ; elle connut toute la sublimité de la morale évangélique, si touchante pour les âmes sensibles, si consolante pour les coupables ! Mais le ressentiment de Valérie contre Beaumanoir, corrompit long-temps toute la douceur qu'elle trouvait dans la piété. Ma fille, lui disait le curé, il faut lui pardonner, il faut l'aimer.... — Ah ! mon père, il est si cruel !... — Vous le changerez ; l'Esprit Saint n'a-t-il pas dit : *Que le mari infidèle est sanctifié par la femme fidelle* ? Une vertu parfaite est toujours communicative ; acquérez-la ma fille, et vous la donnerez à votre époux. Aux yeux de la religion il n'est point de mariages mal assortis, puisqu'avec de la patience et de la piété d'un côté, les caractères les plus opposés peuvent se corriger l'un par l'autre. Dieu, n'en doutez pas, vous réserve la gloire d'adoucir les mœurs de votre époux ; vous triompherez de ce caractère superbe, vous attendrirez ce cœur endurci, et vous chérirez votre victoire et votre ouvrage. Ces idées frappèrent vivement Valérie, et bientôt elle cessa de haïr Beaumanoir, en écartant de sa pensée l'image de ce qu'il était, pour se le représenter dans l'avenir entièrement métamorphosé. Le curé fortifia ces heureuses dispositions, en l'assurant que Beaumanoir s'attachait chaque jour davantage à sa fille. Oh ! s'il aime Emma, dit-elle, sans doute il deviendra bon !.... Le curé employait tous ses soins à faire aussi valoir auprès de Beaumanoir la

## 616 MERCURE DE FRANCE,

conduite de Valérie. Peut-être serait-il parvenu à faire abrégé sa pénitence, sans l'imprudencé d'un chevalier qui, dans les premiers mois de la captivité volontaire de Valérie, ayant vu cette jeune infortunée au souper solennel de Beaumanoir, voulut, lorsqu'elle fut retirée, parler à Beaumanoir en sa faveur, et finit par insulter celui qu'il ne pouvait fléchir. Beaumanoir se battit, et blessa d'angereusement le défenseur maladroit de Valérie. Dans la même année, il soutint encore deux combats pour la même cause, et ces événemens le rendirent absolument inflexible pour sa malheureuse femme; car il pensa qu'on pourrait prendre la clémence et la pitié pour la crainte de s'exposer à de nouveaux combats. Ainsi, l'intérêt même qu'inspirait Valérie, loin de lui être utile, lui fut nuisible. Cette mère si tendre ne connut bien toute la rigueur de sa pénitence, que lorsque sa fille eut atteint l'âge où les enfans commencent à sentir et à parler. Alors, ne pouvant ni lui répondre, ni la garder auprès d'elle plus de deux ou trois minutes, elle souffrit des tourmens inexprimables. L'enfant de son côté, malgré la jeunesse et la beauté ravissante de sa mère, eut peur de cette figure silencieuse, vêtue de deuil, et toujours en pleurs; cette impression fut même si marquée, pendant plusieurs mois, que la triste Valérie la prit pour de l'antipathie.... Mais ensuite l'enfant, touchée de l'expression du baiser maternel, cessa de crier, et ne pleura plus que par sensibilité. Souvent elle déchira le cœur de sa mère, en la caressant comme pour la consoler; et en la pressant de lui répondre; et depuis six mois sur-tout, l'enfant, seulement âgée de cinq ans, s'est tellement attachée à cette mère mystérieuse et muette, qu'elle en a pris une sorte de mélancolie qui serait alarmante dans un âge aussi tendre, si cet état devait durer. Quand on la mène chez sa mère, elle lui porte tout ce qu'on lui donne de plus joli; elle lui offre ses dons en silence; elle ne parle plus avec elle, mais elle se jette à son cou en fondant en larmes, et il faut employer la violence pour l'arracher de ses bras.

A présent, poursuit Montauban, je n'ai plus à vous rendre compte que de ce qui me regarde personnellement. Quand je vins dans cette province, Valérie était captive depuis deux ans. Beaumanoir venait de défier l'anglais Brembo; je sollicitai sur-le-champ d'être admis au nombre des trente chevaliers qui devaient combattre les Anglais: j'obtins cette grâce honorable. Beaumanoir, d'une voix unanime, nommé notre chef, se montra digne de l'être.

L'orgueil anglais fut humilié. Beaumanoir invita à souper, dans son château, une nombreuse assemblée; je me trouvais dans ce nombre. J'avais la plus grande curiosité de voir Valérie, et je m'étais bien promis, pour ne pas aggraver les maux de cette infortunée, de me taire. Mais quand je la vis, il me fut impossible de tenir cette résolution. Cependant j'attendis qu'elle fût partie, et alors je me levai. Que voulez-vous, me demanda Beaumanoir? Je veux, lui dis-je, briser l'odieux monument de la plus exécrationnable barbarie. En disant ces mots, je saisis la coupe. Beaumanoir, furieux, me l'arracha des mains. Beaumanoir, m'écriai-je, je méprise ta valeur, puisqu'elle est unie à tant de férocité. Rends grâce à l'hospitalité, dit Beaumanoir; je ne punis pas les insolens que j'admets à ma table, mais nous nous reverrons demain dans un autre lieu. Ta table, répondis-je, est celle d'un cannibale ou d'un ogre; tu n'y rassembles des convives que pour les insulter, en leur donnant, avec un stupide orgueil, le spectacle le plus révoltant. C'en est trop, dit Beaumanoir; sortons de cette enceinte, viens dans la prairie voisine me montrer cette audace, l'épée à la main. Volontiers, m'écriai-je; et si je suis vaincu, je ne t'en estimerai pas davantage. On se jeta entre nous, en nous représentant qu'il fallait au moins attendre le jour pour se battre. On voit toujours assez clair pour se venger, répondit Beaumanoir. Et nous sortîmes. Ses gens, par son ordre, nous suivirent avec des flambeaux allumés. Malgré les fatigues de la journée; nous nous battîmes long-temps avec fureur; je ne reçus aucune blessure, et je donnai à Beaumanoir un si terrible coup d'épée, qu'il tomba à la renverse, nageant dans son sang, et que nous le crûmes mort. Nos amis, depuis, nous ont réconciliés; mais je n'ai pu me résoudre à revenir dans ce château, que pour y voir briser la coupe de douleur dans laquelle l'intéressante Valérie a versé tant de larmes. Et malgré la *clémence* dont se pare maintenant l'implacable Beaumanoir, j'aurais encore un grand plaisir à me battre avec lui. Je ne puis supporter l'idée qu'il se croira demain le plus généreux des hommes. On a caché à Valérie tous les combats qui se sont donnés pour elle. Son ange tutélaire, le respectable curé, a pris toutes les précautions nécessaires pour lui en dérober la connaissance. Montauban termina là son récit. Le jeune Henri de Clermont, qui avait écouté cette histoire avec le plus vif intérêt, fit encore plusieurs questions sur Valérie; il apprît avec plaisir que la réconciliation des deux époux ne

## 618 MERCURE DE FRANCE,

se ferait pas dans ce château, qui rappelait à Valérie de si terribles souvenirs. Durant la pénitence de Valérie, Beaumanoir avait fait bâtir, à un quart de lieue de là, une maison élégante et magnifique qu'il devait habiter désormais. Valérie ignorait cette circonstance; on lui préparait l'agréable surprise de quitter pour jamais le vieux château, qui ne serait plus à l'avenir que la maison de chasse de Beaumanoir. Les deux chevaliers, ne se lassant point de parler de Valérie, ne se séparèrent que peu d'heures avant la naissance du jour.

Le lendemain matin, Valérie, en s'éveillant, pensa avec délices à sa fille. « Enfin, dit-elle, je pourrai donc aujourd'hui lui parler, l'interroger, l'écouter, la retenir sur mes genoux; on ne l'arrachera point de mes bras!... »

A huit heures du matin, quatre jeunes femmes de chambre entrèrent chez Valérie; elles portaient une superbe robe de brocard d'or et un écrin rempli de pierreries. Valérie, par obéissance, se laissa parer magnifiquement, mais elle n'était occupée que de sa chère Emma, elle ne parla que d'elle. Lorsqu'elle fut habillée, le curé parut: la joie était répandue sur son visage vénérable. Valérie, depuis cinq ans, n'avait rempli les devoirs de la religion que dans la chapelle du château; le curé la conduisit d'abord à l'église paroissiale, où elle entendit le service divin dans une tribune grillée: ensuite le curé remonta en voiture avec elle. Valérie s'aperçut qu'on ne reprenait pas le chemin du château. Vous n'y retournerez jamais, lui dit le curé; on vous a préparé une autre demeure. A ces mots Valérie joignit les mains pour exprimer sa reconnaissance, et elle répandit quelques larmes. Les mouvements de joie qu'elle pouvait éprouver, ne se manifestaient plus que par des pleurs.... Quoi! dit-elle, je ne reverrai plus ce triste château? Ah! mon père, j'y laisse tous mes ressentimens, mais je porterai partout le souvenir de mes fantes!.... Oui, ma fille, reprit le curé, conservez-le toujours, puisque votre vie entière doit prouver que rien ne peut vous le faire perdre.

On arriva dans la nouvelle maison, remplie déjà de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage. Toute cette brillante compagnie rassemblée dans le salon, attendait Valérie avec une extrême impatience, mêlée d'un profond attendrissement. Henri de Clermont et Montauban n'étaient pas les moins émus. Enfin, parut Valérie, appuyée sur le bras du vénérable pasteur. L'éclat de sa beauté, sa jeunesse, sa modestie, le souvenir des tour-

mens inouis qu'elle avait soufferts , inspirèrent un sentiment si vif d'admiration et de pitié , que tous les spectateurs , frappés d'étonnement à son aspect , restèrent un moment immobiles , les yeux avidement attachés sur elle. On contemplait , avec une sorte de respect , cette personne charmante , âgée seulement de vingt ans , qui , ayant éprouvé déjà toutes les souffrances , avait acquis l'expérience entière du malheur. Valérie , tremblante et les yeux baissés , s'avança lentement d'un air humble et timide. Alors on entendit dans la salle un murmure d'applaudissemens ; toutes les dames volèrent à sa rencontre : elles l'entourèrent , et l'accablèrent des plus tendres caresses. Les chevaliers s'emparèrent du bon curé , digne objet de la vénération publique , et l'unique consolateur de l'infortunée pénitente. Tout à coup les deux battans d'une grande porte s'ouvrirent majestueusement , et l'on vit paraître le seigneur de Beaumanoir , magnifiquement vêtu et suivi d'un grand nombre d'écuyers et de pages ; son maintien était composé , sa marche théâtrale ; il tenait par la main la jolie petite Emma. Après avoir fait gravement quelques pas , il s'arrêta , en disant d'un ton solennel : Allez , ma fille , embrasser votre mère..... A ces mots , Emma fait un cri de joie [en apercevant Valérie , qui s'élançait vers elle les bras ouverts , en s'écriant : O ma fille ! ô mon Emma !.... Ah ! dit l'enfant , avec transport , elle parle !.... et elle se jeta dans ses bras.... Valérie , tenant son enfant fortement serrée contre son sein , comme si elle eût craint encore qu'on ne la lui ôtât , voulut se jeter aux pieds de son mari , qui l'en empêcha et l'embrassa. Cet embrassement fit tressaillir tous les spectateurs..... Alors Beaumanoir , prenant la parole : Valérie , dit-il , je vous rends tous vos droits d'épouse et de mère , et toute ma confiance : vous êtes libre à l'avenir de mener le genre de vie qui vous conviendra ; je vous charge seule de l'éducation de votre fille , et je n'aurai rien à désirer pour cette enfant si vous pouvez lui donner vos vertus. Ces dernières paroles furent applaudies avec enthousiasme. Valérie osant enfin lever ses beaux yeux sur son redoutable époux , le regarda pour la première fois depuis cinq ans , elle pâlit... mais en conservant toujours la plus touchante expression de douceur et d'humilité. Puisque vous daignez , lui dit-elle , me laisser maîtresse de mes actions , il m'est permis de vous déclarer que je renonce au monde sans retour ; je ne veux vivre désormais que pour vous et pour ma fille. Quand vous serez seul , vous trouverez une épouse

soumise, empressée à vous obéir; mais souffrez que je ne paraisse qu'à vos yeux : après avoir rougi si long-temps à ceux des autres, je ne dois plus chercher que la solitude, je ne dois plus désirer que l'oubli. Après cette réponse, Valérie salua profondément l'assemblée, et, tenant toujours sa fille dans ses bras, elle sortit de la salle et fut se retirer dans son appartement, s'y débarrasser de sa lourde robe de brocard d'or, pour s'établir dans un fauteuil avec son Emma, dont le naïf entretien et les tendres caresses lui firent oublier toutes ses peines. Le parti que venait de prendre Valérie, déconcerta un peu le seigneur de Beaumanoir; ce dénouement imprévu dérangeait son plan, et l'obligeait à supprimer plusieurs scènes dont il s'était promis un grand effet; mais il lui parut flatteur que la plus belle femme de la province, et dans tout l'éclat de la première jeunesse, eût publiquement déclaré qu'elle ne voulait vivre que pour lui seul; cette réflexion satisfit son orgueil et le consola.

Valérie, par la perfection soutenue de sa conduite, et par ses vertus angéliques, parvint en effet, dans la suite, à subjuguier l'admiration de son époux et à gagner sa tendresse. L'homme le plus bizarre ne l'est jamais véritablement autant qu'il affecte de le paraître; toujours un peu de système se mêle à la bizarrerie constante. Pour guérir ces esprits malades, il faut du temps; car on ne peut les éclairer que par degrés, en ménageant leur amour propre. La charité évangélique sut donner à Valérie cet art touchant d'insinuation qui caractérise la douceur et l'indulgence qu'elle prescrit, cette patience qui supporte tout, sans murmure, et cette modestie qui ne fait jamais sentir que l'on s'aperçoive du succès que l'on obtient et de la victoire que l'on a remportée. Valérie s'attacha sincèrement à celui dont elle avait changé les mœurs et les sentimens. Son Emma fit toujours les délices de sa vie, et elle devint aussi heureuse que le souvenir du passé pouvait lui permettre de l'être.

D. GENLIS.

## P O L I T I Q U E.

Le lecteur se souviendra que dans un des numéros précédens, nous avons parlé du développement du génie français pendant la révolution, (1) comme d'un résultat ordinaire des grandes agitations politiques. Un journaliste, dont nos parol'es ont peut-être attiré l'attention, a publié, sous le titre de *l'Influence des troubles politiques sur les progrès de l'esprit humain*, un article qui semble se rapporter à la même pensée : « Dans quel temps (dit-il).

(1) (*Mercur*e du samedi 3 décembre.)



« doit-on raisonnablement espérer que les arts, les sciences, la littérature doivent faire les plus grands progrès ? est-il vrai que certaines époques soient plus favorables au développement des facultés de l'esprit ? » En adoptant l'affirmative, l'auteur a cité en preuve les siècles de Philippe et d'Alexandre, ceux d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, tous remarquables par l'agitation auxquels ils furent livrés. Il a expliqué ensuite comment un grand nombre de génies qui, dans des temps plus tranquilles, ne se seraient point fait remarquer, ont pu sortir de leur obscurité. Seulement il n'a pas trouvé que ce résultat des grandes secousses politiques pût s'appliquer à la révolution française. Il a vu même, dans notre situation actuelle, un état tout-à-fait opposé.

Après avoir de nouveau examiné cette question, nous ne pouvons que répéter et confirmer ce que nous avons dit : premièrement, que la France nous paraît avoir acquis un grand accroissement de génie et de force. Mais nous devons ajouter que cette supériorité ne nous paraît remarquable que dans les affaires et dans les conceptions d'état. L'art de la guerre, et celui des mesures politiques, voilà ce qui nous semble sur-tout perfectionné ; c'est en ce point que la France ancienne et la vieille Europe ont été laissées loin en arrière.

Pour ce qui concerne la littérature, les beaux arts ; même, si l'on veut, la législation et la morale, nous convenons que la révolution française (seule à cet égard, entre les autres révolutions), ne nous paraît avoir contribué en rien aux progrès de l'esprit humain ; nous dirions même si l'on veut, avec l'auteur, qu'elle a produit un effet opposé. D'abord, pour mettre quelque prix à la poésie, à l'éloquence, aux arts, à ce qui est beau dans tous les genres, il faut plus de repos qu'on n'en peut avoir à la suite d'une révolution qui a laissé tant de ravages dans les fortunes. Mais ce n'est pas encore là le plus grand mal ; il semble manquer aujourd'hui à l'esprit humain, une notion de ce qui est grand, en général, de ce qui est honnête, de ce qui est beau. Le désordre qui est entré dans les propriétés, semble avoir pénétré dans les idées morales. Je ne sais qu'elle confusion, qui se trouve dans tous les cœurs, semble avoir bouleversé jusqu'au langage. On ose à peine prononcer aujourd'hui certains mots. La *philosophie* a je ne sais quoi de suspect d'impiété, la *liberté* de sédition, la *patrie* d'exaltation, ou de faux enthousiasme. C'est ainsi que tout a été décoloré ; l'éloquence, dégradée comme tout le reste, semble désormais manquer de base.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date cette confusion dans les idées morales ; on la voit se former bien antérieurement à la révolution. On nous parle depuis quelques temps du siècle de Louis XIV, de manière à faire croire que la France n'a commencé qu'à cette époque. De là il faut passer tout d'un trait aux temps d'Athènes et de Rome. Il est convenu que nos enfans apprendront à lire, non dans nos propres légendes, mais dans celles de la Grèce et de l'Italie. Oh ! que nous sommes aveugles ! oh ! que nous savons mal apprécier nos propres merveilles !

Qui croirait qu'il y a eu un pays où se sont formés des liens d'amitié, tellement énergiques, qu'on n'y a jamais entendu dire qu'un ami ait voulu y survivre à son ami (1). La plupart de ceux qui lisent en ce moment ce trait, ne savent pas même qu'ils habitent ce pays. Femmes, qui, au plus fort des combats, passiez dans les rangs des soldats, leur montrant vos enfans et vos poitrines découvertes, le plus grand des historiens vous a en vain donné des louanges ; vous demeu-

(1) *Unquam memoriæ proditum est.* CÉSAR, Comment.

rez à jamais ignorées. Vous qui, après la bataille d'Aix, offrites à vos vainqueurs de servir les Vestales, et convintes, sur leur refus, de vous tuer réciproquement, plutôt que de tomber dans leur possession; femmes magnanimes, vous n'êtes ni grecques, ni romaines; vous ne recevrez point nos louanges; aucun prince ne vous élèvera des monumens; aucun peintre ne vous fera des tableaux; aucun poète n'aura le droit de vous célébrer.

Nous sommes condamnés ainsi à ignorer ou à dédaigner tout ce qui a le malheur de toucher à quelque chose de notre pays ou de nos origines. L'amitié de Pylade et d'Oreste sera connue de toute la terre; on abandonnera à l'érudition oelles de nos ancêtres. On fera des demi-dieux de ceux qui ont détruit l'hydre de Lerne ou le lion de Némée, et notre sublime chevalerie deviendra un objet de dérision. On veut bien reconnaître aujourd'hui que Thémistocle, Léonidas et Cato, ont été de grands hommes. Ces grands hommes avaient pourtant des esclaves: mais nos pères.... qui oserait les honorer? Ils avaient des vassaux.

Il est sûr qu'il y a aujourd'hui un grand désordre dans les impressions du grand et du beau; mais ce désordre existait depuis longtemps. Le torrent de la révolution semble n'avoir été formé lui-même que des petites vues, des petites vanités, des petites haines accumulées avec les âges. On nous parle sans cesse des Grecs: chez eux, leurs temps barbares furent réputés des temps héroïques. Chez nous, au contraire, nos temps héroïques sont réputés des temps barbares.

*N. B.* Il a paru, dans quelques journaux, des notices qui nous paraissent très-inexactes sur la population de Londres. La prétention des Anglais est, depuis long-temps, qu'elle soit le double de la population de Paris. Or, voici de quoi rectifier beaucoup d'erreurs. D'après le rapport fait à la chambre des communes, en vertu de l'arrêté du parlement, il résulte que la population entière du comté de Middlesex ne monte qu'à 700 mille âmes. Il est vrai qu'il faut observer qu'une portion de la cité de Londres se trouve dans le comté d'Essex, et une autre qui forme le *bourg*, dans le comté de Surrey. Cette particularité ne peut changer pourtant le calcul que de cent mille âmes au plus, et la population de Londres se trouverait encore dans ce cas réduite de six cents à six cents cinquante mille âmes.

## NOUVELLES DIVERSES.

L'empereur de Russie et le roi de Suède entretiennent une correspondance très-suivie, et s'écrivent toujours de leur propre main.

Un chasseur impérial chargé d'une lettre de S. M. l'empereur de Russie pour le premier consul, est parti de Pétersbourg pour Paris vers le milieu du mois dernier.

On parle d'un congrès qui doit avoir lieu prochainement. Le marquis d'Entraigues vient d'être nommé conseiller de la légation russe à Dresde.

Tout est dans l'état le plus tranquille à Berlin. Rien ne transpire des dépêches apportées fréquemment de Londres et de Pétersbourg. On ne peut juger de leur importance

que par les fréquens voyages de M. le comte de Haugwitz à Postdam.

On écrit de Vienne, que l'empereur rassemble, en grande hâte, des troupes sur toutes les frontières des états bavarois, que S. M. I. et R. est résolue plus que jamais à soutenir les droits du parti catholique et ceux de la noblesse immédiate; que le prétendu comité de la noblesse du duché de Franconie, et l'abdication qui aurait pu y être faite des anciens droits de l'ordre équestre, est l'œuvre de la violence, et a donné lieu à plusieurs protestations; enfin, que le baron de Hugel, cocommissaire impérial à la diète de Ratisbonne, a reçu de nouvelles instructions sur l'affaire des votes virils, et on s'attend à ce que la parité sera incessamment rétablie entre les votes des deux partis catholique et protestant.

Les lettres du Tyrol rapportent que la cour de Vienne a donné l'ordre à douze mille hommes de cavalerie et à vingt-sept bataillons d'infanterie de se tenir prêts à marcher, pour se porter sur les frontières de la Bavière. Ces troupes, divisées en deux corps, seront commandées par les lieutenans-généraux princes de Lichtenstein et de Schwarzenberg. Notre cour a expédié un courrier à Munich: les dépêches qu'il rapportera détermineront sa conduite ultérieure. Le ministre bavaro-palatin a de fréquentes conférences avec M. le comte de Cobenzel.

On écrit de Francfort, que les dernières propositions faites par la Russie, consistaient dans la cession de Lampedouse à l'Angleterre, en compensation de Malte. La réponse de la France est que l'Angleterre doit se contenter de Gibraltar.

On mande de Hollande que le contingent de la république batave en bâtimens de transport pour l'expédition d'Angleterre, sera de 900, y compris les vaisseaux de guerre. On mande aussi qu'on a reçu l'avis que sept mille hommes d'infanterie anglaise, un détachement de dragons-légers et quelques compagnies d'artillerie sont rassemblés à Gravesend, et peuvent y être embarqués dans 24 heures.

On écrit de Londres, que d'après un rapport fait au duc d'York, tous les ports anglais ont été déclarés inaccessible aux français. Il a été résolu en conséquence, que la grande expédition contre la France aurait lieu incessamment: lord Keith attaquera les ports de la mer du Nord avec 80 bâtimens; Nelson, Toulon et Marseille avec onze vaisseaux et quantité de brûlots; Cornwallis, la flotte de Brest; sir Sydney Smith, tous les ports de la Manche.

**P A R I S.**

Une ordonnance du conseiller d'état, préfet de police, enjoint à tous les élèves en pharmacie de se faire inscrire à l'école de pharmacie. D'après un avis de la préfecture de Maine et Loire, il paraît que la conscription s'exécute paisiblement dans les anciens départemens insurgés. On a fait, en présence du premier consul, divers essais de nouveaux affûts de canons, qui ont parfaitement réussi. Les armemens nationaux continuent à se pousser avec la plus grande activité. Les Anglais qui avaient quitté nos côtes, viennent de les honorer de nouveau de leur présence. M. Cuvelier, de Boulogne, commandera la compagnie des guides-interprètes de l'armée d'Angleterre. On nous écrit de Marseille, que la maison que Milon, fameux client de Cicéron, habitait dans cette ville, existe encore: elle est située rue des Carmes. On nous écrit de Lyon, que M. Blanchard s'est, pour la cinquante-cinquième fois, élevé dans les airs; et que M. Gavaudan y a fait un tel effet, que les jeunes gens l'auraient volontiers aussi porté aux nues.

Le général Vial, ci-devant ministre plénipotentiaire de la république française à Malte, remplace le général Ney en Suisse.

M. de Châteaubriant, secrétaire de légation à Rome, est nommé chargé des affaires de France près de la république du Valais.

M. de Marcoff a reçu ses passeports, et l'on croit que son départ est prochain.

Le général Delegorgue écrit de Valogne, en date du 19 frimaire, qu'une frégate anglaise est tombée en notre pouvoir vis-à-vis de Réville, au-dessus de la Hougue. Depuis le mois de vendémiaire, les Anglais ont perdu deux frégates sur ces côtes; ils ont perdu un vaisseau de 64 dans les mers de Hollande; une frégate s'est perdue corps et biens dans la mer du Nord, et deux autres frégates se sont perdues corps et biens sur les côtes de France.

— La longueur des nuits d'hiver ne ralentit point à Paris l'activité des constructions. On travaille à la lumière dans les chantiers jusqu'à huit heures du soir, et les travaux recommencent avec le jour.

— On écrit de Genève que les troupes françaises stationnées dans les environs de cette ville, ont reçu l'ordre de se porter sur les côtes de la Manche, à Boulogne, Dunkerque, etc., et qu'elles se sont mises sur-le-champ en marche pour cette destination.

---

# T A B L E

*Du deuxième trimestre de la quatrième année*  
du MERCURE DE FRANCE.

---

## T O M E Q U A T O R Z I È M E .

---

### L I T T É R A T U R E .

#### P O É S I E .

|                                                                          |            |
|--------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>I</b> MITATION d'Horace (liv. 1, ode 17).                             | page 1     |
| Traduction de la Jérusalem délivrée; fragment du premier chant.          | 50         |
| Stances sur le jugement dernier.                                         | 97         |
| Imitation d'Horace.                                                      | 99         |
| Fragment d'un épître au Czar Alexandre I <sup>er</sup> .                 | 145        |
| Imitation d'Horace (liv. 1, ode 23).                                     | 195        |
| Stances sur le suicide.                                                  | 194        |
| Ma profession de foi.                                                    | 241        |
| Réflexions sur les mœurs (traduit de l'italien).                         | 246        |
| Épître imitée d'Horace.                                                  | 289        |
| Vénus engage Vulcain à faire des armes pour Enée,<br>(trad. de Virgile). | 291 et 237 |
| Traduction de l'essai sur la critique (fragment).                        | 385        |
| Hymne de reconnaissance (trad. d'Adisson).                               | 433        |
| Réponse à une épître.                                                    | 481        |
| La Virginité, sonnet traduit de l'italien.                               | 482        |
| Satire imitée d'Horace.                                                  | 530        |
| Imitation d'Horace (liv. 2, ode 15).                                     | 577        |
| Imitation de Martial (le Métromane).                                     | 578        |

*Extraits et comptes rendus d'ouvrages.*

|                                                                          |            |
|--------------------------------------------------------------------------|------------|
| Poésies de Chaulieu et de Lafare,                                        | page 5     |
| Poésies d'Horace, trad. par Batteux et Peyrard.                          | 55         |
| Histoire de la guerre de trente ans; traduite de l'allemand de Scheiler. | 66         |
| Mélanges de littérature de Suard.                                        | 103        |
| Annales de l'imprimerie des Alde.                                        | 151        |
| Le Lycée des arts, ou Cours d'éducation.                                 | 161        |
| Examen oratoire des Eglogues de Virgile.                                 | 168        |
| Poésies de Goldsmith.                                                    | 199        |
| Ode nationale par Lebrun.                                                | 212        |
| Poésies de Duault.                                                       | 247        |
| Répertoire du Théâtre Français.                                          | 252 et 353 |
| Promenades de M. Jauffret à la campagne.                                 | 295        |
| Conversations d'une mère avec sa fille.                                  | 304        |
| Traduction de la vie d'Agricola.                                         | 341        |
| Traduction de la Jérusalem délivrée.                                     | 389        |
| Leçons de Fénelon.                                                       | 437        |
| Traduction en vers de l'Enéide.                                          | 446        |
| Œuvre complète du Poussin.                                               | 485        |
| Vues nouvelles sur la marine.                                            | 491        |
| Traduction de Virgile.                                                   | 535        |
| Science de l'histoire.                                                   | 544        |
| Valérie (roman).                                                         | 547        |
| Histoire des lois sur le mariage et le divorce.                          | 554        |
| L'Enéide par Delille.                                                    | 581        |

## V A R I É T É S.

|                                                      |                 |
|------------------------------------------------------|-----------------|
| Un trait de la vie de Henri IV.                      | 74              |
| Souvenirs de Félicie.                                | 79              |
| Rapports de madame de Genlis avec J. J. Rousseau.    | 115             |
| Suite des Souvenirs de Félicie, anecdote sur Gibbon. | 220             |
| Les Frondeurs, dialogue.                             | 266             |
| Sur quelques ouvrages d'Alfieri.                     | 306             |
| Suite des Souvenirs de Félicie.                      | 313, 366 et 456 |

## TABLE DES MATIERES. [627

|                                                        |          |
|--------------------------------------------------------|----------|
| De la douceur , de la tempérance , de la résignation.  | Page 373 |
| L'Epouse impertinente par air ( nouvelle ).            | 400      |
| De la difficulté d'écrire sur les matières politiques. | 425      |
| Séance du collège de France.                           | 449      |
| Le Tulipier , conte oriental.                          | 493      |
| La jeune Pénitente.                                    | 590      |

## S P E C T A C L E S .

### *Théâtre de la République et des Arts.*

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| OEdipe à Colonne , et le Devin du Village.  | 81  |
| Anacréon ou l'Amour fugitif , opéra ballet. | 124 |

### *Théâtre Français.*

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Tasse , drame historique en 5 actes.                               | 271 |
| La Boîte volée , ou le Garçon malade , comédie en un acte et en vers. | 424 |
| La Dédaigneuse , comédie en 3 actes et en vers.                       | 512 |

### *Théâtre de l'Opéra-Comique ( rue Feydeau ).*

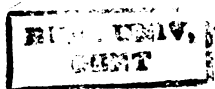
|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| Aline , comédie lyrique en 3 actes. | 172 |
| Le Médecin Turc.                    | 463 |

### *Théâtre de la rue de Louvois.*

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| Le Vieux Comédien , comédie en un acte.           | 28  |
| La Petite Guerre , comédie en 3 actes et en vers. | 129 |
| Les Trois Dupes , comédie en un acte.             | 316 |
| M. Musard , comédie en un acte.                   | 464 |

### *Théâtre du Vaudeville.*

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| La Harpe Mystérieuse ou les Lutins. | 370 |
|-------------------------------------|-----|



## P O L I T I Q U E.

|                                                                                                                                        |                                                                           |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------|
| Aperçus généraux.                                                                                                                      | <i>Pages</i> 52, 85, 133, 178, 225, 276,<br>321, 423, 468, 515, 564, 620  |
| Pamphlet ministériel sur MM. Pitt et Addington.                                                                                        | 37                                                                        |
| Supplément à la notice sur la Prusse.                                                                                                  | 40                                                                        |
| Aux guerriers de l'armée d'Angleterre.                                                                                                 | 130                                                                       |
| Réponse au pamphlet contre M. Pitt.                                                                                                    | 135                                                                       |
| Réflexions sur quelques points de la constitution<br>civile et politique de la Prusse.                                                 | 228                                                                       |
| Des difficultés de la descente en Angleterre; sur<br>la nature des obligations contractées par les<br>français réfugiés en Angleterre. | 233                                                                       |
| Notice sur M. Addington.                                                                                                               | 326                                                                       |
| Mémoire communiqué à la cour de Saint-James,<br>lors du traité de Paris.                                                               | 330                                                                       |
| Nouvelles extérieures.                                                                                                                 | 43, 88, 141, 185, 237, 287,<br>321, 333, 378, 430, 472,<br>520, 569, 622. |
| Paris.                                                                                                                                 | 41, 90, 141, 188, 238, 288, 334, 382,<br>431, 478, 525, 576, 624.         |









